





# LE FOLLET,

Courrier des Salons,

## JOURNAL DES MODES,

Boulevard Saint-Martin, 61.

LADY'S MAGAZINE AND MUSEUM.

### MODES.

A M<sup>me</sup> de M.....



L'ouverture des Bouffes est, chaque année, le signal du retour à Paris. Les fêtes qui vont être données, à Fontainebleau, à la reine des Belges deviennent un double attrait pour les retardataires, et j'oserais engager ma parole que, malgré les beaux jours que l'automne nous garde chaque année, pas une jolie femme ne manquera à l'appel : il sera si doux, au sein de ce palais qui rappelle tant de magnificence et de galanterie, de faire admirer la fraîcheur que l'hiver nous avait ravie, et que le zéphir des champs nous a rendue ! Si votre mari voulait enfin être aimable pour moi, une fois en sa vie, vous auriez encore le temps de partir précipitamment de Bordeaux, ma chère Anna, et de venir me trouver à Fontainebleau, car je vais partir aussitôt mes emplettes terminées.

TOME IX. (7<sup>e</sup> ANNÉE.)

N'ayez aucune inquiétude sur les vôtres ; annoncez-moi seulement votre arrivée : je donnerai des ordres, et vous trouverez tout prêt à votre passage à Paris.

Si vous pouviez vous faire une idée des étoffes magnifiques que j'ai vues employées chez M<sup>me</sup> Larchez pour les fêtes de Fontainebleau, vous vous croiriez reportée au siècle de Louis XIV. Le satin Corinne, le basin des Indes, le velours Médicis, le satin Rachel, les satins brocards, les satins imprimés d'or et d'argent, les garnitures et rubans à reflets et dessins gothiques, les blondes, les tailles à pointes, les robes amples rappellent absolument le siècle du roi galant, que l'on pourrait aussi appeler le siècle des femmes, car nous régnions alors.

J'ai vu aussi des parures délicieuses chez nos marchands de modes : je dis *marchands*, car il faut que vous sachiez, ma chère Anna, qu'une bonne part du sceptre

de la mode et tenu par des hommes : aujourd'hui *Maurice Beauvais, Herbaut, Alexandre Beaudrant et Hocquet* gouvernent en paix, et tout fait croire que le sceptre de la mode ne leur échappera pas de sitôt. Quoique toutes délicieuses, les modes de ces artistes ont chacune leur cachet particulier, qu'une femme du monde sait parfaitement distinguer. En allant prendre mes diamans chez mon bijoutier, rue Neuve-des-Petits-Champs, je suis entrée chez *Hocquet*, et j'ai vu le turban de M<sup>me</sup> C. Del... : il est de satin brocard à larges raies cerises et blanches, avec une petite raie d'or intermédiaire, semé de palmettes de soie de diverses nuances. Ce turban, forme musulmane, est d'une richesse remarquable.

J'y ai vu un autre turban, à l'Israélite, en gaze princesse. Ce tissu, rayé de dentelle gothique et de mousseline de l'Inde, tramé d'argent, est d'une simplicité vraiment enchantresse. Un bonnet destiné pour Fontainebleau, et appartenant à Madame de S... y, était à la Rachel; le fond en tulle nouveau, dit tissu d'Arachné; il était orné de rubans blancs glacés de cerise, avec une large frange cerise, et de deux bouquets de tête de plumes cerises glacées de blanc.

Parmi les capotes de ville, j'en ai remarqué une jolie en satin gris clair, liserée de vert émeraude et ornée d'une fleur de satin également verte.

Je vous dirai, ma chère Anna, que nous commençons à reporter une chaînette d'or sur notre front, même avec la capote demi-toilette, mais sans aucune pierre quelconque.

Adieu donc, ma chère Anna; j'attends votre réponse à Fontainebleau, hôtel du Cadran-Bleu. Mais j'ai l'espoir que votre mari sera sensible à ma prière, car, d'habitude, un Français ne sait jamais rien refuser à une jolie femme.

Quelques nouveautés en ruban ont paru cette semaine : nous citerons le bel arabe, le ruban satin à diamans, le piqué grec, le zébré et le magnifique ruban Lavallière.

*Gagetin* nous a fait admirer la riche éolienne, la mélusine, la lesbienne, le gros de Naples glacé d'or, le divin satin mosaïque, le satin damassé, les gazes écossaise et brillante;

La diamantine unie, la diamantine imprimée, avec ses riches couleurs et ses dessins hardis;

Les galliciennes, au tissu soyeux comme le cachemire, coupées dans tous les sens par des raies de satin et semées de légers dessins;

La Roxelane, satin fort pour redingotes de promenade et pour manteaux;

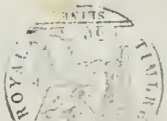
Le satin caméléon, diapré de mille nuances.

Les manteaux que nous avons vus dans les magasins de *Gagetin* sont fort remarquables; le *merveilleux*, surtout, nous semble destiné à tenir la première place. Ce manteau, si bien nommé, est à lui seul une bonne fortune pour une femme; le décrire serait difficile, mais nous en signalerons le mérite : par un moyen bien simple, tout en marchant, et sans avoir aucun mouvement à faire, une femme peut à volonté découvrir sa taille ou la couvrir d'une gracieuse pèlerine : dire ce que devient cette pèlerine, qui laisse voir une taille gracieuse, nous est impossible; nous n'avons pu le deviner, mais il n'est pas une femme qui ne cherche à pénétrer ce secret.

La vogue de la maison *Gagetin* est européenne et ne se ralentira jamais, si, chaque année, ses magasins sont aussi richement approvisionnés.

Nos grands fleuristes ont produit le rubebeke, le trèfle, le minosa-acacia, la jolie rose Nymphe, le korcia, l'impériale et les frères brins d'avoine.

Les dames pareront leur front du gra-





cieux bandeau de campanule, de millepertuis : l'Alba et l'Éricas se joueront dans les cheveux de nos élégantes.

L'hyacinthe et la naïade, fleurs aux noms fabuleux, sont aussi mises au jour par les artistes fleuristes.

L'Opéra, centre du beau monde, présentait dimanche le brillant coup-d'œil d'une soirée extra-fashionable.

Les loges, toutes louées par avance, revoyaient les dilettantes en toilettes délicieuses.

Une des plus jolies ambassadrices, Madame de C. . . , était coiffée d'un turban de gaze béotienne, dont la forme, ovale et élevée du devant, avait ce style qui caractérise les coiffures de la fashion blâonnée.

Plusieurs élégans turbans blancs, à la *Juive* et à la Montague, s'apercevaient dans les loges à l'année.

Les quatre jeunes dames qui étaient dans la loge du maréchal L. . . . fixaient les regards des habitués du balcon.

Les pailles blanches fashionables et les belles pailles d'Italie, ornées de plumes blanches et de fleurs charmantes, abondaient.

Le blanc dominait pour robes et chapeaux.

Les petits bonnets à la Féronnière, à la paysanne, à l'Isabelle et à la fermière attestaient qu'il y avait dans la salle grand nombre de coiffures de *Maurice Beauvais*.

Les dandys étaient vêtus en fraes à basques très étroites, gilet noir à dessin mal ou d'or, pantalon de casimir noir demi-collant, souliers vernis, bas de soie blancs ou gris à jour.

La zibeline, pour gilets, est un tissu que notre célèbre Humann (\*) a fait exécuter uniquement pour lui. Par là, il a voulu favoriser ses fashionables cliens. Nous avons vu les premières pièces de cette étoffe ; elles possèdent toutes les qua-

lités requises : richesse de nuance et souplesse. Rien ne sera mieux porté cet hiver. Ce tissu conviendra aussi à merveille pour faire des *confortables*.

La mise est plus recherchée que jamais. On fait grande toilette pour le spectacle, et bientôt l'Opéra aura, par sa haute société et ses dames richement vêtues, le même aspect que le Théâtre Italien de Londres, la métropole du dandysme.

### DON JUAN EN CONTREDANSES!!!

Abomination ! savez-vous ce qu'un de nos premiers éditeurs de musique vient de publier . . . ma plume se refuse à l'écrire ; ce qu'on vient d'arranger . . . *don Juan!*

Un quadrille de *don Juan!* . . . *don Juan* mis en contredanses!!! Mozart traîné à la Courtille ! Mozart changé en singe dansant sur la corde pour amuser les ouvriers et les bonnes d'enfants du boulevard du Temple !

Ah ! pardieu, *si l'on est fier d'être Français en regardant la colonne*, on en est bien honteux quand on est, comme je le suis, obligé d'observer et de rendre en notes toutes les gentillesses artistiques qui se commettent dans Paris.

Un jour, il y a quelques mois, j'entre à l'Opéra : on jouait la *Tentation* ; au second acte, toute l'armée des diables cornus, aux crânes chauves, couronnés d'un cercle de cheveux roux ; la légion des diabesses, en jupon noir, les diabolotins armés d'une omoplate de cheval ou d'une mâchoire d'âne, comme le vainqueur des Philistins, se promenaient gravement en escadrons serrés, marchant au pas, pendant que l'orchestre, le magnifique orchestre de l'Opéra jouait (je vous le donne encore à deviner) . . . la grande-marche triomphale qui ouvre le final de la symphonie en *ut* mineur de Beethoven.

(\*) Rue Neuve-des-Petits-Champs, 85.

Et croyez qu'il y a bien des artistes, obligés de prendre part à cette profanation, qui en versent en silence des larmes de rage.

Qu'on se figure, en effet, ces hommes pleins d'enthousiasme, le visage rayonnant d'une joie inspirée, exécutant un dimanche cette gigantesque composition dans la salle du Conservatoire, en présence d'un public choisi, d'un public *particulier*, qui sent et comprend, étudie avec amour les œuvres du maître, et donne parfois, au lieu d'applaudissemens, des pleurs ou des frémissemens d'une bien autre éloquence que celle des claquemens de mains ! qu'on se représente, dis-je, ces mêmes exécuteurs forcés, par le devoir de leur place, de venir le lendemain, quelquefois le soir même, redire le grand poème musical pour accompagner une charge à la Callot, pendant que M. tel, qui a trop diné au café anglais, ronfle sur une banquette; qu'un autre promène sa lorgnette sur les charmes de Miranda, dont il analyse tout haut la beauté, et qu'une blonde jeune fille de douze ans pousse des exclamations de plaisir en disant à sa mère : « Oh ! vois donc, maman, celui-là qui porte un crapaud au lieu de fer de lance ! cet autre qui a des poils rouges sur la poitrine !... Oh ! que Sa'an est beau ! il va danser, n'est-ce pas, maman ? » C'est à vous faire blanchir les cheveux en une soirée ; car, enfin, il n'y a plus rien de beau, rien de sacré, rien de respectable, si un génie de la hauteur de Béethoven ne peut échapper à un si indigne sort ; si Mozart, le Raphaël de la musique, est pris comme un chien auquel on attache à la queue une vieille casserolle, et qu'on lâche dans la rue pour que le bruit qu'il fait en courant amuse un instant les petits garçons, et fasse rire quelques bourgeois prenant l'air sur le seuil de leur porte.

Il en est ainsi pourtant. On m'a assuré que le quadrille *don Juan* (le *quadrille*

*Mozart*) venait de paraître, bien conditionné de grosse caisse, de petite flûte, flageolet et cornet à pistons. Ma foi, quand ou le donnera, je n'y veux pas manquer ; j'aurai soin d'aller auparavant entendre quelque vaudeville. *Bien matin*, pour m'attiedir le sang ; et, après tout, c'est une joie comme une autre : je suis curieux de voir guillotiner Mozart ; je recueillerais, j'en suis sûr, pour prix de mon courage, quelque bonne conversation de dilettante du marais, dans le genre des dissertations géographiques du voyageur à Dieppe.

Je pourrais, au besoin, l'écrire d'avance sans beaucoup en altérer le sens. Ce sera, j'en suis sûr, quelque chose comme : « Voyons donc le programme ! passez-moi le programme, voisin ! voyons : cèdras, fraises, framboises, abricots ; c'est la carte des glaces que vous m'avez donnée ; tenez, le programme est sur votre chaise ; levez-vous un peu : vous êtes assis sur les grands musiciens. C'est bien ça. — *Venise*, premier quadrille de Musard. — *Ouverture du Rossignol* ; ma femme m'a dit que c'était charmant. — *La Brise du matin*, deuxième quadrille de Musard ; parfait. — *Ouverture de Déno-phon*. Qu'est-ce que c'est que ça ? Oh ! dit le voisin, c'est un assez mauvais morceau ; ma nièce connaît l'auteur : il donne des leçons de violon à son cousin. Je ne sais pas quelle mouche les a piqués cette année, mais je m'aperçois que le chef des concerts nous donne presque autant d'ouvertures que de contredanses ; si cela continue, ils n'auront pas mon argent. — Consolez-vous ; voilà un quadrille nouveau, exécuté pour la première fois : il est intitulé *don Juan* ; l'auteur est Mozart. — Mozart ? comment ? c'est Musard que vous voulez dire ? — Non, voyez plutôt : il y a bien Mozart. — C'est parbleu vrai ; ce sera une faute d'impression. Il n'est pas probable qu'on aille confier à un inconnu la composition d'un nouveau quadrille, quand nous avons des hommes

marquans qui certes ne doivent pas être mécontents du public, car nous savons les apprécier. Hier, je me suis fait enfler les mains en applaudissant notre quadrille favori. Mais Mozart! Mozart! il y a Mozart! Ah! attendez donc, le mot don Juan me fait ressouvenir que j'ai vu, il y a deux mois, à l'Opéra, une pièce de ce nom, où il y a un grand homme blanc qui chante la messe des morts; oh! que cela est ennuyant! — Si c'est cela, ma foi, je m'en vais; donnez-moi mon chapeau: il n'est pas permis de voler le public de cette manière. Venez, venez, voisin; ma fille nous jouera sur son *clavecin* le quadrille du *Pré aux Clercs*, que vous aimez tant. Mozart!... Mozart!... On n'a pas d'idée... Ah! Messieurs, vous voulez nous chasser; il vous en cuira. »

BEBLIOZ.

## Un Atelier de Statuaire.

A. M. CARLE ELSCHOCK, DE DUNKERQUE.

JANVIER 1855.



S'il est sur notre terre, en proie à la douleur,  
 Quelque chose qu'on puisse appeler le bonheur,  
 Le seul amour des arts le mérite et le donne;  
 Mais, pour ceindre à son front l'épineuse cou-

[ronne,

L'artiste suit long-temps, par les âpres sentiers,  
 Un spectre insaisissable, aux caprices altiers :

La gloire, qui, souvent, n'accepte qu'au calvaire  
 Les traits du dieu mourant dans les plis d'un

[suaire.

L'art, ce fleuve orageux, sur les rocs épanché,  
 Tantôt court à plein ciel, tantôt filtre caché;  
 Mais, des bardis nageurs que dans son onde il

[ronle,

Bien peu sont au niveau du torrent qui s'écoule :  
 Heureux celui qui va, par le flot supporté,  
 Jusqu'à la grande mer qu'on nomme Éternité!

O vous, si dédaigneux des succès éphémères,  
 Vous, qui rendez si bien leurs fils aux pauvres

[mères,

Vous, homme de pensée, et d'âme, et d'avenir,  
 Laissez à vos côtés errer mon souvenir;  
 Car j'ai vu l'humble argile, en vos mains trans-  
 [formée,  
 Comme un fils de Japet, vous sourire animée.  
 Laissez-moi, près de vous, d'un œil religieux,  
 Interroger cet art, qu'ont envié les dieux.

I.

Une tête affaissée et tombant sur l'épaule,  
 De noirs cheveux, *pleurant* ainsi que pleure un  
 [saule;

Un visage amaigri, qu'ont brûlé tour à tour  
 La flamme du crûset et les feux de l'amour,  
 Voilà bien FAUST!... L'étude a marqué sa vic-  
 [time;

De tout savoir humain Faust a sondé l'abîme,  
 Et, de l'âme et des sens dévorant les plaisirs,  
 Il a lassé, mais non assouvi ses désirs.

La fièvre de jouir incessamment l'irrite :  
 Tantôt c'est la science, et tantôt Marguerite.

Le Monde, cette énigme, il n'a pu l'expliquer.  
 Il invoqua Satan : Satan vint se moquer,

Et, sans lui rien montrer des secrets qu'il envie,  
 Lui brisa sur les dents la coupe de la vie.

Impuissant à ravir les mystères du ciel,  
 Sur la terre, il s'abreuve à l'éponge du fiel;

Il sourit... mais malheur à sa lugubre joie,  
 Qui vient du désespoir où son âme se noie!

Ce sourire est celui qu'en s'embarquant laissait  
 Byron, le Faust anglais, à qui le haisait; (\*)

Il sourit... car son âme est bien désabusée!  
 Jusqu'à la lie enfin la coupe est épuisée;

La vie et le néant pour lui sont de niveau;  
 L'enfer ne lui peut rien apprendre de nouveau.

Quand le chêne est debout, il peut à la tempête  
 Offrir à tourmenter la forêt de sa tête,

Et même, quand la foudre et les grêlons sifflans  
 Auraient haché ses bras et crevasé ses flancs,

Le tronc inébranlé peut encor dans la plaine  
 Se dresser comme un fût de colonne romaine,

Qui marque, parmi l'herbe et les tronçons épars,  
 La place où Rome esclave adrait ses Césars,

Ou comme le grand mât du navire qui sombre,  
 Pointant du fond des mers, seul, à l'horison som-  
 [bre;

Mais quand, du faite au pied, tout l'arbre a dis-  
 [paru,

Quand l'homme, destructeur lui-même, est ac-  
 [couru;

Quand le tranchant du fer et les feux de la mine  
 Ont de l'arbre géant consommé la ruine,

Qu'importe alors, qu'importe au lutteur expiré  
 Ou l'orage, ou la flamme, ou le pic acéré!

(\*) A smile to those who hate. (BYRON.)

Que fait à ces débris, qui ne sont plus un chêne,  
Le caprice incertain du vent qui les promène ?

## II.

De la hauteur de Faust les regards atterrés  
Aiment à se poser sur des traits vénérés.

Salut à ce front large, à cette tête nue !

SUGER, illustre enfant d'une race inconnue,  
Sorti du peuple, aima le peuple, et de l'État  
Sut tenir le timon sans se faire apostat.

Point de fraude en Suger, point de démarche  
[oblique :

Son cœur était français comme sa politique.

Sans écraser le pauvre, il pourvut aux impôts ;

Des barons turbulents déjoua les complots ;

Et, contre leurs fureurs, armé d'un froid cou-  
[rage,

Seul, de son maître absent conserva l'héritage.

La voix des factions se taisait à sa voix.

Père de la patrie, (\*) arbitre entre les rois, (\*\*)

Les rois, lorsque Suger traversait leur domaine,  
[\*\*\*)

Venaient mettre leur main dans sa main plé-  
[béienne.

Approchez, contemplez ce regard fier et doux !

Comme ce moine est droit et ferme devant tous !

Comme on voit se draper sur sa haute stature,

Tel qu'un manteau royal, son capuchon de bure !

Un grand homme est ici, sous le marbre et l'ai-  
[rain.

L'austère dignité de ce front souverain

Commande et règne encore, et l'Âme tout en-  
[tière

Se fait jour, respandit, et dompte la matière.

## III.

De cet âge éloigné laissons le plus beau nom,

Car voici le plus grand de tous : NAPOLÉON !

Sur le haut pedestal, son image isolée

N'est point celle que l'art vous avait révélée.

Je n'accuserai point l'injustice ou l'erreur :

Pourtant je voudrais voir là haut votre Empereur !

Il marche, de ce pas dont craquaient tous les  
[tréons,

Dont la terre oscillait aux plus lointaines zones.

(\*) Le nom de PÈRE DE LA PATRIE fut donné à Suger par Louis VII. La reconnaissance du peuple sanctionna ce titre mérité.

(\*\*) Henri, roi d'Angleterre, le prit pour arbitre de ses démêlés avec la France.

(\*\*\*) Robert, autre roi normand, qui régnait en Sicile, ayant appris que Suger devait passer sur son territoire, vint au-devant de lui. — Enfin, David, roi d'Ecosse, lui fit, par ambassade, demander son amitié.

Sa lèvres, de dédain relevée à demi,

Que va-t-elle ordonner ? Malheur à l'ennemi !

Il soulève son glaive, et l'on pourrait l'entendre,

Comme Léonidas, s'écrier : « Viens le prendre ! »

En même temps qu'un doigt de sa puissante  
[main

Indique avec orgueil sa milice d'airain,

Qui, docile à l'appel de cette voix connue,

Au pas accéléré s'éclance dans la nue.

## IV.

L'hysope après le cèdre. — Andrieux nous sourit.

Aristarque sans fiel, poète homme d'esprit,

Modeste, quoiqu'il eût opposé la parole

De l'intègre tribun au général d'Arcole.

Vient-il causer encore en père et nous charmer ?

Sa voix, qu'on entendait à force de l'aimer,

Retient un trait piquant, qui, malgré lui, s'é-  
[chappe,

Et digne d'enrichir quelque autre *Épître au*  
[Pape,

## V.

Suzanne vainement se dérobe aux regards ;

Si belle, qu'on se prend à plaindre les vieillards,

Si pure, qu'exécrant leurs penchants d'adultère,

On l'estime au-dessus des amours de la terre !

## VI.

De cet ange de chair, par vos mains achevé,

Jusqu'aux anges du ciel votre art s'est élevé ;

Mais leur chaste beauté ne descend qu'a  
[peine

A se laisser traduire en notre langue humaine.

Tel que de l'Orient monte un nuage d'or,

Lentement, mollement ils suivent leur cours.

Ainsi qu'on voit planer la vision d'un rêve,

Quelque souffle inconnu vers le ciel les soulève ;

Les mains jointes, les yeux baissés pudiquement,

Ils semblent les voiler aux feux du firmament,

On plutôt on dirait, plaignant notre misère,

Qu'ils daignent en pitié les jeter sur la terre.

Où, vous avez raison, suaves Séraphins,

De nous cacher l'éclat de vos regards divins !

Quand un auge, entouré d'une sainte épouvante,

Venait au patriarche assis devant sa tente,

Tremblans et prosternes, les pères d'Israël

Évitaient l'œil ardent du messager du ciel,

Certains que ce regard, au mortel qu'il envire,

Pouvait donner la mort par le dégoût de vivre.

Assez : j'en ai peu dit ; mais je ne pretends pas  
A vos nobles labours vous suivre pas à pas.

J'aime encore cette œuvre à peine commencée,  
 Cette autre qui ne vit que dans votre pensée.  
 Mais qu'importe à l'autel mon profane tribut ?  
 Vous, dont l'art est le culte, et l'idole, et le but,  
 A cet autel sacré, vous, confesseur et prêtre,  
 Pouvez seul l'honorer comme il a droit de l'être.

Mon pauvre enfant aimé, que je croyais perdu,  
 Mon orgueil, mon espoir, vous me l'avez rendu !  
 J'ai posé sur son front ma lèvre frémissante ;  
 J'ai revu le souris de sa bouche innocente,  
 Où le nom paternel commence à s'épeler.  
 Dieu seul pourrait, si Dieu voulait nous consoler,  
 Prenant pitié du deuil où notre âme succombe,  
 Nous le rendre autrement... en deçà de la tombe !  
 Soyez béni du fond de ce cœur paternel !  
 Puisse de notre siècle un arrêt solennel,  
 Se montrant à vos vœux équitable et propice,  
 D'un avenir certain devancer la justice,  
 Et vous conduire enfin, vainqueur et couronné,  
 Au bonheur... pour celui que vous n'avez donné !

ADOLPHE MÉLIOT.

## REVUE DU THÉÂTRE.

A l'*Ambigu-Comique*, le *Gueux de Mer* et le *Fils de Figaro* : succès moins brillans que ceux auxquels nous habitue M. de Cès Caupenne. Pourtant le *Gueux de Mer* est un ouvrage d'une politique grave et dramatique.

Aux *Variétés*, M. Potard : bonne et spirituelle plaisanterie, qui prouve l'utilité du cirage et le besoin qu'un honnête homme a d'en porter toujours une bouteille avec lui.

Le *Gymnase Lyrique* a vu se consolider le succès brillant et équitable de l'ouverture du *Templier*, de M. Despréaux : une seconde épreuve lui a été aussi favorable que la première ; mieux sentie, mieux écoutée encore, elle a saisi l'attention par les nuances de force et de grâce, adroitement mélangées dont elle fourmille. Il faut le dire, car il faut être juste, même avec les jeunes gens, l'ouverture du *Templier* fait recette : c'est un noble encouragement pour M. Despréaux. Nous l'attendons maintenant à *Feydeau*, qui ne peut que gagner en exploitant un talent aussi vrai et aussi riche d'avenir.

## DIORAMA.

### La Vallée de Goldau, avant et après son éboulement.



C'était peu pour le magicien d'avoir montré au regards la succession d'événemens et de phénomènes naturels de nuit et de jour, si savamment exécutés dans le *Bassin de Gand* et la *Messe de Minuit*. Certes, pour concevoir la miraculeuse nuit de Noël, avec son illumination, ses effets de lumière, son peuple assemblé, priant Dieu et joignant sa prière à celle de l'orgue religieux, il fallait avoir porté l'art bien loin, et avoir dominé la lumière au point d'en faire une esclave souple et obéissante ; mais rivaliser avec la nature dans son désordre, rendre avec une vérité parfaite un de ses bouleversemens les plus effroyables, c'était une tâche bien autrement difficile à remplir, et de l'exécution de laquelle nous aurions pu douter, si nous n'avions songé au nom de l'exécuteur.

M. Daguerre et son élève ont ici surpassé tout ce que nous connaissions d'eux, et si nous ne pouvons dire qu'ils se sont surpassés eux-mêmes, c'est qu'eux seuls connaissent leurs forces, et qu'il ne nous est pas donné de juger ou de fixer la limite qu'ils peuvent atteindre. Au milieu d'un beau jour, la vallée brille de tout le luxe de sa position pittoresque ; tout, au loin, se brunit sur le soir, et tout s'endort avec la nuit. Mais nuit terrible et fatale ! Le sol manque ! tout se confond, se renverse, et la lumière désolée, qui succède, vient éclairer une scène de désolation et de ravage !

Allez donc, Parisiens, qui dormez tranquillement sur des catacombes ! admirez, et pâlissez d'effroi en songeant à la grande main qui ébrale le Monde, et aux mains savantes qui vous peignent si brillamment les vengeances de Dieu !

J. L.

## LOGOGRIPIE.

Si vous avez parfois visité Frascati,  
 Les Bouffes, l'Opéra, Véron ou Tortoni,  
 Vous m'y verrez, portant et badine et gant  
 [jaune ;  
 M'habillant à crédit chez les tailleurs qu'on prône,  
 Je sers leur renommée, ainsi que ces lourdauds  
 Qui portaient dans la rue, attachés sur leur dos,  
 Affiches de traiteurs, programmes de modistes,  
 Annonces de coiffeurs, mensonges de dentistes ;  
 C'est moi qui, rabaisant les auteurs en renom,  
 Pris un genre d'écrire affublé de mon nom ;



C'est moi qui, m'illustrant par plus d'une cam-  
[pagne,  
Affligeai la moitié d'un marchand de Champagne.  
Incapable, du reste, ou de mal ou de bien,  
Je suis blâmé sur tout, n'écris rien, ne fais rien.  
Comme le régiment de l'antique calotte,  
Je porte sur toute œuvre un jugement despote;  
Je promène au hasard mon arrêt absolu,  
Sans avoir rien pesé, sans même avoir rien lu.  
Destructeur avéré de la vertu des femmes,  
Je me fais un honneur de procédés infâmes :  
Nulle ne peut lutter ou vaincre mon pouvoir;  
Pour être subjuguée, il suffit de me voir;  
Avec un seul coup-d'œil les plus fières se rendent;  
Pourtant, malgré cela, bien des malins prétendent  
Que si l'hymen n'avait d'autre fléau que moi,  
Aucune épouse encor n'aurait trahi sa foi.  
Laissons crier en paix l'atroce calomnie !  
Et puisqu'à mon orgueil la cruelle dénie  
Les exploits que ma voix peut seule lui prouver,  
Cherchons ce que dans moi je la force à trouver.  
Vous y verrez d'abord ce que la Grèce antique  
Inventa pour couvrir la vérité pudique;  
Deux monts sacrés, bien chers au peuple des Hé-  
[breux ;  
Ce qui charme un lecteur, un tourment doulo-  
[reux ;  
Une ville de France, et par son pont fameuse ;  
Trois notes de musique, une vertu perverse,  
Le oui de l'Allemand, un passe-temps fort gai,  
Ce que l'on est toujours quand on est fatigué,  
Ce que changea de place un docteur de Molière,

Ce qu'il faut que l'on soit pour conduire une al-  
[faire,  
Ce sol foible et léger où l'on dit que toujours  
Les amans vont graver le serment des amours ;  
Un philosophe antique, et dont le hadinage  
Montre ce qu'un savant doit porter en voyage ;  
Ce que doit être un sot pour tromper les maris ;  
Une pâte bien douce aux gamins de Paris ;  
Une querelle oiseuse, et ridicule, et sottise ;  
Un oiseau qui babille, et bavarde, et barbotte ;  
Ce que ne fut jamais l'esclave ou le vilain ;  
Un signe monétaire en l'empre romain,  
Un terme de mépris, trois rivières de France,  
Un jeune animal fauve, une horrible démençer,  
Ce qu'entend avec joie un convive altéré,  
Ce qu'on met à son pied s'il n'est pas déchiré,  
Ce qui fixe l'amant surpris de sa maîtresse,  
Ce qui charme le porc, le nourrit et l'engraisse ;  
Ce que tu pourras être en veillant sur tes mœurs ;  
Une contrée heureuse où règnent les chaleurs,  
Mais qui, libre des feux qui dévorent l'Afrique,  
Recuit ses produits et ceux de l'Amérique ;  
Ce qu'il faut à l'objet que l'on veut élever ;  
Un caractère heureux, difficile à trouver ;  
Ce qui porte à l'aigreur et produit la colère ;  
Un animal utile, une herbe nourricière ;  
Ce que j'ai mis ce soir à composer, lecteur,  
Ce logographe. Heureux si, propice à l'auteur,  
Tu dis, en finissant ce chef-d'œuvre assez faible :  
Par ma foi, ce poète a le vers.....

A. B. C. D.

## CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION.

Le FOLLET paraît chaque semaine par livraison de huit pages de texte, et publie vingt-une Gravures de modes par trimestre ; une année forme deux Volumes, qui sont complétés fin Juin et fin Décembre.

A PARIS : Pour un an . . . . . 26 fr. -  
Pour six mois . . . . . 13 -  
Pour trois mois . . . . . 6 50  
50 cent. en plus par trimestre pour la province, et à l'étranger le port se paie en plus selon les pays.

## ON S'ABONNE AU FOLLET :

A LYON, chez M. MÉRVENO, rue Dubois, 6. Seul bureau central de nos journaux pour l'Italie, la Suisse, et tous les départemens méridionaux de la France.

A BRUXELLES, chez L. FISCO, éditeur, rue des Chapeliers, n° 2.

A GENÈVE, chez M. BOREL, pour les Cantons de Genève et de Vaud.

A LONDRES, chez M. BOUVRAON et C<sup>e</sup>, au Comptoir général d'affaires, 53, Saint Martin's Lane, Charring Cross.

# LE FOLLET,

Courrier des Salons,

## JOURNAL DES MODES,

Boulevard Saint-Martin, 61.

LADY'S MAGAZINE AND MUSEUM.

---

### MODES.

A M<sup>me</sup> de M.....



Bellini n'est plus ! c'est au moment où il composait une partition pour notre Opéra français que la mort nous l'a enlevé. La France hospitalière, qui l'avait reçu comme un enfant, lui a décerné, après sa mort, les mêmes honneurs qu'elle venait d'accorder peu de temps avant à Boïeldieu. Une messe en musique a été exécutée aux Invalides par les compatriotes de Bellini, auxquels nos premiers artistes se sont empressés de se joindre. Tout ce que Paris compte d'équipages brillans se pressait dans la Cour d'Honneur des Invalides ; tout ce que Paris renferme d'illustrations dans les arts s'était empressé de venir payer son tribut de regrets à un jeune compositeur déjà vieux par le nombre de ses succès. Mal-

gré la pluie, on se serait cru aux beaux jours de l'été : presque toutes les femmes étaient en blanc ; leurs chapeaux étaient en paille de riz et d'Italie, la plupart ornés de plumes ; les formes étaient toutes celles que je t'ai citées cet été. Quelques capotes de satin bleu de ciel, ornées de primevères, attestaient l'arrivée de la nouvelle saison : elles étaient ornées d'un voile de tulle et de rubans de satin frangés.

Aujourd'hui, que les modes et les couleurs anciennes reviennent, il n'est pas étonnant que nos illustrations en fait de modes aient voulu faire revivre la couleur *aurore*. J'ai vu une capote évasée, en satin de cette nuance, recouverte de tulle fantaisie, et ornée de rubans Lavallière *aurore*, brochés d'autres nuances ; elle était destinée à une des femmes les plus renommées pour son goût et sa fortune, et elle m'a paru d'autant plus jolie qu'il est impossible que cette nuance ne reste

pas la propriété exclusive de la classe fashionable; car cette capote, divine dans une voiture, ou portée par telle femme élégante, serait ridicule portée par telle ou telle autre personne.

D'après ce que j'ai remarqué dans les maisons famees, les capotes recouvertes en tulle fantaisie ou en tissu d'Arachnée, seront probablement adoptées cet hiver par les femmes de condition. Au total, cette saison encore, nos premiers modistes veulent, à force de simplicité, se distinguer des maisons secondaires, dont les modes sont surchargées d'ornemens de mauvais goût.

Une étoffe charmante, qui vient de paraître, est la *gaze étoilée*, pour turbans. La combinaison de l'or ou de l'argent qui entre dans ce tissu, est telle qu'aux lumières on croirait voir scintiller des étoiles; en blanc, en bleu de ciel, cette gaze est d'un effet charmant.

Quant aux façons de robes, je suis bien embarrassée, ma chère amie, pour te dire quelles seront celles qui domineront: on parle beaucoup de garnitures, mais on n'en voit qu'aux robes parées; on porte toujours des *pélerines*. Je conçois le secours que certaines femmes attendent de leurs *pélerines*: cela masque bien des défauts dans la taille et peut seul justifier la constance avec laquelle cette mode est soutenue. Je remarque cependant que nos célèbres couturières, M<sup>mes</sup> *Larchez*, *Mouton*, *Palmyre* en mettent plus rarement, et qu'elles les coupent ouvertes sur la poitrine.

Une fort jolie redingote, de satin grenat, avait une *pélerine* ouverte devant, entourée d'une ruche de rubans frangés, grenat et vert; une semblable ruche partait aussi du cou sur la poitrine, et, passant sous la ceinture, descendait jusqu'au bas de la jupe; la ruche était double, enchée à plat de chaque côté, comme un jabot ouvert, et, au milieu, il y avait

une bandelette de satin large de deux doigts.

Je te citerai aussi une robe de bal qui ne sera portée que par des femmes très riches: elle est en tulle, semée de fleurs artificielles en plein sur la jupe; à l'ourlet, chaque bouquet est fixé par un large ruban, dont les bouts retombent en biais jusqu'au bas. Les manches sont à deux sabots.

Une écharpe d'un genre nouveau fera, cet hiver, nos délices: c'est l'écharpe-boa, que j'ai vue chez M<sup>me</sup> *Nougairol*, rue des Jeuneurs, n<sup>o</sup> 1; elle est en satin brodé, bordée de cygne et enjolivée de nœuds de rubans et d'agrafes en satin. Cette jolie écharpe est gracieuse, riche, et nous sauvera de bien des rhumes.

Je t'ai promis quelques détails sur la corbeille de notre amie M...; mais aujourd'hui, ma chère, je veux te parler de sa coiffure, qui rehaussait merveilleusement sa riche toilette; toutes les femmes elles-mêmes l'admiraient: il faut bien lui rendre cette justice, que jamais voiles et fleurs ne furent posés sur une plus gracieuse personne; mais je dois aussi féliciter son coiffeur sur le goût et le tact dont il a fait preuve. Lecomte peut, à juste titre, appeler cette coiffure son chef-d'œuvre; il m'a forcé de faire une infidélité à mon coiffeur, et notre amie N... a suivi mon exemple. Déjà pour mon mariage, il fait monter une parure nouvelle; il prétend que j'en ferai prendre la mode: nous verrons... j'ai confiance en lui; ce jour-là plus que tout autre, je veux être belle. A propos de ce coiffeur, cela me fait souvenir que j'ai choisi pour toi six flacons d'une eau qu'il vient de composer; ces messieurs sont forts pour donner des noms, et il l'a nommée *eau Féronnière*; avec elle, rien n'est plus facile que de lisser les cheveux; tu sais combien je suis difficile pour les miens; eh bien! depuis que je fais usage de cette *eau Féronnière*, j'ai beau sortir par un temps humide, dauser,



galopper, pas un cheveu ne se dérange, et jamais cosmétique n'a donné plus de brillant à la coiffure. Je te fais un vrai cadeau; recommande-le à tes amies, et adresse-les chez *Lecomte*, rue Taitbout, n° 32.

Sentinelles avancées du progrès, et fidèles à la tâche que nous nous sommes imposée de suivre la mode dans toutes ses phases, nous signalons, dès leur apparition, les nouveautés quotidiennes de chaque genre d'industrie, voulant par là initier nos abonnées aux plus petits détails des toilettes qu'adopte la fashion.

Qu'il nous soit donc permis, en applaudissant à ce qui se fait de bien, de critiquer aussi ce que repousse le bon goût et l'étiquette de la société.

Le croira-t-on? la presque totalité des dames qui assistaient aux obsèques de Bellini était vêtues en robes et chapeaux d'étoffes de couleur, lorsque cette cérémonie religieuse et funèbre exigeait qu'on s'habillât de noir.

Nous avons pourtant aperçu, accoudées sur les balustres, à des places réservées, plusieurs dames vêtues de longs habits de deuil, et qu'au premier coup-d'œil on reconnaissait pour être de la haute classe.

Deux d'entr'elles surtout arrêterent long-temps nos regards : leur riche manteau de satin blanc, recouvert de dentelle noire parsemée de fleurs, et leurs capotes noires, ornées de voiles, étaient du meilleur style et fort convenables à cette imposante solennité.

Nous avons encore remarqué divers chapeaux en andalouse, en olympienne, en mélusine et en lesbienne; des capotes à coulisses, ornées d'un voile noire, et des chapeaux à plumes et fleurs noires.

Aux Bouffes, il y avait quelques jolis bonnets de blonde à la Marie-Thérèse et à ogives; plusieurs chapeaux à petits bords,

en crêpe blanc, bleu et citron, ornés de touffes de plumes.

Le règne des pailles blanches étant passé, nous n'en parlerons pas.

## LA FEMME.

J'ai souvent eu occasion de remarquer avec quel courage les femmes soutiennent les revers les plus affligeans de la fortune. Les malheurs qui accablent l'homme semblent réveiller l'énergie du sexe le plus faible et donner au caractère des femmes une intrépidité qui approche de l'héroïsme. Rien n'est plus touchant que de voir une douce et tendre créature qui, en parcourant les sentiers de la prospérité, était demeurée faible, timide, sensible aux contrariétés les plus légères, s'élever tout à coup en force morale, et devenir le soutien de son mari dans la peine. La fermeté inébranlable avec laquelle elle supporte les coups les plus amers de l'adversité nous présente un spectacle sublime. Quand le noble chêne a été frappé de la foudre, la vigne, qui l'avait entouré de son gracieux feuillage et qui avait trouvé un appui dans cet arbre majestueux, entrelace autour de lui sa tige flexible, et cherche à soutenir ses rameaux brisés. C'est ainsi que la femme, qui dépend de l'homme et n'est pour lui qu'un ornement dans les momens heureux, devient sa consolation et sa force dans les calamités que le ciel lui envoie. Descendant alors dans les replis du son âme, elle soutient son esprit abattu, et pansé les plaies de son cœur.

Je félicitais un époux entouré d'une famille florissante, unie par les liens de l'affection :

— Je ne puis vous souhaiter de destinée plus heureuse, dit-il avec enthousiasme, que celle d'avoir une femme et des enfans qui vous aiment.

J'ai observé, en effet, qu'un homme marié qui éprouve des malheurs, les répare plus facilement que celui qui ne l'est pas. Cela vient en partie de ce qu'il est stimulé dans ses efforts par les besoins des êtres chéris qui attendent de lui leur subsistance. Son cœur est soulagé par les jouissances domestiques; son amour-propre est entretenu par l'idée que, malgré les humiliations qui l'attendent au-dehors, il lui reste pourtant chez lui un petit monde dont il est le maître.

Un célibataire, au contraire, prodigue son bien et néglige ses affaires; il se croit seul et délaissé; son cœur tombe en ruines, comme une maison qui s'écroule parce qu'elle est abandonnée.

Ces observations me rappellent à l'esprit une aventure domestique dont je fus le témoin.

Mon ami intime Leslie avait épousé une jeune fille, bonne, douce, charmante et qui avait reçu une éducation distinguée. A la vérité elle n'avait point de fortune, mais celle de mon ami était considérable. Il se réjouissait à la seule idée de faire le bonheur de sa femme. — Sa vie, disait-il, ne sera qu'une suite d'enchantemens. La différence de leurs caractères ne servait même qu'à cimenter leur union. L'humeur de mon ami était sérieuse, celle de sa femme vive et enjouée.

J'ai souvent remarqué l'admiration muette avec laquelle Leslie contemplait sa compagne au milieu d'une société dont ses grâces spirituelles faisaient les délices, et comment cette dernière, au sein des applaudissemens, se tournait vers son mari, comme si elle n'avait cherché qu'à exciter sa seule approbation. Quand elle s'appuyait sur son bras, la souplesse de sa taille formait un heureux contraste avec la haute stature et les formes mâles de Leslie. L'air de confiance dont elle le regardait paraissait exciter en lui le triomphe de l'orgueil et de la tendresse; il semblait

même que la faiblesse de celle qu'il soutenait la lui faisait chérir davantage.

Jamais couple ne s'engagea sur la route fleurie de l'amour conjugal avec une plus belle perspective de félicité. Le malheur voulut pourtant que mon ami exposât sa fortune dans de grandes spéculations. Il n'était marié que depuis quelques mois, lorsque, par suite d'événemens inattendus, il se trouva presque réduit à la pauvreté. Pendant quelque temps, il garda le secret de sa ruine; mais il portait partout une figure abattue et un cœur brisé; sa vie n'était plus qu'une agonie prolongée, que rendait plus insupportable encore la nécessité d'affecter le sourire en présence d'une épouse idolâtrée, qu'il ne pouvait se résoudre à accabler de cette nouvelle.

Cependant le coup-d'œil perçant de l'amour reconnut bientôt que quelque chagrin tourmentait l'infortuné Leslie. Ses regards altérés, ses soupirs, qu'il étouffait, ne trompèrent pas long-temps sa jeune compagne. Elle employa tout le pouvoir de la tendresse pour ramener la sérénité dans le cœur de son époux, dont elle devinait les chagrins sans en soupçonner la cause. Plus il la trouvait digne de son amour, plus il était déchiré par la pensée qu'il la verrait bientôt malheureuse. Quelque temps encore, disait-il en lui-même, et ce sourire disparaîtra de ses lèvres; l'éclat de ses yeux sera éteint par la douleur, et sera bientôt oppressé, comme le mien, par le souci et la misère.

Il vint me trouver un jour et me raconta ses infortunes avec l'accent du plus profond désespoir. Après l'avoir écouté, je lui demandai si sa femme en était instruite. A cette question il fondit en larmes :

— Pour l'amour de Dieu, s'écria-t-il, si vous avez pitié de moi, ne parlez pas de ma femme; cette pensée me fait perdre la raison.

— Et pourquoi? lui dis-je: elle doit



apprendre vos malheurs tôt ou tard ; vous ne pouvez les lui cacher long-temps, et elle peut en être instruite d'une manière plus foudroyante que si vous les lui annonciez vous-même : car la voix de celui qu'on aime adoucit les choses les plus pénibles.

— Mais de quel coup vais-je la frapper, répondit-il, si je lui apprends que son époux est réduit à la plus affreuse misère ; qu'elle doit renoncer aux douceurs de la vie, aux plaisirs de la société pour languir avec moi dans une obscure indigence ? Son ame en sera brisée!...

Je vis qu'il avait besoin d'épancher sa douleur ; je laissai un libre cours à ses plaintes, car elles soulagent le cœur : il retomba ensuite dans un morne silence.

— Il faut que votre femme soit instruite, lui dis-je alors, afin que vous preniez les mesures qui conviennent au changement de votre fortune. Vous n'avez jamais fait résider le bonheur dans les apparences ; vous avez encore des amis qui ne vous en aimeront pas moins dans un logement plus modeste : l'on n'a pas besoin d'un palais pour être heureux auprès d'une femme qu'on adore.

— Je pourrais être heureux près d'elle dans une chaumière, dit-il avec un accent convulsif ; je pourrais près d'elle supporter l'obscurité, la pauvreté ; je le pourrais..... mais elle ! — Croyez-moi, lui dis-je en lui serrant la main, elle ne sera pas moins courageuse que vous ; son bonheur est de vivre près de vous : ce sera pour elle une source d'orgueil et de triomphe. Avant d'avoir passé avec elle par les rudes épreuves de la vie, aucun homme ne connaît le mérite de sa compagne ; tout homme ignore quel ange consolateur il a près de lui.

La véhémence de mes paroles frappa l'imagination de Leslie. Je profitai de l'impression que je venais de faire sur son esprit pour le décider à ouvrir son cœur à sa femme. J'avoue que, malgré tout ce que

j'avais dit, je sentais quelque inquiétude. Qui peut toujours compter sur la force de celle dont la vie a été une suite de plaisirs ? Son esprit enjoué ne pouvait-il pas se révolter d'abord à la vue de la route obscure que la pauvreté lui préparait ?

Le lendemain, je ne pus aborder Leslie sans trembler : il lui avait tout appris.

— Et comment vous a-t-elle entendu !

— Avec la douceur d'un ange, répondit-il en souriant ; son âme en a paru soulagée ; elle m'a entouré de ses bras en me demandant si c'était là tout ce qui m'avait rendu si malheureux ; mais, ajouta-t-il, elle ne connaît la pauvreté que par les peintures de nos poètes, qui la montrent toujours unie avec l'amour ; les privations lui sont encore inconnues ; elle ne ressent pas encore la perte des jouissances d'un luxe auquel elle est accoutumée. Quand nous viendrons à la pratique des soins sordides, des besoins rétrécis, des humiliations de l'adversité, c'est alors que commencera notre rude épreuve.

Quelque temps après, il vint me trouver ; il avait vendu sa riche habitation, et pris une petite maison de campagne auprès de Londres. De tous les meubles splendides qui ornaient sa première maison, il n'avait gardé que la harpe de sa femme. Cet instrument, disait-il, était pour ainsi dire identifié avec elle : il appartenait à l'histoire de leurs amours. Quelques-uns de ses plus heureux moments s'étaient écoulés auprès de cette harpe, sur laquelle il s'appuyait en écoutant les sons touchans de la voix de son amie. Je ne pus m'empêcher de sourire à cette preuve de la galanterie romanesque d'un mari passionné.

Il allait se rendre à la nouvelle habitation, que sa femme avait passé toute la journée à préparer : la soirée était belle ; je lui proposai de l'accompagner.

— O mon ami, me dit-il en chemin, lorsque le premier moment de notre rencontre dans cette chaumière sera passé,

je crois que je serai soulagé; mais voici le jour d'épreuve. Elle est entrée dans une modeste habitation; elle a, pour la première fois connu les fatigues des occupations domestiques, et peut-être à présent, triste, épuisée, songe-t-elle à l'avenir que promet la pauvreté.

Après avoir laissé la grande route, et pris un chemin ombragé d'arbres touffus, nous aperçûmes la maison. L'apparence en aurait semblé modeste même à un poète pastoral, mais pourtant l'aspect en était agréable. En approchant, nous entendîmes les accords d'une musique mélodieuse. Leslie saisit mon bras; nous nous arrêtâmes pour écouter: c'était la voix de Marie, qui chantait, avec la plus touchante simplicité, l'air que son époux préférait. Je sentis la main de Leslie trembler sur mon bras; il s'avança pour entendre plus distinctement; il fit un bruit en marchant: une femme, d'une figure belle et animée, regarda à travers la fenêtre et disparut. L'on entendit des pas légers, et Marie vint à notre rencontre. Une fraîcheur éclatante paraissait sur ses joues, sa figure était rayonnante: elle ne m'avait jamais paru si belle.

— Mon ami, s'écria-t-elle, que je suis heureuse de te revoir! j'ai préparé la table sous un arbre touffu derrière la chaumière; j'ai cueilli de bons fruits, car je sais que tu les aimes. Nous avons de la crème excellente; tout est agréable et tranquille ici. Oh! que nous allons être heureux!

Le pauvre Leslie était confondu. Il la pressa sur son sein, l'entoura de ses bras, la couvrit de baisers, et ne put lui répondre.

Depuis, le sort lui fut prospère; il retrouva les biens de la fortune; mais il m'a assuré cent fois que le jour de son arrivée à la chaumière, avait été le plus heureux jour de sa vie.

J. W.

## REVUE DU THÉÂTRE.

M. Duponchel, nouveau directeur de l'Opera, va mieux, et n'inspire plus aucune crainte aux amateurs qui comptent sur son art et son intelligence pour varier leurs plaisirs et enchanter leurs soirées d'hiver.

Une perte, profondément sentie par le monde lyrique, plus capable de déplorer un grand talent que les oisifs des salons, est celle de Bellini. Fils d'un père et d'une mère musiciens, neveu d'une nombreuse famille, il allait retourner parmi ses doux souvenirs d'enfance, jouir de ses succès européens, consacrés par les applaudissemens de Paris et la décoration de la Légion d'honneur, si justement méritée. Jeune encore, c'est-à-dire enfant, la musique était sa passion, et, jour et nuit, on le trouvait à son piano, dont son père était forcé de l'arracher; depuis, ses études grandirent ses dispositions, et c'est à dix-neuf ans qu'il donna, avec un grand succès, son premier opera, intitulé *Bianca e Gerardo*. Quelques années après, il composa le *Pirate*, qui fut presque aussitôt représenté sur toutes les scènes de l'Italie; et de là, passa triomphalement en Allemagne, en Angleterre et en France, et, un an après, il assit sa gloire par la *Straniera*. Cédant à des considérations d'affection peut-être, il se laissa aller à écrire la musique de *Zaira*, qui n'eut qu'un médiocre succès; mais, d'un bond plus fort, il se releva et jeta à l'avidité et insatiable fureur de la vogue la plus bruyante *les Capulets et les Montaigus*; et ensuite la *Somnambule*, qu'il écrivit pour Rubini et M<sup>me</sup> Pasta. Enfin, connue s'il eût pressenti sa fin prochaine, il donna, à Milan, la *Norma*, qui est sans doute son chef-d'œuvre, et dans son séjour à Paris, où l'appela l'administration de l'Opera Italien, il composa l'admirable création des *Puritains*, que les plus difficiles connaisseurs ont si haut placée dans la liste des ouvrages qui feront sa gloire.

Il ne croyait pas, le noble artiste, qui sentait tant d'avenir dans son cœur, que sa fin dût être si prochaine; confiant dans ce Dieu, qui doit sans doute regarder les grands hommes d'un autre œil que le vulgaire, il négligea les soins que réclamait son état, et la maladie s'aggrava au point que ses amis et les médecins eux-mêmes commencèrent à trembler. Dans la nuit qui précéda sa mort, il crut se ranimer, et, plein de cette confiance que donne l'idée de la vie bien attachée au corps, il força son médecin de le quitter pour prendre un peu de repos; quelques heures après, la transpiration que son médecin lui avait fait opérer par l'emploi de la glace prise intérieure-



rement, fit place à un refroidissement général ; comme si la chaleur, en s'évaporant, n'avait plus laissé d'espoir de retour. Aucun soin, aucun effort ne put la ramener, et l'inflammation putride se développant avec énergie dans sa dernière période, le tua à l'âge de trente-quatre ans.

Bellini était plein de génie, d'âme et de conscience. On assure que ses amis, qui connaissent son cœur et ses admirables qualités d'homme et d'artiste, verseront, dans leurs regrets, plus de larmes que le public qui pleure son génie.

Le *Théâtre Français* semble se repuser majestueusement de ses efforts pour la représentation de *Lavater* ; on fait comme si la pièce avait réussi et remplissait tous les soirs la caisse du théâtre. En attendant, on répète le *Don Juan* et la comédie nouvelle de M. Delavigne : on pense que *Don Juan* ne sera pas long à paraître ; en attendant, on s'occupe un peu de Molière : on va remonter l'*Impromptu de Versailles*.

Un bruit, mais un bruit presque certain, circule dans la ville et dans les coulisses : le beau, le magnifique, le solitaire *Odéon* va se rouvrir. Si cette nouvelle est vraie, si ce n'est pas le résultat d'un désir trop vif que sa force a changé en réalité, nous aurons des actions de grâces à rendre au ministère qui, par cet acte de protectorat littéraire, aura rendu à ce quartier la vie et la splendeur.

La *Porte-Saint-Martin* pelote, en attendant partie, avec *Robert Macaire* ; mais, malheureusement, il semble que la vogue de ce type de scélératesse fashionable ait diminué, soit que 150 représentations en aient éteintes l'attrait, soit que le piquant du modèle ait cédé au piquant des imitateurs, nous ne serions pas étonnés qu'avant que le numéro du *Follet* où nous écrivons ces lignes soit imprimé, nous n'ayons à signaler un nouveau succès de M. d'Épagny, dans les *Américains de 1780*.

Le *Palais-Royal* a eu bonheur et malheur : une *Heure à la Matmison* n'a pas été du goût du parterre ; je ne sais pourquoi je n'y étais pas, et je n'ai pas besoin de vous en dire la raison : suffit que je n'y étais pas. Mais je vous parlerai, comme tout le public, de l'*Aumônier du Régiment*, où Achard est délicieux... ce n'est pas que je l'aie vu ; je n'y étais pas, et je n'ai pas besoin de vous en dire la raison ; mais la pièce a traversé la foule ; et le bruit qui m'en est venu m'a conté cet imbroglio spirituel et amusant, où l'aumônier a revêtu les traits de ce jeune acteur, si spirituel et si amusant lui-même, qui fait vivre ce qui chancelle, et porte aux nues ce qui est de bonne et solide existence. C'est une vogue où auteurs et acteurs ont leur part : d'abord Achard, et ensuite

ma passion, ma fureur, que je n'ai pas vu cette fois, mais que j'espère voir : Alcide Tousez.

Veulez-vous savoir l'histoire

De mamselle Mad'lon Friquet ?

Voici un refrain que j'ai entendu chanter dans ma jeunesse, et qui, je crois, a pour père Vadé ; Vadé, l'auteur de tant de jolis ouvrages grivois, que n'ont pas vaincu les grivois vaudevillistes d'aujourd'hui. Blanchisseuse de fin, Madelon Friquet n'est pas rude et empesée comme ses cols ou ses collerettes : c'est, au contraire, un modèle de bonne grâce et de laisser-aller, mais aussi de vertu, ne l'oublions pas ; on peut être blanchisseuse de fin et n'avoir pas de reproches à se faire : ainsi est l'héroïne fêlée si bien aux *Variétés*, et encore quel mérite à elle, entourée de tant d'exemples d'immoralité et de honte bien payée, de se tenir ferme dans le sentier de la vertu, et de ne pas plus souffrir une tache sur sa conduite que sur les fichus de ses pratiques. Aussi, vous verrez à quoi lui servira la susdite innocence... Amie d'une danseuse de l'Opéra, elle accepte des billets de spectacle pour les jours où son amie se fait admirer de l'orchestre de l'Académie royale de Musique ; arrive une circonstance terrible : M<sup>lle</sup> Guimard est perdue, deshonorée, si Madelon ne vient à son secours... Rassurez-vous... Madelon se dévouera, et l'honneur de la danseuse sera intact. Heureusement pour elle que le hasard ou la Providence, comme vous voudrez l'appeler au théâtre, la sauvera de l'abîme, et, jetant une clarté soudaine, éclairera son héroïsme et son irréprochable pureté. Alors, heureux de cette métamorphose, qui sympathise avec les plus douces pensées de votre âme, vous applaudissez Mademoiselle Jenny Colon et ce digne M. Vernet, qui, cette fois encore, a créé son rôle de Tranquille avec cette vérité et cette nature désespérante qu'on lui connaît. Esprit et originalité, voilà les caractères distinctifs de ce vaudeville, que M. Tolbecque a enrichi de jolis airs nouveaux.

L'*Ambigu-Comique*, comme nous l'avons déjà dit, n'a pas été heureux dans ses deux dernières créations. Le *Gueux de Mer* cependant a suragné et n'est pas sans quelque influence sur l'affiche ; le *Fils de Figaro*, retardé par une indisposition, a de la peine à se remettre. En général, s'il est facile de trouver cette idée qui consiste à donner un héritier à un homme célèbre et à faire ainsi jaillir sur le moderne une partie de la bienveillance que possède l'ancêtre, il est difficile aussi de se tirer d'une épreuve à laquelle le titre soumet l'auteur ; car, on votre héros aura l'esprit de son père, ou il en aura un autre, ou il n'en aura pas : s'il a l'esprit de son père, ce sera une imitation toute au profit de ce dernier, auquel re-

tournera succès et bravos; s'il en a un autre, il sera en contradiction, et la préférence sera toujours au préexistant; s'il n'en a pas, la conséquence est inutile à dire : vous voyez donc bien qu'il y a danger à céder sa paternité... Du reste, l'*Ambigu*, dont les cartons sont, dit-on puissamment riches d'avenir, prépare un drame de M. Montigny, intitulé *un Fils* : c'est un conte de Michel Masson, mis en scène avec beaucoup d'art et d'adresse. Si l'on en croit les bruits de foyer, et faciles à croire si l'on connaît les antécédens de l'auteur, les acteurs en vogue créeront les principaux rôles : ce sera une occasion nouvelle d'applaudir Saint-Ernest, Albert et M<sup>me</sup> Darcey.

Avant de finir, n'oublions pas d'acquitter une dette : c'est de signaler la belle tête de Guyon dans le *Gueux de Mer*; il faudra aussi citer avec lui M<sup>me</sup> Gautier, Collier et le jeune Francisque, comique d'un goût et d'une naïveté parfaite.

Un journal, je ne sais lequel, avait annoncé à l'avance, une pièce en ces termes : « On va jouer incessamment au Cirque-Olympique une pièce féerique intitulée le *Rouge-gorge*, par M. Guilbert de Pixérécourt : c'est un pendant à l'*Oiseau Bleu*. » A ce mot, voyez-vous d'avance ma physionomie s'emprendre de curiosité et de joie... A Franconi une frénésie... avec son large théâtre, ses machines puissantes, ses armées d'acteurs, de figurans, de danseurs, de danseuses; ses décorations magiques, et avec tout cela la salle mauresquement décorée et s'harmonisant si bien avec la croyance des fées et des génies! après les fêtes de la république et de Napoléon, une féerie! Mais il faudra qu'elle soit écrite par des anges et jouée par des démons! Hélas! il n'en était rien! Adieu nos riantes espérances : il faut quitter le ciel d'Orient et rebouter dans nos tristes réalités et dans les brumes de notre occident. Cruel désappointement? Ce n'est pas le *Rouge-gorge*, c'est le *Coupe-gorge*... et le coupe-gorge avec toute sa nudité, avec ses horribles apprêts d'assassinat, avec sa massue de fer et son poignard que l'on affine avant l'exécution, afin qu'il ne manque pas au titre. Venez donc ici frémir et vous émuovoir, vous qui avez encore conservé l'empreinte des sensations de l'ancien mélodrame : c'est bien là cette terreur, cette pitié exigées par les aristotes du genre : terreur pour le crime, pitié pour l'infortuné! Je vous répons que votre attente ne sera pas trompée. Vous y verrez un monstre, cachant sous les dehors de la bonté et même de la vertu, l'âme la plus hideuse; tous les voyageurs qui descendent dans son auberge sont inhumainement massacrés,

et les cadavres sont jetés dans un four à chaux, où s'aoûtentissent pour jamais les débris des victimes, qui pourraient servir de guide à la justice.

Il est servi par un noir, qui n'a pas l'âme plus blanche que lui; il est aidé par sa femme et une de ses filles, car il faut bien qu'il y ait quelque vertu dans une famille de scélérats, et la jeune fille est destinée à cette honorable tâche. Avec ces documens, qui peuvent vous mettre sur la trace du délit, rendez-vous au *Cirque*, et vous verrez vous même les débats s'engager à votre satisfaction et à celle du public, qui voit, à la fin, traîner au supplice les auteurs de tant de forfaits. Quant aux victimes, aucune ne revient : le théâtre est comme la justice; il punit, il ne prévient pas. Les auteurs de cette œuvre de haute morale ne sont pas des aubergistes, mais, sous le nom d'Anatole de Beau lieu, se cachent trois hommes d'esprit, dont un surtout a tenu, avec grand honneur et concours, la maison voisine pendant plusieurs années.

Les *Folies Dramatiques* préparent en silence une pièce de MM. Théanlon et de Conrey, intitulée *la Vie et la Mort de Joviat*. Philippe doit y renouveler les prodiges de vogue de *Robert Macaire*. En attendant, M. Mouric fait de l'argent avec les ouvrages dans lesquels Philippe avait déjà laissé des traces profondes. L'activité qui règne aux *Folies* ne pourra pas cependant livrer au public cette pièce immense aussitôt qu'il l'aurait voulu; mais le public sera, dit-on, bien dédommagé de ce retard par les prodiges de gaieté et d'esprit qui lui sont promis.

Le *Panthéon*, qui tâchait de prendre une place littéraire sous Eric Bernard, n'en a pas même une financière sous le nouvel homme d'affaires qui l'exploite. Son rival, moins prétentieux, mais plus substantiel, le *Luxembourg*, se contente de jouer beaucoup de pièces gaies, des drames attachans, et d'attirer la foule depuis le Pont-Neuf jusqu'à la barrière d'Enfer inclusivement; Montrouge même y descend à travers les belles allées des boulevards, et s'en retourne joyeux et fredonnant au clair de la lune. J.L.

Le mot du logogriphe inséré au dernier numéro est *fashionable*, où l'on trouve : *fable, Sion, Sina, sin, soif, Blois fa, sol, si, foi, sa, bal, las, foie, habite, sable, Bion, sin, flan, noise, oie, noble, as, fi, Aisne, Ain, Oise, faon, folie, bois, bas, sein, son, sain, Asie, base, bon, bile, dno, soie, soie*.

# LE FOLLET,

Courrier des Salons,

## JOURNAL DES MODES,

Boulevard Saint-Martin, 61.

LADY'S MAGAZINE AND MUSEUM.

(A Karr)

### MODES.

A M<sup>me</sup> de M.....



Paris est dans toute sa magnificence en ce moment, ma chère amie : les chasseurs, las de poursuivre leur proie à travers des plaines humides ou des marais fangeux, viennent prendre paisiblement leur gibier chez Chevet; les pêcheurs, las de pêcher entre deux eaux, se contentent à Paris du poisson que Dieppe leur envoie journellement; les juges et les avocats ont repris leurs robes noires, et font retentir de nouveau les échos du palais de leurs accents, je ne dirai pas mélodieux; les enfans sont rentrés sous la domination de leurs professeurs; enfin les jolies femmes, semblables aux fleurs délicates que l'on vient de rentrer en serres chaudes, sont toutes revenues dans leurs appartemens, et ont quitté les tapis de verdure, aujourd'hui

trop humides, pour les moelleux tapis de de Turquie. Les magasins offrent un aspect enchanteur : chez *Gagelin*, on se croirait dans un bazar persan, à la vue de ces satins, de ces brocards étalés avec une profusion qui tient du prodige; chez *Maurice Beauvais*, chez *Herbaut*, les nombreux équipages attestent que notre coquetterie n'a fait que s'augmenter pendant notre séjour aux champs. Les salons de M<sup>me</sup> *Larchez*, de M<sup>lle</sup> *Mouton* sont assiégés incessamment; *Lubin* embaume tous ses alentours avec les parfums délicieux, que toute femme délicate vient acheter chez lui; enfin la rue Neuve-des-Petits-Champs, si passagère en tout temps, afflue de toutes nos petites maîtresses, qui ont hâte de remplacer, chez *Hocquet*, leur paille de riz par la délicieuse capote de satin, ou qui veulent choisir un de ces jolis chapeaux de soirée qui ont déjà fait fortune aux Italiens, et

qui vont encore augmenter la réputation de ce modiste privilégié.

Je vous dirai qu'Israël est tout à fait de mode aujourd'hui : dans les romans, sur la scène, dans les magasins, toujours du Juif ou de la Juive; chez *Gagelin*, les délicieuses étoffes à la Juive, puis les bonnets à la Rachel, enfin maintenant les capotes à la Rebecca. C'est une idée assez originale qui a fait adopter une passe très coquette et très jolie à une calotte gothique qui rappelle assez le fond des bonnets ou coiffures que portait la vertueuse Judith en venant assassiner Holoferne.

Je vous dirai encore, ma bonne amie, que cette année, plus que jamais, il règne dans nos modes une simplicité très grande. J'ai vu des chapeaux d'*Herbaut*, de *Hocquet*, avec une simple fleur ou des plumes passées dans le ruban du ceintre, et sans nœud au pied de la fleur ou des plumes; les dessous des chapeaux habillés sont cependant toujours ornés de fleurs.

Les couleurs adoptées pour capotes négligées sont le noir, le marron, un peu le bleu foncé, mais surtout le vert myrthe; le noir est ordinairement orné de fleurs mélangées en velours et liseré de couleur; l'aurore est la nuance la mieux employée avec le noir. Sur un chapeau mais, j'ai vu posée une touffe de roses de haie de nuances diverses. Au moment où je vous écris, ma bonne Anna, il n'arrive de chez *Hocquet* un bonnet de blonde, orné de roses et de deux branches de petites fleurs toutes couvertes de petites mouches vertes, qui, aux lumières, ont le brillant des émeraudes.

La grande nouveauté en ce moment, ce qui occupe le plus une merveilleuse, c'est le choix de son Katqui : ce vêtement, dont le nom nous vient des Indiens, est un des plus riches objets de la toilette d'une femme : c'est une

pièce carrée de cachemire blanc, ayant  $\frac{6}{4}$ , entourée d'une haute *dentelle-cachemire*. Ce genre de dentelle, tissée en cachemire, est une des merveilleuses inventions de M. *Violard*; c'est dans ses ateliers et avant la promulgation de cet article, que nous avons été appelés à juger un objet qui sera toujours privilégié de la classe riche, et qui ne pourra jamais tomber dans le domaine des modes qui courent les rues; c'est un objet de haute fashion dont nous félicitons sincèrement l'auteur.

Dans les mêmes magasins, nous avons remarqué de nouvelles dispositions de tissus Arachné pour bonnets, garnitures de robes et mantilles; des failles en gros grains; des châles carrés en pou de soie et en taffetas lustré.

Nous ne sortirons pas des magasins de M. *Violard* (\*) sans le féliciter sur la simplicité de bon goût qui règne dans leur disposition. Là, au moins, s'il y a profusion de luxe, c'est dans les marchandises, qui, toutes, sont des trésors de coquetterie; nous avons vu aussi une robe en blonde dont le prix ne s'élève pas à moins de 3,000 fr. Cet ouvrage est au-dessus de tout éloge comme de toute comparaison.

De la rue de Choiseuil, nous passerons à la rue Richelieu, rue où règne la *Providence*; providence de toutes les femmes, les magasins *Gagelin* ont un choix de manteaux dont la variété tient de la profusion. Déjà nous avons parlé du manteau *merveilleux*; nous avions assisté à sa création, et l'idée nous avait semblé si neuve que nous l'avions préconisée avec enthousiasme : ce que nous avons dit a éveillé la curiosité, et vite un copiste s'est glissé dans le sanctuaire, et le manteau a été copié. Ce que nous pouvons affirmer, c'est que si la maison *Gagelin* n'a pas le droit exclusif de propriété, elle a bien certainement celui d'auteur.

(\*) Rue de Choiseuil, 2 bis.



Nous mentionnerons aujourd'hui le manteau *Maintenon*, manteau riche, coquet et commode; le corsage est garni d'un collet gracieux, qui n'est pas seulement un collet, et qui, par une disposition adroite, devient à volonté un. . . . comment dirons-nous donc ? un. . . . ah ! mon Dieu, nous allions commettre encore une indiscretion, et notre mémoire en défaut nous sauve de cette faute. Allez donc, mesdames, voir ce manteau, dont le collet devient un élégant. . . , n'importe le nom; allez le voir, et vous le jugerez.

Etant chez *Gagelin*, impossible de ne pas monter chez *Maurice Beauvais*, là où tant de jolies modes nous sont montrées : c'est le bonnet à la paysanne, celui à l'Isabel, le chapeau castillan, le turban mauresque. Mais il est tard; l'orchestre des Italiens commence son ouverture; la mode est dans son temple, et là nous retrouverons, sur des femmes riches, jeunes et belles, tous ces modèles de grâces que nous avons vus dans les jolis doigts des modistes. Vite, place Favart! . . . Nous voici entrés, et, l'oreille tendue, le binocle braqué, nous voyons la belle Madame St. . . avec deux jeunes personnes vêtues de blanc, et portant, autour de la tête, un filet de velours écarlate, attaché par des agrafes de corail; la princesse de B. . . , qui laisse sur les bras d'un de ses valets de pied un large manteau de velours violet doublé d'hermine; sa robe est en cachemire blanc à longues palmes; son chapeau, à petits bords, en crêpe-neige, forme légèrement la pointe sur le côté droit de la passe, qui est taillée en ovale; trois belles plumes blanches rehaussent la gracieuseté de cette coiffure.

Dans une avant-scène, une belle personne a choisi un petit bonnet en tulle zébré, orné d'une guirlande en ruban rose glacé et plat sur le front.

Un autre bonnet, en tissu Arachné, à un bavolet relevé, orné de rubans formant le fer de lance; de jolies fleurs, à

demi-cachées entre les deux rangs d'un côté; et deux nœuds posés devant, du côté opposé, donnent à cette coiffure une irrégularité charmante. La plupart des autres femmes étaient coiffées en cheveux, ou portaient des chapeaux à petits bords; quelques-unes avaient des bonnets à barbes, d'autres des chapeaux ou des capotes serrées des joues et longues de passe.

Le lendemain, à l'Opéra, nous avons remarqué que les petites maîtresses continuent à se coiffer de chapeaux à grandes passes, à nuances diaphanes, tandis que les bourgeoises préfèrent les petits chapeaux et les couleurs vives.

Beaucoup de jeunes personnes avaient également des filets noirs, bleus, verts et rouges autour de leurs cheveux; plusieurs avaient un petit diadème en pierres fines sur le front; et le nombre considérable de dames permettant de voir plus de chapeaux qu'aux Italiens, on remarque que la mélusine, l'olympienne et l'andalouse sont les étoffes nouvelles qu'emploient les premières maisons de modes en attendant les velours.

Nous ne pouvons encore parler que d'une manière fort incomplète des façons de robes; elles sont très variées; les robes de toilettes sont très décolletées, mais les jupes ont toutes la même longueur.

Les redingotes de promenade seront richement garnies.

---

Nous recommandons à nos abonnés les portetouffes d'un nouveau genre de M. GUILLAUME; nous leur signalons aussi les charmantes coiffures lithographiées que cet artiste publie à chaque saison; le talent de M. Guillaume, coiffeur professeur (boulevard des Italiens, 22), est assez connu pour que nous nous bornions à mentionner ses ouvrages, nous abstenant de tout autre éloge.

---

\*  
**POUR UN BUFFLE.**



I.

En 1328, de petits enfans s'ébattaient gaiement sur la place du village de la Motte-Broon, près de Rennes, lorsque tout à coup leurs jeux se trouvèrent interrompus par ce cri :

— Gare au mauvais !  
 jeté par l'un d'eux, qui prit aussitôt la fuite à toutes jambes ; ses camarades l'imitèrent : en un instant la place se trouva vide, et quand un jeune garçon, qui pouvait compter quatorze ans, arriva, il ne restait plus personne.

A la vue de la terreur qu'il inspirait à tous ces petits enfans, un rire de satisfaction ouvrit la large bouche du jeune garçon, qui ramassa un bâton et le jeta avec une force et avec une adresse peu communes dans les jambes des fuyards les moins éloignés de lui.

— Quelle peur je leur fais ! dit-il ; puis il s'assit sur l'herbe. Mais bientôt l'ennui que cause à cet âge la solitude s'empara de lui, et il se mit à bâiller d'une manière démesurée ; il faut le dire, ces bâillemens ajoutèrent encore à son air disgracieux et à sa laideur peu commune, car il avait la taille épaisse, les épaules larges, la tête monstrueuse et les yeux petits, quoique ardents. Le désordre de ses habits ne prévenait guère davantage en sa faveur, car, déchirés et couverts à maints endroits de sang et de boue, ils révélaient des habitudes et des goûts querelleurs peu louables.

Après trois ou quatre larges bâillemens, il se leva brusquement et jeta les yeux autour de lui pour chercher s'il ne trouverait rien qui pût le désœuvrer ou se laisser tourmenter par lui. Il ne vit rien, mais il entendit sortir tout à coup des hauts herbages d'un marais voisin un mugissement extraordinaire qui le fit tressaillir d'abord.

Honteux de ce mouvement instinctif de frayeur, il avança, et vit, au bruit de ses pas, l'énorme tête d'un buffle s'élever à travers les hauts herbages et fixer sur lui des regards graves et imposans.

Le jeune garçon, malgré la nature agressive de son caractère, se sentit au fond du cœur l'envie de passer son chemin et de laisser tranquille le gigantesque animal, qui se tenait là couché devant lui. Il fit même quelques pas ; mais comme s'il eût été honteux au fond du cœur de cette faiblesse, tout à coup il se retourna précipitamment, ramassa une pierre et la lança au buffle.

L'animal entendit siffler le projectile à ses oreilles, et secoua nonchalamment la tête.

Son apathie encouragea le jeune garçon.

— Ah ! ah ! dit-il, tu ne trouves pas de ton goût les pierres de Bertrand, et elles te font secouer la tête : attends ! attends ! et j'espère bien que tu la secoueras tout à l'heure d'une manière moins lente et moins insoucieuse.

Il fit, dans les poches de son pourpoint, une ample provision de pierres, et soudain le buffle se trouva assailli d'une grêle de cailloux qui vinrent tour à tour le frapper, soit au poitrail, soit dans les jambes.

Le puissant animal se leva avec une sorte de difficulté ; puis, quand il se trouva sur ses jambes, il regarda fixement le querelleur qui l'attaquait. A l'instant même, celui-ci lança une pierre qui vint frapper l'animal dans l'œil.

Il fallait le voir soudain bondir, jeter un long mugissement de douleur et s'élaner sur l'assaillant, qui prit la fuite de toute la vitesse de ses jambes. Mais le buffle, irrité par la douleur, courait aussi vite que lui, et ne tarda pas à l'atteindre.

Soudain Bertrand tomba, cruellement blessé d'un coup de corne dans le dos.

Il aurait péri infailliblement sous les

pieds du buffle furieux, quand un jeune fermier, témoin de toute cette scène, accourut, sa fourche à la main, et en frappa le buffle par derrière. Le buffle se retourna, courut sur ce nouvel ennemi, et laissa de la sorte à Bertrand le temps de se relever.

Mais l'intrépide petit garçon, à peine debout, vint aussitôt à l'aide de celui qui l'avait secouru si courageusement et si à propos. Quoique blessé, il ramassa une corde laissée près de là, la jeta dans les jambes du buffle, et parvint à le terrasser. Sur ces entrefaites, d'autres personnes accoururent, et l'on se rendit tout à fait maître de l'animal.

Sanglant et couvert de poussière, Bertrand s'avança vers le jeune fermier qui lui avait porté bon secours.

— Merci, Jacques Plougastec, lui dit-il, merci, et d'autant plus merci que j'avais toujours été méchant pour toi. Tu m'as rendu le bien pour le mal, je te re-vaudrai cela, et je jure Notre-Dame que, n'importe où, n'importe quand, tu me trouveras pour toi prêt à entreprendre tout ce qui sera bon et loyal, bien entendu.

## II.

Cinq années s'écoulèrent.

Cinq années! Que d'événemens peuvent, durant cet espace de temps, tout à la fois si court et si long, survenir dans l'existence d'un homme! Cinq années s'étaient écoulées, et toute la Bretagne, de paisible et riche qu'elle était, se trouvait déchirée par la guerre civile : Jean de Montfort et Charles de Blois, se disputaient ce malheureux pays; ses habitans, ou plutôt leurs seigneurs, avaient pris parti pour l'un ou pour l'autre de ces prétendans, et il en résultait des batailles livrées, des villes saccagées, des villages en ruines : partout la désolation et la mort. La terre restait sans culture. Hélas! disaient les paysans, à quoi bon cultiver des terres que les gens d'armes fouleront

sous les pieds de leurs chevaux? A quoi bon ensemencer, pour que le blé soit mangé vert par ces chevaux, comme de l'herbe? Jamais on n'avait vu semblable misère, car, dit un historien du temps, le plus grand malheur qui puisse arriver à un pays, c'est d'avoir deux rois : autant vaudrait deux soleils à la terre.

Jacques Plougastec, marié depuis trois ans dans la châtellenie du Fougeray, était devenu un fermier laborieux et fort désolé de la guerre; Bertrand, un chevalier déjà fort en renom, quoique jeune, et qui, s'il n'était pas beau et plaisant pour les dames, comme il aimait à le dire, faisait, en revanche, peur aux ennemis.

Chargé d'aller en Angleterre avec les deux fils de Charles de Blois, qui devaient servir d'otage à leur père, tandis que ce dernier viendrait en France et en Bretagne aviser aux moyens de se procurer sa rançon, Bertrand s'était acquitté de ces fonctions importantes avec une dignité et un savoir-faire qui lui valurent les éloges unanimes de toute la cour d'Angleterre. Il ne brilla pas moins dans les tournois, et il revint en Bretagne avec le renom d'un parfait chevalier.

A peine de retour, il apprit que les troupes de Charles de Montfort venaient de s'emparer du château du Fougeray.

— Il y a trois jours qu'ils en sont maîtres, dit-il; qu'ils fassent la soupe demain, et nous irons la manger à leur place! Y a-t-il ici quatre hommes résolus et prêts à me suivre et à entreprendre un coup hardi avec moi?

Tous ceux qui l'entendirent se levèrent.

— Eh bien! dit-il, par Notre-Dame! nous irons tous!

Il donna des instructions, et, trois heures après, quatre bûcherons se trouvaient à la nuit tombante sous les crenaux du château du Fougeray.

— Holà, hé! crièrent-ils à la sentinelle, abaissez la herse : voici deux char-

rettes de bon bois pour passer l'hiver, et elles doivent être les bienvenues, car le seigneur de Craon, qui vous commande, a envoyé un varlet donner ordre d'apporter ici du bois sur l'heure.

La sentinelle appela un autre homme d'armes qui descendit pour lever la herse.

Alors les quatre bûcherons firent avancer leur voiture; mais à peine entrée sous la voûte, une des roues se brisa, et la voiture se trouva gisante.

— Le diable d'enfer vous arde la gorge! s'écria l'homme d'armes; avant un quart d'heure, la herse ne pourra pas fermer cette issue.

— Et quand elle la fermera, ce ne sera pas toi qui sera chargé de ce soin, répliqua un des bûcherons, en frappant l'homme d'armes d'un coup de dague qui le tua raide.

Un de ses compagnons donna, par un coup de sifflet, le signal qu'attendaient, dans un bois voisin, deux cents hommes en embuscade, et, un quart d'heure après, suivant les paroles du chevalier Bertrand, les soldats mangeaient la soupe qu'avaient apprêtée, dans le château du Fougeroy, les hommes d'armes du comte de Montfort.

Après souper, le chevalier Bertrand voulut, suivant son habitude, visiter les prisonniers, afin de relâcher les gens de menue condition et de ne garder que ceux en état de payer rançon. Parmi les premiers, il s'en trouva un qu'il reconnut sans peine pour Jacques Plougastec. Il le fit avancer.

Jacques regarda en tremblant le chevalier, que cinq ans, son armure et sa barbe ne lui permettaient pas de reconnaître.

— Ecoute, lui dit-il, que je t'apprenne le sort qui t'attend.

Jacques crut que c'en était fait de sa vie.

— Ecoute : je te donne la plus belle ferme de la châtellenie du Fougeray; je te donne cinquante bœufs et vaches à ton

choix, et deux cents arpens de terre, sans compter que je ferai graver en grosses lettres, sur la porte, cette inscription, accompagnée de mon blason :

SOUS LA PROTECTION

DU CHEVALIER BERTRAND DUGUESCLIN.

Gare à qui s'avisera d'y toucher, il s'en repentira; j'en jure Notre-Dame. Je tiendrai parole.

Jacques Plougastec regardait le chevalier avec une stupéfaction qui tenait de l'hébêtement; il croyait rêver :

— Tu ne te souviens donc plus, reparait le chevalier, d'un mauvais petit gars qui tuait tes poules, volait tes pommes, et tourmentait tes bulles? Tu ne te souviens donc plus qu'au lieu d'aller le dénoncer à sa mère, tu te contentais de dire : cela est jeunesse qui se passera? Tu ne te souviens donc plus que sans ton courage, il serait mort, occis par le plus gros vilain bulle que j'aie jamais vu? Il a promis de t'être en aide au besoin, et le besoin est venu. Sois donc riche et heureux, et si jamais quelqu'un te chagrine ou touche aux biens que je te donne, dis-lui : Gare au chevalier Bertrand Duguesclin! et viens me trouver.

( La suite au prochain N<sup>o</sup>. )

EST-CE DONC LA DE LA MISANTHROPIE?



Pour m'accuser d'être grave et sévère,  
 Dans l'âge heureux qu'animent les desirs,  
 M'avez-vous vu, censeur atrabilaire,  
 Calomnier vos innocens plaisirs?  
 En vain, glacé par la mélancolie,  
 Mon front paraît insensible au bonheur :  
 Il est un nom qui fait battre mon cœur :  
 Est-ce donc là de la misanthropie?

Lorsque la coupe à la ronde circule,  
 Je n'ose, hélas! y porter que les yeux.  
 Naguère encor j'eusse été votre émule,  
 Et mon ivresse eût fait des envieux.  
 De longs festins ne charment plus ma vie ;  
 Mais d'Épicure aimant les nourrissons.



Je me complais à leurs douces chansons.  
Est-ce donc là de la misanthropie ?

J'aime à jouir du calme des campagnes ;  
Je trouve un charme au fracas des cités,  
Et sous le toit du père des montagnes,  
Je songe aux lieux par Plutus habités.  
Pauvre moi-même, au vieillard qui mendie  
Je n'offre point de dons réparateurs ;  
Mais de l'enfant je sais tarir les pleurs :  
Est-ce donc là de la misanthropie ?

De faux amis l'affligeante mémoire  
A l'égoïsme en vain m'a convié :  
Amant des arts, courtisan de la gloire,  
Du genre humain je reste l'allié.  
Quand nos tribuns, trahissant leur patrie,  
Pour un peu d'or aliénaient nos droits,  
Je priais Dieu d'illuminer nos rois :  
Est-ce donc là de la misanthropie ?

Savourez donc les suprêmes délices  
Dont m'a sevré la terreur du trépas.  
En vous voyant conquérir les prémices  
De la beauté, j'applaudirai tout bas.  
Dans tous vos jeux, pour l'hiver de la vie,  
Ménagez-vous un joyeux souvenir.  
Mes vœux de fleurs sèment votre avenir :  
Est-ce donc là de la misanthropie ?

F. CHATELAIN.

## L'ORPHELIN DE MORET. (\*)

M. Teste d'Ouet, qui, pour la première fois, vient de livrer son nom à la publicité du roman, a déployé dans cet ouvrage toute la passion et toutes les sympathies dont son âme est pleine. Cette observation, qui peut être un sujet de reproches comme d'éloges, lui a inspiré de belles pages et des morceaux d'une éloquence sauvage qui ne manque ni de charme ni d'originalité ; mais aussi sacrifiant trop au besoin d'épancher le fiel d'une âme ulcérée, il se jette dans des digressions politiques qui éloignent de son sujet, et font peine à l'âme du lecteur, curieux d'être attendri sur des infortunes intéressantes, mais non d'éprouver des baïnes pour des êtres historiques trop loin de nous aujourd'hui pour user les juger sans crainte et sans scrupule.

Ce défaut, le plus grand de son livre, et que je signale plus encore comme lecteur que comme critique, lui sera pardonné lorsqu'on verra que

(\*) 2 vol. in-8 ; chez Rosier, rue Guénégaud.

ce n'est que l'écho de sa pensée, et qu'il ne pèche que par trop de franchise ; mais en faisant ces concessions à la justice, nous nous empresserons de signaler l'intérêt et l'énergie des situations, la variété des évènements et la vigueur des peintures. L'héroïne est toujours adroitement posée en relief et saillante au milieu du bruit des évènements qui se pressent autour d'elle ; au milieu de la narration, surgissent des souvenirs historiques pleins de charmes et d'attendrissement. L'auteur aime avec ardeur la liberté, sa patrie, sa ville natale... aussi est-ce par une affection toute d'enfant qu'il a placé le berceau de son drame à Moret : né dans cette ville, il a consacré à sa gloire des pages où elle revit toute entière avec ses débris, ses monumens, ses restes de splendeur et d'héroïsme.

Ce livre n'est pas seulement une lecture futile de divan ; il est précédé d'une introduction substantielle où l'histoire de Moret se déroule et fait glisser sous les yeux la fantasmagorie de son passé : fruit d'une étude consciencieuse et savante, ce morceau d'érudition est un abrégé nourri et clair, c'est un traité de géographie antique, c'est une exploration de tombeaux, c'est une fouille de cité cachée sous la poussière des temps. Nous engageons tous les lecteurs à ne pas manquer de lire cette biographie, à laquelle se rattache la biographie de tant de grandeurs éteintes. Ce morceau serait parfait, s'il n'était partout empreint d'une haine de la royauté et de la puissance qui égare l'auteur et ne lui permet pas toujours dans ses jugemens de faire usage des lumières de sa raison.

## REVUE DES THÉÂTRES.

Le début de M<sup>lle</sup> Duvernay, dans le rôle de Mathilde de l'*Île des Pirates*, a été couronné d'un plein succès ; elle a donné à ce rôle une tristesse et une mélancolie ébahissantes, plus de grâce et d'élégance même que M<sup>lle</sup> Fanny Essler. Cette apparition est très heureuse en ce qu'elle ne privera pas le public du ballet que quatre mois d'absence des demoiselles Essler menaçait d'interrompre. Quelques débuts d'un ordre inférieur, tel que celui de trois Grâces, témoignent cependant du zèle que met le nouveau directeur à ne pas laisser son public attendre, et à le tenir toujours en haleine jusqu'à l'apparition de la grande composition de Mayerbeer.

Aux Français, *Don Juan d'Autriche*, et à la Porte-Saint-Martin, un *Don Juan* venu du fond de la Méditerranée, timbré des côtes étrangères

et conçu pendant l'orage : l'un est, dit-on, le roué actuel; l'autre est un prince dont M. Drouineau, qui n'est pas mort, et M. Delavigne, qui est vivant, se sont disputé l'héritage. Il paraît que ce dernier a définitivement triomphé, et il n'attend plus que le vote général du public assemblé pour confirmer ses pouvoirs.

*Cosimo* vient d'obtenir, à l'*Opéra-Comique*, un succès brillant et mérité : c'est le début musical d'un jeune élève de Lesueur, M. Eugène Prevot. Depuis long-temps, l'*Opéra-Comique* n'avait enregistré un aussi franc succès. Nous reviendrons avec plus de détails sur ce début remarquable et sur le rare talent dont Chollet, Henri, M<sup>me</sup> Cassimir et Riffant ont fait preuve dans les principaux rôles de l'ouvrage.

Les *Américains*, de M. d'Epagny, n'ont pas en tout le succès qu'on en attendait; cependant la plume de l'auteur de l'*Inquisition* et des *Mulcontens* se révèle par des traits heureux. Pendant cet espace forcé que subit la *Porte-Saint-Martin*, on prépare l'*Héroïne de Montpellier*, drame de M. Lemercier, dont on espère beaucoup.

L'*Octogénénaire*, au *Vaudeville*, est une nouvelle édition de l'*Ecole des Vicillards*, qui n'est, elle, qu'une nouvelle édition de l'*Ecole des Maris*, cette éternelle question de la société et de la morale. M. Bayard a fait un petit drame où il y a de l'action et de l'intérêt : des détails gracieux et spirituels et un rôle joué parfaitement par Lepeintre aîné ont entraîné le succès, qu'a décidé la scène du dénouement, vive et attendrissante. On a beaucoup applaudi Emile Taigny et Mademoiselle Mayer.

Il était surprenant que l'on n'eût pas songé à donner à Arnal un rôle de poltron, non de ces poltrons d'opéra comique ou de mélodrame, mais de ceux que l'on rencontre dans la société, et qui, de bonne foi, naïvement, restent muets devant une injure ou immobiles devant une impertinence; ce rôle, il le possède; mais ce qui est un trait de génie de la part des vaudevillistes, c'est d'avoir complété l'idée par l'application de ce proverbe : Rien n'est tel qu'un poltron échauffé. A sa timidité, à son embarras comique, succède soudain l'éclat de la valeur la plus bruyante et la plus insatiable. Alors l'acteur est sublime, comme il l'est toujours, de naïveté et de bonne nature. M. Bayard a donc eu, en huit jours, deux puissances, celle des larmes et celle du rire.

Qui se serait jamais attendu à voir accouplés les noms de Figaro et de Napoléon? Eh bien! M. Desnoyers a eu cette idée, et nous n'osons

dire qu'elle soit heureuse. Figaro et tous ses descendants sont une fiction; Napoléon est une vérité. Or, comment voulez-vous établir un rapport utile entre ces deux extrêmes? Si Napoléon a réussi, c'est qu'au moins les incidents qui l'accompagnaient ne sortaient pas du cercle de sa vie; mais ici, voyez-vous le sang de Figaro faisant des signes aux Tuileries! L'*Ambigu-Comique* a fait une erreur et l'auteur aussi : heureusement qu'ils sont de force à se relever tous deux plus haut qu'ils ne pourraient descendre.

Nous constaterons ici le succès brillant et mérité d'*Angelina*, drame en trois actes mêlé de vaudevilles, de M. Raimbaut. Cette pièce, digne d'une scène plus élevée que celle du *Panthéon*, où elle a été jouée, est d'un haut intérêt, et met en jeu habilement la passion d'une jeune créole pour un Français. Amant heureux de cette femme à tête brûlante, il n'a pu s'empêcher d'aimer sa sœur, que, par un quiproquo adroit, il se trouve, presque malgré lui, forcé d'épouser. La créole, dévorée de jalousie et de rage, lui demande, pour dernier gage, un rendez-vous : c'est dans sa chambre qu'il aura lieu. Il s'y rend; alors elle ferme ses portes, appelle au secours, et se poignarde en accusant son séducteur. Ce sujet, traité avec habileté, annonce dans son auteur un talent dramatique que déjà la *Gallé* nous avait révélé dans le *Fils de Ninon*. Certes, si des recettes sont possibles au Panthéon, ce sera sans doute avec un ouvrage où tant de goût s'unit à une intrigue dramatique et attachante.

J. L.

## ANNONCES.



Les dames qui désirent faire remettre absolument à neuf leurs *cachemires*, *crêpes de Chine*, *mérinos*, *soufards*, *satins de laine et de soie*, *floréennes*, *stoffs*, *alpines*, *chatys* et tous autres châles, robes et étoffes quelconques, doivent s'adresser avec confiance chez JOLLY-BELIN, rue Saint-Martin, 228, et à son dépôt, rue de la Chaussée-d'Antin, 15. C'est dans ses ateliers, nûs par la vapeur, qu'on réforme avec le plus grand succès toutes les vieilles couleurs et les mauvais noirs, pour en faire ressortir les nuances les plus riches comme les plus nouvelles, de même que pour les ramener à tout l'éclat du véritable noir bleu superfin, n'importe la composition des tissus.

# LE FOLLET,

Courrier des Salons,

## JOURNAL DES MODES,

Boulevard Saint-Martin, 61.

LADY'S MAGAZINE AND MUSEUM.

---

### MODES.

A M<sup>me</sup> de M.....



Malgré toute votre adresse à me le cachet, il règne dans vos lettres une teinte de tristesse qui ne vous est pas habituelle, et qui ne fait que me persuader davantage que vous vous ennuyez loin de Paris. Cependant vos réunions doivent commencer; le Grand Théâtre vous représente sans doute assez promptement les ouvrages qui réussissent à Paris; allons donc, un peu de philosophie! Pourquoi n'avez-vous pas mon caractère? Je regretterais sans doute toute ma vie le séjour de Paris; mais avec ma coquetterie, je trouverais toujours des distractions partout où je pourrais faire de la toilette et où je trouverais des hommes pour me trouver jolie.

Puisqu'il est question de ma coquetterie, je vous dirai qu'à la dernière repré-

sentation d'*il Barbieri* (pour parler le langage des dilettanti), ma toilette a fait sensation : j'étais d'une humeur charmante. Il y a quelques jours, dans un moment de désœuvrement, j'allai chez mon marchand de modes, *Hocquet*, de la rue Neuve-des-Petits-Champs, et lui commandai une toilette qui eût quelque chose d'original et de séduisant tout à la fois; il m'envoya une jolie capote évasée, en satin vert naissant, ornée d'une touffe de lilas de Perse lilas et blanc; sous la passe, une haute blonde gothique, légèrement froncée et mêlée des mêmes fleurs. Ce mélange de l'hiver et du printemps faisait un effet tellement gracieux qu'une foule de femmes que je ne connais que comme habituées des Italiens, sont venues me demander l'adresse de mon modiste; j'ai été assez aimable pour la leur donner, mais je suis persuadée qu'elles n'auront pas exactement la même forme : j'ai le

soin de me les faire tailler chaque fois différentes, avec promesse d'anciantir aussitôt le patron.

Je n'avais pas de manteau, ma chère Anna, mais bien un *Bernousse* ; or, vous saurez que c'est le manteau des indigènes d'Alger. Il est en laine cachemire, blanche et rêche; un large capuchon cache le dos et les épaules; de très larges manches pendantes du bas, à la turque, laissent toute latitude aux manches énormes de *Victorine*; enfin il marque la taille à volonté; les manches, le capuchon et le *Bernousse* sont bordés d'une fort belle frange en laine torse. Les Algériennes passent leur *Bernousse* comme une robe, car il est fermé par devant; je l'ai fait ouvrir et fermer par des rubans de satin. Je dois également cette nouveauté, unique encore dans Paris, à mon modiste, qui a trouvé moyen d'en introduire deux, malgré les yeux perçans des douaniers.

À la représentation suivante, les petits bords avaient une immense majorité sur toutes les autres coiffures; les plus jolis que j'ai remarqués étaient en velours noir, ornés du rubans de même nuance et de plumes roses, bleues et un petit nombre de blanches et de maïs; sous la passe, un joli nœud de rubans de la couleur des plumes retient une fleur ou une branche de fleurs, toujours de la même couleur que les plumes.

La plupart des rubans étaient ornés d'une fort belle frange; il y avait fort peu d'oiseaux de paradis.

Nous avons décidément abandonné ces petits bonnets à blonde basse; les blondes hautes, à beaux dessins à jour, ont quelque chose de plus riche. Le mien était orné de rubans blancs brochés, d'un joli bouquet de plumes blanches d'un côté, et d'une guirlande de roses à cœur rosé de l'autre; les bords étaient en blonde.

Je vous apprendrai, ma chère Anna, qu'eu l'an de grâce 1835, nous pourrons

constater qu'enfin les parisiennes ont consenti à donner les modes simples de la capitale aux provinciales; que ces ornemens de mauvais goût sont simplement reçus aujourd'hui dans les villes secondaires de l'étranger.

J'ai vu aujourd'hui, chez *Herbaut* et chez *Hocquet*, des caisses de modes destinées à une nouvelle maison de Marseille, et toutes étaient marquées au cachet du goût qui distingue ces deux maisons.

Autrefois j'étais surprise, en visitant les magasins, d'entendre les modistes établir une ligne de démarcation entre les modes de Paris et celles de la province. Un chapeau était-il d'une forme un peu bizarre: c'est pour la province, me disait-on. Ah! ma chère Anna, j'ai bien combattu cet abus de votre confiance, et je suis heureuse de voir que désormais, en province comme à Paris, les modes seront les mêmes. Combien il importe aux marmarchands, qui viennent à Paris chaque année apporter leur or, de mettre leurs soins à faire abolir ce préjugé qui, jusqu'alors a fait dire: mise comme une provinciale!

Je te dirai que j'ai vu moi-même les cachettes des marchands de Paris: dans l'une sont les modes que l'on vous destinait; dans l'autre celles qui doivent être en vogue à Paris, et tu ne saurais l'imaginer quelle différence existe. J'ai trouvé le *Follet* bien disposé à m'aider de sa publicité pour obtenir que la mode soit *une et indivisible*, et, à l'avenir, nous ferons ensemble la guerre à cette perfidie; les Parisiennes enrageront, mais toutes mes amies de province m'en sauront gré.

Adieu donc, ma bonne Anna: écris-moi; sois plus gaie, et crois moi ta dévouée.





## POUR UN BUFFLE.

(Suite.)



## III.

En 1359, Duguesclin défendait Dinan, assiégé par le duc de Lancastre, et une trêve était survenue, suivant l'usage assez commun alors de suspendre pendant quelque temps les hostilités, afin de laisser aux combattans des deux partis le temps de réparer leurs forces et de vaquer à leurs affaires les plus importantes.

Les troupes des deux camps ennemis, pour charmer les loisirs de cette trêve, joutaient à armes courtoises, en attendant l'heure de combattre à armes tranchantes. Duguesclin n'était pas le dernier à partager ces divertissemens guerriers.

Un jour qu'il s'y rendait à cheval et en la compagnie de ses écuyers et hommes d'armes, un prisonnier, pâle et chargé de fers, vint se jeter à ses pieds en criant aide et merci. Le chevalier reconnut dans cet homme son protégé, Jacques Plougastec.

— Monseigneur, s'écria-t-il, prenez-moi en pitié; ils ont tué ma femme et mes enfans; ils ont brûlé ma ferme; ils ont dit : Nous te ferons souffrir d'autant plus que tu es le protégé de Bertrand Duguesclin.

— Et qui donc en a fait ainsi?

— Les gens de sir Thomas de Cantorbéry et ce seigneur lui-même.

— Ah! ah! fit le chevalier sans plus s'émouvoir en apparence; j'ai déjà un compte à régler avec lui, pour avoir voulu faire prisonnier mon jeune frère, malgré la trêve jurée; nous allons voir ce qu'il en sera.

Disant cela, il dirigea son cheval vers la tente du duc de Lancastre, où se trouvait le jeune duc de Montfort.

— Monseigneur, fit-il, nous devons

avoir un tournoi, et je viens vous proposer un duel, un combat à mort... pour deux insultes que j'ai reçues de sire Thomas de Cantorbéry.

Il y a huit jours, il avait fait prisonnier mon frère, enfant sorti sans armes de la ville de Dinan, sur la foi de la trêve conclue. Vous m'avez fait justice, en exprimant le désir que le combat n'eût point lieu; mais aujourd'hui j'apprends qu'un homme que j'avais placé sous ma protection a été, toujours en dépit de la trêve, pillé, saccagé, ruiné et emmené prisonnier, et cela, par ce même Thomas de Cantorbéry. Je lui jette donc le gage du combat, et que Dieu soit en aide au bon droit!

Le duc de Monfort et le duc de Lancastre cédèrent aux sollicitations de Duguesclin, et décidèrent que le combat aurait lieu sur l'heure.

On se rendit donc dans l'emplacement où se trouvait rassemblée pour le tournoi toute la noblesse des deux armées, et un héraut fit à savoir que Monseigneur Bertrand Duguesclin demandait le combat à outrance contre le sire Thomas de Cantorbéry. Alors ce dernier parut dans l'arène, et bientôt le cri des deux parrains et du maître de camp : *taissez aller!* se fit entendre.

Bientôt les lances furent brisées; alors les deux chevaliers sautèrent à bas du cheval et vinrent l'un sur l'autre, la hache d'une main et la dague de l'autre. Le combat fut long et terrible, car les deux chevaliers montraient la même adresse et la même force.

Thomas de Cantorbéry porta sur la tête de Duguesclin un coup de hache si terrible que le casque du chevalier breton s'en brisa, et laissa son front nu et sans défense.

Jacques Plougastec, qui pria à deux genoux en regardant cette lutte terrible, crut que c'en était fait de son bienfaiteur, et sentit son cœur défaillir.

Mais Duguesclin, rapide comme l'éclair, se jeta sur son adversaire ébranlé par le coup qu'il avait porté, et introduisant le fer de sa hache dans la visière de Thomas de Cantorbéry, il l'attira à lui et l'étendit sur l'arène; là, le tenant couché, il posa un pied sur sa poitrine, et dit :

— Ah! sire Thomas de Cantorbéry, vous avez voulu m'insulter et toucher à ce qui se recommandait à la loyauté même de ses ennemis; eh bien! je vous fais connaître, en présence de tous, pour un traître, un félon et un méchant, bon à combattre contre des enfans et des vassaux sans armes.

Cependant le sire Thomas de Cantorbéry étouffait sous sa visière, et allait périr. Les hérauts d'armes voulurent s'avancer et venir à son aide en le débarrassant de son casque.

— Non point vous autres, s'écria Bertrand Duguesclin; non point vous autres! Que personne n'y touche! c'est à celui qu'il a outragé à lui donner la vie, si cela lui plaît toutefois.

Holà, mon brave Jacques Plougastec, venez ici et voyez ce que vous voulez faire de ce chevalier qui a, en mépris de la trêve, brûlé votre ferme, tué votre femme et vos enfans, et vous a amené ici poings et pieds garottés. Prenez une dague, et donnez-lui le coup de grâce, ou bien mettez-le à rançon, aussi fort qu'il vous plaira, et je jure Dieu et Notre-Dame qu'il paiera.

— Son sang seul pourrait payer le sang de mes enfans et de ma femme; mais qu'il ait la vie sauve, répondit Jacques Plougastec.

Le chevalier Thomas de Cantorbéry se releva enfin, au milieu des huées et des cris insultans de tous les spectateurs. Le duc de Lancastre lui intima l'ordre de sortir de la lice et de retourner en Angleterre.

Le duc de Lancastre voulut en outre

que la maison de Jacques Plougastec fût rebâtie aux frais du sire de Cantorbéry, et il donna ordre aux troupes de la respecter, n'importe les chances de la guerre. Elle subsistait encore deux siècles après la mort du chevalier, avec cette inscription en anglais, en français et en bas-breton :

SOUS LA PROTECTION  
DU CHEVALIER BERTRAND DUGUESCLIN.

ALPHONSE KARR.

### LA CELLULE ARDENTE.



Venise! Il ya dans ce mot quelque chose de magique qui bouleverse la symétrie de la chevelure de nos romantiques, qui donne le frison à la plume du critique le plus aguerré, et qui soulève l'ancre légère comme les flots d'un noir limon; c'est l'échu de cent contes plus tragiques les uns que les autres. Aussitôt qu'il se fait entendre, d'étranges apparitions flottent confusément devant les yeux : ce sont des gondoles, de rouges masques, des poignards, des capuchons, des breuvages empoisonnés, des tortures! Vous frémissez, et vous n'y comprenez rien.

Cette Cybèle de l'Océan s'est élevée un beau jour, dit-on du fond des eaux. Que n'y a-t-elle laissé son peuple de romanciers futurs! Mais voyons si cette histoire est plus raisonnable que les contes fantastiques dont on a chargé si libéralement sa légende.

— Tu l'as deviné, mon garçon; c'est juste : demain, cet orgueilleux palais s'animera de l'éclat d'un banquet, de la danse, des plaisirs; tout Venise y viendra en gondole. Mais, de par les ailes du lion de..... Le vieux Carmuchio s'arrêta en fixant ses yeux d'une manière très si-

gnificative sur les murs rougeâtres de cette maison princière.

— Tenez, mon père, j'aime mieux mon maître avec tous ses défauts : s'il aime les femmes, il ne s'en cache pas, au moins, celui-là. La république est dans le secret de ses aventures galantes, et Dieu sait combien on en dit sur son compte ! Je l'ai vu, en conduisant sa gondole, examiner curieusement un groupe de belles dames, comme si....

— Allons, mon garçon, un peu moins de caquet. Il est des mystères qu'un fidèle serviteur ne doit point remuer ; et puis, que dirait le duo, s'il venait à entendre tes paroles indiscrettes ? Il pourrait bien te prouver, me semble, qu'il y a tel endroit où il fait plus brûlant que sur ces pierres en plein midi. Souviens-toi du sort de ton ami Miollano, qui, pour avoir vu avec des yeux trop clairvoyans d'où venait un colifichet attaché à la chevelure d'une jeune fille, a eu le plaisir, comme tout le monde le répète, de se sentir étouffer sous l'étreinte de la cellule ardente.

— C'est vrai, mon père ; mais convenez aussi qu'il n'avait point pour maître le noble duc Antonio de Rigola. Et puis, il n'est pas sûr que ce soit le corps roté de ce pauvre Miollano que nous avons tiré récemment du canal.

— Ah ! cela n'est pas certain ! vas, si tu veux éclairer tes doutes, la cellule ardente subsiste encore. Pour moi, je n'aime point la trop grande chaleur.... Adieu, voici venir une pratique.

Et le vieux gondolier, bondissant d'un saut sur la proue d'une gondole noire et coquette, donna un coup vigoureux qui la fit tourner aussitôt, et, en quelques instans, il s'éloigna des degrés de l'escalier de marbre.

Son camarade était un jeune homme aux formes musculeuses ; sur sa physionomie s'harmoniaient des lignes d'une singulière beauté ; mais lorsqu'on les considérait avec soin, on voyait qu'elles recé-

laient un sinistre regard. Il ôta son chapeau aux larges bords et l'agita pour donner de l'air à son front d'airain, en murmurant ces mots :

Un cachot ! la mort ! je le veux bien ; mais encore userai-je en toute occasion de mon franc-parler. Après tout, cet orgueilleux comte de Morentali, ce même seigneur dont la fille va épouser Lorenzo, le duelliste, ne doit-il pas me savoir gré de lui avoir gardé le secret ? Si je le lui rappelais bien respectueusement, à coup sûr il se montrerait reconnaissant, et les portes hospitalières du palais des Dix s'ouvriraient devant moi comme pour le pauvre Miollano. Certes, la perspective est des plus agréables, mais est-ce ma faute à moi, si je n'ai pu fermer les yeux à l'évidence du scandale, plus palpable que celle de la lumière en plein midi ? Mû par un sentiment de charité, cela ne fait pas le moindre doute, un grand seigneur visite une femme de mon voisinage ; oui, c'était par charité pure, car, avant de s'éloigner, il s'arrête un temps sur le seuil de la porte pour tirer sa bourse ; mais voilà qu'en faisant ce mouvement, son masque tombe, et je reconnais la figure du comte de Morentali. Voyez-vous cela ? De par saint Marc ! je voudrais bien...

— Quoi ? dit en s'approchant un étranger, à travers le masque qui enveloppait son visage.

— Trouver l'occasion de faire une course en attendant l'heure où je dois prendre mon maître, signor ; quelques pièces d'argent me garniraient la poche et me reconforteraient le cœur.

— Quel est le seigneur assez heureux pour posséder un gondolier si honnête et si discret ?

— Il faut être étranger dans Venise pour ne point connaître la livrée du duc de Rigola.

— Aussi le suis-je, dit l'homme au masque. Je veux faire connaissance avec cette grande ville. Tu vas me conduire dans les

rues les plus notables, comme on dit ici, et je verrai à l'œuvre ce que tu sais faire. Allons, chemin faisant, nous parlerons des maîtres de ces nobles demeures.

Déjà la gondole glisse légèrement sur la nappe bleuâtre des eaux. L'étranger est couché négligemment sous une tenture entr'ouverte, qui répand sur lui son ombre soyeuse.

— Voilà une belle maison, fait-il en passant devant un des palais de la ville; sais-tu à qui elle appartient?

C'était une magnifique maison, avec une façade de gruit rose; au centre de chaque étage était une large fenêtre cintrée, où l'art avait prodigué les fines découpures de l'arabesque. Une terrasse projetait sa masse sur deux portes d'entrée auxquelles on arrivait par un court escalier: elles étaient réservées aux personnes de distinction. A l'une et à l'autre extrémité, deux autres portes basses, au niveau du canal, recevaient les eaux sous leurs sombres voûtes. C'était par ces obscures entrées que les gens de la maison et les pauvres citoyens pénétraient dans l'intérieur. Parfois aussi le noble propriétaire en faisait usage lorsqu'il voulait éviter les regards. Les formes massives de la cheminée, qui s'élevait en tourelle, et le luxe des vérandas semblaient annoncer la somptueuse habitation d'un grand seigneur.

— C'est le palais du comte Morentali.

— J'ai entendu prononcer ce nom quelque part. Et que dit-on sur le compte de celui qui le porte?

— Ce n'est pas à un pauvre diable comme moi qu'il convient de parler de ses supérieurs.

— Voyons, un peu plus de confiance, non point que je m'intéresse beaucoup à ce comte ni à ses affaires, mais tu as donné l'élève à ma curiosité. Je t'écoute.

— Vous me promettez de garder le secret, signor?

— En moins d'une semaine j'aurai tout oublié, ce qui vaut encore mieux. Prends

toujours cela comme un gage de ma discrétion.

— Merci, signor, merci, dit le gondolier en prenant une pièce d'or. Tout ce que je puis vous dire sur ce comte, c'est qu'il est fier et cruel; pour ce qui est de sa fortune, elle est assez connue, et sa cruauté me paraît aussi bien établie par le sort d'un de mes camarades qu'il a fait périr d'une mort affreuse dans un cachot du conseil des Dix, pour s'être permis une observation très innocente.

— Comment le sait-on? fit l'étranger.

— Un jour, mon père et moi nous avons tiré fortuitement de l'eau le cadavre du gondolier: il était tellement brûlé et mutilé, qu'il avait à peine la figure d'un chrétien.

— De bonnes gens seront accourues pour le voir, car c'est là, je le suppose, un spectacle assez rare à Venise?

— Personne ne l'a vu, signor: comme cela ne nous regardait point, nous relâchâmes aussitôt le corps.

— J'admire votre prudence, l'ami. Et le comte est-il marié?

— Sa femme mourut en donnant le jour à un fils et à une fille. La jeune comtesse habite le palais, et il n'est rien de plus beau dans Venise. Elle épouse demain Lorenzo de Castiglia, le duelliste, comme on l'appelle.

— Ah!... Et son fils?

— C'est le plus curieux de mon histoire, signor. Cet enfant disparut à l'âge de trois ans: aucuns supposent qu'il sera tombé dans le canal, et cela me paraît assez croyable.

— T'est-il jamais arrivé de rencontrer le comte à la ville?

— Pas très souvent, signor. Je l'ai vu il y a quelques jours; mais ce fut par un effet du hasard.

— Par hasard? Conte-moi donc cela.

— Vous paraissez prendre beaucoup d'intérêt à ce récit, signor. Cependant je dirai sans crainte à un étranger ce que je

n'oserais chuchotter à l'oreille d'un compatriote. Je suis logé dans cette rue-ci, à côté de l'église Sainte-Marie, que vous voyez; dans une maison vis à vis, demeurent une vieille femme et sa fille : la jeune fille est très-belle, du moins dans le goût du comte; car tout récemment je l'ai vu se glisser le soir dans sa maison, où il est resté près d'une heure.

— Comment as-tu pu le reconnaître? Je crois qu'à Venise c'est l'usage en pareille occasion de porter un masque.

— Le comte était en effet masqué, signor; mais en sortant, s'étant arrêté dans le passage pour tirer sa bourse, le mouvement qu'il fit détacha son masque. Oh! comme il parut contrarié, et avec quelle vivacité il se hâta de le remettre!

— Ou le serait à moins, vraiment. Les hommes de son âge et de sa qualité aiment le mystère. Mais crois-tu qu'un étranger puisse espérer d'être reçu par le comte?

— Cela n'est point conforme à ses habitudes; mais si vous lui témoignez que vous seriez heureux d'assister à la nocce de la comtesse Ginlia, la courtoisie du comte fera peut-être une exception en votre faveur.

— Je veux en essayer. Fais tourner la barque, et conduis-moi au palais de Morentali. Voilà pour ta peine.

Une seconde pièce d'or tinta dans la poche du gondolier, pendant qu'il faisait pivoter adroitement sa barque. Quelques coups de rames, appliqués avec une rare vigueur, la ramenèrent au pied de la terrasse du palais.

— Par où voulez-vous entrer, signor?

— Oh! par la porte la plus modeste, celle des gens de la maison.

La gondole glissa sous la sombre voûte et s'arrêta devant un escalier intérieur. L'étranger mit le pied sur les degrés.

— Vous allez suivre l'escalier, ensuite vous tournerez à votre droite, et vous

trouverez le portier qui vous conduira au près du comte.

— Bien obligé pour lui.

La porte s'ouvrit tout à coup, et un flot de lumière inonda la figure de l'étranger. Il écarta son masque, et le gondolier s'affaissa sous le sourire meurtrier de Morentali. L'instant d'après, la grille du passage voûté se referma avec un bruit aigu; le comte fit un signe de la main, et ses gens entourèrent le pauvre Spéranza.

— Floignez la gondole, et mettez cet homme au cachot, dit-il sans daigner jeter un autre regard sur le marinier.

( La suite au prochain N.° )

## Théâtres.

### THÉÂTRE ITALIEN.

*Anna Bolena.* — Début de M<sup>me</sup> Albertazzi.

D'abord, disons une chose qui dispose en faveur de M<sup>me</sup> Albertazzi : c'est qu'elle est jeune et jolie, et de plus timide, ce qui a nui beaucoup à son premier début; c'est à peine si on avait pu découvrir le caractère de sa voix. Plus rassurée à la seconde représentation, on a remarqué dans cette jeune actrice un contr'alto assez pur et assez soutenu; elle avait choisi le rôle de Seymour, qui, quoique subalterne, est fort difficile; elle avait à soutenir une rivalité écrasante, M<sup>lle</sup> Julia Grisi, qui, dans cet opéra, se surpasse en expression et en goût; elle a chanté son air de la fin d'une manière désespérante pour les débutantes : aussi a-t-elle excité des tempêtes d'applaudissements. Quant à Lablache, qui remplit le rôle de Henri VIII, il est au-dessus de tous les éloges : pour rendre hommage à un roi tel que lui, il faudrait être un dieu, et nous n'en sommes pas là. Ivanoff, dans le rôle de Percy, a remporté aussi sa belle part de l'enthousiasme de la salle.

### THÉÂTRE DE L'OPÉRA-COMIQUE.

*Première représentation de Cosimo, opéra-bouffe.*

Un opéra-bouffe!... A l'Opéra-Comique, c'était une chose rare et qui devait éveiller la curiosité; c'était à cause des acteurs surtout, qui ne sont ni bouffes ni bouffons, surtout depuis qu'il a perdu Féréol, le grand, le mince, le laid, le poltron, le drôle, le bon Féréol. Mais il ne s'agit pas de lui ici; nous parlons de la curiosité qui



avait été éveillée, et des loges qui étaient pleines de curieux et de curieuses, parmi lesquelles nous avons remarqué M<sup>lle</sup> Déjazet, qui avait un joli bonnet d'un genre nouveau et coquet, que l'on nomme peut-être *bouffe* aussi.

*Cosimo* est un petit opéra que l'on pouvait, pour être simple, appeler comique; il y a quelques scènes spirituelles et jolies. La pièce roule sur un prince qui veut bien, pour s'amuser, prendre les habits d'un badigeonneur; le sujet est le même de *Baroco ou le Ramoneur Prince*; il y a quelques années, M. Théaulon nous a donné cette même pièce dans *Pierre ou le Ouvreur*, dont les détails n'étaient pas moins spirituels que ceux de MM. Saint-Hilaire et Dupont. La scène se passe en Italie, dans le château du marquis de Farambolo, qui attend un grand prince, jeune homme héréditaire d'une grande maison. Pour le recevoir, le marquis fait de folles dépenses: il habille tout son monde à neuf, et fait repeindre son château; le badigeonneur (*Cosimo*) laisse tomber sa brosse justement dans l'appartement où le jeune prince devait entrer; il trouve de riches habits qu'il endosse. Le prince est un jeune étourdi ennuyé de faire le prince, et d'être retenu par un père qui l'empêche d'aimer une jeune fille qu'il aime et qu'il a fait enlever. Cette jeune fille se trouve justement être la maîtresse de *Cosimo*, qui reste enfermé à faire le prince, pendant que le prince fait l'amant; enfin, après avoir couru de folies en folies, le prince est arrêté comme un voleur de sa propre bourse. Tout s'explique: il rend à *Cosimo* sa maîtresse, reprend ses habits et ses dignités, et épouse une princesse pour faire plaisir à son père.

Cette pièce en deux actes a fourni à M. Prevost des situations amusantes; aussi sa musique est-elle gaie et quelquefois originale; son instrumentation est bien conduite; son orchestre est animé avec esprit. L'air d'entrée de Chollet est plein de charme, et ce grand chanteur l'a dit avec entraînement; la valse du premier acte a fait plaisir; ce motif aura du succès cet hiver dans les bals; le petit duo du second acte a été écouté et enlevé avec enthousiasme; il est à la portée de tout le monde, chantant et sans difficulté. Il n'en est pas de même de l'air d'introduction de M<sup>me</sup> Casimir, qui, plus savant, a produit moins d'effet. M<sup>me</sup> Casimir! quand la reverrons-nous dans le *Caprice*, où elle était si bien? Quant à Henri, nous lui donnerons de véritables éloges: il a été plein de verve et de gaieté; Chollet est toujours le même; son chant est ravissant. En somme, M. Prevost indique du talent; c'est un jeune

homme élève du Conservatoire, qui nous a offert ses débuts, et nous l'encourageons à croire en son avenir.

#### THÉÂTRE DU PALAIS-ROYAL.

##### *Le Testament de Piron.*

Piron, vieux, se prépare à mourir joyeusement et dignement: il est invité à un repas où les jeunes gens le fêtent en fondant la Société du Caveau. C'est parmi eux qu'il fait son testament et consent au mariage de sa petite nièce, qu'il aime bien, quoiqu'elle se soit mariée secrètement au neveu du capitoul de Toulouse. Tout finit comme les bons mots de Piron, qui sont adroitement jetés dans la pièce, en riant. MM. Laoglé et Albert sont les auteurs de cet ouvrage; ce n'est pas leur chef-d'œuvre.

#### AMBIGU-COMIQUE.

Encore un double succès d'auteur et d'acteur à l'Ambigu-Comique: un *Fils*, par Montigny, est un drame plein d'intérêt, chaleureusement écrit et fort bien joué par l'élite de la troupe. Le fils dont Montigny est le père sera pendant long-temps l'enfant gâté du public. Quelques changements, apportés dans le dénouement par l'auteur, consolideront la vogue de cet ouvrage.

#### A nos Abonnés.

La mode, qui toujours règne sur le monde entier, a cependant chaque année deux époques de recrudescence, et pendant ce temps les nouveautés paraissent en plus grand nombre; c'est alors surtout que nos abonnés ont besoin de recevoir davantage de gravures. Nous avons reçu, à ce sujet, plusieurs observations, et pour satisfaire nos nombreux abonnés, nous avons préfixé ajourner la publication de deux planches aux mois de novembre et de décembre, époque des bals et des toilettes d'hiver. Nos abonnés auront donc subi pendant deux mois la suppression d'une gravure, et ces gravures seront reportées sur les mois suivants. Nous croyons, par cette combinaison, avoir satisfait à toutes les exigences.

Jaloux aussi de reconnaître la faveur que le public nous accorde, nous suivrons la route que nous nous sommes tracée, d'apporter d'incessantes améliorations dans la composition de notre journal, à l'avenir et à partir du 1<sup>er</sup> décembre 1855, nous joindrons, tous les trois mois, à notre journal de grandes feuilles donnant, sur des proportions naturelles, la trace des patrons les plus nouveaux qui seront inventés par les premières couturières de Paris. Nos abonnés apprécieront encore le nouveau sacrifice que nous nous imposons et nous semons heureux de leur prouver par là toute notre reconnaissance.

# LE FOLLET,

Courrier des Salons,

## JOURNAL DES MODES,

Boulevard Saint-Martin, 61.

LADY'S MAGAZINE AND MUSEUM.

---

### MODES.

A M<sup>me</sup> de M.....



On prépare des fêtes brillantes au Château pour célébrer la présence de la reine des Belges, et, selon toute apparence, la ville suivra l'impulsion donnée par la cour, et les bals, qui d'ordinaire, ne s'ouvraient que dans le courant de l'année, vont commencer aussitôt : c'est une véritable jubilation, et je me promets bien de profiter de ma liberté pour ne pas manquer une seule des brillantes réunions dont on parle déjà dans les riches salons. Pour vous, ma bonne Anna, qui n'avez pas le bonheur, que dis-je ? le malheur d'être libre, il faut vous résigner à demander la grâce de quitter, pendant quelque temps, votre fier Bordeaux pour venir partager nos soirées.

Déjà tous nos équipages se pressent

chez nos couturières. Eh bien ! moi, je n'ai pas encore songé à ma première toilette de bal ; j'ai seulement arrêté ma coiffure : mes cheveux, bien lissés sur le devant, viendront former deux nattes jetées bien en arrière sur les joues ; mes cheveux de derrière seront formés en petit chou, placé tout à fait bien bas, derrière la tête ; une grosse natte formera un diadème, sur le milieu de la tête ; des paquetttes blanches seront posées, en deux touffes, dans mes nattes des joues, et une petite guirlande de lilas blanc tournera autour de mes cheveux de derrière. On prétend qu'avec cette coiffure, j'ai quelque ressemblance avec les prêtresses de l'antiquité ; aussi fais-je monter mes perles en collier tout à fait à l'antique.

Je vous donnerais en cent à deviner quelle est la couleur prédestinée à orner cet hiver la tête des femmes qui donnent aujourd'hui le ton à la ville et même à la

cou : c'est le cramoisi. Rien n'est mieux porté aujourd'hui qu'un chapeau de velours plein ou de velours grec de cette couleur, orné de rubans également cramoisis, brochés de mille autres nuances.

On porte quelques plumes blanches ou de couleurs, nouées de plumes de paon ; on voit encore, cette saison, quelques oiseaux de Paradis teints. Décidément, dans les premières maisons de modes, les formes sont encore une fois grandes et évasées ; sur les chapeaux de velours, on ne pose que des nœuds ou des plumes ; les fleurs sont simplement posées sur le satin, encore les fleurs légères sont-elles les seules employées.

Les chapeaux des modistes en réputation se distinguent au premier coup-d'œil de ceux des maisons secondaires par les nuances, qui sont encore, cette saison, d'une pâleur remarquable, par la simplicité de leurs ornemens et par l'élégance des nœuds, qui sont noués sans recherche et nullement ramassés. ...

La soirée musicale qui a eu lieu dans les appartemens du bel hôtel de Monsieur T..... a été une des plus brillantes que nous ayons vues depuis long-temps : plus de six cents personnes de la haute société s'y trouvaient réunies ; les dames y étaient en reps de laine, en satin brocard rose, bleu de ciel, mais ou blanc, uni et à dessins ; en robes, la Maintenon ou à la Du Barry.

M<sup>me</sup> de G.... et deux dames de ses amies avaient des turbans en satin vert brillanté d'or, avec des écharpes.

On remarquait plusieurs turbans écossais ou blancs, ornés d'aigrettes recourbées.

Les chapeaux à bords relevés étaient en grand nombre : celui qui avait les honneurs de la soirée était en poul de soie

cerise, glacé d'or, orné d'un oiseau de paradis.

Des bonnets, à double rang de blonde sur le front, très élevés, rappelaient le siècle de Louis-le-Grand, tandis que de jolis bonnets à la Féronnière faisaient penser à la belle maîtresse de François I<sup>er</sup>.

La reprise d'*Anna Bolena*, à laquelle assistaient plusieurs officiers grecs et persans en grand costume militaire, présentait un coup-d'œil des plus brillans : l'aspect de la salle était véritablement magique par les toilettes riches et variées qu'on apercevait de tous côtés.

C'était un mélange de petits bonnets à la paysanne, imitant la coiffure des femmes de Caux et de Caudebec ; de nobles bonnets à barbes, à la Marie-Thérèse, à l'Isabel et à la Chevreuse. Des turbans du harem, des chapeaux à petits bords, ornés de plumes se distinguaient dans les loges.

L'ambassadrice F.... et ses deux filles portaient autour de leurs cheveux une christinos, ou filet de velours vert, avec agrafes de diamans et une touffe de ruban vert de chaque côté du visage. Cette coiffure est imitée de celle que nous avons donnée, il y a un an, sous le nom d'*Agnès Soret* ; elle paraît vouloir prendre avec fureur parmi les dames du grand monde.

On voyait quelques Pandores ou couronnes de roses, mêlées d'épis et de bruyères, des bandeaux d'Albe et de pêcher rosé, des diadèmes de miaporum, de melva et de campanules.

L'olympienne et la Néréide sont des étoffes nouvelles que les maisons fameuses emploient pour capotes.

Les rubans : satin diamanté, gaze mouseline, satinade, bords arabesques, coquillages et à feuilles sont les mieux portés dans les salons.

Les dictateurs de la mode ont arrêté que les chapeaux de femmes resteraient énormément grands, malgré tout l'ennui qu'en ressentent les hommes.

Les tailles de robes se font toujours très



longues, et les épaulettes descendent fort bas; avec les pélerines, les corsages sont unis, mais sans elles, ils sont tous ornés.

Une robe montante avait des fronces qui portaient de l'épaulette, et venaient se rejoindre au-dessus de la boucle de la ceinture.

Les manches sont toujours excessivement amples, et les jupes très longues. Les rubans jouent un grand rôle dans les garnitures des redingotes de ville, et les fleurs dans celles de bal.

Pour rendre un compte exact et détaillé de toutes les nouveautés qui paraissent, il faut non seulement parcourir toutes les réunions, mais encore s'adresser aux maisons qui donnent l'impulsion aux modes en faisant preuve de goût dans le choix de leurs marchandises; cela nous conduit naturellement au magasin des *Deux Nuits* : là tout est marqué au cachet de la fashion; entr'autres articles du meilleur ton, nous citerons un modèle de manteau fort simple, mais qui sera privilégié par les femmes les plus comme il faut. Ce manteau a un corsage plat en velours, la jupe, fort ample, est fixée à ce corsage, et peut être retenue à la taille par une ceinture, mais sans pour cela faire disparaître l'ampleur du manteau; devant, le corsage est dégagé de toute pélerine; les bras passent dans de gracieuses manches, et ces manches continuent derrière et forment alors seulement une ample pélerine.

Ce manteau est fort bien en satin Luxor ou en Mazeppa.

Nous avons remarqué plusieurs étoffes nouvelles pour manteaux; nous essaierons de les décrire.

D'abord pour manteaux négligés, la *flanette à mouches*, sur un fond à gros damiers; les carreaux sont rouge et noir, bleu et noir, ou vert et noir; les mouches se détachent en rouge sur le noir, et en noir sur le rouge.

Pour manteaux plus habillés, une étoffe riche, en laine et soie : c'est le tissu *Ma-*

*zeppa*. Le fond est en satin de soie sergé, et la fleur où le carreau ressort en laine, et imite le velours. Les fonds varient pour le tissu : les uns sont en satin uni, et d'autres à petits losanges, comme le piqué. Cette étoffe, toute nouvelle, fera fortune auprès des femmes qui préfèrent les étoffes riches et distinguées à celles diaprées de mille nuances.

Une étoffe de soie pour robes de grandes toilettes, c'est le satin *don Juan*, sur fond de couleur ou blanc, avec des fleurs ou ramages brochés et imprimés tout ensemble; les difficultés de la fabrication du broché enluminé se trouvent surmontées par l'impression, qui y supplée et l'enrichit de ses couleurs vives et variées. Cette étoffe, qui se vend de 14 à 15 fr., remplace avantageusement les damas-Pompadours de 40 à 50 fr.

Il y a, cette année, une grande variété de châles chauds qui suppléent aux manteaux négligés. Parmi les plus recherchés, on compte les tartans nouveaux écossais simples, d'autres brochés et à carreaux; les Bassora et les Coratza, qui sont d'un prix moins élevé que les Cabilles, et qui sont cependant plus riches que les tartans. Tous ces châles sont fort distingués, et nous avons vu beaucoup d'élégantes en faire choix. Dans les mêmes magasins des *Deux Nuits*, nous avons remarqué un fort joli article pour les hommes : ce sont des écharpes cravates en satin broché. Ce genre dominera dans les bals cet hiver.

On parle beaucoup de diminuer l'usage des coques dans les coiffures en cheveux. On dit aussi que les touffes vont reparaitre, et que plus que jamais les coiffures seront ornées. M. A. Normandin nous a soumis un genre de coiffure qui mérite toute notre attention : c'est une combinaison des plus heureuses et dont nous donnerons le modèle dès qu'il aura été adopté par les femmes de la haute société qui ont confiance en son talent.

## LA CELLULE ARDENTE.

(Suite.)



La comtesse Giulia était assise dans son appartement; à ses côtés on voyait une glace d'une merveilleuse grandeur, entourée d'un cadre d'or sur lequel une main habile avait ciselé des fleurs délicates. Une table de marbre en mosaïque, incrustée avec un goût exquis, étalait tous les objets de luxe qui servent à la toilette d'une noble Italienne. Le parfum de quelques plantes odorantes se mêlait à un air tiède. Une jeune fille, s'appuyant sur un canapé à côté de sa maîtresse, accompagnait du son de sa guitare les notes plaintives d'une romance orientale, tandis qu'une autre suivante, arrangeant sa coiffure, faisait ondoyer les flots de sa chevelure noire, longue et soyeuse. On aurait admiré ces deux jeunes filles, si elles n'eussent pas été effacées par l'éblouissant éclat de leur maîtresse, la réalisation la plus parfaite de la beauté idéale rêvée par les poètes.

Et cependant elle pleurait. Est-ce qu'elle songerait avec amertume à la solennité nuptiale du lendemain? Mais pourquoi s'affligerait-elle de la perspective d'une cérémonie dont la seule pensée, rendue encore plus séduisante par la fête et le bal projetés, bouleverse la tête de la moitié des jeunes filles de Venise? Est-ce le tribut de larmes que la pudeur donne aux exigences de l'amour! Ou bien ne serait-ce pas plutôt le souvenir d'un cri effroyable qui a heurté son oreille le jour où elle s'est égarée seule dans les détours du palais du doge qu'elle était allée visiter avec d'autres jeunes femmes? Cette voix qui râlait : « Oh! pour Dieu! une goutte d'eau! » la poursuivrait-elle encore de ses sons agonissans? Ou bien la robe de la fiancée ne serait-elle point de son goût?

Claudine avait achevé de coiffer sa maîtresse.

— Vous pouvez-vous retirer, dit Giulia; je vous ferai appeler quand j'aurai besoin de vous. Vous, Maria, restez auprès de moi.

— Mon Dieu! signora, que vous êtes triste la veille du plus beau jour de votre vie! Oh! voyez-vous, je sens que si j'étais près de me marier, moi, je ne ferais que rire, chanter et danser pendant un mois.

— Tu es folle, Maria, dit la comtesse d'un air distrait.

— Je n'ose demander à la signora, reprit la jeune fille, si elle a du chagrin.

— Du chagrin? oh! oui, un bien grand. Si je pouvais seulement te le dire, ma pauvre Maria! Et des pleurs abondans ruisselèrent de ses yeux.

Maria était vivement émue de la douleur de sa maîtresse : elle la serra dans ses bras en fondant en larmes.

En ce moment le comte de Morentali entra dans l'appartement de Giulia.

— Eh quoi! vous pleurez, ma fille, je crois? Allons, allons, secouez cette tristesse, et préparez-vous à me suivre; vous vous êtes déjà trop attardée. Vous verrez que la course des gondoles et la distribution des prix seront terminées avant que vous soyez prête.

— Je ne puis accompagner nos amis à Saint-Angelo, mon père. Vraiment je n'en ai pas le désir.

— Voilà de vos caprices de femme! N'ai-je point promis à Lorenzo de vous conduire moi-même sur la terrasse pour le détourner de venir vous prendre comme il vous l'avait annoncé? Peut-être regrettez-vous maintenant de l'avoir trouvé trop docile à vos volontés?

— Mon père, souffrez que je reste ici.

— Que je souffre cela, moi? Non, de par ma foi! Je n'aime point cette humeur changeante. Je vais l'envoyer Lorenzo, et ce jeune élégant réussira mieux sans doute

que ton vieux père; et puis, n'étant pas encore ton mari, il pourra avoir recours à la prière, sauf à prendre demain un autre ton.

Il sortit en faisant un geste qui trahissait sa colère et son impatience.

— Qu'il vienne s'il veut, cela est bien égal à l'infortunée Giulia, dit la comtesse. Cependant il faut que je me pare pour le recevoir.

Un sourire forcé crispa ses lèvres, mais des larmes voilaient encore ses yeux.

Laissons la faire sa triste toilette, et transportons-nous au palais du doge.

La chambre du conseil secret était terrible à voir : c'était une salle haute et grande d'où la lumière était exclue. Des lampes suspendues au plafond étaient disposées de manière à laisser les sièges du tribunal dans l'obscurité, et à faire refluer les jets d'une pénible clarté sur l'enceinte entourée d'une grille massive où comparaisait l'accusé; les murs matelassés, sous une tapisserie d'une couleur terne, et trois portes puissantes à des intervalles égaux absorbaient les cris du désespoir et de la douleur; sauf l'espace grillé, tout le parquet, couvert d'un tapis épais, ne rendait aucun son et laissait les pas sans écho. On disait que dans ce perpétuel huis-clos il s'était passé des choses dont la seule contemplation aurait été un supplice pour d'autres hommes que les juges et leurs bourreaux.

Une porte secrète, masquée par la tapisserie, conduisait à une pièce voisine, où tous les instrumens de supplice propres à briser les membres, à déchirer les chairs et à broyer les os des victimes de la tyrannie patricienne, avaient été accumulés avec une barbare prévoyance. Les planches de l'enceinte grillée de la grande salle étaient assujéties à un jeu de bascule qui précipitait les malheureux suppliciés, encore pantelans, dans un abîme d'une profondeur effrayante. Arrivé au fond du puits, le corps, par la pesanteur de sa

chute faisait marcher une machine dont les ressorts aigus l'étreignaient avec violence et le mettaient en lambeaux. Enfin, un escalier tournant, caché aussi derrière la tapisserie, aboutissait à la cellule ardente, garnie de plaques de fer et construite au-dessus d'un fourneau; les plaques rougies s'emparaient du prisonnier condamné à ce supplice, comme des tenailles ardentes, et le faisaient bondir en tous sens sous l'oppression des souffrances les plus intolérables.

Ce qui ajoutait encore à ses angoisses, c'est que tout à coup, après avoir ressenti les morsures du fer brûlant, il sentait un marbre froid se glisser sous ses membres, et une pluie glaciale s'infiltrer dans ses veines comme le frisson de la mort. Il était balotté entre ces deux angoisses, poussant des cris horribles comme ses tortures, jusqu'au moment où un profond silence annonçait qu'il n'était plus. Alors une trape s'ouvrait à côté de la cellule, et un précipice engloutissait le cadavre et le rendait aux eaux d'un large canal. Miollano était la dernière victime qu'on avait étouffée dans la cellule ardente. Quel est celui qui viendra prendre sa place.

De tous les juges, un seul, le comte de Morentali, était assis dans l'enceinte du conseil secret, reposant sur des coussins moelleux son indolence italienne. Les lampes flambaient au-dessus de deux hommes vigoureux dont les bras étaient nus et le visage caché sous une large visière.

— Qu'on fasse venir le jeune limier, dit le comte, et le malheureux gondolier Speranza, chargé de fers pesans, fut traîné devant son ennemi.

— Eh bien! te voilà. As-tu d'autres contes à me faire sur le caractère cruel et impitoyable de ce méchant seigneur de Morentali?

Le prisonnier, tournant vers lui un visage d'une pâleur mortelle, s'exclama : Monseigneur! monseigneur!... et sa res-

piration oppressée et convulsive ne lui permit point d'achever.

— Tu ne sais pas encore tout, dit le comte avec un sourire satanique. Il est vrai que tu ne pourras jamais rapporter ce que tu auras vu ici.

— Monseigneur! oh! souvenez-vous de votre promesse!

— Crois-tu que je l'aie oubliée? il n'y a personne qui puisse recueillir ici tes histoires non plus que les gémissemens auxquels je prévois qu'elles vont aboutir.

— Pourtant, monseigneur, j'appartiens au duc de Rigola.

— Je n'ai pas oublié cela non plus; tout au contraire, cette qualité rehausse la récompense due à ton mérite personnel. T'imagines-tu qu'Antonio, cet adolescent, viendra te chercher au milieu de ces instrumens de torture? Je veux lui épargner le regret qu'il aurait de rencontrer un jour ta pitieuse figure flottant sur le canal. Tu descendras dans l'abîme que tu as sous les pieds, et je ne sache pas qu'il conduise à la mer.

— Oh! grâce, monseigneur, grâce! au nom de la miséricorde divine que tous les hommes doivent implorer un jour!

— C'est cela, les menaces l'ayant mal réussi, tu veux essayer des prières; mais laisse faire plutôt ces honnêtes gens qui vont dégager tes membres d'un vêtement incommode, et te faire savourer des plaisirs qui auront au moins pour toi l'attrait de la nouveauté.

Il fit un signe, et on lui enleva ses fers et la partie supérieure de son vêtement de gondolier.

— Ecoute, Spéranza, je veux consulter tes goûts; dis-moi si tu as quelque préférence en fait de tortures, et je ferai de moi mieux pour te complaire. Que penses-tu de la cellule ardente, où Miolano a expié naguère l'offense d'avoir deviné l'origine d'un bijou qu'une jeune femme portait dans sa chevelure, et qu'elle devait à l'amitié d'un noble seigneur vé-

nitien? Tu as trouvé son corps, et tu as pu juger de la peine par les effets. J'ai assisté à cette exécution; vraiment elle fit honneur à l'excellence de nos procédés mécaniques: ses cris furent perçans, ses bouds terribles, son agonie longue. Te sens-tu assez d'émulation au cœur pour en essayer après lui?

Un rire menaçant suivit ces paroles. Le pauvre gondolier, glissant entre les mains de ses bourreaux, roula contre la grille plus mort que vif: la terreur avait paralysé tous ses sens.

— Le misérable! dit Morentali. Je ne veux point qu'on le mette à la torture en cet état; qu'on l'enlève et qu'on fasse venir le chirurgien! Je remets la partie à tantôt.

Mais profitons de ce moment de répit pour chercher l'explication du caractère, de la fortune et de la puissance de ce farouche seigneur. Nous reprendrons ensuite le fil de notre histoire.

Condanné par sa naissance à la médiocrité d'une condition vulgaire, il était parvenu, encore jeune, au rang de comte de Morentali. La mort, en frappant successivement tous les héritiers de cette illustre maison, l'appela, lui dernier, à en recueillir la fortune. On eut peine à concevoir une mortalité si excessive dans la famille, et les conjectures du monde ne le laissèrent point pur de tout reproche; mais, par l'influence de son nom, les séductions de la richesse et un moyen plus efficace encore, il avait réussi à comprimer les soupçons. Alors il épousa une femme d'une grande beauté, et ses noces somptueuses firent pendant un mois les frais de toutes les conversations des habitans de la ville de Venise.

Sa femme mourut, et sans renoncer aux plaisirs, il porta l'activité de son caractère sur les combinaisons de la politique. Ses intrigues, appuyées par les avantages de fortune, furent couronnées par le succès: il devint membre du conseil des Dix, et

fut admis au nombre des juges d'un tribunal dont les plus hardis d'entre les Vénitiens prononçaient le nom avec une secrète terreur. Sa position élevée lui fit sentir plus vivement un malheur qui frappa sa maison. Ses enfans, du même âge, s'ébattaient un jour sur la terrasse du palais Morentali, confiés à la garde d'une nourrice; celle-ci les oublia un moment pour suivre des yeux le passage d'une gondole.

Dans ce court intervalle, le jeune Adolpho disparut sans qu'on sût de quelle manière, et les recherches les plus minutieuses dont il fut l'objet restèrent sans résultat. La nourrice, sachant combien la colère et la vengeance du comte étaient terribles et n'osant point en attendre l'explosion, chercha un refuge dans les eaux du canal, et avec elle périt l'espérance de découvrir jamais le sort du malheureux enfant.

Une circonstance bizarre vint réveiller dans l'esprit du comte le souvenir de cette perte vers le temps où il songeait à l'établissement de sa fille. Pour lui-même, il paraissait avoir renoncé au mariage, mais non pas aux plaisirs. Depuis quelque temps, il était fasciné par les charmes d'une jeune fille aux yeux noirs qui habitait un des quartiers les plus retirés de Venise. Quand il se dirigeait vers cette humble partie de la ville, on se doutait bien que ce n'était point pour y visiter les pauvres et soulager leurs misères.

Par une belle matinée d'été, une femme, dans l'éclat de la première jeunesse, se promenait sur les bords d'un canal, attirant tous les regards par l'expression voluptueuse de sa physionomie et les charmes séduisants de sa personne. Evidemment coquette, elle semblait fière surtout de la beauté d'un bijou qui chatoyait dans sa chevelure. Elle fut remarquée par un jeune gondolier, qui s'écria aussitôt : Oui, je le jure par tous les saints du ciel, ce bijou ne peut être que celui....

Cette exclamation fut interrompue par un geste d'un camarade, qui lui posa vivement la main sur les lèvres; mais il était trop tard : les paroles imprudentes de Miollano avaient été recueillies, et ce jour-là il passa la nuit dans un cachot du conseil des Dix. Pressé de s'expliquer par Morentali, qui paraissait prendre surtout un vif intérêt à cette affaire, il répondit en termes vagues, soit qu'il voulût garder le secret, soit qu'en effet il n'eût rien à dire : il avait reconnu le bijou, c'est vrai; mais il ignorait à qui il appartenait, et ne pouvait se rendre compte de l'impression ou de la réminiscence qui avait provoqué son exclamation. Ses raisons parurent suspectes, et pour le contraindre à parler, le comte lui fit subir en vain la question. Le malheureux se trouvait initié dorénavant à de trop grands mystères pour être rendu à la liberté. Morentali suggéra au tribunal qu'il serait prudent de s'en débarrasser, et ce fut lui, comme nous l'avons vu, qui fit étouffer Miollano dans la cellule ardente.

( La fin au prochain N<sup>o</sup>. )

## Théâtres.



### THÉÂTRE-FRANÇAIS.

Le succès de *don Juan d'Autriche* se confirme et M<sup>me</sup> Volnys a sa grande part des applaudissemens.

### GYMNASE DRAMATIQUE.

#### *Le Mari Charmant.*

Le Mari qui n'est pas charmant, que Numa a fort bien joué, est disgracié et maltraité de la nature; il est laid, fort laid, mais il aime sa femme, et pour s'en faire aimer, lui, pauvre mari, il prend un de ses confrères, mari aussi, jeune homme pourvu de toutes les grâces physiques, mais en revanche doté de toutes les imperfections morales : il est infidèle, léger, dissipateur, inconstant, etc... La jeune femme, qui a de la rai-



son, analyse le vrai mari charmant, et finit par se contenter du sien comme il est.

Cette pièce est jolie et spirituelle. Allan, quoiqu'un peu gros pour être tout à fait charmant, a joué fort bien son rôle séduisant, et Numa a été parfait. Quant à Eugénie Sauvage, elle a été ce que sa voix lui permet, frêle et diablette.

#### THÉÂTRE DU PALAIS-ROYAL.

*La Pêrèche*, de MM. Théaulon et Desforges.

Succès! succès! c'est le Peron et M<sup>lle</sup> Dejazet, qui exerce toutes les séductions possibles pour entraîner l'évêque de Lima, et, comme on pense bien, elle réussit, comme auprès du public du Palais-Royal, à qui elle dit tout ce qu'elle veut: c'est qu'en effet elle dit toujours avec esprit; aussi reste-t-elle la maîtresse du vice-roi, qui en est fou, et à qui la fine et mutine Pêrèche donne tous les tracas possibles: elle le fait jaloux, colère, tendre, passionné, et en vérité qui ne serait pas ainsi? Il est difficile de rêver quelque chose de plus gracieux et de plus pittoresque que le tableau où la merveille de Lima déploie les ressources de ses grâces. Les costumes sont gracieux et spirituels. Tous les acteurs ont parfaitement secondé M<sup>lle</sup> Dejazet; Dormeuil est digne et convenable dans le rôle de l'évêque; Derval, ce qu'il est toujours, d'un ton exquis dans le vice-roi, et Levassor amusant, ce qu'il est chaque fois qu'il joue.

#### THÉÂTRE DES FOLIES-DRAMATIQUES.

*Les Infortunes de Jovial*.

Encre M. Théaulon... Notre *encore* n'est certes pas un mot de reproche; on peut, pour lui, dire toujours, car partout il a du succès, et les Folies-Dramatiques vont s'en apercevoir. Disons aussi que dans *Philippe-Jovial* ils ont fait une excellente acquisition. Philippe ou Jovial, car il est personifié dans ce rôle-là, Philippe donc est bien l'homme sympathique: c'est une gaieté vraie et entraînante, qui émeut et gagne tous les rangs, le peuple et les gens comme il faut, car les gens comme il faut rient tout autant que le peuple et aussi fort.

L'analyse de cette pièce est difficile: c'est un ballot d'esprit qu'on ne peut dérouler de crainte d'en perdre une parcelle: ce sont des lazzi, des mots piquants et amusants; ce sont des aventures plus comiques les unes que les autres; c'est Jovial traversant les déserts inconnus et achetés pour être la sultane favorite du roi de Maroc, et de

sultane favorite, il devient empereur du Japon. Au fait, allez voir ces infortunes-là, et Philippe vous les racontera bien mieux que moi. Félicitons aussi le directeur: il n'a rien épargné pour les decois, qui sont merveilleux; il y a là aussi un petit gamin qui escorte Jovial: il a été fort bien joué par M<sup>lle</sup> Ernestine.

— On va répéter à l'*Ambigu* une petite pièce en trois actes, intitulée *Trompette*. On en dit du bien: nous verrons... Les noms font bien augurer: si nous en croyons les bruits, ce sont Messieurs Merville et Lesguillon.

— Les concerts du *Gymnase Musical* sont toujours suivis par la société la plus distinguée. L'administration vient de changer ses jours de concert: ils ont lieu maintenant les lundi, mercredi, vendredi et dimanche. Le public a compris l'utilité de cette entreprise, et tiendra toujours compte aux directeurs des efforts qu'ils font pour conserver la vogue qu'ils ont acquise. Il est question d'introduire la musique vocale dans ces soirées de dilettantisme; nous le désirons dans l'intérêt de tous.

---

### ANNONCES.

LES

## HOMMES REMARQUABLES

DU

### Clergé Français, Biographie ecclésiastique,

PAR JULES ZANOLE.

Cet ouvrage, qui formera deux volumes in-8° de 500 pages, paraît par livraison d'une feuille, de 15 jours en 15 jours. Le prix du volume, ou 30 livraisons, est de 7 fr. 50 c. pour les souscripteurs; on peut ne souscrire que pour 15 livraisons à la fois en les payant d'avance. Chaque livraison prise séparément sera de 25 c. pour les souscripteurs et de 35 c. pour les non-souscripteurs.

ON SOUSCRIT:

A Orléans (Loiret), chez l'Auteur, rue Royale, 80.

# LE FOLLET,

Courrier des Salons,

## JOURNAL DES MODES,

Boulevard Saint-Martin, 61.

LADY'S MAGAZINE AND MUSEUM.

(A Kan) →

### MODES.

A M<sup>me</sup> de M.....



Les cris des paons, qui sont passés en proverbe, sont bien justifiés aujourd'hui. Imaginez-vous, ma chère Anna, qu'on déplume impitoyablement ces pauvres animaux pour faire servir leur parure à la nôtre : sur les chapeaux de velours et même sur les bonnets, on pose aujourd'hui des plumes de paon, et l'on noue des plumes d'autruche avec des duvets de plumes de paon. Les haras partagent avec le bel oiseau de Junon l'honneur de nous embellir; mais je doute qu'ils soient l'un et l'autre bien jaloux de cette faveur. Les plumes de perroquet se posent volontiers sur du velours noir; celles de paon se marient bien avec toutes les nuances. Une couleur tout à fait choisie aujourd'hui par la classe fashionable pour capotes négligées est la scabieuse : sur une capote de velours de cette nuance, on pose merveilleusement le ruban Lavallière, bien assorti à la nuance du velours.

gées est la scabieuse : sur une capote de velours de cette nuance, on pose merveilleusement le ruban Lavallière, bien assorti à la nuance du velours.

Avec cette capote nous mettons volontiers une robe de damas noir ou bleu foncé; cette étoffe, qui ondule avec grâce, est d'un brillant merveilleux. J'ai vu, aux Italiens, une charmante robe en satin royal mais avec dessins blancs; la coiffure qui complétait cette toilette était une auréole de plumes, jolie coiffure de fantaisie.

Je vous dirai, ma chère Anna, que les popelines, qui avaient pendant long-tems fait nos délices, et qui avaient ensuite été tout à fait abandonnées, reprennent maintenant faveur : nos premiers marchands en ont aujourd'hui de toutes nuances d'un brillant parfait. La popeline est charmante pour demi-toilette : c'est le milieu entre le damas, tout à fait négligé, et le satin

royal, qui décide une toilette habillée. Je vous dirai encore qu'il faut, jusqu'à nouvel ordre, dire adieu aux nattes de votre chevelure : les longues touffes à l'anglaise, les bandeaux à la Féronnière et les touffes crêpées, la Maintenon les remplace victorieusement aujourd'hui; avec ces coiffures, les cheveux sont toujours placés très bas en arrière.

Les robes se font d'une longueur démesurée; quelques-unes destinées à des toilettes de visite dans des appartemens tapissés, font en quelque sorte queue.

On voit beaucoup de manchons, mais fort peu de boas; ils sont remplacés par d'élégantes palatines en satin, garnies de de fourrure ou de blonde.

Les fleurs les mieux posées en ce moment sont les Guyennes, les roses crespées et les roses de serre.

Nos Lectrices nous sauront gré de leur indiquer le nouveau domicile de M<sup>me</sup> LALLEMAND, couturière, rue Hauteville, n<sup>o</sup> 2. Nous avons remarqué dans ses ateliers des robes d'une coupe élégante. Nous recommandons aux dames cette maison de couture déjà fort avantageusement connue.

La saison des chants et de la danse est venue; le bruit et le fracas de la ville vont succéder au calme de la campagne; chaque nuit sera donnée à la joie et au luxe. Follet, déploie tes ailes, et, guidé par ton frère le plaisir, papillonne de fête en fête; de ton œil de lyux tu vas analyser les plus fraîches toilettes; tu vas pénétrer jusqu'aux moindres détails d'une parure de jolie femme, exciter bien des rivalités, commettre quelques indiscretions et faire bien heureuses tes confidentes... Allons, allons, Follet, du courage! fais ta provision de pâte de Regnauld, prends tes tablettes et cours, mon pauvre garçon:

tu te dois à tes lectrices, songe à bien remplir un si agréable devoir.

S'il faut en croire tous les bruits de salons, Paris n'aura jamais vu plus de fêtes que celles que l'on projette. Tous les étrangers accourent; Musard compose ses quadrilles; Gagelin fait tisser les plus riches étoffes; Maurice Beauvais chiffonne plus et mieux que jamais; les fleurs éclosent dans les doigts des fleuristes. Il y aura du nouveau en toilettes, en bijoux, en voitures; mais en plaisirs? du nouveau à Paris, où l'on est blâsé sur tout... et cependant il en faut!... Eh bien! oui, mesdames, réjouissez-vous; il y aura du nouveau même en plaisirs: une fête délicieuse, merveilleuse; où seront toutes les jolies femmes favorisées, car il y aura beaucoup d'appelées et malheureusement peu d'éues. Les écharpes se brodent, les cavaliers s'exercent et les chevaux piaffent d'impatience; cette soirée dont je vous parle et dont nous ne pouvons divulguer tous les secrets, sera une fête chevaleresque dans toutes les formes: tournoi, manœuvres, scènes équestres, et tout cela exécuté par de brillans cavaliers, qui compteront chacun dans la salle quelque parent ou des amis.

Les jolies femmes y seront, disions-nous; à ce titre toutes nos abonnés y ont droit, et nous connaissons assez la galanterie de MM. Pellier et Baucher pour les assurer qu'ils disposeront de leur manège jusqu'à sa dernière place, en faveur des dames et surtout des abonées du Follet.

Les honneurs de la soirée seront faits par les élèves, qui, grâce aux progrès qu'ils ont faits sous ces deux habiles professeurs, exécuteront les plus gracieuses comme les plus difficiles manœuvres.

Mieux qu'aucun éloge, ce tournoi, digne des beaux temps de la galanterie et de la chevalerie, fera apprécier l'excellente méthode de MM. Pellier et Baucher, qui ont donné à l'art de l'équitation un si grand attrait, une impulsion telle



qu'ils en ont fait le complément indispensable de toute éducation d'homme et le plaisir favori d'une femme.

Depuis quelque temps, les leçons pour les hommes ont lieu chaque soir à sept heures, et pour les dames, chaque jour, de midi à deux heures. C'est une amélioration toute dans l'intérêt des élèves, qui, autrefois, ne recevaient leurs leçons que tous les deux jours. Il y aura progrès pour eux et surcroît de fatigue pour les professeurs : la décision n'était pas douteuse.

Aussitôt que les nombreux préparatifs de cette fête seront fixés, nous en instruirons nos lectrices.

## LA FONTAINE DU CERF ;

BALLADE TRADUITE DE L'ANGLAIS.



Le cheval du chasseur ne faisait plus que se traîner dans la plaine, demi mort de fatigue. Le chevalier se dirige vers la porte d'un de ses vassaux, et crie qu'on lui amène un autre cheval.

Un autre cheval ! Le fermier l'entend, et déjà il a sellé son bon coursier, son beau gris pommelé. Sir Walter saute dessus : c'était sa troisième monture dans cette mémorable journée.

L'infatigable sir Walter part comme un trait ; il a appelé à lui quelques chiens épuisés qui lui restent encore. Rapide, Braque et Miraud, chiens généreux, l'ont suivi, et, à grand effort, courent après lui sur la montagne.

Et lui aussi, le pauvre cerf, court à perte d'haleine dans les détours de la montagne. Je ne dirai pas quelle étendue de chemin il a parcourue dans sa fuite, ni à quelle crise douloureuse il succombe enfin. Sir Walter le contemple à présent mort, étendu sur la place. Le chevalier a mis pied à terre ; il s'appuie au trône d'une

aubépine ; il est seul : ni chien, ni piqueur, ni valet ne l'a suivi jusque là. Il ne pense alors ni à faire claquer son fouet, ni à donner du cor ; il est là, à contempler sa proie avec une muette satisfaction.

Au pied de l'aubépine à laquelle il s'appuie, le courageux animal qui l'a tant fait courir est étendu, muet aussi, plus faible que l'agneau qui vient de naître, et couvert d'une blanche écume.

Alors sir Walter gravissant la colline, il y avait presque un quart de lieue à monter, il trouva, à trois endroits différents, trois marques du sabot dont le cerf avait laissé l'empreinte dans le gazon. Le chevalier essuya la sueur dont sa figure était toute mouillée, et s'écria : « Non, jamais, jamais pareille chose ne s'était vue ! Il ne lui a fallu que trois sauts pour l'apporter du haut de cette colline escarpée ici en bas, au bord de la source où le voilà !

» Je veux qu'un habile ouvrier vienne faire un bassin à cette source vive ; et, à l'avenir, quand on citera cet endroit, on l'appellera *la Fontaine du Saut du Cerf*. Oui, noble animal, je veux encore, pour mieux faire connaître ton rare courage, élever ici un autre monument : ce sera trois piliers en pierre taillée, plantés chacun à la place où tes pieds ont laissé leur marque dans le gazon. »

Puis il s'en alla, et laissa le cerf étendu raide mort, ses naseaux sans souffle, encore entr'ouverts sur l'eau de la source.

Le chevalier ne tarda pas à accomplir ce qu'il s'était promis, et la renommée s'en répandit dans tous les environs.

Le sire Walter mourut à un grand âge, et ses os reposent avec ceux de son père et de ses aïeux.

J'ai à dire maintenant comment cette histoire est venue à ma connaissance.

Comme je revenais un jour à Richmond d'un bourg voisin, je remarquai dans un vallon solitaire trois peupliers, à trois extrémités d'une place carrée, et un qua-

trième à une petite distance, au bord d'une source.

Je ne pouvais deviner à quoi cela avait été destiné; je retins la bride de mon cheval et continuai de regarder. Je vis encore trois piliers en pierre plantés sur une même ligne; le dernier se trouvait placé tout au haut d'une colline. Mon imagination se perdait sur cela en conjectures, quand je vis venir, du bas du vallon, un homme qui m'eut l'air d'un berger. Je fus à lui, et lui demandai s'il savait ce que cet endroit avait pu être autrefois.

Le berger s'arrêta et me raconta l'histoire de la chasse du chevalier sir Walter. C'était autrefois, dit-il, un joli endroit que celui-ci; mais on dirait qu'à présent il y règne un mauvais air, comme si la place était maudite. Voyez ces vieux fûts de peupliers, à cette heure sans sève et sans verdure: quelques-uns les prennent pour des hêtres, les autres pour des ormes. Il y avait là un bosquet; ici on avait bâti une maison de chasse, la plus belle qu'on pût voir dans tout le pays.

Vous voyez ce qu'est devenu le bosquet. On voit encore la fontaine et les piliers; mais du beau manoir il n'en reste pas une pierre, pas plus que s'il n'eût jamais été. On ne voit jamais ni chien, ni brebis, ni vache, ni cheval s'abreuver dans ce bassin de pierre; et quelquefois, quand tout est endormi, il sort de cette onde un gémissement douloureux.

Quelques-uns disent qu'il y a eu là un meurtre de commis, et que c'est le sang qui crie vengeance. Mais, à mon sens, et j'y ai rêvé souvent, assis au soleil, ici près, tout ceci ne vient que du malheureux cerf qui périt à cette fontaine..... Quelle idée put passer dans le cerveau de cette pauvre bête? Du haut de la colline, depuis le pilier d'en haut jusqu'au bas de la montagne, n'avoir fait que trois sauts! Et regardez, monsieur, la marque du dernier.... Oh! ce fut là un cruel effort, un effort bien étonnant!

Treize heures durant, il courut par ici; d'une course désespérée, et, selon mon simple esprit, il y avait une cause secrète que nous ne pouvons savoir, qui attirait le cerf à cette place. Il semble qu'il aimait mieux cet endroit, et qu'il voulu venir rendre son dernier soupir au bord de cette source.

Peut-être avait-il quelquefois pris son repos ici, dormant au gazouillis de la source, durant la grande chaleur des jours d'été, ou bien cette eau fut-elle la première qu'il but, lorsque, déjà grandetlet, il quitta le flanc de sa mère.... ou bien encore, au printemps, là, au pied de l'auhépine embaumée, il avait, quelques matinales, entendu les chansons des oiseaux. Et que savons-nous? lui, peut-être, il était né à quelques pas de cette source?

FLORENT RICHOMME.

#### LA CELLULE ARDENTE.

(Suite et fin.)

Morentali, endurci qu'il était par la pratique des actes les plus barbares, aurait perdu entièrement le souvenir de la fin épouvantable du gondolier, si, quelques semaines après l'exécution, une réflexion désespérante ne s'était point présentée à lui et ne l'avait point poursuivi de son obsession comme un spectre hideux. Il y avait alors un astrologue célèbre logé, aux frais de l'état, dans une partie isolée du palais du doge. Le mystère de sa présence, l'autorité de sa réputation, la direction de ses études et la nature de ses relations occultes, tout cela, exagéré par le penchant des hommes pour le merveilleux, entourait le savant Aspérini d'un prestige qui se répandait jusque sur le gouvernement et



faisait croître en intensité la craintive servilité du peuple pour ses tyrans.

Le comte, voulant éclaircir ses doutes, résolut de consulter l'astrologue. Sans suite, mais portant des armes sous son manteau, il traversa, au milieu d'un morne silence, une suite d'appartemens déserts et de sombres galeries avant d'atteindre le modeste réduit où l'interprète des astres vivait éloigné du monde. Le comte fut reçu par Aspérini avec une déférence respectueuse; mais il se hâta de lui témoigner combien il vénérât ses profondes connaissances. Cette nature farouche pliait sous l'ascendant d'une fourberie ou peut-être d'une intelligence supérieure. Morentali, tout en protestant qu'il ne voulait point mettre un prix au service qu'il venait réclamer, posa sur la table une large bourse pleine d'or.

Le comte expliqua brièvement l'objet de sa visite.

— Seigneur, je suis prêt à vous assister dans cette recherche, dit l'astrologue; je vois seulement qu'elle peut devenir funeste à votre repos.

— Ma résolution est irrévocable.

— Seigneur, réfléchissez. Nous n'avons point encore invoqué l'assistance de l'esprit mystérieux; vous pouvez encore vous abstenir. Toutes les circonstances que vous avez recueillies jusqu'à présent se réunissent pour vous rassurer; pourquoi vouloir chercher une plus grande certitude? N'est-il point dans la nature des choses de ce monde de présenter toujours un côté enveloppé de mystère?

Les représentations de l'astrologue avaient irrité encore l'impatience et les inquiétudes du comte.

— Je vous l'ai dit, savant Aspérini, je veux savoir la vérité, quelle qu'elle puisse être; épargnez-moi les conseils de la prudence; je ne suis disposé ni à les entendre ni à en profiter.

Le devin n'insista plus, et se prépara à satisfaire le noble Vénitien.

C'était une belle nuit, et Morentali avait pu l'observer en se rendant au palais. La lune éclairait d'un reflet argenté la surface mobile des eaux et les mille formes de la toiture des maisons; les étoiles semblaient puiser à sa vive lumière un éclat inusité.

Aspérini prit le seigneur vénitien par la main, et le conduisit dans l'embrasure d'une fenêtre dont il fit jouer le ressort.

La lune avait disparu, et pas une étoile ne rayonnait à l'horizon; un ciel de plomb enveloppait tristement la nature, et les images les plus fantastiques se dessinaient sur ce fonds indécis. On vit poindre dans le lointain une figure trop confuse pour ressembler à quelque chose de saisissable pour les sens. Le fantôme s'approcha par degrés sans prendre une forme plus définie. Un léger mouvement de l'air et un bruissement presque imperceptible annoncèrent sa présence. Morentali, subjugué par un sentiment d'horreur, se voila la tête avec son manteau.

L'astrologue lui adressa quelques paroles pour le rassurer.

— Vous pouvez, continua-t-il, résumer vos doutes en trois questions; mais souvenez-vous qu'il ne vous est point permis de dépasser ce nombre.

— Mon fils vit-il, demanda le comte d'une voix défaillante.

— Il est mort! gronda une voix rauque, étrange, surhumaine.

Le comte garda le silence: il en savait assez; ses dernières espérances lui étaient ravies. Un profond soupir lui déchira la poitrine.

Il fit un mouvement pour sortir, mais Aspérini lui rappela qu'il restait encore deux questions à faire.

Le comte, d'un ton plus ferme, reprit: — Quel était le bijou que j'avais donné à Julia Venyas?

— Ta femme le porta la dernière fois qu'elle se para.

— Comment Miollano a-t-il pu le reconnaître? ajouta le comte sans paraître attacher beaucoup d'importance à ces paroles.

Mais la réponse lui arracha un cri perçant, et le renversa sans mouvement sur le parquet.

Lorenzo de Castiglia conduisit sa belle fiancée de sa gondole aux degrés de l'église Sainte-Anne. Tout le monde admirant sa jeunesse, sa noble figure et sa brillante fortune, disait qu'il était digne de la main de Giulia de Morentali. Un grand nombre d'affaires d'honneur lui avait acquis la réputation d'un duelliste redoutable, et des succès plus flatteurs, celle d'un homme à bonnes fortunes.

Cependant il n'avait pu réussir à se faire aimer de Giulia, quoique son cœur fût encore libre, et l'éloignement de la jeune comtesse, irritée de ses importunités, avait dégénéré insensiblement en haine. En fille soumise, mais non point sans angoisses, elle s'était resignée au cruel sacrifice exigé par son père. Lorenzo connaissait ses secrètes dispositions, et il affectait de les regarder comme des caprices de femme. Il l'avait recherchée, parce qu'un mariage solide lui paraissait nécessaire pour accroître son crédit et peut-être aussi pour reconquérir l'estime publique. Déjà il voyait la foule se presser respectueusement autour de lui et applaudir à cette union. Rien de plus beau que le cortège des deux époux groupé sur les degrés de l'église Sainte-Anne, en attendant l'arrivée du comte.

Morentali parut, et le cortège défila dans l'église. Les orgues versèrent aussitôt les flots d'une divine mélodie, et un encens précieux parfuma l'air chargé de ces célestes accords. Les amis des deux familles formèrent un demi-cercle devant

l'autel; Lorenzo s'approcha, donnant la main à la belle comtesse, et tous deux s'inclinèrent pour recevoir la bénédiction nuptiale.

Alors Morentali s'avança vers l'autel, et retint la main du prêtre.

— Arrêtez, mon père; j'ai un mot à dire à nos amis et à ces jeunes gens avant que leur union s'accomplisse. Lorenzo et Giulia, et vous tous, ajouta-t-il, prêtez-moi un moment d'attention. Il y a aujourd'hui un mois que je donnai l'ordre aux gardes du conseil des Dix de saisir un gondolier ayant nom Miollano, et de l'amener devant moi dans la chambre de la question pour avoir reconnu le bijou que voici. Regarde, ma fille, et dis-moi si tu te souviens aussi de l'avoir jamais vu?

Giulia prit le bijou, et ses yeux se remplirent de larmes. Morentali continua en ces mots :

— Ah! tu le reconnais aussi, n'est-ce pas? Apprenez donc, mes amis, qu'il a appartenu autrefois à la comtesse de Morentali, et que naguère, pour d'excellentes raisons, je le donnai à une honnête fille, à qui je l'ai repris, comme vous voyez. Miollano avait vu le bijou sur la tête de cette jeune femme et l'avait reconnu; mais comme il s'obstina à garder le silence lorsque je lui demandai des explications, je lui fis briser les os et ensuite je le fis brûler vif dans la cellule ardente.

Morentali s'était exprimé avec une apparence de jactance et de légèreté qui rendait encore sa révélation plus effrayante.

Un frisson d'horreur parcourut l'assemblée. Lorenzo, offensé d'une interruption dont il ne comprenait pas le but et qu'il cherchait en vain à s'expliquer, avait eu peine à contenir son impatience.

— Il me semble, signor, dit-il amèrement à Morentali, que vous auriez pu choisir un autre temps et un autre lieu pour de pareils aveux. Pourquoi venez-vous jeter le trouble au milieu de cette

noble assemblée et remplir d'effroi le cœur de votre fille ?

— Et pourquoi ne le ferai-je pas, seigneur de Castiglia, puisque la victime était mon fils et son frère ?

Ces mots furent suivis des éclats d'un rire insensé. Le comte de Morentali s'appliqua un pistolet à la tête, et le bruit que fit l'explosion se confondit avec le cri de mort de Giulia, qui, le cœur brisé, tomba sans vie dans les bras de Lorenzo.

### Méditations.



Qu'est-ce donc que la vie?... Un éternel orage,  
Un tourbillon obscur, un fugitif écho,  
Un songe par le temps évoqué d'âge en âge,  
L'éclair dans le néant, la fleur près du tombeau.  
Un homme naît; il meurt : rien n'a changé de

[place;

La loi qui régit tout sur les mondes errans  
Gravite sans effort, comme un esprit qui passe...  
Et le soleil reluit sur les os blanchissans.

Naissez, enfans, naissez... la mort est là qui  
[grince...

Vous pleurez, mes petits : auriez-vous peur déjà ?  
Dans le gouffre béant votre corps est si mince !

Vivez, mais hâtez-vous : l'impitoyable est là !...  
Bien ! vous voilà tous grands... Courage, enfans,  
[courage !

Jouissez des plaisirs qu'offre un matin joyeux ;  
Jetez d'amoureux chants aux échos du rivage,  
Avant que la tempête ait envahi les cieus.

Quoi ! Vous avez atteint la caduque vieillesse ?  
Evitant le réseau sous vos pas étendu,  
Après soixante hivers de douleur et d'ivresse,  
Vous portez encore haut votre front chauve et nu ?  
C'est bien !... Mais patience, enfans sexagè-  
[naires :

Le sablier pour vous s'est enfin arrêté ;

Doucement vous irez où sont allés vos pères...  
Allons, encore un souffle... et puis l'éternité !

Au fait, qu'avez-vous vu ? des êtres égoïstes,  
Se disputant un coin pris et repris toujours ;  
Des parias proscrits sur la foi des légistes ;  
Des puissans orgueilleux ; de charnelles amours...  
Ah ! si j'en crois la voix de votre expérience,  
Le monde est aujourd'hui ce qu'il fut et sera :  
Un hochet tout doré qui sourit à l'enfance,  
Une énigme sans but pour l'homme qui s'en va.

J.-A. D.

### LOGOGRIPIE.



Sur mes six pieds, lecteur, je suis homme ou  
[poisson :

Homme, chacun me fait la guerre,  
Et c'est avec juste raison,  
Car à quoi suis-je bon sur la terre ?

Poisson, tel est mon sort, que, j'ai beau reculer,  
Par l'homme ou par les miens je me laisse avaler.

A cinq pieds veux-tu me réduire ?

Je me métamorphose en trois objets nouveaux :

Tantôt j'habite au sein des eaux ;  
Mon éclat a de quoi séduire ;  
Tantôt par moi les matelots

Sauvent les bâtimens de l'abîme des flots ;

Tantôt enfin, dépourvu de cervelle,  
A tout venant j'aime à chercher querelle.

Sur quatre pieds, sans moi, plus de postérité.

Je t'offre une mesure, ou bien cette cité,

Berceau d'un illustre poète,  
Qui pour l'un de nos meilleurs rois  
Jadis emboucha la trompette,

Et chanta dignement ses glorieux exploits.

Mais il est temps que je m'arrête,

Car si de quatre pieds tu me réduis à trois,

Je n'ai plus à t'offrir qu'une stupide bête.



## Annonces.



Nous informons les personnes de province et de l'étranger qui auraient des emplettes à faire à Paris (*en quelque genre que ce soit*) qu'elles peuvent s'adresser à

### MM. ARMAND ROBIN ET COMP<sup>e</sup>,

Commissionnaires, qui s'en chargent *sans aucune rétribution ni augmentation de prix*. On peut indiquer les prix, les magasins, et en exiger les factures. Le choix des Modes, Nouveautés, Lingerie, Toilettes de bal, est confié aux soins des dames de la famille de **M. ROBIN**. — On rembourse en recevant les objets.

**Rue Neuve-des-Mathurins, Chaussée-d'Antin, 12. Affranchir.**

**Rue Montmartre, N° 128,**  
*En face des Messageries.*

GRANDE MAISON ET ATELIERS

DE

**TEINTURE ET APPRÊT**

Dirigés par Tisselin.

Quinze années d'études, d'application et d'expériences ont donné au propriétaire de cet établissement une supériorité incontestable sur la plupart de ses confrères. Par l'analyse qu'il a faite des teintures et des produits qu'il emploie, il a obtenu la découverte, pour le nettoyage et l'apprêt des étoffes de soie, d'un nouveau procédé qui leur donne tout l'éclat et la souplesse des étoffes neuves.

Il se charge également de teindre toutes espèces d'étoffes et de leur donner, sans aucune détérioration, la couleur qui lui sera demandée, *quelle que soit la couleur primitive du tissu*.

**M. TISSELIN** prend l'engagement de rendre une Toilette de Bal dans l'espace de **24 heures**.

Il entreprend aussi les ouvrages de la province.

— Nous recommandons à nos lecteurs la **POUDRE** et l'**ELINIR** de **M. TALBOT**, chirurgien-dentiste, **place de la Bourse, 13.**

**EAU VÉGÉTALE.**

**Ferdinand Hamelin,**

MEMBRE DE L'ACADÉMIE DE COIFFURE ET PROFESSEUR,  
**Passage du Saumon, 21.**

Pour fixer les bandeaux et tous les petits cheveux que l'on ne peut retenir, le sieur **HAMELIN** vient de composer l'**EAU VÉGÉTALE**, qui ne laisse rien à désirer; elle donne aux cheveux un brillant parfait, et, par sa graisse naturelle, les rend aussi doux qu'il est possible de le désirer.

Pour les dames dont les cheveux ne tiennent pas la frisure, il suffit de les humecter un peu de cette Eau, mettre les papillottes, les laisser sécher; par ce moyen, on évite de les passer au fer et on obtient le même résultat.

Prix : 1 fr. 50 c.

**LIBRAIRIE.**

L'éditeur **Hippolyte SOUVERAIN** vient d'ajouter à son catalogue déjà nombreux de bons romans un nouveau livre d'un auteur accoutumé aux succès, *Vendredi Soir*, par Alphonse Karr, est un joli volume que nos lectrices liront avec autant de plaisir que *Sous les Tilleuls* et qu'une *Heure trop tard*, du même auteur. Il est des livres qu'il suffit d'indiquer pour les faire désirer; celui-ci est du nombre, car la deuxième édition paraît déjà aujourd'hui dimanche.

Nous reparlerons de *Vendredi Soir*.

# LE FOLLET,

Courrier des Salons,

## JOURNAL DES MODES,

Boulevard Saint-Martin, 61.

LADY'S MAGAZINE AND MUSEUM.

---

### MODES.

A M<sup>me</sup> de M.....



Lorsque je me sens ennuyée d'un matin sans soleil, lorsque les causeries de Julie ne peuvent me distraire, et que mes vapeurs m'empêchent de faire des visites, qui souvent les augmenteraient, mon seul remède est d'aller visiter mes marchands. J'entre avec une humeur chagrine, et j'en sors guérie, tant est gai le panorama qui s'y déroule incessamment; chez *Gagetin*, chez *Hocquet*, l'on voit passer et la cour, et la ville, et toutes les illustrations en beauté de toutes les classes : c'est presque une école de mœurs.

La femme de qualité veut, pour la ville, une capote gracieuse; mais elle veut avant tout une forme et une couleur qui soient peu adoptées; pour les coiffures de théâtre, peu lui importe; d'ailleurs, les coiffures de

prix sont rarement communes. La femme du banquier veut avant tout une forme gracieuse et une couleur de mode; c'est elle qui donne toujours la vogue à telle ou telle forme, ou telle couleur. La bourgeoise exige un juste milieu entre ces deux modes, pourvu qu'il y ait force fleurs sur le chapeau et que les nuances ne soient pas trop pâles. L'actrice choisit des modes jeunes de forme, de couleurs souvent mélangées, mais qui aillent bien au teint, qui laissent de la place à ses touffes, et permettent d'apercevoir ses pendants d'oreilles. C'est un métier fatigant et difficile que celui de modiste, et si nous y réfléchissons bien, nous les tourmenterions moins quelquefois.

Hier, jour de la représentation *par ordre* aux Italiens, je savais que toutes ces dames voudraient avoir des coiffures nouvelles : aussi, dès deux heures, j'avais choisi la mienne, et j'avais pris ma place



sur le canapé chez *Hocquet*, de la rue Neuve-des-Petits Champs, que, soit dit en passant, votre mère a confondu avec une autre maison de modes du même nom, située dans un autre quartier de Paris.

Jusqu'à trois heures environ, je n'avais vu que des personnes inconnues lorsque l'équipage de la princesse B\*\*\* s'est arrêté. Elle a fait choix d'un turban à la Juive en satin blanc, recouvert de tulle, avec des bandelettes à l'antique, brodées d'or et retombant presque en arrière du cou; elle a pris également un joli bonnet à la Jeanette en Angleterre, orné de paquerettes mauves à tour noir.

M<sup>me</sup> Sch...r, qui est arrivée peu après, a pris un turban musulman en crêpe-velours blanc coupé de maïs, avec le fond en résille de velours blanc et maïs; elle a fait poser sur le turban deux aigrettes jointes au pied par un lien d'or incrusté de brillans; elle a choisi également un bonnet à herbes en blonde-dentelle; ce bonnet, qui est orné d'un bandeau de petites fleurs roses, étroit sur le front, et se terminant par deux touffes d'inégales grandeurs, est aussi garni d'une guirlande de roses, placée sur le fond avec infiniment de grâce.

M<sup>me</sup> D...s se fit porter un petit bord en velours cramoisi, orné de deux ailes d'oiseaux de paradis; sous la passe, elle fit attacher une résille en perles fines et émeraudes. Pour moi, ma bonne Anna, qui ai assez de confiance dans ma modiste, j'acceptai, suivant son avis, un petit bord en velours épinglé rose glacé de blanc, orné de trois plumes d'un rose également tendre; sous la passe, un bandeau de fleurs de pêche formant un peu diadème. J'avais remarqué et même essayé une charmante capote en satin vert pomme, ornée de fleurs de Juliennes d'un vert rosé ou d'un rose vert, d'une nuance insaisissable enfin; elle a été achetée par M<sup>lle</sup> F...n.

l'une des actrices de l'Opéra, les plus en faveur aujourd'hui.

Une autre capote délicieuse qui a été adjugée à une femme qui descendait d'un équipage aux armes du duc de G..., était en velours épinglé vert myrthe, liseré de satin vert pomme; le ceintre était formé de deux rubans de satin de deux verts différens roulés les uns sur les autres, et venait se terminer au pied d'un bouquet de petites têtes de plumes vert myrthe, panaché de vert pomme.

Je vous passe sous silence une foule d'autres articles plus ou moins jolis; je ne vous parlerai pas non plus des choux qu'il a fallu, contre le gré des modistes, poser à la place de fleurs ou de nœuds gracieux.

Je vous dirai en grande confiance qu'il est, dans un quartier assez éloigné, une modiste qui ferait honte à bien des magasins du grand quartier: c'est le magasin de la *Coquette*, du passage du Saumon, n<sup>o</sup> 13. J'y ai vu de fort jolies modes, et je vous les recommande: vous savez si je suis difficile; mais je vous assure que les modèles de Madame *Astier* sont fort gracieux, et notre amie Elisa de B\*\*\* porte un délicieux chapeau en satin pointillé, qu'elle y a acheté.

Jamais, ma bonne Anna, les Parisiennes n'auront été aussi coquettes. Oh! pourquoi donc ne venez-vous pas à Paris? Je serais si heureuse de faire décroûler devant vous ce panorama vivant; mais comblez sur mon zèle et mon aptitude à vous dédommager par mes lettres.

Votre dévouée.

...

La gravure que nous publions aujourd'hui représente le modèle du manteau *Maintenon*, un des plus gracieux que la coquetterie ait inspiré à *Gagelin*. C'est une chose curieuse, que d'un collet rond et aussi petit, on puisse faire instantanément un délicieux capuchon.

## DES JEUX

## ET DE LEUR INFLUENCE MORALE.



Je n'entreprendrai pas, chers lecteurs, de vous décrire ici les avantages et les désavantages du trente-et-un, de rouge et noire, de pair ou impair, et d'une infinité d'autres gentilleses qui font la fortune d'une administration toute paternelle et qui ne veut que le bien de tous ; je ne vous dirai pas non plus tout le bonheur qui découle sur le peuple de la sublime invention de la loterie royale, car, sur ce sujet surtout, je pourrais vous conter bien des choses dont je vous ferai grâce, attendu que l'on a enfin décidé la suppression de cette roue de fortune, et que je ne ferais qu'exciter en vous des regrets superflus. Je vous ferai seulement part de ce que me disait hier soir ma portière en pliant soigneusement un quaterne qu'elle nourrit depuis plusieurs mois : « Oh ! Monsieur, me disait-elle, on va zabolir la loterie ; si c'est pas une horreur ! c'est encore ces gueuses de gens riches qui veulent empêcher le pauvre peuple de faire fortune ! moi qui a une quaterne si bonne, bien que no peu paresseuse, je pourrais vous dire comme quoi c'est une sornambule qui me l'a... » Et là dessus la bonne femme me raconta une histoire merveilleuse que je me propose de vous confier aussi, mais un de ces jours, car je m'aperçois que je sors de mon sujet. Je dois donc vous dire l'influence des jeux sur l'avenir, mais j'entends parler de ces jeux, délassements de de l'enfance qui souvent développent en nous de grandes dispositions et dotent la patrie de ses illustrations.

Feu M. Bernardin de Saint-Pierre nous a démontré à tous comme quoi le nom que vous donnez à un enfant exerce une influence sur tout son avenir ; feu M. Gall, comme quoi le nom n'y fait rien, et la

bosse tout ; moi, je viens vous dire aujourd'hui que le nom et la bosse n'y feront rien, si, par un moyen tout naturel, vous ne faites éclore les dispositions qui germent dans les têtes de vos jeunes enfans, et je viens, preuves en mains, chercher à vous convaincre.

Napoléon, que nous connaissons tous plus ou moins particulièrement, n'avait aucun homonyme qui pût lui inspirer sa gloire ; mais dans les jeux qui occupaient son enfance se révélait son goût pour les combats, et c'est au collège de Brienne, derrière des remparts de neige, avec des balles de neige qu'eurent lieu ses premières armes, et que grandit l'homme qui devait être un jour le plus célèbre guerrier du monde.

Le jeu du *partner* fut la récréation favorite de Franklin pendant son enfance. Dès sa plus tendre jeunesse, M. de Lacépède faisait son unique distraction des simples jeux de l'oie, de pigeon vole, de loup y es-tu ?

Garnerin, notre premier aéronaute, enlevait les cerfs-volants avec une rare adresse, et M. Lennox jouait toujours au ballon.

Le riche fermier de jeux moins innocens que ceux-ci, de cet antre où s'engloutissent tant de fortunes et d'où coule tant de sang, cet homme, dis-je, avait toujours un râteau à la main : les uns prétendent qu'il devait être jardinier ; d'autres, que ce râteau révélait déjà sa prédilection, et qu'il devait un jour lui amener l'or de ses concitoyens.

Daguerre, cet artiste célèbre, immortel par son Diorama, préférait une optique et des couleurs à toutes choses.

Taglioni, notre délicieuse sylphide, qu'une malencontreuse entorse enlève aujourd'hui à ses nombreux admirateurs, a passé son enfance à rechercher les plus légers papillons.

Il n'est pas un buraliste de loterie qui n'ait grandi dans un sac de loto.

Enfin, quo de Rotschild en herbe ont joué à la bascule l que de principicules ont préféré le jeu du roi détroné, et combien de puissantes grandeurs celui d'ôte-toi de là que je m'y mette!

Je pourrais vous elter ainsi une foule de personnages très connus à Paris; mais cela vous intéresse fort peu, et puis l'on nous défend la politique... Co que je puis vous dire encore, c'est que l'enfant qui n'a pas, dans sa jeunesse, donné quelques momens aux jeux, n'a jamais fait qu'un homme nul. — Après vous avoir cité quelques exemples qui vous auront convaincus de l'influence des jeux de l'enfant sur l'homme, je vous dirai qu'autrefois, l'on n'avait pas, comme aujourd'hui, des jeux bien caractérisés qui pussent agir d'une manière toute positive; de là l'analogie quelquefois un peu indirecte des récréations de l'enfance de nos pères avec leur destinée. Comme j'ai une nombreuse progéniture et que, persuadé de mon sujet, je tiens à développer leurs dispositions sans les contraindre, j'étais très indécis sur les moyens d'y parvenir, lorsqu'il y a quelques jours, je reçois une circulaire avec ce titre : FABRIQUE DE JEUX, chez M. Auguste, rue Chapon, n° 3; vite, je prends ma canne, mon chapeau et me voilà parti pour la rue Chapon : là, j'achète tout ce qui se présente; je rentre, j'étale sur une table une foule de petites et de grandes boîtes, et je laisse mes enfans cholsr pendant quelques instans; mon aîné s'empare du *cavatier* et de l'*enfant du régiment*; mon second, d'une boîte d'architecture; ma plus jeune fille dévore *Taglioni*, sa sœur, le *phénix des poupées* et l'*école du goût*, et depuis ce temps je sais ce qu'ils seront : l'aîné ne s'occupe plus que d'art militaire; son frère fait des châteaux, puissent-ils ne pas être en Espagne! ma Clara danse à ravir, et sa sœur Louise chiffonne avec un goût qui promet à la France une *Maurice Beauvais*. Pour moi, qui suis heu-

reux, je remercie le hasard qui m'a fait trouver la circulaire et connaître la rue Chapon, et je veux faire part de ce trésor à tous les parens; je leur indiquerai donc rapidement ce que j'ai vu et acheté.

*Taglioni*, boîte charmante renfermant la *diva* de la danse avec tous les costumes de ses rôles;

Le *Phénix des poupées*, avec toutes les toilettes d'une femme depuis l'enfance jusqu'à l'âge mûr, et Dieu sait s'il y en a!

L'*Ecole du goût*, choix de modes nouvelles, où, par parenthèse, le *Follet* a quelquefois été consulté;

Le *Cavatier*, histoire de nos costumes militaires résumée en un joli cavalier qui revêt tous les uniformes;

Le *petit Architecte des monumens de France*; les *Contrastes*, charmans tableaux de mœurs;

L'*Enfant du régiment*, qui prouve comme quoi, en France, chaque soldat porte dans sa giberne un bâton de maréchal, ce qui est essentiellement juste, puisqu'il y a 400,000 soldats et douze maréchaux de France; mais nous n'y regardons pas de si près, et la foi nous sauve.

Puls des *alphabets*, des *syllabaires*, rendus attrayans par leurs gravures; des *optiques*, des *écrans mécaniques*, des *corbeilles à ouvrage*, et principalement des *caricatures mouvantes*, sarcasmes pleins d'esprit, qui dérideraient les fronts les plus sévères.

Vous le voyez, chers confrères en paternité, avec un choix peu dispendieux vous pouvez assurer le bonheur de toutes vos familles; je vous rappellerai surtout que l'enfant qui ne joue pas ne fait jamais qu'un sot, désagrément que j'ai éprouvé par moi-même et contre lequel je veux au moins vous prémunir.

## Honneur et Souffrance.



L'unique chambre du pauvre ménage annonçait l'extrême souffrance de ses habitans ; à bien examiner, l'œil retrouvait quelque vestiges d'opulence, un certain air de soin et peut-être de grandeur, une misère de bonne compagnie ; des contrastes dans l'ameublement, et cependant rien de ridicule ; de l'affligeant, du pénible ; oh ! vous en auriez eu plein le cœur.

C'étaient des malheureux qui n'étaient pas habitués de l'être, qui n'étaient pas devenus pauvres par inconduite, deux êtres pleins d'honneur, qui auraient pu être riches s'ils l'enssent voulu, et qui moururent de faim pour s'être mutuellement encouragés à être fidèles au Grand-Homme, et à ne pas servir un prince qui nous était imposé par les baïonnettes étrangères : faibles créatures bien arriérées du grand siècle, sacrifiant au préjugé malgré l'exemple contraire, croyant enfin à la réalité d'un mot vide de sens pour tant de gens, *l'honneur*..... Mais ils étaient jeunes tous deux !

Quatre ans, jour par jour, s'étaient écoulés, et à pareille heure des quadrilles joyeusement brillans effleuraient le parquet des salons d'un riche hôtel de la Chaussée-d'Antin. Il y avait dans cette fête des fleurs, des femmes richement parées, des uniformes couverts d'aigles majestueuses (c'était en 1812), de dévotans sourires et des plateaux de punch en profusion..... Lorsque l'immense pendule de bronze marqua minuit, une jeune fille se leva tremblante sur un signe affectueux de sa mère, et se glissa timide et rougissant de pudeur. Un jeune homme, en brillant uniforme de la garde impériale, était dans l'antichambre ; en bas, à la porte, un élégant coupé de remise : la bonne mère embrassa sa fille, et toutes deux versèrent des larmes dignes d'être recueillies par les anges

Le jeune homme s'avança : « elle sera heureuse de tout mon bonheur et du sien », dit-il d'une voix belle d'émotion, et il regardait le ciel, où déjà se pesaient pour elle et pour lui des destinées de fer, car ce regard ne devait pas être accueilli : leur place était sans doute marquée parmi ceux qui doivent être récompensés pour avoir beaucoup souffert.

Les danseurs ne s'aperçurent de cette disparition que pour y trouver l'occasion de louer les jeunes époux, et leurs vœux furent tous francs et sincères : ils étaient faits par les compagnons d'armes du jeune marié. Jamais peut-être il ne fut plus parlé de bonheur, comme s'il n'était pas assez prouvé que les prévisions des hommes sont toujours frivoles et moqueusement parodiées par l'avenir qui ne ment jamais.

Quatre ans après, plus de bals, plus de fêtes, plus d'amis rians, plus de joyeux prophètes, plus de mère attendrie et fière de l'ange qu'elle avait pour fille, et, si tout cela constitue le bonheur, plus de bonheur!... plus d'amis, car ils sont tous morts ; leur fidèle sang a rougi les plaines de Waterloo.

Quant à la pauvre mère, elle mourut un soir, après avoir béni ses enfans et prié Dieu pour l'exilé de Sainte-Hélène, car Napoléon avait été son bienfaiteur, et elle, bonne et simple, avait eu le courage de ne pas l'oublier.

Voyez maintenant cette alcôve dont les rideaux sont tirés avec soin ; à côté, sur une table, une lampe à la lueur pâle, des fioles à demi-vidées, puis, dans un fauteuil, un homme à la tête dégarnie, qui cache ses traits dans ses mains ; un silence effrayant que trouble seul le vent d'hiver sifflant des plaintes lugubres dans la cheminée sans feu : on dirait la veillée d'un mort.. Une toux sèche et fréquente perce derrière les rideaux.

Le médecin venait de sortir, et avec lui une pièce de cinq francs, la dernière qui



restât au pauvre ménage ; elle n'était pourtant là que du matin : c'était le prix d'un tableau de genre donné par un marchand qui l'avait revendu deux louis *en conscience*. Il y avait au fond de la chambre un chevalet et une aquarelle inachevée.

L'homme qui veille devant l'alcôve s'agite convulsivement : « Morte avant le jour !... elle, ma femme ! le docteur me l'a dit froidement, sans mystère : je l'avais payé pour cela... Morte ! cela devait être ; cette toux, cette toux déchirante devait la tuer !... et puis la misère, l'horrible misère !... J'ai pourtant beaucoup travaillé ! »

Il se leva et marcha lentement, à pas inégaux... puis il continua :

« Rien, plus rien !... mon uniforme, mes aiguillettes, mon épée, mes épaulettes, j'ai tout vendu, tout, et je n'ai pu racheter la vie de ma femme !... ma croix d'honneur, gagnée sur le champ de bataille et payée de mon sang... vendue !... il ne me reste plus que le ruban !... et je n'ai pu prolonger d'une heure l'existence de l'ange auquel j'étais uni ! Malédiction ! Ils ont voulu m'acheter l'honneur !... l'honneur !... Oh ! si quelqu'un eût voulu acheter mon sang goutte à goutte pour sauver ma femme !... mais non, l'honneur seul, un serment !... Voilà sans doute pourquoi tant de grosses épaulettes sont si riches. Trahir mon drapeau ! horreur !... ses couleurs ont été couvertes de gloire et consacrées par un héros ; je leur resterai fidèle, car l'autre . . . . .

Et voilà que, dans cet alcôve, tout finit pour moi maintenant : honneur et souffrance, amour et douleur. »

A ce moment, un nom fut prononcé dans l'alcôve mortuaire. Le malheureux tressaillit et s'élança.

« J'ai froid, dit une voix faible ; porte-moi auprès du feu ! »

Du feu, il n'y en avait plus, et plus un sou pour s'en procurer. Le pauvre mari

aurait donné en ce moment sa vie pour une pièce de monnaie, eût-elle même été à l'effigie de... Bézélzébuth. Il chauffait de ses mains et de son haleine les pieds de la mourante et sanglotait tout bas. Quel moment pour secourir tant d'honneur et tant de misère ! Quelle bonne fortune pour des princes humains et généreux !

Un violent coup de sonnette fit retentir la chambre. La malade se leva à demi, et retomba... morte ! Cependant on continuait d'agiter la sonnette, et le pauvre veuf marcha vers la porte par instinct et comme un somnambule. Là, les forces lui manquèrent, et il s'affaissa sur lui-même... Et quand le commissaire de police et les mouchards eurent pénétré dans la triste chambre, ils verbalisèrent sur des cadavres.

## TALMA EN REPRÉSENTATION.

Talma éprouvait toujours un sentiment de crainte lorsqu'il était en scène, et redoutait tout ce qui pouvait prêter à rire aux spectateurs.

Dans une ville de province, à Lille, je crois, il remplissait un jour le rôle de Jacques Molay, dans les *Templiers*, de M. Raynouard ; il était fort mal secondé. Au moment le plus pathétique, lorsque les Templiers, condamnés par ordre de Philippe-le-Bel, se préparent à marcher à la mort et que le grand-maître, plein d'un saint enthousiasme, s'écrie : Ce n'est pas le supplice, c'est

La gloire du martyr ;  
Remercions le ciel, qui nous l'accorde à tous !

Talma aperçoit, près de lui, un Templier porteur de la plus hideuse figure que l'on puisse imaginer : une large bouche, de longues dents se montrant en dépit des lèvres, un gros nez rouge, des yeux dont



L'un descendait vers le parterre tandis que l'autre s'élevait en louchant vers le lustre. Talma, désolé, s'imagina que tout l'effet de la tragédie va être manqué; les bras élevés et le regard calme, il ressemblait en ce moment au juste qui voit le Monde s'écroûler et ne s'en émeut pas... Cependant, sans rien changer à sa situation, il appelle à voix basse et avec colère le directeur :

— M. Bernard!

M. Bernard était tout près de lui, les bras pieusement croisés sur la poitrine : il pria Dieu, et se préparait à être brûlé vif; néanmoins il répond :

— Monsieur Talma!

Talma continue :

Que le feu des bûchers s'allume autour de nous!  
Que le fer de la mort s'agite sur vos têtes!  
Je suis prêt! L'êtes vous?...

Quel est donc cet animal habillé en homme qui est à ma droite? comment avez-vous pu placer près de moi une pareille figure?

Bernard : — J'en suis bien fâché, Monsieur Talma, mais....

Talma :

Oui, je vois que vous l'êtes!

Grand Dieu! je te bénis; tu répands dans nos

[cœurs

Un ouvrage plus grand encor que nos malheurs!

Bernard, *avec onction, les yeux mouillés de larmes et la tête baissée* :

— C'est vrai, il est bien laid; c'est un teinturier de cette ville nommé Flamand; il joue par amour pour l'art. Nous ne sommes pas riches en figurans, et j'ai été obligé....

Talma :

Dieu veut que l'univers reçoive un grand exemple. Ces soldats de la Foi, ces défenseurs du Temple,

[etc.

Dites-lui donc de s'éloigner.

Bernard, *S'adressant au teinturier sans le regarder* :

— Éloignez-vous!

(Tous les comparses s'éloignent au lieu de se presser autour du grand-maître.)

Talma, plein de ferveur, se retourne vers les Templiers, et s'écrie :

O dignes chevaliers!...

Où sont-ils donc, ces imbéciles?

Bernard, *aux figurans* :

— Venez donc!

(Les figurans reviennent en foule, et toujours l'homme au nez rouge le premier.)

Talma :

Amis, puisque la vie

Ou plus tôt ou plus tard doit nous être ravie,  
Bénissez nos périls.

Que le diable l'emporte! Allons donc, monsieur le teinturier, éloignez-vous de moi.

C'est par eux qu'aujourd'hui

Dieu marque le chemin qui nous ramène à lui....  
Mais quoi!...

Il ne s'en ira pas!

Dois-je affliger encore votre constance?

Cachez vous derrière les autres!

Flamand :

— Je ne veux pas être derrière, moi...  
j'suis mieux habillé qu' l's autres, tiens.

Talma :

— Va-t-en au diable, butor!

Amis, etc.

Flamand :

— Je casserai le cou à ce grand acteur.

Talma, *l'embrassant* :

— Je te ferai mettre à la porte.

O consolant espoir! supplice glorieux!

Mes amis, l'échafaud nous rapproche des cieux.

Et pendant tout ce colloque le public fondait en larmes.

---

## REVUE DES THÉÂTRES.

### THÉÂTRE ITALIEN.

*La Cenerentola.* — Début de M<sup>me</sup> Albertazzi.

M<sup>me</sup> Albertazzi, qui avait débuté dans *Anna Bolena*, avait été assez bien accueillie du public difficile de l'Opéra Italien, et pourtant sa méthode de vocalisation demandait plus de délicatesse; on lui reprochait aussi le manque d'expres-

sion que l'on attribuaît à sa timidité, car M<sup>me</sup> Albertazzi est une fort jeune et jolie Anglaise, qui semblait fort embarrassée : c'était peut être la rivalité de la charmante Julia Grisi; on a fait toutes ces parts-là à la jeune débutante en l'attendant à une autre épreuve et à un autre rôle. Elle a reparu dans la *Censurata*, et a été mieux accueillie encore : d'abord elle y est supérieure, elle s'abandonne davantage et a montré plus d'assurance; son jeu était aussi plus animé; elle n'est fort bien chantée son duo avec Rubini, et a été tout à fait ravissante dans le sextuor du second acte. En somme, M<sup>me</sup> Albertazzi est une bonne acquisition pour les Italiens, et le public l'a prouvé cette fois par le bon accueil qu'il lui a fait.

#### THÉÂTRE-FRANÇAIS.

*Le Mariage raisonnable*, comédie en un acte.

Petite pièce bien jouée par M<sup>lle</sup> Plessis et Noblet et Menjaud, jeune homme plein d'âme et de talent : il faut dire aussi que Provost est fort bien placé dans le rôle de Noirmont; il a donné à ce rôle, assez commun, un cachet d'originalité et de naturel; enfin la pièce doit plus aux acteurs que les acteurs à la pièce, qui est assez invraisemblable et assez musquée; elle aurait été très bien accueillie au Gymnase, si le Théâtre-Français ne s'en était emparé.

#### GYMNASE DRAMATIQUE.

*La Pensionnaire mariée*, par M. Scribe.

Encore une pensionnaire! c'est une chose étonnante combien M. Scribe se sert des pensions! En vérité, si ses institutions dramatiques touchaient des droits d'auteur, cela diminuerait beaucoup les siens; aussi vous me répondrez : si M. Scribe était obligé de diminuer ses droits, ses héroïnes ne seraient plus des pensionnaires, et cela n'en ferait pas plus mal. Cette pièce, qui a beaucoup de ressemblance avec l'*Ortogénaire*, est fort bien jouée par Ferville, Paul et Madame Allan.

#### THÉÂTRE DES VARIÉTÉS.

*Le Jugement de Salomon*, folie-vaudeville en un acte, de MM. Duvert et Lausanne.

Cette pièce est une parade qui ne supporte pas d'analyse.

Dans le public on n'a pas trouvé deux mères qui se l'arrachent : Salomon n'a rien à faire dans ce jugement-là.

La pièce restera aux auteurs. Francisque et

Cazot ont pourtant fait tous leurs efforts, et le public leur en a tenu compte.

#### THÉÂTRE DU PALAIS-ROYAL.

*La Tirelire* a été fort bien jouée par Achard, joyeux et intrépide courreur de grisettes, qui place de l'argent à la caisse d'épargnes, et, en cela, donne l'exemple à Sainville, vrai pilier du 113. M<sup>lle</sup> Pernon est charmante dans un rôle de grisette, et M<sup>lle</sup> Emma est naïve et jolie comme toujours. Sainville aussi a été entraînant et plein de verve : une perle de plus à ajouter aux jolies parures de M. Dormeuil.

#### THÉÂTRE DE LA PORTE-SAINT-MARTIN.

*L'Héroïne de Montpellier*.

Voici pourtant un beau titre, que M. Lemerrier aura été enchanté d'avoir trouvé, et M. Harrel d'avoir accepté. Depuis quelque temps, il faut le dire, M. Harrel s'entend à la littérature de son théâtre, comme un lieutenant de gendarmerie. Ce titre-là faisait espérer une pièce héroïque, et par conséquent fertile en belles actions, une pièce pure de crimes et d'horreurs; eh bien! il y a tout ce qu'on peut désirer en ce genre : il y a viol, assassinat, apoplexie.

L'anglais Degby est un puritain amoureux de l'héroïne de Montpellier; il s'introduit par une échelle double dans l'appartement de la jeune personne; celle-ci résiste et se sauve par la fenêtre. Degby, en sortant de chez elle, affecte de quitter une bonne fortune, et fait en sorte d'être vu. La belle, la vertueuse Judith est déshonorée dans Montpellier, ville qui était très scrupuleuse dans ce temps-là. Judith, qui ne veut compromettre personne pour se venger, et qui veut laisser à la terre son père et son amant, autre anglais nommé lord Echester, qu'elle aime, prend le parti de provoquer Degby en duel; elle le tue d'une balle dans la poitrine. Ceci amène une belle scène, que la charmante M<sup>lle</sup> Adolphe a bien jouée; quand cette jeune fille aura développé son organe, faible encore, et ses jolis petits bras, trop délicats encore pour le drame; quand elle sera enfin, comme M<sup>me</sup> Dorval, vouée par l'habitude de toutes les douleurs, elle sera, pour un théâtre, une excellente possession.

Le mot du logogriphe inséré au dernier numéro est *Canors*, dans lequel on trouve : nacre, ancre, ordans, acre, Caen et âne.

# LE FOLLET,

Courrier des Salons,

## JOURNAL DES MODES,

Boulevard Saint-Martin, 61.

LADY'S MAGAZINE AND MUSEUM.

---

MODES.

A M<sup>me</sup> de M....



Tous les provinciaux, et vous peut-être la première, ma chère Auna, nous taxez de légèreté, nous autres habitans de Paris, et vous ne réfléchissez pas que l'existence ici est un véritable panorama mouvant, qui nous force en quelque sorte à l'inconsuance; c'est une suite incessante de sensations tristes ou gaies tour à tour. A peine commençons-nous à oublier Fieschi, que soudain Lacenaire est venu occuper toutes les pensées et fournir le texte de toutes les causeries. Vous aurez lu les détails du procès de cet homme si froidement cruel, et qui, par sa beauté, sa hardiesse et son mépris de la vie, pourrait nous rappeler ces célèbres brigands napolitains, si l'amour eût été pour quelque chose dans sa courte, mais terrible carrière.

*Don Juan d'Autriche* est venu parta-

ger l'admiration du public avec le nouveau tableau de M. Daguerre, et voilà que déjà il est question de tout oublier pour la *Saint-Barthélemy*. L'affiche n'en fait aucune mention, mais les journaux annoncent cet opéra pour le mois prochain. Si l'on en croit les journalistes, les auteurs qui fréquentent l'Opéra, la musique de Meyerbeer n'aura pas à redouter la comparaison avec celle de *Robert*; quant au poème, on sait que depuis long-temps on n'en fait aucun cas à l'Académie royale de Musique; pour les évolutions, la mise en scène, les costumes et les décors, on assure qu'ils seront plus merveilleux encore que ceux de la *Juive*. Que sera-ce donc?

Une première représentation à l'Opéra, c'est la réunion des modes les plus nouvelles, des étoffes les plus riches, et c'est une solennité d'autant plus rare que je serais désolée d'y manquer; et cependant,

sans Amélie, qui m'a fait la galanterie d'une place dans la loge qu'elle loue à l'année, je n'aurais pu, à quelque prix que ce fût, y assister, puisque depuis long-temps il n'y a pas une seule place, dans toute la salle, dont on puisse disposer.

Si j'en crois toutes les dames de notre société, les petits bords seront en majorité à cette représentation. Les princesses ont paru aux Italiens avec des petits bords de velours épinglé blanc, et il est probable que les femmes élégantes suivront l'exemple de la cour et adopteront généralement cette coiffure, qui sied mieux que les turbans, et qui s'orne également de plumes et d'oiseaux de paradis.

Une nuance qui fait fortune aujourd'hui est la purpurine; une capote demi-toilette ou un petit bord en velours de cette nuance sont deux coiffures d'un excellent goût. En satin, le vert myrthe est toujours la nuance la mieux portée. Dans le commencement de la saison, on mettait aux capotes vert myrthe des lisérés vert chou, une fleur et des rubans de deux verts. Aujourd'hui, dans les maisons qui donnent le ton, on met des lisérés citron, et l'on orne le chapeau d'un ruban de satin uni, la fleur en velours vert myrthe, et le cañon citron.

Maintenant que les rubans brochés de mille nuances sont presque généralement remplacés par des rubans d'une seule couleur, on commence à poser des fleurs sur les capotes de velours; sur celles de velours épinglé, les plumes seules sont bien. Rien n'est si joli qu'un chapeau de velours épinglé scabieuse, purpurine ou écarlate, orné de trois têtes de plumes et de ruban de satin de même nuance uni, ou broché couleur sur couleur.

Les résilles, dont je vous ai parlé dans mes dernières lettres, commencent à disparaître; les bonnets avec guirlandes ont une vogue que l'on pourrait taxer de prodigieuse.

Au revoir, ma bonne Anna; le *Follet*, que j'ai choisi pour courrier, vous portera cet hiver de nombreux détails qui seront, je l'espère, d'un grand intérêt pour vous.

...

*P. S.* Je vous envoie une corbeille dite à la Renaissance. Dites-moi si jamais on a mieux imité l'écaillé, et si corbeille à ouvrage fut jamais plus coquette et plus commode; et cependant ce travail si léger, si bien décomposé est en métal bien solide. Je l'ai choisie chez *Coiret*, fabricant de peignes métalliques, rue Saint-Denis, 550. C'est ce que je sais de plus nouveau pour une travailleuse comme vous.

On porte toujours des robes fort longues, et, comme nous l'avons dit, les toilettes de grands diners ou de visites cérémonieuses ont une tendance à former la queue; les manches ont une ampleur plus raisonnable; on en remarque beaucoup qui forment manches justes sur l'épaule et dont l'ampleur ne se développe que vers le milieu du haut du bras; plusieurs robes de bal ont la manche courte, juste sur l'épaule et assez d'ampleur jusqu'au coude.

On brode beaucoup de robes en forme de tabliers; chez *Gagetin* nous avons vu des redingotes en velours brodées devant, et plusieurs étoffes brochées d'une disposition toute nouvelle, qui convient à merveille pour les redingotes brodées en tablier.

Ce travail, tout à fait riche, mérite les plus grands éloges; également dans cette maison nous avons vu un choix de cachemires de la plus rare beauté, et nous y avons vu déballer de grands cachemires, nouveauté type d'une merveilleuse en toilette négligée du matin.

Jamais nomenclature de nouveautés ne s'est offerte plus riche et plus variée que

celle qui nous a été montrée dans les magasins *Gagelin*, et pour la facilité de nos abonnées, nous essaierons de leur donner la clé de toutes ces richesses.

D'abord nous parlerons des manteaux, et nous citerons le *Tissu du Liban*, le *Druzien*, le *Nitka*, l'*Ephraïm*, et le *Maintenon*.

Pour jolies robes habillées ou pour redingotes de promenade, nous avons remarqué le *gros de Bombay*, le *reps de Carthage* et celui de *Siam* ;

Les *satins d'Abyssinie*, *Il-Kair*, *Mohican*, *Velouté*, *Abencérage*, *Impérator*, *Lavallière*, *François I<sup>r</sup>*, *Zuléma*, *Athambra*, *Couronne de Cymodocée*, *Feuilles de Roses* et *Rose des Bruyères*.

Les plus jolies armures sont les *Marmozza*, *Tarpienne* et *Tisiphone*.

Les Gazes : *Cornélie*, *Iduencée* et *Bianca*.

Les Tulles : *Zirka*, *Thabor*, *Emmaüs*.

En Fantaisies : la *Clochette*, le *Daukans*, le *Coralin*, la *Diamantine*, la *Brillantine* et le *Pointillé*.

Les couleurs favorisées sont le *lynx*, *purpurine*, *Lamartine* et *bleu Louise*. On porte aussi la couleur *aurore*.

La *gaze-dentelle* ou gaze-Malines est une des plus jolies nouveautés que nous ayons remarquées cette semaine; nous avons su qu'elle sortait des magasins des *Deux Nuits*, place de la Bourse, 31. Cette étoffe, employée pour turbans et pour robes de soirée ou de bal, produit un effet miraculeux.

Le manteau *Mazèppa*, que nous avons vu dans ce magasin, jouit de toute la vogue que nous lui avions prédite.

On voit toujours beaucoup de passementeries aux redingotes et aux manteaux; les modèles sont des plus variés. Nous avons vu de fort jolies dispositions que les premières maisons de Paris expédiaient à leur succursale du Nord, chez

M. Gaillard-Lafuite, fabricant de passementeries, rue Esquermoise, à Lille. Cette maison, qui reçoit les modèles de Paris, les fait exécuter dans sa fabrique, où ils paraissent en même temps.

On ne voit plus que très peu de bandeaux dans les coiffures en cheveux. Notre dernière coiffure a fait fureur aux Bouffes cette semaine : elle y était portée par trois femmes dans la même soirée.

Les chapeaux se font en velours maron, purpurin, vert ou noir, ornés de rubans et plumes assortis à la nuance.

Quelques modistes mettent des rubans de couleur sur le velours noir.

Pour la promenade en voiture nous signalons une nouveauté du plus grand style et du meilleur goût : ce sont les chapeaux de velours épinglé paille, ornés d'une longue plume-saule, nouée de marabouts; sous la passe, deux petites touffes de plumes de haras sont mêlées à la blonde.

Nous avons aperçu aussi de charmantes capotes ornées de petites aigrettes teintes; sous la passe sont posées, en forme de diadème, cinq roses rosées de Batton.

Au spectacle peu de dames se montrent en capote; la généralité porte des turbans, des bonnets de blonde ou des chapeaux à petits bords.

Les jeunes femmes qui donnent le ton sont coiffées de la résille espagnole de *Maurice Beauvais*.

Nous ne pouvons rendre l'impression que fait naître cette ravissante coiffure, dont la grâce et l'élégante étrangeté décèlent une touche artistique. A voir les dames coiffées de cette résille, écarlate, verte bleue ou noire, ornée de perles blanches, on se croirait transporté dans un cercle de Plaza-Mayor ou dans les jardins de Buen-Retiro, à Madrid.

On porte les turbans et les chapeaux relevés, un peu plus grands, cet hiver.

Les turbans sont de forme arabe; les draperies sont mêlées d'agrafes ou de braçlets de pierreries.



Les chapeaux à petits bords se posent entièrement de côté, ce qui donne au visage un air mutin qui ne méseid pas.

Les bonnets qui sont le mieux portés sont ceux à la Charlotte Corday, à la Grecque, à la Jardinière, et ceux de tulle-illusion, avec longues barbes tombant devant.

Les merveilleuses négligent de porter de grands manteaux; elles préfèrent les coquets mantuas, descendant jusqu'au bas de la taille, que *Gagelin* a su introduire dans la haute société. Ces sortes de grandes pélerines se font en satin rose, bleu ou blanc, doublées d'hermine ou de cygne.

Les dandys viennent aux Bouffes en habit bronze irlandais, gilet noir semé de dessins de couleur, cravate noire et pantalon de coteline noire.

Le manteau d'Humann est le seul admis pour la sortie du spectacle.

### LES DERNIÈRES FLEURS.



Le mois dernier on admirait encore les roses pompeuses des *Dalhias*: c'est la fleur de luxe, et le sincère ami de la nature et de l'art ne recherche que les trésors d'affections et de poésie. Que sont devenues les *Véroniques* bleues, qui éclosent au pied des buissons, sous les tièdes haleines de Mai? fleur légère, qu'une gracieuse mélodie de M<sup>me</sup> Tastu a pour toujours associée à nos plus aimables souvenirs politiques. Et ces *Digitales* pourprées qu'on trouvait à l'orée du bois aux plus beaux mois de l'année?... Quelques nuits d'un froid pénétrant ont fané et emporté la gloire des *Dalhias*.

Vos yeux ont, ce mois-ci, rencontré dans les jardins quelques roses survivant à leur nombreuse famille. Plus que nulle

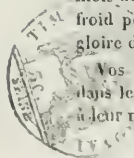
autre espèce le *Rosier de Bengale* nous paie un fidèle tribut, le *Rosier de Bengale*, à présent si commun et venu dans le patrimoine du peuple; une autre fleur du pauvre, la *Giroflée rouge double*, odorante et si long-temps fleurie; les *Chrysanthèmes* ou *Paquerettes d'Asie* sont les dernières fleurs qui embellissent les jardins sous le ciel nébuleux de *Novembre*: destinées, comme leurs humbles cousines des fossés et des pelouses, à subir l'assaut des premières nuits de gelées mordantes, elles nous offrent des variétés de teinte violette, blanc sale et jaune safrané, d'une nuance rougeâtre semblable à celle des feuilles séchées que le vent humide laisse encore sur quelques arbres.

Mais dans les journées humides et douces de *Novembre*, vos regards sont agréablement surpris à la vue de *Violettes*, de *Primevères*, de *Fleurs de Fraiser*, de *Pêcher*, d'*Abricotier*; dans l'arrière saison, à la fin de l'automne, on jouit parfois d'une température douce et prolongée que l'on nomme dans les campagnes *été de la Saint-Martin* (11 novembre); c'est le dernier épanouissement de la végétation annuelle, pâle et faible comme le souris du soleil en ce mois-ci, fugitif comme l'illusion du malade qui se raniine de sa langueur et rêve encore un printemps.

On voit fleurir jusqu'en *Décembre* le *Tussilage* ou *Pas-d'Ane*, ainsi appelé de la forme de sa large feuille; le *Pas-d'Ane*, de vertu adoucissante, a été réhabilité par le gracieux talent de M<sup>me</sup> Charlotte Delatour (*Langage des Fleurs*, in-18, Avout).

La *Rose de Noël*, autre plante basse, au feuillage vert-brun, apportée des Alpes, donne des fleurs blanches glacées de rose; elle conserve un coloris que n'aura pas comme elle la pâle fille de l'hiver, la *Perce-neige* hâtive.

On peut cueillir aussi les bouquets blancs du *Laurier-Thym*, et jouir du feuillage toujours vert de plusieurs autres ar-



brisseaux qui se sont habitués à notre climat.

Mais les restes épars de la corbeille de fleurs, qui nous flattent d'un songe de printemps, ces Primevères trompeuses, ces jolies Violettes, ces Fleurs de Fraisier, de Pêcher, d'Abricotier, dont la gelée dévore les vaines promesses, ces Marguerites courageuses qui végètent en toute saison et en tous lieux, donnons-leur un dernier regard.

Une fleur, avoisinant ces Primevères et ces Violettes, élevait de terre un tube rose purpurin : ce n'était pas le Safran printannier, mais la Colchique automnale avec ses calices violet clair, sans feuille ni verdure. Violettes et Primevères, il faudra que vous renaissiez sortant du froid linceul de l'hiver; il faut que, devenues des objets de souvenir et de regret, vos riantes images soient revenues dans nos songes ou dans nos causeries du foyer, embellies du charme ineffable du désir et de l'espérance.

FLORENT RICHOMME.

### L'ABBÉ PERRIN.

Quels que soient les malheurs qui depuis quatre ans ont pesé deux fois sur Lyon, cette ville n'en est pas moins restée, après Paris, la ville la plus animée, la plus florissante. Les émeutes, les boulets n'ont arrêté que pour un moment ces métiers si actifs, ce travail si gracieux et si frais. Ces quais, presque terminés, achèvent de donner à la ville un aspect imposant; ces ponts rapprochés abrègent les distances et servent à la commodité de tous. Le plus joli, le plus élégant est sans contredit celui qui porte le nom de son auteur, le nom de Seguin, si cher, si utile à l'industrie. Presqu'en face s'élève la

triste et massive prison de Roanne; des bords si calmes et si rians de la Saône, on voit sa porte de fer, lourde et enfoncée, sous laquelle, depuis quelques années, se sont courbées tant de mauvaises et tant d'innocentes têtes. On a cependant bâti une nouvelle prison à Perrache, plus aérée si ce n'est plus saine.

Ces deux prisons sont chaque jour visitées par un bon prêtre, dont le nom est resté obscur chez le sacerdoce à la mode; il ne s'est point fait remarquer, lui, le bon vieillard, par son éloquence en chaire, par ses écrits dramatiques. Qui, autres que les malheureux, connaît l'abbé Perrin? Ils le connaissent bien aussi les voleurs, les assassins, car il n'arrive point la menace à la bouche pour décourager et maudire.

Chaque matin, à la même heure, il entre à la prison de Roanne; sa tête chauve est couverte d'un petit chapeau noir, rougi par plus d'un soleil d'été, flétri par la pluie de plus d'un hiver. Il est à peine couvert d'une redingote usée; il donne tant à l'infortune qu'il lui reste bien peu pour lui; mais il fait encore mieux que de donner, il demande : il va chez les riches fabricans qui songent si peu à autre chose qu'à leur commerce; il ne se rebute point d'un premier refus, et il finit toujours par obtenir quelque chose. Les femmes surtout, les femmes, qui sont bien-faisantes avant d'être frivoles, donnent à l'abbé Perrin. Que de fois n'ont-elles pas renoncé à ajouter une fleur à leur parure pour s'associer à sa bienfaisance! Ah! quand sa récolte a été bonne, le vieillard marche légèrement; il est si empressé de faire un peu de bien à ces ames froissées, à ces cœurs flétris! car il croit que la pitié qu'on leur montre les ramènera, plus que le châtement, au bien et à Dieu!

Aussi, quand il arrive à la prison de Roanne, là où sont retenus les plus grands coupables, il est entouré, pressé : l'un essuie le mauvais banc de bois sur lequel il

était assis, comme si son attouchement devait souiller le vénérable prêtre; l'autre approche un peu de paille pour que les pieds du vieillard ne se refroidissent pas sur la dalle humide, et tous contemplent avec respect cette bonne et douce figure qui sourit même au coupable. Alors le prêtre tire de sa poche le consolateur du prisonnier, le tabac, qui devient un ami dans la solitude, une jouissance pour celui qui voit à peine le jour, qui ne se réchauffe pas aux rayons du soleil.

Mais si malheureusement l'argent manque à l'abbé, il offre une prise à chacun, il ne repousse point ces mains coupables qui viennent puiser dans sa tabatière.

Un jour elle disparut.

Elle était pourtant d'un bois bien usé, bien commun; cependant on la déroba. L'abbé la redemanda avec instance: c'était le dernier don d'un ami.

On ne la lui rendit pas: il sortit tristement; mais, quand il fut parti, on cria anathème sur ce voleur. On le découvrit; il manqua d'être mis en pièces, et la tabatière fut brisée dans la lutte. Qui aurait vu le chagrin, la consternation de ces misérables aurait reconnu que l'âme la plus avilie se relève devant la bonté.

Tous, d'un commun accord, résolurent de donner une autre tabatière à l'abbé; mais avec quoi et comment faire?

Un couteau! un couteau! s'écria l'un d'eux, et un morceau de bois; cela coûte peu de chose.

Et pourtant on résolut de se priver d'eau-de-vie pendant plusieurs jours pour se procurer ces deux objets.

C'était un sacrifice que vous ne comprenez pas, vous autres hommes libres; mais pour un prisonnier couché sur la paille, l'estomac creux et refroidi, c'est un trésor qu'un verre d'eau-de-vie.

L'abbé revint, et ne parla plus de sa tabatière.

Un jour il fut plus triste que de cou-

tume; cependant il distribua du tabac au moment de partir; il dit gravement:

« Mes pauvres enfans, aujourd'hui je vais assister un coupable, un malheureux qui va mourir; prions ensemble avant que je ne vous quitte, prions pour qu'il ait du courage, que Dieu lui pardonne, et que vous vous repentiez vous-mêmes. »

Toutes ces têtes criminelles s'abaissèrent, tous ces genoux plièrent: c'était un tableau digne d'un habile peintre, que cette cour entourée de hautes murailles, sur le pavé de laquelle étaient à genoux tant de coupables répétant les mêmes paroles que l'homme de Dieu.

Les prisonniers demeurèrent en silence attachés à la grille devant laquelle devait passer le condamné. Il arriva, soutenu par l'abbé Perrin: sa contenance était calme. Il s'arrêta devant la grille, et dit d'une voix profonde:

« J'ai mérité mon sort, car j'ai versé le sang. »

Et sans rien ajouter, il inclina sa tête si jeune sous la porte où l'on ne passe qu'une fois: c'est celle du condamné à mort; ses verroux brillent au soleil d'été, et on la voit aussi des quais si rians, si mouvans de la Saône. Il passa cette petite porte, le malheureux qui avait tué son maître, parce que son maître lui avait refusé justice.

L'abbé ne cessa de l'encourager tout le temps de la route, qui fut longue. Il voulut, au dernier moment, lui cacher l'échafaud.

« Oh! laissez, laissez, dit le malheureux; c'est de la mort d'un autre que j'aurais dû avoir peur. »

Tant de résignation et de repentir ému trop vivement l'abbé Perrin: il fut malade plus d'un mois, pendant lequel on chargea un autre de la visite des prisons. Aussitôt qu'il put sortir, il réclama sa mission; on lui observa qu'il pouvait se reposer, qu'il avait plus de 80 ans.

« Raison de plus, dit-il; il n'y a que là où je puisse faire du bien. »

Ce fut une fête à Roanne que le retour de ce bon prêtre, une fête que les prisonniers voulurent célébrer. La tabatière était finie; le geôlier donna quelques-unes des fleurs qui s'étaient tristement élevées sur le bord de sa fenêtre grillée, car tout est grillé dans une prison.

Le vieillard entra, la marche plus affaiblie, la figure encore plus abattue; il apportait cependant un peu d'argent et une bonne provision de tabac.

Vive l'abbé Perrin! s'écrie-t-on de toutes parts. L'un lui présente le bouquet, l'autre la tabatière; tous se groupent autour de lui, tous veulent revoir leur bienfaiteur, celui qui vient de prier avec l'assassin.

L'abbé les écoute avec bonté; il accepte leurs fleurs, leur tabatière. C'est un petit chef-d'œuvre d'adresse et de patience.

« Elle est bien jolie, dit-il avec bonhomie; puis il s'assoit, raconte la mort du coupable et fait couler des larmes.

» Allons, dit-il en s'en allant, prions Dieu pour que nous ayons tous une fin plus heureuse. »

Admirable bonté! le représentant de Dieu s'associe avec des voleurs, des assassins!

« Et vous ne nous abandonnez pas? s'écrient-ils. »

« Non, répondit l'abbé, mais à une condition: c'est que vous ne me repreniez pas le cadeau que vous m'avez fait. »

L'abbé Perrin a 89 ans, et tous les jours encore il visite les prisons de Lyon.



## Les Chants du Crépuscule, ✕

Par Victor Hugo.



Lorsqu'on a lu les *Orientales* et les *Feuilles d'Automne*, lorsqu'on s'est agenouillé avec l'admirable *Prière pour tous*, lorsqu'on a dévoré déjà tous ces chefs-d'œuvre du génie le plus puissant, on s'est écrié: « Victor Hugo ne peut être plus grand! » On croyait dire vrai; on s'est trompé, car le génie, c'est Dieu: il est immense, infini dans ses créations; nul ne peut le sonder, nul ne peut le connaître; comme la divinité, il est plein de mystères; quelquefois il est lent et caché comme la justice d'en haut; on le croit endormi; puis, tout à coup, il s'éveille plus grand et plus fort; on le croyait mort, quand il arrive les ailes chargées de nouveaux prodiges; il plane entouré de mille lumières plus brillantes encore... C'est que pendant ce temps il avait été écouter à la porte du ciel; il avait inscrit dans sa pensée les vicissitudes de la terre; il avait tout compris pour tout expliquer aux hommes. Le génie, c'est le prophète, c'est l'homme choisi par Dieu pour révéler les secrets de l'âme; le génie, c'est Victor Hugo! c'est lui, le poète géant; lui, le créateur de la poésie; lui, le maître de la pensée! Il nous est apparu cette fois plus brillant encore, plus savant des choses de l'âme; oui, cette fois il a sondé de nouvelles plaies; il a découvert des douleurs nouvelles; il vient avec le doute, le doute! l'ombre de la foi! Les *Chants du Crépuscule* expliquent une autre phase de la carrière de l'homme: c'est la pensée qui juge l'amour... et qui, débarrassée de son premier enthousiasme, est plus creuse et plus large; c'est le poète qui, après avoir été ému, juge ce qui l'a ému; c'est le citoyen juste et impartial qui conseille; c'est le génie qui devine et qui craint... Ainsi, est-il rien de plus philosophique, de plus haut que ces strophes, appelées *Conseil*:

Donnez à tous, peut-être tous vous rendront!

Donnez, on ne sait pas quels épis germeront

Dans notre siècle, autour des trônes;

De la main droite au bons, de la gauche aux mé-

[chans!

Comme le laboureur sème sa graine aux champs,

Ensemencez les cœurs d'aumônes!

Puis cette *Ode à Napoléon II*, qui mériterait d'être citée toute entière tant elle est admirablement brillante et complète. Une pièce encore remarquable de richesse et d'abondance, c'est

celle qui est appelée *Noëce et Festins*, celle ni toute l'existence de l'homme riche (dit l'heureux) est analysée depuis sa naissance jusqu'à sa fin : c'est un drame entier que cette œuvre-là ; comme la chute en est grave et terrible !

Ne fermez pas la porte : il faut ouvrir d'abord ;  
Il faut qu'on laisse entrer ! et tantôt c'est la mort,  
Tantôt l'exil qui vient, la bouche haletante :  
L'une avec un tombeau, l'autre avec une tente ;  
La mort aux pieds pesans, l'exil aux pieds légers,  
Spectre toujours vêtu d'un habit étranger !  
Le spectre est effrayant ; il entre dans la salle,  
Jette sur tous les fronts son ombre colossale,  
Courbe chaque convive ainsi qu'un arbre au vent ;  
Puis il en choisit un, le plus ivre souvent,  
L'arrache du milieu de la table effrayée,  
Et l'emporte, la bouche encor mal essuyée.

Le poète n'oublie rien dans ses nubes voya-  
ges : il plaint qui est faible, et condamne, dans sa  
justice, qui doit l'être, comme par exemple dans  
sa pièce au *Suicide*, qui commence ainsi :

« Il n'avait pas vingt ans. »

Et puis dans celle à l'*Homme qui a livré une  
Femme!*...

Il est impossible aussi de lire rien de suave et  
de pur comme ses pièces d'amour ; elles respirent  
le même parfum, et on devine aisément que celle  
qui avait inspiré la poésie si brûlante d'*Hernani*  
est la même à qui le poète a dit :

Toi, sois bénie à jamais,  
Eve qu'aucun fruit ne tente,  
Qui, de la vertu contente,  
Habite les purs sommets !  
Ame sans taches et sans rides,  
Baignant tes ailes candides  
A l'ombre, et bien loin des yeux,  
Dans un flot mystérieux  
Moitié de reflets splendides.

Et cette autre plus loin, monument frais de  
virginité, et de blancheur, cette autre qu'il a  
nommée *Daló Litta*, qu'il faudrait écrire toute

entière, cette admirable inspiration qu'on ne peut  
lire sans pleurer ! Oh ! oui, aujourd'hui nous di-  
rons encore : Victor Hugo ne peut être plus grand.  
On ne peut mieux faire que le livre des *Crepus-  
cules*, et pourtant savons-nous ce que Dieu peut  
faire encore ? Non ! Le génie, c'est Dieu ! et Vic-  
tor Hugo, c'est le génie ! J. L.

## LE BILLET.

Ce qu'a Lise je n'osais dire,  
En tremblant, je viens de l'écrire :  
Je crains de paraître indiscret.  
L'aimer, est-ce donc une offense ?  
Mais Lise évite ma présence ;  
Recevra-t-elle mon billet ?

Quand près de Lise je soupire,  
Je vois la friponne sourire :  
Elle a deviné mon secret.  
Chaque mot peint si bien ma flamme,  
Que j'espère attendrir son ame...  
Mais lira-t-elle mon billet ?

Heureux billet ! sans doute Lise  
Bientôt, craignant d'être surprise,  
Te cachera dans son corset ;  
Pour toi c'est le sort que j'envis ;  
Mais, ce soir, ma gentille amie  
Relira-t-elle mon billet ?

Cette nuit, puisse un doux mensonge  
A Lise me montrer en songe,  
Lui parlant d'amour en secret.  
Mais Lise ne veut pas m'entendre.  
Demain, moins sévère... ou plus tendre,  
Répondra-t-elle à mon billet ?

M<sup>me</sup> Ed. PILLORE, de Rouen.

A LYON, chez M. MÉGÉVENO, rue Dubois, 6. Seul bureau central de nos journaux pour  
l'Italie, la Suisse, et tous les départemens méridionaux de la France.

A BRUXELLES, chez L. FISCO, éditeur, rue des Chapeliers, n<sup>o</sup> 2.

A GENÈVE, chez M. BOBEL, pour les Cantons de Genève et de Vaud.



# LE FOLLET,

Courrier des Salons,

## JOURNAL DES MODES,

Boulevard Saint-Martin, 61.

LADY'S MAGAZINE AND MUSEUM.

### MODES.

A M<sup>me</sup> de M....



Je n'ai rien de bien nouveau à vous dire cette fois, ma bonne Anna; ma dernière lettre était très étendue, et la semaine qui vient de se passer n'a rien apporté de bien remarquable.

Vous savez qu'aujourd'hui les redingotes sont admises pour toilettes du soir, comme l'étaient déjà les capotes; cette innovation est due à M<sup>me</sup> Larcher d'une part et à Hocquet de l'autre. M<sup>me</sup> Larcher fait des corsages à draperies avec une haute blonde; la poitrine est assez découverte, et les épaules décolletées; cette façon nouvelle est fort gracieuse. M<sup>me</sup> Larcher fait également des collerettes ou mantilles garnies de blonde, qui se posent indistinctement sur tous les corsages, décolletés ou non. Sur les toilettes du soir, elle pose volon-

tiers des nœuds de satin d'une couleur tranchante.

Les tabliers continuent d'être une fantaisie adoptée par les femmes du bon ton; ils se font aujourd'hui en tulle-dentelle, doublé de satin, et sont garnis d'une petite dentelle; le vert myrthe est la couleur adoptée pour leur servir de doublure.

La chaussure fashionable pour négligé est un brodequin de velours fermant sur le côté par des boutons d'or ciselé. On porte encore maintenant des chaînes d'or fort longues, qui retiennent une cassolette et un lorgnon. La montre, qu'on laisse voir aujourd'hui avec autant de soin qu'on en mettait naguère à la cacher, est ciselée, ornée de pierreries et retenue à la ceinture par une agraffe ou une chaîne très courte.

Je vous annoncerai, Anna, que la hauteur des Valenciennes que l'on pose au bord des mouchoirs augmente chaque

jour d'une manière extraordinaire; les broderies occupent ensuite une partie de la batiste; les mouchoirs deviendront incessamment un objet d'un prix très élevé.

Ainsi que je vous l'ai annoncé dans ma dernière lettre, les résilles sont presque abandonnées aujourd'hui aux Anglaises; les Françaises les ont quittées aussitôt qu'elles ont été trop portées. Cette coiffure, importée chez nous par la princesse Potoska, et que s'est appropriée la maison *Beauvrand*, n'aura fait que passer; les petits bords resteront.

Par une bizarrerie charmante, mais incompréhensible, les seules couleurs qui se mêlent, aux promenades, avec les chapeaux de velours, véritable coiffure d'hiver, sont deux couleurs printannières, le paille et le vert naissant; ces deux couleurs sont presque exclusivement employées chez *Herbaut* et chez *Hocquet*, rue Neuve-des-Petits-Champs. Chez le premier, j'ai vu une capote paille, ornée d'un demi-voile en dentelle et de rubans lapis, nuancés de mille couleurs variées; chez le second, une capote satin vert naissant, ornée d'un ruban de même nuance et d'une touffe de réséda mêlé à de petites roses de Bengale.

On porte toujours de jolis bonnets en blonde, plats sur le front et ornés de petites Mancinis; la blonde descend le long des joues, de manière à envelopper le visage sans brides.

Le tulle grec, le tulle zébré et le tulle-illusion sont fort recherchés aussi pour faire des bonnets habillés, plats sur le front. Par une bizarrerie que je ne m'explique pas, quelques dames très élégantes conservent les bonnets élevés et à pointe, tandis que les autres ont des bonnets tout à fait bas devant et dont le fond seul est très élevé et pointu.

J'ai vu, aux Italiens, une des plus jolies ambassadrices, M<sup>me</sup> de F. . . . coiffée d'un magnifique turban arabe fait avec une écharpe d'organdie, dont les plis

étaient fixés par de riches bracelets d'or et de diamans.

Quelques chapeaux sans bavolets, en velours purpurin et marron, étaient ornés de plumes de haras et de *rubans façonnés*, et la passe très échancrée des oreilles.

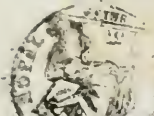
Beaucoup de coiffures, comme les petits bords et les chapeaux vénitiens, se font en *velours côtelé*.

Rue de Ménars, n<sup>o</sup> 12, j'ai visité un nouveau magasin de fleurs dont je veux vous parler, tant il mérite d'éloges: à voir ces fraîches roses, encore couvertes de rosée, on reconnaît la main du maître, la touche de *Batton*; c'est qu'aussi ma nouvelle fleuriste, Madame *Millery*, est son élève, et je vous assure que le maître doit en être fier, s'il n'en est pas jaloux. J'ai vu chez elle l'azalée, la passe-rose, le primevère de la Chine, la rose-églantier, l'alba, les œillets de poète et le ferlis, toutes ces fleurs si recherchées aujourd'hui.

Vous dire les gracieuses guirlandes, les délicieuses garnitures de robes que j'y ai admirées serait impossible; mais je vous dirai que ce magasin est digne de marcher de pair avec les *Batton*, *Deuvers-Dolive* et autres sommités.

Quant aux robes, j'ai peu de choses à vous dire; il n'y a maintenant encore que peu de façons nouvelles: le mérite consiste dans la grâce de la coupe, et l'on distingue, au premier coup-d'œil, les œuvres de M<sup>me</sup> *Heutte-Larcher*, *Léon Huchez*, *Mouton* et quelques autres célèbrités; leurs façons sont si élégantes et si distinguées qu'on ne peut les décrire: c'est un rien qui les fait distinguer, mais ce rien est tout pour une femme, et c'est le cachet qu'il est si difficile d'obtenir.

Les manches sont toujours larges, mais dégagent le poignet. On fait beaucoup de redingotes ouvertes devant, et ayant dans la longueur de la jupe sept nœuds en même étoffe et lisérés; les corsages froncés à l'épaule sont les mieux portés.



On voit toujours des pèlerines; je ne conçois rien à cette mode, qui dure depuis trois ans : c'est désespérant pour une femme bien faite, mais c'est une ressource contre le moindre défaut de taille.

Si vous n'avez pas encore un Katqui de *Violard*, il faut vous hâter et vous inscrire, car n'en a pas qui veut. La dentelle de cachemire qui les garnit est une des merveilles de la mode, toutes les femmes en veulent; j'ai le mien, et je ne veux pas qu'une provinciale soit en retard, surtout quand elle lit le *Follet*. Il vous faut aussi le châle de cachemire, si chaud pour le matin, que *Gagelin* a fait fabriquer; et pour votre première toilette de bal, je vous envoie la gaze-Malines des *Deux Nuits*, (\*) ce chef-d'œuvre que toutes les Parisiennes recherchent avec empressement.

Votre mari va me gronder de vous donner ces trois conseils; mais je dois répondre à votre confiance, et je brave son courroux. Sans ces trois choses au moins, vous perdriez votre réputation de femme à la mode; songez-y bien, et gardez-moi votre amitié.

\*\*\*

La mode n'est bien sentie que par un très petit nombre de femmes, de même qu'elle n'est bien comprise que par un petit nombre de magasins. Ce n'est pas d'amonceler des étoffes sur des rayons, de draper avec grâce des écharpes et des étoles autour des manteaux aux manches de velours, qui place en première ligne telle ou telle maison; c'est d'entendre le bon goût comme nous le trouvons, par exemple, au magasin du *Minaret* (boulevard Poissonnière, 11). Après y avoir examiné des *satins* de laine d'une beauté remarquable, grandes fleurs brillantes sur fond souple et fin, nous nous arrêterons

à ses manteaux, dont les formes, tout à lui, sont charmantes d'élégance et de grâce, manteaux *witchouras*, sorte de pelisse adoptée en notre temps de jeunesse; puis, passant avec intérêt devant tous ces *mérinos imprimés* à petits dessins, qui se mêlent aux toiles de laine et aux stoffs unis ou façonnés, nous nous arrêterons aux fantaisies de la saison : aux *draps de Perse*, tissu cachemire à fleurs roses sur fond nègre, ou ponceau sur fond marron, recherche de simplicité pour toilettes de jour; les *satins lave*, qui ne présentent au premier coup-d'œil qu'une teinte indécise; le *velours mille raies*, ravissante toilette du soir, étoffe souple et soutenue, moelleuse et riche. Le *Minaret* a des satins unis qui charmeraient les femmes aux goûts simples, car de toutes les parures de l'année, celle-ci est la moins capricieuse; ces satins sont d'une force et souplesse admirables en toutes nuances; nous ne leur préférons que les *tévantines* rayées, si fraîches, si jolies, si coquettes; et les crêpes *mandarins*, tissu diaphane et paré pour toilette du soir. En même temps que ce magasin a dû s'occuper des manteaux, il a augmenté sa collection, déjà fort belle, de châles cachemires de l'Inde et de France.

Les cravates d'homme se renouvellent généralement à toutes les saisons, et cet hiver nous montre de jolies cravates en velours côtelé, dont *Pouillier* (passage des Panoramas) a le choix le plus complet que l'on puisse rencontrer. Nous avons remarqué une grande variété dans les objets que réunit ce magasin. Les cravates de satin anglais à raies diagonales, semées de fleurettes dans les intervalles; les satins fond bronze à pois blancs ou bleus; les velours-reps sont d'élégantes nouveautés que la mode a déjà consacrés; le satin et le *velours Perse* sont employés comme *comforts*, noués sans épiingle, avec un pardessus ouaté. Ne quittons pas le magasin de *Pouillier* sans voir ses guêtres

(\*) Place de la Bourse, 51.

de satin, si parfaitement faites, en satin anglais et casimir, coquetteries ou nécessités du négligé.

Entre les étoffes noires ou grises que l'on porte en fantaisie ou en *deuil*, il y a une si grande différence que l'on ne réussit à réunir tout ce qu'exige la sévérité du deuil qu'en cherchant dans beaucoup de magasins telle partie du costume s'accordant avec telle autre, afin de ne pas offrir l'aspect confus de plusieurs nuances, au lieu de cette uniformité indispensable et prescrite. Nous engagerons, dans ce but, les personnes qui auraient à remplir cette triste obligation à visiter les magasins du *Sarcophage* (rue de Bussy); elles y trouveront toutes les étoffes de laine, depuis la Tamise jusqu'à la mousseline unie; toutes les étoffes de soie, gros de Naples noir roux, et velours côtelés; là, elles verront tout ce que l'usage permet aux derniers temps d'un deuil, tout ce qu'il exige des premiers jours; les satins brochés gris sur gris, les mousselines-laine grises et noires, les satins anglais, unis ou façonnés, et les velours d'Afrique pour toilettes du soir; puis, dans un petit salon retiré, elles verront des modes faites: chapeaux et bonnets de crêpe, à barbes de crêpe, sans rubans ni passepoils; bonnets de tulle noir ou de dentelle, à brides longues et larges en dentelle de soie. Enfin, rien n'est négligé: ni les cols de crêpe ou de blonde, les écharpes, les châles, ni les tabliers, et les personnes éloignées peuvent renvoyer au magasin du *Sarcophage* le soin de choisir toutes leurs demandes, qui peuvent s'étendre jusqu'à la façon d'un manteau d'après des mesures.

Les châles de cachemire ont repris dans le monde élégant la place qu'ils y ont occupée si long-temps. Le manteau de jour, le manteau du soir n'interdisent pas le choix des châles carrés, mieux portés que les châles longs les plus somptueux. Au magasin de *Séguier* (place des Victoires, au *Cachemire Français*), nous voyons

en ce moment de magnifiques châles Ternaux, dont les prix, déjà très bas, sont réduits d'une manière sensible. Comme fantaisie nous serions presque tentés de leur préférer les châles *Bombay*, *Bassora*, *Khovanan*, *Cabytes*, et *Arabes*, caprices de modes, châles semés de fleurs, ou traversés par des lignes turques ou des carreaux et ramages perses; leur prix s'éloigne fort peu de celui des châles tartans, devenus si communs; ils sont tout en laine, très chauds et très grands. Le magasin du *Cachemire Français* réunit tout ce que la richesse ou la mode frivole créent de plus recherché et de plus remarquable en tissus de laine et en manteaux de formes nouvelles.

Il est, dans Paris, un magasin de meubles qui, s'adressant à toutes les fortunes, répondant à toutes les exigences, s'est élevé avec une recherche parfaite en réunissant avec bon goût ce qui restait à la simplicité aussi bien que ce qui tenait au luxe. Là nous trouverons un ameublement de chambre à coucher: lit, armoire, tables, et tayères en palissandre incrustée de citron, d'une forme gothique si riche, si splendide de détails qu'il n'est pas un appartement où il ne soit non-seulement placé, mais remarqué; un *salon* en palissandre, monté en damas Charles VII, amarante, dont les fauteuils gothiques, à dossiers en flèches, s'élèvent délicats et étonnés. Mais que si nous voulons meubler un appartement modeste, nous demandions le palissandre à simples filets, le guéridon à guirlandes incrustées, l'ouvrager d'acajou doublée de cèdre, nous trouverons tout cela, élégant et soigné, aussi nouveau que le plus beau meuble modèle. Ce magasin, qui répond parfaitement au nom qu'il a pris, *Musée des Meubles*, est situé boulevard Montmartre, n° 15. Comme au Musée, en effet, il rassemble les meilleurs ouvrages de chaque spécialité. Les fauteuils Voltaire, les sofas à balustres, les chauffeuses montées

sans bois, font hésiter dans le choix que l'on aurait à faire d'un bon siège de coin du feu. Il faut aller au *Musée des Meubles*, si l'on a quelques échanges à faire, ou si l'on veut faire meubler au jour même un appartement entier, depuis le lit jusqu'à la chancelière, jusqu'aux rideaux posés aux fenêtres, au balai suspendu à la cheminée.

Il n'est pas une personne qui ait voyagé en Italie, en Espagne ou en Angleterre, qui n'en ait rapporté une théorie sur la manière de faire le café, le chocolat et le thé; néanmoins, malgré la monomanie anglaise dont nous sommes poursuivis, le thé reste toujours mal employé par nous. On l'achète souvent dans une maison de commerce qui, le plaçant à côté de substances odorantes, dénature ce parfum délicat, qui s'altère et s'évanouit au voisinage d'un parfum étranger; le thé veut résider dans un local spécial; il veut être contenu dans des boîtes de plomb, et pour le bien faire, il faut *savoir*. Il est, à Paris, une maison, la première, l'unique en ce genre : c'est la *Porte Chinoise* (3, rue de la Bourse); elle reçoit de la Compagnie des Indes les thés les plus parfaits, et les conserve avec un soin de connaisseur. Ne fût-ce que pour visiter ses belles porcelaines, il faudrait prendre son thé à la *Porte Chinoise*, où, de plus, on le choisit avec un soin tout de complaisance.

### QUELQUES TRAITS DE CHAPELLE,

ACTEUR DU VAUDEVILLE.

C'est du fond d'une boutique d'épicerie qu'il tenait dans la rue Saint-Honoré, que Chapelle sentit naître sa passion pour le théâtre; il n'avait jamais joué: on ne sait pas même s'il avait vu jouer les autres,

lorsqu'un jour les *Petites Affiches* vinrent lui annoncer l'ouverture du Vaudeville et lui révéler sa vocation.

Dès lors le commerce d'épicerie ne suffit plus à son bonheur; son comptoir perdit tous ses charmes; il rêva qu'il existait une autre gloire que celle de détailler du poivre, et il voulut sortir des cornets de papier.

Il eut de grands succès: il jouait la comédie sans s'en douter; il croyait qu'il suffisait d'avoir de la mémoire et surtout un bon souffleur.

Son caractère naïf servait merveilleusement son talent; ses ingénuités étaient intarissables, comme c'était un parfait bon homme, très curieux, très crédule, toujours prêt à subir une mystification, et il résultait de cette disposition une foule de plaisanteries fort amusantes pour tous les habitués des coulisses du Vaudeville.

Un jour l'arlequin Laporte lui annonça qu'on venait d'inventer des diligences en gomme élastique où l'on recevrait depuis un voyageur jusqu'à cent, car les flancs de ces voitures prêtaient à volonté et se resserraient de même. Chapelle se hâte d'aller à la rue Notre-Dame-des-Victoires pour examiner cette incroyable invention; mais Laporte l'y avait précédé: il s'était déguisé, avait pris un large chapeau et attendait sa victime à l'entrée du bureau. Chapelle arrive droit à lui en demandant à voir les voitures publiques; Laporte, d'une voix tout à fait méconnaissable, lui répond que l'administration, voulant les essayer, vient de les envoyer à Charenton pour en rapporter des pains de savon de Marseille dont on venait de découvrir une mine en creusant une carrière. Voilà Chapelle courant avec joie à Charenton, dans l'espoir de voir deux merveilles au lieu d'une; dupe de l'espièglerie, il ne revint que le soir, et il avait plu toute la journée.

Geoffroy l'avait violemment attaqué dans un de ses feuilletons, Chapelle, exas-



péré par le feu de la colère, rencontre La-porte, et lui dit : As-tu lu le *Journal de l'Empire*? — Oui. — Tu sais alors comment j'ai été insulté par ce monstre de Geoffroy? — Sans doute. — Eh bien! tu verras qu'il n'y aura pas dans Paris un bon enfant qui ira lui en demander raison.

Il avait deux nièces au théâtre, qui méritaient quelques reproches; il leur dit un soir en s'approchant d'elles : Si tu étais mes filles, je ne souffrirais pas ta conduite; mais tu es mes nièces, cela ne me regarde pas. Une personne présente lui fit remarquer l'irrégularité de ses expressions : parce que je les tutoie, répond Chapelle; ça n'a rien d'étonnant; je les ai connues toutes petites.

Dans la jolie comédie de *Monsieur Guillaume*, Chapelle, en entrant en scène, répéta trois fois le nom de M. de Malesherbes au lieu de celui de M. Guillaume, qui est tout le mystère de la pièce. L'auteur lui en fit des reproches quand il rentra dans la coulisse : — Laissez donc, lui répondit-il; depuis quinze jours que nous jouons la pièce, est-ce que tout le monde ne sait pas que c'est M. de Malesherbes?

---

## REVUE DES THÉÂTRES.



Voilà long-temps que nous n'avons compté avec nos auteurs dramatiques. Semblable à l'avare, qui entasse intérêts sur intérêts, et qui, à la fin, se trouve possesseur d'une belle fortune, notre fortune dramatique s'est augmentée pendant notre inaction, et nous avons une ribambelle de succès plus ou moins complets à enregistrer dans les présentes.

D'abord, en commençant par les grands personnages, tels que l'*Opéra*, le *Théâtre-Français* et l'*Opéra Italien*, nous dirons que les débuts de M<sup>mes</sup> Albertazzi et Flécheux se sont consolidés au bruit des applaudissements du public, et que l'on hâte à grand renfort de toute espèce la *Saint-Barthélemy*, du célèbre Meyerbeer, Le *Théâtre*

*Français* vit toujours sur le succès de *don Juan d'Autriche*, et il alterne avec le *Mariage raisonnable* et le *Mariage forcé*, ouvrages de MM. Ancelet et Molière.

L'*Opéra Italien* continue à refuser des places aux journalistes; les journalistes l'attaquent, et tout cela fait une petite guerre fort divertissante pour ceux qui ont loué les loges et qui regardent de là les combattans.

A l'*Opéra Comique*, la *Grande Duchesse*, drame lyrique de MM. Mersville et Melesville, a fourni à M. Caraffa un thème où il a pu répandre avec profusion sa musique large, vive, vraie et profonde; c'est plutôt un succès de musique que de drame, quoique les 2<sup>e</sup>, 5<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> actes aient de l'intérêt pour les nœuds des spectateurs. Parmi les morceaux de musique qui ont obtenu le plus d'approbation, nous signalerons l'ouverture, l'introduction, la ballade, le joli duo bouffe entre Couderc et Madame Lebrun, la totalité du 5<sup>e</sup> acte, dont la gravité et la douleur religieuse conviennent si bien à une cérémonie funèbre; mais nous réserverons tout notre enthousiasme pour le duo admirable, admirablement chanté par M<sup>mes</sup> Prevost et Casimir : c'est un assaut de vocalisation où toutes les deux ont moissonné une large cargaison de bravos. Cette pièce doit attirer long-temps la foule à Feydeau, et M. Caraffa est un de ces hommes dont on aime à réentendre la musique pour l'applaudir encore.

Le *Gymnase* a donné une *Loi Anglaise*, par MM. Fournier et Terrier. C'est un mari qui, se croyant trompé par sa femme, a recours au droit que lui donne la loi anglaise de vendre sa femme. Le marché se conclut, et c'est au moment où il ne peut plus se rompre qu'il reçoit la preuve de l'innocence de l'objet en vente. C'est une idée neuve et piquante, non dans son erigie, mais dans son application.

Au *Vaudeville*, l'*Ami de la Garnison*, où Arnal est comique comme à son ordinaire, et le fut même un soir au point que le spectateur prit parti dans la pièce, et qu'il s'établit entre le niais et le parterre un échange bruyant assez douloureux pour les auteurs, dont l'un, brave et loyal militaire, avait alors un cheval tué sous lui, malheur qui avait pu déjà sans doute lui arriver à l'armée, où il ne s'agit pas devant les bonnes occasions, mais qui fut le premier de ce genre dans sa carrière littéraire, où chaque coup de main fut pour lui un coup de maître; enfin l'acteur s'apaisa, le public aussi, et tout redevint comme avant, c'est-à-dire qu'on applaudit Arnal, et que les auteurs continuent à l'être comme par le passé.

Pendant que ceci se passait au *Vaudeville*, MM. Cognard et Jaime offraient aux gens econo-

nomes ou dissipateurs la leçon d'or renfermée dans leur *Tirelire*; ils apprenaient ce que peut donner de bonheur et d'aisance aux jours du besoin le superflu conservé avec ordre et sagesse; mais ils donnaient si bien la leçon que plus d'un Parisien a dépensé et dépense pour l'aller recevoir ses économies de la semaine.

M. Dennery nous apprend, aux *Variétés*, que, si la vengeance est le plaisir des dieux et des femmes, une femme qui se venge n'est pas toujours heureuse dans sa rancune, spirituellement avertiement donné aux femmes que l'orgueil ou l'amour égare. M. Dennery, qui veut veiller aux intérêts moraux et matériels des femmes, car le mariage rentre dans ces deux catégories, leur montre où peut mener la vengeance : elle a perdu de faibles femmes. Le théâtre des *Variétés* est cette fois à la leçon : un *Mois de Fidélité* en est une, mais est-ce pour le mari? est-ce pour la femme? MM. Achille et Moreau n'ont voulu, je crois, que donner à une actrice une occasion de faire briller son talent de métamorphose. La pièce est de bon goût, comme l'on dit, mais un peu froide.

Un *Mariage sous l'Empire*, de M<sup>me</sup> Sophie Gay, a fourni encore le sujet de la pièce jouée au *Palais-Royal* sous le titre de la *Savonnette Impériale*. MM. Anicet et Dumanoir ont été plus heureux que M. Anclot. La pièce est bien jouée par Lemenil, Dormeuil et M<sup>me</sup> Dupuis (la petite Bordes).

*L'Ambigu-Comique* a donné, à deux jours de distance, un vaudeville en trois actes et un drame. Le vaudeville, dont le mérite est plutôt dans la vérité des détails et le naturel des personnages, que dans l'art et la difficulté de l'action, a été mal reçu le premier jour; mais il s'est relevé aux représentations suivantes, et, écouté par un public plus sympathique, il excite constamment le rire des nombreux spectateurs de l'*Ambigu*. Ce théâtre, habilement mené, sait tirer parti de ses ressources, et pour faire chaque soir chambre complète, il a joint à *Trompette*, pour se jouer ensemble, la *Dame de Laval*, drame en trois actes, en six tableaux, de MM. Mallian et Legois. Ce sujet bien connu, puisqu'il a fourni un grand opéra-comique et *Ango*, dernièrement joué à ce théâtre, était un écueil par la facilité même qu'il offrait aux auteurs; mais ils s'en sont tirés avec talent; ils ont couvert leur intrigue d'un vernis de loyauté chevaleresque et d'un dialogue chaud, vrai et passionné.

Le rôle de Chateaubriant, joué par Gnyon avec un grand talent, est plein de vérité et des traditions antiques de ces vieux gentilshommes de la vieille monarchie : c'est une jalousie, un honneur

de fer; c'est ce mépris de la vie et des souffrances quand le nom glorieux est attaqué, et qu'une tache menace de salir le blason héraldique de la famille. Il a été parfaitement secondé par Albert, jeune acteur plein d'âme et d'intelligence. Nous avons aussi des compliments à faire aux auteurs pour la sagesse qu'ils ont mise dans leur jugement sur François 1<sup>er</sup>. *Ango*, qui est une œuvre de hante portée, nous avait semblé pécher en ce sens, que la raison et la philosophie réelle consistent surtout à faire à chaque époque la part de ses faiblesses et de ses exigences, et que tel fait, qui va de loin nous indigner, n'était peut-être alors qu'une nécessité, blâmable il est vrai, mais inévitable. Cette haine forcennée des grands hommes qui eurent quelques moments de petitesse, n'est ni de la justice ni du jugement : les auteurs de la *Dame de Laval* l'ont senti, et leur ouvrage, pur et sage ment pensé, est d'autant plus dramatique que l'attention du spectateur, tout entière au quinzième siècle, n'est pas distraite par les declamations désillusionnantes du dix-neuvième. MM. Mallian et Legois ont obtenu un succès qui ne choque ni le cœur ni l'esprit national.

Pendant que François 1<sup>er</sup> affligeait Chateaubriant, la *Gaité* ouvrait ses portes. Trois ouvrages ont fêté cette solennité, un vaudeville de circonstance, un drame et un vaudeville pour Bernard-Léon : succès, 1<sup>o</sup> d'emblée, 2<sup>o</sup> contesté, 3<sup>o</sup> refusé... mais, à la seconde représentation et aux suivantes, l'équilibre se rétablit; la *Tache de Sang* reprend son effroi et ses larmes; Bernard-Léon relève, par son aplomb et sa gaité, le *Tissu d'horreurs* dont il est victime, et la caisse sonne comme le clairon un jour de victoire. Nous croyons fermement au succès de cette entreprise, et nous nous ferons un devoir de signaler au public de nos abonnés les éléments de succès à venir qu'elle nous offrira.

M. Albert n'est pas seulement un acteur de talent, c'est aussi un auteur qui compte des succès. Il a donné au *Cirque Olympique*, avec M. Fabrice Labrousse, un drame intitulé *Toniotto, ou le Retour de Sibérie*. Ce sont des aventures touchantes qui se rattachent à cette époque de notre histoire si féconde en ébagnins et en gloire : ce n'est pas un succès de chevaux, c'est un succès d'hommes de talent.

M. Comte donne tous les jours avec succès à son théâtre *l'Enfance de Jeanne d'Arc*. Tout a été dit sur cette célèbre martyre; mais sa jeunesse a fourni encore de jolies scènes qui remplissent les loges du sorcier du roi.



## LOGOGRIPHE.

Honneur à vous, corps éclairés  
 Qui, pendant nos jours de licence,  
 Savez garder avec constance  
 De nos lois le dépôt sacré !  
 Par vous la naïve innocence  
 Lève un front calme et consolé,  
 Et pour le malheur accable  
 Vous avez parole et défense.  
 En vain, dans ses jours de gaité,  
 Nos esprits forts sur la murale  
 Traitent de morgue doctorale  
 Votre froideur et votre gravité !  
 Sur vous la vérité de son par diadème  
 Laisse tomber les saints rayons,  
 Et l'arrêt que nous invoquons,  
 Dans votre honneur est l'arrêt de Dieu même.  
 Hélas ! quand le crime enhardi  
 De notre siècle abatardi  
 Rellète le sombre système,  
 Alors, vers vous tournant nos yeux,  
 Nous vous implorons comme aux cieux  
 On invoque l'Être Suprême.  
 Alors, par le crime entourés,  
 Nous cherchons votre main, qui punit et qui  
 [venge,  
 Et les cœurs, enchantés comme à la voix d'un  
 [ange,  
 A votre voix sont rassurés.  
 Voyons donc maintenant, pour remplir votre  
 [tâche,  
 Tout ce que votre corps respectable nous cache.  
 D'abord je vois ce mois si propice aux amours ;  
 Ce qui reste de ceux que l'on perd pour toujours ;  
 Ces princes qui, guidés par l'astre favorable,  
 Adorèrent le Dieu naissant dans une étable ;  
 Ce qu'aux jours de fête on coupe en ayant soin  
 De garder part à ceux qui souffrent de besoin ;

Ce que l'on fait au mot qui nous semble inutile ;  
 Ce qui, sans la raison, est un travail futile ;  
 Un immense amas d'eau de terres entoure ;  
 Un effet bien cruel au croyant égaré ;  
 Un mal affreux, horrible et souvent intraitable ;  
 Vie qui rend une laide au monde presentable,  
 Et, donnant à ses traits plus de vivacité,  
 D'un éclat plus brillant rehausse la beauté ;  
 Ce qu'il faut cultiver pour faire fortune ;  
 Ce qui pousse un vaisseau sur le champ de Nep-  
 [tune ;  
 Ce qui me plaît le plus dans les livres nouveaux ;  
 Un caractère affreux, le doux chant des roseaux,  
 Un médecin fameux dans l'antique science ;  
 Le malheureux forcé de garder le silence ;  
 Ce qui défend ta ville, et ton champ, et tes biens ;  
 Ce que ne sont jamais ceux dont Dieu fait les  
 [siens ;  
 Un heureux naturel, qui partout se déploie,  
 Et, par sa sympathie, excite au loin la joie ;  
 Ce que le tisserand ne doit jamais manquer ;  
 Un animal rongeur, toujours prêt à croquer ;  
 Ce qu'il faut qu'un acteur soit pour plaire au par-  
 [terre ;  
 L'art qui pendant long-temps épouvanta la terre,  
 Et de nos jours encore, trouvant des partisans,  
 Accable de terreur nos braves paysans ;  
 Ce qu'est un bon vivant alors qu'il sort de table ;  
 Ce qui brille avec gloire au repas délectable ;  
 Ce qui, contre les vents et contre leurs assauts,  
 Soutient barque légère, et galiots, et vaisseaux ;  
 Le doux nom d'amitié de la femme qu'on aime ;  
 Le plus grand des trésors, ou le second soi-même ;  
 Ce qu'on perd bien souvent en conservant son  
 [corps ;  
 Ce qui pour être bon doit naître sans efforts ;  
 Ce qu'il faut que le prêtre observe en sa prière ;  
 L'arbre enfin dont la feuille, habile nourricière,  
 Alimente ces vers, dont le produit soyeux  
 Vêtit les souverains, les belles et les dieux.  
 C. D.

A LYON, chez M. MÉGRET, rue Dubois, 6. Seul bureau central de nos journaux pour l'Italie, la Suisse, et tous les départemens méridionaux de la France.

A BRUXELLES, chez L. FISCO, éditeur, rue des Chapeliers, n° 2.

A GENÈVE, chez M. BOREL, pour les Cantons de Genève et de Vaud.

# LE FOLLET,

Courrier des Salons,

## JOURNAL DES MODES,

Boulevard Saint-Martin, 61.

A LYON, chez M. MEGREND, rue Dubois, 6, seul bureau central de nos journaux pour l'Italie, la Suisse, et tous les départemens méridionaux de la France.

LADY'S MAGAZINE AND MUSEUM.

*(D. M. M. M. M.)*

### MODES.

A M<sup>me</sup> de M....



A l'approche de décembre, il faut songer aux fourrures, et ne pas se confier, imprudente, à ces pâles rayons du soleil qu'une heure fait disparaître, et qui font place aux autans, aux frimats. Je vous ai déjà parlé du *crêpe*, duvet argenté; aujourd'hui beaucoup de femmes de distinction parlent d'adopter l'hermine, fantaisie simple et élégante tout à la fois, qui ne peut s'adapter qu'à du velours ou à du satin.

Les princesses ont paru à l'Opéra avec des boas d'hermine : c'est peut-être ce qui a décidé le retour de cette fourrure. C'est à elles qu'on doit également la vogue des

petits bords, qui remplacent aujourd'hui toutes les autres coiffures de fantaisie.

Je n'ai rien vu, durant toute cette semaine, qui offre quelque chose de bien nouveau. Encore quelque temps, et vous verrez les parures du soir; maintenant, c'est la saison des demi-toilettes.

Aux Italiens, la coiffure prédestinée, c'est le joli bonnet à guirlande de roses sur le fond, ou à diadème sur le front.

J'ai remarqué, aux Italiens, Madame West, l'une des femmes les plus renommées par son goût délicieux, avec un bonnet en blonde-dentelle, orné d'une guirlande de roses de Bengale sur le fond et de roses mêlées à des branches imitant les pierreries de chaque côté des touffes.

Une autre femme avait une redigote en

velours turc, oreille-d'ours, bordée d'une bande de crêpe très étroite; le corsage, demi-décolleté, laissait voir une collerette de dentelle décolletée elle-même; un chapeau en velours épinglé bleu de ciel, avec une calote légèrement inclinée en arrière, quatre têtes de plumes étayées à droite; pas de brides de rubans, mais des brides de blonde flottante et formant petit bonnet sous la passe.

J'ai remarqué une redingote en velours épinglé mauve, corsage demi-montant, drapé, croisé; jupe fermée par des nœuds de satin; petit bord en velours vert émeraude avec plumes blanches; boa d'hermine.

Une redingote en satin à la reine gros bleu, bordée d'un velours de même nuance; chapeau en satin blanc avec plumes; col de mousseline brodée, garni de point d'Angleterre; une capote de satin blanc avec un petit bouquet de plumes blanches passées tout à fait sur le côté; sur le fond, un diadème de petits mimosas roses.

Jamais, vous l'avez su la saison dernière, on n'avait autant parlé de paille de riz que cet été; jamais peut-être, on n'avait vu autant de chapeaux de velours que cet hiver: c'est à un tel point que la nuance bleu Louise manque entièrement aujourd'hui. Il en est de même du vert émeraude foncé, car cette nuance, lorsqu'elle est claire, est tout à fait de mauvais goût maintenant.

Le velours noir, avec rubans de fantaisie, est également très en vogue, mais c'est plus négligé; le velours noir comporte des fleurs et des gances de couleur.

Vous m'avez chargée, ma chère Anna, d'une commission qui m'a donné bien du tourment. Une maladresse de votre femme de chambre gâte une laize d'une robe brochée de prix, et vous me chargez de l'assortir, pensant, comme on pense en province, qu'à Paris tout se trouve avec de l'argent.

J'ai fatigué mes chevaux une demi-journée; j'ai gagné une migraine horrible; j'ai eu ressource au *Coq d'or*, et il n'a pas été plus heureux que moi. J'allais enfin y renoncer, quand j'ai songé au *Caméleon*, délicieux magasin situé au centre de Paris (rue Neuve de la Bourse, 12), et, le soir, j'ai possédé l'aune que vous me demandez et qui m'a tant fait courir. Jugez si je dois vous parler avantageusement de ce magasin, si utile et si joli; c'est un trésor pour nous autres femmes: jamais je n'ai vu s'occuper d'assortiment d'étoffes avec autant de zèle, et je vous assure que c'est un travail dont nous devons nous montrer reconnaissantes.

Je me suis acquittée en même temps de quelques emplettes que j'avais à faire, et que j'ai choisies au *Caméleon*, qui possède un choix remarquable sous le rapport du goût, de la fraîcheur et de la richesse. J'y ai vu un assortiment de rubans et de ceintures qui ferait envie à M<sup>me</sup> Banès elle-même; puis de jolies étoles, des écharpes, des tabliers confectionnés avec beaucoup de goût, de jolis petits fichus de blonde, enfin de ces petits riens si rares à trouver au milieu de ce monde de boutiques dont Paris fourmille.

Folle que je suis, j'allais oublier de vous parler d'une grande nouveauté: je vous ai cité les boas d'hermine pour grande toilette; je vous parlerai maintenant des *boas-cachemire* pour la promenade; j'en ai vu de rose et blanc, vert et rose, bleu et blanc, enfin d'une infinité de nuances différentes bien mariées. Je ne saurais vous désigner ces boas; le *Follet* vous les produira: ils sont ornés de riches passementeries. C'est chez *Detille* que j'ai vu les premiers, et ils se fabriquent chez M<sup>lle</sup> *Elise Hébert, faubourg Saint-Denis*, 168.

Adieu, ma chère Anna; pensez quelquefois à votre amie, qui vous aime tant.

...



## AVIS.

*Ainsi que nous l'avions annoncé à nos abonnés, nous avons publié huit gravures pendant le mois de novembre, et nous en publierons le même nombre dans le courant de ce mois.*

## Un Suicide.

C'était l'hiver au village. Le vent, qui descendait en tourbillonnant par la mauvaise cheminée, chassait dans la chambre des débris de toiture, des morceaux de suie, la flamme et les cendres du pâle foyer devant lequel étaient assis deux vieux époux. Une pluie fine et pressée pénétrait dans la chaumière.

— C'est un violent orage, dit la vieille femme à son mari; je ne me souviens pas d'en avoir entendu un pareil depuis la mort de notre fils... Si tu allumais la lampe; j'ai peur.

— Ce n'est pas l'embarras, Marguerite, répondit le vieillard, la raffale ne me rassure guère plus que toi, car elle fait des hurlemens comme si c'étaient les âmes des morts qui fussent en peine... C'est la même tempête que le jour où notre pauvre fils a trépassé.

— Notre Joseph!... Cher enfant! dit tristement Marguerite, quelle perte nous avons faite! et comme il nous aurait aidés dans notre vieillesse!

— Je le sais bien, mais que veux-tu? ne faut pas pleurer pour ça, femme.

— C'est que nous sommes seuls sur la terre à présent, mon Baptiste.

— On n'est pas seul quand on est deux. Marguerite tendit, dans l'ombre, sa main à son vieil époux, qui l'attira près de lui, et tous deux, mariés de cinquante

ans, ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre.

Cependant l'orage continuait à souffler, par la chambre, la braise du sarment qui pétillait dans l'âtre... Le feu prit à la jupe de Marguerite.

— Ah! mon Dieu! s'écria-t-elle... et elle retomba sur sa chaise.

Avec ses mains amaigries, le vieil époux étouffa le feu qui s'était promptement emparé des vêtemens de sa compagne.

— Ce n'est rien, Marguerite: reviens à toi, femme; le feu est éteint: te voilà sauvée.

Marguerite revint de sa frayeur, et pleura avec abondance.

— Mon pauvre homme, dit-elle, si j'étais morte!...

— Si tu étais morte! reprit le vieillard d'une voix creuse... Ce n'est pas possible; est-ce que je t'aurais laissé mourir? Regarde, le feu est éteint.

— Mais si tu n'avais pu l'éteindre, Baptiste?

— Oh! en ce cas-là, tu te doutes bien de ce que j'aurais fait, Marguerite.

Les deux vieux époux firent silence, et, pendant un quart-d'heure, on n'entendit plus autre chose que le bruit des tuiles et des portes que le vent soulevait en sifflant. Enfin Baptiste reprit ainsi:

— Marguerite, as-tu pensé quelquefois que je pourrais mourir le premier, et te laisser seule?

— Et toi, est-ce que la même pensée n'est point venue t'attrister?

— Après tant d'années passées ensemble... se quitter pour toujours!

— Ce serait bien pénible pour le dernier survivant.

— C'est bien terrible à penser, Marguerite; car enfin il faudra que l'un de nous s'en aille avant l'autre.

Et ils se rapprochèrent tous deux, et restèrent quelque temps plongés dans une sombre tristesse.

Baptiste paraissait agité de sentimens

divers : on aurait dit son âme en proie à mille combats. . . Tout à coup ses yeux brillèrent de joie, mais d'une joie qui faisait mal à voir, et qui terrifia presque Marguerite lorsqu'il lui dit :

— Veux-tu nous tuer, femme ?

— J'y pensais, répondit-elle ; mais je n'aurais pas assez de courage pour me donner le coup mortel.

— Mais tu ne craindrais pas une mort lente et douce, qui nous surprendrait en même temps ?

Marguerite comprit de suite la pensée de son mari, et elle courut aussitôt chercher plusieurs énormes vases qu'elle emplit de braise et de charbon allumés. Pendant ce temps, Baptiste s'était emparé d'un faix de paille et avait empêché l'air de pénétrer par la cheminée et par les nombreuses crevasses que le temps avait faites à la chamière.

— Maintenant tout est prêt, dit Marguerite !

— C'est bien ; souffle le charbon.

— Le voilà qui se fait rouge.

— Embrasse-moi ; et prions Dieu qu'il nous pardonne, et nous receive la haut près de notre bon Joseph.

— *Amen !* répondit Marguerite.

Le lendemain on trouva les deux époux morts asphixiés au coin du feu, que le vent ne soulevait plus dans l'âtre. L'orage avait cessé, et déjà la brise du matin se jouait embaumée parmi les branches du chèvrefeuille qui grimpait aux fenêtres de la maisonnette silencieuse.

## LE DERNIER DU TROUPEAU,

Anecdote traduite de l'anglais.

J'ai voyagé dans plusieurs pays, et il m'est bien rarement arrivé de voir un homme en pleine santé, dans la force de l'âge, pleurant sur une grande route. J'en

ai rencontré un dans un canton d'Angleterre ; il venait seul le long du chemin, les joues sillonnées de larmes, et me sembla robuste malgré son abatement ; il tenait un agneau dans ses bras.

Lorsqu'il me vit, il se retourna pour ne pas être remarqué, et il essayait ses larmes avec un pan de sa veste. Je le suivis en lui disant : — « Mon ami, qu'avez-vous ? pourquoi pleurez-vous ainsi ? — J'en suis honteux. Monsieur ; ce mouton que vous voyez est la cause de mes pleurs. Je l'apporte aujourd'hui de la colline ; c'est le dernier de tout mon troupeau.

» Il faut vous dire qu'étant jeune et encore garçon, quoique peu soucieux de l'avenir et me livrant volontiers aux passe-temps de la jeunesse, j'avais acheté une brebis ; cette brebis m'en donna une autre, saine et forte, que je pris plaisir à élever ; ensuite je me mariaï, et je me trouvai aussi riche que je pouvais le souhaiter. J'eus à moi un nombreux troupeau, et chaque année accrut notre aisance, et, de cette seule mère brebis, j'obtins par la suite cinquante beaux moutons ; c'était plaisir de voir ce joli troupeau sur les collines où il cherchait sa nourriture. Il prospérait et ma petite famille aussi. . . Eh bien ! ce bel agneau est le seul qui me reste, le seul qui soit encore en vie, et à présent, nous voilà réduits à la misère, menacés de mourir de faim.

» J'avais, Monsieur, six enfans à nourrir, ce qui est difficile lorsque les temps sont durs, dans de mauvaises années. Mon orgueil se trouvait bien abattu par les besoins de ma famille. Je me décidai à demander les secours de la paroisse. On me répondit que j'étais riche, que j'avais un troupeau sur les collines, et que je devais user de cette ressource pour me procurer du pain. — « Nous ne pouvons, me dirent-ils, vous donner ce qui appartient aux plus pauvres de la commune. » Je vendis donc un mouton, comme on me l'avait conseillé, et j'apportai du pain à

mes enfans. Ils étaient tous bien portans, bien venans ; mais , pour moi , ce pain ne me faisait pas de bien. Ce fut un temps bien pénible que celui où je perdis ainsi peu à peu le fruit du travail et des soins de toute ma vie ; où j'ai vu le petit troupeau que j'avais élevé décroître et aller toujours en diminuant. Oh ! ça été pour moi un amer chagrin !

» Encore un, puis un autre encore : d'abord l'agneau, puis vient le tour de la mère. Le besoin était toujours renaissant, et toujours il fallait recourir au boucher ; mon cœur saignait à chaque perte qui réduisait mon pauvre troupeau. J'en comptai un jour trente qui me restaient : je les ai vus encore s'en aller l'un après l'autre, et, en vérité, j'ai plus d'une fois souhaité qu'ils fussent tous partis, sans penser à ce qui arriverait ensuite, pour me voir délivré de ces luttes intérieures qui se renouvelaient sans cesse. J'aspirais que ce cruel moment fût passé.

» Je me sentis alors porté à commettre de mauvaises actions ; de mauvaises pensées me venaient à l'esprit : il me semblait que chaque homme qui me regardait pensait du mal de moi. Je ne trouvais plus ni repos ni soulagement ; je n'étais plus à mon aise nulle part, ni à la maison ni au dehors ; mon ouvrage me pesait ; j'étais troublé ; j'avais comme des vertiges en me mettant au travail. Enfin, j'ai pensé à fuir la maison et à aller cacher ma tête dans quelque repaire de bêtes sauvages.

» En vérité, Monsieur, c'était pour moi une chose bien précieuse que mon troupeau : il m'était devenu, je crois, aussi cher que ma famille même ; quand je le voyais prospérer, mon affection pour mes enfans s'accroissait en même temps ; puis sont venus des jours si douloureux. Dans ma détresse, j'ai imaginé que la malediction de Dieu était sur moi ; je le priais, le bon Dieu, et cependant il me semblait que j'aimais moins mes enfans ; mon cœur se resserrait quand je voyais, chaque se-

maine, se dissiper le troupeau auquel j'étais si attaché.

» Il était bien diminué ; il allait disparaître entièrement : de dix, le voilà réduit à cinq ; de cinq à trois, un agneau, un mouton et une brebis. Enfin, des trois, il n'en reste plus que deux ; et, de mes cinquante, hier, je n'en avais plus qu'un seul : le voici ; c'est ce gros agneau que je tiens sur mes bras. Hélas ! Je n'en ai plus d'autre que lui ; j'ai été le quérir aujourd'hui sur la colline ; c'est le dernier de mon troupeau. »

FLORENT RICHOMME.

### Histoire de la Loterie.

Baucoup de personnes pensent que la loterie ne remonte qu'au 16<sup>e</sup> siècle ou tout au plus au règne de Louis XIV ; c'est une erreur. Le jeu de hasard auquel on a donné le nom de loterie fut établi à Paris en 1644 par une ordonnance qui lui donnait le nom de banque ou banque royale. Depuis long-temps ces sortes de banques étaient reçues en Hollande et dans toute l'Italie ; il y en avait même une à Lyon : alors les loteries étaient en si grand usage en Egypte et au Grand-Caire, qu'on n'en savait point l'origine, et qu'on y vendait presque tout par ce moyen.

Les Italiens, qui les introduisirent en France, voulurent leur donner d'abord le nom de loteries, qu'elles portaient à Venise et à Gênes ; mais Vaugelas, qui en fut nommé administrateur, s'opposa constamment à l'entrée de ce mot dans la langue française ; ce ne fut qu'à sa mort qu'elle prit le nom sous lequel on la connaît aujourd'hui.

Dans ces commencemens, la loterie n'était point encore ce qu'elle est devenue ; les lots, qui sont aujourd'hui des

sommes d'argent, se composaient alors de maisons, d'argenterie, de bijoux, de tableaux et de divers objets précieux, sur lesquels on vendait une multitude de billets à un prix très modique, et qui se délivraient à celui qui portait le bon numéro.

Au commencement du règne de Louis XIV, toutes les dames de la cour mettaient à la loterie; il y avait des lots que l'on estimait 40, 60 et 100 mille fr.; pour quelques écus on gagnait des bibliothèques nombreuses et bien choisies, des maisons de campagne, des ameublemens fort riches et une foule de choses de haute valeur, comme de gros diamans, des tableaux de Léonard de Vinci, du Titien, du Poussin, etc. Les administrations de cet établissement firent si vite fortune qu'on les vit bientôt tenir table ouverte, et mener un train de seigneur.

On ne tarda pas à mettre une bonne police dans les loteries, et, pour ne pas en faire un sujet de ruine trop prompt, on fixa à un écu le prix des billets; on ordonna qu'il y aurait deux mois d'espace entre la proposition et le tirage des lots, et que la main d'un enfant prendrait les numéros dans la roue le jour du tirage. Les choses allaient bien, quand les six corps des marchands se plaignirent que la loterie faisait tort à leur commerce: on plaïda, et la loterie fut supprimée en 1657.

Mais elle se rétablit l'année suivante, et pour ne plus gêner le commerce, elle proposa des sommes d'argent. Son calcul se divisait en cent mille billets, dont quatre-vingt-dix mille s'achetaient un écu, quatre mille dix mille francs; le reste avait un prix intermédiaire. Le roi, la reine et la reine-mère ayant pris cette fois des lots de cent louis, qu'ils gagnèrent, la loterie ne fut plus renversée; on la conduisit avec le meilleur ordre possible, et, pour montrer au public qu'on y allait sans fourberie, on observa de faire tirer les lots par six enfans, choisis au sort entre douze,

qu'on amenait pour cela d'un hôpital de charité.

Les domestiques, les avares, les bonnes femmes n'y mettaient point encore sur la foi des songes; mais les personnes superstitieuses avaient soin de prendre leurs billets un de ces jours heureux qu'un ange révéla à notre père Adam et que connut Joseph. Il n'y en avait pas moins de 999 sur mille qui perdaient leur argent comme aujourd'hui, et, comme aujourd'hui, les gens qui voulaient garder leur réputation de bon sens ne mettaient point à la loterie on n'y prenaient leurs billets que sous des noms supposés: c'est ainsi que deux magistrats, MM. Parisot et Gilbert, gagnèrent les deux lots, le premier sous le nom de Petit-Jean, le second sous celui de Mascarille.

Bientôt plusieurs particuliers riches établirent chez eux de petites loteries sur le modèle de la grande, et on trouva ce jeu si amusant qu'il se répandit par toute la France.

Alors, comme les Italiens se vantaient d'être les inventeurs de ces banques, un savant, non content de leur opposer l'Égypte, qui en faisait un des expédiens de son commerce depuis un temps immémorial, rabaisa l'orgueil de ces grands joueurs, en publiant des mémoires où il fit voir que les Centaures et les Lapithes s'étaient battus à la suite de la première loterie qu'on trouve dans l'histoire, et que ce partage par le sort était d'une antiquité très reculée, puisqu'on peut regarder comme des loteries la division de la Terre Sainte entre les Israélites, le partage que fit Lycurgue de la Laconie en trente-neuf mille parts, l'enlèvement des Sabines, qui furent tirées au sort, etc., etc.

On trouve encore, dans les historiens de l'ancienne Rome, que les empereurs firent souvent des largesses au peuple par des moyens semblables à nos loteries: on écrivait sur des morceaux de bois les dons qui devaient se distribuer, on les

jetait au peuple après le spectacle, et ceux qui pouvaient attraper ces sortes de billets recevaient l'objet dont ils portaient le nom.

Néron et Titus firent souvent de parolles largesses; elles consistaient en bêtes de somme, esclaves, sommes d'argent, vases précieux, habits de luxe, etc.

L'empereur Héliogabale s'amusa aussi de ces sortes de loteries avec ses parasites et avec le peuple romain; il faisait écrire sur des coquillages le nom des objets qu'il voulait distribuer, et des officiers les jetaient à la foule. Mais afin de mieux se divertir, les présens étaient moitié avantageux, moitié ridicules: ainsi, pendant que le porteur d'une coquille recevait cent pièces d'or, un autre recevait cent vessies; celui-ci dix livres d'or, celui-ci dix livres de plomb, cet autre dix laitues romaines, chacun selon sa bonne ou mauvaise fortune; à l'un on donnait mille pièces d'argent, à l'autre une livre de filet de bœuf; ici le premier gagnait dix ours, son voisin dix œufs; un troisième dix chameaux, un autre dix grillons; là, c'étaient dix autruches pour le plus heureux, et dix mouches pour le moins fortuné, de façon que, comme nos loteries, c'était un jeu de hasard, et, selon la remarque de Lampidius, ce jeu plaisait tant aux Romains qu'ils se réjouissaient, à cause de cela, d'avoir Héliogabale pour empereur, quoique ce fût un fou méprisable, un tyran, un monstre.

### LE DOUBLE RÈGNE,

PAR M. LE VICOMTE D'ARLINCOURT.

2 volumes in-8°. — Prix : 15 fr.

Chez Ambroise Dupont, rue Vivienne, 7.



Le vicomte d'Arincourt est un de ces hommes chez lequel l'imagination ardente ne nuit en rien

aux détails, et qui pose largement une action dramatique, tout en prévoyant habilement les scènes minimes qui seules ferment un vaste ensemble.

Le double règne, où la fiction et la réalité, le roman d'amour et la partie politique sont si bien entrelacés qu'on ne peut ni séparer ni distinguer l'un de l'autre, touche à cette époque où Louis xix vit s'armer contre lui les grands vassaux de sa couronne. A leur tête se trouvait Enguerrand, sire de Coucy, ce beau nom qui traverse avec tant de gloire toute l'histoire de France. C'est cette épopée qui, avec son attitude, se représente vive et vraie dans le *Double Règne*.

Ces hautes questions ne peuvent se juger dans une feuille légère: ce qui nous regarde, c'est la partie intéressante et pittoresque du livre, c'est le choc des deux amours entre Enguerrand et Raimond de Toulouse; c'est la situation terrible où se trouve un jeune guerrier plein d'honneur et de loyauté, jeté pur et croyant au milieu d'un mouvement où la politique a changé le sens de tous les mots; c'est cette sombre et satanique figure du vicomte de Béziers, vieillard à qui il ne reste plus de la vie que le désir de la vengeance; c'est ce caractère original du Maure; c'est surtout cette délicieuse figure de la reine Blanche, sur laquelle l'auteur a jeté tous les charmes de la beauté et de la grandeur. Cette majestueuse figure de la mère de saint Louis apparaît au milieu des troubles, comme la déesse de la fable, dominant les tempêtes et rassérénant le ciel d'un de ses regards.

L'amour, la haine, les combats, les passions diverses qui agitent les cœurs, tout cela passe rapide et animé comme une vision récréatrice du passé. Quel que soit le haut talent déployé jusqu'ici par M. d'Arincourt, nous n'hésitons pas à mettre celui-ci au-dessus des autres, car ici il y avait une plus haute tâche à accomplir; il y avait philosophie de l'histoire à exposer et à mettre en pratique; il y avait surtout usage difficile à faire des trésors de faits légés par nos historiens. Ce n'est pas certes le point culminant du mérite de M. d'Arincourt que de savoir tant de choses; mais il y a de sa part une haute loyauté à se soumettre aux arrêts de l'histoire, lorsqu'il a



pour soutien et pour guide un talent si élevé et  
 une imagination si puissante.

J. L.

### Le Pauvre Pêcheur.

Sur les bords de la Marne, un pêcheur, au matin,  
 Songeant à ses enfans, déplorait leur destin :  
 Pauvres enfans, dormez, ignorez la misère  
 Qui fut, dans tous les temps, le lot de votre père !  
 Sous mon toit de roseaux, que le fleuve irrité  
 Ebranle chaque jour, règne la pauvreté.  
 Mes filets, disait-il, voilà tout l'héritage  
 Que de mon dénûment vous aurez en partage !  
 C'est à peir de faim !... Le bon père, à ces mots,  
 Au hasard a lancé l'instrument dans les flots.  
 Il veut le retirer; mais une immense proie  
 Résiste à ses efforts. Il tressaille de joie :  
 Elle vient. Que voit-il? un corps mort !... Plein  
 [d'effroi,

Il le regarde... O ciel !... C'était un fils de roi !  
 Dans les joncs il le cache, et, pendant les ténè-

[bres,

En silence, il lui rend, seul, les devoirs funèbres.  
 Puis, en s'en retournant : « Enfans, d'humbles fi-

[lets,

Ah! valent encore mieux que l'éclat des palais. »

BONVALOT.

Historique. On m'a montré l'endroit où s'est  
 passée cette scène, qui a fourni le sujet d'un ta-  
 bleau à l'un de nos meilleurs peintres.

Le mot du logogriphe inséré au dernier nu-  
 méro est **MAGISTRATRE**, dans lequel on trouve :  
 maî, image, mage, gâteau, rature, rime, mer, mi-  
 rage, rage, mise, état, rame, marge, aigre, ra-  
 mage, mire, muet, mur, maigre, gai, trame, rat,  
 grime, magie, gris, mets, mat, mie, ami, ame,  
 iis, rite, mûrier.

### Annonces.



## NOUVEAUTÉS MUSICALES

Parues chez **G. HEU**, éditeur, rue de la Chaussée-d'Antin, n° 10.

- L. FARRÉNG.** — 3<sup>e</sup> Rondoletto pour piano avec accompagnement de violon ou flûte (*ad libitum*) sur  
*Venez dans la prairie*, chansonnette de Dolive, 4 fr. 50 c.  
**P. HÉBERT.** — Variations pour le piano sur un thème de la *Norma*, de Bellini, 6 f.  
**A. DE BEAUPLEAN.** — La *Jeune Batelière*, barcarolle avec accompagnement de piano, 2 fr.  
 — *Les Etrences de la Portière*, chansonnette, id. 2 fr.  
 — *Trompez-moi, trompons-nous*, franchise, id. 2 fr.  
**DOLIVE.** — *Rêve de Jeune Fille*, chansonnette, id. 2 fr.

Les mêmes avec accompagnement de guitare, 1 fr.



## Etrences en vogue,

A la papeterie **MARION**, 14, cité Bergère.

# LE FOLLET,

Courrier des Salons,

## JOURNAL DES MODES,

Boulevard Saint-Martin, 61.

A LYON, chez M. MÉSÈVEND, rue Dubois, 6. seul bureau central de nos journaux pour l'Italie, la Suisse, et tous les départemens méridionaux de la France.

LADY'S MAGAZINE AND MUSEUM.

---

### MODES.

A M<sup>me</sup> de M....



Il faut que je vous apprenne, ma chère Anna, que j'ai été modiste, cette semaine, pendant une demi-heure; c'est une fantaisie qui m'a prise et que j'ai voulu satisfaire; je vais vous expliquer comment.

Je venais de recevoir un bouquet cueilli dans le parc de Rambouillet; ces fleurs, que les derniers rayons du soleil d'automne avaient fait éclore, étaient toutes brillantes de fraîcheur. J'étais occupée à les considérer lorsque notre ami commun, M. du Laury, amateur passionné de botanique, vint me rendre visite, et me demanda si je connaissais le nom de ces fleurs. Je me rappelle bien les avoir foulées aux pieds dans nos jeux de jeunes

filles, mais jamais je n'avais songé à m'informer de leur nom. Eh bien! ma bonne amie, ces petites fleurs des champs s'appellent des Adonis ou des Larmes de Vénus. A la mort de son amant, la déesse fit éclore des fleurs à la place où le sang chéri était tombé.

Ces fleurs si jolies, l'originalité de leur nom me firent concevoir l'idée d'en orner une capote. Vous connaissez mes caprices et ma promptitude à les satisfaire; je congédiai le botaniste, sonnai ma femme de chambre, et donnai l'ordre de me conduire chez *Herbaut*. Par distraction et par habitude, le cocher m'arrêta rue Neuve-des-Petits-Champs, chez *Hocquet*. J'y choisis d'abord, pour la première représentation de *la Norma*, un petit bord en soie tramée argent, orné d'un oiseau

de paradis; puis, je voulus me faire tailler une forme de capote en velours qui fût plus longue des joues que celles qu'on porte habituellement, qui eût enfin un cachet de nouveauté; on m'en tailla vingt sans exagérer, avant qu'on ait pu réussir à trouver ce que je voulais, sans bien me comprendre moi-même.

Restait encore à faire revivre en satin mes Adonis, qui commençaient à se mourir. Ce fut l'affaire d'un jour pour *Batton*, qui les rendit avec une vérité surprenante. Il fallait encore un ruban qui reproduisit toutes les nuances des fleurs, ce que nous trouvâmes au *Caméleon*. Il fallait enfin un ensemble gracieux; c'est ce que *Hocquet* confectionne avec une habileté surprenante.

J'ai mis cette capote pour la messe de mariage de votre cousine *David*, qui a été célébrée à Saint-Thomas, et elle a eu un succès vraiment rare, parce qu'il a été aristocratique.

A cette messe, j'ai vu une foule de chapeaux en velours épinglé, ornés d'une plume nouvelle; cette plume, dont les duvets avaient été coupés de chaque côté et rattachés ensuite par des brins de marabouts blancs, se trouve de deux nuances, et retombe gracieusement à l'instar des saules pleureurs.

J'ai vu aussi quelques capotes en peluche blanche, ornées de rubans de satin uni.

Une jolie toilette était une redingote en lévantine de deux nuances brunes; col de mousseline, bordé de Valenciennes; capote de velours épinglé paille; cachemire bleu de ciel; mouchoir brodé, avec encadrement de Valenciennes.

On porte des chapeaux de promenade en satin blanc ou rose, et l'ornement privilégié se compose de deux ou trois plumes blanches.

Les plus coquettes de nos amies préférèrent à tout le velours épinglé paille ou blanc, et le velours *plain* marron et vert

foncé. Les plumes saules et les plumes de haras sont des ornemens du meilleur ton.

Beaucoup de chapeaux ont des roses sous la passe et une blonde plate sur le front.

On fait maintenant beaucoup de bonnets plats sur le front, avec des coquilles de tulle-illusion de chaque côté et des touffes de roses ou de violette de Parme; au lieu de brides, des barbes en blonde.

Les turbans sont de forme arabe; ils sont grands et ornés de perles ou de bracelets.

Quelques modistes en vogue mettent à leurs chapeaux de spectacle des bandeaux de perles ou de velours.

Le *triple satin*, de *Gagelin*, fait fortune en grande toilette; les nuances choisies sont le rose, le bleu, le blanc, le gris, le mauve, le purpurin.

Je suis allée deux fois cette semaine chez *Gagelin* sans pouvoir jamais choisir à l'aise; il y avait foule, et je n'ai pu voir toutes les nouveautés, moi pour qui habituellement la maison n'a pas de secret. J'y ai acheté un bon châle *Lahorien* et un mantua doublé d'hermine. Maintenant ces deux objets sont indispensables à une merveilleuse.

J'ai fait faire quelques robes, ma bonne Anna, et je n'ai trouvé de nouveauté que dans la variété des détails. Une de mes robes de soirée, en velours épinglé, a la taille un peu longue, arrondie devant, sans ceinture; le corsage carré, peu décolleté, est garni d'une draperie en tulle à très petits plis plats; l'enmanchure est juste, et la manche, courte, collante, descend jusqu'au milieu du bras; de cette manche sort une large manche en blonde à la Vénitienne, relevée à la saignée par un nœud de rubans; à chaque épaule un nœud à longs bouts flottans; à la jupe un volant en blonde.

J'ai pour mes sorties une redingote en triple satin, garnie de martre; la jupe ferme sur le côté avec une bande de mar-

tre large de quatre doigts; le bas de la jupe a une haute garniture, le corsage une double pélerine bordée de marbre.

On porte beaucoup de *surtouts* en armure, en florence et en salin; le grand col est coupé en rotonde, et fournit une ampleur prodigieuse; une manche juste au bras est recouverte en haut par une manche large, ouverte, descendant au coude seulement.

Adieu, ma bonne Anna; votre amie.

\*\*\*

Le jour de l'an, voilà ce qui occupe tous les esprits en ce moment; le jour de l'an, c'est dire *Giroux*, *Marquis* et *Berthelot*, ce triumvirat de l'étréenne. Là se trouvent tous les cadeaux de bon goût à offrir; là sont les bazars les plus riches.

*Giroux!* Il y a dans ce nom quelque chose de magique qui fait bondir de joie bien des cœurs; c'est chez lui, chaque année, que se réunissent toutes les célébrités de Paris; la Mode est dans son temple; tout y est nouveau, tout porte le cachet de la fashion et du confortable. Et n'allez pas croire pour cela que, profitant de sa vogue européenne, il vous fasse payer sa réputation: votre erreur serait grande; toute chose porte son prix en chiffres connus; l'embarras du choix seul pourrait vous arrêter; chaque salon a sa spécialité, et d'habiles conseillers en font les honneurs avec une grâce, une complaisance et un tact qui vous viennent en aide en cas d'indécision.

Les salons de *Giroux* sont une bonne fortune pour un observateur pendant le mois de décembre. Là se foule, depuis dix heures du matin jusqu'à minuit, la plus brillante société, et c'est là que le *Follet* doit élire domicile, s'il veut avoir des toilettes à citer, car tout Paris doit y passer.

Déjà, cette semaine, nous avons assisté aux premières visites; nous avons vu les nouveautés à peine terminées, et nous allons essayer d'en rendre compte.

Nous féliciterons d'abord sincèrement MM. *Giroux* d'avoir complété leur musée par la belle

galerie moyen-âge qu'ils viennent d'ouvrir au public: cette salle fait honneur à leur goût d'artistes; il y a dans sa composition une étude profonde. Quel trésor pour notre époque qu'une vaste galerie décorée dans le style de la renaissance, sans que rien y manque! Quoi de plus sévère et de plus beau que cette descente en chêne habilement sculpté! que ces portières en étoffe si lourde et si soyeuse! que cette table et ces bûnats sculptés! que cette cheminée d'un travail rare! Dans ce salon sont les objets d'art, ceux qui ont un caractère, et, en première ligne, nous citerons de beaux vases de porcelaine, montés sur bronze doré, or moulu, dans le genre *rocaille*; leur prix ne s'élève pas à moins de 1,500 fr. Du même côté sont des flambeaux, des pendules, des caisses à fleurs, des encriers et des paniers montés de même, mais dont le fond est en vieux laque. De l'autre côté sont rangés des tableaux de nos meilleurs artistes et des cartons riches de leurs dessins et de leurs aquarelles.

Cette année, MM. *Giroux* ont ajouté à leurs objets d'art les spirituelles charges de Dantan; le choix en est complet; puis de jolis albums, qui contiennent les lithographies nouvelles, coloriées avec tant de goût qu'elles peuvent former un cadeau recherché.

Sortant de là, nous entrons dans un boudoir; c'est là que sont ces *étagères* si en vogue dans les salons; il est facile, d'un seul coup-d'œil, de juger tout le mérite de ces mille et un *riens* en porcelaine qui ont fait la réputation de Sévres. Est-il rien de plus *Pompadour* que ce bougeoir et ces flambeaux en porcelaine et en bronze!

Dans le salon suivant sont les meubles: le palissandre en fait tous les frais, et les incrustations sont merveilleuses. De charmantes *étagères* à huit colonnes torsées, d'un prix très modéré; un *écran-bureau* incrusté; des *écrans à pied* en bambou, avec de riches peintures chinoises; de jolis *paniers de Java*, légers et variés de formes; des tables à ouvrage de toutes façons, voilà une partie de ce qui meuble ce salon. Nous avons admiré de jolis petits tapis en *jono tyrolien*; leur travail merveilleux est si souple et si soyeux qu'ils sont très-nutiles pour placer les meubles, les garantir, et pour couvrir une table à thé.

Le *Tsaou Fan* du Japon est un joli déjeuner en porcelaine dans une petite étagère; ce meuble est nouvellement importé en France.

Passons maintenant devant ce comptoir, où se pressent des objets si mignons que nous les reconnaissons utiles aux travaux de femmes. Le nombre en est prodigieux, et l'espace nous manque; ce qui mérite des éloges, c'est le joli *arsenal de la brodeuse*; le titre dit tout: il y a cannavas, soies, laines, modèles, aiguilles, tout ce qu'il faut, et ces *cartes perforées*, légères comme des dentelles, où les dames font maintenant de la peinture et des broderies.

La *course aux papillons* est un jeu des plus nouveaux; le *tournoi*, avec ses chevaliers, un jouet animé et plein d'attraits. Parmi les jeux à la mode les plus demandés, nous avons vu *Tagliani*, l'école du goût et une boîte renfermant le trio le plus gracieux de l'Opéra, *Tagliani, Essler et Noblet*; ce jeu surtout est tout nouveau; le *pont du Carrousel*, jeu fort intéressant pour des jeunes gens: il se démonte pièce par pièce; un *théâtre d'aéroballes*, un *escamoteur* qui pourrait lutter avec M. Comte; un *châlet* qui se démonte, un *moutin à eau* qui manœuvre avec de l'eau pour de bon, et dans laquelle nagent de vrais poissons; le jeu du *polygène*, et, ce qui rentre dans notre domaine, des boutiques de modes, de lingerie et de nouveautés étalées avec luxe; des trousseaux de poupées, des *oiseaux* qui chantent, des *tourterelles* qui coucoulent, et enfin, ce qui couronne l'œuvre, une poupée qui parle comme vous, lecteurs, et mieux que moi.

Le *Diplographe* est un portefeuille en maroquin, à grain relevé, qui contient des papiers préparés afin qu'en écrivant vous fassiez la lettre et vous en ayez la copie.

Des *buvards*, rajeunis par leurs détails, garnis du *classéur* et du *somainier* et de pièces de buvard en ivoire sculpté.

Des *Missels* en velours et en or; des *Paroissiens* merveilleux de luxe, et, ce qui nous a semblé tout nouveau pour l'époque, des *titres* faits à la main, à l'aquarelle, avec des arabesques, des ornemens, des anges, tout cela peint avec talent. Nous pourrions prédire à ce genre une grande

Une jolie boîte avec ce titre: *mes souvenirs*, est un joli cadeau à faire à une femme d'esprit: dans cette boîte sont renfermés des livres magnifiquement reliés, portant sur la couverture ces mots: *pensées, comptes, souvenirs, copies de lettres*; les feuillets sont en blanc. Les formes de ces boîtes varient à l'infini: les unes sont très riches, d'autres simples; toutes sont de bon goût.

Nous détaillons ici beaucoup de nouveautés, et cependant nous n'avons fait que jeter un coup d'œil rapide dans ces vastes magasins; il faut voir tout cela en détail pour en sonder toutes les richesses. C'est ce que chacun voudra faire et ce que nous ferons aussi.

## PREDICTIONS DE MORIN,

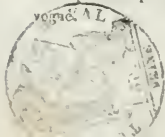
ASTROLOGUE DU XVII<sup>e</sup> SIÈCLE.



On a peine à se figurer le succès obtenu par Morin dans sa science de l'avenir. Son coup d'essai fut de prédire l'emprisonnement de l'évêque de Boulogne. Mais il s'acquit une réputation extraordinaire en prédisant que Louis XIII, atteint d'une maladie dangereuse à Lyon, n'en mourrait pas. Ce fut par l'ordre de la reine-mère qu'il consulta les astres. Cette princesse, alarmée des funestes prédictions de quelques autres astrologues, écrivit au cardinal de Bérulle de faire travailler à l'horoscope du roi par Jean Morin. Sa prédiction fut juste, et il en fut royalement récompensé.

Un jour, Morin ayant fait savoir à la cour que Louis XIII était menacé de quelque malheur, on représenta à ce prince qu'il ne devait pas sortir ce jour-là; il ne sortit pas le matin; mais, s'ennuyant après dîner, il voulut sortir pour prendre quelques oiseaux, et il tomba. — « Que Morin ne le sache pas, dit-il, car il en serait trop glorieux. »

Le cardinal de Richelieu voulant savoir





si Gustave-Adolphe vivrait long-temps, envoya l'heure de la naissance de ce prince à Morin, qui ne se trompa que de peu de jours à marquer la mort de ce grand guerrier, et cette méprise vint de ce que l'heure n'avait pas été marquée dans toute la précision, car il y manquait en effet quelques minutes.

A propos de cela on parle de l'épée de Gustave, qui tomba entre les mains de Morin, et l'on nous décrit toutes les figures qu'il y observa, car il se connaissait en talismans. On ajoute que le cardinal de Richelieu se trouva fort bien de ses avis. Il lui avait fait tirer son horoscope, et il ne partit point pour le voyage de Perpignan sans consulter cet oracle, qui ne se trompa que de dix heures sur la mort de son éminence.

Ayant vu la figure de la nativité de Cinq-Mars, sans savoir de qui elle était, il répondit que cet homme-là aurait la tête tranchée.

Il prédit à Louise-Marie de Gonzague, qu'on parlait de marier avec un prince, que ce mariage ne se ferait pas, et qu'elle était destinée à épouser un monarque.

Enfin, sur mille prédictions vérifiées, les plus grandes objections qu'on ait eues à lui faire consistaient à dire qu'il s'était trompé de six jours sur la mort de Louis XIII et de seize sur la mort du connétable de Lesdiguières.

---

## Variétés.



### DISTRACTION D'UN SAVANT.

Un savant célèbre, M. O\*\*\* de Strasbourg, est du nombre de ces esprits distraits qui ne voient rien de ce qui les entoure lorsqu'ils ont la tête occupée de quelqu'idée dominante. Un jour, il eut

besoin d'un livre qu'il croyait dans sa bibliothèque; il le chercha inutilement, et, sans songer qu'il avait la tête nue et qu'il était en pantouffles, il traversa la ville par une pluie considérable pour aller chercher ce livre, qu'il croyait trouver chez un de ses amis; le livre n'était pas là non plus. Il alla à la bibliothèque de la ville, où il ne rencontra pas ce qu'il cherchait. On lui observa qu'il pourrait sans doute voir l'ouvrage qu'il désirait dans une bibliothèque assez riche qu'on lui indiqua hors la ville; il s'y rendit, toujours tête nue et les pantouffles aux pieds. Là, enfin, n'ayant pas été plus heureux, il monta dans une voiture publique, partit pour Paris, se procura le livre qu'il lui fallait, revint sur le champ à Strasbourg, et se remit au travail.

---

### LE LÉONIDAS MODERNE.

On a toujours à la bouche le dévouement de ces trois cents Spartiates, qui arrêtèrent l'armée des Perses au passage des Thermopyles, et nous avons vu dans notre histoire des traits aussi magnanimes, qui sont presque généralement inconnus.

Lorsqu'en 1479, l'archiduc Maximilien s'avança dans la Picardie à la tête de quatre cent mille hommes, cent soixante Gascons eurent l'audace de l'arrêter trois jours devant le château de Malannoi, et se firent tous tuer sur la brèche, à l'exception de leur capitaine, qui fut pris criblé de blessures, et que Maximilien fit pendre aussitôt.

On grava sur une colonne les noms des trois cents Spartiates pour les recommander à l'admiration de la postérité; nos ancêtres ont laissé perdre totalement les noms des cent soixante Gascons; on ne connaît que celui de leur chef, qui était noble, et qui se nommait Raimond d'Ossaigue.



### NAPOLÉON ET LES APOTRES.

Napoléon étant entré dans une ville d'Italie, des marguilliers lui recommandèrent leurs reliques.

— Sire, veuillez prendre nos douze apôtres sous votre protection.

— Vos apôtres sont-ils de bois ?

— Non, sire.

— Et de quoi sont-ils donc ?

— D'argent, sire, et d'argent massif.

— D'argent massif ! non seulement je les prends sous ma protection, répartit vivement Napoléon, mais je veux les aider à remplir leur mission : il leur a été ordonné de circuler par toute la terre ; ils circuleront.

Cela dit, l'empereur envoya les douze apôtres à la Monnaie de Paris.

### INDUSTRIE ET CARACTÈRE DES FRANÇAIS

Le passage suivant, tiré du voyage de M. Denon en Egypte, peut donner une idée du titre ci-dessus.

« Le second jour de notre établissement, il y avait déjà, dans les rues de Syène, des tailleurs, des cordonniers, des orfèvres, des barbiers français avec leurs enseignes, des traiteurs et des restaurateurs à prix fixe. La station d'une armée offre le développement le plus rapide des ressources de l'industrie ; chaque individu met en œuvre tous ses moyens pour le bien de la société ; mais ce qui caractérise particulièrement une armée française, c'est d'établir en même temps le superflu et avec le même soin que le nécessaire. Il y avait jardins, cafés et jeux publics, avec des cartes faites à Syène. Au sortir du village, une allée d'arbres alignés se dirigeait au nord ; les soldats y mirent une colonne avec cette inscription : *Route de Paris, n° 1, 167, 340.* C'était quelques jours après avoir

reçu une provision de dattes pour toute ration qu'ils avaient des idées si plaisantes ou si philosophiques. La mort seule peut mettre un terme à tant de bravoure et de gaieté : les plus grands malheurs n'y peuvent rien. »

### ANDOUILLETES EMPOISONNÉES.

Un habitant de St-Omer avait rapporté d'Aire des andouillettes, mets pour lequel la ville est en renom. Avant de rentrer chez lui, il entre au cabaret, boit et s'endort. Quelques amis profitent de son sommeil, font griller les andouillettes et s'en régalaient. Notre homme s'éveille, et s'aperçoit, à de bruyans éclats de rires, qu'il est dupe d'une plaisanterie. Le larcin est innocemment avoué. Malheureux, s'écrie notre individu d'une voix terrible, qu'avez-vous fait ? Cette viande était empoisonnée ; un de mes amis me l'avait préparée pour détruire les rats de mon magasin.

A cette révélation inattendue, tous nos farceurs pâlisent, et comme M...., par sa profession, est assujéti à avoir beaucoup de rats, on croit à son assertion. Le plaisir se change soudain en désespoir, en cris de rage et de mort : tout est en rumeur dans le cabaret ; on demande du lait, des contre-poisons à grands cris. L'homme aux andouilles fait mine de pleurer aussi, de partager leur douleur : c'est une véritable parodie de la lugubre scène du drame de *Lucrece Borgia*.

Mais voyant que l'affaire devenait sérieuse, que les épouses, les enfans en pleurs et les médecins arrivaient, M.... leur dit, après les avoir gratifiés d'angoisses pendant plus d'un quart d'heure, et en riant de toutes ses forces : « Messieurs, vous avez diné à mes dépens, et j'ai pris le café aux vôtres : nous sommes quittes. »

## VOLEURS ANGLAIS.

Les brigands ont aussi des différences de mœurs, suivant le pays qu'ils habitent. Rien de plus poli et de plus original qu'un brigand anglais : il est rare qu'il dévalise entièrement un passant ; il lui laisse toujours de quoi continuer sa route.

Une dame de Londres, se trouvant un soir fort tard égarée dans le parc Saint-James, et entourée de quelques brigands qui ne lui parlaient pas encore, mais qui la suivaient avec affectation, s'adressa à l'un de ces messieurs, et le pria de la reconduire chez elle. Le voleur fut flatté de cette marque de confiance ; il donna le bras à la dame, fit avec son mouchoir un certain signe à ses camarades qui s'éloignèrent, accompagna la belle égarée jusqu'à sa porte, et eut la délicatesse de ne pas accepter l'invitation qu'elle lui faisait de se reposer un instant dans sa maison.

## LA RÊVERIE D'UNE JEUNE FEMME.



Tout repose autour d'elle, et dans l'ombre profonde,

Seule, sa lampe brille encor ;  
Son enfant, sur son sein posant sa tête blonde,  
Lui sourit et s'endort.

Elle, éprouve aussi ce charme du silence,  
Sent ses yeux se charger d'une molle langueur,  
Et tous les souvenirs de son adolescence  
Reviennent dans son cœur.

Voici la lune au ciel, les longues promenades  
Au bord de ces ruisseaux, sous ces vertes arcades  
Qu'elle aimait autrefois,  
Quand les jeunes parfums du gazon des prairies,  
Pour répondre à ses rêveries,  
Étaient comme une voix.

Puis le bal se couronne  
De ses magiques feux ;

Rapide, il l'environne  
De ses tableaux joyeux.

Voilà les écharpes soyeuses,  
Les vêtements légers, aux brillantes couleurs,  
Et les beautés rieuses  
Confondant leurs pas et leurs fleurs.

Quel est cet étranger que le plaisir afflige ?  
De ses longs regrets oppressé,  
Il passe comme une ombre au milieu du prestige  
Qui s'efface éclipse.

C'est *lui*, lui qu'aîna sa jeunesse !  
Lui, qui ne comprit pas quels trésors de tendresse

Elle pouvait offrir ;  
Qui sur ses traits naïfs ne lut pas sa pensée,  
Et, sans lui révéler son âme trop blessée,  
S'éloigna d'elle pour souffrir.

Son front s'est abaissé sur une main rêveuse  
De ses yeux fermés à demi  
Une larme silencieuse  
Descend sur son fils endormi.

Ce passé, cependant, vaut-il, ô jeune femme,  
Ton bonheur d'aujourd'hui, si paisible et si doux ?  
L'époux qui te hérit d'une si pure flamme,  
L'enfant bercé sur tes genoux ?

Non ; mais dans cette extase où le cœur se replonge  
Est un charme secret qu'on ne peut définir.  
A la plus belle vie, hélas ! il faut un songe  
Ou d'espoir ou de souvenir.

M<sup>me</sup> C\*\*\*, de Caen.

## CHARADE.



Aux bords de mon premier je reçus la naissance.  
Là, parmi les loisirs de la muse et des vers,  
S'écoula mon heureuse enfance.  
Je croyais aux succès, à l'éclat des concerts,  
A l'immortalité, ma plus douce espérance.  
Quand je vins à Paris, tout sembla m'accueillir :

On me plaça parmi les filles de mémoire ,  
 Et moi, de ce triomphe, auquel je n'osais croire,  
 Quelques instans, je dus m'enorgueillir.  
 Mais bientôt les chagrins contristerent mon ame;  
 Mon courage accablé ne put que s'affaiblir;  
 Et des beaux vers en moi s'est éteinte la flamme.  
 Alors, de mon second, flétri,  
 S'empara la désespérance.  
 Et quand je fis entendre un cri,  
 Ce ne fut qu'un cri de souffrance.  
 Bientôt il fut brisé comme une faible fleur  
 Qui meurt sous la roue écrasée,  
 Et je mourus dans la douleur,  
 La main froide et l'ame embrasée.

Ou donc est mon entier?... l'assant, faites un pas.  
 Il est dans cet enclou où les fers se déposent,  
 Ou du moins pour toujours les malheureux repo-  
 [sent ;  
 Ou le tourment des jours ne nous devore pas ;  
 Il est où vont toutes les renommées,  
 Les hommes dont on se souvient ;  
 Où vint les amants aimés  
 Qu'on pleure et qu'on oublie avec le jour qui vient;  
 Dans cet asile où dorment les misères,  
 Où vont aux jours sacrés ces mille indifférens,  
 D'où s'éloignent amis, parens,  
 Où retournent toutes les mères,  
 B. C.

## Annonces.

### Conservé Hollandaise.

Le café et le thé sont deux choses fort importantes de la vie, aujourd'hui surtout que le thé se prend dans toutes les maisons, dans tous les bals, dans toutes les réunions où l'on invite des hommes et des femmes. Voici une nouvelle invention pour le thé et le café, qui sera, nous n'en doutons pas, adoptée partout. Cette découverte, qui a pour nom la *Conservé Hollandaise*, a pour but de procurer à volonté, de suite et sans causer d'embaras, des tasses de thé et de café tout sucrées et prêtes à boire. Il suffit, pour obtenir ce résultat, de jeter une cuillerée ou deux de cette préparation dans du lait ou de l'eau, selon le goût de celui

qui l'emploie. Cette *Conservé*, prise pure le matin, à jeun, parfume délicieusement la bouche et dispose l'estomac à l'appétit.

La *Conservé Hollandaise* se trouve :

Au *Dépôt général*, rue Sainte-Croix-de-la-Bretonnerie, n° 16 ;

Chez M. *Milletot*, confiseur, passage des Panoramias, n° 65 et 64, et rue Vivienne, n° 48 ;

Au *Bazar Provençal* de M. J. Aymes, rue du Bac, n° 104, et boulevard des Capucines, n° 23 ;

Chez M. *Billot*, m<sup>d</sup> de comestibles, rue Saint-Honoré, n° 129, hôtel de Provence.



## Etrennes en vogue,

A la papeterie MARION, 14, cité Bergère.

ON S'ABONNE AU FOLLET :

A BRUXELLES, chez L. FISCO, éditeur, rue des Chapeliers, n° 2.

A GENÈVE, chez M. BOBEL, pour les Cantons de Genève et de Vaud.

### CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION.

Le FOLLET paraît chaque semaine par livraison de huit pages de texte, et publie vingt-une Gravures de modes par trimestre : une année forme deux Volumes, qui sont complétés fin Juin et fin Décembre.

A PARIS: Pour un an . . . . . 26 fr. -  
 Pour six mois . . . . . 13 -  
 Pour trois mois . . . . . 6 50  
 50 cent. en plus par trimestre pour la province, et à l'étranger le port se paie en plus selon les pays.

# LE FOLLET,

Courrier des Salons,

## JOURNAL DES MODES,

Boulevard Saint-Martin, 61.

A LYON, chez M. MÈGRENÉ, rue Dubois, 6. seul bureau central de nos journaux pour l'Italie, la Suisse, et tous les départemens méridionaux de la France.

LADY'S MAGAZINE AND MUSEUM.

---

### MODES.

A M<sup>me</sup> de M....



J'ai assisté à la première représentation de cette *Norma*, de Bellini, si impatiemment attendue, et j'ai été surprise d'y voir des toilettes moins brillantes qu'aux dernières représentations de l'Opéra français. Les petits bords n'étaient pas nombreux, mais tous étaient portés par l'élite de la société; ceux en velours noir, avec plumes roses ou cramoisies, avec oiseaux de Paradis, étaient les plus remarquables. Peu de turbans, la plupart blancs, sans oiseaux; une grande quantité de bonnets, plus remarquables par leur fraîcheur que par leur forme, tous roses ou blancs; une multitude de petits manteaux de satin, ourlés et bordés de cygne; beaucoup de

robes de velours-plain, de velours épinglé et en satin imprimé; les deux dernières étoffes employées en forme de redingotes.

Les jeunes personnes en cheveux étaient toutes coiffées à la Grecque: une double chaînette d'or, ou deux lacets de soie cramoisie tramée d'or, se croisaient sur leurs bandeaux; pas de fleurs dans les cheveux.

Jusqu'ici, ma chère Anna, les toilettes de bal ont été très rares; c'est encore le temps des parures de ville, le temps des capotes à fleurs ou à plumes, des redingotes en velours épinglé, en satin de laine et mille étoffes de fantaisie.

Aujourd'hui, à Paris, le type d'une petite maîtresse est une capote à plumes en velours épinglé; la couleur paille a été tellement demandée qu'il serait, sinon im-



possible, du moins fort difficile de s'en procurer maintenant de cette nuance. Après le paille, le vert pomme glacé de blanc, également en velours épinglé, est la nuance la plus recherchée. Pendant quelque temps, un nouveau velours épinglé, à côtes imperceptibles, a fait fureur; mais aujourd'hui l'on en est revenu au velours épinglé à grosses côtes, et même plus les côtes sont saillantes, plus le velours a de prix.

Une des femmes les plus coquettes de Paris a paru dernièrement aux Italiens avec une capote de velours paille uni, ornée de trois têtes de plumes de la même nuance, frimâtées de blanc. Ce chapeau a fait une vive sensation, et je ne serais pas étonnée de voir délaissé, pour les toilettes, les velours foncés pour les velours unis de nuances claires.

La couleur cramoisie est maintenant abandonnée pour le cerise, qui s'emploie pour les petits bords et chapeaux habillés en velours épinglé.

Aux capotes de satin ou de velours foncé, on pose, chez *Herbaut*, des demi-voiles en tulle-lynx, imitant la dentelle gothique.

Pour sortir à pied, les femmes de qualité mettent, par-dessus leurs souliers, des brodequins en étoffe de laine anglaise, boutonnés sur le côté. Si la coquetterie y perd d'un côté, elle y gagne d'un autre, car rien n'altère la physionomie d'une jolie femme comme le froid aux pieds.

Les robes croissent encore, je crois, en ampleur; jamais, ma chère amie, nous n'avons été enveloppées d'autant d'étoffe: c'est ruineux! Presque toutes les toilettes de concert se font à double usage; quelques-unes ont deux corsages, l'un décolleté, l'autre montant; d'autres ont seulement deux paires de manches, courtes et longues.

Une robe en velours-plain *Florinde* doit avoir un corsage décolleté en cœur, plat devant; à l'épaulette seulement quelques

fronces qui se perdent sur le sein, une manche courte, composée d'une manche en velours tout à fait plate, supportée par deux bouillons de tulle zébré.

L'autre corsage de cette robe est montant, uni, avec de larges manches dont l'ampleur est retenue par un petit poignet.

Une robe en satin-Luxor bleu avait un corsage décolleté, garni d'une pélerine formant la pointe devant, sur la poitrine, évasant de chaque côté, et reformant la pointe sur chaque épaule. Cette pélerine était entourée d'une triple ruche en tulle; le haut du bras était dans une double manche très courte, formant une cloche, de manière à laisser sortir le bras, sans poignet pour le serrer. Cette double manche, que nous ne saurions mieux expliquer qu'en la comparant à une jupe en miniature, était aussi garnie, au bas, d'une ruche en tulle.

A presque toutes les façons de redingotes, le dos est foncé dans le bas.

Les mantuas font toujours fortune, et les *Katqui* font fureur; mais n'en a pas qui veut, et je sais bien de nos amies qui enragent quand elles voient le mien.

Après vous avoir parlé *chiffons* autant que l'époque le permet, je veux, ma chère Anna, vous parler *Ciroux*. Le *Follet* vous a donné une nomenclature variée des richesses de ce magasin; mais, depuis huit jours, bien des choses nouvelles y ont paru. D'abord je vous dirai que je n'ai peut-être jamais rien vu d'aussi parfait que la *pendule au danseur*: au-dessus du cadran est un théâtre pour des danseurs de corde arabes; à toutes les heures, et deux minutes avant qu'elles ne sonnent, le danseur entre en exercice, et ses camarades accompagnent en jouant de divers instrumens; les airs sont jolis nouveaux et il y en a quatre; les mouvemens du danseur sont prodigieusement imités. J'ai vu d'autres pendules avec des escamoteurs, des mécaniques, des vaisseaux

en pleine mer, vous initiant au roulis et au tangage comme un roman d'Eugène Sue.

Parmi les jouets, le bateau à vapeur avec ses passagers, des cuisines complètes, des *établissements* de laitières, d'épiciers, etc., et un joli relai de poste; mais le plus nouveau, le plus animé, celui qui fait le plus actualité, c'est le *Jeu des Bedouins*, qui se subdivise en cinq exercices : le *mouvement perpétuel*, le *passage du pont*, le *passage des palmiers*, le *prisonnier délivré*, puis le cinquième, qui s'appelle, je crois, le *boutversement général des Bedouins*. Je me suis bien amusée avec ce jeu, inspiré à Giroux par les Bedouins de M. Harel.

\*\*\*

### UN RÉFRACTAIRE.



Pour l'homme à qui son caractère ou son tempérament fait désirer une vie paisible, pour l'homme qui ne se sent aucun goût pour la gloire, qui craint la guerre et ses hasards, sans doute il est fâcheux d'être contraint d'abandonner ses foyers domestiques pour faire le métier de soldat. Mais la conscription est une dette à la patrie dont aucun citoyen ne peut s'affranchir sans s'exposer volontairement à de cruels chagrins, sans se soumettre à un juste châtimement ou à une vie d'inquiétudes et de tourmens mille fois plus pénibles que la carrière militaire, que l'on veut éviter.

Dans la même commune demeuraient Nicolas Bouquet et Sylvestre Pichot, fils de petits cultivateurs, voisins et camarades dès l'enfance. La même année, ils se trouvèrent appelés par la conscription, et tous deux furent pris par le sort. Ils n'avaient ni l'un ni l'autre de vocation pour les armes, et furent d'autant plus affligés d'être obligés de partir qu'ils aimaient une

jeune fille de leur village, qui avait donné la préférence à Bouquet, et un an plus tard il devait devenir son époux.

Pichot supporta bravement cette double épreuve : il lui fallut renoncer à Annette, qui avait engagé sa foi à son ami, et dans cette circonstance cruelle il puisa de nouvelles forces pour dire adieu à son père, à son excellente mère, qui ne pouvait le laisser s'échapper de ses bras, et lui donna une petite bourse qui contenait le fruit de ses longues épargnes. — Il essuya une larme en regardant pour la dernière fois le clocher de son village, puis il se rendit à la ville voisine, d'où il devait être dirigé sur son régiment.

Bouquet, l'imprudent Bouquet ne partit pas, et, seul de tous les garçons du village, il n'alla point faire la conduite à son ami Pichot, qui avait un double mérite en se mettant seul en route, sans avoir pu décider Bouquet à le suivre.

Bouquet eut déjà à rougir pour la première fois quand il entendit passer devant la maison de son père Pichot et tous ses camarades qui l'escortaient en chantant. Mais il rougira bien d'autres fois encore, car il n'y a que honte et malheur pour celui qui ne remplit pas ses devoirs envers la patrie.

Les délais accordés aux conscrits pour rejoindre leurs corps expirèrent, et Bouquet fut obligé de se cacher : la gendarmerie vint faire des visites chez son père, chez tous ses parens, et il dut fuir. Toute l'aisance de la maison paternelle fut employée à le nourrir dans le lieu qu'il avait choisi pour retraite, et qu'il était forcé de changer fréquemment pour n'être pas découvert. Il voulut trouver du travail chez plusieurs propriétaires; mais aucun ne voulut le prendre à son service et s'exposer aux peines portées contre quiconque recèle chez lui un déserteur.

Bouquet essaya de revenir au toit paternel; mais il apprit que des hommes envoyés par le gouvernement, nourris et

payés par son père, étaient établis dans la chambre qu'il occupait lui-même autrefois, afin de forcer sa famille à le livrer. Il fut donc réduit à rôder aux environs, couchant l'été dans les champs, sous les buissons, et l'hiver dans un grenier isolé, au risque d'être à chaque instant saisi par les gendarmes et traîné devant un conseil de guerre.

Dépendant son père, ne pouvant suffire aux charges qui pesaient sur lui, fut obligé de vendre le peu qu'il possédait et d'abandonner la ferme sur laquelle il vivait honnêtement depuis vingt ans. Dès lors Bouquet n'eut plus qu'à choisir entre le vol et la mendicité pour vivre : il était honnête homme et il prit ce dernier parti. Combien d'affronts il lui fallut subir en allant tendre la main !... lui, jenne, vigoureux, traité comme un fainéant par ceux qui ne le connaissaient pas, et comme un lâche par ceux qui savaient le motif de sa misère. Enfin il trouva un bon cultivateur qui eut pitié de sa position, et qui, malgré la sévérité des lois, lui donna du travail, et le cacha dans une partie isolée de sa ferme.

Il y avait long-temps qu'à son tour il avait dû renoncer à Annette, et que, de son côté, la jeune fille travaillait à l'oublier ; elle n'avait que peu de fortune, et voulait pour mari un homme qu'elle pût estimer. Bouquet n'avait plus de titre qu'à sa pitié.

Pendant que le réfractaire menait une vie si misérable, Pichot faisait honorablement son service. Après six années, devenu sergent, il s'était distingué dans une affaire où il reçut une blessure grave. Il était à l'hôpital quand la croix des braves lui fut apportée par son colonel. Peu de temps après, il obtint son congé, et, quoique souffrant encore, impatient de revoir sa mère, il se remit en route pour son pays natal.

Il parcourait sa dernière étape... Il était profondément ému, et un air de tristesse

se révélait dans tout ses traits : il pensait à sa bonne mère, à Annette, qui lui avait préféré Bouquet ; il pensait aussi à cet ancien camarade, alors si malheureux, et, quoiqu'il eût été son rival préféré, il n'avait conservé de souvenir de lui que pour le plaindre sincèrement. Il marchait d'un pas qui devenait plus précipité à mesure qu'il approchait de son village.

En tournant le chemin d'un côté du haut duquel il allait apercevoir le clocher dont l'aspect, six ans auparavant, lui avait arraché une larme, il se trouva en face de deux gendarmes conduisant un homme en blouse, le chapeau enfoncé jusque sur les yeux et les bras attachés avec une corde. Envoyant la Croix-d'Honneur briller sur la poitrine du sergent, les deux gendarmes le saluèrent, tandis que leur prisonnier baissait la tête. Pichot porte un œil attentif sur cet homme et un frisson glacial parcourt tous ses membres : c'était Nicolas Bouquet !

Bouquet, qui avait reconnu son ami, Bouquet prêt à mourir de honte, avait le visage baigné de larmes. Pichot court à lui, l'embrasse de toutes ses forces et pleure avec lui : il ne peut rien lui dire, la douleur lui avait ôté la parole ; mais une bourse assez bien garnie eut bientôt passé de sa poche dans les mains de Bouquet, qui ne put refuser un camarade dont le regard était plus éloquent que les meilleurs discours, car son cœur était dans ses yeux.

Pichot s'éloigna aussitôt en essuyant sa moustache, sur laquelle avaient coulé ses larmes, et il ne sortit de son abattement que lorsqu'une voix chérie vint frapper son oreille — *Pichot ! mon fils ! Pichot !* lui criait sa mère, qui, depuis plusieurs jours, venait l'attendre sur la route par laquelle il devait arriver.

Deux mois plus tard, Pichot était l'heureux époux d'Annette.

Bouquet mourut au bain militaire, où il avait été condamné à subir trois ans de travaux publics.

### UN PRÉTENDANT.



L'île delle Femmine vit finir en 1600, du supplice le plus cruel, un homme qui causa beaucoup d'inquiétude à la cour de Madrid ; il se nommait, a-t-on dit, *Marco Tullio Cotisone*. Les historiens espagnols affirment que cet aventurier était né à Malizano, village de la Calabre ; il se faisait passer pour don Sébastien, roi de Portugal ; une ressemblance parfaite avec ce prince, un air grand et majestueux, des manières nobles et élégantes, une connaissance approfondie des affaires publiques et des négociations secrètes de son temps, tout concourut à jeter dans le doute les gens qui se croyaient le plus assurés que le roi de Portugal avait été tué en Afrique. Cependant le roi Philippe avait racheté des mains des Maures, pour cent mille ducats, le corps de don Sébastien.

Marco Cotisone fut banni des états de la république de Venise au moment où il disait qu'il revenait de Jérusalem. L'accomplissement d'un vœu formé sur le champ de bataille, lorsqu'il fut couvert de blessures, l'avait conduit, disait-il, dans la Terre-Sainte. Le prétendu don Sébastien racontait l'histoire de sa guérison et de sa délivrance de la façon la plus intéressante et la plus vraisemblable. A Venise, des Portugais crurent le reconnaître ; ils tombaient à ses pieds.

Cotisone passa à Florence sous un habit de moine ; il y fut arrêté et conduit à Naples. Le duc de Lemos fut frappé de sa hauteur et de la justesse de ses réponses. Ce prétendant, condamné aux galères, s'y fit respecter et s'y concilia l'amour de tous

les forçats. Transféré en Sicile et visité par le duc de Medina-Sidonia, le prisonnier lui demanda avec fierté ce qu'il avait fait d'un petit Maure qu'il lui avait donné il y avait vingt-deux ans ; il finit par rappeler à ce duc une conversation fort importante que le roi don Sébastien avait eue avec lui. Le duc de Medina-Sidonia, surpris, atterré, se retira fondant en larmes, après quelques mots que l'aventurier lui dit à l'oreille.

Par une bizarre singularité, cet homme avait, ainsi que le roi don Sébastien, un bras plus court que l'autre. Enfin il périt sur la roue, et, après sa mort, on répandit le bruit qu'il n'avait été conduit dans cette supercherie, d'après son propre aveu, que par le secours du diable.

### REVUE DES THÉÂTRES.



A l'*Opéra*, autrement dit *Académie royale de Musique*, grands préparatifs pour la *Saint-Barthélemy*, dont la représentation est imminente. Après ce drame politique et tragique, viendra *Notre-Dame de Paris*, paroles de M. Hugo, musique de M<sup>lle</sup> Bertin ; la *Chasse au Tigre*, de MM. Mélesville et Berlioz ; un opéra de MM. Deschamps et Nieder-Mayer, et enfin un opéra de M. Alfred de Vigny.

Le *Théâtre-Français* se repose sur le succès de *Don Juan*, qui semble le mettre à l'abri du besoin de recourir aux autres. Molière et M. Delavigne tiennent aujourd'hui les Français : chacun son tour.

L'*Opéra-Comique* se soutenait avec la *Grande Duchesse* et les ouvrages de son répertoire qui font satellites.

L'*Eclair* vient d'obtenir à ce théâtre le plus brillant succès. L'espace nous manque pour rendre compte de cette œuvre remarquable de M. Halevy. Nous sommes heureux aujourd'hui de pouvoir constater les tonnerres d'applaudissemens que nous avons entendus et que nous espérons entendre encore long-temps. Chollet, Couderc, Mesdames Pradher et Camoin composent à eux seuls tout le personnel de ce beau drame lyrique. Tous quatre ont été à la hauteur de leurs rôles, c'est dire parfaits.



Les petits théâtres seulement font assaut de zèle et de travail pour fixer cette foule capricieuse qui laisse un chef-d'œuvre de la scène pour un singe et un singe pour un grand homme.

Encore M. Bayard ! encore un succès ! mais au *Vaudeville* il s'est adjoint M. Gustave Lenoire : c'est le délicieux roman de Georges Sand, adroitement et spirituellement encadré pour la scène du *Vaudeville*. Avec les détails exquis du roman, les auteurs ont eu le bon esprit de ne pas prendre le dénoûment triste et douloureux qui, dans le livre, complète d'une manière ineffaçable pour le souvenir, ces aventures naïves de deux jeunes cœurs. La lutte du vieux marquis et de ses préjugés contre la vertu bourgeoise de la pauvre jeune fille calomniée, offre un tableau de genre qui, dans la vie habituelle, se représente trop souvent pour n'être pas touchant et sympathique.

Mademoiselle Brohan, qui rentrait dans ce petit drame, a été reçue comme son nom l'annonçait : c'est toujours la même gaieté, la même verve, et partant les mêmes applaudissemens.

Aux *Variétés*, la *Femme du Peuple* a offert à M<sup>lle</sup> Flore l'occasion de montrer de nouveau les trésors de simplicité et de vérité triviale qui forment la partie caractéristique de son talent : incisive et franche, sa verve, d'un tout autre genre que celle de M<sup>lle</sup> Brohan, tient plutôt du peuple que de la femme comme il faut ; mais sur la scène des *Variétés*, où le succès n'est possible que dans l'image des amours ou des passions populaires, elle est merveilleusement placée ; aussi faut-il voir comment elle traite les arts et les artistes ! comme elle a sa dignité de femme du peuple, et comme elle fait habilement contraste avec la noble et belle dame qui lui rend un service digne de toute sa reconnaissance.

*Don Juan d'Autriche* vient d'être parodié sur la scène des *Variétés*, un peu tard il est vrai ; mais les auteurs nous ont prouvé que le proverbe a souvent raison, et que *mieux vaut tard que jamais*. Vous tous qui avez applaudi au succès des *Français*, vous irez rire aux sarcasmes des *Variétés* : d'abord vous y verrez une parade spirituelle et fort comique ; et vous entendrez le merveilleux talent de M. Alexandre, qui vous représentera Firmin, puis Ferville, puis l'imitable Arnal, que le susdit monsieur imite à vous tromper ; enfin vous verrez ce qui termine l'œuvre, la *Pyramide humaine* par des Bedouins français. A la vérité nous n'avons pas trop compris ce que ces faux Bedouins peuvent avoir de commun avec la p<sup>te</sup>èce parodiée ; mais il n'est pas de première nécessité que nous comprenions l'utilité de ces malheureux barbouillés de toutes les couleurs, qui sont cloués à des planches, et qui risquent de se

rompre le cou pour la grande satisfaction du public, qui, du reste, s'est montré très satisfait.

Nous constaterons aussi une scène qui s'est passée pendant un entr'acte, et qui n'a pas été la moins plaisante : un monsieur à lunettes occupait paisiblement une stalle, lorsqu'étant son uiaoteau, il mit à découvert un uniforme complet de chasseur de la garde nationale ; rien n'y manquait, sabre et giberne ; tous les regards se tournèrent alors vers lui, et il fut assailli des huées du parterre ; vite il recouvrit le malencontreux uniforme de son manteau, espérant ainsi acheter son repos. Mais les cris continuèrent, et force lui fut de changer de place et de se blottir dans un coin, où il resta inaperçu, après avoir été pendant dix minutes le point de mire de toute la salle.

Nous ne saurions interpréter cette scène, et nous la traduisons sans commentaires.

Au *Palais Royal* encore, non un succès, mais un très bon accompagnement de succès. La *Savonnette Impériale*, imitée d'un roman de Madame Sophie Gay, car le siècle est aux imitations, depuis le théâtre jusqu'au gresle, depuis les nouvelles du Conteur jusqu'à Lacenaire, nous représente cette fusion que Napoléon méditait entre la vieille noblesse et les illustrations nouvelles de son empire. M. Anicet Bourgeois, qui s'appelle tantôt Anicet, tantôt Bourgeois, suivant le théâtre et suivant le succès, a, de concert avec M. Dumanoir, introduit son héroïne dans un corps-de-garde, où la fille de tant de nobles aïeux se trouve jetée parmi toutes les franchises militaires des soldats. Le premier mouvement de la femme condamnée à épouser un vilain a été de l'horreur ; mais elle a osé envisager ce vilain, et elle a trouvé que, pour un homme de rien, il valait beaucoup, et qu'il méritait bien quelque chose. Vous concevez naturellement jusqu'où peut aller une femme qui commence à faire ces réflexions là... elle va où vous savez bien, tout droit à l'amour, et de l'amour tout droit à la joie d'avoir fait une si heureuse mésalliance,

Au théâtre de la *Porte-Saint-Martin*, foule pour voir les Bedouins, et c'est justice. Nous sommes forcés de l'avouer, tout Français que nous sommes, les Bedouins sont habiles ; ils ont, dans leurs nations, des sauts comme on n'en a jamais vus ; ces gens-là ne sont pas de chair et d'os, ce n'est pas possible, et la nature est comédienne dans cette affaire-là. Rien n'est comparable à leur genre de culbute, à leur grâce sauvage ; il y en a un surtout, dont je ne sais pas le nom, mais qui a de plus que les autres quelque chose sur la tête, une coiffure de son pays sûrement ; la couleur en est rouge ; voilà ce que nous savons de son nom.



Mais celui-là est extraordinaire par sa légèreté, sa souplesse et sa force ; il est moins jongleur que les autres ; il n'a pas, lui, d'épée sur l'œil, de sabres croisés sur la poitrine, de poignard sur les lèvres ; il est moins effrayant que son parent qui fait tout ce que je vous dis là, mais il plaît davantage ; c'est un poisson, c'est un oiseau, c'est... tout, excepté un homme. Au total, il faut, dans sa vie, avoir vu les Bedouins, et faire nombre aux brillantes calèches qui encombrant la *Porte-Saint-Martin*, ou se résoudre à être traité d'anti-fashionable.

*L'Honneur de ma Fille* fait nombre aux succès de *L'Ambigu*. Rarement drame a marché avec autant de facilité vers son dénouement. M. de Cès Caupenné est en veine de bonheur, dit-on ; ne serait-il pas plus juste de dire : M. de Cès est un directeur habile ?

La *Gaité*, qui nous semble vouloir beaucoup trop sacrifier au vaudeville et au vaudeville classique, a donné deux nouveautés, la *Sonnette de Nuit* et le *Porteur des Halles*. Dans la première de ces pièces, qui est toute épisodique, ou a applaudi le talent d'imitation et de mimique de M. Lhérie ; mais les détails graveleux ou ignobles, les choses indécentes ou repoussantes, non seulement pour le goût, mais encore pour la morale même la moins sévère, nous semblent mériter que nous en fassions un reproche à l'administration ; c'est avec tout l'intérêt qui est dû à Bernard-Léon et à son entreprise, que nous lui parlons ce langage de la vérité.

Le *Porteur des Halles* est, au contraire, un tableau populaire vrai et commun, sans être bas et ignoble. Parent y représente avec beaucoup de naturel un porteur des halles qui se trouve placé entre le devoir du commissionnaire et l'honneur du père réunis en sa personne, chargée de remettre un billet à sa fille. M<sup>me</sup> Cléza n'a pu montrer ici sa bonne et excellente franchise, qui la rendait si précieuse au public de l'ancienne *Gaité* ; mais elle y est comique et amusante : elle est comme la pièce, dont les auteurs sont MM. Brazier et de Courcy.

Nous constaterons ici, avec plaisir, le succès consolidé du *Ménage Anglais*. Nous ne savons lequel des deux auteurs nous devons féliciter, M. C. Lafont ou M. Napoléon d'Abrantès, de l'ingénieuse idée qu'ils ont eue de faire, au premier acte, sir Murray, le mari de miss Clara, somnambule, et, pour sauver son honneur aux yeux du monde devant lequel il avait révélé la faute de sa femme, de le rendre fou, et de le conduire chez le docteur Milfurt, son ami, qui, par un acte signé, l'a déclaré en démence. Cette pensée, tout

à fait neuve et originale, amène un dénouement heureux et inattendu, et a révélé chez les auteurs un talent dramatique distingué : cela n'étonne pas lorsque l'on sait que M. Napoléon d'Abrantès est le fils de la duchesse d'Abrantès, dont la réputation est si grande.

Tout à côté, là où jadis Napoléon et l'Empire avaient fait élection de domicile et convoquaient tout Paris, la féerie a glissé ses prestiges ; la baguette a remplacé le fouet de l'écurier. Nous, qui n'analysons guère un drame, parce que nous aimons mieux dire à nos abonnés : « Allez-y la pièce vous demande, et elle en vaut la peine, et vous aurez de plus la surprise que nous vous aurions ôtée, » nous n'analyserons pas cette féerie, par la bonne raison que nous n'espérons pas y réussir ; mais si des évolutions, des changements à vue, des tours surprenans et tout ce que le théâtre offre de ressources pour surprendre les spectateurs vous semble capable de vous enchaîner une soirée, si la drôlerie vous séduit, si enfin vous aimez les *Millo* et une *Nuits*, allez au *Cirque Olympique*, et venez nous dire le lendemain si Auriol est encore vivant.

Le public des *Folies Dramatiques* a reçu le *Coup de Canne* avec une bienveillance, une tolérance admirables ; il y avait même de l'enthousiasme de sa part ; il faut dire aussi que M. Rosambeau le lui a très adroitement appliqué. Cet acteur a joué le soldat avec le talent qu'on lui connaît et qui est le sien. Si nous scummes étonnés d'une chose, c'est que des théâtres qui sont si pauvres de bons acteurs n'aient pas eu l'idée d'engager Rosambeau, qui procure de bonnes recettes aux *Folies Dramatiques* toutes les fois qu'il y paraît. Du reste, le succès du *Coup de Canne* n'étonnera pas ; on sait que M. Wanderburch met de l'esprit partout ; il en a depuis le coup de plume jusqu'au *Coup de Canne*.

M. Comte, qui veut aussi captiver son public et le fixer par tous les prodiges, a engagé un jeune singe qui efface, ou à peu près, tous les singes ses devanciers. La société bruyante qui peuple le parterre et les loges applaudit l'acteur à sa taille, auquel il ne manque que la parole. Et qu'importe ! que dirait-il qui puisse valoir ses gambades ? Il a de l'esprit jusqu'au bout des doigts ; mais cette locution ne doit pas seulement s'appliquer aux mains : c'est jusqu'au bout des doigts des pieds qu'il faudrait dire. J. L.

Le mot de la charade du dernier numéro est **Mercœur**.

## MUSIQUE.

Jamais époque ne fut plus musicale, jamais on n'a tant chanté; le premier besoin du monde fashionable, c'est la romance; l'harmonie est à l'ordre du jour. Rossini est le dieu de la musique en général, et Grisar celui de la romance en particulier; leur fondé de pouvoir, le dispensateur de leurs œuvres ici bas, c'est **Bernard-Latte**, éditeur zélé et infatigable, qui, chaque jour, publie quelque chose. Bernard-Latte, c'est la providence du dilettantisme, le Vénus des marchands de musique. Lisez le catalogue de Bernard-Latte, si vous en avez le temps, et vous resterez stupéfait, anéanti; à voir cette foule de publications, toutes gracieuses, toutes recherchées, vous ne saurez laquelle choisir. Chaque heure de cette existence d'éditeur a vu paraître une mélodie; chaque jour a été illustré par une œuvre musicale. Chez lui chaque artiste en vogue a déposé le fruit de son génie et de ses inspirations. Vois ce que

l'on te prépare pour tes étrennes, public, enfant gâté des arts! et remercie Bernard-Latte, qui ne s'occupe que de toi.

D'abord l'Album d'*Albert Grisar*: cinq romances et un nocturne, (\*) et avec cela six lithographies de Grenier, cet artiste si habile dont le talent vient rehausser toutes les publications de luxe;

Ensuite *l'Passatempo Musicali*, (\*\*) album dédié à Lablache et enrichi de son portrait dans le rôle de Marino Faliero. Les artistes qui ont déposé leur tribut dans cet ouvrage sont MM. Vaccari, Massini, G. Carulli et Gabassi. Les lithographies sont de MM. Bouchot et Deveria.

Les *Étrangers*, contredanses variées pour le piano, par *Henry Herz*. (\*\*\*) Ce recueil est orné d'une lithographie de Deveria.

*Lucia di Lamermoor*, (\*\*\*\*) nouvel opéra de Donizetti, représenté à Naples.

(\*) Richement relié, prix net avec accompagnement de piano, 8 fr.  
id. id. de guitare, 6 fr.

(\*\*) Prix net, richement relié, 8 fr.

(\*\*\*) id. id. 6 fr.

(\*\*\*\*) Collection, prix net, 10 fr. et relié, 12 fr.

## Annonces.

—><—

## Au Dépôt de Thés de la Compagnie Anglaise, Place Vendôme, n° 25,

Véritable *Arrowroot* de la Compagnie des Indes; *Gruaux d'Ecosse*, brevetés de Sa Majesté; *Porter* de Londres; vieux *Rhum* de la Jamaïque, de 1811; Vins de Madère, de Porto, de Xéres, etc. Boîtes à Thés pour étrennes. — On expédie. (Affranchir.)



## Etrennes en vogue,

A la papeterie MARION, 14, cité Bergère.

ON S'ABONNE AU FOLLET :

A BRUXELLES, chez L. FISCO, éditeur, rue des Chapeliers, n° 2.

A GENÈVE, chez M. BORSI, pour les Cantons de Genève et de Vaud.

### CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION.

Le FOLLET paraît chaque semaine par livraison de huit pages de texte, et publie vingt-une Gravures de modes par trimestre; une année forme deux Volumes, qui sont complétés le 6 Juin et le 6 Décembre.

A PARIS: Pour un an . . . . . 36 fr. -  
Pour six mois . . . . . 18 -  
Pour trois mois . . . . . 6 50  
50 cent. en plus par trimestre pour la province, et à l'étranger le port en plus en plus selon les pays.

# LE FOLLET,

Courrier des Salons,

## JOURNAL DES MODES,

Boulevard Saint-Martin, 61.

A LYON, chez M. MÉGÉVEND, rue Dubois, 6, seul bureau central de nos journaux pour l'Italie, la Suisse, et tous les départemens méridionaux de la France.

LADY'S MAGAZINE AND MUSEUM.

### MODES.

A M<sup>me</sup> de M...



Je vous dirai, ma chère Anna, que je vais passer quelque temps avec vous l'été prochain; je compte bien faire avec vous et votre mari quelques excursions à cheval dans les jolies campagnes de Bordeaux. Cette fois, votre cher époux ne m'appellera plus Parisienne et bégueule, comme il en prenait la liberté l'an dernier; j'espère bien être une écuyère solide, car je prends chaque jour une leçon d'équitation, et, aujourd'hui, chaque femme élégante, à Paris, sait ou apprend cet art, et je ne désespère pas de voir cet été les jolies femmes abandonner la capote de gros de Naples et la calèche pour le chapeau d'amazone et le cheval alezan.

TOME IX. (7<sup>e</sup> ANNÉE.)

C'est au manège *Pellier et Baucher* que je vais chaque jour, de midi à deux heures, prendre mes leçons, et j'avoue que l'aridité des commencemens est tout à fait dissimulée par les complaisances et les bonnes manières des professeurs. Aussitôt les premiers beaux jours venus, nous ferons de jolies cavalcades aux environs de Paris; toutes ces dames ont, d'avance, choisi pour coiffures de charmantes toques en velours dans le genre de celle que porte M<sup>lle</sup> Essler dans *l'Île des Pirates*.

Je ne veux pas terminer cette lettre sans revenir sur une nouveauté en bonnet: ce sont les bonnets à *la Babet*; ils ont quelque ressemblance avec ceux à *la Charlotte Corday*, mais ont quelque chose de plus distingué. Entièrement plats sur le front, ils sont garnis de blonde sur

les joues, et la blonde, au lieu de se terminer en pointe au bas de la joue, tourne en rond, comme aux bonnets de paysannes; des roses ou des fleurs légères sont placées entre les deux blondes; il n'y a pas de brides à ces bonnets; ce sont des barbes de blonde qui, posées bien plates sur le front du bonnet, viennent nouer sous le menton. Ces bonnets, qui coiffent parfaitement, me paraissent destinés à remplacer victorieusement tous les bonnets qui ont paru jusqu'à ce jour. J'ai vu les premiers aux Italiens; je m'informerai, ces jours-ci, de quelle maison proviennent ces bonnets et le petit bord dont je vous ai parlé plus haut, et vous l'apprendrai dans ma prochaine lettre.

Je suis allée la semaine dernière au bal donné par M. de Werther, le ministre prussien. J'y ai remarqué de jolies coiffures dont je vais vous faire part, ma chère Anna, car, avec le nouvel an, sans doute que vos riches Chartreux vont enfin s'émanvoir, et que vos beaux hôtels vont reprendre apparence de vie.

L'élite des femmes était coiffée ou à bandeaux plats, ou à une seule grosse boucle à l'anglaise, ou enfin en bandeaux à la Féronnière; les cheveux de derrière arrangés à la Grecque; avec cette dernière coiffure, les dames avaient choisi de jolies guirlandes de fleurs légères, qui partaient de derrière la tête et venaient se terminer en touffe de chaque côté du front, laissant le milieu nu ou orné d'une aigrette de pierreries.

M<sup>me</sup> Schickler avait une coiffure comme celle que je viens de vous expliquer, formée d'épis d'or; sa robe était de gaze de soie brochée de fleurs d'or; pour parure, une rivière de diamans. Une dame étrangère avait une robe de mousseline de l'Inde, ornée seulement de chefs d'or; les manches, relevées par une plaque de diamant, formaient mille plis autour des bras; le corsage, à plis croisés, était retenu à chaque épaule par une agraffe éga-

lement en pierreries; trois agraffes, dont une plus grosse formant le milieu, marquaient le devant de la ceinture. Cette dame, qui ne dansait pas, avait un charmant petit bord en velours frisé blanc, orné de deux ailes d'oiseaux de Paradis.

La coiffure la plus délicieuse que j'ai remarquée à ce bal était un petit bord d'une forme ravissante, en velours noir, orné de rubans de satin noir et de deux plumes roses placées avec beaucoup de goût; sous la passe, des barbes de blondes légères formaient une espèce de *Fanchon* nouée sous le cou, et qui, d'un côté, près de la joue, était entremêlée de petites roses de Bengale d'un rose très pâle.

Je suis allée lundi chez *Giroux*, et j'y ai vu la reine, la princesse Adélaïde, les princesses royales et les plus jeunes princesses. La famille royale a beaucoup admiré la *galerie moyen-âge* dont le *Follet* vous a parlé, et a fait de nombreuses emplettes dans ces riches salons, où bien des cours sont déjà venues acheter ce que là seulement elles peuvent trouver.

Une heure après, les vides étaient comblés. C'est une chose inimaginable que la promptitude avec laquelle *Giroux* remplace tout ce qu'il vend; il y a là quelque chose qui tient du prestige: on emporte toujours, les landaus se remplissent, les emballers expédient, et les magasins sont toujours pourvus, comme si on ne faisait qu'admirer sans rien acheter. Pour moi, ma bonne Anna, c'est le *dressoir* et le *Tsaou-Fan* que j'ai choisi et que je vous envoie.

Croyez-moi votre amie

...

Les modes imitées des costumes espagnols semblent jouir d'une grande vogue. Cet hiver, dans les bals et les soirées; on remarque des corsages garnis de *bouffans* en résille au filet. Ce léger tissu convient à ravir.

C'est ainsi que l'on fait beaucoup d'écharpes, de mantilles, de mantelets et même de robes de dessus en filet. Ces différentes parties de notre toilette, avec un dessous de satin, produisent un merveilleux effet.

Ce genre de travail est dû à M. *Joachim Perrée*, rue Saint-Denis, 164, qui a déjà joué d'une grande vogue pour les gants et les mitaines en filet.

Grâces aux formes élégantes, aux mailles souples de ce genre de tissus, il y aura cet hiver quelques nouveautés remarquables. On porte encore des mitaines et des gants longs en filet.

M. *Perrée* veut prendre toutes les femmes dans ses *filets*, car déjà plusieurs maisons, en grand honneur dans la fashion, les emploient, et nous l'annonçons à nos lectrices comme une bonne nouvelle.

Les petits bonnets de lingères sont en blonde; la saison le veut; ils sont charmans : le front est toujours dégagé; les touffes de blonde sont de chaque côté, entremêlées de fleurs et de rubans. Nous avons vu de délicieux bonnets ornés de petits calices en ruban rose, avec un petit milieu en velours noir; les fonds de ces bonnets sont toujours pointus, hauts et posés un peu en arrière; on les entoure souvent de bandelettes ou de rubans.

Les broderies imitant les anciennes dentelles sont de plus en plus en faveur pour cols, mantilles et même volants.

Nous avons vu aussi une nouveauté des plus remarquables destinée à un cadeau d'étranges : c'est un tapis de bouillotte en cachemire brodé; chaque place des joueurs et des cartes se trouve indiquée par une broderie des plus riches. Ce superbe cadeau a été brodé dans les ateliers de Madame *Pottet*, rue Montmartre, 133, à qui nous devons souvent de gracieux modèles en lingerie et en nouveautés.

Une robe de bal nous a semblé charmante : elle était en tulle; le corsage de-

colleté était garni d'un volant haut de cinq doigts, retombant, tuyauté avec régularité; le haut de ce volant avait une tête haute d'un pouce; la tête et le volant étaient séparés par une coulisse où passait un ruban; les manches, courtes, justes, avaient un double rang de ce volant qui entouraient le haut du bras.

La jupe avait une garniture semblable au corsage, mais beaucoup plus grande et tuyautée moins finement. Cette robe a été exécutée sur un dessus de satin rose par M<sup>me</sup> Desortine, 9, boulevard Montmartre.

#### REVUE DES MAGASINS.



Voici une époque où les magasins rivalisent entre eux et combattent avec plus ou moins de succès. Parmi les vainqueurs, nous signalerons le *Petit Saint-Thomas*, rue du Bac, qui vient d'augmenter ses vastes salles d'une nouvelle galerie éclairée au grand jour, et dans laquelle on a réuni des mérinos dont le prix est d'un tiers peut-être au-dessous des prix ordinaires. Les stoffs unis ou brochés, les toiles et les satins de laine y sont également au-dessous de ce que l'on trouve ailleurs, c'est-à-dire 3 fr. 12 et 5 fr. 15 les plus belles qualités; des indiennes fort jolies de 16 à 25 sous. Les étoffes de soie les plus nouvelles nous y sont offertes avec cette même différence dans les prix : nous en donnerons pour exemple un genre mille pois, demi-toilette de femme, ou toilette de jeune personne, tissu broché satiné, de 5 fr. l'aune. Enfin nous ne pouvons moins dire à nos abonnées que d'aller visiter les magasins du *Petit Saint-Thomas*, où elles trouveront tout ce qui répond aux nécessités des jours d'étranges, depuis les tricots de laine cachemire jusqu'à la toile de Hollande; depuis le satin Maintenon jusqu'au mérinos lisse, et tout ce que la fantaisie a pu créer de châles nouveaux et de manteaux simples ou somptueux.

La mode des éventails est devenue si générale que toutes les toilettes exigent le leur. Celui qui est le mieux porté, celui qui convient à la parure de bal, à la demi-toilette de spectacle et même au négligé recherché, est l'*éventail Louis XV*; ses hautes baguettes d'ivoire ou de nacre, sculptées d'or, ses belles peintures, bergères à la houlette embaumée, sont également bien placées



dans une main en gants blancs ou en longues manches de peignoir de soie. Voilà pourquoi nous enseignons avec empressement un double magasin qui, s'étant attaché à cette spécialité, réunit à lui seul tout ce que les autres magasins peuvent réunir tous ensemble. *Duvitleroy*, passage des Panoramas, galerie de la Bourse, et rue de la Paix, 5, a une collection aussi complète qu'il soit possible de la composer : depuis le corysandre de papier jusqu'aux plus belles peintures de Walteau, l'écaïl et l'ivoire sculptés, le vrai caque et les éventails écrans, qui se ferment et se déploient, jusqu'à de jolis petits éventails en ivoire, de moyenne grandeur, joli petit bijou qui peut servir à un enfant de huit ou dix ans. Les magasins de *Duvitleroy* sont envahis par les visiteurs à ce moment d'étrennes où le plus joli cadeau puisse recevoir une femme est un de ces beaux éventails, sans lesquels une toilette est incomplète.

Le *Musée des Meubles*, 15, boulevard Montmartre, s'enrichit aussi de ce qu'exigent les jours d'étrennes : jolis petits meubles de palissandre à incrustations, meubles de salon en palissandre et brocart amarante, tables de jeu à pieds cannelés, toilettes présidentes en bois d'amourette, la fantaisie a tout renouvelé. Nous parlerons d'un magnifique ameublement gothique, pour une chambre à coucher, en palissandre ierusté ; mais nous nous arrêterons surtout à des fauteuils, des chaises en étoffe ou en maroquin tout piqués et garnis, n'ayant d'autre bois visible que les pieds, montés sur des roulettes. Nous citerons particulièrement un charmant petit fauteuil de femme en maroquin gris, d'une forme commode et délicate, et une chaise en bois noir, à dossier découpé, garnie de tapisserie et bordée de crépine ; les pieds, carrés, reposent sur des roulettes en cuivre à sabots, et le tabouret est placé devant la chaise en tapisserie pareille. Le *Musée des Meubles* est riche en ce moment de tous ces petits meubles et des nouveautés d'étrennes qui tiennent à sa spécialité.

Un magasin qui sortit de la foule pour les premiers ouvrages que couronnèrent diverses expositions, est celui d'*Atrambé-Briot*, 81, rue Richelieu. Les stores transparents obtinrent un succès bien mérité, et maintenant il est peu d'appartemens qui n'aient ce vitrail mobile, si indispensable pendant les grandes chaleurs, presque aussi indispensable en hiver, quand le soleil n'est qu'importun et ne demande qu'un tissu diaphane pour éteindre ses rayons. Les stores transparents, parvenus au dernier point de perfection, ne sont pas les seuls ouvrages du magasin d'*Atrambé-Briot* qui appellent notre attention : nous parle-

rons de ses *frises* en toile verte, de ses panneaux du même genre ; nous dirons un mot de ses beaux paravents imitant la laque, et de ses tapis vernis qui se posent sur les tapis de laine les jours de bal et dans les salles à manger, imitant la pierre de liais ou le marbre de toutes couleurs. Nous ne terminerons pas sans parler d'un nouveau papier verni que l'on pourra faire placer dans les salles à manger et qui offrira tout l'éclat et la durée des peintures à l'huile.

Les cadeaux d'étrennes, jeux d'enfans et fantaisies de femmes nous conduisent chez *Marion*, cite Bergère, 14. Il faut hésiter long-temps dans le choix qu'on veut faire, car ses pupitres de maroquin, ses portefeuilles marqués, ses porte-cigares en écaille sont aussi jolis que ses boîtes à ouvrage en ébène ou en palissandre; nous saurions donner la préférence à ses corbeilles de toutes les formes ou à ses coffres de maroquin, et nous trouvons qu'un charmant cadeau à offrir est un couteau à papier en or damasquiné, enfilé dans son étui de velours blanc. La *barraque de Polichinelle*, la *caricature en action*, le *théâtre asiatique* sont des jeux qui doivent faire la joie d'un enfant. Les papiers de *Marion*, à chiffres d'or et de couleur, à bords dentelle et parfums, sont charmans à offrir en collection dans un de ces jolis pupitres anglais, à fermoir et charnière de vermeil, qu'il garnit aussi de cires odorantes et de pains à cacheter nouveaux extrêmement élégans. Ce magasin a réuni tout ce que le bon goût exige pour les bureaux de femme.

Un vrai Chinois se montre en ce moment à la *Porte Chinoise*, rue de la Bourse, 5. Il attire une foule nombreuse à ce magasin, que le nouvel an rend si splendide. Entre autres magnificences que le propriétaire de cet établissement a rapportées de son dernier voyage, nous citerons des bijoux de l'Inde, curieux de travail délicat; des éventails écrans, en bois de santal, et un châle de crêpon, brodé sans envers, qui est certainement en ce genre la plus belle chose que l'on ait encore vue. Nous n'avons pas besoin de rappeler le thé parfait de la *Porte Chinoise*; d'ailleurs, ne fût-ce que par curiosité, chacun voudra du thé servi par le naturel du pays.

#### PREMÈRE FEUILLE DE PATROIS.



Dans un de nos derniers numéros, nous avons promis à nos abonnées d'apporter encore de nombreuses améliorations dans l'exécution de notre **Follet**, et la livraison que nous publions aujourd'hui

d'hui vient réaliser notre promesse. La *feuille de patrons* que nous donnons est la première, et nous prenons l'engagement d'en fournir ainsi à chaque trimestre : c'est un sacrifice dont chaque abonné nous saura gré en calculant les frais immenses que ce travail nécessite, frais qui ne s'élèvent pas à moins de 4,000 fr. par année, et que nous nous sommes volontairement imposés. Cette augmentation sera mieux appréciée encore lorsque nos abonnés sauront que l'administration des postes vient de prendre une détermination qui ne peut avoir d'autre résultat que d'entraver et même de ruiner un grand nombre de publications; nos frais de transport par la poste viennent de subir une augmentation de 4/7<sup>m</sup>, plus du double. Nous ne commenterons pas cette augmentation exorbitante, qui nous enlève, à chaque départ, quelques centaines de francs : le **Follet** ne doit pas rendre ses abonnés passibles de cette criante injustice, et il croit bien le leur prouver dès aujourd'hui.

Un côté de la feuille est consacré au patron d'une redingote qui a obtenu un succès de mode (voir la gravure 476 du **Follet**). Sur ce patron, se trouve le corsage montant avec sa garniture; quoique liseré, le baut de la garniture est formé d'un revers; le dos est plat; nous figurons, dans leurs proportions exactes, la première et la dernière des feuilles qui ornent la jupe; fort souvent les lisérés sont de couleur tranchante sur la redingote.

L'autre côté donne le patron fort exact d'un chapeau de M<sup>me</sup> ROUSSEAU-LEBLANC, *place de la Bourse*, 51. — N° 1. La passe, raisonnablement évagée, s'arrondit gracieusement sur les joues. — N° 2. La tête ou la *forme*, légèrement en arrière, se trouve un peu pointue. — N° 5. La calotte. Pour l'indiquer géométriquement, il se présentait une difficulté : il fallait faire comprendre la grandeur juste et en même temps la profondeur de cette calotte. Le rond figure la grandeur exacte, et la ligne crénelée, qui l'entoure, sa profondeur; car, en découpant exactement cette calotte et réunissant chacune des dents indiquées, on obtiendra le rond exact et la profondeur de 8 lignes environ. — N° 4. Le bavolet. Quant à cette partie, elle se fait au goût de la modiste.

## DUEL ENTRE UN SAUVAGE ET UN FRANÇAIS.



Il y a quelques années, me trouvant à Saint-Louis des Illinois, je fus témoin

d'un combat singulier entre un Français et un Sauvage de la tribu des Saukis. Voici quel avait été le sujet de la querelle.

M. de M... se promenait un jour au milieu de ces tertres antiques qui s'élèvent dans les environs de la ville et attestent que les habitans de ces contrées, dans les temps les plus reculés, avaient eu pour les morts le même respect que les Asiatiques de Persépolis et de Palmyre, que les Africains de Memphis et de Thèbes. Il aperçut dans un coin d'un de ces grands parallélogrammes, ruines peut-être d'un Parthénon ou d'un Præstum, une tente grossièrement recouverte de nattes et de peaux. Il s'approche et voit une tête de jeune femme qui ne rappelaient en rien les traits de cette Atala si fraîche et si pudique. Une conversation par gestes s'engagea bientôt entre la fille du désert et l'homme de la civilisation. La rareté du fait piqua la curiosité du voyageur, qui, ne connaissant pas les préliminaires de la galanterie chez ces peuplades, voulut brusquer l'aventure. La sauvagesse poussa un cri perçant, et son mari, homme d'une taille colossale, fut en un instant auprès d'elle. Deux mots suffirent pour expliquer le cas, et notre Français, lié et garotté, se vit placé sous la surveillance de quatre Indiens qui semblaient attachés au service du père de famille outragé.

On tint grand conseil, et il fut arrêté qu'il y aurait un duel le lendemain au point du jour. Aussitôt des sons aigus, tirés des instrumens les plus bizarres, annoncèrent qu'on devait se trouver en grand nombre à ce nouveau combat en champ clos. Des juges furent nommés pour apprécier les coups et choisir les armes ou les *bastons*, comme on disait autrefois.

On fit comprendre au Français tout ce qu'il y avait de terrible dans sa position : il ne s'agissait pas ici de croiser une épée ou de tirer un coup de pistolet : il

fallait opter entre la massue, les flèches ou le tomahawk. Il préféra cette dernière arme qui, sous la forme d'une petite hache, lui offrait un instrument plus facile à manier.

La ville de Saint-Louis fut en émoi ; chacun s'occupait des moyens de prévenir un malheur qui semblait inévitable, mais rien ne put faire revenir de la résolution prise par les Sankis.

Celui qui avait provoqué M. de M. . . n'était rien moins que le *Grand-Aigle* de la nation, descendant du fameux Ponthiak, qui, après Montézuma et les Lucas, fut l'arborigène le plus digne d'être célébré par l'histoire.

Le lendemain, dès le point du jour, toutes les buttes dont j'ai parlé se couvrirent de Sauvages. Jamais je ne vis réunion plus extraordinaire. Ces visages cuivrés, laissant apparaître des os maxillaires en saillie, des yeux brillans et vifs dont les paupières peintes en vermillon mêlaient du sang aux regards les plus fermes ; ces nez gros et épatés, ces bouches hideusement grandes, ces têtes épilées, où l'on n'a laissé croître qu'une mèche de cheveux ; ces oreilles allongées sous le poids de mille anneaux qui s'y attachent, ces colliers qui serpentent, ces queues de renard appendues en ornement, ces plumes qui voltigent, tout imprimait à cette réunion un aspect fantastique. Les uns, drapés dans une couverture de laine, ne laissaient voir que les flèches et l'arc ; les autres, n'ayant pour vêtement qu'une ceinture blanche ou rouge, déployaient des membres paresseux et grêles, et, le pied en avant, laissaient voir les *mokassins* de peau de chevreuil, de buffaloe ou d'élan, imitations frappantes des *cothurni*, *mulci* ou *calcei* des Grecs ou des Romains. Ceux-ci étaient pieds nus ; ceux-là portaient ces guêtres appelés *mytas*, qui leur montent au-dessus du genou et rappellent si parfaitement la chaussure de Marius et des Cimbres.

Les femmes avaient leurs chevelures flottantes. Modestes et timides comme des esclaves, elles attendaient en silence le signal du combat, et mêlaient rarement leurs voix aux *hourras* qui retentissaient jusqu'au fond des forêts voisines.

Le moment était solennel, et j'avoue que je n'éprouvai jamais une étreinte plus forte que lorsque je vis paraître dans la lice les deux champions. Le Français était de race noble, et ses aïeux avaient aussi rompu des lances ; son front rappelait le moyen-âge, et rien n'annonçait chez lui qu'il eût dégénéré du courage de ses pères.

Armé d'une simple hache, il attendait l'ennemi de pied ferme. Le grand chef parut enfin. Son attitude était fière ; sa tête, ornée de deux queues de renard, se relevait avec une dignité où se mêlait quelque mépris pour celui qu'il allait combattre. Nu, mais tatoué de toutes couleurs, il ressemblait plutôt à une bête féroce qui va s'élaner qu'à un héros qui demande le jugement des armes. Pour moi, je tremblais de tous mes membres lorsqu'un sifflement horrible vint imposer un silence plus affreux encore et donner le signal du duel.

Aussitôt le *Grand-Aigle* poussa un éclat de rire féroce, et fit mille gestes autour de son adversaire, se levant, se baissant avec des contorsions de la hyène qui veut saisir le moment opportun ; mais l'œil du Français, aussi rayonnant que le sien, lui indiquait un homme prêt à tout parer et à lui riposter avec énergie. Le Sauvage se mit à courir en cercle comme pour attirer l'ennemi dans un assaut gymnastique propre à le fatiguer ; mais M. de M. . . se tenait toujours sur la défensive, et ne se dérangeait que pour éviter les surprises. Enfin, fatigué lui-même de toutes ses ruses, le guerrier des Sankis, d'un seul bond, se précipita aux pieds de son ennemi, et, plus rapide que l'éclair, lui porta un coup de hache dans le flanc : il

fut évité avec un sang-froid qui commença à donner quelque espoir pour le Français, surtout lorsqu'on s'aperçut que l'épaule du *Grand-Aigle* avait été fortement blessée.

A la vue de son sang, le Sauvage, indigné, revint avec une impétuosité qui fit frémir et dont la pensée me glace encore; mais alors commença une lutte corps à corps : les haches se choquaient en jetant des éclairs; les coups se multipliaient; le sang ruisselait; la chair volait en éclats; on ne voyait plus de Sauvage, plus de Français; deux fantômes ensanglantés se ruaient l'un sur l'autre avec la rage du désespoir. Je détournais les yeux lorsqu'un long rugissement me fit comprendre qu'il y avait un vainqueur : c'était le dernier rejeton de Ponthiak, c'était le *Grand-Aigle* qui venait de tomber mort dans l'arène. Spectacle horrible! un coup de hache lui avait fendu le crâne, et son vainqueur, haletant, restait en défense craignant qu'il n'y eût encore de la ruse dans la mort même.

L'inquiétude fut alors générale; chacun disait que ces bandes sauvages chercheraient à se venger de cette défaite; mais loin de là : toutes ces hordes poussèrent le cri de victoire. M. de M... fut porté en triomphe malgré ses blessures. On le remit à sa demeure, et, le lendemain, les chefs des Saukis vinrent lui présenter des trophées d'armes.

Son appartement devint un arsenal indien. On voyait de tous côtés des flèches, des arcs et des piques, auxquels se mêlaient la hache, la massue, le poignard et ces boucliers de cuir, ronds comme le *clypeus* ou ovales comme le *scutum*; ces boucliers, couverts d'hieroglyphes glorieux ou bien ornés d'une tête de *Manitou* entourée des plumes les plus éclatantes.

Pendant que je félicitais mon compatriote sur son courage, couronné d'un succès aussi éclatant qu'inespéré, nous en-

tendimes à la porte de nouveaux hourras de félicitation, des danses au tambourin, des cris de joie; un étendard flottait : c'était la femme de Ponthiak qu'on amenait au vainqueur.

On nous expliqua alors que M. de M... venait d'être admis dans la tribu des Saukis, et qu'il ne tenait plus qu'à lui de remplacer le chef et de devenir *Grand-Aigle*.

#### THÉÂTRE DE L'OPÉRA-COMIQUE.

*L'Eclair*, opéra-comique en 5 actes, paroles de MM. Planard et Saint-Georges, musique de M. F. Halevy.

Une nouvelle de M<sup>me</sup> Hermance Lesguillon, intitulée *la Laide*, a fourni aux auteurs le sujet et la situation principale de leur ouvrage. Un jeune homme aveugle a été comblé de soins et de tendresse par une femme qu'il aime et dont il est aimé; il reconvre la vue; mais, trompé par ses yeux, il tombe aux pieds d'une coquette jolie, et qu'il prend pour celle que son cœur seul jusqu'ici avait connue. On se figure le désespoir de la laide, si cruellement payée de son dévouement, et qui pourtant craignait, tout en le hâtant, le moment où son bien-aimé reverrait la lumière. Bientôt la coquette a laissé voir son ame légère, et la laide meurt d'amour et de chagrin.

Les auteurs du nouvel opéra-comique n'ont pas poussé au tragique le dénoûment de leur *création*: ils ont imaginé un stratagème par lequel l'amant revient à son amie, et tout le monde est content. La pièce serait froide et longue si Coudere ne l'égayait par un rôle adroitement jeté au travers de l'action. Ce jeune acteur, qui fait de très grands progrès, a du mordant, de la verve et de la gaieté. Chollet a délicieusement joué et chanté, et il a été parfaitement secondé par M<sup>mes</sup> Pradher et Camoin.

Venons-en maintenant à la partie importante et au mérite réel de *L'Eclair*: nous voulons parler de la musique. D'abord le compositeur s'est trouvé privé d'un secours bien utile à l'effet scénique: il n'y a pas de chœurs, et l'absence de cette partie intégrante de l'opéra-comique eût été un grand péril pour le succès, si le compositeur n'avait suppléé à ce défaut par la richesse de son instrumentation et les ressources de son orchestre. On a accueilli toute la partition avec une extrême faveur.



Parmi les morceaux les plus remarquables, on a surtout applaudi le grand air de Chollet et le trio délicieux du premier acte, l'entrée de Chollet au 2<sup>e</sup> acte, son air de marine, le morceau du combat naval et la romance; en général, la musique de l'*Eclair* est vraie, vive, mélancolique, profonde, chantante et animée. Nous pensons qu'il y a des recettes attachées à ce succès, et que M. Halevy ramènera la foule à l'Opéra-Comique.

Toutes les personnes qui s'occupent d'équitation ont gardé le souvenir de la gracieuse amazone **Caroline**, élève remarquable du manège de MM. Pellier et Baucher, et qui a si puissamment contribué au succès du Cirque Franconi pendant cet été. Cette jeune amazone, d'un talent si distingué, est de retour à Paris depuis quelques semaines, et l'on s'étonne de ne pas la voir dans la troupe de MM. Franconi, tandis que le célèbre écuyer anglais Ducrow a fait à cette jeune personne les offres les plus brillantes pour l'engager à Londres. Il serait digne de remarque que notre Cirque, dit *national*, laissât passer à l'étranger une amazone française qui possède le talent le plus remarquable que jamais on ait vu.

### LOGOGRIPIE.



Sentiment plein de charme et de délicatesse,

C'est toi de qui l'heureux secours

Augmente encore la tendresse,

Et prête du charme aux amours.

Par toi notre ame recueillie,

Dans un doux calme ensevelie,

Aime à rêver loin des cités,

Et, dans la paix d'un sombre asile,

Se berce, oublieuse et tranquille,

Dans les chagrins qui nous ont agités.

Par toi l'ame devient meilleure;

On rêve de succès, de gloire, de vertu,

Et, grâce à toi, l'on voit fuir l'heure

Comme ces papillons qui, dans l'air suspendus,

Portent sur chaque flot leur aile qui l'effleure.

De ton attrait divin qui rendrait la douceur?

Tu séduis à la fois et l'esprit et le cœur;

L'imagination, la fée aux doux prestiges,

Te doit ses beaux rêves d'erreur

Et ses plus ravissans prodiges.

Trop heureux, cher lecteur, si je puis te saisir  
 Dans un de ces moments remplis de ma puissance,  
 Où, de ta rêverie augmentant le plaisir,  
 Je vienne t'occuper aux heures du silence.  
 Causons donc, et, tous deux, voyons de bonne foi  
 Si tu peux découvrir avec intelligence

Les trésors que j'enferme en moi.

D'abord nous trouverons une ville de France,  
 Une autre d'Italie, un oiseau dont la faim  
 Menace les agueux, un fil léger et fin,  
 Le camp des Ecossais, un acteur bien célèbre,  
 Un fleuve plus fameux que l'Eseaut et que l'Ebre,  
 Ce que ne sera point qui m'aura deviné,  
 Ce qui n'existe pas sans être terminé,  
 Ce qui défend un pont des fureurs de l'orage,  
 Ce que les matelots craignent plus que l'orage,  
 Ce qu'avec soin en vain Fieschi voulut cacher,  
 Ce qu'un serpent en vain essaya d'ébrécher,  
 Ce que pousse le flot, et dans une bataille  
 Défait les ennemis ou d'estoe ou de taille,  
 Ce que dans ses douleurs invoque un malheureux,  
 La déesse de qui les écrits rigoureux  
 Des hommes, des héros et des princes eux-même  
 Juge sévèrement la majesté suprême;  
 Un grand réservoir d'eau qui n'est point l'Océan,  
 Un tic toujours mauvais et parfois malséant,  
 Ce qui donne à ton corps le mouvement, la flamme;  
 Ce qu'on ne peut payer qu'avec toute son ame;  
 Un animal rapide, un instrument guerrier,  
 Ce qu'on nomme toujours et d'abord le premier,  
 Ce que font bien des sots, et qui pourtant, je

[pense,

Reclame une profonde et haute intelligence;

Deux objets différens et pareils en un point;

L'un unit les objets et l'autre les rejoint;

Ce qui dans l'univers fondit avec la pomme,

Ce qu'on trouve toujours sous la tête d'un homme,

Ce que cherche un poltron quand, au fort du

[danger,

Deux vaisseaux ennemis viennent à s'engager;

Ce que fonce en courroux un homme un peu col;

Le signe tout précis, le cachet tutélaire [lère;

Qui, du contrefacteur révélant les défauts,

Montre les écus vrais et décele les faux;

Une femme bien haut élevée et qui brille

Comme mère du pauvre et mère de famille;

Et, pour tout clore enfin, cet accès de gaieté

Qui, dans le mal d'autrui puisant l'hilarité,

Est un crime caché, le seul dont soit capable

L'homme trop faible au fond pour être un grand

[coupable.



**CUTHBERT,** 20, r. Vivienne. **OBJETS D'ETRENNES.** NOUVEAUTÉS étrangères.



# LE FOLLET,

COURRIER DES SALONS,

JOURNAL DES MODES,

Boulevard Saint-Martin, 61.

A LYON, chez M. Mégevend, rue Du Bois, seul bureau central de nos Journaux pour l'Italie, la Suisse et tous les départemens méridionaux de la France.

LADY'S MAGAZINE AND MUZEUM.

---

## MODES.

A M<sup>me</sup> de M...



Nous entrons à peine dans la nouvelle année, et déjà les invitations de bal pleuvent de toutes parts. On parle de bals chez tous les ambassadeurs étrangers, auxquels M. de Werther a déjà donné l'exemple. On dit que, sous peu de jours, ceux de la cour vont commencer, plus brillans encore que ceux de l'an dernier. Enfin déjà quelques grandes soirées ont eu lieu. Tout nous annonce donc un hiver joyeux. Je me propose de le fêter dignement, car ma santé est totalement rétablie, et jamais, je crois, M<sup>me</sup> Larcher n'avait composé des toilettes qui m'aient semblé si jolies.

Cependant il faut, pendant quelques jours encore, s'occuper spécialement des

visites imposées par la nouvelle année. La rigueur du froid nécessite impérieusement un manteau doublé de velours ou de fourrure; les pieds sont enveloppés dans des brodequins fourrés; il n'y a de coquetterie visible que dans la coiffure, qui est une capote de velours épinglé, rose, blanc ou paille, pour celles qui ont eu le bonheur de s'en procurer à tems, car le velours épinglé est très rare, et le paille ne peut s'obtenir à aucun prix. Jugez de l'envie qu'a naturellement une femme de s'en procurer; aussi faute de cette étoffe et de satin paille, qui manque également, a-t-on recours au velours grec et à d'autres étoffes de fantaisie.

Une capote délicieuse, que j'ai vue chez mon marchand de modes, *Hocquet*, de la rue Neuve-des-Petits-Champs (qu'il ne

faut pas confondre avec les autres maisons du même nom, à Paris), était en velours à la reine, paille, avec deux liserés, l'un brun, l'autre cerise, et ornée de rubans et de fleurs qui rappelaient également ces trois nuances.

C'est également de chez mon marchand modes que viennent ces jolis bonnet à *la Babet*, dont je vous ai parlé dans ma dernière lettre; mais ce qui assurerait sa réputation, si elle n'était déjà faite, c'est la supériorité qu'il s'est acquise cette saison par ses petits bords. Il serait difficile d'imaginer rien de plus coquet et de plus noble tout à la fois, une pose de plumes plus élégante, des fleurs semées sous la passe avec plus de grâce.

Si vous me taxez d'engouement pour mon marchand de modes, adressez-vous à toute femme élégante et coquette de Paris, et vous verrez si elle n'est pas venue grossir la foule qui se porte chaque jour au magasin de la rue Neuve-des-Petits-Champs.

Toutes les plumes, cette saison, se posent à droite; les fleurs indistinctement des deux côtés.

Je ne saurais trop vous dire si les passes diminuent ou augmentent, car dans les bonnes maisons chaque femme se coiffe selon sa physionomie; néanmoins les plus petites sont encore d'une dimension raisonnable, et toutes fort évanescentes.

Presque toutes les plumes sont panachées de paon ou coupées de marabouts. Presque toutes les fleurs sont mélangées, non ille nuances, mais de fleurs différentes; la fleur de prédilection chez *Hocquet* est le lilas de serre, blanc.

Pour les robes de demi-toilette, la couleur verte est fort adoptée; elle s'harmonise très bien avec la fourrure grise, qui revient de mode.

J'ai vu, ces jours derniers, plusieurs femmes de distinction sortir avec des pélerines-camails en satin de couleur, ornées et garnies d'une bande de fourrure;

quelques-unes l'étaient d'hermine. Ces pélerines, ouvertes devant, sont fermées sur le cœur par un ruban de satin.

Les bijoux d'or se portent beaucoup aujourd'hui; les cassolettes, les montres enrichies de pierreries, les chaînes châtelaines, les chaînes de cou sont acceptées par la classe fashionable.

Adieu, ma chère Anna, je ne vous embrasse pas, c'est passé de mode aujourd'hui: les femmes se donnent la main. Je ne vous adresserai pas de compliments, vous devez en être fatiguée; je vous réitère seulement l'assurance de mon amitié.

HENRIETTE D'A\*\*\*

## COIFFURES.

Il y a une grande variété dans cette partie de la toilette, et jamais on n'a vu plus de divergence que cette année dans les détails des coiffures. Quant à l'ensemble, elles sont toutes généralement basses et portées en arrière de la tête. A voir aujourd'hui une réunion fashionable, on ne saurait dire si la mode s'est prononcée en faveur des touffes ou des tirebouchons, et si les bandeaux sont abandonnés.

Des femmes également élégantes de la haute société portent indistinctement tous ces genres de coiffures, ce qui nous prouve que maintenant on comprend qu'il faut suivre la mode dans son ensemble, mais qu'auparavant il faut savoir allier ses exigences au bon goût.

Cet assemblage seul constitue le vrai talent du coiffeur, et, pour posséder ce tact, il faut être de la nouvelle école; car, en coiffure comme en tout, maintenant il y a école. A l'époque des bals, nous avons voulu savoir ce qui se faisait ou se préparait; nous avons consulté les coiffeurs en qui nous avons confiance: chacun nous a soumis son travail, et nous avons été convaincus de ce que nous disions plus haut, car nos conseils sont gens habiles, toutes les jolies femmes le savent. *Normandin*, *Hamelin*, *Neuville* et *Lecomte* nous ont montré des coiffures qui sont à eux, et qu'eux seuls peuvent avoir composées: toutes sont ravissantes.

La coiffure *Lahorienne* est un chef-d'œuvre au *Normandin* a su allier l'élégance à la richesse.

La coiffure *à la Duchesse* fait le plus grand hon

neur au génie de Neuville, car il y a du génie dans cette hardie conception.

La *Norma*, de Lecomte, n'a pu lui être inspirée que par la *diva* Grisi, et Hamelin rêvait sans doute à l'Andalousie en composant sa coiffure *d'arabesque*, qui suffirait pour réhabiliter cet ornement.

Mais ce qu'il y a de plus recherché cette année, ce qui fera fureur, c'est le *chiffon*; les turbans se présenteront sous toutes les formes, et c'est un jeune coiffeur qui hérite du sceptre que la mort de Duplessis avait laissé disponible depuis si longtemps. Qui n'a pas vu un turban de Neuville ne peut se faire une idée de ce travail : il y a de l'art dans le moindre de ses plis, de la magie dans son exécution ; sous ses doigts le velours s'assouplit et devient léger ; la gaze s'enfle et se prête à tous les caprices ; le satin scintille ; lorsque les cheveux, les diamans, les fleurs et les chiffons se mêlent, alors on voit se réaliser ces coiffures orientales que notre imagination nous représente prêtant leur charme voluptueux à la physionomie la moins expressive.

Neuville (\*) a du talent, on peut le dire, et nous avons entendu plusieurs de ses élèves, voire même, chose rare, des confrères lui rendre pleine justice. A l'avenir, il fera partie de ceux dont le *Follet* reproduit les coiffures ; nos abonnés s'en réjouiront.

## Premier Janvier !

Premier Janvier ! . . . Connaissez-vous, dans la vieille histoire de France, un mot plus puissant, plus électrique, plus incendiaire que celui qui forme le titre de ce chapitre. Depuis long-temps guetté par les enfans, les écoliers et les filleules, redouté par les pères, les maîtres, les parains et marraines, il arrive lentement, mais il arrive . . . en vain le givre et le verglas couvrent le pavé des rues et menacent d'une chute le promeneur assez hardi pour naviguer sur cet océan de glaces ; en vain la neige cache les chemins, les toits

(\*) Neuville, coiffeur-professeur, passage des Panoramas, galerie des Variétés.

et empreint l'air d'une froideur pénétrante : il n'y a pas à lutter, à résister, il faut sortir, il faut affronter la température glaciale, et parcourir ces rues, toutes hérissées, au milieu des flots glacés des visiteurs ; il faut quitter les cheminées brûlantes, les tapisseries moelleuses et les bons fauteuils, plus doux que les bergères.

Il faut, docile aux ordres des marchands qui vous attendent, aller acheter chez eux des bonbons et des rhumes ; toute la ville s'habille avec luxe, non contre le froid, mais pour la vanité ; tout fait assaut de luxe et d'étalage ; les boutiques ressemblent le matin aux palais des sultans et le soir aux châteaux illuminés bâtis par des fées ; la plus modeste boutique a des prétentions à singer l'Opéra, et chaque rez de chaussée est un spectacle avec toutes ses décorations, sans oublier cette différence avec les spectacles de Paris, qu'ici il n'y a jamais de gratis, et que, si l'on ne paie pas avant d'entrer, le propriétaire de l'établissement vous en dédommage au moment de sortir.

Grâce à la solennité de ce jour, tout se paie double et vaut quelquefois moins ; grâce à ce jour, toutes les richesses de la mode se développent, et les cœurs s'étaient comme les boutiques. Ce jour-là se font les souhaits de bonne année, et nous, qui, comme tous les fashionables de la capitale, ne voulons pas manquer aux vœux que nous devons à nos abonnés, nous les exprimerons du fond du cœur, et cette légende de la nouvelle année nous suivra dans toute sa carrière.

Nous souhaitons aux marchandes de modes, aux couturières et aux fleuristes grand nombre de réunions où puissent se gâter, se perdre et s'anéantir chapeaux, robes et fleurs, que les propriétaires seront alors forcés de remplacer par de nouvelles emplettes ;

Aux savantes cordonnières, du mauvais temps pour que les élégantes puissent lacérer leurs chaussures, même en

montant l'escalier du perron de la salle du bal;

Aux tailleurs, changement de temps pour varier les habillemens et les doublures;

Aux coiffeurs, des tempêtes qui ébouriffent les chevelures, et forcent de recourir à leur ministère;

Aux gantiers, beaucoup d'humidité, influence fatale aux cheveux glacés;

Enfin à tout ce qui relève de la Mode ou la relève par son génie, l'atmosphère la plus favorable à sa prospérité, suppliant le souverain dispensateur des grâces célestes d'assouplir les almanachs aux exigences des fournisseurs et à la demande des artistes en tous genres.

De plus, pour que tout le monde soit béni par nous, nous souhaitons :

Aux auteurs, de l'invention et de la goût;

Aux acteurs, de la verve et de l'intelligence;

Aux agens de change, des guerres à l'étranger;

Aux notaires, des mariages et des morts;

Aux huissiers, des faillites;

Aux avoués, des procès;

Aux avocats, des crimes;

Aux bons citoyens, la paix.

Anna.



Près des bords de la mer, un vieillard coulait en paix ses jours. Anna, sa fille, était sa seule richesse. C'est qu'elle était bien belle, Anna!... Elle brillait parmi ses compagnes, comme la mouette au blanc plumage brille parmi les corbeaux de mer.

Aussi, quand on vit bien grande joie pour son père que de la voir, elle, avec sa taille élancée et souple, et ses yeux si expres-

sifs, lorsque le matin elle allait, joyeuse et caressante, l'embrasser sur le front, et lui dire : « Bonjour, mon père. »

Or, un jour, vint chez le père d'Anna un jeune homme aux cheveux bruns, à la parole ardente. Il s'éprit d'Anna, le lui dit, et, dès ce moment, ils se promirent de ne plus se quitter.

Alphonse, resté orphelin, s'était livré à toutes sortes de débauches, et avait bientôt dissipé son modique héritage.

Cependant la résolution de corriger ses mauvais penchans était entrée dans son ame avec l'image d'Anna. — Je travaillerai, disait-il, et je gagnerai bien de quoi nourrir ma femme.

Mais le père d'Anna ne voulut pas consentir à l'union des jeunes gens.

Une nuit, Anna, toute à son amour, quitta la maison paternelle pour le suivre. Elle fit mal sans doute; mais elle voyait le bonheur dans l'amour, et elle suivit ce fantôme aux ailes dorées, comme un enfant qui, sur le bord d'un précipice, suit un léger papillon, et, tout occupé de l'insecte brillant, ne voit point l'abîme sous ses pas.

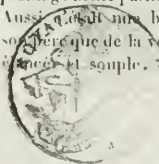
Pendant quelque temps, oublieuse des caresses de son père, elle s'enivra d'un amour jeune et coupable.

Mais les faibles ressources d'Alphonse furent bientôt épuisées. Les beaux jours s'enfuirent rapides; la misère, au bras de fer, étreignit ce couple naguère si heureux, et imprima sur le front des amans ses rides soncieuses.

Puis, une fièvre ardente s'empara de la pauvre Anna.

Et Alphonse était là, les joues pâles et creuses. Oh! c'est qu'il est affreux de voir souffrir, sans pouvoir y apporter secours, la femme que l'on aime et pour qui on donnerait sa vie!

Il considérait d'un œil terne Anna, qui souffrait sans se plaindre, et, pour la calmer, il n'avait que des baisers et un peu d'eau.



Un contrebandier prit en pitié la misère d'Alphonse; il lui proposa de l'accompagner dans une course périlleuse, mais qui devait être lucrative.

Alphonse était plein d'intrépidité. D'ailleurs il fallait vivre, et il sentait que la faim s'était assise au chevet d'Anna.

Il partit.

Cependant, vers le soir, la tempête s'éleva dans le creux des rochers. Le vent, qui soufflait avec violence, faisait danser sur leur quille les barques amarrées dans la rade. La mouette criait en s'enfuyant dans les vergues, et l'aleçon orageux glissait sur le dos des lames.

Alphonse voguait plein d'espoir. . . . .

La nuit était venue. Alphonse n'arrivait pas. Anna, inquiète, se sentait froid et faim; elle écoutait le bruit du vent au dehors et les tintemens de la grêle contre les vitres; la souffrance brûlait sa poitrine. Elle se trouva bien mal.

Marguerite, une voisine qui était venue la voir, alla quérir un prêtre. Il vint, son livre à la main, s'agenouilla près du grabat de la jeune fille, et se mit à réciter, d'une voix lente et sourde, les prières des agonisans.

On n'entendait que les paroles entrecoupées du prêtre, le bruit de la tempête et les soupirs d'Anna, qui râlait avec force.

— Seigneur, ayez pitié de nous!

— Amen! répondit Marguerite.

— Alphonse! mon Alphonse! murmura la jeune fille.

En ce moment le vent redoubla de violence, et ébranla les vitraux; la porte cria sur ses gonds rouillés, et le vent, s'engouffrant dans la chaumière, éteignit la lampe qui éclairait cette scène de douleur.

La jeune fille se leva convulsive, puis elle retomba sur son lit.

Et quand la vieille approcha d'elle la lampe qu'elle avait enfin ravivée, ce n'était plus qu'un cadavre.

Le lendemain, au point du jour, le prê-

tre errait sur la grève, interrogeant au loin la mer et tâchant de découvrir la barque du contrebandier.

La vague roula à ses pieds un corps meurtri par la pointe des rochers, et la face livide.

C'était Alphonse!

Et le vicillard réunit les deux amans dans un même tombeau.

## TOUR DU BON VIEUX TEMPS.



Un filou, vêtu en paysan, cherchait des dupes sur la place publique, lorsqu'il vit venir à lui un notaire chargé d'un gros sac d'écus: c'était un bien bel homme, mais son sac était encore plus beau. Le filou, qui le connaissait, l'accosta. — Monsieur, dit-il, en prenant le ton d'un villageois bien simple, pardon, si je vous arrête un moment; je viens du bourg voisin, en ma qualité de marguillier de la paroisse, chercher un notaire pour arranger de grands débats qui nous sont survenus, et me chappe pour M. le curé, qui a brûlé la sienne cet hiver, en se chauffant dans la sacristie. Si c'était un effet de votre honté de m'indiquer où je trouverai tout cela, vous me rendriez bien reconnaissant.

Le notaire ouvrit de grandes oreilles, et répondit du ton le plus poli qu'il était l'homme que l'on cherchait, qu'il écrirait tous les actes, et ferait les affaires de la paroisse au prix le plus modéré. — A ce que je vois, dit le filou, vous êtes notaire? — Justement. — Eh bien! c'est bon, car vous me revenez; mais en récompense de la pratique que je vous donne, il faut absolument que vous me rendiez un vrai service: notre curé est absolument de votre taille; menez-moi chez un honnête marchand; essayez la chappe; ce qui vous ira sera bien.

Le notaire ne put se refuser à cette pe-



tite complaisance ; il conduisit le prétendu marguillier chez un marchand d'ornemens d'église. On choisit une belle chappe, et le notaire se la mit sur le dos, après avoir déposé son sac d'écus sur le comptoir. Pendant qu'il avait le dos tourné, le filou empoigna le sac et prit la fuite. Le notaire se retourna brusquement, et, voyant partir son sac, il se mit à courir du côté où il avait vu tourner son homme, en criant *au voleur !* Le marchand courut de son côté après le notaire en poussant les mêmes cris. Le filou, qui n'était pas hors de péril, courait toujours en criant : *Arrêtez ce voleur ! il a pris la chappe de saint Ambroise ! arrêtez-le ! je vais aller chercher la justice.*

La foule, qui voyait un notaire courir les rues avec une chappe sur le dos, ne douta pas un instant que ce ne fût l'homme dont il s'agissait. On l'arrêta malgré ses clameurs ; on le gourma de quelques coups de poings ; les bonnes gens à qui le filou venait d'apprendre qu'on emportait la chappe de saint Ambroise, se hâtèrent d'en déchirer des lambeaux pour en faire des reliques et des amulettes, si bien qu'elle disparut en un clin d'œil.

On reconduisit enfin le notaire chez le marchand, où toute l'affaire s'expliqua ; mais le voleur s'était sauvé avec le sac, et le notaire fut encore obligé de payer la chappe.

#### LE JOUR DE L'AN.



Jour précieux ! jour fortune !  
 Toi que, des-long-temps en silence,  
 Appelle mon impatience,  
 Tu vas être encor profane !  
 Fade jargon, fausse caresse,  
 Vains souhaits répétés sans cesse  
 Et que dicte un fâcheux devoir,  
 Sur ce théâtre ridicule.

Où la foule à grands flots circule,  
 A ton retour s'en vont pleuvor.  
 Dès que brille ton crépuscule,  
 De tous côtés il faut les vuir,  
 Affichant un zèle perfide,  
 Ces héritiers au cœur avide,  
 Tous à l'envi hâtant leurs pas,  
 Pour souhaiter la longue vie  
 Au moribond qui ne voit pas  
 Que chacun d'eux brûle d'envie  
 De voir arriver son trépas.

Déguisant une âme traîtresse,  
 Vers ce palais, où tout accourt,  
 L'heureux caméléon s'empresse ;  
 Aux yeux du soleil de la cour,  
 Etalant sa brillante adresse,  
 Il fait rire de sa souplesse,  
 Ou rit en secret, à son tour,  
 Du sot qui croit à sa tendresse.  
 Tous ainsi perdent ton retour !  
 Le tendre amour seul en profite.  
 Oui ! que ta présence, heureux jour,  
 A mes yeux a plus de mérite !  
 Source, hélas ! de mes seuls plaisirs,  
 A l'objet d'un amour trop tendre  
 Viens présenter, viens faire entendre  
 Et mes souhaits et mes soupirs !  
 Un sort jaloux, un sort barbare  
 De l'objet qui fait mon destin,  
 Par une barrière d'airain,  
 Dans leur monde, hélas ! me sépare.  
 Mais mon cœur du moins une fois  
 Pourra faire entendre sa voix.  
 O toi, lui dirai-je, que j'aime,  
 Que j'adore, qu'avec excès...  
 Mais que fais-je ?... Dêlire extrême !  
 Prés d'elle, pour moi, nul accès.  
 Gentil Follet, qui papillonnes  
 Au sein de ces brillans salons,  
 Où bourdonnent cent lourds frêlons.  
 Que de gaité, toi, tu sillonnes,  
 Où tu dérides tant de fronts,  
 Va d'nc, va, voltige autour d'elle,  
 Et retiens, messenger fidèle,  
 Ce que je vais te dire ici :  
 Loin d'elle, chasse, de ton aile,  
 Jusques au plus léger souci,

Et dis-lui, fais-lui bien entendre  
Que tout ce que le sentiment  
Inspire à l'âme de plus tendre  
Est le vœu qu'elle doit attendre  
D'un cœur qui l'aime éperdûment.

BONVALLOT.

## Théâtres.

### ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE.

A son avènement au trône directorial, M. Duponchel, qui n'avait pas, comme M. Véron, amassé 40,000 livres de rentes, a voulu prouver qu'il était éminemment artiste avant tout; il a compris que le foyer de l'Opéra, servant de lieu de réunion à toute la haute fashion et même aux diplomates, aux banquiers et aux princes, rien ne pouvait être trop brillant pour une telle société. Cent ouvriers sont occupés jour et nuit, et le plafond subit une complète métamorphose; tout va être repeint et doré, et l'on espère que l'inauguration aura lieu très inécessamment.

### THÉÂTRE DE L'OPÉRA-COMIQUE.

Pendant que le succès de l'*Eclair* se consolide de jour en jour, l'entrepreneur des bals de ce théâtre s'occupe activement du programme de ces fêtes de nuit, qui promettent d'être brillantes.

L'habile directeur de Faydeau a engagé, pour la prochaine année théâtrale, M. Grignon, qui tient en ce moment l'emploi de *Martin* à Bordeaux.

Le nouveau directeur de la scène, M. Solomé, est déjà en fonctions,

### GYMNASE DRAMATIQUE.

La pièce jouée la semaine dernière sous le titre de *la Mémoire d'un Père*, rappelle une ancienne comédie de M. Roger, l'*Avocat*. Les détails de l'ouvrage de MM. Léon et Petit sont intéressans; quelques situations dramatiques ont produit de l'effet, et le succès, sans avoir été brillant, n'a cependant pas été contesté.

### THÉÂTRE DU PALAIS-ROYAL.

Tout le monde se rappelle une vieille pièce de M<sup>re</sup> Simon Candeille, la *Belle Fermière*, jouée à la Comédie Française: c'est le même sujet que l'on vient de représenter au Palais-Royal, remis en deux actes, avec d'autres noms de personnages et addition de couplets, pour lesquels M. Pi-

latti a composé une musique nouvelle. Les auteurs sont redevables à MM. Lemènil et Boutin et à M<sup>me</sup> Fleury de l'accueil que le public a fait à la *Fermière de Botbec*.

### THÉÂTRE DU VAUDEVILLE.

M. de Rougemont a fait paraître sur la scène un *Cromwel* qui n'a rien de commun avec celui dont les historiens nous ont laissé le portrait; celui que nous avons vu rue de Chartres est une bonne pâte d'homme qui laisse la vie et donne les moyens de faire à ses ennemis tombés en son pouvoir, et accorde la main de sa fille à un officier qui avait pris du service dans les troupes royales. Certes si le Protecteur anglais pouvait revenir parmi les vivans, il serait bien étonné du trait de générosité que lui a prêté M. de Rougemont.

La *Fille de Cromwel* ne ramènera pas la foule au Vaudeville.

### AMBIGU-COMIQUE.

Nous disions dernièrement que M. de Cès Caupenne était un babile directeur, et voici encore une nouvelle preuve à l'appui de notre assertion. La vogue de la *Dame de Lavat* n'est pas encore épuisée, l'*Honneur de ma Fille* joint de tout son succès, et cependant voici les *Noce de Gama-che*, où Thénard *Don Quichotte* a, comme autrefois à l'Odéon, dépouillé la rate de ceux qui étaient venus s'égayer aux mésaventures du chevalier de la triste figure. Cet ouvrage, avec l'*Honneur de ma Fille*, forme chaque soir un spectacle auquel le public se porte avec empressement.

### THÉÂTRE DE LA GAITÉ.

Le *Lycéen* est encore une imitation de plusieurs autres pièces; mais quelques détails gais et spirituels lui ont donné l'attrait d'une nouveauté, et ont procuré à M<sup>me</sup> Camiade l'occasion de déployer un talent que nous avions vu naître et qui s'est développé en province.

Les *Infidélités de Lisette* sont une imitation de *Frétillon*, moins la verve, l'esprit et Dejaset; mais en revanche, M<sup>lle</sup> Nongaret a su rendre son rôle dramatique; Lhérie a eu de fort bons momens, et il y a quelques décors charmans. *Lisette* fera patiemment attendre un ouvrage plus important.

### LOGOGRIPIE.

A savoir comment je m'appelle  
Vous croyez ne rêver que par amusement:

Lecteur, vous vous trompez : la circonstance est  
[telle

Qu'on peut dire qu'en me cherchant  
Vous aimez à chercher quepelle.  
Quoi qu'il en soit, vous n'avez qu'à choisir  
Dans l'alphabet six lettres différentes,  
Les bien ranger suivant votre loisir,  
Et vous verrez les espèces suivantes  
Dans l'analyse de mon nom.  
D'abord prenez un, trois, deux, quatre,  
Vous trouverez un animal velu  
Dont l'entre-cuir sert au besoin d'emplâtre  
Pour couvrir à la hâte un pigeonneau dodu.  
Avec deux, trois, six, cinq, vous pourrez à ma-  
[dame

De la plus belle fleur présenter un bouquet.  
Quatre, trois, deux, un six vous feront voir au net  
Le vivant étui de notre ame.  
Quatre, trois, deux, six, cinq nous montrent le  
[terroir

D'un peuple révolté contre sa republique.  
Ce mot trouve, tirez de cet arithmétique  
Les deux nombres derniers ; les restans vous font  
[voir

Un instrument qui n'est pas de musique,  
Mais qu'un chasseur sait bien faire valoir.  
De lui, sans rien changer, renversant la médaille,  
Sortira le nou d'un grand saint,  
Et d'un même coup-d'œil, quand vous l'aurez  
[atteint.

Vous trouverez de quoi bâtir une muraille,  
S'entend pour la matière ; et, s'il faut vous aider  
En ce qui touche la depense,  
Deux et trois renversés fourniront la finance.  
Qu'avez-vous plus à demander ?  
Ce qui reste à chercher n'est pas de conséquence,  
Il fait pourtant un de mes ornemens :  
Trois et six vous font la substance  
De ce qu'en un repas on réterve aux absens.

Le mot du logogriphe inséré au dernier nu-  
méro est MELANCOLIE, dans lequel on trouve  
Laon, Milan, lin, clan, Molé, Nil, âne, mole,  
calme, malle, lime, lame, ciel, Glio, lac, ua-  
nie, ame, ami, élan, lance, moi, lien, colle,  
mal ; colle, cale, cil, coin, Amélie, malice.

## Annonces.



### Changement de Domicile, à Lyon.

M. GLEYRE, fabricant de rubans en tous genres, pour Modes, vient de transférer ses Magasins de la rue de la Grenette, n° 4, rue Saint-Côme, n° 10, à l'Entresol.



**CUTHBERT, 20, r. Vivienne. OBJETS D'ETRENNES. NOUVEAUTÉS étrangères.**

#### ON S'ABONNE AU FOLLET :

A BRUXELLES, chez L. FISCO, éditeur, rue des Chapeliers, n° 2.

A GENÈVE, chez M. BOEEL, pour les Cantons de Genève et de Vaud.

A LONDRES, chez M. BOUTEYRON et C<sup>e</sup>, au Comptoir général d'affaires, 53, Saint Martin's Lane, Charing-Cross.

#### CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION.

LE FOLLET paraît chaque semaine par livraison de huit pages de texte, et publie vingt-une Gravures de modes par trimestre ; une année forme deux Volumes, qui sont complétés fin Juin et fin Décembre.

A PARIS: Pour un an . . . . . 26 fr.  
Pour six mois . . . . . 13  
Pour trois mois . . . . . 6 50

50 cent. en plus par trimestre pour la province, et à l'étranger le port se paie en plus selon les pays.

# LE FOLLET,

COURRIER DES SALONS,

JOURNAL DES MODES,

Boulevard Saint-Martin, 61.

A LYON, chez M. Mégevand, rue Dubois, seul bureau central de nos Journaux pour l'Italie, la Suisse et tous les départemens méridionaux de la France.

LADY'S MAGAZINE AND MUZEUM.

MODES.

A M<sup>me</sup> de M....



Je suis indisposée depuis quelques jours de l'ennui que m'ont causé les visites que j'ai faites et celles que j'ai reçues. Cet usage immémorial, de se voir au renouvellement de chaque année, m'a cependant été favorable; il a été le sujet d'un raccommodement avec votre sœur, qui m'en voulait depuis l'hiver dernier. J'ai été en visite chez elle, et j'ai été surprise autant de l'opulence qui règne dans ses appartemens, que de l'air d'antiquité que l'on y respire: c'est d'abord un lustre rocaille, aux branches de lis et de tulipes; ce sont des bougies coloriées et odoriférantes; les chaînes qui les suspendent sont de cuivre bruni; le dessin est riche et se

rapporte à la garniture de la cheminée; la tenture de l'appartement est bleu et citron, avec draperies de tulle; elle était assise sur un siège qui semble remonter au moins au temps des croisades; le bois en est noir, les pieds sont torsés; des têtes de chimères forment les ornemens; les bras sont garnis de velours cramoisi; devant le fauteuil, une espèce d'escabeau porte également le caractère de l'antiquité. Sur une table de fantaisie, placée près du fauteuil, votre sœur arrangeait des porcelaines Pompadour, des écrans de la Chine, des éventails de l'Inde, des paniers de Java; elle triait ses cartes de visite dans une corbeille d'écaille. Je vous dirai que jamais on n'a mis tant de coquetterie dans les cartes que l'on dépose chez le concierge. Les visites se succédaient chez

voire sœur, et j'ai remarqué des toilettes qui méritent la peine que je vous les cite.

D'abord une redingote de reps bleu, garnie tout autour d'une dentelle de soie, et fermée par des nœuds de satin; le corsage, demi-montant et à plis, était également garni de dentelle, et les plis semblaient arrêtés par un nœud sur la poitrine; une capote évasée en velours épinglé blanc, ornée d'une plume saule, nonée de pavots.

Une robe de velours noir, ouvrant sur une jupe de satin noir broché de même nuance et garnie d'un haut falbalas de dentelle noire; un chapeau de velours noir, orné de rubans de satin également noirs et d'un oiseau de Paradis; sous la passe, des roses paille de chaque côté des joues; l'agencement de noir et de paille est d'un excellent goût, et je vous le recommande.

Il m'est passé sous les yeux des robes de velours vert savoyard, bleu Louise, purpurin; de reps uni, de velours épinglé avec biais de velours plain; des vert pistache sur de Foere; des satin café au lait avec ramages grenat; des satins marbrés avec ramages roses, Isabelle avec vert émeraude; puis des satins à mille raies, paille, rose, bleu ou vert.

Je vous annoncerai aussi une charmante nouveauté pour robes de toilettes: ce sont les satins glacés. Rien n'est plus joli que les reflets argentés du satin bleu, rose ou paille glacés de blanc; rien n'est plus fashionable que ces nuances insaisissables.

Je vous dirai que les nouveaux mouchoirs de batiste pour négligé sont à coins avec rosaces au milieu, et souvent à bordures, avec un petit semé jeté sur tout le mouchoir.

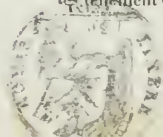
J'avais vu chez *Gagelin* les plus jolies toilettes que l'on admirait à la cour, et, pour vous prouver toute mon aptitude à vous plaire, chère Anna, j'ai pris des notes tellement détaillées que vous allez voir

ces toilettes. Je vous en citerai d'abord une fort recherchée; écoutez-moi:

Une robe de tulle, fond de dentelle de Paris, sur un dessus de satin, avec des manches à *la Camargo* (manches plates à deux étages, le premier un peu plus large que le bras), garnie de trois rangs de haute blonde, relevés au devant du bras par des roses et des jacinthes; deux rangs de la même blonde garnissaient le dos de la robe, et descendaient en pointe comme un fichu à la paysanne. La robe était relevée de côté par un bouquet des mêmes fleurs; une guirlande si légère que madame *Millerye* peut seule l'avoir disposée; partant de ce bouquet, montait en ligne droite au bouquet de côté; le devant de la robe était fait à *la Tyrolicenne*, légèrement busqué. La coiffure avait des touffes à la Sévigné, et, pour tout ornement, une branche de jacinthe.

Une toilette non moins gracieuse et d'une richesse éblouissante mérite que je vous la détaille aussi: elle était lilas, en étoffe mate, couverte d'un tulle à larges réseaux, dont le tissu brillant semblait une *cotte de mailles*: aucune blonde n'ornait cette robe; les manches étaient composées de cinq biais en tulle, étagés, les uns sur les autres, assez bouffans pour donner de la grâce, et cependant offrant l'aspect d'une manche plate; une agraffe en diamant relevait les cinq biais sur le devant du bras; le même ornement séparait les draperies du corsage, diminuant au bas de la taille, c'est-à-dire que cinq plaques partaient du haut du corsage, et descendaient jusqu'à la naissance du jupon; un rang de diamans formait ceinture. Cette robe était aussi busquée. Pour coiffure, des cheveux bouclés, une aigrette très basse et un bouquet de diamans.

Les satins Damas sont fort recherchés. Nous les faisons garnir de blonde; mais aujourd'hui qu'il y a foule dans les salons, et que par conséquent nous sommes fou-





lées, on ne peut pas employer cette toilette avec autant d'ampleur que le veut la mode. Rien n'est joli comme de l'Angleterre sur ces Damas, bleus, roses ou lilas.

Venise la poétique, si recherchée en littérature, en peinture et même en contredanses, a inspiré *Gagelin*, et nous n'avons trouvé d'abri certain contre le froid que sous la *mante vénitienne*.

Je dois maintenant vous dire que cet hiver rend aux bijoux toute leur splendeur; que l'art, qui domine tout, reprend même son empire sur les montres: que pas une femme élégante ne peut se priver d'une montre *renaissance*. J'en ai vu cette semaine qui feraient honneur à *Benvenuto Cellini*: jamais ciselure ne fut plus suave, jamais contours ne furent plus purs! Depuis long-temps la montre n'était plus qu'une utilité jolie, mais sans art, résultat d'un travail mécanique, et c'était faire preuve du plus mauvais goût que de la laisser voir: c'est le contraire aujourd'hui. Il vous faut une montre *renaissance*, sans cela vous êtes une barbare, une anti-artistique. Il faut bannir de vos appartemens ces embarrassans cylindres, les pendules peuvent s'en passer: on les dore en or *moutu*, comme disent les marchands, et la rocaille fait fortune. Vous ne pouvez encore vous faire une idée du luxe qui règne dans les pendules, les montres et les candelabres, car ce luxe a surgi comme par enchantement. Il s'est formé à Paris une maison nouvelle qui lui a sans doute donné cette impulsion: c'est là que, pour la première fois, nous avons admiré et acheté les montres dont je vous parle; c'est là que j'ai choisi mes *rocailles* et ma chaîne *Spartaeus*, aussi graciense que son nom est farouche. Oh! et puis, j'oubliais de vous parler de ces *socles* si célèbres et qui ne se trouvent encore que dans cette maison: ces socles, autrefois si insignifiants, aujourd'hui incrustés d'or et d'argent, encore de l'art! mais de l'art précieux, unique. Oh! chère Anna, si

vous passiez une heure chez *Bolotte* (\*), c'est mon protégé, vous *révolutionneriez* bien vite vos garnitures de cheminée, vous changeriez vos montres, et votre mari lui-même, pour qui l'art a quelque prix, me remercierait du renseignement. Encore une adresse à ranger sur vos tablettes; je vous y conduirai à votre prochain voyage dans notre bonne ville de Paris.

Au revoir donc et bien vite. Votre amie.

HENRIETTE D'\*\*\*.

### Bernard et Mouton.

Il y a bien des choses que l'on n'a gâtées. Les poètes élégiaques ont mis tout homme qui se respecte dans la nécessité de ne plus aimer la lune que tout bas et de se cacher pour regarder couler l'eau. Il y a une petite fleur que l'on appelle pensée, que les nomenclatures des jardiniers disent *violette tricolore*. Pour aucun prix je ne laisserais fleurir une pensée sur ma terrasse; il m'est impossible de séparer, dans mon esprit, cette pauvre fleur des plates allusions dont elle a été l'objet. On n'a pas moins abusé de la rose; cependant elle a triomphé des poètes. On a plus encore abusé du chien: on en a fait une foule de récits; rien n'est commun, dans ces narrations, comme de voir un chien deviner, à l'air contraire de son maître, que celui-ci voudrait bien avoir 27 f. 10 sous; le chien part comme un trait, et, au bout d'une demi-heure, apporte la somme désirée.

Un autre chien entend que l'on se permet au sujet de son maître quelques propos indiscrets; il suit l'insolent, passe les barrières, le mord au coin d'un bois et revient apporter, en signe de victoire, un lambeau du pantalon du calomniateur.

(\*) Nouvelle rue Vivienne, 33.

D'autres calomnieux ne se sont pas contentés de faire d'étranges fables à propos des chiens; ils les ont forcés, à force de coups, à devenir *savans*; ils les font marcher sur deux pattes, *faire le mort*, manier un bâton en guise de fusil;

Jouer aux dominos, dire l'heure qu'il est, distinguer les couleurs.

Un allemand avait dressé le sien à dire *papa*.

Rien de si fréquent que des scènes grotesques à propos de chiens plus ou moins savans.

Un homme, dans une soirée de bonnetiers, amène son chien.

Quand on dit un chien, en général, sans désigner spécialement son espèce, il va sans dire qu'il est question d'un barbet; de même que lorsque vous parlez d'un soldat de l'empire, l'esprit se représente tout d'abord un grenadier de la vieille garde, avec la longue capote et le bonnet incliné en avant.

— Pst! pst! Médor! Médor!

Médor arrive, la tête basse, la queue entre les jambes, car il sait très bien qu'il va *travailler*.

— Allons, Médor, faites le beau, faites le beau!

Faire le beau consiste à se mettre debout. Médor reste planté sur ses quatre pattes.

Son maître accentue davantage son ordre et passe graduellement par des intonations successives jusqu'à la plus véhémentement colère.

Le chien se sauve sous le lit.

Les menaces, les cris ne peuvent le faire revenir; le maître se radoucit.

— Allons, Médor, mon bon Médor, venez baiser ce maître; vous aurez du sucre... Viens, mon petit Médor!

Le chien arrive en rampant; le maître le caresse. Un moment le pauvre animal reprend sa gaieté; ses yeux s'animent; il bondit jusqu'au visage de son tyran pour le lécher.

Celui qui a renoncé à lui faire faire le beau veut au moins qu'il fasse le mort.

— Allons, Médor, faites le mort!

Le chien rampe de nouveau, ses yeux s'éteignent, il tremble de frayeur.

— Faites le mort! faites le mort!

C'est étonnant! il le fait bien d'ordinaire.

— Médor, faites le mort

— Ah çà! vas-tu faire le mort?

Le maître lève la canne, le chien s'enfuit; un homme ou un hasard bienveillant a laissé une porte ouverte, il va attendre son maître dans la rue, à la pluie.

Pauvres diables qui ne peuvent pas se contenter de l'intelligence naturelle du chien et de son affection, mille fois plus précieuse que son intelligence!

Le chien, le seul ami, le seul qui n'exige pas que son ami ait raison pour prendre son parti, le seul qui ne renferme pas son ami dans les limites plus ou moins étroites qu'il s'est fixées à lui-même; si doux, si soumis pour son maître, si brave, si terrible, si implacable pour le défendre!

Voici l'histoire d'un homme et d'un chien, de deux amis qui s'aimaient également. ce qui n'arrive jamais dans les amitiés humaines, où il n'y en a qu'un qui est l'ami de l'autre.

Bienheureux quand l'autre n'est pas son ennemi! Et alors c'est l'ennemi le plus inévitable qu'on puisse avoir... c'est un ennemi qui vous tuera après une lente agonie.

Mes deux héros avaient une assez grande ressemblance: tous deux étaient le résultat d'une foule de croisemens de races sans intelligence, de mésalliances au hasard. d'unions de rencontre.

L'homme n'était ni grand ni petit, plutôt maigre que gras, passablement laid. Ses traits étaient un assemblage confus et incohérent; on n'aurait pu y retrouver le type d'aucune race ni d'aucune famille: il n'était ni brun ni blond, sans être pour cela précisément châtain.

L'autre ami était également né d'une occurrence fortuite. Son père ni sa mère, par une foule d'altérations successives, n'appartenaient déjà plus à aucune race quand ils se rencontrèrent ; il participait des deux : ses oreilles courtes, à moitié relevées, tenaient des terre-neuviens ; son poil rare et fauve, du carlin ; son museau allongé, du levrier ; une de ses pattes était blanche, les autres n'étaient d'aucune couleur. C'était un de ces individus qui ont découragé Buffon, et l'ont fait renoncer à la nomenclature des races de chiens, après en avoir classé plus de quatre-vingts espèces différentes.

Tous deux s'aimèrent d'autant plus que personne autre ne les aurait jamais aimés, car, outre leur laideur, ils étaient pauvres au dernier des points. Ils déjeûnaient rarement, car ce repas, qui commence la journée, ne peut exister pour les gueux, qui doivent conquérir chaque morceau de pain ; ils dinaient par hasard, tantôt mal, tantôt médiocrement, et ne soupaient jamais ; le sommeil remplaçait ce dernier repas, le sommeil, doux ami qui suspend l'existence et ne laisse à désirer que le sentiment du néant.

Tous deux, l'homme et le chien, quand ils n'avaient pas d'argent, couchaient clandestinement sur le bord de la rivière, sur la grève du quai d'Orsay, dans la paille que l'on y jetait, paille provenant des vieilles paillasses des gardes-du-corps, — il y avait alors des gardes-du-corps.

Le chien s'appelait Mouton, l'homme s'appelait Bernard. Leurs noms ne leur allaient ni bien ni mal : l'homme se serait appelé Mouton, le chien se serait appelé Bernard que personne n'aurait pu y trouver à redire, vu que rien dans leur air ni dans leur tournure n'affirmait ni ne démentait leur nom.

Bernard faisait tous les métiers, faute d'en savoir un seul ; naturellement il était condamné aux plus fatigans, lesquels sont les moins rétribués. Mouton ne savait rien

faire ; il suivait son maître partout, partageait son pain, lui léchait les mains, lui réchauffait les pieds la nuit, le consolait et l'aimait.

Un hiver, Mouton tomba malade. Bernard fut obligé de le laisser deux jours entiers sur la paille du quai d'Orsay ; le troisième jour il n'y avait plus de paille. Mouton tremblait de froid et de fièvre sur la terre humide. Bernard le porta chez un marchand de chiens pour le faire soigner. Le médecin exigea le paiement de huit jours d'avance. Bernard vendit son gilet et sa troisième chemise pour le satisfaire.

Mais la maladie de Mouton était grave. Bernard venait le voir tous les jours, et passait près de lui tout le temps qu'il ne pouvait employer plus utilement.

Arriva l'appel des conscrits. Bernard fut obligé de partir. Cela l'eût enchanté si Mouton avait été en état de le suivre, car au régiment on a du pain, un lit, des habits ; mais Mouton ne pouvait encore faire un pas. Il se procura un peu d'argent de la vente de ses hardes, paya deux mois au vétérinaire et partit.

Le régiment changea plusieurs fois de garnison. Bernard n'avait qu'un seul souci, c'était son chien. Il amassait de l'argent sou par sou, et l'envoyait au médecin. Une fois, il chargea de son petit pécule un camarade qui s'en allait en trimestre à Paris. Le camarade but l'argent.

Un jour Bernard reçut une lettre ; elle portait le timbre de tous les endroits par où le régiment avait passé ; elle avait 15 jours de date. Elle était du vétérinaire.

Il n'avait pas reçu le dernier envoi de Bernard, et lui annonçait que si la pension n'était pas acquittée sous quinze jours, le chien, qui était parfaitement guéri depuis déjà long-temps, serait vendu.

Un frisson parcourut le corps de Bernard ; son cœur se serra. Il courut chez son colonel, la lettre à la main ; mais sitôt qu'il voulut parler, sa voix se brisa en

sanglots ; il ne put que tendre la funeste missive et dire, crier en pleurant : « Mouton, mon Mouton, mon pauvre Mouton vendu ! »

Le colonel le crut fou ; cependant il pleurait de si bon cœur, il y avait quelque chose de si vrai dans sa douleur, de si amer dans ses larmes, que le colonel le calma, le rassura, et se fit conter l'affaire.

— Mon colonel, dit-il en finissant, au nom de ce que vous aimez le plus au monde, laissez-moi partir ; laissez-moi aller chercher Mouton ; laissez-moi partir ou je m'en irai sans permission, je m'enfuirai, je désertai ; il faut que je voie Mouton ; je ne veux pas qu'il soit vendu... Mon Dieu ! Mouton vendu !

— Mais, dit le colonel, quand je t'aurai donné une permission, comment feras-tu pour voyager ? tu sais que les militaires ne reçoivent rien en route pour ce genre de congé.

— Oh ! je mendierai ; on ne me refusera pas un morceau de pain et de la paille pour coucher. Mon colonel, mon bon colonel, laissez-moi partir !

— Un soldat ne doit pas mendier, et, d'ailleurs, arrivé à Paris, que feras-tu ? Si tu ne peux payer le vétérinaire, il vendra ton chien malgré ta présence.

— Je ne sais ce que je ferai, mais je ne laisserai pas vendre Mouton ; c'est mon seul ami ! Sans lui, sans ses caresses, sans son regard intelligent et amical, je me serais jeté vingt fois par dessus le Pont Royal. Je ne laisserai pas vendre Mouton. Qu'il va être heureux de me revoir ! Je supplierai le vétérinaire, je me jetterai à ses genoux, je le tuerai ; il ne vendra pas mon chien.

Et d'ailleurs, je le paierai par petites sommes. Si Stanislas ne m'avait pas volé, la pension de Mouton aurait été payée. J'amasserai sou par sou de quoi payer le médecin ; je ferai comme j'ai déjà fait : je ne vais jamais au cabaret ni nulle part. Mon colonel, laissez-moi partir !

Le colonel lui donna trois louis, et lui dit : « Va chercher Mouton. »

Bernard baisait les mains de son colonel, voulait lui baiser les pieds. Le colonel l'envoya se faire délivrer sa feuille de route.

Bernard avait deux cents lieues à faire ; il partit gaiement, avec sa permission dans une boîte de fer blanc et ses trois louis soigneusement attachés et ficelés dans sa poche. Il marchait courageusement et bravant la fatigue, la pluie, le vent, en songeant qu'il allait revoir Mouton, son ancien camarade.

— Pauvre Mouton ! se dit-il, nous serons bien heureux maintenant ; nous serons chaudement couchés ; nous mangerons tous les jours ; j'aurai tout le temps de m'occuper de toi, de te laver, de te savonner ; tu seras beau et propre.

Et tu n'auras plus besoin de m'attendre aux portes dans la rue, comme quand je faisais des commissions ; tout le monde t'aimera : les soldats aiment les chiens ; tu seras libre et maître dans la caserne ; jusqu'aux sous-officiers qui te donneront des os à ronger ! Je te ferai bien luisant pour te mener chez mon colonel ; et dans ces longues heures où l'on n'a rien à faire, au lieu d'aller au cabaret, j'irai me promener avec toi. Comme tu seras étonné de me voir bien habillé, de manger tous les jours, de manger à la même heure !

Ces pensées lui donnaient du courage pour marcher ; le vingtième jour il était à Paris, fatigué ou plutôt exténué. Cependant, sans s'arrêter, il courut chez le vétérinaire.

Il était fort occupé. On dit à Bernard d'attendre ; il demanda à voir son chien ; le domestique n'était plus le même ; le nouveau ne connaissait pas Bernard ; il répondit qu'il avait défendu de laisser entrer dans le chenil sans une permission expresse du médecin.

— Connaissez-vous mon chien ? dit Bernard ; il se nomme Mouton.

— Non, reprit le domestique; ici tous les chiens s'appellent *Pst!*

— Il est, ajouta Bernard, il est jaune, avec une patte blanche.

— Il y en a huit qui sont jaunes, et je n'ai jamais regardé comment ils avaient les pattes.

Bernard se promenait dans l'anti-chambre, livré à la plus vive impatience. Mouton était là, séparé seulement par une porte, Mouton triste et malheureux! quel bonheur de le revoir, de l'embrasser! comme il va sauter et crier!

— Je vais l'emmener; nous allons partir ensemble pour ne plus nous quitter. Quelle joie de sortir d'ici avec Mouton, mon bon Mouton!

— Mon ami, dit le domestique, vous pouvez entrer.

Bernard se précipita près du médecin; il sortit de sa poche un louis et demi qui lui restait.

— Monsieur, dit-il, je viens chercher Mouton, je viens chercher mon chien.

Le vétérinaire ne le reconnut pas.

— Votre chien s'appelle Mouton?

— Oui, monsieur, Mouton.

— Quel jour est-il entré ici?

— Un samedi... février... 182...

— Quel est son signalement?

— Jaune, avec une patte blanche.

— Ah! voilà: Mouton, jaune, poil raz, patte blanche; c'est bien cela.

— Ah!

Il a été vendu il y a cinq jours, faute de paiement de sa pension.

Bernard faillit tomber. Après quelques instans de silence, il s'écria:

— Vendu!

— Oui, vendu il y a cinq jours, faute de paiement de sa pension; il était dû 12 francs; la vente n'a produit que 8 fr.; vous me redeviez 4 fr., dont je vais vous faire le reçu.

— Où est-il?

— Le reçu? le voici; donnez l'argent.

— Où est Mouton?

— Je ne sais.

Bernard prit le médecin par le bras.

— Si vous ne me dites pas où est Mouton, je vous étouffe.

Rue Regrattière, île Saint-Louis; je ne sais ni le numéro ni le nom de l'acquéreur.

Bernard courut rue Regrattière; il la parcourut dix fois dans tous les sens; mais c'était un dimanche, les boutiques étaient fermées.

Il coucha dans un mauvais petit hôtel auprès de là. Le matin, dès le jour, il se promenait dans la rue Regrattière, regardant dans les boutiques, entrant dans les portes, interrogeant les portiers, recevant plus de rebufades que de réponses claires.

Le second jour, comme il passait devant la porte d'un cloutier, un ouvrier appela *Médor!* En entendant appeler un chien, Bernard se retourna: ce chien était Mouton, qui, sortant de la boutique du cloutier, vint en hurlant de joie se précipiter sur son maître. Bernard le prit dans ses bras, l'embrassa, et se mit à pleurer.

Le cloutier cependant sifflait Médor, et Mouton, redevenu Mouton, redevenu l'ami de son ami Bernard, ne bougeait pas.

Le cloutier sortit et donna un coup de pied au chien pour sa désobéissance. Bernard rendit à l'ouvrier un coup de poing qui l'étourdit. D'autres ouvriers sortirent pour défendre leur camarade; une lutte s'engagea; la garde vint et emmena Bernard, qui coucha à la Préfecture de Police.

Le lendemain, il se présenta à la boutique du cloutier; celui-ci le reçut dans la rue d'un air menaçant.

— Je ne viens pas vous chercher querelle, dit Bernard; je viens au contraire vous prier de me rendre un service. Je commence par vous demander pardon de ma vivacité d'hier; mais ce chien est à moi.



— Comment! s'écria le cloutier, ce chien est à vous! ne prenez-vous donc pour un voleur? Ohé! Martin, n'ai-je pas devant toi payé Médor huit francs en bon argent comptant?

— Monsieur, reprit Bernard, je ne veux pas dire que ce chien n'est pas aujourd'hui à vous, puisque vous l'avez acheté et payé; mais il m'a appartenu, et je viens vous prier de consentir à me le revendre.

Et en, parlant, Bernard s'efforçait de regarder dans la boutique pour apercevoir Mouton.

— Non, dit le cloutier; Médor fait très bien mon état, et après tous ceux que j'ai inutilement essayé d'y accoutumer, le premier qui y réussit me devient trop précieux pour que je consente à m'en défaire.

En ce moment, Bernard aperçut Mouton; il était dans une roue, et la faisait tourner. Son cœur se souleva.

— Monsieur, dit-il, je vous donnerai 20 francs.

— Du tout, reprit le cloutier; j'ai acheté Médor, et je le garde. Et ce n'est d'ailleurs pas pour un homme qui a failli m'assommer que je me priverais d'un animal assez utile.

— Je suis fâché de ce qui est arrivé hier, mais c'est vous qui avez commencé.

— Comment! c'est moi qui vous ai attaqué? Je ne vous avais seulement pas vu quand vous vous êtes jeté sur moi comme un brutal que vous êtes.

— Vous aviez donné un coup de pied à Mouton.

— J'avais bien le droit de corriger mon chien qui ne vient pas quand je l'appelle.

— Ah! monsieur, il y avait près d'un an que nous ne nous étions vus.

Mouton fit entendre un cri déchirant.

Bernard voulut entrer dans la boutique; le cloutier l'en empêcha. Bernard serra le poing; mais il se retint.

— Mon Dieu, fit-il, qu'a donc Mouton?

— Probablement il vous a vu, s'est arrêté et a mérité une correction.

— Monsieur, cria Bernard, je vous donne 25 francs, c'est tout ce que j'ai; je m'en retournerai en mendiant, mais cela m'est égal, si j'emène Mouton. Tenez, prenez mes vingt-cinq francs, je vous en prie.

L'ouvrier hésita un moment. Bernard ne respirait pas; mais la rancune prenant le dessus, le cloutier dit:

— Non; Médor, m'est utile; il est à moi; je l'ai payé, et je le garde. Vous m'offririez 100 francs, que vous ne l'auriez pas.

Bernard voulut parler; les autres ouvriers survinrent et le chassèrent. Le lendemain, il vint encore errer devant la boutique; Mouton poussa enco re un cri déchirant; mais cette fois Bernard en vit clairement la cause. En reconnaissant son maître, il s'était arrêté; la roue avait cessé de tourner, et l'ouvrier, interrompu dans son travail, l'avait piqué avec une tringle de fer rougie au feu. Mouton s'était remis à tourner. Bernard voulut encore entrer dans la boutique. Mouton s'arrêta de nouveau, et une seconde piqûre de fer rouge le rappela à ses nouveaux devoirs.

Bernard s'en alla le cœur gonflé. Il ne pouvait même passer devant la boutique du cloutier sans exposer Mouton à de cruelles blessures. Il ne revint pas le lendemain.

— Et ensuite?

— On ne le revit plus.

— Il retourna donc au régiment?

— Pas davantage, et personne n'en entendit plus parler. On n'a jamais su ce qu'il était devenu.

Alphonse K...  
—————

Le mot du logogriphe inséré au dernier numéro est Procès, dans lequel on trouve : pore, rose, corps, Corse, cor, roc, or et os.

# LE FOLLET,

COURRIER DES SALONS,

JOURNAL DES MODES,

Boulevard Saint-Martin, 61.

A LYON, chez **M. Mégevend**, rue Dubuis, seul bureau central de nos Journaux pour l'Italie, la Suisse et tous les départemens méridionaux de la France.

**LADY'S MAGAZINE AND MUZEUM.**

---

## MODES.

A M<sup>me</sup> de M....



Le mauvais temps qui règne depuis quelques jours ne donne pas grand désir des promenades; aussi les femmes ne s'occupent guère que de spectacle, de bals et de jolis négligés de boudoir. Chez elle, une femme comme il faut porte une robe de chambre de satin de laine, garnie tout autour, et à revers de peluche; la forme ne diffère que très peu de celle des manteaux; ajustée par derrière, la taille est libre devant; les manches se relèvent à la Sévigné; le collet couvre les épaules. Ces robes de chambre sont habituellement doublées en couleur bleue, vert naissant ou violet foncé.

On commence à abandonner l'usage

des tabliers, surtout des tabliers brodés ou ornés de colifichets; ceux en moire noire sont aujourd'hui les seuls bien portés.

Une cravate de foulard est adoptée pour le lever: les plus jolies sont bleu turquoise, vert avec dessins, amaranthe, ou bien blanc des Indes avec vignettes de couleur.

Les bonnets du matin d'une femme qui sait se mettre sont plutôt en tulle de soie qu'en tulle de lingère; ils sont d'une simplicité remarquable, et aucunement ornés de rubans.

Pour visites, on porte quelques palatines de velours bordées d'hermine: elles se mettent sur toute espèce de robes, et s'attachent par devant avec un nœud de satin de même nuance.

Une jolie façon de robe a des manches froncées sur toute la longueur de la cou-

ture, et trois nœuds, posés à partir de l'avant bras, semblent les tenir fermées.

Une toilette charmante est une robe de velours violet, bordée d'une bande d'hermine; les manches, longues, sont également doublées d'hermine; le corsage, en pointe, n'est accompagné d'aucune ceinture; le corsage montant dégage beaucoup les épaules.

J'ai remarqué, entr'autres parures charmantes, cette semaine à l'Opéra, une toilette, composée d'un gracieux turban en tulle dentelle blanc, coupé de satin bleu, avec un bandeau de perles et un esprit retenu par un bracelet de diamans; une robe de satin blanc, le corsage tout à fait plat, très busquée, ornée d'une haute blonde et d'une belle agraffe de brillans à la poitrine; en entrant, une pélerine de satin bleu, bordée de cigne, était jetée sur cette jolie toilette.

Je vous dirai que, néanmoins, les turbans sont plus rares cette année; les petits bords conserveront leur suprématie pendant toute la saison.

On ne parle plus de résilles. Quant aux bonnets, au milieu de cette foule de formes toutes originales, adoptées par les lingères, les mercières et même les parfumeuses, car tout le monde fait aujourd'hui des bonnets, il faut s'en tenir aux formes les plus simples, qui sont les seules bien portées. — Chez Madame *Potlet*, les bonnets de blonde se composent d'un bandeau plat, de deux rangées de blonde, coupées de roses ou de fleurs légères et d'une couronne sur le sommet de la tête; les bonnets de tulle bouillonné, plus coquets, ont également une couronne de fleurs mélangées aux coques de tulle, mais ne comportent aucun ruban; les brides et les nœuds sont également en tulle. On porte toujours beaucoup de chapeaux de velours et de velours épinglé, mais on commence à n'en plus faire dans les maisons de modes; le satin, au contraire, s'emploie journellement: le

satin scabieuse pour le négligé, et le satin paille pour les demi-toilettes sont toujours les deux nuances en faveur.

Sous les chapeaux de couleur claire, le rose et le bleu exceptés, on pose, dans les bonnes maisons, sous la passe, au lieu de fleurs, des coques de velours nouveau dont le velouté sied admirablement.

Pour cette semaine, voici, bonne Anna, le résultat de mes observations; je suis cependant fort occupée en ce moment, car c'est décidément le 26 janvier que nous donnons notre fête au manège *Peltier et Baucher* (\*); vous savez, cette fête dont le *Follet* vous a déjà parlé. Je dis nous donnons, car il est bon de vous dire que ce sont les élèves qui en font les honneurs, et, en ma qualité, non seulement d'élève, mais de bonne élève, j'y dois figurer. Je vous assure que jamais fête de ce genre n'aura été plus brillante et réunion plus recherchée; nos amies y seront. Je vous rendrai compte de tout cela et des toilettes.

Votre amie.

HENRIETTE D'A\*\*.

## Modès d'hommes.

Dans ce moment les modes des hommes sont assez variées; une seule semble dominer: c'est celle des pardessus courts, garnis de fourrure et de passementeries. Ce genre d'habillement a reconquis sa vogue, grâce au talent d'*Humann*; pour rendre notre travail exact, il suffirait de dire: la mode, c'est *Humann*, car, depuis un an, il la dispense à son gré. Rencontrez-vous, dans le monde élégant, un habit dont les formes n'ont rien d'exagéré, dont la coupe

(\*) Dans un article sur les préparatifs de cette fête, nous avons engagé celles de nos lectrices qui voudraient y assister, à adresser leur demande à M<sup>lle</sup> PELLIER et BACHER, Directeurs-Professeurs, faubourg Saint-Martin, 61. Nous avons appris que ces Messieurs avaient fort galamment répondu à l'appel; nous renouvelons ici notre conseil à nos abonnées, convaincus de l'empressement que ces Messieurs mettront à disposer en leur faveur des seules places qui restent vacantes. (N. des D<sup>l</sup>.)

s'est prêtée au corps et aux habitudes de celui qui le porte; des basques souples sans être molles, des collets et des revers brisés sans jamais manquer de grâce, des manches justes et formant cependant quelques plis, c'est d'*Humann*; une redingote à la jupe courte et plate, sans pour cela être mesquine et ridicule, comme le sont habituellement ces redingotes, *Humann*! un pantalon demi-collant, descendant jusque sur la botte, ou un pantalon habillé, court et demi-collant, toujours *Humann*! C'est que le tailleur s'est fait artiste, c'est qu'il a compris que la mode ne devait pas être une, *quand même*; que telle coupe convenait à tel homme et non à tel autre; il a dirigé ses ciseaux dans ce but et il a réussi; l'ensemble d'un vêtement constitue la Mode, mais ses détails varient à l'infini.

Il y a, dans Paris, quelques tailleurs qui se sont uniquement occupés de *gilets*. Le nombre en est petit; mais en première ligne, nous trouvons, au Palais-Royal, 17, galerie Montpensier, à la *ville de Lyon*, M. CAULIER; là sont les plus jolis gilets que nous ayons vus; il y a de ces choses qui ne se rencontrent que dans les plus riches salons et qui sont la propriété exclusive de ce magasin. Les gilets en velours brodés or et perles sont ravissans de fraîcheur et de goût; ceux brodés or et argent sont fort recherchés. Nous citerons ensuite les velours orientaux, les satins riches, brodés, brochés ou unis, les cachemires et les soiries. S'occupant uniquement de cet article, M. *Cautier* a atteint la perfection; ses gilets sont gracieux sans affectation; la forme, à châle très large et ouvert, semble être celle de prédilection pour toilette habillée.

Après avoir parlé de toilette extérieure, nous nous occuperons d'un vêtement indispensable, qui, pour être caché, ne concourt pas moins à la grâce d'une toilette: la *chemise*, jusqu'à ce jour, a été négligée; son seul mérite a consisté dans

la finesse de son tissu. Aujourd'hui que tout est en progrès, la chemise a suivi l'impulsion, et MM. *Pierret et Lamihoussset* (95, rue Richelieu) ont consacré leurs soins à la coupe des chemises et des gilets de flanelle; ils ont perfectionné ces vêtemens de manière à les rendre commodes; leur coupe est calculée comme celle d'un habit, et le succès qu'elle obtient prouve son avantage. Ceci est une bonne nouvelle pour les élégans, et un sujet de consolation pour leurs tailleurs, que les plis d'une chemise ou d'un gilet de flanelle désespéraient.

Dans ce magasin, nous avons remarqué un grand choix de cols, de cravates, de mouchoirs et de tout ce qui concerne le linge de toilette.

## LA GROTTÉ DU SOL.

CHRONIQUE BRETONNE.



C'était à la fin d'un grand repas que messire Bertrand de la Kercheneck donnait à ses parens, à ses amis, à ses voisins, dans le gothique château qu'il tenait de ses pères.

On avait devisé sur toutes choses; on avait raconté les exploits des soldats bretons dans la dernière guerre; un voyageur qui avait été présenté à la cour du roi de France, avait narré et commenté quelques-uns des grands événemens qui l'occupaient alors; mais il n'avait pas oublié de dire en même temps aux dames quelle était la coiffure portée par la reine et les plus remarquables beautés qui l'entouraient sans cesse; la forme des robes qu'elles portaient, leurs ajustemens. Puis on en était venu aux chants joyeux, aux ballades nationales; on choquait les verres pour accompagner les gais refrains d'un vieux seigneur à visage bourgeonné.

Tout à coup messire Bertrand appela son page Augustin.

— Monseigneur, il est fort souffrant à cette heure, répondit d'une voix douce une gentille personne sise à l'une des extrémités de la longue table du banquet.

Demoiselle Elysabeth, repartit le comte Bertrand, je ne vous demande pas d'observations. Qu'on fasse venir Augustin.

Au bout de quelques instans, un jeune homme entra dans la salle du banquet. Il avait l'air malade; ses traits étaient pâles, mais son visage rougit bientôt quand il se vit en présence de la brillante et nombreuse compagnie que traitait son seigneur.

— Or ça, mon page, dit le comte, je vous ai fait venir pour divertir mes nobles hôtes. Chantez-leur la dernière complainte du chapelain.

— Monseigneur, murmura le jeune homme en rougissant et baissant les yeux, je ne pourrais.

— Qu'est-ce à dire?... Je vous ai fait mander pour chanter devant mes hôtes... Obéissez! Dois-je souffrir de vos caprices? Je vous ai recueilli, fait élever, instruire dans les arts qui n'auraient pas dû être votre apanage, et voilà ma récompense.

— Oh! monseigneur... moi ingrat!... comment le supposer? et que vos reproches me sont pénibles... Mais je suis si souffrant que je crains de ne pas vous plaire.

Messire Bertrand fronça le sourcil. Le pauvre page trembla de plus belle; heureusement il rencontra un regard d'Elysabeth.

Le chapelain avait été le maître d'Augustin; il était fier du talent de son élève, et, dans ses compositions, il avait soin de mettre quelque passage qui pût le faire briller.

Le pauvre page, dans cette occasion, sentait bien qu'il allait détruire la bonne opinion qu'on avait de lui. Sa gorge était brûlante, sa voix enrouée.

Il commença.

D'abord c'étaient des notes graves, modulées avec âme; on écoutait Augustin avec le plus profond silence; mais quand il voulut attaquer une note élevée, qui ordinairement produisait le meilleur effet, un malheureux *sot*, la voix lui manqua; il chanta faux à déchirer l'oreille la moins délicate.

Il y eut des rires tout aussitôt. La gentille demoiselle, qui d'abord avait pris sa défense, ne rit pas; elle essuya au contraire une larme.

Le châtelain entra dans une violente colère.

— Qu'on me chasse ce drôle, s'écria-t-il en se tournant vers ses gens, et qu'il ne remette les pieds au château que lorsqu'il aura retrouvé son *sot*.

On implora en vain la grâce du page, qui n'avait pas attendu le mouvement des valets pour s'éloigner, honteux et le désespérer dans l'âme.

Messire Bertrand était furieux. Depuis long-temps il était jaloux de la bienveillance que demoiselle Elysabeth témoignait à Augustin, et il avait saisi avec empressement l'occasion d'humilier le pauvre jeune homme.

Il sortit le cœur navré. Il avait été forcé de rougir devant toute la noblesse du pays, bien plus encore, devant celle qu'il aimait; on l'avait traité d'ingrat!... Sa poitrine était oppressée; ses yeux étaient remplis de larmes; sa tête était brûlante. Il fit pitié à ceux qui le virent passer lorsqu'il quitta le château pour obéir aux ordres de son seigneur.

On croit qu'il allait rentrer le soir ou le lendemain; mais il ne revint plus. Messire Bertrand, qui avait des remords au cœur, le fit chercher partout; ce fut inutilement. Demoiselle Elysabeth pleurait sans cesse... Mais voilà qu'un jour quelques manans vinrent dire qu'ils avaient trouvé dans les rochers, non loin d'une grotte qui renfermait d'horribles précipices, un manteau... .



C'était celui d'Augustin !

Plus de doute ! le malheureux page s'était précipité dans ces gouffres béans, dont on ne pouvait sonder les profondeurs, et il y avait trouvé la fin de ses souffrances.

On fit de minutieuses recherches, mais on ne trouva pas même un vestige de son corps. Cependant, alors que l'on parcourait ces lieux sombres et jamais fréquentés, on remarqua un prodige.

Lorsque le temps était à la tempête, lorsque le ciel était chargé de nuages, que le brouillard empêchait de distinguer l'horizon, que la nature était enfin couverte de son voile de deuil, il s'élevait des gémissemens du fond de ces abîmes, et, au milieu d'eux, comme une voix plaintive et douloureuse répétant une note de musique, toujours parfaitement la même et admirablement modulée.

On ne douta point que ce ne fût l'âme du page de messire Bertrand de la Kercheneck, qui, même après la destruction du corps qu'elle aimait, cherchait à obéir encore aux ordres du châtelain.

Depuis ce temps, les abîmes des rochers de Kercheneck ont pris le nom de *Grotte du Sol*. Les voyageurs n'oublient jamais d'aller entendre le phénomène musical qu'on y a signalé et qui rappelle la malheureuse catastrophe du gentil page protégé par demoiselle Elysabeth.

---

## BLEU ET BLANC.

---

*Alerte ! alerte ! enfans du Bocage, voilà tes Blancs qui débouchent par le chemin creux de la Roche-Briard.*

Ce fut le cri de guerre que poussait, en 1815, Perrot, soldat de l'armée vendéenne qui, à cette époque, s'était ralliée.

A peine le Vendéen avait-il prononcé

sa phrase, qu'il fut atteint dans la poitrine d'un coup de baïonnette que lui porta Renaud, sergent des grenadiers de Napoléon.

Quelques jours après, on entendit crier dans la même direction : *En avant les voltigeurs de la grande-armée ! voilà les blancs qui débussent !*

C'était le sergent Renaud qui excitait sa compagnie ; mais à ce moment il reçut sur la figure une belle et large blessure bien ouverte, que lui dessina en ligne courbe le sabre de Perrot, qui, ce jour-là, prenait sa revanche.

Quelques années passèrent.

Les auteurs du grand drame des guerres civiles qui s'était joué sous nos yeux rentrèrent dans leurs foyers, et la paix paya en honneurs ou en primes pécuniaires les blessures du champ de bataille.

Le Vendéen devint pensionnaire de l'état.

Le sergent Renaud, fait sergent-major, fut admis à la solde de retraite ; la France lui paya annuellement 500 fr. Robuste, fait à la fatigue, il reprit la pioche du terrassier et augmenta ses ressources par le travail.

A Beauvais, dans la même maison, au même étage, sur le même carré, demeuraient les deux pensionnés. Chaque matin ils se saluaient, buvaient ensemble le vin blanc. Si l'un des deux entonnait la *Marseillaise*, l'autre entonnait ou sifflait *Vive Henri IV*. C'était presque toujours là la première étincelle du grand feu de la polémique. Dix fois le vieux sergent et le vieux Vendéen furent au point d'en venir aux mains pour défendre l'honneur de leurs anciens drapeaux.

Mais des voisins conciliateurs faisaient tourner le raccommodement au profit du cabaretier.

Le Vendéen n'avait obtenu qu'une pension temporaire. En 1830, elle cessa, et la misère la plus profonde allait devenir son partage.

Un matin, le sergent Renaud salua son voisin avec plus de gaieté que de coutume.

Le Vendéen était triste, et il avait refusé l'offre de la libation matinale, parce qu'il pensait qu'à l'avenir il ne pourrait plus rendre galanterie pour galanterie.

— Vous partez de bonne heure, monsieur Renaud, dit-il.

— Oui, mon vieux *Blanc* (c'est le sobriquet que le vieux soldat de Napoléon avait conservé au Vendéen), oui je pars de bonne heure, parce que je ne suis plus seul à nourrir : à partir de demain, je prends de la famille.

— Bah ! vous vous mariez ?

— Il y a quelque chose comme cela.

— Et avec qui donc ?

Avec qui, fit le vieux troupiér en tendant la main à son voisin, avec vous, mon vieil ennemi, car c'est la cocarde tricolore qui épouse la cocarde blanche ; vous n'avez plus de pension ; la mienne me reste, nous la couperons en deux. J'ai deux bons bras ; ils iront en ville travailler pendant que vos jambes invalides resteront au logis. Ça ne changera rien à nos idées ; nous nous disputerons comme par le passé, nous nous baltrons même si le cœur nous en dit, nous mourrons, s'il le faut, d'un coup de sabre pour Napoléon ou pour Henri IV, mais, corblen ! nous ne mourrons pas de faim.

Il y a six ans que ce pacte d'amitié a été consenti.

Le soldat de l'Empire gague le pain du Vendéen. Celui-ci reste au logis, fait la cuisine et raccommode les habits de la communauté. Quelquefois les vieilles idolâtries politiques se réveillent ; on dispute, on crie ; les deux amis appellent cela prendre leur dessert ; puis, quand la nuit a passé sur la discussion, le soldat travailleur va continuer son œuvre de dévoûment.

Nous défions la commission des prix de vertu institués par M. de Monthyon de

mieux placer, qu'en le donnant à ce vieux grenadier, le prix qu'elle doit décerner cette année.

## REVUE DES THÉÂTRES.



Le foyer de l'Opéra est enfin ouvert au public. Rien n'égale la magnificence de la riche et brillante décoration due aux soins de MM. Philastre et Cambou : le plafond est à compartimens nombreux ; le fond est bleu de ciel, semé d'ornemens dorés ; les boiseries sont également dorées ; les pilâstres, bleus et dorés ; une large bande bleue, avec ornemens aussi dorés, parcourt la partie supérieure du foyer ; les sièges sont peints et refaits à neuf. Les figures en grisaille ont été confiées au pinceau de M. Gosse. En somme, peu de demeures princières et même royales offrent une galerie aussi vaste et aussi brillante que celle du foyer de l'Opéra.

La rentrée de M<sup>me</sup> Dorval, aux Français, a eu lieu dans *Chatterton*, de M. Alfred de Vigny. Du reste, rien de nouveau aux grands théâtres que des préparatifs, mais aussi ce sont des préparatifs qui annoncent de brillantes récoltes.

Le théâtre des Variétés a commencé son année par un succès. *Le Vagabond*, de MM. Mallian et Eugène Cormon, est un charmant ouvrage, rempli d'intérêt et du meilleur exemple. Un tableau de M. Grenier, *le Mauvais Sujet et sa famille*, en a fourni la première idée. Francisque remplit au naturel le rôle du Vagabond, et M<sup>lle</sup> Pauline a été admirable de vérité et d'expression dans celui de la femme de ce malheureux. Chaque représentation est un nouveau triomphe pour ces deux artistes.

M<sup>lle</sup> Dejaret et *la Fiole de Cagliostro* provoquent chaque soir les applaudissemens de la foule qui se presse dans la salle du Palais-Royal, trop petite pour les intérêts de M. Dormeuil et les plaisirs du public. La variété du répertoire et le personnel riche d'artistes de talent que l'on y rencontre, assurent à ce théâtre une vogue de longue durée.

Au Gymnase et au Vaudeville, quatre hommes d'esprit ont échoué simultanément. *Valentine*, de MM. Scribe et Mélesville, imitée de la nou-

velle de M. de Balzac, nous semble une excursion dans le mélodrame, et, par conséquent, une déviation des routes du Gymnase, qui ne peut que lui devenir funeste... Un homme que l'on muraille est un peu trop en danger pour les émotions de ses habitués du boulevard Poissonnière, et cette donnée n'a aucunement réussi.

Au Vaudeville, Arnal, travesti en prince Hercule, n'a pu soutenir l'ouvrage de MM. Arnoult et Le-kroi. On commence à se lasser de ces rôles qui n'ont pas de correspondant dans le monde, de ces ridicules forcés, de ces exceptions d'absurdité; rien de plus lassant que le mais quand il n'y a pas en dessous un attrait puissant de vérité: or, Arnal est rarement vrai; il est plutôt gai de convention; mais ce n'est pas la gaieté qui plaît, c'est la nature et la vérité.

Le prince Hercule et sa cour de de Monaco n'auront qu'une durée éphémère, et ne brilleront pas plus que *la Comète* de MM. de Rougemont et Et. Arago, espèce de revue comme toutes les revues dramatiques passées et futures, c'est-à-dire pleine de *lieux communs* et d'esprit *au gros sel*, dont le public finit par se fatiguer, comme de tout ce qui n'est pas naturel.

La Porte-Saint-Martin a donné, pour sa réouverture, une pièce intitulée *le Oui fatal*, imitée, ou du moins puisée à la source de *Oui et Non*, de l'Ambigu, le dictionnaire des anecdotes. *Le Oui fatal*, c'est le mariage, c'est le *conjungo*. La pièce a été jouée faiblement et a faiblement réussi.

M. Harel a voulu renouveler son théâtre, et, pour cela, il a chargé la peinture de lui donner une parure nouvelle. En général, le ton des couleurs a paru peu en harmonie avec la grâce des détails de l'ancien Opéra: la teinte jaune qui y domine est traversée par des lignes bleues ou vertes, défavorables pour l'optique. Il semble qu'il est très difficile de donner aux salles de spectacle une couleur satisfaisante: les lumières, qui se brisent de mille façons, contredisent l'ensemble, et il en résulte un concert disgracieux pour l'œil qui n'y est point accoutumé; il est presque certain que l'habitude seule familiarise avec ces accidens; on n'est jamais satisfait d'une salle de spectacle; mais on se lasse de critiquer, et la fatigue tient lieu d'approbation.

La reprise d'*Indiana*, ouvrage plein d'intérêt et de pathétique, a fourni à Jemma l'occasion de déployer de nouveau, dans un de ses plus beaux rôles, les qualités remarquables de son talent; incisif, profond, grave, imperturbable, excitant la terreur ou le rire par le sentiment complet de

la scène, il a obtenu cette fois encore un véritable triomphe; parfaitement secondé par Maillard et Joseph, artistes recommandables, il a renouvelé les émotions de ce drame, qui, cent fois de suite, remplit jadis la salle de la Gaité. Nous souhaitons un retour sincère de l'administration vers un genre qui fit autrefois le charme du public de ce quartier, et soutint pendant si long-temps la fortune de ce théâtre.

*Madame Roblot ou Crime et Mystère*, parodie en un acte de ce genre intéressant et que l'on a jouée dimanche dernier, nous semble, dans l'intérêt même de Bernard-Léon, une maladresse.

*Le Maître Charpentier*, ancienne pièce du Vaudeville, a été reprise à la Gaité pour Bernard-Léon, auquel le rôle de Lelen a fourni une nouvelle occasion de déployer son talent et sa verve si comique.

La pièce que l'on a donnée jeudi aux Folies-Dramatiques, pour les représentations d'Odry, est intitulée *Monsieur Coqueticot*.

Non loin de la Bastille, là où tomba, sous le canon d'un peuple, le dernier rempart de la royauté, s'élève un joli petit théâtre, baptisé du nom de *Saint-Antoine*; le drame et le vaudeville s'y partagent les bravos des habitués de ses loges. Le prologue, très spirituel, a été suivi de plusieurs jolies bagatelles, parmi lesquelles nous avons distingué *les Parens de l'Heritage*, de Messieurs Théaulon et de Courcy; *Aurétie*, pièce d'intérêt et de larmes, est venue attrister les fronts joyeux des amateurs; mais la leçon est bonne, et la troupe de MM. Anténor Joli et de Villeneuve participe avec talent à cette bonne action.

*Le Dahlia enchanté ou le Nain bleu*, tel est le titre d'une grande féerie en 4 actes, 11 tableaux et un prologue, qui se monte à la sourdine chez M. Comte; on nous en raconte des détails qui feront le plus grand honneur au costumier, au machiniste et même à l'auteur, quoiqu'ordinairement cette partie soit subordonnée au décorateur.

Le théâtre Dorsay et le Gymnase-Enfantin ont eu aussi leurs revues: au boulevard du Temple, c'est *le Brevet d'Immortalité*, et au passage de l'Opéra, *l'An 1856*.

*Ba-be-bi-bo-bu ou le Royaume des Lettres* a aussi obtenu au dernier de ces théâtres un succès aussi complet que mérité; cet ouvrage est traité d'une manière piquante et agréable, et monté avec un soin et un luxe qui feraient honneur à un grand théâtre.

Nous ne finirons pas notre revue sans annoncer

que M. Edmond, autrement dit l'Empereur est remonte sur le trône de Franconi. La foule se presse pour assister à sa réinstallation, et les com-

plises de cette usurpation y trouvent honneur, profit et gloire.

*La Jérusalem Délivrée* est en pleine répétition.

## LIBRAIRIE.

### SANS CELA, ELLE SERAIT MA FEMME,

Par Félix Servan. — 2 vol, in-8°. Prix : 15 fr.

Paris, chez Roux, libraire-éditeur, 54, rue des Gravilliers.

Tandis que tous les romanciers visent plus au titre qu'an livre, M. Félix Servan aussi s'est mis à l'affût de son titre, et est rentré au logis avec *Sans cela, elle serait ma Femme*. Heureux butin, ma foi! que ce titre, puisqu'il a fait sourire plus d'un visage sérieux! Qu'on ne s'étonne pas si les auteurs attachent plus d'importance à leur titre qu'à leur œuvre : tout l'ouvrage est dans le titre, quand le titre n'est pas dans l'ouvrage. Ce n'est pas que je veuille faire ici une application au nouveau livre, bien au contraire; sous une apparence frivole, M. Servan vient de se poser avec gravité; on dirait seulement un sage qui prend un habit de carnaval pour intriguer. En ouvrant *Sans cela*, je croyais tomber sur Paul de Kock ou sur Raban : point du tout; je me vis plongé dans la métaphysique; je me vis arrêter par un intérêt de dissertations que je ne puis mieux comparer qu'à ces belles bordures qui encadrent de si vilaines choses; on dirait que l'auteur n'a cherché, dans son livre,

qu'à séduire par les contrastes; il faut voir comme il vous alambique les ames; où vous ne voyez rien, il voit beaucoup; où vous esquissez, il dessine, il console, il décourage; il vous montre le miel et l'absintie; il vous dit de ne pas prendre l'un sans l'autre, de les prendre tous deux; il vous dit de ne pas remonter le courant du monde, quand le monde vous entraîne avec lui; il vous dit que ces tableaux, qu'on se fait si rians au premier plan, sont souvent bien tristes de perspective, et, après vous avoir fait passer par toutes les phases d'une existence de malaise et de bonheur, il vous amène à la dernière pensée qui reste à l'homme, le suicide! Il vous fait mourir son héros, avec lequel il n'est plus possible de vivre, mourir, alors même qu'une voix de femme le console, qu'une main de femme le retient sur la tombe; mourir, lui, Prosper, l'égoïste, qui maudit et qui a brisé trois existences, qui se tue pour ne plus avoir peur de lui-même!

## Annonces.

### FONDS DE MODES A VENDRE,

*A Saint-Lô, chef-lieu du département de la Manche.*

Ce fonds est très bien achalandé et le plus considérable de l'endroit. Il y a sept années de bail à courir.

S'adresser, franco à *M. Lemariéy*, à Saint-Lô.

### ON S'ABONNE AU FOLLET :

A BRUXELLES, chez L. FISCO, éditeur, rue des Chapeliers, n° 2.

A GENÈVE, chez M. BORREL, pour les Cantons de Genève et de Vaud.

A LA HAYE, pour toute la Hollande, chez M. BACKERS, 216, rue Dennewez.

# LE FOLLET,

COURRIER DES SALONS,

JOURNAL DES MODES,

Boulevard Saint-Martin, 61.

A Lyon, chez M. Mégevend, rue Dubois, seul bureau central de nos Journaux pour l'Italie, la Suisse et tous les départemens méridionaux de la France.

LADY'S MAGAZINE AND MUZEUM.

(E. Wm. Co.) →

## MODES.

A M<sup>me</sup> de M....



Nous avons eu déjà, ma chère Anna, deux bals fort brillans à la cour, puis un concert chez M. Duchâtel, et, pour ma part, je suis déjà obligée de prendre en note toutes mes invitations tant j'en suis accablée. Aux bals des Tuileries, toutes les toilettes étaient fraîches, brillantes, mais n'offraient rien d'absolument nouveau; généralement elles avaient toutes plus de rapport avec celles du règne de Marie-Antoinette qu'avec celles du moyen-âge; quelques-unes, par leurs manches très petites, rappelaient un peu les toilettes du règne impérial.

Les princesses, toujours mises avec une gracieuse simplicité, portaient une

robe blanche avec des traverses de fleurs formant tablier; les mêmes fleurs servaient d'ornement à la coiffure, qui n'avait pas de cachet bien déterminé.

Le blanc était, comme toujours, la nuance parasite; beaucoup de rose aussi; quelques charmantes robes d'un bleu très pâle, avec des fleurs blanches rosées, ou avec beaucoup de feuillage vert jaune: ces deux nuances sont d'une charmante douceur aux lumières.

J'ai remarqué une jolie robe en tulle citron, ouverte par devant et garnie tout autour d'un cordon de pois de senteur blancs; le corsage, en pointe, était drapé à la Grecque et attaché par une agraffe de fleurs qui retombait en grille sur la manche et se perdait dans les plis.

Au concert de M. Duchâtel, la majo-



rité des robes était à corsage plat, en satin de couleur; on remarquait aussi des robes de gaze brochée, de laine de couleur et de velours épinglé.

Les femmes, celles surtout renommées pour leur élégance, étaient coiffées en bonnets de tulle bouillonné, avec roses roses ou bleues et avec guirlandes sur le front, ou en petits bords de la forme que je vous ai citée plusieurs fois; il y avait quelques turbans, mais en très petite majorité. Sous quelques petits bords ornés de plumes blanches, au lieu de roses, il y avait des épis de diamans.

Cette soirée a été signalée par la perte qu'y a faite M<sup>me</sup> Schickler, d'une perle fine évaluée à peu près à 25.000 fr.

Le bal donné au ministère des affaires étrangères n'a rien offert qui n'ait été vu au bal des Tuileries; seulement la nuance ponceau en rubans ou fleurs mêlées au blanc et au paille, y était en grand nombre. J'ai remarqué avec plaisir qu'il n'y avait pas de résilles de velours, mais bien des coiffures de blonde formant résille, de jasmin et de clématite par derrière, et ornées de roses de Bengale et de lilas par devant.

Je vous dirai, ma bonne Anna, qu'il faut absolument quitter tous vos dessous de chapeau en blonde; ils doivent être aujourd'hui en tulle bouillonné, avec ou sans fleurs dessous, et accompagnés d'une haute blonde posée à plat sur le front.

Les mantes vénitiennes, que *Gagelin* a publiées, et que nos élégantes amies ont mises en honneur, sont toujours fort recherchées; quelques-unes sont en velours épinglé garni de crêpe; d'autres en pou de soie garni de dentelle ou de blonde. Les plus recherchées sont en satin et enrichies d'hermine.

En visitant le superbe foyer de l'Opéra, j'ai remarqué deux toilettes dignes d'éloges; je les avais déjà vues chez ma couturière, M<sup>lle</sup> Mouton (346, rue S-Honoré); je vais essayer de vous les expliquer.

L'une, portée par M<sup>me</sup> de P<sup>\*\*\*</sup>, était en satin lilas très clair, à mille raies; une demi-guirlande de choux en rubans de satin, lilas et blancs mêlés, descendait de droite à gauche au bas de la jupe; le corsage n'avait pas d'épaulettes, était plissé et formait l'éventail; les manches se composaient de quatre bouffans de tulle blanc, et étaient couvertes de bavolets croisés et fixés par un chon de ruban.

L'autre, portée par une étrangère, était en velours épinglé gris perle, découvrant, en forme de tablier, un dessous de satin blanc, et fixée de distance en distance par de riches camées; les manches plates étaient doubles; celles de dessus ouvertes en forme de crevés et rattachées par une camée; le corsage drapé, carré, à pointe très peu prononcée; puis une mantille et des sabots de blonde gothique.

Ma chère Anna, la guerre est enfin déclarée, je ne dirai pas aux gigots, car depuis long-temps une élégante doit les avoir supprimés, mais aux manches demeurément larges. Par une bizarrerie que la mode seule peut rendre excusable, on voit des femmes de la bonne société adopter des manches justes. Concevez-vous cela? Dans une même réunion, des larges manches et des manches plates. Les ennemies une fois en présence, nous verrons à qui restera la victoire. Je sais même plusieurs de nos amies qui veulent risquer la manche juste pour leurs robes de ville. Qui sait? peut-être réussiront-elles? J'aurai soin de vous en instruire.

Quant aux bonnets à la *Charlotte Corday* et autres du même genre, ils sont furieux. On voit beaucoup de *chelus-mantilles*; les modes d'il y a 30 ou 40 ans sont en faveur, s'il faut en juger par ce que je vois. Je vous donnerai bientôt des détails sur ces graves questions; c'est, je crois, ma chère Anna, le meilleur moyen de vous prouver combien je vous aime.

Votre amie.

HERNIE D'A<sup>\*\*\*</sup>.

## M. LAPALICE.



Il est des jours où la raison humaine, épuisée par un trop long exercice, semble abandonner tout à coup les cerveaux les mieux organisés, et laisse, pour ainsi dire, un trône vide à la folie. C'est dans un de ces jours d'inexplicable gaieté que le grave et religieux Bernard de La Monnoye, l'auteur des noëls bourguignons et le traducteur de *la Glose de Sainte Thérèse*, imagina de personnifier la vérité naïve dans sa complainte sur la vie et la mort de Lapalice, s'inquiétant peu d'attacher la popularité du ridicule sur un nom qui ne devait réveiller que des souvenirs d'héroïsme et des vertus militaires.

Nos petits enfans, grâce aux leçons que leur donnent leurs nourrices pour les endormir dans le berceau, savent, d'après cela, que le fameux Lapalice *est mort en perdant la vie*, et qu'il n'eût pas en son pareil, *s'il eût été seul au monde*; mais à cela près de quelques révélations historiques, tout aussi importantes que celle-ci, touchant les faits et gestes de Lapalice, La Monnoye a cru devoir garder un scrupuleux silence sur d'autres événemens qui ont cependant aidé singulièrement à la célébrité de son héros.

Sans doute on est bien aise de savoir qu'il ne pouvait se résoudre à charger ses pistolets *quand il n'avait pas de poudre*; que lorsqu'il écrivait en vers il n'écrivait pas en prose; que jamais, lorsqu'il buvait, il ne disait une parole; ce sont autant de détails curieux sur les habitudes et le caractère du grand homme que le poète ne devait pas omettre. Mais je pense qu'il eut encore de meilleurs droits à l'admiration des hommes, et, pour les mettre en lumière, il suffit de développer quelques-uns des couplets du chansonnier-*biographe*.

Je vais donc essayer de remplir les lacunes que l'on rencontre à chaque pas dans l'œuvre de La Monnoye. car, s'il est bon d'être gai, il est bon d'être exact, surtout quand il s'agit d'un homme qui, depuis trois siècles, a pris rang parmi les héros dont la France s'honore.

Messieurs, vous plaît-il d'ouïr

L'air du fameux Lapalice ?

Il pourra vous réjouir

Pourvu qu'il vous divertisse.

C'est après cette proposition, assez gentiment formulée, que l'historien commence son récit. Mais d'abord ne devait-il pas dire : Lapalice se nommait Jacques II de Chabannes; il était noble de race, car son aïeul, un autre Jacques de Chabannes avait vaillamment défendu Castillon contre Jean Talbot, l'Achille des Anglais, et mourut de ses blessures au siège de cette ville; il était noble de race, et on peut ajouter qu'il était noble de cœur. Charles VIII lui dut en partie la conquête de Naples, et Louis XII celle du duché de Milan.

Lapalice eut peu de bien

Pour soutenir sa naissance;

Mais il ne manqua de rien

Tant qu'il fut dans l'abondance.

Abondance de gloire, abondance d'honneurs, bien acquis sur les champs de bataille; voilà sans doute ce que voulait dire le poète.

Il dut se trouver riche en effet, Lapalice, quelle que fût son ambition, quand trois souverains, qui portèrent tour à tour la main de justice de saint Louis, le revêtirent successivement des titres de maréchal de France, de gouverneur du Bourbonnais, de l'Auvergne, du Forez et du Lyonnais.

Il était riche encore de l'estime des ennemis, qui, dans le combat, dirigeaient leurs balles sur lui, voulant abattre l'un des plus puissans bras de l'armée.

Il était riche aussi de l'amour des sol-

dats, qu'il nourrissait de ses propres épargnes quand le pain venait à manquer par l'infidélité des trésoriers de l'état.

Il connaissait tous les jeux  
Qu'on joue à l'Académie,  
Et n'était pas malheureux  
Quand il gagnait la partie.

Les parties qu'il gagna sont toutes fidèlement consignées dans l'histoire : on les nomme *Marignan*, ce terrible combat de qui le maréchal de Trivulce disait : « Tous les autres ne sont que des jeux d'enfans » ; *Fontarabie*, cette clé de l'Espagne que François I<sup>er</sup> portait à la pointe de l'épée ; *La Bicoque*, où Lautrec laissa son honneur et Lapalice une longue trace de son sang généreux ; *Marseille* enfin, promise par la trahison aux armes de Charles-Quint, Marseille qui, s'endormant un soir espagnole, se réveilla française encore le lendemain, parce qu'un grand capitaine, Chabannes de Lapalice, pénétra dans ses murs, et effaça, à force de courage, la honte dont la défection de Bourbon avait flétri le nom de gentilhomme français.

Prêt à fournir sa carrière,  
Il parut devant le roi ;  
Il n'était donc pas derrière.

Voici à peu près en quels termes il parla au roi François I<sup>er</sup> :

« Sire, vous êtes pressé de combattre ; ne vaudrait-il pas mieux être certain de vaincre. Notre sang est à vous ; mais vous êtes à la France, et vous devez compte au royaume de vos entreprises contre les ennemis de l'état. A Dieu ne plaise que je venille faire la leçon au roi ; mais aussi que Dieu l'éclaire lorsqu'il va jouer sa couronne peut-être contre le hasard d'une bataille qui ne peut manquer d'être funeste.

« L'armée affaiblie par les renforts envoyés du côté de Naples, attend depuis bien des jours que vous acceptiez la trêve

qui vous est offerte par Charles-Quint et consentie par le pontife de Rome. Sire, signez la trêve, et, Dieu aidant, nous nous retrouverons un autre jour devant cette place avec assez de forces pour soutenir notre bon droit. »

François I<sup>er</sup>, sourd à ce conseil, tira l'épée pour la rendre le soir même au brave Lannoy, qui la reçut à genoux des mains de son royal prisonnier, car c'était le matin même de la bataille de Pavie que Lapalice parlait ainsi au successeur de Louis XII.

Il fut, par un triste sort,  
Blessé d'une main cruelle.  
On croit, puisqu'il en est mort,  
Que la blessure était mortelle.

Sorti avec une poignée de braves du fort qu'il défendait contre une armée espagnole, Lapalice avait vu tomber autour de lui tous ceux que son exemple venait d'entraîner au combat. Nul moyen de retraite ne lui restait, et, déjà couvert de blessures, il ne maniait plus qu'avec peine l'épée qui jadis lui ouvrit les portes de Ravenne et de Navarre. Cependant il avisa un pan de muraille qui peut le soutenir devant le choc de l'ennemi ; il s'y accule, et là, bien décidé à mourir glorieusement, comme il a vécu, il appelle, par son intrépide défense un grand nombre d'assaillans, car c'est trop peu de quelques hommes pour le vaincre.

A chaque mouvement de son épée, il étend un ennemi à ses pieds ; les fers de lance se croisent sur lui ; il les écarte de sa main ensanglantée, et de sa main armée il plonge jusqu'au cœur de ses nombreux adversaires, et se bâtit un rempart d'hommes devant son rempart de pierres.

Un seul brave avec lui, et Lapalice sera sauvé ; mais il est seul ; mais son bras s'affaiblit ; mais le sang de ses veines s'épuise. — Demande grâce ! lui crie-t-on. — Il va répondre par un dernier effort de courage, quand un soldat espagnol, qui

venait de franchir la barrière de cadavres, lui détache un vigoureux coup de pique sur le crâne, qui lui brise les os et le fait tomber expirant.

Regretté de ses soldats,  
Il mourut digne d'envie,  
Et le jour de son trépas  
Fut le dernier de sa vie.

Quelques copistes infidèles ont écrit :

- Un quart d'heure avant sa mort,
- Il était encore en vie. »

J'adopterai cette dernière version, bien que fautive, parce qu'elle conduit naturellement à dire comment il employa ce dernier quart d'heure, que Dieu lui laissa sans doute pour qu'il pût dignement terminer une existence si bien remplie.

Alors, dit un historien, Lapalice est traîné à demi-mort dans la tente du général ennemi; celui-ci le menace de le faire pendre par le bourreau de l'armée, s'il n'oblige à l'instant les assiégés à livrer le fort. — Qu'on me porte au pied des remparts! dit Lapalice d'une voix mourante.

Deux soldats chargent sur leurs épaules le maréchal vaincu, et bientôt ils sont devant la forteresse vainement assiégée. Lapalice fait appeler son lieutenant, qui se nommait Cornon: — Ami, vous savez en quel état est la citadelle. — Cornon, ému de voir son général en si piteuse situation, ne put répondre que par un signe de tête. — Il n'est pas l'heure de pleurer, continue le grand homme: il faut me dire si vous avez quelque espoir de tenir jusqu'à l'arrivée du duc de Nemours? — Oui, nous tiendrons, dût-il ne venir que dans un mois, répond alors d'une voix ferme le lieutenant de Lapalice. — Bien, bien! ajoute celui-ci; et, se tournant vers le général espagnol, il lui dit: Faites de moi ce qu'il vous plaira; les nôtres feront leur devoir. Que mon ame soit à Dieu!

## LOIS SOMPTUAIRES

SOUS LES ROIS DE FRANCE.



A une époque comme celle-ci, où toutes les jouissances du luxe sont une nécessité de la vie, il ne sera peut-être pas inutile de jeter un regard en arrière sur les modifications apportées dans les jouissances de la vie; aujourd'hui que nulle autorité ne pourrait et n'oserait interdire à un citoyen le moindre usage de ses facultés pour embellir son existence, il est curieux de savoir quelles bizarres lois subsistaient les coutumes les moins susceptibles de s'y soumettre: bonnes ou non, justes ou iniques, ces ordonnances ont un cachet de prévision et même d'utilité publique.

Charlemagne défend de porter un sayon plus cher que vingt sous et un rochet plus cher que trente. Verlon nous apprend que le sayon était une veste sur laquelle on mettait le rochet: ainsi, le just-au-corps et la veste coûtaient cinquante sous.

Dans le recueil des ordonnances de Fontanon, il y en a une qui détermine l'amplure des chausses de deux tiers de tour et surtout la doublure sans pochettes, qui ne peut pas être remboursée de crin de cheval, coton, bourre ou laine: et, sur la frugalité des tables, il ne pourra y avoir aux noces et festins que trois services de six plats chacun, et un plat ne pourra être double, c'est-à-dire deux chapons ou deux pigeons, mais bien trois pigeons ou l'équivalent, comme douze alouettes, etc., etc.; défense au cuisinier d'en servir davantage, sous peine d'amende; cela pouvait régler du moins le nombre des convives pour une table. Un tribun romain en avait réglé le nombre depuis trois jusqu'à neuf. Auguste fit une loi pour permettre douze convives,

à l'honneur des douze divinités du paganisme.

Il y avait, au temps de Charles V, des souliers nommés à *la poulaine*, dont le bec extrêmement long donnait occasion aux gens du bel air d'imaginer dessus divers ornemens, comme des cornes, des griffes, des ongles, etc.

L'église s'était beaucoup récriée contre cet usage, comme contraire à l'ordre de la nature, défigurant l'homme dans cette partie de son corps; elle l'avait condamné au concile de Paris en 1212 et au concile d'Angers en 1365 et 1368. Le roi Charles les supprima par lettres patentes dont voici la teneur :

« Défenses à toutes personnes, de quelque qualité et condition, à peine de dix florins d'amende, de porter à l'avenir des souliers à *la poulaine*, cette superfluité étant contre les bonnes mœurs et dérision de Dieu et de l'église, par vanité mondaine et folle présomption. »

Les dates des deux conciles et de l'ordonnance du roi nous apprennent que cette mode avait duré plus de cent cinquante ans. Cet exemple, unique à notre nation, peut faire soupçonner qu'il y avait dans cette sorte de souliers plus de gentillesse qu'on ne dit. Le bec des souliers de femme s'est long-temps sauvé du naufrage des souliers à *la poulaine*.

Dans un règlement de Charles IX, pour la modestie des habits, il est dit :

« . . . . Et d'autant plus que la facilité de prêter draps sur soie a donné occasion d'entrer dans telles superfluités d'habits, enjoignons à tous juges de nier toutes actions aux marchands qui, depuis la publication des présentes, vendront draps de soie à crédit à quelque personne que ce soit. »

## THÉÂTRES.

Odry aux Folies-Dramatiques. Voici la

nouvelle du moment; je dis nouvelle pour la forme, car il y a déjà huit jours, et, qui plus est, son séjour n'y est pas heureux.

Ce n'est pas qu'Odry soit mauvais; Dieu me garde de dire un pareil blasphème! Ce n'est pas non plus que *M. Coquelicot* soit une pièce faite sans esprit; tout au contraire, la pièce est gaie, amusante; on rit de bon cœur aux calamités qui pleuvent sur Coquelicot; mais qu'est-ce donc alors? pourquoi Odry ne fait-il pas fortune aux Folies-Dramatiques? A tout cela je répondrai : *parce que*, ne trouvant pas de raison plus concluante, et je prierai le public d'en donner une meilleure, qui justifie son inconstance, pour ne pas dire son ingratitude, si toutefois cela lui est possible.

Pour venir en aide au système des compensations, voici une autre grande nouvelle : Frederick Lemaître entre aux Variétés, l'engagement est signé irrévocablement. Les débuts de cet acteur célèbre feront époque dans les fastes de ce théâtre. Le drame envahira-t-il donc les penates du calembourg, la patrie de Brunet? En attendant, le *Tagabond* suit sa route au bruit des applaudissemens de tous.

L'Opéra-Comique a enrichi son repertoire d'un joli petit opéra de M. Riffaut. *Gasparo* alternera agréablement les représentations de *l'Eclair*, qui rend au théâtre Faydeau ses plus beaux jours de gloire et de fortune.

A la Porte-Saint-Martin, *l'Enfant du Désert*, ou, pour mieux dire, *l'Enfant dans le Désert*. Les Bedouins attiraient de l'argent à la caisse de M. Harel dans une pièce (si toutefois on peut appeler ainsi la parade qui servait à les montrer) à laquelle on n'attachait aucune importance; mais aujourd'hui voici qu'on les place dans un drame en trois actes, le plus prétentieux et le plus ennuyeux que jamais on ait vu; on ôte aux Bedouins leur seul élément de succès, l'originalité et l'attrait de la curiosité; on les mêle à une foule de *Bedouins français*, à tel point qu'on ne distingue plus les vrais Bedouins de leurs faux frères. J'avais plusieurs de mes voisins qui voulaient que les sujets atlastiques fussent MM. Moessard, Héret, Marchand et autres de la même conformation, alléguant à l'appui de leur opinion les formes athlétiques de ces messieurs; j'ai même tremblé un moment que l'on exigeât que ces honnêtes Parisiens fissent la *pyramide humaine* ou la *mosquée de Mahomet*.

Il faudra rendre aux vrais Bedouins leur spécialité, et la foule reviendra les voir, en attendant qu'un bon succès littéraire, un succès tout



de Français vienne réhabiliter et le théâtre et l'habileté si vantée du directeur.

En parlant de direction babile, je me trouve tout naturellement amené à parler de l'Ambigu-Comique. En lisant sur l'affiche : 1814, ou le Pensionnat de Montereau, je m'attendais à une de ces pièces où Français rime avec succès, à une de ces pièces soporifiques faites pour la grande satisfaction et l'ébattement des anciens de la vieille garde, une pièce à grognard enfin. Quelle a été ma surprise lorsqu'au premier acte je me suis trouvé dans un pensionnat de demoiselles, avec une foule de gentilles espiègles, un vieux tailleur bien sot et bien poltron, un vieux jardinier qui trouve fort mauvais qu'on ait bâti Montereau sur la route de Paris, puisque les alliés doivent suivre cette route, et une cuisinière qui compte ses cousins par le nombre des régimens. Voici que tout à coup, par une belle nuit, le silence est troublé par le bruit du canon. Les Russes sont devant Montereau. Les élèves accourent effrayés, et veulent être reconduites chez leurs parens; la désolation est parmi elles : c'est chose vraiment intéressante que ces pauvres petites en jupons et en camisoles, je crois même qu'il y en a en chemise, grelottant de froid et de peur. Tout à coup l'une d'elles s'avance, fait apporter des costumes d'homme destinés à une école militaire, décide ses amies à s'en revêtir, et promet de sauver ainsi le pensionnat.

Au second acte, nous retrouvons une légion organisée; anges ou démons, quels que soient les légionnaires, elles manœuvrent avec une précision qui ferait honte à beaucoup de nos soldats citoyens. La jardinière est nommée tambour, et elle s'acquitte merveilleusement de son bruyant emploi; la jeune fille qui a conçu le projet est nommée capitaine, et tout va pour le mieux, jusqu'à ce que le canon vienne gronder de nouveau. Oh! alors la nature reprend ses droits, et d'abord la légion tremble; mais le bruit continue et nos soldats improvisés s'enhardissent; bref, elles marchent à la rencontre des Russes, les battent complètement, et reviennent saines et sauvées, à la grande satisfaction de la maîtresse de pension, de l'empereur et des spectateurs, qui applaudissent à leur victoire en galans chevaliers. Le public se fera claqueur pour cent représentations. Pour moi, je serais heureux de servir sous un aussi gentil capitaine que M<sup>lle</sup> Théodorine, et je ferais volontiers de tous ses petits soldats mes camarades.... G.

## LOGOGRIPIE.



O respectable nom, admirable quartier,  
 Toi qui fais de Paris et l'éclat et la gloire,  
 Dont les provinciaux conservent la mémoire,  
 Quand j'errerais vingt ans dans l'univers entier,  
 Sur les glaces du nord où, sur le Zuiderzée,  
 Tombe en flocons épais une neige pressée,  
 Sous les chaleurs du Sud, où descendent à pic  
 Les rayons d'un soleil mortel comme l'aspic;  
 Au milieu de la Suisse, où la verte campagne  
 S'étend avec amour au pied de la montagne;  
 Dans la Russie enfin, où croit à l'abandon  
 Le sapin, seul bûcher des Cosaques du Don,  
 Partout ton souvenir, écrit dans ma pensée,  
 Viendra la réjouir, doucement caressée,  
 Et, rempli par ton nom d'un ravissant émoi,  
 Mon palais enchanté se souviendra de toi.  
 Si tu me plais surtout, ce n'est pas par le faste:  
 C'est par l'effet piquant d'un gracieux contraste,  
 Qui fait que, sans rougir au bruit de la gaité,  
 Les gens les plus fameux de la société  
 Vont dans ces lieux qu'ailleurs le peuple seul fré-  
 [quente,  
 Célébrer une orgie et secrète et piquante,  
 Sans tous ces embarras qui font au renchéri  
 Fuir les salons des Vefour, des Véry.  
 En attendant, lecteur, que la météorologie  
 Découvre les objets dont mon tout se compose,  
 Je vais, tout en causant, si bien les exprimer,  
 Qu'on puisse, en me lisant, aussitôt les nommer.  
 D'abord tu trouveras l'être extraordinaire  
 Qu'on ne doit rencontrer qu'au centre de la terre;  
 Ce que fit Lacenaire avec du sang humain;  
 Le berceau glorieux de l'empire romain;  
 Un monstre fabuleux aux enfans redoutable;  
 Un affreux animal de sang insatiable;  
 Ce qui dans le mal anime le pervers;  
 Ce qui gêne souvent la raison dans un vers;  
 Ce qui sert de cheval dans toutes les Espagnes;  
 Ce qui rend prisonnier le chanteur des campagnes;  
 Un asile funèbre où reposent les morts;  
 Un instrument qui vibre en célestes accords;  
 L'animal le plus doux, qui meurt sans cri, sans  
 [plainte:



# LE FOLLET,

COURRIER DES SALONS,

JOURNAL DES MODES,

Boulevard Saint-Martin, 61.

A Lyon, chez M. Mégevand, rue Dubois, seul bureau central de nos Journaux pour l'Italie, la Suisse et tous les départemens méridionaux de la France.

LADY'S MAGAZINE AND MUZEUM.

---

## MODES.

A M<sup>me</sup> de M...



La vie, en cette saison, n'est pas un rêve, comme on le dit depuis long-temps, mais bien un bal; pour ma part, j'ai eu cette semaine trois invitations à des soirées brillantes : la première à la cour, la seconde au ministère de l'intérieur, la troisième à la salle Ventadour, pour un bal d'une richesse extraordinaire.

Je ne vous parlerai cette fois, ma bonne Anna, que du bal donné par M. Thiers, où je n'ai pu arriver qu'à près d'une heure du matin tant était grande l'affluence des équipages qui se pressaient pour cette fête dont on parlait depuis long-temps. L'aspect du ministère était ce jour-là fête et richesse, son atmosphère parfums et lu-

mières. — Après trois salons, on parvenait à une galerie immense, décorée avec un goût exquis, qui fait honneur au talent de M. Char, le tapissier : elle était tendue en calicot blanc lustré; seize portières, de chaque côté de la galerie, étaient en calicot bleu de ciel très pâle; puis une multitude de glaces; puis enfin, au bout de la galerie, un immense morceau de glace qui reflétait des milliers de bougies.

Les toilettes étaient toutes recherchées; les robes étaient toutes garnies de fleurs, et les cheveux également ornés de fleurs. Toutes les femmes portaient l'éventail et un bouquet de lilas blanc mêlé à des roses ou des violettes, et avec un art merveilleux pour conserver l'un et l'autre.

Nous avons une adresse inouïe pour

agir en dansant, et nous savons donner seulement deux doigts de la main qu'embarrassent un hijou ou des fleurs; nous sortons victorieuses de la foule, où notre robe s'est froissée peut-être, mais non pas arrachée; le galop même altère à peine notre coiffure quand nous savons courir terre à terre.

L'aspect du bal avait une physionomie Louis XV : les robes ouvertes, garnies de fleurs, les manches plates à sabots, les mantilles attachées coquettement par une fleur donnaient aux jolies danseuses une ressemblance avec les peintures qu'elles portaient sur leurs éventails. Les coiffures étaient à la Sévigné, avec des fleurs de chaque côté, des touffes et des couronnes sur le derrière de la tête; les coiffures basses vont décidément bien au visage, et sont essentiellement distinguées.

Parmi les riches toilettes que j'ai remarquées, je vous citerai celle de miss C<sup>...</sup>. Jamais je ne l'avais vue aussi coquettement habillée et cette fois encore le génie de M<sup>...</sup> Larcher avait été mis à contribution. Figurez-vous une coiffure basse; sur le front un diadème en pierreries; des touffes à la Maintenon; à droite, sortant de la touffe, un bouquet de pierreries, et à gauche le même bouquet sortant de la touffe et venant près de la joue.

Une robe en satin blanc, à corsage décolleté un peu en cœur, avec une draperie en tulle, formant sept plis environ; des manches plates en satin, recouvertes d'une manche rouge, en tulle, flottant et relevée devant, près de l'épaule, par un nœud lamé d'argent et un bouquet de fleurs et d'épis en argent; la manche ronde entourée d'un chef d'argent; la jupe très simple, en satin, ornée d'une écharpe de tulle fixée à gauche, à six pouces au-dessous de la ceinture, et laissant retomber un pan jusqu'au genou gauche; la même écharpe, formant draperie, descendant en biais jusqu'au-dessus du genou droit, puis tombant du même côté jus-

qu'au bas de la robe; aux deux endroits où l'écharpe tenait à la jupe, un nœud lamé et un bouquet; l'écharpe était bordée d'un chef d'argent comme les manches.

Je ne vous citerai, ma bonne Anna, aucune étoffe remarquable; le luxe d'une toilette de bal gît dans la simplicité de l'étoffe, dans le choix des fleurs et dans l'agencement de toute la toilette. Ainsi que je vous l'ai déjà dit, les fleurs blanches sont les mieux employées; c'est dans le corsage et les fleurs de la jupe que l'on peut marier agréablement les couleurs.

Au bal du ministère, les dames qui ne dansaient pas avaient, presque en totalité, adopté le petit bord; j'ai reconnu principalement les formes de *Beaudrant* et celles de *L. Hocquet* (de la rue Neuves-Petits-Champs), surtout celle à la *Jeanne Seymour*, descendant en pointe de chaque côté des joues, aussi bas qu'une capote ordinaire, et relevant de chaque côté avec une grâce indicible.

A en juger par les demandes de petits bords que la province fait chaque jour, il paraît, ma chère Anna, que vous consentez enfin à prendre les modes de Paris aussitôt qu'elles paraissent; recevez-en mes sincères félicitations.

Vous allez donc aussi adopter les manches plates pour vos costumes de bal, car ici vous en avons toutes; ces manches sont moins *avantageuses* que les autres, mais les couturières habiles savent les faire valoir. *Le Follet* vous en donne aujourd'hui un modèle qui amènera insensiblement cette mode; il y a du goût à adopter une mode nouvelle et à ne pas le faire par une brusque transition. La manche double de la gravure n° 486 et le petit revers qui la couvre donnent encore de la largeur et de la grâce à la poitrine; généralement, avec une manche plate, on met des garnitures qui forment de l'ampleur sur les épaules.

Dans les réunions de cet hiver, on rencontre une quantité considérable de bon-



nets, puis des petits bords, des *Stuarts*, et quelques turbans.

Au revoir, ma chère Anna.

Votre amie. HENRIETTE D'A\*\*\*.

## MUSIQUE.

L'une de nos jeunes pianistes les plus célèbres, Mademoiselle D'ARTOIS DE BOURNONVILLE, publie en ce moment chez *Maurice Schlésinger*, M<sup>a</sup> de Musique, rue de Richelieu, N<sup>o</sup> 97, un NOUVEAU QUADRILLE DE CONTREDANSES qui renferme les motifs les plus savans. Musard et Tolbecque n'ont rien dans ce genre de plus entraînant et qui doit produire un effet plus électrique sur les jeunes amis de la danse. Il a d'ailleurs l'avantage d'être parfaitement composé, et d'offrir aux exécutans une infinité de traits brillans sans être pour cela trop difficiles.

### Les deux Homards,

HISTOIRE DE TOUS LES TEMPS.



*Sic vos non vobis vellera fertis oves.*

VIRGILE.

Pauvres moutons, toujours on vous tondra.

*Traduction libre.*

Par une belle matinée du mois de mai, sur une mer calme et transparente, un matelot, distrait et pensif, conduisait lentement sa barque : c'était Marcel, brave garçon, qui, après après plusieurs campagnes au service de l'état, était revenu auprès de sa vieille mère, et s'était livré à la pêche devant la côte au pied de laquelle étaient situés sa chaumière et son petit jardin.

Tout en voguant, Marcel rêvait de bien

des choses. Il pensait à Catherine, jeune fille de la vallée voisine, qu'il aimait. Catherine le payait d'un tendre retour, et Marcel le méritait bien, car il était aussi sage que brave. Plus d'un bâtiment, près de périr, lui avait dû son salut; aussi l'intrépide matelot aurait-il eu la croix des braves si l'on n'en avait pas dépensé un trop grand nombre pour une infinité d'individus qui ne l'ont pas méritée.

Il rêvait donc de sa chère Catherine, qu'il allait être forcé de quitter, appelé de nouveau pour faire campagne sur les vaisseaux de l'état, au moment où il devait être reçu maître-pilote, et épouser sa maîtresse. Aussi donnait-il de bon cœur au diable le gouvernement, les gouvernans et même Sa Majesté, au nom de laquelle, il recevait l'ordre de partir, et maudissait-il le métier de matelot, qui le laissait toute sa vie à la disposition du roi, tandis que tout autre qu'un marin était libre de sa personne, après avoir payé sa dette à la patrie par quelques années de service.

Tout en rêvant de cette triste façon, il arriva à un endroit où des bouées de liège balancées sur la mer l'avertirent que ses nasses étaient mouillées là. Il amena la voile de sa barque, et se mit à lever les paniers d'osier dans lesquels résidait alors l'espoir de son pain quotidien.

Parmi les hôtes aquatiques qui s'étaient fait prendre se trouvaient deux énormes homards, à la pince pesante, au corsage bleu, deux homards d'une dimension telle que Marcel ne se rappelait pas d'en avoir jamais vu d'une aussi grande dimension.

En contemplant ces deux géans de l'espèce, Marcel eut une *idée*, une *excellente idée* : — Parbleu ! se dit-il, au lieu de vendre mes homards, dont certes j'aurais un bon prix, si je les offrais à M. le syndic des marins? c'est un beau cadeau, qui ne peut manquer de me faire bien venir de lui, et peut-être, par sa protection, je pourrai me trouver dispensé



du service; alors je me serai recevoir maître-pilote, je me marierai et...

Son heureuse inspiration lui sourit et lui rendit l'espoir, car dans son gros bon sens de matelot, il se disait que c'est par les cadeaux qu'on allèche les hommes et qu'on obtient des faveurs; que c'est souvent par la bonne chère que l'on parvient à vaincre les résistances et à dompter les plus rebelles. Et, d'ailleurs, voyez l'effet que les truffes ont produit sur la législation contemporaine; et combien de gens de mérite qui sont oubliés ne l'eussent pas été s'ils avaient eu la précaution d'offrir un diner truffé à leur chef de file!...

Pendant que Marcel faisait ces réflexions et d'autres du même genre, sa barque voguait vers le rivage et son imagination vers un riant avenir.

A peine arrivé à terre, il endossa le gilet bleu et le chapeau de toile cirée, et, chargé de ses deux citoyens marins, bien fraîchement emmaillottés, il se dirigea vers la demeure de M. le syndic.

Le présent fut accepté avec reconnaissance par l'honorable fonctionnaire et par sa respectable épouse, qui, tout en admirant la beauté des deux homards, trouva que Marcel était un honnête garçon qui méritait qu'on s'intéressât à lui.

L'intéressant pêcheur se retira fort satisfait de l'accueil qu'on lui avait fait ainsi qu'à son cadeau.

Grand amateur de homards, M. le syndic se disposait à inviter quelques amis pour faire fête aux deux crustacés; mais plus prévoyante que son mari, M<sup>me</sup> la syndique, qui sollicitait depuis longtemps un syndicat plus avantageux, songea à envoyer les homards à M. le commissaire de la marine.

Ils furent aussitôt expédiés à l'autorité supérieure pour servir de recommandation à la nouvelle requête qui lui était adressée par la même voie.

A l'aspect de ces énormes coquillages,

M. le commissaire maritime, qui depuis long-temps sollicite la croix-d'honneur, ne se possède pas de joie, en songeant qu'elle peut être le prix d'une aussi rare offrande; et les homards, arrangés avec un nouveau soin, rafraîchis d'eau de mer, sont expédiés par la malle-poste à M. \*\*\*, chef de division au ministère de la marine. Une lettre, dans laquelle se trouvait adroitement glissée une petite phrase relative à la décoration, accompagnait l'envoi de M. le commissaire.

Le nouveau maître des homards, qui savait que le jour même une de nos Excellences traitait la partie ventrée de la chambre, afin de faire repousser un amendement qui contrariait le ministère, le nouveau maître des homards, dis-je, prévint l'influence qu'un pareil présent, fait à propos, pourrait avoir sur les dispositions du ministre à son égard, et lui adressa la boutriche en fort bon état, en priant Son Excellence de lui faire l'honneur d'accepter ce beau produit de nos côtes maritimes.

Les homards arrivèrent au ministère dans un moment où le maître d'hôtel annonçait à Son Excellence qu'il n'avait pu trouver, dans toute la capitale, que des coquillages indignes d'être offerts à des honorables du centre. Déjà, dans sa mauvaise humeur, le ministre voulait signaler à son collègue de la marine les vices de la législation sur la pêche, qui laisse la capitale manquer de homards un jour où Son Excellence donne à dîner aux centriers.

Qu'on juge donc du plaisir avec lequel fut accueilli le présent, qui, après un quadruple carambolage, allait briller sur la table d'un ministre; aussi le maître-d'hôtel, retrempe d'énergie, se surpassa dans cette circonstance. Le diner fut magnifique, et à la vue des crustacés-monstres, tous les convives furent dans l'extase. Dès lors le sort du fatal amendement fut décidé, et le lendemain l'orateur qu

l'avait provoqué fut obligé de se retirer devant les huées des ventrus du centre.

Quelques jours après, le journal officiel contenait la nomination du fils du chef de division de la marine au grade de capitaine de vaisseau.

Deux jours ensuite, le même journal annonçait qu'en récompense de ses bons et loyaux services, M. le commissaire de la marine de \*\*\* avait obtenu la décoration de la légion-d'honneur.

Ce dernier, dans sa reconnaissance, fit obtenir au syndic la place qu'il sollicitait, et cela au détriment d'un ancien officier, couvert de blessures reçues au service de la patrie.

Quant à Marcel, il fut oublié, et forcé, sous peine d'être considéré comme déserteur, de quitter de nouveau sa vieille mère et sa chère Catherine.

Il se mit en route le jour même où M. le syndic allait prendre possession de sa nouvelle place, et, en s'éloignant de la vallée, il se disait : « J'aurais bien mieux fait de vendre mes deux homards ; leur prix m'aurait aidé à soulager ma pauvre mère. »

S'il eût connu la vertu de sa capture, merveilleuse pour tout autre que pour lui, il n'eût pas manqué de dire avec le poète latin :

*Sic vos non vobis.*

Ou bien avec moi :

Pauvres moutons, toujours on vous tondra.

VICTOR.

## Lucie Gray,

BALLADE ANGLAISE.



J'avais entendu parler de Lucie Gray. Un matin, en passant par les marécages, J'aperçus cette enfant solitaire.

La pauvre Lucie n'eut ni camarade ni amie de son âge. La contrée où elle demeurait avec son père et sa mère était déserte et sauvage. Et pourtant Lucie était la plus aimable créature que l'œil du passant ait rencontrée jamais sur sa route en tout pays. Votre œil pourra quelquefois y surprendre un jeune faon, folâtrant au soleil, à l'orée du bois, ou le lapin trottant dans les herbes fleuries, au penchant d'une colline ; mais la douce et naïve figure de Lucie, vous n'en reverrez jamais une semblable.

— « Il va faire bien mauvais temps cette nuit, mon enfant ; encore une nuit de tempête ; il va falloir, ma Lucie, prendre la lanterne, et aller sur le chemin de la ville pour éclairer ta mère, à son retour, à travers les neiges. »

— « Oh ! avec plaisir, papa. Nous avons encore presque toute l'après-midi ; la cloche du moulier vient de frapper deux heures, et il va faire clair de lune. »

Sur cela le père, prenant un lien de fagot, leva son crochet et le mit sur ses épaules, pour aller à son ouvrage. Alors Lucie prit la lanterne à sa main. Elle s'en allait, l'aimable enfant, gaie comme une chevette de la montagne, et, jouant et sautillant, elle faisait voler autour d'elle, avec le talon de son pied, la neige comme de la poussière.

Malheureusement la tempête éclata de bonne heure. La pauvre Lucie s'égara dans le marécage ; elle se perdit de plus en plus dans les ténèbres, battue par une pluie de neige. Elle avait beau monter sur les collines, elle ne put retrouver le chemin de la ville.

De leur côté, les malheureux parens passèrent la nuit à sa recherche, à parcourir, en poussant des cris, ces plaines couvertes de neige, où ils ne pouvaient se diriger sur rien, où rien ne pouvait répondre à leur voix.

Au point du jour, ils s'arrêtèrent sur une colline qui dominait toute la contrée marécageuse, et, de là, ils virent le pont de bois qui avait été emporté loin de leur chaumière. Ils se mirent à pleurer, et se

retournèrent vers leur maison en s'écriant : « c'est au ciel que nous nous reverrons tous trois !... » quand l'œil de la mère découvrit sur la neige l'empreinte du pied de Lucie.

Ils suivent, respirant à peine, les marques de ces petits pieds, depuis le haut de la colline, et, par un passage ouvert dans la haie d'épines, descendent cette colline escarpée.

Alors ils traversèrent un champ : les traces se continuaient au-delà. Ils les suivent toujours sans en perdre une seule, et ils se trouvent amenés au pont de bois ; ils les suivent une à une, de la rive couverte de neige jusqu'au milieu de la planche... Là elles cessent tout à coup.

Les gens du pays disent qu'on voit encore aujourd'hui la pauvre Lucie Gray. C'est toujours une enfant errante dans ces marécages ; on la voit passer en sautillant ; elle va toujours, sans regarder derrière elle, chantant une chanson dont la mélodie sauvage se mêle au sifflement du vent dans les joncs des marais et les bruyères.

Florent RICHOMME.

## Théâtres.



### THÉÂTRE DE L'OPÉRA-COMIQUE.

ACTÉON, opéra-comique, paroles de M. Scribe, musique de M. Auber.

Début de M<sup>me</sup> DAMOREAU.

Ce début avait fait sensation long-temps avant le jour fixé pour son apparition. M<sup>me</sup> Damoreau arrivait à l'Opéra-Comique précédée de l'immense réputation qui l'a suivie de l'Académie royale de Musique, et la question était de savoir si la reine du grand Opéra ne réaliserait pas la contre-partie du proverbe si connu :

Tel brille au second rang qui s'éclipse au premier.

Avant tout, pour soulager notre conscience, disons qu'elle a conservé dans sa marche un peu de ce qu'on nomme dignité dans un endroit et vaideur dans un autre, et qu'elle a garde de son habitude à jeter le finale de l'air l'affectation de

lancer au public le trait piquant : voilà pour la partie critique. Cela dit, soyons tout à l'éloge, et proclamons son succès ; sa méthode pure, vive, claire, expressive a parfaitement réussi auprès du public de Feydeau ; de l'esprit dans le jeu, de la grâce dans la diction et des manières charmantes l'ont assise avec triomphe sur la scène de l'Opéra-Comique.

Les auteurs des paroles et de la musique, il faut l'avouer, se sont un peu négligés, et, sans Beaumarchais et M. Auber, nous ignorons ce que M. Scribe aurait à réclamer pour sa part : de jolies scènes, peu neuves, mais bien filées, quelques mots heureux ne suffisent pas pour une pièce, mais suffisent pour un succès. La musique de M. Auber n'est pas au niveau de ses bonnes productions ; l'ouverture est plus soignée même que le reste de la partition, aux dépens de laquelle elle a été faite ; mais le quatuor, le morceau d'ensemble sont presque nuls. Il y a un morceau délicieux : c'est la chansonnette de M<sup>me</sup> Damoreau, qu'elle dit avec un charme parfait.

Au total, c'est un succès fructueux pour l'Opéra-Comique ; la vogue pourrait bien s'attacher à *Actéon* comme elle l'a fait jadis à des bagatelles qui firent la fortune de l'Opéra-Comique.

Redemandée après la pièce, M<sup>me</sup> Damoreau revient chaque soir recevoir les hommages de l'enthousiasme général ; il faut dire aussi qu'elle a été parfaitement secondée par M<sup>me</sup> Pradier et Camoin et par Inehindi et Revial.

— Le Théâtre-Français a repris *Martino Faliero*, de M. Casimir Delavigne.

### THÉÂTRE DES VARIÉTÉS.

MILA, ou l'*Esclave Grecque*, épisode de 1827, de MM. Dupin et Meunier.

C'est un petit drame qu'on pourrait presque appeler la *traite des blanches*, dans lequel Made-moiselle Atala Beauchêne est vendue, achetée, livrée et délivrée au son de l'orchestre et au milieu des larmes de son amant et de quelques bonnes ames du parterre. L'intérêt dramatique aura toujours de la peine à s'acclimater sur la joyeuse scène de Brunet, et pourtant Frédéric Lemaître vient d'être engagé par MM. Dartois. Il est vrai que rien n'est moins pathétique que le drame de Frédéric, et sans doute il entrera dans la sphère nouvelle ouverte à son talent sur la scène populaire du boulevard Montmartre.

*Rimbaut*, ou *les mauvaises Connaissances*, par MM. Dumersan et Alexandre, est encore un de ces tableaux de mœurs populaires que Vernet savait rendre si intéressantes.

Au 1<sup>er</sup> acte, nous voyons un ouvrier entraîné à sa perte par une société de filous jurés. Mais, après

une scène où Rimbaut va jusqu'à frapper sa femme qui veut le sauver de sa perte, il apprend qu'il va devenir père; la joie le rend à lui-même, et il chasse les mauvais sujets qui sont autour de lui.

Au 2<sup>e</sup> acte, Rimbaut est heureux; son *petiot* a une dent; mais comme le bonheur de l'homme ne peut durer toujours, la jalousie s'empare de lui, et de là une foule de scènes usées, mais qui ne manquent pas d'intérêt.

La pièce est toute morale; c'est un prodige à constater par le temps qui court.

Décidément l'AMBIGU-COMIQUE a un secret talisman qui le sauve des chutes. *La Folle* a obtenu un succès de boulevard. Le style de ce drame est prétentieux, et fera les délices du public à émotions. C'est un succès dont tout le monde se trouvera content.

#### THÉÂTRE DE LA GAITÉ.

*Elle n'est plus*, est encore un vaudeville, mais un vaudeville peu gai d'auteurs qui pourtant ont fait des chefs d'œuvre en ce genre. Allons, Monsieur Bernard-Léon, un peu de courage, un bon drame, dût-il vous faire frémir vous-même, et votre théâtre est sauvé. Nous apprenons en effet, avec satisfaction, qu'on en prépare un dans lequel un ours jouera un grand rôle; ce sera fort touchant, surtout si l'acteur vient en droite ligne du Jardin des Plantes. C'est le danseur Girel qui remplira la peau de l'ours. On compte sur cette transformation; mais il y a un proverbe qui dit qu'il ne faut pas vendre la peau de l'ours... avant de trouver des acheteurs.

Après les débuts de Madame Damoreau, la fête la plus remarquable de la semaine a été celle du manège *Pellier* et *Baucher*, qui a réuni plus de 800 personnes dans une salle improvisée et décorée avec infiniment de goût; là se trouvaient de nombreuses et jolies femmes, pour qui les cavaliers ont fait assaut de grâces et de savoir. D'abord des exercices de haute école ont pu faire apprécier l'excellente méthode des professeurs et la force de leurs élèves; ensuite ces mêmes exercices ont été exécutés par une Amazône, aussi leur élève; puis deux chevaux en liberté faisant de la haute école, valsant, dansant et galopant, ont excité d'unanimes applaudissemens. Mais ce qui a obtenu les honneurs de la soirée,

ce qui intéressait chaque spectateur, ce qui donnait à cette fête l'air d'une fête de famille, c'était une grande manœuvre, exécutée par 16 élèves du manège: ni l'embaras d'un costume historique, emprunté au 15<sup>e</sup> siècle, ni l'éclat des lumières, ni la foule des spectateurs, rien n'a fait manquer ce *travail*, qui a eu lieu avec une précision et une facilité qui feraient honneur à des maîtres eux-mêmes, et dont les professeurs ont dû s'enorgueillir.

Après cela, il y a eu jeux de flèches, de lances et de dagues, comme jadis nos preux ont combattu pour l'innocence captive, et, la lance en arrêt, la dague au poing, ils ont gagné sa délivrance, à la grande satisfaction des spectateurs, qui ont vu sortir de leurs prisons de charmantes tourterelles et une nuée de petits oiseaux.

Après le pathétique, nous citerons la scène comique de *Mérino*, ou *le Cheval raccourci*. *Mérino* frappant aux portes, mettant un couvert, servant et desservant la table tout comme un garçon des *Frères Provençaux*, mérite bien aussi des éloges.

Dire tout ce que nous avons vu dans ce palais enchanté serait trop long, et puis cela donnerait des regrets à trop de personnes, car de telles soirées sont rares, et n'y assiste pas qui veut. Allons, messieurs, vous qui n'avez pu être admis cette année, faites vos *classes*; confiez votre éducation à des professeurs qui, seuls, peuvent vous rendre capables de figurer ainsi l'année prochaine; et, l'année prochaine, vous recueillerez les applaudissemens que vous avez donnés hier.

#### BALS.

De tout côté maintenant il y a des lots, des primes ou des distributions; la Tombola a tout envahi: il n'est plus de plaisirs sans elle. Cet hiver, chaque théâtre a sa loterie; à l'*Opéra-Comique*, où les bals sont fort animés, il y a de nombreux

lots de bons. Les directeurs suivent ce vieux proverbe qui dit « qu'on ne prend pas les mouches avec du vinaigre »; aussi le public voltigeant vient-il à leurs bals et se laisse-t-il volontiers prendre à leurs douceurs. Les fêtes de nuit du théâtre de la Bourse sont fort suivies, et, qui mieux est, suivies par une belle société.

L'Opéra donne, comme toujours, des bals somptueux; mais cette année, ce théâtre fashionable, qui sait qu'une mode devenue générale est de suite abandonnée par le grand monde, a laissé de côté les Tom-bolas, et a donné à ses fêtes l'attrait d'un bienfait. Des femmes, des artistes, riches de grâces et de talents, tiennent dans le foyer et dans la salle, un bazar où se vendent des marchandises que fournit la générosité et dont le produit sert au soulagement des malheureux. C'est une belle et noble idée que celle où M. Duponchel a su allier le plaisir à la bienfaisance, et nous sommes heureux de payer aussi notre

tribut d'éloges au nouveau directeur.

Quant aux autres bals publics, c'est toujours de la joie bruyante, une foule avide de danses et de cris, des loteries où l'on gagne des entrées de théâtre, de l'argent et une foule de choses plus ou moins attrayantes. *Musard, le Palais-Royal, les Variétés, l'Ambigu-Françoni, la Gaîté*, là on se heurte, on se divertit, on danse même s'il y a place; partout il en est de même.

Le mot du logographe publié dans notre dernier numéro est MUSTOBACUIT, dans lequel on trouve : gnome, orgie, Rome, tigre, orgueil, rime, mulet, glu, morgue, orgue, monton, gloire, lion, roi, orteil, giron, émotion, Nil, toge, mil, moue, ortie, ilote, orange, grelot, témoin, loge, grime, mine, longe, luron, roue, muet, lin, Mongie, goret, route, moi, toi, il, Gien, miel, mire, orge, or, gril, rouge, mort, rouel, tome, Tom, gilet, note, œil, goût, ligne, lime, tri, notion, li, tige, li-gue, lieu, gite, lien, grue, nitre, tir, mer, lot, on-gle, orme, mont, timon.

## Annonces.

### AVIS AUX DAMES.

AU CAMÉLÉON, 12, rue Neuve de la Bourse, par cessation de commerce, VENTE à 50 pour cent au-dessous du cours : Rubans, Nouveautés, Étoffes, etc.

### La seule Teinture perpétuelle et sans danger

Pour les cheveux ne se vend que chez l'auteur, M. Lemaire de Mars, 4, rue du Bouloy, au 1<sup>er</sup>.

Le Capillifère, seul régénérateur des cheveux, en trois mois, sur les têtes les plus chauves.

Rose de la Cour, effaçant le plus beau far.

Crème de Narcisse pour blanchir la peau et enlever les rousseurs.

Savon épilatoire, à l'usage des dames, en 4 minutes, 6 fr. la boîte; vendue ailleurs, 20 fr. et garanti. — Chaque article, 5 fr. (*Affranchir.*)

### FONDS DE MODES A VENDRE,

*A Saint-Lô, chef-lieu du département de la Manche.*

Ce fonds est très bien achalandé et le plus considérable de l'endroit. Il y a sept années de bail à couvrir.

S'adresser, franco à M. Lemariéy, à Saint-Lô.



# LE FOLLET,

COURRIER DES SALONS,

JOURNAL DES MODES,

Boulevard Saint-Martin, 61.

A Lyon, chez M. Mégevend, rue Dubois, seul bureau central de nos Journaux pour l'Italie, la Suisse et tous les départemens méridionaux de la France.

LADY'S MAGAZINE AND MUZEUM.

*Scribe + Elisa Mercœur*

## MODES.

A M<sup>me</sup> de M...



La seule nouveauté de la semaine, ma chère Anna, est une épidémie qui prive les soirées d'une partie des danseuses, et qui décime les cavaliers; ce fléau est une fièvre catharrale, ainsi l'appellent les Hippocrates du jour, et, comme il semble s'attacher de préférence aux femmes les plus faibles et les plus jolies, il est de bon ton d'en être atteint; aussi, quoique je me porte fort bien, j'ai dû m'abstenir de plusieurs bals auxquels j'étais priée; je n'ai pu résister cependant à me rendre à celui donné au ministère des affaires étrangères; mais j'y suis allée en convalescente, et l'on m'a su le plus grand gré du plaisir que j'ai pris à la danse. A dire vrai, le

bal de M. de Broglie était le plus joli de la saison; on y respirait un air d'élégance, un parfum d'aristocratie qui deviennent plus rares chaque jour.

A ce bal j'ai dansé une walse nouvelle, que je vais vous détailler le mieux possible, afin que vous l'expliquiez à vos *Musard* de Bordeaux, qui, je n'en doute pas, vous la donneront comme nouvelle l'hiver prochain.

La walse commence par une walse générale; au premier refrain, la dame qui se sent fatiguée s'assied sur une chaise au milieu du rond; puis, son cavalier vient lui offrir un autre danseur, sans qu'elle puisse le voir, car il le lui présente derrière son dos et sans qu'elle ait le loisir de tourner la tête pour le choisir; elle l'accepte ou le refuse, et le même cavalier

lui en propose jusqu'à ce qu'elle ait accepté; alors elle recommence à walsen, et aussitôt que son danseur cesse de lui convenir, elle jette son mouchoir en l'air, et le cavalier qui le saisit s'empare de la danseuse jusqu'à ce qu'elle jette de nouveau le mouchoir, ce qu'elle peut faire aussi souvent qu'il lui plaît. J'oubliais de vous dire que la walse n'est générale qu'à chaque refrain, qu'entre temps deux seules personnes occupent l'attention générale, et surtout celle des cavaliers, avides de saisir le mouchoir lorsque la danseuse est jolie. A chaque refrain les deux walseurs sont renouvelés, et se mêlent à la walse générale. Comme vous le voyez, ma chère Anna, cette innovation est tout à l'avantage des femmes, et notre coquetterie y trouve parfaitement son compte.

Si je vous parle maintenant des toilettes de bal, je vous dirai que décidément la mode des manches plates est adoptée; garnies à plusieurs rangs, elles augmentent à peine le volume de l'épaule; ces manches sont quelquefois longues à moitié du bras, et n'ont que l'extrémité garnie. J'ai remarqué également des polonaises en velours épinglé et en crêpe ou tulle sur des jupes de satin; sur une polonaise de crêpe blanc, j'ai vu des ornemens en velours ponceau qui produisaient un effet charmant.

Toujours des fleurs dans les cheveux, toujours des coiffures antiques; je vous recommanderai, à l'occasion, une charmante disposition, une coiffure à *la Marie de Médicis*, inventée par une fleuriste à qui l'on doit déjà les *Berthe*, qui ont eu tant de succès l'hiver dernier: c'est M<sup>lle</sup> Moreau, 2, rue de Choiseul.

Ainsi que je vous l'ai déjà dit, les bonnets sont devenus bien communs; cependant une disposition nouvelle a paru au bal de M. de Broglie: c'est une blonde droite et sans dents, placée à deux rangs tout à fait sur le sommet de la tête, laissant voir tous les cheveux du devant, sur

lesquels le premier rang de blonde vient cependant former une espèce de bandeau. Les fleurs qui ornent ces bonnets sont des fenouilles simples, blanc rosé; les rubans sont roses glacés de blanc.

Dussé-je me répéter encore, je vous dirai que les petits bords, surtout ceux à *la Seymour*, étaient la coiffure de distinction; pas un seul turban à une femme qui n'ait au moins accompli sa cinquantième année. Vous voyez que c'est une mauvaise recommandation pour les coiffures des odalisques.

Votre amie.

HENRIETTE D'A\*\*\*.

### LA PREMIÈRE RIDE.

Elle se leva toute gaie et toute épanouie, comme une jeune fille qui n'a d'autre souci que de demander à sa bonne l'explication des songes d'une nuit heureuse.

— Puisque madame a rêvé fantôme, lui dit Juliette, c'est que madame aura joie et honneurs.

Elle se prit à rire, la folle, à rire comme elle avait coutume de le faire, non pour montrer ses dents, quoiqu'elles fussent éclatantes de blancheur; mais à rire pour rire, ainsi que l'on chante quand on a le cœur plein de musique.

Elle s'assit devant sa psyché. L'œil encore nageant dans les larmes du reveil, les joues roses d'avoir dormi douze heures de suite, la main blanche d'un long repos, le sein ému de bonheur.

-- Juliette, dit-elle d'une voix qu'elle s'efforçait de rendre boudeuse, je ne me trouve pas aussi jolie qu'hier.

— Madame est seule de son avis; tout le monde s'accorde à la trouver le lendemain encore plus jolie que la veille.

-- Tu crois que je ne change pas?

— Pardonnez, mais en bien.

— Tire donc ce rideau que je me vois au grand jour.

— Madame n'est pas faite pour craindre le grand jour.

Le soleil venu, la jeune fille sourit en se voyant si belle; elle admira ses beaux yeux noirs, ses cheveux longs et cendrés, ses lèvres fraîches comme ses joues roses, et pour mieux juger de la blancheur de sa main, qu'elle baisa en passant, elle la promena long-temps de son front à son cou, pensive et disant : Qu'on est heureuse d'être jolie!

Tout à coup le doigt annulaire de sa main s'arrêta sur un très petit pli, creusé dans cette partie de la figure qui se trouve entre le coin de la lèvre et l'endroit où commence le menton.

Elle se leva précipitamment de son fauteuil, et s'écria de toutes ses forces : — Juliette, Juliette! mais regarde donc! qu'est-ce qui m'est venu là?

— Rien, madame, c'est une cicatrice.

— Je ne l'avais pas encore vue.

— C'est qu'il y a long-temps que madame ne s'est regardée les rideaux ouverts.

— Vous plaisantez, Juliette; je n'ai pas toujours eu des rideaux, et il y a long-temps que je me regarde... Si c'était une ride!

Cette pensée la fit pâlir.

— Remettez-vous, madame; à vingt-deux ans une femme comme vous n'a pas encore de rides. Je vous assure que c'est une cicatrice.

— Laissez-moi, Juliette.

Seule, le désespoir la prit, et elle pleura. Comme elle se regardait pleurer, elle vit que le pli s'agrandissant déjà menaçait de monter jusqu'à la bouche.

Elle coupa court à sa douleur pour ne pas élargir sa ride.

— Hélas! pensa-t-elle, ce sont les larmes que j'ai versées qui m'ont causé cet abominable pli; voilà ce que c'est que d'avoir été trop sensible.

Et cherchant dans sa mémoire quel était le volage, l'infidèle, le perfide amant qui lui avait ridé la joue, elle ne trouva que des souvenirs d'amours gaies, joyeuses, folles, et partit d'un long éciat de rire.

Comme elle se regardait rire, elle vit que le pli s'agrandissant pour la seconde fois, menaçait de lui monter jusqu'à la bouche.

Elle coupa court à sa gaieté pour ne pas élargir sa ride.

— Hélas! pensa-t-elle encore, ce sont mes folles joies, mes longs accès de gaieté qui m'ont causé cet abominable pli. Voilà ce que c'est que d'être si riieuse.

Depuis lors la pauvre jeune fille ne rit ni ne pleure. Elle s'est fait un cœur de rocher pour ne pas élargir sa ride.

A tout ce qu'on lui dit, à tout ce qu'on lui fait, elle est impassible et froide. Les lèvres pincées, la face immobile, elle écoute les histoires les plus lugubres et les plus bouffons de tous les contes.

Elle était abonnée au *Follet*, elle vient de s'abonner au *Constitutionnel*.

Elle s'enduit la face de pommade de concombre, mange rarement et fuit le vin de Champagne comme la peste.

Elle verrait la fin du monde sans sourciller.

Elle verrait Alcide Touze sans rire.

Pauvre femme! que sera-ce donc si jamais il lui vient deux rides?

#### LA CASCADE ET L'ÉGLANTIER.



— « Loin d'ici, plante chétive et folle! criait une voix tonnante dans la solitude; Ne retarde pas la course de mes ondes là où il me plaît de les répandre. »

Un rosier sauvage se trouvait assailli par une cascade écumante, gonflée par les neiges. L'arbuste s'abaissait, se relevait, balotté par les eaux sous lesquelles il était placé.

— « Oses-tu encore l'opposer à mon ordre?... Place! place! ou je te précipite en bas avec le rocher où tu as tes racines. »

Le torrent était impétueux. L'arbuste souffrit long-temps sans plaintes, espérant que le danger allait se passer. Enfin, de sa tige tourmentée, il sortit une voix :

— « Hélas! disait-elle, épargne-moi; pourquoi t'emporter ainsi? d'où te vient cette furie? nous avons ensemble jusqu'ici vécu paisibles en ce réduit de la montagne, paisibles et heureux. Toi, sur mon lit de roche, tu me ranimais; tous les jours, durant les chaleurs d'été, arrosant, vivifiant mes rameaux, tu faisais pénétrer dans mes veines une délicieuse fraîcheur, et moi, je reconnaissais tes bienfaits par mes soins et mon amour fidèle.

» Quand venait la saison des fleurs, je t'aunonçais les beaux jours; j'étais devant toi mes arceaux de verdure, de boutons et de fleurs; dans la saison ardente, j'abritais ton lit de mes branches feuillues; j'étendais, pour te protéger, mes rameaux encore fleuris; mon beau feuillage s'est flétri, s'est envolé; mais alors le linot lui avait confié sa nichée, et de ses chansons il égayait notre solitude, alors que ta voix, à toi, était si affaiblie dans la saison brûlante.

» A présent, égaré par je ne sais quel orgueil, tu l'irrites contre moi; je te suis nuisible. Hélas! nous pourrions encore être heureux ensemble. Je suis à présent dépouillée de mes feuilles comme de mes fleurs; mais il me reste une parure : de rouges fruits embellissent mes rameaux, et, ta plante fidèle, tu la verras te couronner de ses rouges fruits durant ces jours de tristesse et de frimas... »

Si elle dit quelque chose encore, on ne pouvait l'entendre. Le torrent grondait à l'entour, et, furieux, il se précipita avec fracas dans le vallon.

L'arbuste, gémissant, cria et se rompit,

et, arraché par l'onde écumante, il fut sans doute emporté dans le ravin.

Florent HENONNET.

## Pensées.

Un livre est un ami qui prend vos heures de commodité pour vous parler et qui ne se fâche pas d'être interrompu au milieu de sa période.

\*.\* La plupart des hommes passent leur vie à s'ennuyer et à trouver la vie courte.

\*.\* Les plus grands hommes sont les plus sujets à l'amour, parce que toutes leurs puissances étant plus parfaites, ils discernent mieux, par la connaissance, et avec plus de force, un objet aimable, et qu'ils sont, outre cela, moins sujets à l'impression de l'utile.

\*.\* L'état de l'amour est le plus heureux de tous pour une femme, parce que c'est là qu'elle reprend l'empire sur nous, au lieu que dans tout autre état, elle doit être soumise à l'homme.

\*.\* Un homme qui se mêle toujours des affaires des autres ressemble à celui qui observe trop curieusement les abeilles : il en est souvent piqué pour sa curiosité.

\*.\* Toute la différence qu'il y a entre ce qu'on appelle bonne compagnie et compagnie ordinaire, est que les mêmes choses se disent dans une petite chambre ou dans un grand salon, à une petite table ou à une grande, devant deux chandelles ou devant vingt bougies.

\*.\* Un homme qui voit une belle femme n'a pas plus de raison de souhaiter d'être son mari, qu'un homme qui aurait admiré les pommes d'or du jardin des Hespérides en aurait eu de désirer d'être le dragon qui les gardait.

\*.\* Le moyen le plus court et le plus sûr d'acquérir la réputation d'un homme sage et prudent, c'est lorsque quelqu'un vous dit son sentiment d'y souscrire.

\*.\* On peut voir le peu de cas que Dieu fait des richesses par les gens à qui il les donne.

\*.\* La réputation d'avare s'acquiert plus par des économies dans de petites choses, qu'en s'épargnant des dépenses considérables. Une légère somme par an exempterait bien des gens de la honte de passer pour avares.

\*.\* Il arrive quelquefois que les plus honnêtes gens sont ceux dont la réputation est le plus en butte aux traits de la calomnie, comme nous voyons communément que les meilleurs fruits sont ceux qui ont été béquetés par les oiseaux et rongés par les vers.

\*.\* Un homme qui se trouve sur le bord de l'eau pour la passer est entouré d'une multitude de bateliers : chacun s'empresse autour de lui, chacun lui offre ses services ; enfin il semble que toute affaire cesse en sa faveur, et qu'on n'est occupé que de lui. Ce même homme, dès qu'il est arrivé à l'autre bord, ne cause plus de bruit ; personne ne prend garde à lui, et on le laisse aller tout seul. C'est l'image d'un ministre lorsqu'il entre en place et lorsqu'il en sort.

### RÉCEPTION DE M. SCRIBE

A L'ACADÉMIE FRANÇAISE.



Si le récipiendaire avait traité une de ces hautes questions littéraires ou sociales qui partagent les esprits, nous n'aurions osé entrer avec lui en lice et sténographier son discours ; mais, loin de là, M. Scribe a fait l'éloge de la chanson, et, à notre tour, nous ferons l'éloge de son éloge.

Merci ! mille fois merci ! spirituel Atlas du Gymnase ! vous avez presque empiété sur nos droits. La chanson ! mais c'est, avec la mode, ce qu'il y a de plus français. . . la chanson, c'est l'âme du *Follet*, de la France et de tout ce qu'il y a de grave au monde. Pourtant, permettez-nous une petite réflexion, que nous n'osons vous soumettre qu'en tremblant, aujourd'hui que vous voilà assis sur un trône : la chanson, ou plutôt l'épigramme, a bien peint les mœurs de l'époque ; mais il y a mieux que le couplet pour représenter la société ; et la comédie, M. Scribe, comme vous l'a si bien dit M. Villemain, et la comédie ? . . . ingrat ! vous qu'elle a comblé de tant de faveurs, vous qui avez fait *Bertrand et Raton, une Passion, le Mariage d'argent*, est-ce que vous croyez n'avoir pas tracé une image fidèle de votre époque ? Et les vaudevilles moqueurs où vous représentez si bien l'esprit calculateur et les désillusions de l'époque ? croyez-vous tout cela au-dessous de son but, au-dessous de la chanson ? Et Molière, si j'ose le nommer après vous, ne vous a-t-il pas tout appris des mœurs et des ridicules de son temps ? Il est vrai que le théâtre ne raconte ni les guerres, ni les traités de paix ; mais, pour parler le langage académique, est-ce la fonction de *Thalie* ? et n'y a-t-il pas neuf Muses, dont chacune a sa mission ? Eh bien ! ne grondez donc pas le théâtre de ce qu'il ne dit pas ; félicitez-vous, au contraire, avec nous, de ce qu'il ose dire, et n'oubliez pas que si toute littérature était détruite, vos drames et vos chefs-d'œuvre du boulevard Bonne-Nouvelle suffiraient presque chez nos neveux à retracer l'histoire de France.

### LE MODÈLE.

Jean van Hoogstraeten, peintre allemand, étant chargé de peindre un saint Pierre dans le moment qu'il renia Notre



Seigneur, alla chercher, dans la place, quelque pauvre dont la tête à demi-chauve pût convenir à son sujet; il trouva à peu près le caractère qu'il cherchait dans un vieillard qu'il amena chez lui; il le fit entrer dans son atelier, et l'y laissa seul un moment.

Ce pauvre, entouré de figures de plâtre, de bras et de jambes détachées, ne douta pas qu'il ne fût à son dernier moment; il se figura qu'on ferait de lui comme de tant d'autres dont il voyait les membres dispersés. La porte était entr'ouverte; il prend la fuite, et, d'un saut, franchit l'escalier. Les cris de ce bon homme attirèrent la populace, au milieu de laquelle il se mit à genoux pour la prier de le secourir. Quand on eut entendu le sujet de sa terreur, on le rassura, et on le ramena chez le peintre. Celui-ci trouva dans le visage consterné de ce pauvre une partie de l'expression dont il avait besoin; il saisit bien vite ce moment heureux, et fit un dessin admirable.

## X A Elisa Mercœur.

Je ne l'ai pas connue, et quand la renommée,  
Qui la citait vivante à la foule charmée,  
Changea son cri de gloire en un lugubre accord,  
Quand sur la jeune fille au cercueil renfermée,  
La cloche lentement tinta son glas de mort,  
J'ai pleuré !... J'ai pleuré, car c'est bien triste

[chose

Que cette puësie, enfant à peine eclose,  
Que ce jeune talent que la mort a brisé  
Comme un arbre vieilli, comme un vase épuisé !  
Oh ! oui, c'est bien affreux, que sur la fraîche au-

[corce

Il s'abaisse la nuit qui fane et décoloré ;  
Que sur la belle étoile, avant l'aube du soir,  
Il s'étende une éclipse, et qu'un ouragan noir  
Éteigne une brillante flamme,  
Et que la mort éteigne une ame !..

A vingt ans l'éternel sommeil !

Pauvre Elisa ! pauvre poëte !

Tu pour qui la nature étoit brillante fête,  
Toi qui rêvais si bien sous un brûlant soleil,  
Toi qui cherissais tant la fleur à son reveil,  
Qui caressais des yeux la source qui murmure,  
Et le jeune printemps, et la jeune verdure,  
L'oiseau près de sa mère, heureux dans son bec

[eau.

Aujourd'hui, te voilà seule, seule au tombeau !  
Te voilà sans desirs, sans rêves et sans joie !  
Et ton aile, engourdie et froide, se replie !  
Te voilà sans ciel bleu, sans parfums, sans beaux  
[jours !  
Te voilà sans baisers, sans mère et sans amours !

Oh ! oui, mais pour ton corps, ornement tout de  
[cendre,  
Moule de chair et d'os, que Dieu ne peut repren

[dre ;

Ton ame aux forts accens, ton ame aux mille voix,  
Ton ame au tant de sens frémissaient à la fois,  
Elle existe là haut, pour qu'elle corresponde  
Avec ta pauvre mère, isolée en ce monde,  
Pauvre, veuve de toi, dont le dernier espoir  
Est d'avancer l'instant marqué pour te revoir.  
Oui, tu suis, de là haut, cette foule agitée,  
Que sitôt pour le ciel ton ame a quittée,  
Cette foule meurtrie à tous vents, à tous flots,  
Où le chêne se brise à côté des roseaux,  
Où gloire, éclat, beauté, succès, plaisirs et char-

[mes

Sont comme un champ d'épis ensemené de lar-

[mes.

Tu dois bénir ton Dieu, qui t'a prise avec lui  
Pour être ton époux, ton guide, ton appui ;  
Car, tu le sais, bien peu nous savent et nous plai-

[gnent,

A moins qu'à flots épais nos blessures ne saignent ;  
Car, tu le sais, bien peu soutiennent en chemin  
Qui ne s'abaisse pas en demandant du pain ;  
Il n'en est pas qui viennent offrir nom et fortune  
A la fille sans dot, qui de Dieu n'en tient qu'une :  
Sa vertu ! vaine saint qu'on ne peut perdre ici  
Sans regrets, sans remords et sans combats aussi ;  
Santiment vierge et pur, tissu des fils de l'ame,  
Que Dieu, comme un rempart, jette autour de la

[femme ;

Pareil à cet amour éternel, incessant,  
Que dans tout cœur de mère il mit pour son enfant.

Non, tu n'as pas voulu des bijoux qui se glacent  
Par des frissons menteurs, de ces robes qui fanent  
L'orgueil de la pensée et sa chaste blancheur;  
Non, tu n'as pas voulu de ces riches parures  
Où la froide Vénus grava ses mains impures;  
Non, tu n'as pas vendu ton cœur!

Tu seras mieux là haut; toujours ta rêverie,  
Fraîche d'illusions, sera neuve et fleurie;  
Point d'entraves, d'essais qui glaçant ton essor;  
Car là haut, pour aimer, nul époux ne marchande,  
Ta dot sera ton ame harmonieuse et grande :  
Poète, dans les cieux tu n'as pas besoin d'or.

A nous, les sœurs de ta pensée,  
A nous d'avoir l'ame lassée  
Par le trouble des passions!  
A nous d'avoir l'ame froissée  
Par nos fièvres d'ambition!  
Nos chants monteront dans ton ile  
Avec le parfum de nos fleurs!  
A toi d'être calme et tranquille!  
A toi de prier pour nos pleurs!

M<sup>me</sup> HERMANCE LESCUILLON.

### LE POITRINAIRE.

Demain trente ans! Sais-tu bien, jeune fille,  
Que mon arrêt est dans ces mots : trente ans!  
Fuis loin de moi! fuis, toi dont le front brille  
D'un vif éclat, que j'enviais long-temps!  
Entre nous deux, ô quelle différence!  
A toi les fleurs, la joie et l'avenir;  
A moi la mort! mais avant la souffrance!  
Qu'un jour est long quand on se voit mourir!

Pour qui, dis-moi, ces rubans et ces roses?  
Par tes atours crois-tu fléchir mon cœur?  
Ah! si c'est là ce que tu te proposes,  
L'amour sert mal tes projets de bonheur.  
Si quelque flamme en mon sein pouvait naître,  
Tu céderais bien vite au repentir,  
Car dès demain... dans une heure peut-être....  
Qu'un jour est long quand on se voit mourir!

Aperçois-tu cette feuille jaunie,  
Qu'un peu de sève à l'arbre fixe encor?  
Attends un jour; tu la verras, sans vie,  
S'en détacher... Hélas! tel est mon sort!  
En vain long-temps, une voix consolante  
Désabusa mon cœur las de génir;  
Un jour de plus tromperait mon attente.  
Il dit, et meurt. Rose l'a vu mourir.

Charles W\*\*\*.

## Théâtres.

Mercandante travaille avec une persévérance admirable à son opéra des *Brigands*, que les ITALIENS promettent pour la fin du mois. M. Crescini, poète fort estimé en Italie, a secondé son enthousiasme en lui livrant, morceau par morceau, son libretto, et le maestro, renfermé chez lui, ne donne à la récréation de son esprit enflammé que le samedi; le reste de la semaine, il est tout solitude et inspiration.

L'OPÉRA promet, pour le 15 février, la *Saint-Barthélemy*. Pour remplacer M<sup>me</sup> Damoreau, on a engagé M<sup>lle</sup> Nau, son élève particulière et du Conservatoire.

LES FRANÇAIS ont repris le *Mariage d'argent*, qui en fait assez pour que ce ne soit pas une reprise perdue.

FÉYDEAU alterne avec *l'Eclair* et *Action*, un moment retardé par l'indisposition de M<sup>me</sup> Damoreau.

Grand succès au GYMNASÉ, succès d'acteur du moins. Bouffe est, dans *le Gamín de Paris*, admirable, comme dans *Pauvre Jacques*; le talent prodigieux de ce jeune artiste passe d'un rôle à un autre tout différent avec une facilité désespérante pour la critique. La pièce est de MM. Bayard et Vanderbuch. Après cela, on donnera *Chat!* de M. Scribe; on prétend que le public ne répétera pas ce mot en s'en allant.

Au voleur! au voleur!.... où donc? par ici.... par là?... non.... au PALAIS-ROYAL?... au VAUDEVILLE?... au nom du ciel! où faut-il aller?... calmez-vous, critique, calmez-vous; c'est à l'un et à l'autre théâtre qu'il faut frapper pour trouver le voleur, et le volé, c'est Alfred de Vigny, dont la jolie nouvelle a été mise en pièce, sans calembourg, par quatre messieurs, coutumiers du fait. Le *Cachet rouge* a fourni deux succès à peu près pareils, l'un sous le titre de *Laurette*, l'autre sous le titre de *Sous la Ligne*.

C'est un bon jeune homme, qu'un capitaine de vaisseau est chargé, de par la république, de fusiller sous la ligne; aujourd'hui, quand on fusille, c'est avec la *ligne*: autre temps, autres mœurs! Mais l'un obéit à l'ordre sanguinaire, et l'autre a le bonheur d'être sauvé par le hasard. Que si vous voulez savoir comment, transportez-vous rue de Montpensier ou rue de Chartres, et vous me direz des nouvelles du condamné à mort... Dépêchez-vous, non parce que le spectacle durera peu de temps, mais parce que les spectateurs, avides de ces émotions, prennent les places de bonne heure et que si nous vous engageons à y courir, c'est afin d'avoir votre part du plaisir.

Il y a bien aussi de par le monde un théâtre nommé PORTE-SAINT-MARTIN, qui eut de grands succès dans le temps, autrefois, jadis. Aujourd'hui que les jours mauvais sont arrivés, il lutte péniblement contre l'adversité. Le directeur, un peu arabe, a cru que l'homéopathie le sauverait; il a appelé les Arabes; quelques jours de curiosité, et les Arabes se sont remis à prêcher, c'est-à-dire à sauter dans le désert. A ce mot de désert, le directeur s'est ravisé, et il a chargé l'*Enfant du Désert* de le repeupler; il a eu un enfant de plus, et pas un désert de moins. Enfin, désespéré, il a eu recours à la trahison, et s'est livré au *Transfuge*; ce mot a bien opéré quelques désertions des

théâtres voisins dans la salle Saint-Martin; mais le *Transfuge* n'a pas fait autant de prosélytes que l'aurait désiré celui qui s'était donné à lui, et, pour répondre à l'infortune par un coup d'éclat, on a fait venir de Rome Alexandre Dufras et un drame escorté des indulgences du pape; alors si le pape et ses indulgences ne peuvent sauver le directeur, c'est que les fondres de l'église auront leur effet, et que décidément tout ce qui administre, fréquente ou exploite un théâtre est damné.

L'Audacie fait de l'argent et beaucoup d'argent avec *Montercau*. La *Folle*, malgré son intrigue commune, intéresse; c'est assez: cela produit, pour la caisse du directeur, l'effet de la pluie de Danaé.

La Gaité décidément s'embourbe dans le van-deville; l'ornière est déjà trop profonde pour s'en retirer. Un bon drame, M. Bernard-Léon, et pas de petites drôleries; le public des boulevardiers ne les aime pas.

Le théâtre du PANTEON a donné un drame en 5 actes; c'est le développement d'un malheur exceptionnel: Georges est bêtard, et les événements l'amènent au point d'aimer sa sœur, de vouloir assassiner son père, et de se suicider. L'intérêt est puissant et bien soutenu; c'est un ouvrage qui sera utile au théâtre et au quartier.

## LIBRAIRIE.

### FLEURS SUR UNE TOMBE, A ELISA MERCEUR,

PAR M. ALFRED DE MONTFERRAND,

Recueil composé de Pièces inédites des Écrivains de l'époque (\*).

Le culte du talent et de la mort est si sacré que l'on ne peut s'empêcher de louer hautement ceux qui raniment un nom éteint pour le rendre de nouveau au culte qu'il mérite. M. Alfred de Montferrand, qui a connu la famille de M<sup>lle</sup> Elisa Mercœur, et qui a vu de pres les qualités brillantes du cœur et de l'esprit de la jeune poétesse, a consacré à son souvenir un volume tout entier, composé, en grande partie, de tributs déposés sur sa tombe. Nos littérateurs les plus distingués se sont empressés de seconder un si louable dessein, et nos femmes-auteurs n'ont pas voulu leur céder le pas dans une si glorieuse intention. Mais, comme si le sexe le plus généreux et le plus dévoué devait avoir toujours le premier rang quand il s'agit de bonne action, les femmes, cette fois, ont rem-

porté la palme, et les plus délicieuses pages ont été écrites par des poètes du sexe d'Elisa Mercœur. En général, les formes poétiques de Lamartine, de Victor Hugo ont trouvé dans nos auteurs un écho trop fidèle; les femmes même ont succombé souvent à cette contagion, mais elles ont plus souvent qu'eux conservé leurs formes particulières, et elles ont moins sacrifié à la tradition classique du romantisme. Parmi les morceaux les plus empreints de la qualité que nous préférons, c'est-à-dire l'individualité, nous avons remarqué la pièce de vers de M<sup>me</sup> Hermance Lesguillon, que nous citons toute entière, comme résumant poétiquement toutes les pensées et tous les regrets qu'a fait naître l'héroïne de ce recueil.

(\*) So vend au profit de la mère d'Elisa. — PARIS, chez l'Éditeur, 50, rue Mazarine; Armand Aubrée, 14, rue Taranne. — Prix: 5 fr.

# LE FOLLET,

COURRIER DES SALONS,

JOURNAL DES MODES,

Boulevard Saint-Martin, 61.

A Lyon, chez M. Mégevend, rue Dubois, seul bureau central de nos Journaux pour l'Italie, la Suisse et tous les départemens méridionaux de la France.

LADY'S MAGAZINE AND MUZEUM.

---

## MODES.

A M<sup>me</sup> de M....



C'est encore d'un bal que je vais vous entretenir, ma chère Anna, car déjà le carnaval nous presse; les beaux bals vont finir pour faire place aux bals de famille, et les modes adoptées, les fantaisies n'ont qu'une vogue de courte durée. A l'époque brillante des soirées, si nous voulions suivre tous les caprices de la mode, nous ne le pourrions pas, tant ils sont rapides et changeans.

Parmi une foule de toilettes nouvelles et de bon goût, je vous citerai une polonoise de tulle bleu, sur laquelle se dessinaient des arabesques en liserons, blanc rosé; un pardessus blanc; les manches étaient plates, et toute la toilette avait un

parfum impérial; la coiffure se composait de bandeaux plats, d'une espèce de bandeau d'or incrusté de perles et de brillans; les cheveux étaient retenus, par derrière, par un bracelet d'or, également incrusté de pierreries.

Une robe de satin rose, ouverte, était rattachée de chaque côté par des nœuds en crêpe blanc; le corsage était à manches larges; le pardessus était en gaze lamée argent, et la coiffure un turban d'Angleterre, avec un dessous de satin également broché d'argent.

Une toilette portée par une femme distinguée brillait par sa simplicité de bon goût: une robe de mousseline doublée de satin blanc, corsage plat, sans pointe, manches étroites sur l'épaule, puis larges et pendantes et laissant voir le bras dé-

convert; pour ceinture une torsade d'argent et de soie bleue pendante; pour coiffure un turban de tulle brodé d'argent, forme à la Juive.

Je vous citerai encore une robe de tulle citron, garnie d'un volant d'Angleterre relevé par des nœuds de velours amaranthe; les manches plates étaient garnies de deux rangs de dentelle; la coiffure était toute simple, mais enrichie d'un bandeau de brillans, terminé d'un côté par une touffe d'épis également en pierreries.

Je vous dirai, ma chère Anna, que non seulement on allie maintenant le rose et le ponceau, le bleu pâle et le vert, mais encore le velours à la gaze pour les toilettes de bal, et que l'on danse même aujourd'hui avec des robes de velours.

J'ai vu une charmante robe en velours bleu, à petites fleurs d'argent, laissant voir une jupe de satin blanc; pour coiffure une couronne de liserons blancs.

Puis une robe de velours rose, également à petites fleurs d'argent, ouverte et retenue par des perles; pour coiffure, un bandeau antique en perles, embrassant le derrière de la tête, et venant se terminer en pointe sur le sommet de la tête.

Sous toutes les formes on retrouvait les bandeaux, les Féronnières, en diamans, en velours, en fleurs; mais une coiffure que plusieurs femmes adoptent aujourd'hui, et que je ne voudrais, pour rien au monde, porter, c'est un bandeau d'or brillant, terminé de chaque côté par des roses. Cette coiffure est par trop imitée de celle adoptée par M<sup>me</sup> Schickler pour ses chevaux.

On a donné deux bals au profit des indigens aux salles de l'Opéra et de Ventadour; mais, en vérité, la plupart des femmes semblaient y être venues par charité, et s'être vêtues de même.

Le cachet des dames *Beaumont* et de *L. Hocquet* brillait par intervalles. Une princesse polonaise était remarquable par sa beauté et son élégance: elle était coif-

fée d'un petit bord à la Jeanne Seymour, de *L. Hocquet*; cette coiffure sied merveilleusement avec les bandeaux plats, et peu de jeunes femmes aujourd'hui portent des plumes: le petit bord était en gros de Naples glacé argent, orné de trois plumes blanches et d'un bandeau de perles; la robe était une polonaise de velours épinglé bleu; la jupe était en satin paille orné d'un volant de blonde.

Les manches plates, qui sont en vogue maintenant, nécessitent des ornemens de corsage agencés avec goût, car il est rare de voir une épaule et un bras serrés par l'étoffe sans quelques accessoires qui modifient cette brusque transition; une seconde manche ouverte est souvent usitée. J'ai remarqué aussi une infinité de robes relevées au bas par une lourde chaîne d'or ou tout autre ornement en rapport avec la parure de la coiffure. Cette nouveauté est due en partie à M<sup>me</sup> Romain Delanoue, dont le *Follet* a déjà si souvent reproduit les gracieux modèles. (\*)

J'ai vu cette semaine une infinité de modes à la *Marie-Antoinette* et quelques coiffures éthiopiennes fort originales. J'ai appris qu'elles sortaient des magasins de M<sup>me</sup> ROUSSEAU-LEBLANC, 31, place de la Bourse.

Nous sommes aujourd'hui dans une saison mixte, où l'on rencontre les modes de bal adoptées depuis un mois, et où les toilettes de promenade sont nulles. Je suis vraiment bien *malheureuse*, ma bonne Anna; mais dès que je m'apercevrai des approches de Longchamps, vous dirai d'avance bien des *secrets*, car cette fête sera solennelle cette année, d'après ce que je vois et entends dire.

Vous vous rappellerez, ma chère Anna, que lorsque nous étions jeunes filles, nous trouvions que les vêtemens de deuil des danseurs contrastaient d'une manière triste

(\*) Les ateliers de madame Romain-Delanoue sont actuellement rue Sainte Anne, 77, au 1<sup>er</sup>.



avec nos robes de fête. Eh bien ! cette année la mise des hommes a déjà pris une teinte moins sombre ; la plupart des habits sont de couleurs de fantaisie ; les cravates blanches ont remplacé les cols noirs, et des bas de soie blancs sont portés aujourd'hui de préférence aux bas noirs. Peut-être plus tard ces messieurs en reviendront-ils aux riches vêtements du règne de Louis XIV.

Adieu, ma bonne Anna ; je vous quitte pour m'occuper de mes projets de toilette pour un charmant bal travesti.

Votre amie. HENRIETTE D'A\*\*\*.

### LES DEUX BILLETS.

Le vicomte Henri de Massé était un des *beaux* de Paris. D'une grande naissance, allié à l'illustre famille d'Egmont, Henri de Massé était célèbre dans le monde par les grâces de son esprit et l'éclat de ses bonnes fortunes.

C'était un homme qui ne doutait de rien auprès des femmes, et qui en courtisait plusieurs à la fois, un homme affreux.

Du reste, il était bien fait de sa personne, pâle et brun. On le citait pour son esprit. Il était aussi versé dans la littérature allemande que dans la littérature française. Rien n'approchait de son élégance ; c'est lui qui, le premier en France, porta un manteau écossais.

Quand il allait au bal, ce don Juan remplissait ses poches de billets doux, et en plaçait toujours plusieurs au son des violons.

Ces billets étaient écrits d'après une formule banale, et brillaient ordinairement par leur concision.

Un soir, au bal, il remit à une dame brune qu'il *adorait* un billet par lequel il lui demandait un rendez-vous. — « Si

vous acceptez, un seul mot, le mot *oui* jeté à la poste ne peut vous compromettre, et me rendra le plus heureux des hommes. »

A la contredanse suivante, il remit à une dame blonde qu'il *idolâtrait* un billet exactement conçu dans les mêmes termes.

Très enchanté de sa soirée, il se retira de bonne heure ; des rêves dorés bercèrent sa nuit.

Le lendemain matin on lui apporta un billet azuré, satiné parfumé. Il sourit, décacheta et lut. Le billet ne contenait que ce mot :

« *Oui.* »

L'embarras d'Henri fut grand, d'autant plus que le rendez-vous demandé était pour le soir même, et que le soir était venu sans amener un autre billet.

Une seule belle avait donc répondu ; mais laquelle ?

Était-ce la brune ? était-ce la blonde ?

Il n'y avait aucun signe, aucun indice pour trancher cette amphibologie.

Chez laquelle donc aller ?

Henri se frappait le front et fouillait avec désespoir dans sa riche imagination. Il ne trouva rien.

— Au hasard donc, s'écria-t-il ; le hasard est le dieu des amoureux.

Il s'habilla, sortit et se jeta dans un fiacre.

— Où faut-il conduire monsieur ?

— Rue Saint-Dominique ou rue de Provence, à ton choix.

Le cocher monta sur son siège et se dirigea vers la rue de Provence.

C'était chez la brune.

Henri monte ; il trouve madame seule ; il est ravi d'aise ; mais on le reçoit très froidement, et on se permet même de le persiffler sur son billet de la veille.

C'est alors seulement qu'il s'aperçoit, mais un peu tard, que le hasard incarné dans un cocher de fiacre, l'a mal servi et conduit à contre sens.

Il était neuf heures quand il s'aperçut de cela, et le rendez-vous était fixé à huit heures.

Une heure perdue ! Il prend congé à la hâte, et court chez la blonde, rue Saint-Dominique.

Elle était sortie depuis vingt minutes.

Le lendemain matin Henri reçut un billet azuré, satiné, parfumé. Il sourit, décacheta et lut. Le billet ne contenait que ces quatre mots :

« *Vous êtes un impertinent !* »

Il eut beau faire ; il ne put jamais obtenir audience de la blonde qu'il avait offensée. Ce fut une bonne fortune perdue.

MORALITÉ. — N'écrivez jamais qu'un billet doux à la fois.

#### UNE PLUIE D'ÉPIGRAMMES.



On demandait à une personne de beaucoup d'esprit ce qu'elle pensait de Beaumarchais : « Il sera pendu, répondit-elle, mais la corde cassera. »

La prédiction n'a pas été accomplie à la lettre ; mais si l'on examine l'adresse constante avec laquelle cet homme extraordinaire se tirait des petits embarras de ce bas monde, son art de lever les obstacles qui lui fournissait l'occasion de faire valoir contre ses ennemis ce talent inépuisable de mots proverbes, d'heureuses réparties, de vers à enlever le morceau, on trouvera que celui que M. le comte de Vaudreuil m'a dit à moi-même : « Cet homme est comme une pierre à fusil ; plus on le rappe, plus on en fait sortir d'étincelles. »

C'était bien l'avis de Beaumarchais : aussi, en six mois à peu près, avait-il déjà recueilli tout un gros volume des épigrammes éparses lancées contre lui, à propos seulement du *Mariage* ; ce volume était richement relié en maroquin

pourpre, et il avait fait écrire au-dessus en lettres d'or : **MATÉRIAUX POUR ÉLEVER MON PIÉDESTAL.**

Pendant quelques jours on se garda de l'attaquer dans le lieu de son triomphe ; quel trait satyrique n'eût pâli devant la verve de Figaro ? Mais enfin, quand la pièce fut à peu près connue des plus empressés, on se hasarda, et, à sa huitième ou dixième représentation, ses détracteurs usèrent du procédé dont avaient fait l'essai les ennemis de la *Veuve du Malabar* : avant le lever du rideau, il se détacha des quatrièmes loges une nuée d'imprimés qui volèrent dans la salle.

Aussitôt voilà deux mille curieux en ruineur ; c'est à qui attrapera de ces feuilles ; on semblait deviner qu'il y avait là-dessous une méchanceté ; les femmes en demandaient à grands cris ; les gens du parterre les piquaient avec leurs cannes et les présentaient ainsi aux mains avides qui s'agitaient gracieusement hors des loges pour s'en saisir ; quelques mystificateurs ne faisaient passer que du papier blanc ; d'autres, plus audacieux, y traçaient à la hâte des facéties ou des déclarations burlesques.

On demandait des crayons ; on se les empruntait ; toutes les mains étaient en l'air pour prendre, pour rendre, pour copier ; rires, voix mignardes, voix retentissantes, appels des premières aux secondes loges, brouhaha, tumulte, incidents plaisans, tout cela s'entendait à la fois ; c'était une comédie qui ne valait pas celle de la *Folle Journée*, mais qui y disposait à merveille. Enfin un orateur du parterre commanda le calme en se levant, et il lut à pleine voix :

Je vis hier du fond d'une coulisse

L'extravagante nouveauté

Qui, triomphant de la police,

Profanait des Français le spectacle enchanté.

Dans ce drame honteux chaque acteur est un vicier.

Bien personnifié dans toute son horreur :

BARTHOLO nous peint l'avarice ;  
 ALMAVIVA le suborneur,  
 Sa tendre moitié l'adultère,  
 Le DOUBLEMAIN un plat voleur ;  
 MARCELINE est une mégère,  
 BAZILE un calomniateur ;

FANCHETTE... l'innocente est trop apprivoisée !  
 Et tout brûlant d'amour, tel qu'un vrai chérubin,  
 Le PAGE est, pour bien dire, un fiéffé libertin,  
 Protégé par SUZON, fille plus que rusée,  
 Prenant aussi sa part du gentil favori,  
 . . . . .  
 Quel bon ton, quelles mœurs cette intrigue ras-

[semble !

Pour l'esprit de l'ouvrage, il est chez BAUDOUIN,  
 Et quant à FIGARO, le drôle à son patron  
 Si scandaleusement ressemble,  
 Il est si frappant qu'il fait peur.  
 Mais pour voir à la fin tous les vices ensemble,  
 Le parterre, en *chorus*, a demandé l'auteur.

Le parterre, en *chorus*, siffla. On se mit de la partie même aux premières loges, et, chose inouïe ! quelques nobles et jolis minois essayèrent une moue approximative qui ressemblait à une sorte d'imitation du bruit improbatrice, et qui, n'étant pas le sifflet, en était du moins la pantomime.

Loin de fuir ceux qui l'attaquaient ainsi sourdement et dans l'ombre, Beaumarchais se présentait toujours avec fierté au combat et la visière levée ; aussi, en réponse à cette équipée dramatique, il écrivit la lettre suivante aux rédacteurs du *Journal de Paris* :

« Messieurs,

» Tout en vous remerciant de l'honnê-  
 » teté que vous avez mise dans l'exa-  
 » men du *Mariage de Figaro*, je dois re-  
 » procher une négligence impardonnable  
 » au journal institué pour apprendre à tout  
 » Paris, chaque matin, ce qui la veille est  
 » arrivé dans son enceinte. Si quelque ac-  
 » cident avait frappé le plus inconnu des  
 » bourgeois nommés citoyens, vous l'in-  
 » diqueriez à l'article ÉVÉNEMENTS ; et la

» foudre est tombée jeudi dernier dans la  
 » salle du spectacle en cinq cents carreaux  
 » ou carrés de papiers, lancés du cintre et  
 » contenant la plus écrasante épigramme  
 » contre la pièce et son auteur, sans que  
 » vous daigniez en faire la plus légère  
 » mention.

» Tout ce qui a fait époque, Messieurs,  
 » n'est-il pas de votre district ? A quel  
 » temps de la monarchie rapportera-t-on  
 » un jour cette ingénieuse nouveauté, si  
 » les journalistes en gardent le silence ? Il  
 » faut donc que je vous supplée en ren-  
 » dant au public le chef-d'œuvre destiné à  
 » son instruction. Ce n'est point ici le cas  
 » de nommer le valet complaisant qui l'a  
 » fait, le maître enjoué qui l'a commandé,  
 » le colporteur honoré qui nous l'a trans-  
 » mis ; ils trouveront leurs noms et mes  
 » remerciemens dans la préface de mon ou-  
 » vrage.

» Il suffit de montrer comment cette  
 » épigramme en est le foudroyant arrêt. »  
 (*Beaumarchais rapportait ici les vers précédens.*)

« On ne peut nier que cette épigramme,  
 » la plus ingénieuse de toutes celles qu'on  
 » a prodiguées à ma pièce, ne donne une  
 » analyse infiniment juste de l'ouvrage et  
 » de moi. Il eût été à désirer seulement  
 » que l'auteur, moins pressé de jouir des  
 » applaudissemens du public, eût plus soi-  
 » gné le français et la poésie. On ne dit  
 » guère, en effet, qu'un acteur est *un vice*,  
 » parce qu'un acteur est un homme, et  
 » qu'un vice est une habitude criminelle.

» Il n'est pas exact non plus de nommer  
 » l'adultère un vice. Si l'impudicité mé-  
 » rite ce nom, l'adultère, qui n'en est  
 » qu'un simple acte, une modification, est  
 » seulement un péché. Nous disons : il a  
 » commis le péché d'adultère, et non le  
 » vice d'adultère.

» Mais ce ne sont là que de faibles taches  
 » dans un ouvrage aussi rempli d'esprit  
 » que de justesse ; et je ne fais ces remar-  
 » ques légères qu'en faveur de jeunes gens

» qui s'exercent beaucoup dans ce genre  
» estimable.

» Au reste, si l'épigramme arrivant du  
» cêtre a été reçue à grands coups de sif-  
» flets, l'auteur n'en doit pas conserver  
» une moins bonne opinion de son ouvrage  
» et de sa personne. Les nouveautés, même  
» les plus piquantes, ont de la peine à  
» prendre, et je ne doute pas qu'enfin on  
» ne réussisse à faire adopter cette façon  
» ingénieuse de s'emparer de l'opinion pu-  
» blique et de la diriger sur les ouvrages  
» dramatiques.

» BEAUMARCHAIS. »

Comme toujours, les riches furent du côté de Beaumarchais. et, comme toujours aussi, les faiseurs d'épigrammes ne s'en tinrent pas là.

Nous étions possesseurs depuis peu de la statue de Voltaire due au ciseau du fameux sculpteur Houdon. Cette statue était placée au milieu de notre vestibule : son sourire ironique et son regard malin semblaient chercher à démêler Fréron parmi les spectateurs qui entraient et sortaient. Ce fut pour les méchants une véritable inspiration ; l'image du philosophe devint une espèce de *Marphorio* ou de *Pasquin*, qui, semblable à la statue satyrique romaine, reçut pendant quelques soirées de petits pamphlets anonymes collés sur le piédestal.

Le plus sanglant de tous y fut placé lors de la représentation donnée assez généralement par notre auteur au bénéfice du bureau des nourrices. Ce quatrain, de main de maître, n'y figura qu'un instant, mais il courut bientôt le monde en nombreuses copies :

De Beaumarchais admirez la souplesse :

En bien, en mal, son triomphe est complet ;

A l'enfance il donne du lait

Et du poison à la jeunesse.

Les amis de Beaumarchais, et il en avait de nombreux, rompirent à ce sujet plusieurs lances en sa faveur. Chaque soir les

alexandrins, les vers de huit, les vers de six, les vers croisés et de tous les pieds s'étaient sur le marbre dont ces messieurs faisaient leur souffre-douleur ; mais ce fut à n'y plus tenir quand un certain abbé de Malecoste s'avisait de se proclamer ainsi l'avocat d'une cause gagnée.

Je ne dis que la fin de cette pièce rare :

La patrie envers vous ne sera pas ingrate ;

Dans le palais des arts s'élève un piédestal

Qui porte avec orgueil votre buste en métal.

D'un lâche désespoir au bas l'envie eclate,

Tandis que vous offrant un joujou de cristal,

Un jeune nourrisson vous chérit et vous flatte.

Beaumarchais ne fut aucunement flatté du *joujou de cristal*, et comme, en fait d'épigrammes, il aimait mieux faire la besogne lui-même, depuis cette belle poésie, il alla chaque soir vérifier les diatribes affichées contre lui, puis il les récitait, les commentait à sa manière, et la foule des curieux de grossir et de rire. C'était comme la petite pièce après la grande ; et je crois que plus d'un trait mordant fut crayonné là pour entendre parler de verve l'homme le plus spirituel de l'époque, qui, lorsque le ressort était lâché, allait toujours, toujours heureusement et comme quelqu'un qui se grisait avec des paroles.

Une fois, Champcenetz s'avisait de faire parler l'oracle. Beaumarchais le sut, et, apercevant le coupable parmi les auditeurs, il lui dit, désignant du doigt le petit carré de papier : « Diantre ! mon cher Champcenetz, s'il n'y a pas de progrès, il y a adresse ; tu viens de trouver un moyen bien ingénieux de faire du Voltaire. »

Enfin, et pour le moment du moins, la critique se reposa ; Beaumarchais la fatiguait. Nous fîmes tranquillement notre demi-million de recettes ; on passa l'éponge sur le socle qui supportait la belle ressemblance de Voltaire, et ce grand homme n'eut pas d'autre aventure jusqu'à l'époque où l'on s'avisait d'affubler sa tête

caduque du bonnet rouge de la terreur, image parfaite de la Melpomène d'alors.

(Mémoires de FLEURY.)

## Théâtres.



Dieu soit loué ! Grisi, la charmante Grisi n'est pas morte. Le fer, ou plutôt le plomb n'a pas tranché ses jours, comme on dit en style mythologique. Un jeune homme mystique et exalté s'est précipité vers elle, à une répétition, avec des gestes et des cris menaçans ; heureusement M. Robert et son oncle se jetèrent sur l'illuminé, et sauvèrent la cantatrice. Depuis ce temps, les dilettanti font queue à la porte des ITALIENS pour savoir si la prima dona est remise de sa scène dramatique. Dieu merci ! le public a pu et pourra encore l'applaudir, ainsi qu'elle-même, dans sa loge, a dernièrement applaudi M<sup>me</sup> Albertazzi et Assaadri, dans les *Capulet et les Montaigu*, dont la reprise a eu beaucoup de succès.

À l'OPÉRA, incessamment la *Saint-Barthélemy* qui portera le nom de *Léonore*.

Les théâtres secondaires ont tous donné signe de vie depuis notre dernière communication à nos abonnés. Le VAUDEVILLE a livré, dans *M. et Madame Gatochard*, Arnal à toutes les passions de la jalousie. Arnal jaloux ! vous savez déjà, lecteur, combien un jaloux est drôle : mais Arnal jugez ce qu'il ajoutera au comique de la passion ! Arnal donc croit que le roi de France Louis quatorzième du nom, en veut à sa femme : c'est très orgueilleux, mais l'orgueil se niche partout. De là les tourmens, les terreurs du brave jardinier. Suivez-le dans ses tortures, et plaignez-le si vous pouvez ; pour nous, nous n'aurons pas ce courage, et nous nous contenterons du rire, qui vaut bien, je crois, pour le Vaudeville la terreur des tragédies antiques, et lui rapportera davantage.

Un pas, deux pas : nous voici aux FRANÇAIS, où rien de nouveau ne se prépare, mais où les anciens succès semblent rajeunir. — Tout à côté, un souvenir, un hommage au bon, au spirituel, au sublime chansonnier Désaugiers, ranimé par l'esprit et la verve de Théaulon et de Courey, tous les deux amis et cœurs dignes de lui, est venu faire applaudir ses bonnes actions, sur ce même théâtre où l'on applaudit les chansons de Béranger.

Figurez-vous Dejaret jouant avec sa verve et son aplomb accoutumé, Cadet Buteux, Margot, le fiancé Vaurien ; et, à côté d'elle, Levassor, la

suivant comme son escorte habituelle de rire et de gaieté ; Sainville, ressemblant à Désaugiers et chantant avec son goût distingue les délicieux couplets de son Sosie : tout cela vous formera un spectacle des plus attrayans. Là, pas d'opinion qui divise le public sur Désaugiers mort et Béranger immortel. M. Dormeuil, savant directeur, sait rallier tous les spectateurs sous le drapeau véritablement français : l'esprit et la bonne plaisanterie.

Maintenant suivons la rue Vivienne, et arrivons aux Panoramas. *M. Bonhomme* vous rappellera quelques scènes du *Légataire Universel*, et certaine lèthargie, dont il semble que vous devez vous souvenir, pourrait bien être pour quelque chose dans le fond de cet ouvrage. Mais vertueux et bienfaiteur, Bonhomme expie bientôt sa ressemblance avec cet effronté de Regnard par l'exercice des plus nobles facultés de l'homme, je veux dire la bonté, la bienfaisance, la générosité, la charité et la longanimité. Si ces vertus ne suffisent pas pour faire un vaudeville, je vous dirai que vous êtes bien sévère pour les VARIÉTÉS, et pour satisfaire votre exigence en fait de vertus, je vous conduirai à la Gaité, où vous aurez de quoi vous attendrir en morale et en échafaudage.

À la GAITÉ donc, il y a un jeune ingénieur des mines qui a reçu, ou à peu près, un soufflet d'un officier de lanciers, à ce que je crois ; il aurait bonne envie de se battre, mais le salut de ses ouvriers le retient, et il remet à une autre jour l'affaire inévitable. Pendant ce temps là, l'officier, qui a assisté à la bataille de Waterloo, revient chercher l'ingénieur dans sa mine, et il s'égare dans les détours ; l'éboulement arrive ; l'officier est *enfoncé*, le mot y est ; mais l'ingénieur le sauve, et vous concevez s'il y a lieu de se battre après une telle preuve de courage et de générosité. Malgré toute notre bonne volonté, nous ne pouvons louer que faiblement cette œuvre, qui nous reporte aux temps où le Cirque Olympique était au faubourg du Temple. Jemma a consacré son talent à soutenir un rôle qui nous semble faux et maladroit. La décoration du 2<sup>e</sup> acte, qui produirait beaucoup d'effet si elle était mieux éclairée, a le défaut de rappeler celle qui, il y a deux mois, paraissait dans les *Mineurs*, chez Franconi.

Ce n'est pas encore cette pièce qui fera la fortune de M. Bernard-Léon ; mais elle fera attendre patiemment un meilleur ouvrage. M. Duveyrier, l'auteur, jadis saint-simonien, a fait un rôle de femme *libre* qui prend beaucoup trop de *libertés* pour un théâtre aussi chaste que la Gaité.

Parlez-moi au moins de l'AMBIGU. *Le Fils du Bravo* est une excellente bouffonnerie, une déli-



cieuse parodie des mélodrames, fort bien jouée par Francisque jeune, Constant et mademoiselle Maria. Avec *Montreuil* et la *Folle*, cette pièce forme le spectacle le plus attrayant peut-être de Paris, et justifie la vogue obstinée qui s'attache au théâtre de M. de Cès Campene.

La *Porte-Saint-Antoine* donne aussi des ouvrages fort gaîs et fort amusans. Ce petit théâtre, qui marche avec succès, est très utile au quartier, et jette dans le Marais un mouvement plein d'utilité pour la sûreté, le plaisir et le commerce.

### CHARADE.



Le monde était créé; tout naissait à la fois;  
 Les arbres, les troupeaux, les fleuves et les bois  
 D'un spectacle sublime animaient la nature;  
 Le soleil était chaud, et chaque creature  
 Pour bénir le Seigneur empruntait une voix.  
 Tandis que, séparé de sa belle compagne,  
 Adam, silencieux, errait par la campagne,  
 Celle-ci, s'égarant dans les bosquets d'Eden,  
 Près d'un arbre, ornement du céleste jardin,  
 Vît un bel animal, qui de la voix d'un homme  
 Lui parlant et flattant sa folle vanité,  
 A son goût, par l'orgueil, par les sens irrités,  
 De l'arbre défendu vint offrir une pomme.  
 L'infortunée, hélas! trop long-temps l'entendit,  
 Avec sa race entière en un jour se perdit,  
 Et c'est de là que vint sur la terre engourdie  
 La douleur, le chagrin, l'affreuse maladie,  
 Et le cortège alléux qui, comme un lourd far-  
 [deau,  
 Poursuit l'humanité jusque dans son tombeau.  
 Or, sachez-vous, lecteur, ce qu'en cette occurrence,  
 Pour prix du but offert à sa jeune ignorance,  
 Gagna le grand' maman de l'univers entier?  
 Ta grand' maman, lecteur, te légua mon pro-  
 [mier;  
 Elle a péché : son Dieu, refusant toute grâce,

Du paradis terrestre à tout jamais la chassa,  
 Et son époux, suivant son destin malheureux,  
 La suit, le cœur contrit et des pleurs dans les  
 [yeux.  
 Bientôt quelques enfans, doux objets pleins de  
 [charmes,  
 Par leurs tendres soins vinrent secher leurs lar-  
 [mes,  
 Et le chagrin amer allait s'affaiblissant  
 En voyant près d'Abel son frère grandissant;  
 Mais bientôt une atroce et sombre fureur  
 Entre les deux rivaux sema la jalousie,  
 Et l'innocent Abel mourut assassine  
 Sous les coups qu'à son front porta son frère aîné.  
 Son corps défiguré s'endormit solitaire  
 Parmi le sang versé qui vint rougir la terre.  
 Sa mère le trouva, caché par son second,  
 Qui sous un ciel d'azur, germait d'un sol fécond.  
 Maintenant laissons là ces antiques histoires;  
 Revenons au pays riche de tant de gloires,  
 La France, où, sous les pas, croissent de toutes  
 [parts  
 La palme de la guerre et la palme des arts.  
 La langue était inerte, et, de grec parsemée,  
 Mêlait sa prosodie aride, déformée  
 A celle qui jadis, sur un ton gracieux,  
 Célébraît les héros, et les rois, et les dieux;  
 Mais ce langage lourd, dans sa longue cadence,  
 Marchait péniblement près de sa décadence,  
 Quand un homme parut, qui, d'un doigt assuré,  
 Renouela son rythme à jamais mesuré,  
 Et, se débarrassant de l'esclavage antique,  
 Comença par lui seul notre ère poétique;  
 Celui-là, c'est mon tout; quant à son nom, lec-  
 [teur,  
 Tu ne le sauras pas; mais, dans plus d'un auteur,  
 En termes glorieux, tu verras son éloge,  
 Et pour peu qu'avec soin ta mémoire interroge  
 Tous les vers échappés au chantre du Lutrin,  
 Tu pourras le trouver en tête d'un quatrain.

A. B. D.

A MARSEILLE, chez M. H. BONNAUD, coiffeur, rue de l'Arbre.

A BRUXELLES, chez L. FISCO, éditeur, rue des Chapeliers, n° 2.

A GENÈVE, chez M. BOREL, pour les Cantons de Genève et de Vaud.

A LA HAYE, pour toute la Hollande, chez M. BACKBES, 216, rue Denneweg.

# LE FOLLET,

COURRIER DES SALONS,

JOURNAL DES MODES,

Boulevard Saint-Martin, 61.

A Lyon, chez M. Mégevand, rue Dubois, seul bureau central de nos Journaux pour l'Italie, la Suisse et tous les départemens méridionaux de la France.

LADY'S MAGAZINE AND MUZEUM.

(Jules de Carrière)

## MODES.

A M<sup>me</sup> de M....



Cette semaine, ma chère Anna, a été consacrée au plaisir et au repos; les modes sont restées abandonnées pour les folies des jours gras et les indispositions qui en sont la conséquence. Ajoutez à cela que le temps semble conspirer contre nos santés; après les trois plus belles journées de printemps, nous sommes maintenant enfoncés dans la neige comme au cœur de l'hiver. On annonce cependant encore beaucoup de bals pour la semaine prochaine, et les bals travestis, qui ont été rares dans la haute société pendant les jours officiels du carnaval, sont annoncés pour les premiers temps du Carême.

J'ai remarqué quelques nouveautés; je

vous en ferai part : d'abord je vous dirai que l'Opéra et les Italiens ayant donné plusieurs représentations *extraordinaires*, force a été de faire quelques toilettes. Les petits bords et les bonnets sont toujours en grande faveur. J'ai remarqué une toque en velours, à *la Stuart*: cette coiffure, élevée de chaque côté, s'abaisse sur le front, et sied merveilleusement au visage; le dessus est orné de deux plumes nouées de paon, qui retombent gracieusement à gauche; de chaque côté, sous la passe, il y a un bouquet de roses rosées. J'ai su que cette coiffure, fort coquette, sortait des magasins de M<sup>me</sup> *Lansle-Dubois*, 92, rue Richelieu; elle fait honneur à son bon goût.

J'ai vu aussi quelques bonnets surmontés de plumes; mais je les remarquais

comme des modes hasardées; ils m'ont semblé délicieux, et peut-être en verra-t-on beaucoup d'ici à quelques jours.

Une coiffure, dite à *l'Isabey*, m'a semblée artistique; j'essaierai de vous l'expliquer: c'était une très grande pièce de tulle, qui ne formait, à vrai dire, ni turban ni bonnet, mais qui faisait une coiffure *chiffonnée* enveloppant un gracieux diadème de roses, dont quelques boutons perçaient le tulle; derrière, le tulle descendait sur les épaules, et formait un ample voile dont la femme pouvait s'envelopper. Cette coiffure n'est pas une mode, c'est une création insaisissable que l'on peut admirer, mais que l'on ne saurait décrire dans tous ses détails.

On prépare pour Longchamps des chapeaux à passes évasées, enveloppant le menton; on parle de bayolets *immenses*. Je n'aime pas ces coiffures qui vous entrent, mais *la mode* le veut; il faudra bien lui obéir.

La paix est faite; la plus parfaite union règne entre les nuances les plus discordantes: rose et rouge, jaune et vert, bleu et rose s'accordent maintenant à ravir; c'est encore là un des pouvoirs de *la mode*, d'allier les nuances les plus diverses et les plus ennemies.

En attendant, les manches plates font fureur au bal, et on en prépare aussi pour Longchamps chez M<sup>mes</sup> *Heute-Larcher*, *Camille*, *Mouton* et autres célébrités; celles dont j'ai vu les modèles ne seront pas précisément plates et d'une venue; il y aurait mauvais goût à se prêter à cette transition, mais elles font peu de volume et sont gracieuses à l'œil.

Les jupes ne perdent nullement de leur ampleur ni de leur longueur.

Les étoffes que l'on emploiera sont encore un mystère; mais je vais aller chez *Gagelin*, et je pénétrerai ses secrets; vous les connaîtrez bientôt, ma chère amie, et j'espère que vous m'en saurez gré.

Les bonnets de lingerie pour le printemps ne sont pas encore connus; mais chez Madame *Payan*, de la rue Vivienne, j'ai aperçu diverses formes qui ont beaucoup d'analogie avec les bonnets en blonde de cet hiver. Vu la diminution des manches, les pélerines et canezoues seront beaucoup moins grands. Les broderies imitant la dentelle gothique auront du succès.

Je vous parle de cela avec beaucoup de certitude, car vous savez, Anna, que les idées de M<sup>me</sup> *Payan* commandent à la mode.

Au revoir, ma chère amie; je braverai les giboulées pour savoir tout ce qui se fait. Joignez vos prières aux miennes pour qu'il fasse beau pour Longchamps, car on nous promet de grands frais de toilette pour ces trois jours.

Votre amie. HENRIETTE D'A\*\*\*.

### LES INCAS A VALENCIENNES.

La charité nous conduit.  
(Devise des Incas.)

Je ne vais parler que d'une mascarade d'origine assez récente, qui, à cinquante lieues de la capitale, parcourt une fois par an les rues d'une petite ville de Flandre, comme l'appellent encore les Parisiens. Cependant rien de plus digne de durée que cette institution toute fraîche de jeunesse, rien de plus éminemment philanthropique que la pensée qui a présidé à cette œuvre d'un temps de folie. Ici le peuple s'est créé une fête que Naples et Venise envieraient, une fête dont le luxe surpasse les pompes les plus aristocratiques, dont le noble but sanctifie tout ce que la cérémonie a en soi de plus mondain, et l'époque de plus frivole.

Il faut savoir qu'en Flandre il n'est pas

de bon carnaval sans un joyeux mercredi des cendres, pas plus que de bonne fête sans lendemain. Ce mercredi est, pour le peuple, comme le lundi obligé d'un long dimanche. Ce jour là on enterre le carnaval en grande pompe, sous la figure d'un homme dont la bonne chère a énormément distendu l'abdomen, et qui est censé n'avoir pu soutenir un instant la vue du carême.

PANÇA (c'est le nom du personnage que l'on enterre) est ainsi à lui seul le résumé le plus substantiel de la mythologie flamande; c'est le symbole, le mythe et, pour ainsi dire, l'individualité du Flamand lui-même. Pança appartient en propre à la Flandre; il est épicurien, joyeux et gastronome. Quand l'immortalité ne lui serait pas due à tous ces titres, elle ne peut lui manquer dans un pays où l'on crie le jour même qu'on l'enterre: *Pança est mort, vive Pança!*

L'apparition, la marche et l'enterrement de ce personnage populaire sont attendus dans la soirée du mercredi des cendres comme un événement extraordinaire. Tout à coup les sons d'une musique guerrière, les pas retentissans des chevaux, le bruit des chars annoncent l'arrivée des *Incas*. A la lueur inopinée de mille torches, que portent des gardes habillés de de blanc, on distingue tour à tour un char de Sauvages vêtus de feuilles; puis, sur un autre, une pyramide de jeunes hommes groupés à l'antique, et dont les formes pures se dessinent sous leurs vêtemens couleur de chair; plus loin un cercle de jeunes prêtresses du soleil, au milieu desquels, debout et comme les protégéaut, s'élève un grand-prêtre en long habit de lin; à la suite, un char de grands dignitaires couverts de riches parures et de bijoux étincelans; enfin des Grecs, des Romains, des Chinois, des Persans, des Africains, des ambassadeurs de toutes les nations; partout les costumes les plus éclatans, mais aussi les plus fidèles, unis-

sant tout ce que l'Orient a de plus somptueux à tout ce que le Nord a de plus sauvage, ce que l'antiquité a de plus pur à ce que nos temps modernes ont de plus lèché.

L'immense foule de falots qui escorte la marche serpente en spirale à travers la foule; c'est alors qu'apparaissent la fraîcheur, l'éclat des costumes et l'ordre admirable du cortège. Ecoutez ces airs au refrain populaire, répétés par quatre ou cinq corps de musique marchant au milieu de la longue suite des chars; voyez cette lumière douteuse à toutes les croisées ouvertes, ces cafés illuminés et regorgeant de curieux; comptez ce nombre infini de lanternes que des porteurs vont promenant au niveau des balcons chargés de dames, qui forment comme une ceinture mouvante autour de la place publique; puis vous avez une idée de ce merveilleux et bizarre ensemble, dont l'empreinte poétique et lugubre, joyeuse et fantastique, rappelle la plume d'Hoffmann ou le pinceau d'Holbein.

Le corps de *Pança*, nouveau phénix, est réduit en cendres pour revivre au retour du même temps de folie. Un feu d'artifice termine la fête, et pendant qu'une pluie de feu vient éclairer un millier de têtes humaines qui couvrent, comme d'une mosaïque vivante et animée, tout le pavé de la place publique, on voit l'élite des *Incas*, agenouillée en cercle au milieu des feux d'un immense soleil d'artifice, simuler une adoration à l'astre qui fut le Dieu du Pérou.

La magnificence des costumes, la variété des déguisemens ne sont qu'un appât attrayant offert à la curiosité par les philantropiques *Incas*; sous la livrée de la folie, *la charité les conduit*, selon la simple inscription qu'on lit en lettres de feu sur un simple transparent qui précède leur marche.

Le zèle de cette charité les anime: *Union et plaisir, joie et humanité* sont les

seules devises qu'ils avouent, et qu'on voit reproduites de mille manières sur les lanternes colorées, véritables drapeaux de cette pacifique armée.

De nombreux quêteurs, pendant toute la durée de la cérémonie, sillonnent les rues, harcèlent la foule, envahissent les lieux publics et les cercles, vont ramasser le sou du campagnard sur le pavé de la place, et chercher l'aumône du riche jusqu'au haut des balcons. La moisson est souvent abondante.

Et qui ne croirait, à tant de magnificence, à tant d'éclat et d'ordre, que cette fête nocturne est organisée par les plus riches familles de la ville? Mais non, c'est la classe moyenne, celle des travailleurs, qui a inventé cette fête à laquelle elle est si digne de présider. Ces rois, ces ambassadeurs, ces *Incas* sont d'estimables artisans, des maîtres ouvriers, des ouvriers eux-mêmes, chez lesquels on trouve souvent plus de charité pratique que parmi nos philanthropes dont les paroles attendent encore les œuvres. Honneur à la *Société des Incas!* à ces hommes qui appliquent si bien leur temps, leur peine, leur industrie à la charité! Eux seuls ont tracé les dessins de leurs costumes, réglé l'ordre de leur marche, décoré leurs chars, peint leurs transparens, écrit leurs devises; tandis que leurs femmes, filles et sœurs ont drapé leurs robes, contourné leurs turbans, arrangé leurs couronnes. Les travaux de jour, les veilles même n'ont coûté ni aux uns ni aux autres pour donner plus d'éclat à cette fête; leur zèle, leur temps, pour eux si précieux, n'ont pas suffi: ils ont à l'envi contribué de leur bourse à ces pénibles et nombreux préparatifs, qui ne doivent pourtant briller qu'une soirée, mais qui leur méritent auprès des pauvres une moisson de bénédictions.

La mascarade des *Incas* ne se composait dans l'origine que d'individus portant les costumes des anciens habitans du Pé-

ron. Il ne faut cependant pas croire pour cela que cette mascarade remonte au règne de Charles-Quint, qui réunissait sous son sceptre les Flamands et les Péruviens. L'institution des *Incas*, à Valenciennes, ne remonte pas à beaucoup près aussi loin. Elle ne date que de 1823, époque à laquelle elle succéda à une autre mascarade beaucoup moins brillante, celle de *Binbin*. Alors, on voulut adopter des costumes plus éclatans et plus pittoresques, et l'on se décida pour celui des *Incas*; voilà tout ce qu'il y a de péruvien dans cette origine.

Plus tard on songea, pour rendre cette marche plus brillante, à recruter dans les cinq parties du monde ce que chacune d'elles pouvait offrir de plus riche et de plus pittoresque; c'est ainsi qu'on vit se joindre les Nègres et les Chinois, les Sauvages et les Européens; l'antiquité même fut mise à contribution, et les Grecs et les Romains firent leur jonction avec les habitans du Nouveau-Monde.

Quant à la Mascarade de *Binbin*, elle datait à Valenciennes de 1818; mais elle ne fut jamais qu'une imitation de la grotesque parade de *Gayant*, qui figure encore tous les ans à la fête patronale de Douai. *Binbin* est le dernier rejeton de *Gayant*: c'était un poupon d'osier, d'une vingtaine de pieds de hauteur, qu'on promenait en plein jour dans les rues.

On raconte que c'est aux musiciens de la garde nationale de Valenciennes que *Binbin* est redevable du droit de cité dans cette ville, et que l'idée seule de ridiculiser les Douaisiens, dont ils croyaient avoir à se plaindre, avait donné naissance à cette première mascarade, dans laquelle on faisait aussi une quête au profit des pauvres et des prisonniers.

Aujourd'hui la *Marche des Incas* n'a rien de commun avec ces premières tentatives imparfaites; elle commence à être appréciée dans toute la France, par le grand nombre de curieux et d'étrangers



qui se rendent à Valenciennes pour la voir ; une foule immense y afflue de vingt à trente lieues à la ronde. Il ne manque plus aucun genre de gloire à la *Société des Incas* : elle a déjà obtenu les honneurs de la parodie à Cambrai.

#### UN BULLETIN DE LA GRANDE-ARMÉE.

On criait dans toutes les rues de Paris : « Voilà le *Bulletin de la Grande-Armée* ! Demandez, messieurs et dames, le bulletin de la prise de Moscou par Sa Majesté l'empereur et roi Napoléon I<sup>er</sup> ! voilà le bulletin ! demandez le bulletin. »

A l'heure où l'on sort des théâtres, où la journée finit dans les magasins pour la grisette, où les rues sont pleines de fillettes avec amant ou panier au bras, quelquefois avec tous les deux, une jeune fille, grande et brune, à la taille svelte, marchait le long des trottoirs de la rue S<sup>t</sup>-Honoré.

Lorsqu'elle passait devant les boutiques éclairées, on pouvait lire sur ses traits un profond désespoir, une douleur poignante que trahissaient la préoccupation de sa marche et son regard éfaré.

Arrivée devant une porte cochère, elle souleva le lourd marteau, puis repoussa la porte au visage d'une espèce de fat, aux galans propos duquel elle n'avait pas fait attention depuis un quart d'heure qu'il la suivait.

Elle monta les cinq étages qui conduisaient à sa modeste mansarde, poussa légèrement la porte, et tomba presque inanimée dans un vieux fauteuil.

Elle rêva long-temps ; puis, comme si une soudaine inspiration venait de lui arriver d'en haut, elle alluma la mèche déliée d'une petite lampe, et tirant de sa poche un *Bulletin de la Grande-Armée*, elle relut les noms de toutes les victimes

de cette guerre désastreuse, et se mit à sanglotter.

Passant ensuite sa main sur son front, elle l'abaissa sur ses yeux, dont elle essuya les cils mouillés de pleurs, et marcha à la porte qu'elle ferma avec un meuble.

Puis, avec une joie bizarre, elle tirailla l'un après l'autre les tiroirs de sa commode, en retira quelques robes, et choisit pour se parer une légère robe de gaze, qui lui avait servi plus d'une fois dans des jours de fête.

Sa toilette ne fut pas longue, car elle était pressée d'en finir ; mais, par un de ces caprices de femme qu'on ne saurait expliquer, elle s'approcha de sa petite glace pour admirer encore une fois ses beaux cheveux, ses yeux noirs avec leurs longs cils, son teint dont la blancheur éblouissante ne le cédait en rien à celle du voile de tulle qui s'abaissait d'un côté sur son front.

Quand son miroir lui eût dit qu'elle était belle encore, un sourire de regret passa légèrement sur ses lèvres. Elle se prosterna ensuite devant un crucifix placé au chevet de son lit, et pria quelques instans avec ferveur.

Sa prière terminée, elle prit un mouchoir, changea son lit de place, et monta sur son vieux fauteuil pour pouvoir atteindre l'anneau où aurait passé la flèche, si elle avait eu des rideaux.

Le bruit d'un meuble renversé réveilla une voisine qui s'était endormie bien long-temps avant le retour de la jeune fille ; elle prêta l'oreille, et n'entendit, après quelques coups frappés à la cloison, qu'un bruit de râle.

Elle se leva alors, et vint regarder à travers les ais mal joints de la porte : au-dessus du fauteuil renversé, le corps de la jeune fille se balançait, suspendu au plafond par son mouchoir, qui lui serrait et la gorge et la main ; sa figure était violette, ses yeux jetés hors de leurs orbites, et sa langue saignante entre ses dents.

Le charbon, cet opium des grisettes et des amans malheureux, n'était point encore à la mode.

Le meuble placé devant la porte céda aux efforts de la bonne voisine; elle coupa le mouchoir, qui laissa tomber la jeune fille dans ses bras; mais lorsqu'elle mit la main sur son cœur, elle s'écria douloureusement :

« Morte ! »

Puis jetant un regard sur le *Bulletin de la Grande-Armée*, encore tout mouillé de pleurs, elle ajouta :

« Pauvre enfant ! morte d'amour ! »

VICTOR.

### UN DÉLASSEMENT DE BORD.



Par une de ces belles journées de calme si communes dans les régions alizées, je m'amusais, avec quelques passagères que mon navire portait aux Antilles, à regarder nager et voler tour à tour, des bandes de *poissons-volans* qui s'ébattaient autour de la corvette.

Ces pauvres petits habitans de l'Océan sont, comme on sait, les éternelles victimes des poissons et des oiseaux. Quand ils nagent, les thons, les bonites, les dorades s'acharnent à leur poursuite, et font à peine bouchée de leur corps. Quand ils volent, ce sont les alcyons, les sataniques, les frégates qui s'abattent sur eux et les croquent. Aussi nageaient-ils et voguaient-ils à leur guise ce soir là, car nul gros poisson ne se montrait dans ces parages, et les oiseaux marins ne paraissaient dans l'éloignement que des points imperceptibles.

Nous leur lancions des débris de cuisine sur lesquels les petits affamés se jetaient à cœur joie. Il s'en trouvait un, parmi la bande la plus compacte, que j'aurais bien désiré pouvoir prendre; jamais je n'avais vu si gros poisson volant : celui-là excé-

dait peut-être dix-huit pouces. Une des dames partageait mon envie : elle devait le manger.

Je demandai une ligne à un pilotin. Quand l'hameçon fut bien recouvert de lard, je balançai mon appât à la surface de l'eau.

Plusieurs fois de petits poissons s'étaient présentés pour mordre; mais j'avais toujours subitement retiré ma ligne jusqu'à ce que celui que je convoitais s'y présentât... Il y vint enfin.

D'abord il rôda autour en flairant le lard, ni plus ni moins qu'un requin véritable; puis il parut se décider, et, sans les folies de la passagère, qui agitait la ligne mal à propos, depuis long-temps, je l'aurais eu. Tout le monde regardait; un plaisant avait dit au cuisinier de mettre la poêle sur le feu; on sentait le beurre qui craquait sur la flamme... J'étais haletant.

— Des dorades! cria-t-on sur l'arrière.

— Des oiseaux! cria-t-on sur l'avant!

J'eus peur.

Les officiers s'armèrent aussitôt de grosses lignes; les passagers amorcèrent leurs fusils.

Toujours minutieusement occupé de mon poisson-volant, je ne bougeais pas : le bras tendu, l'attitude inquiète, je ne le quittais pas des yeux. Ma passagère était également émue au dernier point.

Il commençait à y avoir désorganisation et tumulte parmi mes petits poissons; l'éveil avait peut-être été donné : ils s'éclaircissaient à vue d'œil. Mon gros restait seul avec l'arrière-garde.

Je m'appliquai bien, et recommençai mes séductions en balançant adroitement mon lard à quelques pouces de la surface.

Tout à coup ce cher objet de mes vifs desirs sembla bravement résolu à mordre. J'avais tellement peur des gros poissons et des oiseaux que j'en voyais la mer toute argentée et le ciel tout obscurci. Le beurre brûlait. Je fis un dernier essai en battant

l'eau de mon appât et le soulevant alternativement Cela me réussit; mon gros poisson-volant s'élançait en déterminé...

Un maudit satanic déboucha de la hanche du navire, où il faisait sans doute le quart, et me goba la moitié de mon poisson, qui venait tout juste de mordre... La ligne se rompit, et le reste, la queue du pauvre petit affamé, retomba dans l'eau, sur le passage d'une grosse dorade qui en fit son affaire.

On me hua à toute outrance. J'allais m'aller concher quand un coup de fusil partit de l'arrière, et qu'à l'avant un matelot mit à bord sa ligne avec une dorade.

Le canot ramassa le satanic, tué raide par une balle. Le cuisinier ouvrit le ventre de la dorade; le passager fendit son oiseau. Je trouvai d'un côté la tête, chez l'autre la queue de mon poisson-volant, auquel, tout examen fait, il ne manquait rien. Le beurre servit; seulement ce ne fut pas du beurre roux, mais du beurre noir.

Jules LECOMTE.

### Histoire-Logogriphe.

Ecoutez, mes amis; je vais vous raconter  
 Certaine aventure étonnante  
 Qui pourra vous épouvanter;  
 Elle est encore palpitante,  
 Et ce fracas, terrible à faire, dans leurs draps,  
 Frémir les femmes les moins tendres,  
 Est arrivé le Mardi-Gras,  
 Veille du Mercredi des Cendres.  
 Mon tout, le long des boulevardiers,  
 Au milieu des braves, des rires, des malices,  
 Passait, essayant les brocards  
 Des gamins, des vieillards, des acteurs, des ac-  
 [trices,  
 Tandis que des municipaux  
 La patrouille tutélaire  
 Poussait, contre les murs des marchands en colère,  
 Le peuple se ruant ainsi que des troupeaux;  
 Mon tout enfin, lassé de sa course pénible,  
 Avise un cabaret, où, sans être devin,  
 L'homme, le moins en esprit susceptible,

Jugea qu'on trouverait du repos et du vin.

Maintenant devinez pour savoir mon histoire.

D'abord, en me décomposant,

Cherchez ce que long-temps ils restèrent à boire,

De quel nous s'appelait chaque homme alors pré-

[sent,

De quel nouvel exploit ils chantèrent la gloire,

Ce que dans la voiture ils étaient en courant,

Et ce que dans la chambre ils furent en entrant,

Quelle fameuse actrice en buvant ils vantèrent,

De quel vieux bourguemestre, au théâtre connu,

Le triomphe ils se rappelèrent;

Quel roman un d'entre eux se vantait d'avoir lu;

Quel endroit, dangereux au marin qui le tente,

Un d'eux avait doublé pendant une tourmente;

Ce qu'il avait fallu pour sauver du trépas

Les hôtes du vaisseau dégarni de ses mats;

De quel auteur, terrible à la pudeur modeste,

Ils citèrent tout haut plus d'une phrase leste;

De quel moine fameux tous nos gens à la fois

Prétendirent pouvoir imiter les exploits,

Et quel est cet endroit secret où se retire

Celui que la beauté, tyran desputes, attire.

Tout allait bien. Soudain des plaintes et des cris

Ont frappé de terreur les spectateurs surpris;

La garde accourt nombreuse; on entr'ouvre une

[porte;

On voit passer mourant un homme qu'on emporte,

Et qu'on mène, en pleurant sur son destin fatal,

Pour y rester peut-être, au prochain hôpital.

Or, si vous désirez savoir cette aventure,

Mettez-vous, cher lecteur, l'esprit à la torture;

Devinez devant eux ce qui passa soudain

En robe de velours, en masque de satin;

Devinez quel nom juif désignait cette belle;

De quel mot insolent, par le Christ défendu,

L'un de nos convives appelle

Son ami, de son ton surpris et confondu;

Ce qui soudain en lui palpita de colère;

Ce que de ce spectacle horrible, atrabilaire,

Eût pu faire à l'instant Dumas, Lavigne, Hugo;

Ce que prit l'offensé, saisi d'un vertigo;

Auprès de quoi pendait cet objet redoutable,

Et ce qui composait sa trempe inébréchable.

Quand vous aurez cherché, deviné tout cela,

Vous saurez qu'il reçut un grand coup à la tête,

Dont il mourut. Après, si vous n'êtes pas bête,

Vous direz : c'est ceci; j'ai deviné... voilà!

## Annonces.

**SIROP ET PÂTE DE NAFÉ d'ARABIE**

Prix : 1 fr. 25 c. la boîte de Pâte.

Prix : 2 fr. la bouteille de Sirop.

PECTORAUX approuvés par brevet, un rapport fait à la Faculté de Médecine et plus de cinquante certificats des plus célèbres médecins, pour guérir les Rhumes, Catarrhes, As-

thimes, Coqueluches, Toux, Enrouemens et autres maladies de la poitrine et de l'estomac.

Chez DELANGRENIER, 26, rue Richelieu, et 19, rue de la Monnaie, à PARIS.

Où l'on trouve aussi le

**RACAHOUT DES ARABES**

Aliment approuvé pour les convalescens, les dames, les enfans, les vieillards et les personnes délicates.

**CHOCOLAT AU LAIT D'AMANDE**

De **BOUTRON-ROUSSELLE**, 27, Boulevard Poissonnière,  
Près le Bazar de l'Industrie, à PARIS.

Dix années de succès constatés par un grand nombre de médecins, recommandent suffisamment cet excellent Chocolat, qui convient surtout aux tempéramens échauffés, et réussit dans les

cas d'irritation de poitrine et d'estomac. Dans les convalescences de gastrites, il devient un aliment doux et d'une facile digestion. Dépôt, à PARIS, 12, rue du Petit-Bourbon-Saint-Sulpice.

**PAR UN PROCÉDÉ NOUVEAU  
ET EN UNE SEULE SÉANCE,**

M. DÉSIRABODE, chirurgien-dentiste, pose des pièces artificielles, depuis une jusqu'à six dents, dont il garantit la durée et la solidité pendant dix années consécutives, s'engageant par écrit à remédier gratuitement, s'il survient quelque réparation à y faire pendant ce laps de temps. Cette garantie ne s'étend qu'aux six dents de la mâchoire supérieure, les autres ne pouvant être fixées que par les procédés ordinaires.

Il demeure au Palais-Royal, galerie de Valois, 152, au 2<sup>e</sup>.



LEMONNIER, breveté, dessinateur en cheveux de la Reine, membre de l'Académie de l'Industrie, vient d'inventer plusieurs genres d'ouvrages, palmes, boucles, chiffres dans leur état naturel, ni mouillés, ni gommés. Il tient une grande fabrique de Tresses perfectionnées par des moyens mécaniques. 15, rue du Coq-S<sup>t</sup>-Honoré.



Actuellement, rue Mazarine, 48, au 1<sup>er</sup>, en face celle Guénégaud, Verres-Conserves de la vue, à surface de cylindre, de CHAMBLANT, connus pour leur supériorité constatée par 25 ans d'expérience.

**FONDS DE MODES A VENDRE,**

*A Saint-Lô, chef-lieu du département de la Manche.*

Ce fonds est très bien achalandé et le plus considérable de l'endroit. Il y a sept années de bail à courir.

S'adresser, franco à M. Lemaricy, à Saint-Lô.

# LE FOLLET,

COURRIER DES SALONS,

JOURNAL DES MODES,

Boulevard Saint-Martin, 61.

A LYON, chez M. Mégevend, rue Dubois, seul bureau central de nos Journaux pour l'Italie, la Suisse et tous les départemens méridionaux de la France.

LADY'S MAGAZINE AND MUZEUM.

*(Source: Le Follet)*

## MODES.

A M<sup>me</sup> de M.....



Ainsi que je vous l'avais promis, ma chère amie, je me suis informée des préparatifs qui se font pour Lonchamps, car c'est là que tendent maintenant tous les soins des *artistes* parisiens. J'ai vu, chez *Gagelin*, quelques étoffes qui m'ont paru fort souples et bien disposées, plusieurs pékins, entre autres; puis aussi des écharpes de cachemire rouge, à dessins turcs, d'un goût exquis; vous ne sauriez rien imaginer de plus riche en couleurs, de plus pur en dessin que les jolis minarets qui y sont dessinés et qui en font l'ornement.

On fait aussi, chez *Violard*, rue de

Choiseul, des préparatifs dont j'augure bien. J'y ai vu une *écharpe-faïlle*, en cachemire blanc, bordée de dentelle cachemire; cela produisait un fort bel effet. Les blondes ont toutes des dessins de dentelles, et la dentelle se portera beaucoup ce printemps.

Les rubans nouveaux ne sont encore connus de personne. Quant aux étoffes pour chapeaux ou capotes, on emploiera toujours le velours grec et le pou de soie glacé.

Je crois que les capotes froncées auront encore quelque faveur dans les premiers jours de printemps.

Le lilas, comme fleur et comme couleur, a, tous les ans, les honneurs des prémices de la mode; cette fleur nous annonce si bien les beaux jours que les mar-



chands semblent nous la présenter comme le *prologue* des modes printannières ; c'est de cette couleur (lilas) que madame *Heutte-Larcher*, notre *diva* de la couture, m'a fait préparer une toilette pour Longchamps. (Vous voyez que je m'y prends à l'avance pour que vous soyez au courant tout aussi bien qu'une Parisienne.) Le corsage est montant ; trois rangs d'une garniture le coupent par le milieu ; partant d'une épaule à l'autre, chaque rang forme la pointe sur la poitrine, et vient s'arrondir un peu ample sur l'épaule ; ces garnitures sont fixées au corsage comme un revers ; les manches sont plates sur l'épaule jusqu'au milieu du bras, et c'est là que les garnitures fournissent quelque ampleur ; du milieu du bras partent six bouffans, peu gros et fixés au bras par un poignet très étroit ; la manche se termine par une petite ruche sur la main. La jupe a beaucoup d'ampleur et de longueur, et trois plis descendent en biais de chaque côté de la ceinture, au bas de la robe ; le genre des manches rappelle les riches costumes des siècles passés.

Après avoir exploité le dix-huitième siècle, nos célébrités font une marche rétrospective, et je ne mets nullement en doute que, dans quelques années, nos costumes auront repris leur ancien éclat. Je citerai, à l'appui de ce pronostic, une toilette que j'ai admirée chez *Gagelin* dans une admirable trousseau qui se prépare pour Pâques. La robe de la mariée est en pékin blanc rayé ; les manches, plates sur le bras, dans toute la longueur, sont recouvertes de bandelettes en pékin, distantes l'une de l'autre, et fixées au bras par des poignets liserés ; ces bandelettes bouffent de manière à former des crevés ; le corsage est garni d'une draperie froncée, en tulle, et enveloppé de semblables bandelettes. Ce costume produit un fort bel effet.

Les fichus à la paysanne sont en faveur

depuis quelque temps ; rien n'est plus gracieux avec des manches plates.

Les passes très évasées, les bavolets très grands, le ruban employé avec profusion, mais simplement, quelques plumes de baras, des plumes nouées de paon, voilà ce qui constitue un *coiffier* fashionable et de bonne maison.

Les capotes baissées sont des coiffures de fantaisie, mais qui sont bien portées.

Dans mes courses, j'ai visité un magasin avant son ouverture, et là, comme aux répétitions d'une pièce nouvelle, il n'y a eu qu'un petit nombre d'élus.

Transfuges de la terre classique des fleurs artificielles, les *frères Chagot* sont venus dans le quartier des *Batton, Nattier* et autres célébrités ; c'est dans la rue Richelieu, n° 81, que j'ai été priée par ces messieurs, et que j'ai vu un des plus beaux établissemens qu'il soit possible de former, et, ce qui est plus important encore, les fleurs les plus fines, les guirlandes les plus légères. Il y a vraiment de la magie dans leur travail, et celles de nos amies qui taxaient de témérité le voisinage que ces messieurs ont choisi, conviennent aujourd'hui que rien n'est plus naturel, et que si le voisinage est redoutable, ce ne sera probablement pas pour les nouveaux venus.

Les fleurs de Longchamps sont encore un secret que je ne connaîtrai que dans quelques jours, et si déjà l'on vous a donné quelques noms, gardez-vous bien d'y attacher de l'importance ; vous courriez grand risque de tomber dans une grave erreur, et vous comprendrez, Anna, ce qu'il y aurait d'amère déception à faire orner vos chapeaux de fleurs que la mode n'aurait pas sanctionnées. En attendant, les jacinthes jaunes et rosées sont fort distinguées ; on les emploie sans feuillage vert.

Agissez prudemment, et croyez-moi votre amie

HENRIETTE D'A\*\*\*.

## LA PRINCESSE ET LE PATRE.

NOUVELLE HISTORIQUE.



Tout le monde a entendu vanter la princesse de B\*\*\*, sa beauté, son esprit, car on lui trouve parfois de l'esprit, même des idées; mais comme elle a de belles épaules, on les regarde et on croit l'entendre parler; une multitude d'adorateurs l'entourne pour toutes sortes de motifs; il y en a même qui ont le désir de l'épouser: ceux-ci sont les grands; les petits n'y songent pas; ce serait trop d'honneur pour eux; ils demandent quelque chose de moins élevé, et qui a sur le mariage un avantage, c'est de n'être pas indissoluble. Ceux-là seuls ont raison pour deux causes bien différentes: la première, c'est que la princesse n'écoute personne pour le mariage, et qu'elle écoute beaucoup pour l'amour; la seconde, c'est que la princesse est mariée. Cela vous étonne, vous qui ne lui voyez pas de mari reconnu; mais je vais vous raconter son histoire, et si, après cela, vous cherchez à lui plaire, vous saurez à quoi cela peut aboutir.

Vous savez comme elle est romanesque et hasardeuse. Il y a cinq ans, elle traversait la Suisse pour rattraper un colonel qui l'avait laissée pour une actrice; elle aimait, dans sa course, à faire passer sa voiture par les chemins les plus difficiles. Un matin, ses chevaux effrayés ou mutinés reculaient, et allaient tomber, en commençant par la princesse, dans un abîme qui s'ouvrait derrière eux; la femme de chambre et le cocher avaient déjà sauté de la voiture pour n'être pas entraînés dans la chute, lorsque la roue toucha la borne qui la séparait de l'abîme. Elle regarda, et poussa un cri...

A ce cri, accourut un berger des Alpes, qui, s'appuyant à la voiture, la retint, et donna à la princesse le temps de descendre, tandis que son valet, saisissant les

chevaux par la bride, les força d'avancer, et remit la voiture en droit chemin.

La princesse, que nous nommerons Pulchérie, ce qui sera moins monotone, courut rendre grâce à son sauveur; mais, en le regardant, elle fut frappée de la beauté accomplie de ce jeune montagnard. Pleine d'émotion et de reconnaissance, elle lui offrit sa bourse, qu'il accepta sans se faire prier, puis il la salua, et partit. Il disparut en descendant la côte escarpée avec la rapidité de l'aigle, et en s'appuyant sur son bâton ferré le long des pentes si, effrayantes que l'œil se fascinait à les regarder.

Pulchérie, à la fois émue et ravie, le voyait descendre, inquiète et tremblante, et elle respira lorsqu'il eut atteint la plaine. Mais le trait puissant était dans son cœur: cette réunion de force, de beauté et de charme, qui caractérisait le jeune berger, la fixa rêveuse, à la même place, pendant une heure au moins, et ses réflexions auraient duré plus long-temps encore, si un paysan qui passait ne l'eût réveillée par son chant sauvage.

Elle s'informa du nom de son libérateur. Le paysan lui répondit qu'il s'appelait Batter, qu'il passait l'été dans son chalet et l'hiver dans la vallée, près de son père, vieux et riche métayer du canton. C'était assez. La princesse se recueillit un moment, donna congé à son valet et à sa femme de chambre, leur fixa rendez-vous à Appenzel, où elle leur commanda de l'attendre, et se fit conduire seule au chalet de Batter. Elle y arriva à l'entrée de la nuit; elle renvoya son guide et entra en demandant un asile pour la nuit. Vous savez qu'elle connaît toutes les langues d'Europe hormis la sienne.

Batter la reçut avec civilité et froideur, sans trouble et sans distraction. Elle est très belle; elle l'était encore plus alors; mais sa dignité perçait malgré elle, et imposait au montagnard un respect dont il se tira sans embarras; d'ailleurs une si

grande dame ne pouvait certes attendre de lui que du respect.

Il lui offrit un lit de feuilles sèches, qui était la couche ordinaire de sa chèvre favorite. Elle y passa la nuit tranquillement : quand je dis tranquillement, cela signifie que le jeune pâtre ne la déranger point et la quitta à la pointe du jour pour aller appeler son troupeau. Pendant qu'il faisait retentir les montagnes du bruit de ses chansons, Pulchérie, triste sur son lit grossier, pleurait sur le dédain ou du moins sur l'indifférence de son hôte ; enfin elle se leva, et, pleine de résolution, elle s'achemina vers Batter.

Si j'étais romancier, et que j'eusse besoin de faire des pages pour compléter un volume, je vous tracerais bien un tableau poétique des Alpes au lever du matin ; mais j'ai plus besoin d'aller au fait que de peindre, et je ne vous dirai de cette matinée que ce qui est nécessaire à mon histoire.

Le fracas des eaux qui tombent et qui murmurent après leur chute, les troupeaux qui mugissent, les chants et les voix des pâtres qui se joignent à ces échos, le bruit même de la nature qui s'éveille, ce mouvement de toute la création ne firent qu'augmenter l'imagination déjà frappée de la princesse. Se reportant naïvement à ces temps pastoraux où la nature seule donnait des lois, elle regretta que ces beaux jours n'eussent plus de représentants que dans les églogues ; mais quand elle revit son jeune pâtre, quand elle le vit au milieu de ses troupeaux, les dirigeant de la voix et du geste, elle crut voir Apollon chez Admète, et, malgré elle, transformée en nymphe amoureuse du dieu, elle se prit à pleurer à sa vue, s'approcha de lui, et, comme malgré elle, elle tomba aux pieds de son Apollon suisse en versant des larmes.

Qui fut bien étonné ? ce fut notre berger. Il ne savait pas quelle influence mythologique la poussait à cet acte, si extra-

ordinaire chez les modernes, lorsque la princesse, interrompant ses pleurs, lui dit avec un accent inconnu dans ces vallées :

— Je t'aime ! aime-moi !

— Vous aimer, répondit-il, c'est bien facile à dire ; mais, dans nos vallées, ça ne se fait pas ainsi : dans notre pays, un jeune homme n'aime qu'une jeune fille, et c'est toujours pour l'épouser.

— Grand Dieu ! et cette jeune fille ? . . . elle existe, n'est-ce pas ? . . . vous l'aimez ? elle vous aime ?

— Non, ma foi ! je n'ai pas encore eu le temps de m'occuper de cela ; mais sitôt la fenaison finie, je ferai un tour dans la vallée, et cela sera bientôt terminé.

Ce sang-froid, cette simplicité confondirent la grande dame : elle resta atterrée, ne trouva pas une réponse. Ne pouvant pourtant fuir le séjour de son enchanteur, elle passa quelques jours dans son châlet, sans que le pâtre changeât rien à sa manière d'agir : mêmes soins, même respect, mais aussi même indifférence. Enfin, la passion avait tellement grandi par la contrariété, que, ne pouvant contenir les palpitations de son cœur, elle aborda brusquement la question, et lui dit soudain :

— Je t'aime, et je serai ta femme, si tu veux.

Le berger parut étonné ; il garda le silence, et se mit à réfléchir.

Pendant ce temps, la princesse, tremblante devant lui, attendait son arrêt.

Il se mit à passer en revue l'équipage de Pulchérie, ses domestiques, les égards dont il l'avait vue entourée, sa richesse apparente, et, de toutes ses réflexions, il ne résulta aucune décision ; seulement, il sentait bien qu'il était aimé, car l'amour vrai, ardent a une vérité et une éloquence qu'on ne peut ni imiter ni démentir. Alors il pensa que peut-être elle parlait vrai, et un petit mouvement d'orgueil vint cajoler son âme. Il avait même déjà répondu, sans le vouloir peut-être, avec cette

adresse si commune aux gens de la campagne, car en disant qu'il n'avait pas de maîtresse en vue, il avait un peu altéré l'auguste vérité : il avait remarqué une grosse et bonne réjouie, vachère, native des environs de Zurich, et qui lui convenait parfaitement ; il n'avait pas fait de déclaration, il est vrai, mais il avait regardé, pensé.... c'était un infidèle et un roué... Où la rouerie va-t-elle se nicher ?

— Madame, lui répondit-il, après un long silence, je vous épouserai bien, si vous aviez quelque chose de vaillant ; mais une étrangère, on ne sait pas...

— Eh bien ! parle ; je suis riche, très riche ; je te donnerai autant d'or que tu voudras.

Ces offres effrayaient plus qu'elles ne rassuraient Batter ; tant de promesses lui laissaient presque entrevoir un piège. Il préférât à une si pompeuse espérance quelque chose de moins haut, mais de plus sûr.

— Mon père, continua-t-il, m'a fait jurer de n'épouser qu'une femme qui serait plus riche que moi, qui m'apporterait des terres, une ferme, par exemple comme celle-ci.

Et il lui indiquait du doigt une des plus belles métairies de la vallée.

— Je te l'achèterai, je te la donnerai avant le mariage.

— Alors, si c'est comme cela, je vais en parler à mon père.

Ces mots, dits gravement, clorent l'entretien.

La princesse acheta la ferme, car elle avait toujours son portefeuille plein de valeurs sur toutes les banques d'Europe. Batter alla consulter son père, et revint avec son consentement ; il reçut la donation de la ferme, et le mariage se conclut.

Les deux époux allèrent se fixer dans la métairie dont l'épouse avait accompagné le don de sa main... C'était un peu grossier ; mais l'amour l'habitait, et la princesse, heureuse et fière comme une hé-

roïne, se crut une déesse exilée de l'Olympe, ou Diane descendant jusqu'à Endymion

Je ne sais pas au juste le temps qu'elle passa dans cette Tempé prosaïque. Il est à croire qu'elle se livra aux douces occupations de son nouvel état, c'est-à-dire qu'elle se mit à traire les vaches, ou plutôt les genisses, à recueillir des fruits ou à faire du fromage, délicieux passe-temps pour une haute dame qui, jusque là, n'avait fait rien de plus pénible que de la broderie ou des réseaux ; mais l'amour présidait, et l'amour enchante tout. Par malheur, la présidence de l'amour dura peu, et la princesse finit par s'apercevoir qu'Endymion ne trouvait pas grand charme à son entretien ; et, comme par sympathie, elle crut s'apercevoir qu'elle-même désirait son absence, et que son retour la chagrinait.

Un trait de lumière aussi cruel était bien capable de causer de grands malheurs, un divorce peut-être, avec accompagnement de scandale et de procédure.

Un matin qu'elle se levait à son époux, pendant qu'elle recueillait dans la laiterie le petit lait qui coule des fromages, elle entendit la conversation suivante entre son mari et son père, nouvellement arrivé pour s'informer de la santé du jeune ménage ; la cloison était mince, et d'ailleurs Batter la croyait au dehors, errant dans l'herbe, au milieu des parfums de la rosée.

— Eh bien ! mon garçon, te voilà riche ; te voilà le plus gros métayer d'Appenzel !

— Comme vous voyez, mon père.

— Tu es heureux ?

— Comme ci, comme ça.

— Comment donc ? est-ce que ta femme te donnerait des sujets de plainte ?

— Non pas tout à fait.

— Est-ce qu'elle s'occuperait du petit vacher ! est-ce qu'elle ferait les yeux doux au grand chevrier ?

— Non, non.

— Enfin est-ce qu'elle ne se conduit pas bien ?

— Oh! non Dieu, si... elle ne sort jamais de l'enelos, et puis d'ailleurs, quand je sors, je l'enferme.

— A la bonne heure, c'est ainsi qu'il faut traiter les femmes. Mais alors qu'y a-t-il donc ?

— Mon père, je la crois folle.

— Il faut lui rendre la raison; tu sais comment...

Et Pulchérie entendit, au travers de la cloison, le bruit d'un bâton qu'une main exercée faisait retentir sur le pavé terreux de la ferme.

— Il n'y a pas de remède à cela, répliquait Batter; elle me dit un tas de noms en français qui n'ont ni pieds ni tête; alors depuis ce moment là j'ai peur d'elle.

— Rassure-toi, mon fils; un peu de patience; sitôt que tu verras que cela augmente, viens m'en prévenir; nous ferons constater son état par le médecin, et nous la ferons enfermer à Saint-Gall.

Là dessus ils s'embrassèrent, et le père partit.

La princesse sentit tout à coup ses illusions l'abandonner entièrement. Elle renouea pour jamais à sa vie pastorale; elle fit signer à son héros d'amour patriarcal un acte par lequel il s'engageait à la laisser libre de sa présence, lequel acte lui coûta encore une bonne métairie, et elle revint en toute hâte à Paris.

Depuis ce temps, elle a repris sa vie accoutumée, et à peine se souvient-elle tous les deux ou trois ans qu'elle est mariée.

## ACADÉMIE FRANÇAISE.

ÉLECTION DE M. DUPATY.



L'élection du nouvel *Immortel* nous revient de droit. Certes, nous aurions ap-

plaudi à genoux à la nomination de notre roi, M. Hugo, si l'Institut n'avait pas peur des supériorités; mais il a nommé le vaudeville et l'opéra-comique. Nous relevons la tête, et nous nous retrouvons dans nos domaines. M. Scribe a été élu à cause de la chanson; sur quoi roulera maintenant le discours de M. Dupaty? Certes, il sera spirituel et de bon goût; mais la tâche nous semble difficile et le choix du sujet peu aisé. Pourtant, Dieu et l'esprit aidant, M. Dupaty s'en tirera encore avec honneur.

Nous tiendrons nos lecteurs au courant de ces événemens, que la mode adopte aujourd'hui, et nous transporterons nos abonnés dans le palais de l'Institut, ne fût-ce que pour profiter de la réunion, et examiner quels chapeaux l'on porte, quelles robes sont nécessaires, et qu'elles parures sont indispensables.

## LE COMÉDIEN TRAVESTI.



Un vieux comédien, qui se nomme Paul B\*\*\* et qui court encore les départemens, a, depuis long-temps, le privilège de divertir, par sa manière de vivre, ceux qui le connaissent.

Ce bonhomme est pauvre; il ne joue que les rôles de confidens, et ses gains ne sont pas considérables; il vit seul avec un chien barbet qu'il appelle son ami; il fait lui-même la cuisine pour lui et pour son chien.

Dans sa petite chambre, il se met habituellement en jupon pour économiser sa culotte, et parce qu'on lui a dit que les vêtemens de femme sont moins dispendieux que les habits d'homme; aussi, dans les mauvaises années on l'entend souvent dire: « hélas! l'état va si mal que je ne gagnerai pas de quoi m'acheter un pauvre jupon. »



Quand cet homme a le malheur d'être sifflé, il s'abandonne à une douleur mortelle. On l'a vu quelquefois donner alors son souper à son chien, ne manger lui-même qu'une croûte de pain sec, et dire en sanglotant : « Tiens, mon ami, mange, tu le peux, tu le mérites ; pour moi, je ne suis pas digne de vivre. »

## Théâtres.

### ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE.

#### LES HUGUENOTS.

Si la comédie ne représente pas les mœurs de son époque, comme l'a dit fort spirituellement M. Scribe, et que s'il ne peint pas le présent, il se charge du passé. Nous qui avons profondément étudié cette partie de notre histoire, nous nous permettrons quelques réflexions bien simples, bien ordinaires, trop vraies peut-être pour être crues, et, comme on n'attend guère la vérité au Grand-Opéra, ce sera toujours dit en passant.

La Saint-Barthélemy, flétrie avec juste raison par les victimes, comme cela se pratique habituellement dans toutes les crises politiques où la plainte reste au malheur, est une œuvre diversement jugée. M. de Chateaubriand s'occupe de prouver que cet acte immense, médité à Rome, est eclose de la pensée des évêques, cardinaux, et, par conséquent, est issue de la religion. Un autre litterateur, d'un esprit très élevé, a vu dans cet événement la politique seule : lequel croire ? ni l'un ni l'autre, ou plutôt tous les deux. Dans ces temps de trouble, où la croyance religieuse se fond avec la gouvernementabilité, les causes et les moyens se touchent, et tout s'enchaîne. Si notre journal n'était pas si frivole, nous engagerions une thèse où plus d'une clarté surgirait ; mais le *Follet* et l'époque ne sont pas mûrs pour ces graves discussions, et nous reviendrons à l'Académie royale de Musique de la rue Lepelletier, dès que le grand ouvrage aura été représenté. On l'annonce pour lundi.

La rentrée de M<sup>me</sup> Albert a procuré au *Vaudeville* deux succès dans la même soirée, succès d'artiste et succès d'auteurs ; mais le plus beau, le plus éclatant a été sans contredit celui de l'ac-

trice. Comtesse ou sabottière, M<sup>me</sup> Albert a admirablement interprété son double rôle ; aussi le public (quand je dis *public*, je ne parle pas des claqueurs) lui a-t-il fait une ovation qui s'est manifestée par une pluie de couronnes et de bouquets.

Le *Palais-Royal* a voulu relever par une ombre la clarté des *Chansons de Désaugiers*. *Vénise, ou le Bal au sixième étage*, n'est pas neuf ; il y a même eu au théâtre des Nouveautés une pièce dont l'idée première était semblable, mais on n'avait pas Tousez, *Atide* capable de supporter le fardeau d'un ouvrage même faible : cette gaité, cette bonne et admirable stupidité, si douce à l'âme des spectateurs, qui triomphent d'en voir une qu'ils n'ont pas, survit même à son absence, et rend froide toute scène où il n'est pas.

MM. Theaulon et de Courcy n'ont pas fait oublier les *Chansons de Désaugiers*, mais ils ont voulu les rendre plus piquantes par la comparaison.

Les *Variétés* ont essayé de rebâtir la charpente ossense de ce brave M. Dasnières, si hête aussi, si lourd et si brillant dans la partie du calembourg. Ce genre, qui revient à la mode, grâce à notre morale et à notre politique, qui ne se traitent plus maintenant qu'à double sens, offre des succès frénétiques à espérer à l'homme qui, comme Christophe Colomb, qui a découvert l'Amérique, découvrira un nouveau jeu de mots et de pensées. MM. Dumersan et Dupeuty sont gens à trouver du nouveau, n'en fût-il plus au monde. Et qu'y a-t-il de plus nouveau que le vieux ? Les rubans que portait ma grand' mère à son mariage reviennent de mode, et la renaissance surnage.

M. Dasnières pouvait bien prendre sa part de la fête ; il l'a prise, et le public l'a fêtée comme il l'espérait, avec le rire et les convulsions de la joie.

*Saint-Antoine* a donné un drame spirituel et intéressant, la *Fille de la Favorite*, et une bonne farce de Carnaval, une *Volée de Pierrots*.

On parle beaucoup dans le monde musical d'une soirée-concert qui aura lieu le *jeudi 5 mars prochain*, dans les salons de l'institution Surbled. (\*) Cette fête sera donnée par M. LARMANDA, un de-

(\*) 62, faubourg Poissonnière. — On peut se procurer des billets chez les principaux Marchands de Musique et au bureau du *Follet*. Prix du billet : 6 fr.

nos jeunes et gracieux compositeurs, et par Madame LARMADE-DES ARGES, professeur de harpe.

Au nombre des morceaux portés au programme, nous avons remarqué un *trio* inédit pour violon, harpe et piano, sur la ravatine favorite de la Norma, de Bellini; une fantaisie pour la harpe, composée expressément pour le concert, sur les motifs de l'*Eclair*; puis aussi une chansonnette militaire, chantée par M<sup>me</sup> Saint-Cristol-Marinoni, avec accompagnement de cornet à piston, et enfin deux nouveaux morceaux de chant, avec accompagnemens de harpe, piano, violon et orgue.

Tous ces morceaux, composés par les bénéficiaires, exprès pour ce concert, jetteront une grande variété dans le répertoire de la soirée, et promettent aux amateurs du beau talent de M<sup>me</sup> Larmande-des Arges une nouvelle source de jouissances musicales.

### LOGOGRIPIE.



Qui m'inventa? Quel ordre, aux chrétiens respectable,

Vint m'imposer comme une loi

Qui devient un sujet d'effroi

Aux gourmets trop devots, amateurs de la table?

Celui-ci vous dira qu'aux jours nû le printemps

Jette la flamme dans les sens,

Lorsque l'instinct de la nature

De la terre et des airs pousse les habitans

Aux soins si doux et si touchans

Imposés à la créature.

Il est urgent qu'un ordre solennel

Laisse un peu vivre au gré du feu qui les inonde

Tous ces animaux, qui du monde

Réparent le cercle éternel.

Un autre vous dira que messieurs les bons moines

Voyant que leurs étangs, contenant à foison

Le crustacé et le poisson,

Revenu clair et net de leurs grands patrimoines,

Du Saint-Père avaient obtenu

Un ordre long-temps mal venu

Chez le peuple affamé comme le pauvre Nègre,

Et dans un catholique but

De ne consommer que du maigre  
Pendant ce temps propice à son salut;

Par ce moyen, du moins avide,

Dont l'espoir ainsi s'accomplit,

L'étang trop poissonneux se vide,

Et la bourse ronde s'emplit.

Il ne m'appartient pas, faiseur de logogriphe,

De prononcer sur de si grands débats;

Sur le mot seulement je donne un coup de grille,

Et voilà ce qui sort de ses débris à bas.

D'abord vous goûterez ce produit, vrai délice,

Qu'à vos desserts fournit le sein de la genisse;

Ce qui vous sauvera du calme plat en mer;

Ce qu'on fait en acier, en cuivre et même en fer;

Ce qui vient d'un aieul, et distingue les plantes

De mœurs, et de culture, et de fruits différentes;

Un immense amas d'eau, qui peut fournir au goût

De celui qui, fidèle, observera mon tout;

Ce que Dieu te donna pour guider ton enfance,

Qui sait former ton cœur, ton esprit, ta raison,

D'un esprit éclairé veille sur la maison,

Et conquiert tous les droits à ta reconnaissance;

Un petit amas d'eau, qui n'est pas l'Océan,

La Méditerranée, ou tout autre geant;

Ce qui soutient ton corps, et ce qui l'illumine

Des reflets glorieux de la clarté divine;

Ce qui peut diviser les limites d'un champ;

Ce que pousse la mer au bord en y touchant;

Enfin l'ordre fameux par sa délicatesse,

Qui, par d'heureux loisirs distrayant sa paresse,

Inventa certaine eau, dont la salubrité

Entretient l'épiderme ainsi que la santé.

R. D. C.

Le mot de la charade insérée au numéro 127 est  
MAL-HERBE.

Le mot du dernier logogriphe est MASCARADE, dans lequel on trouve : rasade, camarade, Mascara, amas, Mars, Saardam, Aram, rade, rame, Sade, carme, case, dame, Sara, Raça, ame, drame, arme, cadre, dauas.

A MARSEILLE, chez M. H. BONNAUD, coiffeur, rue de l'Arbre.

A BRUXELLES, chez L. FISCO, éditeur, rue des Chapeliers, n° 2.

A GENÈVE, chez M. BOBEL, pour les Cantons de Genève et de Vaud.

A LA HAYE, pour toute la Hollande, chez M. BECKERS, 216, rue Dennewez.

# LE FOLLET,

COURRIER DES SALONS,

JOURNAL DES MODES,

Boulevard Saint-Martin, 61.

A LYON, chez M. Mégevend, rue Dubois, seul bureau central de nos Journaux pour l'Italie, la Suisse et tous les départemens méridionaux de la France.

LADY'S MAGAZINE AND MUZEUM.

*Mégevend (Huguenot)*

MODES.

A M<sup>me</sup> de M.....



Jamais, ma bonne Anna, la tâche que je me suis imposée ne m'a semblé si difficile à remplir; il n'y a eu de toilettes qu'aux représentations des *Huguenots*, et encore ces toilettes étaient celles que j'ai vues et décrites pendant les dernières semaines.

Je vous dirai donc encore que l'on ne voit que des bonnets garnis de guirlandes de roses, et des petits bords dont les formes varient à l'infini; quelques-uns ont le fond à jour, eomposé d'une résille garnie de jai, de perles, ou simplement en ve-lours. Les petits bords à *la Seymour* et à *la Marie Stuart* sont fort bien portés.

Les coiffures en cheveux sont assez

nombreuses; beaucoup sont basses et en arrière de la tête. On emploie beaucoup plus de dorures et de pierreries que dans les premières soirées d'hiver.

Toutes les femmes *habillées* ont des manches plates. Cette mode n'est plus douteuse, et les plus timides à adopter une nouveauté peuvent hardiment faire ces sortes de manches.

Comme je vous l'ai dit aussi, Anna, les toilettes de ville seront sous l'influence de cette mode; mais elle sera modifiée pendant quelques mois au moins.

Les manches en spirales sont préconisées par les bonnes couturières. J'ai vu chez une d'elles (M<sup>me</sup> *Romain-Delanoue*, 77, rue Sainte-Anne) une robe pour Longchamps, que je trouve ravissante et dont voici le détail.

Elle était en mousseline des Indes, claire et doublée de gaze rose; le corsage montant était doublé d'entre-deux en dentelle, disposés en V du haut en bas (sept entre-deux de chaque côté); la mousseline formait des fronces entre chaque entre-deux, et ces fronces avaient plus d'ampleur sur la poitrine; les manches avaient un entre-deux qui montait du poignet à l'épaule en forme de spirale, et formait un *bouillon* qui grossissait près des épaules; la jupe était unie jusqu'à l'ourlet, où il y avait deux riches entre-deux, au milieu desquels la jupe formait un *bouillon*; tout autour, au-dessus, était un volant d'Angleterre, haut de six pouces.

J'ai plusieurs invitations pour des bals travestis qui se donneront jusqu'à la semaine sainte. Dans ces réunions, les costumes que la bonne société adopte sont généralement des costumes du peuple. Cette année, nous avons porté beaucoup de costumes de laitières et quelques costumes italiens et vénitiens. Ces messieurs ont adopté le costume des paysans romains. J'ai d'autant plus de plaisir à prendre des travestissements, que mon coiffeur habituel, *Hamelin*, excelle aussi dans ce genre de coiffure, et c'est beaucoup que de ne pas avoir à s'en occuper: il y a déjà tant de détails!

Avant de partir pour sa campagne, notre amie M<sup>me</sup> de B\*\*\* enverra sa femme de chambre chez *Hamelin* pour prendre quelques leçons de coiffure; il paraît qu'il sait fort bien démontrer ce qu'il exécute avec tant de facilité, et qu'il le fait avec complaisance.

A bientôt, ma chère amie, de longs et utiles détails.

Votre dévouée.

HENRIETTE D'A\*\*\*.

## A WEDDING NIGTH.



Il y a des nuits bien noires qui entraînent de grands desastres.

Il y a de ravissantes créatures vêtues de blanc, qui promènent d'immenses douleurs à travers le monde.

Adrienne Muiron avait été mariée le matin même avec le comte Jules de Suaviel, l'un des plus brillants partis de Valence; et son père, riche capitaliste, qui, selon sa vieille habitude, avait cherché dans cette union de convenance, non plus, il est vrai, une spéculation d'argent, mais une spéculation d'amour-propre, s'était mis en quête de tous les moyens imaginables pour jeter un grand éclat sur cette fête et signaler par quelque splendeur extraordinaire le point de jonction de ces deux lignes, nagnères encore si divergentes, Muiron et Suaviel. D'abord, on s'était mis en règle avec les hommes et avec Dieu: il avait fallu débattre et signer le contrat de mariage, curieuse opération consommée en présence de deux notaires et de plusieurs témoins; première pierre de l'édifice, plus ou moins solennellement posée, selon la naissance ou la fortune de chacun; sorte d'adjudication aux enchères pour la famille du mari, au rabais pour celle de la future; puis l'acte de l'état-civil, froide et impuissante parodie, qui n'émue personne et ne préoccupe vivement que les cochers de fiacres et les commères du quartier; mais la municipalité est toujours de rigueur; le mariage est une comédie pour tant de gens qu'on a dû exiger qu'elle fût jouée comme toutes les autres, avec *permission de monsieur le maire*.

Enfin était venue la consécration de l'église, cérémonie qui était tout autrefois, et qui s'est trouvée réduite à rien depuis que la loi s'est faite éclectique et que la morale a été sécularisée. Les ogives des



temples ont passé aux meubles des boudoirs; les vignettes et les mélodrames se sont emparé des guimpes monastiques, et nous avons tellement pour aujourd'hui de mêler Dieu à nos affaires, que nous évitons le plus souvent de prononcer son nom.

Après cette trilogie vulgaire, qui voyage du tabellion au municipal, et de celui-ci au prêtre chrétien, il fallait un dénouement luxueux, splendide, éblouissant. Le banquier avait autour de son hôtel des jardins admirables; et, comme l'atmosphère, échauffée tout le jour par le soleil du midi, ne pouvait, au milieu d'une nuit paisible et sereine, surprendre d'aucune fraîcheur dangereuse les faibles poitrines des jeunes femmes, un bal immense fut organisé dans les bosquets.

A voir ces quadrilles inondés de lumières et tout encadrés de masses sombres et mobiles; à entendre les flots d'harmonie s'échapper de l'orchestre et se marier aux voix des femmes et aux parfums des fleurs, on eût pu se croire trompé par quelque merveilleux rêve, emporté au milieu de ces jardins de féerie qui représentent si bien les illusions de la vie et auxquels les enfans seuls ajoutent foi, parce que seuls ils ont droit aux illusions comme à un précieux privilège.

Jules de Suaviel était riant et beau; ses traits étaient empreints de cette facile galanterie qui se caresse et s'applaudit perpétuellement. En courant étourdimement au milieu des contredanses, il pressait la main de plus d'une femme autrefois aimée, comme pour les rassurer sur la rigueur de ses scrupules de mari; et, quant à celles qu'il connaissait moins, il affectait de se tenir sous leur regard, admiré et envié par elles, mais maudit et méprisé par tout ce qu'il y avait encore de justice et de pureté au fond des cœurs.

Une certaine mélancolie était répandue sur les joues de la mariée; elle ne semblait pas se prêter aussi complaisamment qu'elle

eût dû le faire à toutes les banalités de l'étiquette; les niaiseries frivoles qui venaient effleurer son oreille l'étourdissaient; la curiosité impudente de quelques-uns la forçait souvent à baisser les yeux; et parfois je ne sais quelle indéfinissable frayeur lui faisait chercher, puis éviter les regards de son époux.

Elle dansait cependant; elle livrait sa blanche main et sa blanche couronne au contact du premier venu; elle écoutait sans répondre; elle voyait tout sans rien fixer, pensive et ennuyée comme une jeune reine au milieu d'une vieille cour, ou plutôt comme une étrangère, errante et seule parmi des hommes inconnus.

Un quadrille commença. Adrienne était en ce moment adossée à un massif de citronniers qui projetaient leur ombre en mille formes capricieuses: tout à coup elle tressaillit et devint très pâle.

— Adrienne, avait dit une voix lente et basse qui parlait du taillis, Adrienne, je suis venu là pour vous voir une fois encore, car l'heure d'adieu va venir.

La ritournelle était finie, et il fallut aller en avant. La pauvre jeune fille tremblait; ses pieds se dérobaient sous elle; ses yeux n'osaient se détacher du sol. Enfin elle revint au point de départ.

— Adrienne, continua la même voix, cela est noble à vous d'avoir sacrifié la sainteté d'un serment d'amour à la vanité d'un titre de comtesse! Après les poupées de l'enfance et les joyeuses promenades au bord du lac, il vous a fallu une distraction un peu plus sérieuse, et vous n'avez pris comme un de vos jouets; j'ai été pour vous ce qu'étaient jadis les poètes et les fous pour les oisifs couronnés, quelque chose qui flatte et qui amuse, un chien que l'on caresse en souriant pour faire briller l'émail de ses dents et les anneaux de ses doigts, et que l'on repousse bientôt dans la rue avec le pied...

Une nouvelle figure força Adrienne à un déplacement nouveau; elle se précipita



comme une folle. Son danseur la guidait et la retenait avec toute la molle politesse qui caractérise le dandy. Elle se laissa faire.

— Vous avez cru, reprit l'accusateur impitoyable, quand elle fut revenue près du taillis de citronniers, vous avez cru que l'on usait un homme comme une parure, et qu'il suffisait d'un coup de cet éventail pour faire évanouir tout un passé. Mais prenez garde ! l'homme et le passé sont debout encore, et si leurs forces ne leur suffisaient pas, ils trouveraient un instrument de vengeance dans dans celui-là même que vous semblez avoir choisi pour défenseur ; il y a des toits qui écrasent ceux qu'ils devraient protéger ; il y a des arbres qui donnent la mort aux voyageurs endormis sous leur ombre.

La jeune mariée dut encore aller devant d'un danseur qui papillonnait en mesure sur la fine pelouse de la clairière ; mais cette fois le courage lui manqua ; il lui fallut demander un peu de repos comme une aumône, et elle s'assit lentement. On se dit dans le bal que cette jeune parvenue était encore bien gauche et bien timide, mais que son mari avait tout ce qu'il fallait pour la former.

— Vous êtes déjà lasse et accablée, pauvre femme ! mais attendez donc que toute votre croix ait été mise sur vos épaules. Vous pleurez et vous cachez votre tête dans vos mains ; mais vous n'êtes encore qu'au début de votre drame, à ce commencement de dégoût et d'amertume que l'on appelle si plaisamment *la lune de miel*. Patience ! un mari est encore un jouet, n'est-ce pas ! mais ce jouet-là vous domine et vous écrase ; la sur vous puissances de vie et de mort ; et lorsque le dernier pas dans le crime est accompli, la loi l'autorise à vous traquer et à vous tuer comme une bête fauve, car, dans ces dénoûmens lugubres, la loi permet que la sentence soit exécutée par quelqu'un qui

vaille mieux que le bourreau. . . un mari qui hait !

— Oh ! pitié, monsieur, pitié ! dit à voix basse la jeune femme.

— Il y aura pitié pour toi, Adrienne, si tu veux auparavant me donner quelque souvenir et quelque gage. Par exemple, ajouta la roix, on t'a remis ce matin à l'autel un anneau de fiançailles ; donne-le moi, et je te promets à toujours repos et oubli.

Adrienne n'osa se retourner ; mais elle rejeta convulsivement sa main en arrière. Son gant fut détaché, et l'anneau disparut. Il y eut un bruit de feuilles dans le taillis, puis un silence complet succéda.

Tant que la terreur l'avait tenue en haleine, la jeune fille s'était sentie un peu soutenue, animée, exaltée. On eût dit qu'une force invisible la contraignait à rester droite et à poser en face du monde comme toutes les autres femmes. Une fois échappée à cette influence, elle s'affaissa sur elle-même ; elle se plia en deux comme une fleur dont la tige aurait été rompue par le vent.

— Regardez donc, disaient quelques nobles dames, comme madame de Suviel est triste ce soir.

— La fraîcheur de la nuit et le bruit que nous faisons ici tous lui sont peut-être incommodés, reprit un danseur musqué.

En ce moment Jules passait en sautillant près du groupe ; il chercha des yeux sa femme qu'il avait presque oubliée, et la voyant tomber mollement sur son banc jonché de feuillage, il courut à elle. Elle était évanouie. Il l'emmena.

Beaucoup de gens ne virent dans cet évanouissement qu'une espièglerie de jeune mariée et une coquetterie du meilleur goût. La danse recommença, plus gaie et plus active que jamais. Les peuplades sauvages font aussi retentir un grand bruit d'instrumens et de voix discordantes lorsque deux astres qui roulaient à travers les nuées viennent à se

rencontrer fatalement dans l'espace..

Adrienne marchait, pendue au bras de son mari, comme une victime traînée par le prêtre qui va l'immoler. Deux ou trois fois, un bruit de pas, qui faisaient crier derrière elle le sable des allées, une ombre mystérieuse qui se dessinait gigantesque et menaçante au clair de la lune, la firent pâlir et trembler. Enfin ils arrivèrent, et la chambre nuptiale s'ouvrit devant eux.

Au moment où Jules tendait les bras à sa femme, avec cet air de complaisante fatuité qu'un séducteur habile sait prendre à l'approche du triomphe, et où la jeune mariée se laissait attirer vers lui, comme une biche lasse et effrayée qui cache derrière le premier bouquet se d'arbres, au risque d'y trouver un piège, un coup d'arme à feu retentit dans la cour.

Jules courut à la fenêtre, et Adrienne, abandonnée à ses propres forces, tomba renversée sur le parquet.

Peu d'instans après cette explosion, les valets de M. Muiron relevaient le cadavre d'un jeune homme qui venait de se tuer sous les fenêtres de son gendre ; sa tête, horriblement mutilée, le rendait méconnaissable, et aucun indice de son nom ou de sa patrie ne put être découvert. Seulement, en cherchant bien, on trouva sur le pavé de la cour, près d'un lambeau sanglant, une bague en or noircie et tordue que le comte reconnut être celle qu'il avait lui-même passée au doigt de sa femme.

Le malheureux qui venait de mettre fin à ses jours avait chargé son pistolet avec cette bague.

On ne parla pas long-temps de cet accident, qui fit dans le monde beaucoup d'honneur à M<sup>me</sup> de Suaviel. Celle-ci avait commencé dès ce jour une existence bien triste et bien douloureuse. Mais elle fut condamnée à voiler sévèrement toutes ces choses : on porte souvent pendant plu-

sieurs années le deuil d'un mari qu'on a méprisé ; le deuil d'un homme qui a eu toutes vos illusions et tous vos rêves, d'un homme que vous aurez aimé de toutes les passions de votre ame, ce deuil ne se montre pas un seul instant sur les vêtements de la femme qui a pu survivre ; mais elle le porte toute sa vie au fond de son cœur comme un remords.

## Variétés.



La fable suivante, quoique bien vieille, peut aujourd'hui trouver bien des applications :

### LA CORNEILLE ET L'ESCARGOT.

Monsieur de l'Escargot, soyez-le bienvenu !

Comment êtes-vous donc, lui dit une corneille,

Monté sur ce lièvre charon,

Vous qu'on foulaît aux pieds la veille ?

— Mon secret, répond-il, n'est pas une merveille :

C'est en rampant que j'y suis parvenu.

### LE JOUEUR A L'AGONIE.

Où voit bien rarement un joueur s'enrichir ;

Mais de cette règle commune

Certain Normand sut s'affranchir,

Et fut assez heureux pour faire sa fortune.

Où riche, ou pauvre, il faut mourir.

Etant un jour à l'agonie,

Un moine s'empara de ses derniers instans :

Il lui peignit d'abord les écarts de sa vie,

Et puis l'enfer, et puis ses tourmens ;

Mais de Dieu, lui dit-il, la clémence infinie

Ne veut que votre amendement.

Pour adoucir son jugement,

Il vous suffit d'une œuvre pie ;

Faites donc aujourd'hui, par votre testament,

Un bon emploi de vos richesses ;

Donnez à l'orphelin, léguez à l'indigent,

Dotez l'autel, faites dire des messes ;

N'oubliez pas surtout notre petit couvent,

Où bien craignez du ciel les foudres vengeresses.

Notre joueur alors, se soulevant un peu,  
Se retourne, et lui dit d'un air plein de mystère :

- Cachez mieux vos cartes, mon père ;
- On découvre trop votre jeu. •

## THÉÂTRES.



*Ab Jove principium musæ...* c'est-à-dire commençons par M. Duponchel et *les Huguenots*. Certes, si l'OPÉRA sortit victorieusement de la routine de la mythologie, c'est aujourd'hui surtout : la *Saint Barthelemy*, sujet tout national dans un sens à jamais déplorable, car, quel qu'en ait été le principe, c'est toujours du sang français répandu, et cette perte appauvrit et déshonore une nation ; nous pensons que ce n'était pas un sujet bien heureux pour l'Opéra, car le mystère politique ou religieux qui y préside n'est pas de ceux qui offrent de grands développemens au musicien ; mais un homme comme M. Mayerbeer a dans son génie des ressources immenses, et il sait faire jaillir de chaque situation les trésors de mélodie qu'on ne l'aurait pas soupçonnée de renfermer.

L'intrigue est à peu près celle du roman de M. Mérimée, appropriée à la scène avec cette habileté du premier librettiste de France ; c'est même, à vrai dire, une pièce faite plutôt pour faire patiemment attendre le dénoûment que pour le préparer : c'est une contestation d'amour fort simple, dont *Marguerite de Quelus* offre presque le modèle ; car dans toutes ces querelles de religion ou de parti, il n'y a pas d'autre ressource pour le poète dramatique que ces ressorts des passions, puisque les ressorts des pensées des cours ne sont pas connus, ou, révélés, ne sont pas dramatiques.

Mayerbeer a jeté sur ce sujet une instrumentation pleine de science et qui a souvent trouvé des choses d'un grand bonheur ; ce n'est pas une composition de génie créateur comme Rossini, Weber ; mais c'est un talent infini, une intelligence suprême des effets de l'orchestre et de ce que peut produire sur le public une musique qui se gradue, se monte, grandit et remplit toute l'attention, toute l'âme, toutes les oreilles. Une première audition ne nous a pas permis d'analyser toutes les parties intimes de cette œuvre ; nous attendrons un moment de calme où nous puissions laisser de côté l'admiration pour le jugement et la critique.

Le THÉÂTRE-FRANÇAIS a fait, dans *Lord Nowart*, une excursion nouvelle dans la politique.

Lord Nowart, dans lequel M. Empeis a peint je ne sais quel homme politique que toute la salle nommait, mais que je ne connais pas assez pour citer son nom dans le *Follet*, est un ami du peuple qui voudrait bien être l'ami du roi ; pour cela, il veut voir sa nièce au neveu du lord en faveur auprès de Sa Majesté britannique. Bientôt arrivent les obstacles, puis une certaine lady, amoureuse du jeune homme et dont la présence contrarie singulièrement la future. Tout cela forme une intrigue amoureuse à côté de l'intrigue politique qui se nuisent réciproquement et s'obscurcissent à l'envi. Cette partie de la pièce est la plus faible ; ce qu'il y a de mieux, c'est le rôle de lord Nowart dans ce qu'il a de complet ; il a des mots et des situations fort heureuses. En général, la pièce est lourde et diffusément écrite ; souvent elle descend jusqu'au trivial et au commun.

Samson a joué de manière à porter l'ouvrage aux nues, et Mlle Anaïs a été délicieuse ; nous n'en dirons pas autant des autres, qui du reste avaient des rôles dont il était impossible de tirer parti. Volny et sa femme ont reculé d'un pas leur réputation, et la Comédie-Française n'en a pas fait un seul.

L'AMBIGU-COMIQUE, qui ne se repose ni après ni pendant la victoire, a fait succéder à *la Folle* un drame de MM. Montigny et Victor, intitulé *Wilson ou la Calomnie*. C'est une lanterne assez bien faite, mais à laquelle il manque la lumière.

Thersin, homme qui s'est dévoué à un acte généreux, a calomnié un homme pour empêcher un mariage incestueux ; sa noble action est méconnue, et il est méprisé comme le serait un traître. Cette idée, qui serait belle, bien exploitée, n'étant pas jetée au commencement de la pièce, le secret du drame échappe au public, et l'innocence de l'homme soupçonné s'établit à la fin d'une façon peu gracieuse pour le spectateur, pris en faute de goût et d'intelligence.

Nous ne pensons pas que *Wilson* fasse influence sur la recette ; mais avec *Montercau*, dont le succès est loin d'être épuisé, et *l'Ennemi Intime*, vaudeville en 2 actes nouvellement représenté à ce théâtre, il fera attendre patiemment, même au caissier, l'apparition d'*Heloise et Abeillard*.

Spectateurs dont l'imagination est ardente et qui voulez voir se réaliser devant vos yeux les merveilles des *Mille et une Nuits*, transportez-vous à la salle Choiseul ; allez voir *la Dahlia Magique* ; allez admirer ce char traîné par huit chats vivans, ce palais des pulchinelles, si brillant ; ces transformations, ces illusions, qui se succèdent si rapidement ; allez applaudir au jeu des jeunes artistes, allez y une fois, et vous y reviendrez.

## LOGOGRIPIE.



Dans ces jours fabuleux où les dieux exilés  
 Venaient demeurer sur la terre,  
 Lorsqu'ils prêtaient leur ministère  
 Au bonheur des humains auprès d'eux rassemblés,  
 Oh! que j'ai produit de miracles!  
 Combien j'ai renversé d'obstacles!  
 C'est grâce à moi que bien souvent  
 Se sont rendus de grands oracles,  
 Qui des prêtres payens fécondaient le couvent.  
 Tout me sert dans la nature:  
 Les vents, les bois et les ruisseaux,  
 Qui forment au sein des roseaux  
 Le plus agréable murmure;  
 Mais où je suis fille de Dieu,  
 C'est lorsque Rossini, Mayerbeer, Boïeldien,  
 Herold, Weber, nobles génies,  
 Nous versent à grand flot le torrent immortel  
 De leurs richesses infinies;  
 C'est lorsqu'inspiré par le ciel,  
 Leur luth réveille en nous ces saintes mélodies  
 Qui bercent le chrétien aux marches de l'autel.  
 Mais si tu veux, lecteur, encor mieux me con-  
 [naître,  
 Cherchons ce qu'enferme mon être;  
 Peut-être sauras-tu par quel moyen je puis  
 Réaliser l'effet que partout je produis.

D'abord nous trouverons celui qui règne en maître  
 Sur le frère troupeau des malheureux humains;  
 Ce que le matelot agite dans ses mains  
 Quand il veut toucher au rivage;  
 Un habitant du marécage;  
 Ce que souvent poète, animal très sauvage,  
 Préfère même à la raison;  
 Ce que l'on porte au bras; la mère de l'oison;  
 Ce qui donne à ton corps l'amour et la pensée;  
 Un immense amas d'eau par la terre pressée;  
 L'homme qui, pétillant d'une ardeur insensée,  
 Protégé par les ais d'une frêle maison,  
 La traverse en tous sens, ou calme ou courroucée;  
 L'océan où parfois répète ses cancons  
 Le canard indiquant qu'on est à la campagne,  
 Tandis que, d'un son rauque accompagnant ses  
 [chants;

Sous un bac bien bourbeux barbotte sa com-  
 pagne;  
 Ce qui reste après nous au dire des payens;  
 La ville où règne en roi le père des chrétiens;  
 Un fleuve très famenx, très creux, et très rapide;  
 Un animal têtù, dont la voix insipide  
 Fatigue les échos et lasse les passans;  
 Un défaut qui parfois vient choquer le bon sens;  
 Ce que porte un guerrier pour défendre son prince;  
 Un oiseau dont la tête est au bout d'un colmince;  
 Ce qu'on préfère à tout, ce qu'on préfère à soi;  
 Deux notes de musique, et ce qui fait la loi  
 Aux grands comme aux petits, aux seigneurs  
 [comme aux belles;  
 Ce qui rend les humains indomptables, rebelles,  
 Qui ne dure qu'un peu, mais qui, dans ces mo-  
 [mens,  
 Produit assassinats, vengeance, châtimens;  
 Ce que porte tout homme avant même de naître;  
 Ce qu'on applique à tout ce dont on est le maître;  
 Le nom cher et sacré de la mère de Dieu;  
 Cet ordre qui, jadis fort zélé pour l'office,  
 Pour temple eut la cuisine, et laissait en son lieu  
 A des chantres gagés le soin de son service;  
 Un médecin fameux dans l'antique science;  
 Une exploitation d'un bénéfice immense,  
 Surtout lorsque le feu, l'air ou d'autres fléaux  
 Ne la réduisent pas à l'état du chaos;  
 Ce qui vaut moins que tout; enfin un personnage  
 Chargé des travaux du ménage,  
 Qui solde le loyer, la table, les impôts,  
 Double ses revenus pour les frais de chapeaux,  
 Est complaisant, soumis, timide par système,  
 Et signe tous les ans un acte de baptême.

Q. K. G.

Le mot du logogriphe inséré au dernier numéro  
 est CARÈME, dans lequel on trouve: erême,  
 rame, arme, race, mer, mère, mare, ame, are,  
 acre, maréc, carme.



# MÉMORIAL

## ENCYCLOPÉDIQUE ET PROGRESSIF

### DES CONNAISSANCES HUMAINES.

Revue Mensuelle,

Formant le Répertoire universel des progrès, inventions, découvertes et acquisitions de l'esprit humain dans les sciences, belles-lettres et beaux-arts, manufactures et métiers, l'histoire, la géographie et les voyages;

Avec la Biographie des hommes distingués morts dans l'année, etc., destiné à remplacer l'ancienne Revue Encyclopédique,

Rédigé par plusieurs savans et gens de lettres,

Sous la direction de **MM. BAILLY, DE MERLIEUX** et **JULIEN**, de Paris.

Prix d'abonnement par année : Paris, 10 fr. — Départementens, 11 fr. — Etranger, 12 fr.

On peut se procurer les collections de ce Recueil, qui existe depuis 5 années.

Les Bureaux sont définitivement transférés rue Feydeau, 28, près la Bourse, à Paris. On est prié de faire à cette adresse toutes demandes d'abonnemens, réclimations et envois au Directeur.

Gérant du *Memorial Encyclopédique*.



## RACAHOUT DES ARABES

Approuvé par deux rapports de l'Académie de Médecine, par 60 certificats des plus célèbres médecins et deux brevets accordés à M. de Langrenier, rue Richelieu, 26.

Cet aliment étranger, d'une réputation universelle et d'un goût agréable, est indispensable aux convalescens, aux vieillards, aux dames, aux enfans et aux personnes nerveuses, délicates, ou faibles de la poitrine ou de l'estomac. Il donne de l'embonpoint, et rétablit promptement les forces épuisées. — Prix : 4 fr. le flacon.

On trouve au même dépôt LES

## SIROP et PÂTE de NAFÉ d'ARABIE

Brevetés pour la guérison des rhumes, catarrhes, asthmes, coqueluches, toux, enrouemens et autres maladies de la poitrine et de l'estomac.

Rue Montmartre, N° 128,  
En face des Messageries.

GRANDE MAISON ET ATELIERS  
DE

TEINTURE ET APPRÊT

Dirigés par Tisselin.

Quinze années d'études, d'application et d'expériences ont donné au propriétaire de cet établissement une supériorité incontestable sur la

plupart de ses confrères. Par l'analyse qu'il a faite des teintures et des produits qu'il emploie, il a obtenu la découverte, pour le nettoyage et l'apprêt des étoffes de soie, d'un nouveau procédé qui leur donne tout l'éclat et la souplesse des étoffes neuves.

Il se charge également de teindre toutes espèces d'étoffes et de leur donner, sans aucune détérioration, la couleur qui lui sera demandée, quelle que soit la couleur primitive du tissu.

M. TISSELIN prend l'engagement de rendre une Toilette de Bal dans l'espace de 24 heures.

Il entreprend aussi les ouvrages de la province.



# LE FOLLET,

COURRIER DES SALONS,

JOURNAL DES MODES,

Boulevard Saint-Martin, 61.

A LYON, chez M. Mégevend, rue Dubois, seul bureau central de nos Journaux pour l'Italie, la Suisse et tous les départemens meridionaux de la France.

LADY'S MAGAZINE AND MUZEUM.

---

## MODES.

A M<sup>me</sup> de M.....



Vous me demandez quelques détails sur les modes de printemps, et vous désirez, ma chère Anna, que cette année je me charge de vos acquisitions. Comment avez-vous pu prendre sur vous de retirer ce soin à votre respectable tante, qui met tant de prix à choisir elle-même vos coiffures; et qui, soit dit en passant, a toujours quelque chose des poufs, qu'elle regrette sans cesse, parce qu'ils la rendaient jolie autrefois, et que les formes d'aujourd'hui la rendent horrible, malgré tous les cosmétiques de Lubin, qui ne peuvent dissimuler ses soixante-dix ans. Ajoutez à cela que votre tante se fournit toujours chez les anciennes réputations, et que

c'est une mauvaise recommandation, aujourd'hui qu'une année suffit pour détruire une réputation qui se néglige, car, si je voulais médire, je vous citerais des maisons bien brillantes l'été dernier, abandonnées aujourd'hui. Allons, ma bonne Anna, c'est un pas vers le bien, et désormais ne chargez d'aucune commission une vieille femme qui est toujours jalouse des succès qu'une jeune peut obtenir; chargez-en plutôt votre mari, car généralement les hommes ont bon goût; recommandez-lui seulement de n'être pas jaloux comme à son ordinaire, et de ne pas acheter des capotes baissées, qu'on portera moins que jamais cette année.

La saison n'est pas encore avancée; cependant, couturières et modistes ont décidé déjà les modes de Longchamps: nos

peignoirs de soie ou de jacquas seront d'une forme extrêmement simple, et c'est fort bien entendu. Après des toilettes chargées comme celles de cet hiver, nous avons besoin de nous reposer dans un ample peignoir jusqu'aux toilettes du soir, car on parle déjà beaucoup dans les salons du faubourg Saint-Germain de nous faire danser cet été.

J'ai visité, pour les modes, *Alexandre Beaudrant* et *Lucy-Hocquet* (\*). Chez ces deux marchands, j'ai vu des capotes d'une extrême simplicité, point baissées du tout, les unes collant sur les joues, les autres évasant de manière à laisser toute liberté aux boucles de cheveux. Chez *Lucy-Hocquet* surtout, j'ai remarqué des capotes divines. Si *Alexandre* a la supériorité pour les coiffures d'hiver, j'ose l'assurer à *Hocquet* pour les capotes d'été. J'ai surtout remarqué chez lui une forme un peu moins longue des joues que celles qu'on portait cet hiver, et qui doit, par conséquent être commode pour cet été : la calotte offre quelque chose de nouveau, et le derrière n'est ni un derrière de chapeau ni un bavolet ordinaire.

Les nuances employées de préférence dans ces deux maisons sont le paille, le blanc, le vert pistache et le violet de Parme, toutes ces nuances liserées de couleur. J'oubliais l'écrû, qui, également liseré de couleur, paraît devoir être très employé pour les capotes du matin. Entre autres capotes charmantes, j'en citerai une blanche, liserée de bleu Louise et ornée de bleuets mêlés à des roses blanches.

Une, vert pistache, liserée de cerise dessous la passe, et dessus de mauve et de gros vert, et ornée de deux branches de lilas; une autre, blanche, liserée de paille, et ornée de lilas blanc dessus et de touffes de roses paille dessous; cette dernière était forme capote très ha-

billée; une autre était en pou de soie paille, ornée de jacinthes blanches; une autre enfin, et c'était une des plus jolies, était violette de Parme et ornée d'une guirlande. Cérès d'épis verts, mêlés à des pâquerettes de la nuance de l'étoffe.

J'allais oublier une jolie capote paille, ornée de roses paille et n'ayant en ruban que les brides; le ceintre et les nœuds qui retiennent les fleurs étaient en tulle-illusion, retenus de distance en distance par des agraffes de rubans. Cette dernière capote, qui est tout à la fois originale et d'un excellent goût, sera non seulement adoptée par nous autres petites maîtresses de Paris, mais sera importée par tous les marchands de la province et de l'étranger. Je ne vous l'enverrai, ma chère Anna, que lorsque vous aurez décidé les couleurs de vos robes et de vos chapeaux; mais je veux que, cette année, vous fassiez pâlir à la foire de Mars, toutes les élégantes des Chartrons, qui dites-vous, sont enfin décidées à sortir cette année de leur apathie, et à diriger leurs équipages vers le jardin public à l'époque de Longchamps.

Je vous dirai, ma chère Anna, qu'à cette époque, les femmes les plus élégantes passent le caprice d'une robe d'indienne; les plus jolies, cette saison, sont à dessins de moyenne grandeur, et imitent à s'y méprendre les plus belles mousselines de laine, ce qui ne peut manquer de faire abandonner ces dernières, quand bien même nous n'aurions pas une jolie étoffe de printemps.

Une grande nouveauté, qui fera fortune cet été, et qui ne se trouve que chez *M<sup>me</sup> Potlet* (133, rue Montmartre), qui en a la propriété, c'est une jolie écharpe en tulle-Lara, d'un travail si fin et si bien calculé qu'il donne de la douceur aux traits. Ces écharpes se trouvent en plusieurs dispositions; lorsque toutes seront finies, je vous en donnerai les détails.

Les grands magasins des frères *Chagot* (81, rue Richelieu) sont ouverts, et jus-

(\*) 51, rue Neuve des Petits Champs.

tifient bien l'éloge que je vous en ai fait. Cette maison, qui vend en gros dans le quartier du détail, est d'un genre nouveau et attire la foule des visiteurs, qui admirent à l'envi, et la beauté des marchandises et celle des magasins, dont la décoration est admirable et d'un genre tout à fait nouveau.

Votre dévouée. HENRIETTE D'A\*\*\*.

### Modès d'Hommes.



Après les jours gras, qui se sont passés sous un beau ciel de printemps, sont venus les jours de carême, et, avec eux, la neige, la pluie et le froid; aussi les modes de février ont elles été soumises à l'influence de cette température: en vain nous avons cherché quelques vêtements qui puissent nous faire augurer de Longchamps; partout nous avons rencontré les manteaux, les pardessus et tous les habillemens chauds.

Les bals sont encore très nombreux à Paris, et les bals travestis qui ont été rares dans la haute société pendant les jours officiels du carnaval, sont en assez grand nombre pendant le carême; les costumes de caractère sont tout à fait en vogue, et plusieurs parties représentent les personnages célèbres d'un ouvrage en vogue ou d'une cour.

Jamais peut-être on n'a porté autant de redingotes garnies de fourrures ou de brandebourgs.

Les gilets se font de deux manières: ceux habillés, à châle; ceux négligés, à revers. Les variations de la mode consistent dans le plus ou moins de largeur ou de longueur: mais ces deux formes seules sont bien et généralement portées.

Jamais peut-être aussi mode ne fut plus constante que celle des pantalons ouverts devant; rien ne varie dans cette coupe; elle est la seule admise. On porte toujours

les pantalons droits de jambes et peu larges; les ultra fashionables hasardent le pantalon tout à fait collant, mais ce n'est pas la mode.

Les cols-cravates sont bien portés; mais en négligé, il faut une cravate-écharpe, de près de deux aunes: les unes sont en velours grec, les autres en soie et laine gros grain, puis aussi quelques unes en satin, mais rarement.

Les chemises à jabot se portent assez souvent dans le moude; le jabot est très petit.

### LE BOUQUET DE LAVANDE.



#### I.

Nous cueillons déjà des violettes et des primevères; voici venir les jacinthes, les narcisses et les tulipes; cependant la fantaisie nous berce encore de ses rians mensonges: au coin du feu, à la lueur de la lampe qui nous a tenu lieu des rayons du soleil, vous avez lu ces beaux contes arabes que Galland savait si bien conter. Voici une aventure de fleurs que je tiens d'un ami qui a traduit aussi des contes de *Mille et une Nuits*.

Les fleurs peuvent revivre par notre industrie; de leurs odeurs elle compose des parfums, des essences; elle reproduit, avec le ciseau, l'aiguille et le pinceau, leurs figures et leurs couleurs. Mais le génie de l'Asie, patrie des roses et des jasmins, du rossignol et des premiers poètes, ne se borne pas à l'image des fleurs; il en a inventé tout un langage, l'art de composer les *setams*, passe-temps des femmes recluses dans l'Orient; c'est comme une écriture fraîche, suave, embaumée, colorée, animée, riche des formes les plus aimables. En Perse, en Turquie, les fleurs s'emploient à exprimer le secret des sympathies, l'ardeur des sentimens pas-

sionnés. Des fleurs assorties, en passant d'une main dans une autre, vont émonvoir des âmes jeunes et naïves, les attendrir, les ravir de joie; elles ont, dans ces belles contrées un charme unique, une vraie puissance.

Un soldat vivait, pauvre et fainéant, dans une ville d'Arabie, où il s'était marié. Il aimait sa femme, douée d'une grande beauté, et, dans la crainte qu'elle vint à ne plus l'aimer, il ne pouvait se résoudre à quitter cette ville pour reprendre du service près d'un émir ou d'un prince voisin. L'amour de Habib était incapable d'un élan généreux; il fallait l'amour sincère d'une fidèle épouse pour rendre le sien pur et confiant. Il fallait pour cela un charme, et le génie des fleurs favorisa l'épouse de Habib.

Féristeh le nourrissait du travail de ses mains: elle peignait et brodait les fleurs sur les étoffes, et, en étudiant ses modèles, elle avait pénétré le mystère de leur langage; elle avait saisi les secrets ravissants que recèlent dans leurs formes, leurs couleurs et leurs parfums, ces belles fleurs qu'épanouit le soleil d'Orient. De plus, elle avait sur son mari l'ascendant que lui donnait un esprit ingénieux et des mœurs laborieuses. Elle sut le décider enfin, pour s'assurer une existence plus aisée dans leurs vieux jours, à aller se mettre à la solde de l'émir Ben Iamar.

Elle lui donna, au moment du départ, un bouquet de lavande fraîche de la rosée du matin: — « Aie grand soin de ce bouquet, lui dit-elle, ne le perds jamais de vue; tant que tu le verras frais et odorant, tu auras bon courage, tu auras confiance en l'amour de ta femme; si tu le voyais se flétrir, si tu venais à n'y plus trouver la bonne odeur qu'il exhale, ce serait un signe que mon attachement pour toi aurait pu devenir faux et périssable: alors tu pourrais croire infidèle ta chère Féristeh. »

Habib prit le bouquet que lui presen-

taut sa femme en tenant ses yeux fixés sur les siens; il l'embrassa tendrement, et s'enfuit sans regarder en arrière, car il n'aurait pas eu le courage de partir.

## II.

Habib fit sa route en regardant souvent son bouquet de lavande, et arriva dans une ville où il se mit à la solde de l'émir qui y résidait. Son bouquet était pour lui comme un trésor: la nuit, il le tenait fraîchement près de sa couche, et le matin ses yeux se tournaient sur ces fleurs, toujours vives et bien odorantes; quelquefois il le portait sur lui, et un jour, dans la saison d'hiver, lorsque la lavande avait été partout recueillie, le bouquet du soldat étranger attira les yeux de l'émir: il lui demanda pourquoi il portait ces fleurs et comment il se les procurait dans cette saison? — « C'est, répondit Habib, un don d'amitié, que je tiens de ma femme comme un gage de sa fidélité; je ne pouvais me séparer d'elle, et au moment de la quitter enfin, elle me remit ce bouquet, ces fleurs mêmes que vous voyez.... » et en les regardant, Habib souriait d'un air serein, et une douce émotion attendrissait le son de sa voix. Il ajouta: « En me donnant ce bouquet, Féristeh me dit: tant que tu le verras frais et beau et bien odorant, mon amitié sera toujours vive et pure, et ma pensée toujours avec toi. »

Le prince sourit, et dit: « Cette femme est, j'imagine, une magicienne qui trompe son mari par ses artifices. »

Il avait deux esclaves qu'il estimait fort intelligens et adroits. Il envoya le plus jeune dans la ville où se trouvait l'épouse du soldat: — « Tâche, lui dit-il, de former une liaison avec cette femme, et, si tu réussis à la séduire, reviens aussitôt me l'apprendre. »

La ville n'était pas grande. Ganem était bien pourvu de pièces d'or. Par l'entremise d'une vieille femme, il découvrit sans peine la demeure de Féristeh, et par-



vient à lui faire connaître ses désirs. Elle répondit : « Amenez-le moi, afin que je voie s'il pourra me plaire. »

L'amant lui fut présenté. Elle lui dit tout bas à l'oreille : « Retournez-vous en, et dites à celle qui vous a conduit ici que je vous renvoie sans espoir. Cette sorte de gens ne mérite point notre confiance et ne sait pas garder un secret. Vous reviendrez seul; je vous le permets. »

Il y avait dans la maison une citerne. Férïsteh dispose un lit sur cette citerne avec beaucoup d'adresse et de soin. Lorsque Ganem revint, elle fit asseoir sur le lit; au premier mouvement qu'il fait, le lit manque sous lui, et le voilà dans la fosse. Il s'écrie, se désole. — « Dis-moi la vérité, dit Férïsteh; qui es-tu? et d'où viens-tu?... » Le malheureux lui avoua son projet et la mission qu'il avait reçue de l'émir au service duquel était son mari.

Il resta long-temps captif dans la citerne. Le prince, ennuyé de ne le point voir revenir, envoie Hassan, son autre esclave, avec une double somme en or. Hassan se donna l'apparence d'un riche marchand, arriva dans la ville et finit par tomber dans le même piège.

### III.

L'émir, inquiet de ce qu'étaient devenus ses deux hommes de confiance, résolut de s'en éclaircir lui-même. Sous le prétexte d'une chasse qui pouvait durer plusieurs jours, il part et pousse la course jusqu'à la ville du soldat. Il s'était fait accompagner du seul Habib, qui contenait à peine sa joie.

A peine arrivés dans la ville, Habib quitte l'émir, se hâte d'aller embrasser sa chère Férïsteh, et lui remet le bouquet, toujours beau et bien odorant. Son épouse lui raconta ce qui s'était passé.

Le lendemain, il amena son prince à sa demeure, et il l'y recut avec de grands respects. Il retira de la citerne les deux

esclaves et leur promit leur liberté : — « Un seigneur étranger est en ce moment chez moi, et je n'ai point de serviteurs. Nous n'avons que des habits de femme pour vous vêtir; vous allez, ainsi vêtus, placer les mets devant mon hôte, et vous vous retrouverez libres à son départ. »

Ils avaient été bien misérablement dans cette fosse humide, ne recevant de pain que ce qu'il leur en fallait pour ne pas mourir : maigres, tremblans, pouvant se soutenir à peine, leur voix, leurs traits étaient méconnaissables, et tous leurs cheveux étaient tombés.

Pendant le repas, ils fixèrent l'attention de l'émir; il demanda quel crime avaient commis ces femmes esclaves pour qu'on leur eût rasé la tête. — « Elles ont commis une grande faute, répondit Habib; veuillez les interroger vous-même. »

L'émir reconnut alors Hassan et Ganem; et eux, qui avaient aussi reconnu leur maître, pleuraient en le regardant; ils se jettent à ses pieds, et rendent témoignage de la vertu de l'épouse de Habib.

En ce moment Férïsteh se tenait cachée au fond de la salle, derrière la draperie; elle s'écria : « Direz-vous encore que je suis une magicienne, pour flétrir la confiance et l'honneur de mon mari, vous jouer de son bonheur et de l'unique bien qu'il ait au monde? »

Le prince demeura confus, et voulut réparer ses torts : il combla de ses dons l'heureux couple, et Habib put vivre en paix chez lui sans plus s'éloigner de sa chère Férïsteh; elle était à ses yeux nu être d'une nature supérieure; son attachement demeura égal le reste de leur vie, et devint avec l'âge plus tendre et plus affectueux. Si quelquefois Habib envisageait l'existence heureuse au-delà du tombeau, il ne pouvait la concevoir sans son épouse bien aimée.

Florent VICHONNIE.



## BOCAGE.



Parmi les acteurs qui laisseront un nom et s'associeront à la gloire des écrivains qui leur auront confié un rôle, par la forte pensée de création et d'intelligence qui l'a fécondée, Bocage occupera sans doute le premier rang. Ce qui surtout caractérise son talent, c'est l'instinct de la vérité, du familier élevé, de l'aisance impérieuse. Long-temps resserré dans les langes de la comédie ou du drame convenu, sa réputation et son génie ont grandi à mesure que l'auteur, comprenant mieux sa vocation, lui ouvrait plus large la voix vers la vérité. M. d'Epagny eut ce bonheur dans *l'Homme du Monde*, et, selon nous, c'est de là que date la marche si rapide de Bocage, qu'à peine peut-on à son midi se rappeler son aurore; depuis il grandit avec chaque rôle, il s'assied en roi sur le trône de la Porte-Saint-Martin.

Ce qui le distingue surtout, c'est une étude profonde de l'histoire, et un sentiment vrai des effets du théâtre, la seconde qualité de l'acteur, qui, près du public, passe pour la première, et qui, aux yeux de l'artiste lui-même, n'est qu'en seconde ligne: où d'autres mettent des cris dans des scènes d'étonnement, de soudaineté, lui, il met un ton grave, froid, à peine entendu, comme si la force de l'émotion lui était la voix: alors on ne voit plus l'art, on voit l'homme réel qui souffre et peut à peine se faire entendre; le public écoute avec une religieuse attention, pour ne rien perdre de l'accent qui va tant lui révéler, et quand il a frappé ses oreilles, le cœur bondit, et la foule est remuée. Jamais il ne compte le public pour quelque chose: il se ment, il se dérange, il se retourne comme dans une chaumbre dont la quatrième muraille ne serait pas faite de regards humains; il parle à lui, aux autres, à ses ennemis, à ses amis, et s'il s'adresse aux spectateurs, c'est qu'il y a dans son rôle quelqu'un dont il a besoin de se faire entendre.

Quant au mérite de sa pantomime, c'est une banalité d'en faire l'éloge: il suffit d'avoir vu ses yeux s'agrandir, ses cheveux se hérissier, ses narines fremir pour comprendre qu'il apprend une bonne nouvelle, ou qu'un message horrible lui arrive; il est brusque, soudain, emporté; il saisit au moment du repos, et vous tord le cœur par sa froide ironie ou sa moquerie ingénieuse; il est insouciant, gai, rieur et sympathique à vos plus simples illusions; puis la haine ou la fureur le dévore: il se grandit, il lève l'épée, et l'épée des chevaliers dans ses mains flotte et se plie comme un fleuret dans une partie d'escrime. Chaque rôle qu'il a créé a puis son nom ou lui a donné le

sien: Bocage, c'est Buridan, mais c'est aussi Dalvimar, c'est Antony, surtout Antony, qui a si vivement touché, parce que Bocage souffre quand il le joue, et qu'il a une voix, un ton qui grave dans l'âme les paroles que laisse échapper sa bouche.

Plus que tous les acteurs de Paris, il fixe les regards du public au théâtre où se lit son nom; il joue *Ango*, et la foule va à *Ango*, parce qu'il lui a donné un cachet de peuple haineux de la royauté et que c'est *Ango* lui-même. Il revient chez M. Harrel, et il fait recette dans des ouvrages connus comme les chefs-d'œuvre classiques.

La carrière de Bocage est encore immense, et nous ne pouvons mieux faire que de souhaiter à nos auteurs un rôle digne de lui pour être dignes de la foule.

## THÉÂTRES.



*Les sept Infans de Lara.* — *Coliche.* *Clementine.*  
— *Le Prisonnier d'une Femme.* — *Frogères.*

LA PORTE-SAINT-MARTIN a cette fois contribué pour une part enorme à notre feuilleton dramatique. *Les sept Infans de Lara*, de M. Felicien Mallefille, est un drame plein de mouvement, de péripéties et de reconnaissances, qui, d'un bout à l'autre de la pièce, changent continuellement le sort et la position des personnages; c'est une accumulation assez savamment combinée de tous les moyens dramatiques mis en usage depuis qu'il y a un théâtre au monde; c'est le ressort de toutes les passions mises en jeu; c'est le revirement de tous les incidens qui, dans un drame, peuvent fixer ou déranger l'intérêt. Le plus grand défaut de *Infans de Lara*, c'est que la pièce manque totalement de l'intérêt de cœur qui, parti d'un nœud, se développe, se repand dans toutes les scènes comme la sève dans les branches d'un arbre, et règne dans tout le corps de l'ouvrage; c'est le dramatique même de chaque scène qui, presque toujours brillante et vive aux dépens de toute la donnée, semble, comme un lierre, devorer la substance de plusieurs; c'est l'incertitude même de la réalité de ces personnages que le caprice de l'auteur se plaît si souvent à démonstrer, si j'ose m'exprimer ainsi, que le spectateur est incertain dans son amour, et, ne sachant à qui donner son affection, attend, pour l'accorder, qu'il soit bien sûr de l'identité du héros qui la demande; c'est le peu d'union qu'il y a entre les parties diverses et le danger, qui tantôt plane indéfini sur toutes les têtes, tantôt, comme un feu follet, voltige de tête en tête et ne sait en se fixer;

mais ce qu'il y a de louable dans chaque partie, c'est un style habituellement vif, incisif et fortement nuancé; c'est une vérité et une audace d'expression très souvent heureuses et des scènes d'une haute portée et d'une rare beauté dans l'exécution. Du reste, c'est, sur un cadre plus grand et sur un plus vaste théâtre, les défauts et les beautés de *Glenarvon*; c'est, dans M. Mallefille, un progrès dans chacune de ces deux qualités de son esprit, le découps de la scène et l'art de la rattacher pourtant à l'ensemble par quelques fils très adroits et très puissans.

La pièce est admirablement jouée par Bocage, Lockroi et M<sup>lle</sup> Georges, dont le rôle n'est pas assez important pour ses moyens de reine, d'épouse et d'amante. M<sup>lle</sup> Ida a joué avec goût, quoique faiblement, son rôle d'Édula, et Melingue a été excellent de bonne bêtise royale.

Les décors sont superbes, et ne nuiront pas au succès de la pièce, qui pourrait aller bien loin, surtout si on la réduisait à des dimensions convenables, et qu'elle durât un peu moins de six heures.

Le PALAIS ROYAL a donné deux pièces qui ont eu assez de succès, *Coliche*, par MM. Paul Dupont et Paul Fonché, les deux pôles arctiques et antarctiques de la littérature moderne. Coliche est un ouvrier imprimeur qui a composé (notez bien ce jeu de mots) un pamphlet contre Joseph II. Le ministre, à qui l'on a porté plainte, poursuit l'auteur de cette brochure : de là quiproquo, et à la fin bonheur pour le pauvre ouvrier, qui n'avait certes pas cru nuire à un grand prince à qui il avait donné six capitales.

*Clémentine*, petit drame en un acte, de M. Jules Cordier. Clémentine est une jeune personne qui, ne sachant pas écrire, et n'osant pas avouer à son amant que sa condition obscure est la cause de son ignorance, apprend en secret cette science, si nécessaire aux jeunes filles qui veulent répondre aux billets doux. Son amant, qui sait qu'elle s'enferme avec un jeune homme, devient jaloux; mais tout s'explique, et il est trop heureux d'une erreur grâce laquelle sa maîtresse pourra signer un contrat de mariage.

En attendant que Frédérick-Lemaître augmente la fortune des Variétés, MM. Lagrange et Cornon se sont chargés de la soutenir. Le *Prisonnier d'une Femme* est une jolie petite pièce qui fait valoir les dispositions amoureuses du jeune Bressan et la grâce de M<sup>mes</sup> Pougault et Atala Beauchêne. Adrien a fait preuve d'un excellent comique dans le rôle d'un vieux portier.

C'est à peine si l'AMBIGU nous laisse le temps d'enregistrer ses succès; une pièce nouvelle est-

elle représentée, vite une autre lui succède. Mercredi, Gil Blas, sous les traits de Fusse, qui faisait sa rentrée, a obtenu un brillant et légitime succès. Auteurs, acteurs, directeur, public, tous se sont séparés satisfaits les uns des autres.

La Gairé, qui a plus d'activité que de bonheur, a ressuscité Frogères, ce comédien si spirituel et dont tant d'aventures avaient marqué la vie. Cette fois-ci, ce sont sa condamnation à mort par le czar et sa grâce miraculeuse qui forment le fond de l'intrigue. Bernard-Léon ajoué avec abandon et sympathie un rôle qui eût fait à lui seul la fortune de l'ouvrage.

L'élite des dilettanti s'était donnée rendez-vous jeudi dans les salons de l'institution Surbled, faubourg Poissonnière, pour assister à la soirée musicale donnée par M. Larmande et M<sup>me</sup> Larmande-des-Argus, jeunes artistes de talent et d'avenir.

L'assemblée était brillante et nombreuse, et plus d'un fois de bruyans applaudissemens ont été prodigués aux bénéficiaires, et aux artistes distingués qui leur prêtaient l'appui de leur talent.

Un trio avec accompagnement d'orgue, *la Fivandière* et *la Coquette*, morceaux de genre, composés par M<sup>me</sup> Larmande, ont été dits avec ame par M<sup>me</sup> Mariuoni, MM Dailly et C<sup>...</sup>.

Les deux fantaisies pour la harpe, composées et exécutées par M<sup>me</sup> Larmande-des-Argus, *le Caprice brillant*, sur les motifs de l'*Eclair*, improvisé en quelque sorte la veille pour le concert du lendemain, ont révélé une facilité de création et en même temps d'exécution qui assurent à M<sup>me</sup> Larmande une des premières places que son beau talent lui avait déjà assignée.

M<sup>me</sup> Marinoni a chanté avec une grâce parfaite une de ses jolies romances, *la Catalane*. Nous avons entendu de gracieuses variations sur l'accordéon, par M<sup>lle</sup> Reïssner. M. Robberetzh a enlevé tous les suffrages dans son solo de violon. Nous aimons aussi à proclamer le succès obtenu par M. Rondonneau dans les délicieuses romances composées par M<sup>me</sup> Rondonneau. Enfin, pour terminer dignement la soirée, M. Lanza a égayé tout l'auditoire, en disant avec la verde et l'originalité qui le caractérisent, *la Tarentelle*, des *Soirées de Rossini*, et les chansonnets de Beauplan.

Le mot du dernier logogriphe est HARMONIE, dans lequel on trouve : roi, rame, raine, rime, main, oie, ame, mer, marin, mare, mane, Rome, Rhone, âne, manie, arme, héros, moi, mie, mi, re, or, ire, nom, mon, moine, mire, mine, rien, mari.

## Annonces.

### PÂTE DE BAUDRY,

Pharmacien, 44, rue Richelieu.

Ce nouveau et agréable pectoral, *breveté par ordonnance du roi*, calme la toux et fortifie la poitrine d'une manière prompte et sûre; aussi des médecins du premier mérite et un grand nombre de consommateurs lui accordent-ils une préférence marquée. Prix : boîtes de 1 fr. 50 c. à 5 fr.

### MAUX DE DENTS.

La CRÉOSOTE-BILLARD guérit la carie des dents gâtées, et enlève à l'instant, et pour toujours, la douleur la plus vive; elle s'emploie sans le moindre danger. — A la Pharmacie, 28, rue Saint-Jacques-la-Boucherie, près le Châtelet. — 2 fr. le flacon avec l'instruction.



Actuellement, rue Mazarine, 48, au 1<sup>er</sup>, en face celle Guénégaud, Verres-Conserves de la vue, à surface de cylindre, de CHAMBLANT, connus pour leur supériorité constatée par 25 ans d'expérience.

### PAR UN PROCÉDÉ NOUVEAU ET EN UNE SEULE SÉANCE,

M. DÉSIRABODE, chirurgien-dentiste, pose des pièces artificielles, depuis une jusqu'à six dents, dont il garantit la durée et la solidité pendant dix années consécutives, s'engageant par écrit à remédier gratuitement, s'il survient quelque réparation à y faire pendant ce laps de temps. Cette garantie ne s'étend qu'aux six dents de la mâchoire supérieure, les autres ne pouvant être fixées que par les procédés ordinaires.

Il demeure au Palais-Royal, galerie de Valois, 152, au 2<sup>e</sup>.



LEMONNIER, *breveté, dessina-* leur en cheveux de la Reine, membre de l'Académie de l'Industrie, vient d'inventer plusieurs genres d'ouvrages, palmes, boucles, chiffres dans leur état naturel, ni mouillés, ni gommés. Il tient une grande fabrique de Tresses perfectionnées par des moyens mécaniques. 15, rue du Coq-S<sup>t</sup> Honoré.

## CHOCOLAT AU LAIT D'AMANDE,

De BOUTRON-ROUSSELLE, 27, Boulevard Poissonnière.

Près le Bazar de l'Industrie, à PARIS.

Dix années de succès constatés par un grand nombre de médecins, recommandent suffisamment cet excellent Chocolat, qui convient surtout aux tempéramens échauffés, et réussit dans les

cas d'irritation de poitrine et d'estomac. Dans les convalescences de gastrites, il devient un aliment doux et d'une facile digestion. Dépôt, à PARIS, 12, rue du Petit-Bourbon-Saint-Sulpice.

A MARSEILLE, chez M. H. BONNAUD, coiffeur, rue de l'Arbre.

A BRUXELLES, chez L. FISCO, éditeur, rue des Chapeliers, n<sup>o</sup> 2.

A GENÈVE, chez M. BOREL, pour les Cantons de Genève et de Vaud.

A LA HAYE, pour toute la Hollande, chez M. BECKERS, 216, rue Dennewez.

A LONDRES, chez M. BOUTRON et C<sup>o</sup>, au Comptoir général d'affaires, 53, Saint Martin's Lane, Charing Cross.

### CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION.

Le FOLLET paraît chaque semaine par livraison de huit pages de texte, et publie vingt-neuf Gravures de modes par trimestre; une année forme deux Volumes, qui sont complétés fin Juin et fin Décembre.

A PARIS: Pour un an . . .	26 fr. -
Pour six mois . . .	13 -
Pour trois mois . . .	6 50
50 cent. en plus par trimestre pour la province, et à l'étranger	
le port se paie en plus selon les pays.	

# LE FOLLET,

COURRIER DES SALONS,

JOURNAL DES MODES,

Boulevard Saint-Martin, 61.

A LYON, chez M. Mégevend, rue Dubois, seul bureau central de nos Journaux pour l'Italie, la Suisse et tous les départemens méridionaux de la France.

LADY'S MAGAZINE AND MUZEUM.

---

## MODES.

A M<sup>me</sup> de M.....



Je vous expédie une caisse de modes, et j'espère, Anna, que vous m'en accuserez bientôt réception; j'espère même que vous serez satisfaite de mes choix. Je ne vous ai pas envoyé de robes de printemps; c'est à peine si j'ai encore pu quitter mes fourrures; et, d'ailleurs, j'ai été fort occupée toute la semaine, car, malgré le carême, on danse encore à Paris, et je suis allée à deux bals fort brillans, donnés par MM. James et Salomon Rots....

À part l'ameublement, qui est d'une richesse vraiment digne d'un satrape, je ne pourrais réellement pas citer de toilette bien remarquable; seulement, quelques

femmes d'un goût recherché avaient choisi des toilettes de mousseline.

Une princesse polonoise avait une robe de mousseline de l'Inde, dont les manches, plates sur l'épaule, se terminaient par un sabot excessivement haut, et froncé comme une dentelle; Sa coiffure était une guirlande à la Cérés, en feuillage vert et or.

Madame Sch..... avait une robe de tulle blanc, garnie d'une ligne de diamans au corsage; ses manches plates, terminées par deux sabots, étaient surmontées d'agraffes de violettes en pierres fines; la jupe, s'ouvrant en biais sur une jupe blanche, était relevée par des touffes de violettes; une guirlande des mêmes fleurs entourait les cheveux de derrière;

ceux de devant étaient plats et retenus par un bandeau de brillans.

J'ai remarqué une polonoise de velours bleu dont l'ourlet était marqué par une ligne d'or, brodée en forme de chef; les manches, plates, étaient terminées également par un ourlet brodé; la jupe, plate, n'avait aucune garniture; la coiffure était une guirlande placée à l'Érigone, en lilas blanc naturel.

J'ai remarqué, à ce bal, qu'une foule de femmes avaient dans leurs cheveux des fleurs naturelles, et qu'elles n'avaient pas trop souffert à la fin de la soirée. La couleur dominante, après le blanc, était le bleu. Il est fort question, ma chère Anna, de faire revivre, ce printemps, le bleu, qui est presque totalement délaissé depuis quelques années, je ne sais trop pourquoi, car c'est une nuance fraîche et surtout peu commune.

Je vous dirai que les capotes à coulisses seront encore plus portées cet été que l'an dernier; la manière dont elles sont confectionnées dans les bonnes maisons leur donne un cachet qui les empêchera de devenir jamais trop communes. Il paraît, si j'en juge d'après moi et d'après toutes les femmes du monde, que, loin d'être abandonnées, comme on le répandait à la fin de la saison dernière, les pailles de riz seront, pour cette année, la coiffure de toilette d'une femme de bon goût. On balance encore si on leur donnera la forme capote ou chapeau.

Il paraît décidé que les pailles d'Italie, coupées cette année, le seront forme chapeau; on parle de les orner avec du ruban de satin.

Vous saurez que les marabouts vont revoir leurs beaux jours. Cet hiver on trouvait des plumes avec des marabouts; aujourd'hui, l'on noue des marabouts avec des plumes: c'est un ornement fort gracieux pour les chapeaux de paille d'Italie et de riz.

Aujourd'hui, ma chère Anna, on ne

voit qu'une seule fleur sur toutes les coiffures: le lilas. Cette fleur si fraîche, et qui se pose d'une manière délicieuse, n'a que deux mois d'existence; il n'est pas étonnant que chaque femme soit empressée de la poser sur sa capote printanière.

Je vous dirai, Anna, que, le lilas une fois passé, quelques grandes maisons veulent ramener la simplicité, de si bon goût pour les modes, et ne poseront que des nœuds de rubans sur les capotes négligées, des plumes ou des fleurs seulement sur les chapeaux de paille.

J'allais oublier de vous parler d'une nuance qui fait fureur en ce moment à Paris: c'est le gris perle; il est porté également en capote à coulisses pour négligé, et en capote à plumes pour demi-toilette. On peut dire que c'est le cachet de la petite maîtresse.

Une annonce, publiée par le *Follet* dans son premier numéro de ce mois, m'a conduite, avec une de nos amies, chez M. *Tisselin* (\*), auquel elle avait confié un magnifique costume de bal, qui avait un peu perdu de son éclat à la dernière solennité masquée de l'Opéra.

J'ai été réellement étonnée de voir dans cet établissement une foule d'objets d'une fraîcheur remarquable et que l'on ne rencontre que dans les magasins de nouveautés. J'ai remarqué surtout une robe de soie, dont la couleur primitive était grenat, à laquelle M. *Tisselin* avait donné la nuance paille la plus parfaite; puis une robe de foulard; puis encore des alépinés, des cachemires, des crêpes de Chine, etc., dont le brillant et la souplesse égalaient ce que j'ai vu de mieux dans les magasins de *Gagelin*.

M. *Tisselin* est donc une bonne fortune pour nous autres *coquettes*; et quoique son établissement ne date que de trois

(\*) M. *Tisselin*, teinturier, 128, rue Montmartre, en face les Messageries royales.



années, il a déjà laissé bien loin derrière lui ses confrères; aussi je vous engage à le recommander à toutes vos amies.

Votre dévouée. HENRIETTE D'A\*\*\*.

### LA VICTIME.



Je fumais tranquillement ma pipe dans la salle commune d'une petite auberge située sur la route de Northampton, sans trop écouter ce que disaient mes cinq ou six compagnons de voyage, lorsque l'un d'eux, assez joli homme, bien qu'entre deux âges, après plusieurs *hem!* qui avaient l'air de demander qu'on fit silence, dit d'un ton grave et doctoral :

— Messieurs...

— Ecoutez, écoutez, crièrent ceux qui l'entouraient.

— Messieurs, reprit-il, vous avez tous raconté des histoires plus ou moins extraordinaires, que j'ai écoutées avec plaisir, parce que je les crois vraies, en dépit de quelques situations qui m'ont semblé terriblement merveilleuses.

Un *oh! oh!* négatif sortit de toutes les bouches, et interrompit de nouveau le narrateur.

— Quant à l'aventure que je vais vous raconter, messieurs, elle n'arrive pas tous les jours, par la seule raison qu'elle m'est arrivée à moi pendant la nuit.

Un éclat de rire général accueillit ce mauvais calembourg.

— A la fin de la première journée d'un voyage que je fis de Devonshire à Londres, au mois de décembre de l'année 1794, j'arrivai à une petite auberge, la seule habitation qu'on pût trouver à dix milles à la ronde. La nuit était noire et froide; de larges gouttes de pluie commençaient à tomber; aussi me trouvai-je fort heureux de rencontrer cet abri, quelque mauvais, qu'il me parût. Après avoir

vu mettre mon cheval à l'écurie et mon cabriolet sous la remise, j'entrai dans la salle des voyageurs, espèce de cabaret enfumé.

Un feu gai et pétillant brillait dans la cheminée; il compensait un peu la pauvreté de l'ameublement; mais sa clarté contrastait d'une manière désagréable avec les sombres visages de trois hommes assis à l'autre bout de la chambre.

Je ne suis pas plus brave qu'un autre, mais je ne manque pas non plus d'un certain courage; j'avoue que l'apparence de ces hommes me donna quelque inquiétude, et que je commençai à regretter de n'avoir pas poussé jusqu'au premier village, en dépit de la pluie.

Je sonnai.

— Garçon, apportez-moi un verre de grog et une pipe.

— Oui, monsieur, me répondit un rustre au visage sale et grimaçant, qui faisait l'office de sommelier, de garçon d'écurie, etc.

— Pauvre malheureux! dit un des trois hommes à voix basse, mais assez haut pour que je pusse l'entendre, pas d'autre moyen que la fenêtre.

Et tous les trois me regardèrent fixement.

Une sueur froide me mouilla le front; tout mon corps trembla; mes genoux s'entrechoquèrent, et j'allais, je crois, m'évanouir, si je ne m'étais hâté d'avalier mon verre de grog.

— Que voulez-vous? que puis-je faire à cela? il le faut. Dieu me damne! si je m'inquiète qu'on le sache, dit le même homme en se levant avec ses compagnons pour sortir.

— Bonsoir, monsieur, dirent-ils tous trois d'une voix rude en passant près de moi.

— Bonsoir, messieurs, répondis-je; vous serez mouillés, je le crains.

— Oh! nous n'avons pas loin à aller, dit l'un d'eux en fermant la porte. Où e

mon chien? Bess, avez-vous vu mon chien? demanda-t-il à quelqu'un de la maison qui se trouva probablement près de lui quand il en sortait.

Tout redevint silencieux.

Resté seul, je bourrai ma pipe, fis de nouveau remplir mon verre, et me plaçai en face du feu. Les mots chien... loin à aller... fenêtre, me résonnaient sans cesse aux oreilles. — Allons, je suis perdu, pensai-je; je vais être assassiné, cela est clair. Je bus mon grog à petites gorgées. Que faire? me dis-je en moi-même; je n'ai pas d'armes, je n'en ai jamais porté. Je suis sûr que ces hommes ont déjà emmené mon cheval et mon cabriolet. Ah! malheureux que je suis!

Je me levais pour aller voir si j'avais deviné juste, lorsque je fus arrêté par le son d'une voix jeune et suave qui me dit :

— Ne voudriez-vous pas que l'on bassinât votre lit, monsieur?

Je me retournai, et vis devant moi une fleur comme on voudrait toujours en avoir sous les yeux. C'était une jeune fille belle comme le jour; ses cheveux noirs retombaient en boucles épaisses sur son cou et ses épaules; ses grands yeux bruns étalent brillants et doux, son visage blanc et rose, sa taille délicieuse.

Je ne puis supporter qu'on bassine mon lit : pourquoi, je l'ignore, mais enfin cela est. Aussi répondis-je le plus gracieusement que je pus :

— Je vous remercie, ma chère; vous êtes trop aimable : quand je voyage, je n'ai pas l'habitude de... ainsi, ma chère...

Elle allait se retirer.

— Ma chère, balbutiai-je, ne pouvant me résoudre à perdre sitôt la société de cette charmante créature.

— Mon nom est Betsy, monsieur, me dit-elle en rougissant, ce qui la rendit cent fois plus belle.

Eh bien! ma chère Betsy, je vous prie de me dire si vous êtes jolie comme un œuf. Vous vous rappellerez, messieurs, que

j'avais bu deux verres de grog, de grog très fort.

— Désirez-vous quelque chose, monsieur? me dit-elle sans paraître m'avoir entendu.

— Oui, ma chère Betsy; je vous demanderai un baiser sur vos lèvres de corail.

— Comment! cria une voix de Stentor.

La porte s'ouvrit, et livra passage à un grand et vigoureux gaillard que je n'avais pas encore eu le plaisir de voir.

— Que faites-vous ici, Bess? Lukin ne peut-il répondre à la sonnette? Allons, sortez, et allez vous mettre au lit. Quant à vous, monsieur, ajouta-t-il en me considérant comme un tigre regarde sa proie, si vous ne savez pas vous conduire comme il faut dans une maison honnête, vous trouverez quelqu'un qui vous apprendra le savoir-vivre, et cela avant qu'il soit long-temps.

Je crus voir déjà briller sur ma poitrine la lame d'un poignard. Les paroles de mauvais augure que j'avais entendues me revinrent à l'esprit. Ces hommes à figure rébarbative, leurs manières suspectes, l'isolement de la maison, tout venait confirmer mes soupçons. La jeune fille aussi c'était probablement quelque pauvre enfant enlevée de Londres. Je me souvins de vieux romans que j'avais lus dans ma jeunesse, des histoires de princesses enlevées par des brigands et obligées de leur servir d'échansons et quelquefois de femmes. Hélas! cette délicieuse Betsy était-elle la compagne d'un misérable comme celui qui venait de me parler? Je frissonnai à cette idée, et me repentis de ma manière d'agir avec elle. Peut-être, si je m'y étais pris autrement, aurais-je pu savoir son histoire. L'arracher à une vie de misère et d'opprobre, et me sauver avec elle

Lukin entra. Il pouvait être onze heures du soir.

( La fin au prochain N. )



## LE GENÊT DE LA COLLINE. (\*)



Le père André donnait ses soins à un troupeau qu'il avait sur la montagne, et le bonhomme faisait souvent des remarques simples et vraies; il s'était fait une philosophie rustique en prêtant l'oreille aux sauvages harmonies des bois, des ruisseaux, des collines. Un soir d'hiver, que l'on entendait le vent mugir dans les grands arbres, le père André, dans sa chaumière, tenait sur ses genoux son plus jeune fils; les autres enfans étaient assis à l'entour du foyer, où flamboyait un bon feu. André leur fit ce conte en berçant sur ses genoux son jeune fils.

« Je voyais, dit-il, une roche sur une colline battue des vents; sur la roche il y avait un vieux chêne, et, en bas, au pied du chêne, un genêt verdoyant. On était au mois de mars : au beau soleil de midi, le souffle du vent était doux et tiède comme au mois de juin, lorsqu'une voix rauque se fit entendre en ce lieu désert. C'était la voix du vieux chêne qui disait à son gentil voisin :

» Depuis deux mois la gelée a, nuit et jour, resserré la terre sur ce flanc de la montagne. Ami, lève la tête, fais-toi l'idée de l'éboulement terrible que le haut dégel va produire; j'ai déjà entendu un craquement cette nuit; heureusement les débris ont suivi une autre voie; je les aperçois là bas. Faible et chétif, quel poids c'eût été pour toi!

» Tu vas te parer de tes petits rameaux

(\*) La fleur du genêt, comme celle de plusieurs autres plantes, telles que les pois, offre, dans sa disposition, quelque ressemblance avec un papillon, et les botanistes ont donné le nom d'ailes à deux folioles de cette sorte de fleurs; celles du genêt sont d'un beau jaune fauve, et couvrent la plante en mai et juin; elle se plaît dans les bois montagneux. On fait des balais avec les rameaux des genêts communs. Le genêt d'Espagne, qui a la forme d'un arbre, se voit aussi au mois de juin dans les jardins de Paris.

fleuris. Il ne te souvient plus du péril auquel tu échappas il y a trois ans : un éclat du grand rocher d'en haut vint, roulant avec un bruit de tonnerre, se précipiter par ici; je reçus au passage l'énorme bloc, et le retins, comme tu peux le voir au-dessus de toi, toujours pendant.

» Je ne sais, ami, qui t'apporta ici; mais que ce soit la brise, un oiseau, un mouton, ce lieu ne convenait pas à une plante comme toi : avec tes rameaux toujours verts, tu attires le petit pâtre de la colline; l'enfant vient dormir et reposer sa tête parmi tes feuillages, et, crois-moi, en cette saison de dégel, à la chaleur de midi, vous vous trouverez au premier moment écrasés tous deux.

» Le genêt s'agita doucement, comme un être assoupi qui se réveille :

— « Merci de vos avis, répondit-il au chêne; je sais depuis long-temps déjà combien est frêle le lien qui nous tient à la vie, jeunes et vieux, faibles et forts; nous avons beau faire, le malheur qui doit nous venir nous accablera; le plus avisé, peut-être, est celui qui y pense le moins. Et que gagnerais-je, moi, à m'éloigner d'ici? c'est ma demeure paternelle, mon héritage; là est tout mon amour; là, mon père, heureux et content, étala ses rameaux fleuris, bien des années, au soleil riant; il y a vieilli en paix; je puis avoir son sort. A quoi bon m'agiter, me flétrir, en proie à la frayeur? et ne suis-je pas vraiment une plante favorisée du ciel? les saisons pour moi sont bénignes; je suis long-temps couverte de fleurs; quand viennent les gelées, mes rameaux sont encore si verts et si frais, qu'on dirait à me voir que je suis immortelle.

» Le papillon jaune-bleu voltige sur moi et se plaît à voir dans mes fleurs des ailes aussi jolies que les siennes.

» A l'heure où les gazons sont refroidis par la rosée ou par la pluie, la mère brebis vient, avec son agneau, se coucher parmi mon feuillage; ils se fout devant

moi leurs tendres caresses, et, moi-même, je me réjouis de leur joie....

» Avec la voix claire et le cœur léger, le genêt, en belle humeur, aurait habillé, puis encore, jusqu'à ce que les étoiles fussent venues reluire au ciel; mais alors deux corbeaux, sur les rameaux du chêne, le faisaient retentir de croassemens joyeux : c'était leur chant de noes; et, à fleur de terre, une brise amenait au genêt, bourdonnantes, deux abeilles, qui se posèrent dans son bouquet verdoyant.

» Bientôt après, mes enfans, une nuit, éclata un furieux ouragan. Au point du jour, je m'aventurai à sortir, et passai au pied de la butte à la roche pendante. La tempête avait éclaté sur le chêne, l'avait déraciné, emporté bien loin de là; quant au petit genêt, si gai, si résigné, l'orage, en passant par dessus lui, l'avait laissé dans une crevasse de la colline, où il a, sans plus de soucis, vécu encore bien des jours de beau et de mauvais temps. »

Florent RICHONNE.

## EXPOSITION DE 1836.

Le salon de cette année offre une tendance assez singulière pour l'époque actuelle, mais qui, pourtant, semblerait être une conséquence toute morale de la position : la guerre et la religion, voilà les deux sujets qui ont le plus fécondé les artistes, et pourtant le gouvernement n'est pas pour beaucoup dans cette tendance, surtout pour la seconde, car il n'a acheté que trois tableaux : le *Saint-Luc* de M. Norblin, le *Saint-Charles-Borromée* de M. Ansiaux et le *Calvaire* de M. de Laval. Quant au reste des tableaux religieux, il faut en accuser seulement cette espèce de retour à la religion qui a fait espérer aux artistes que les provinces s'empresseraient d'acheter leurs tableaux pour en orner leurs églises. S'il y a beaucoup de tableaux de batailles, cela vient de ce que nous avons la paix; sous l'empire, on ne pensait pas à peindre des batailles : on peignait des fleurs, des bergers, des bergères, à peu près comme, en 95, on remplissait les recueils annuels de poésie de bouquets à Cloris, d'élégies et de madrigaux, de sorte que, si la chanson eût été

alors la peinture réelle de l'époque, on eût pensé que toute la France gardait les moutons.

Il suffirait de faire la nomenclature des morceaux religieux pour faire croire que le Musée est le musée religieux de MM. Mame et compagnie : une *Assomption*, de M. Deveria, toute pleine des inspirations du tableau du Corrège; une autre *Assomption*; une *Madelaine*, de M<sup>me</sup> Deherain; une *Scène de la fin du Monde*; la *Déscente de Croix*, par M. Becaïne; un *Ange Gardien*, du même, où la figure de l'ange est délicieuse; une *Vierge ensevelie*, qui semble peinte avec et par Jouvenet pour le ton des chairs et le reflet de la lumière; l'*Exorcisme d'un Possédé par Jésus-Christ*; *Jésus marchant sur l'eau* et soutenant d'une manière assez peu divine Pierre, qui va se noyer; *Job*; *Agar dans le désert*; *Tobie*; le *Martyre de Saint Sébastien*, de M. Delacroix, où cet artiste a poussé jusqu'à l'horreur son système de la vérité dans l'horrible, mais qui se relève par les intentions heureuses des autres personnages; tableau plein de beautés et de défauts; le *Martyre de Saint Hippolyte*, par M. Dedreux, dont le principal défaut est l'incertitude qui résulte de l'ensemble du corps et de la figure de la victime, qui n'est pas assez clairement indiqué pour qu'on puisse juger si c'est un saint ou un voleur; le *Retour de l'Enfant prodigue* et *Cain*, de M. Chasseriau, élève de M. Ingres, dont le meilleur est sans contredit le second, où la grâce et le calme des deux enfans font mieux ressortir la terreur et les remords des deux parens; tout cela sans compter bien d'autres tableaux qui nous échappent, soit à cause de la confusion, soit à cause de leur obscurité, tout cela ne prouve-t-il pas évidemment cette inclinaison vers le système religieux ? nous ne le blâmons pas, mais il n'y a pas aujourd'hui assez d'amour et de religion dans l'âme des artistes pour espérer qu'ils en sortiront avec avantage et gloire.

Quant au système belliqueux, nous examinerons, dans un prochain article, ce que leur patriotisme et leur valeur personnelle offriront de chances plus favorables au succès dans la peinture des batailles ou des splendeurs nationales.

## THÉÂTRES.

Tandis que les *Huguenots* signalent, au grand Opéra, le triomphe d'une religion sur une autre, le *Cirque-Olympique* aussi célèbre le triomphe de la religion chrétienne sur la foi musulmane; ainsi les deux plus vastes scènes de Paris sont pleines

des choses religieuses, avec cela pourtant que le Cirque a pris pour lui l'exploit glorieux et honorable.

La conquête de Jérusalem, qui a fourni la troisième épopée sous le rapport littéraire, mais la première peut-être pour le rapport de l'intervention divine, a procuré à M. Francis, moins poète que le Tasse, l'occasion de développer toutes les richesses diverses que possède le Cirque pour la mise en scène. Mais aussi il faut avouer que jamais théâtre ne comprit mieux sa puissance épique, et ne sut mieux réaliser des prodiges. Le sorcier des Musulmans ne rêva rien de plus beau que ce que Francoini a réalisé : enchantemens, danses voluptueuses, forêts magiques, prise de ville, apothéose et surtout tournoi... ah! le tournoi!... c'est pour cela qu'il faut réserver toute son admiration; c'est là qu'il faut aller frémir et applaudir au vainqueur; c'est là que l'on retrouve toute la fabuleuse vérité des chevaliers si preux, si lourds, hardés de fer comme un rempart de créneaux, et se mouvant comme deux armées l'une contre l'autre animées. Nous pensons que le Cirque a trouvé là une de ces veines de bonheur qui l'ont si souvent enrichi.

Adroitement exploité, ce succès pourra renouveler pour lui les miracles de *Napoléon* et des *Cent Jours*. A lui la magnificence et le luxe oriental; à lui seul l'art de faire remuer tout un peuple dans un espace donné, et de décider de la destinée d'un empire avec une telle ressemblance que le public croit assister à une de ces batailles qui jadis créèrent un grand homme, un grand peuple, une grande monarchie.

— Tout à côté, aux FOLIES-DRAMATIQUES, Odry, dont je vous ai déjà parlé, a fait encore rire le public aux dépens de cette incommensurable vanité que vous lui connaissez. Figurez-vous qu'Alcibiade, Alcibiade-Odry est amoureux de toutes les femmes, et pense en être aimé; quand je dis aimé, c'est favorisé qu'il faut dire, car le sentiment n'est pas la question principale: ce qu'il veut, c'est cette satisfaction de l'orgueil qui jouit d'une défaite. Or, Odry voudrait bien faire croire à un bonheur insolent; mais, par malheur, tout retombe sur lui: il est pris pour un voleur; il passe une nuit au violon; il se bat en duel; il est arrêté comme braconnier, et enfin il subit toutes les tribulations du métier d'homme à femmes.

Cette pièce, bien plus gaie, bien plus drôle que *Coquelicot*, met Odry dans son relief d'une manière beaucoup plus heureuse; il est toujours excellent de bonne bêtise et de naturel. Les auteurs sont MM. Dupeuty et de Courcy.

*Le Marquis de Brunoy*, aux VARIÉTÉS, est une

pièce en 5 actes, tirée des *Châteaux de France*, de M. Léon Gozlan, et arrangée par MM. Théaulon et Jaime. Frédéric Lemaître, transfuge des Folies-Dramatiques, dont il a laissé le sceptre à Odry, a représenté, avec son talent si souple et si varié, ce marquis original et bizarre, type si remarquable d'une indépendance toute nobiliaire. Il a surtout parfaitement rendu la scène de folie. Lorsque la vogue, qui se rattachera sans doute à cette pièce, se sera déclarée, nous reviendrons sur elle, et notre numéro prochain en contiendra une analyse plus succincte.

## CONCERT

DE MM. RONDONNEAU ET ROBBERECHTS.



M. J. Rondonneau, l'un de nos chanteurs les plus distingués, a donné, le 15 mars dernier, un concert auquel des artistes célèbres ont prêté leur concours. M. Robberechts, violoniste d'un talent éminent, a exécuté une fantaisie romantique de sa composition; il a des parties très remarquables de puissance, un doigté agile et souple; sous sa main, son violon parle, se plaint, cause, et même a des répliques spirituelles et aimées; il a eu beaucoup de succès, ainsi que M. Sowinski, dont le talent sur le piano est expressif, lent, grave et doux: ce n'est pas la rapidité et le trouble de quelques autres pianistes, dont le jeu ne produit que du bruit; c'est un accent persuasif et attrayant, c'est une suite de paroles gracieuses.

M. Brod a joué un solo de hautbois dont le charme nous a transporté au milieu des champs: c'est la cornemuse du berger nous arrivant avec les vibrations de l'air et des forêts.

MM. Alexis Dupont, Lauza, M<sup>me</sup> Dorus-Gras ont chanté des morceaux d'ensemble et des romances. Les honneurs de la matinée ont été pour M. J. Rondonneau, qui a chaoté, avec cette grâce, ce goût, ce charme exquis qu'on lui connaît, un air de *l'Eclair*, plusieurs romances, *l'Excuse*, la *Mort du Père*, et plusieurs chansonnettes extrêmement piquantes. Ces différents morceaux, qui ont obtenu beaucoup de succès, l'ont dû en grande partie à la musique que M<sup>me</sup> Elise Rondonneau y a attachée: tour à tour légère, gracieuse et accentuée, elle va au cœur, touche l'âme, et y trouve des échos qui lui répondent.

Ce concert ne pourra qu'ajouter à la réputation de ce jeune duo, dont le double talent a déjà su fixer la Mode, et fait le charme des soirées les plus fashionables de Paris.

J. L.



## Enigme.



Jenne beauté, qui rêvez le bonheur  
Aux apprêts de l'hymen promis à votre cœur,  
Combien de fois peut-être, en me voyant fleurie,  
Votre charmante main me prit dans mon berceau,  
Volonteuse et jolie,

Pour me donner à votre jouvenceau,  
En lui faisant jurer, par le dieu du village,

D'avoir présente un jour  
L'emblématique image  
Que je suis en amour.

Mais, en changeant de sens, sans changer de figure,  
Je suis tout autre objet,  
Et jamais, je vous jure,

Je n'eus le moindre trait :

Je suis sombre, pourtant, sous un front de tri-  
[tasse,

Couleur de rose et gaie chez un homme riant ;  
Rien ne peut égaler l'excessive vitesse  
Que je mets à franchir l'espace le plus grand ;  
Rien ne peut arrêter ma course vagabonde ;  
Jamais le sommeil n'eut quelque empire sur moi ;  
Le croirais-tu, lecteur ? je fais le tour du monde

Sans sortir de chez toi ;

Tu me cherches sans doute

En ouvrant de grands yeux ?

J'habite un peu plus haut ;

Ferme-les, c'est bien mieux,

Pour me trouver plus tôt :

Dans ce moment, dis-tu, je me mets en deroute.

Eugène R\*\*.

# RACAHOUT DES ARABES

Approuvé par deux rapports de l'Académie de Médecine, par 60 certificats des plus célèbres médecins et deux brevets accordés à M. de Langrenier, rue Richelieu, 26.

Cet aliment étranger, d'une réputation universelle et d'un goût agréable, est indispensable aux convalescens, aux vieillards, aux dames, aux enfans et aux personnes nerveuses, délicates, ou faibles de la poitrine ou de l'estomac. Il donne de l'embonpoint, et rétablit promptement les forces épuisées. — Prix : 4 fr. le flacon.

On trouve au même dépôt LES

## SIROP et PÂTE de NAFÉ d'ARABIE

Brevetés pour la guérison des rhumes, catarrhes, asthmes, coqueluches, toux, enrouemens et autres maladies de la poitrine et de l'estomac.

## PÂTE DE BAUDRY,

Pharmacien, 44, rue Richelieu.

Ce nouveau et agréable pectoral, breveté par ordonnance du roi, calme la toux et fortifie la poitrine d'une manière prompte et sûre ; aussi des médecins du premier mérite et un grand nombre de consommateurs lui accordent-ils une préférence marquée. Prix : boîtes de 1 fr. 50 c. à 5 fr.

## MAUX DE DENTS.

La CRÉOSOTE-BILLARD guérit la carie des dents gâtées, et enlève à l'instant, et pour toujours, la douleur la plus vive ; elle s'emploie sans le moindre danger. — A la Pharmacie, 28, rue Saint-Jacques-la-Boucherie, près le Châtelet. — 2 fr. le flacon avec l'instruction.

Le FOLLET paraît chaque semaine par livraison de huit pages de texte, et publie vingt-une Gravures de modes par trimestre ; une année forme deux Volumes, qui sont complétés fin Juin et fin Décembre.

A PARIS : Pour un an . . . . . 26 fr. -  
Pour six mois . . . . . 13 -  
Pour trois mois . . . . . 6 50

50 cent. en plus par trimestre pour la province, et à l'étranger le port se paie en plus selon les pays.

# LE FOLLET,

COURRIER DES SALONS,

JOURNAL DES MODES,

Boulevard Saint-Martin, 61.

A LYON, chez M. Mégevend, rue Dubois, seul bureau central de nos Journaux pour l'Italie la Suisse et tous les départemens meridionaux de la France.

LADY'S MAGAZINE AND MUZEUM.

---

## MODES.

A M<sup>me</sup> de M.....



Ainsi que je l'avais prévu, mon amie, vous raffolez de mon envoi, et la belle M<sup>me</sup> Cab...s elle-même n'a pu s'empêcher de vous féliciter de votre choix. J'étais sûre de l'effet que devaient produire les modes que je vous envoyais, les ayant choisies moi-même chez *Alexandre Beaudrant*, *Lucy-Hocquet* et *Rousseau-Leblanc*, car ce sont aujourd'hui les oracles de la mode. *Lucy-Hocquet* s'est placé, cette fois, en première ligne, en rajeunissant, à force de goût, les capotes à coulisses, qui sont aujourd'hui la coiffure négligée de la femme qui sait se mettre, comme le paille de riz est son chapeau de toilette.

TOME V. (8<sup>e</sup> ANNÉE.)

Rien n'est si léger que ces capotes, dont de petites baleines soutiennent seules tout l'édifice; rien n'est si gracieux que ces transparens roses, bleus ou pailles sous un gros-de-Naples-mousseline blanc; rien n'est si coquet qu'une capote toute blanche avec de jolis nœuds, paille, dessous; qu'une grise avec des roses pâles mêlées à de la blonde légère. Les transparens forment des nuances indéfinies, véritable type de la petite maîtresse, de la femme comme il faut.

Ces capotes à coulisses se font un peu plus grandes de forme que les autres chapeaux et ne comportent pas de fleurs dessus, mais bien un nœud simple et élégant.

Lundi dernier, ma bonne Anna, j'avais mis, pour rendre une visite de bal à ma-

dame Rots ... d, une robe de gros de Tours écriu, fermée sur le côté par de simples nœuds, de satin pareil; une pélerine, puis une capote à coulisses à transparens bleus. Ma toilette était d'une simplicité rare, et cependant elle a excité des envieuses partout. J'espère qu'il en sera ainsi de vous cette année à Bordeaux, et que l'on vous citera pour la femme la mieux mise de tout le département de la Gironde.

A propos, pendant que je songe à Longchamps, vous songez au Vendredi Saint, qui est à Bordeaux le jour de toilette, votre véritable Longchamps. Pendant que nous parcourons les allées du bois de Boulogne et des Champs-Élysées, vous quêtes dans les églises pour les pauvres et les prisonniers, vous visitez les malades; mais, en vérité, votre coquette-rie, car votre but est la coquetterie, et le diable n'y perd rien, votre coquetterie, dis-je, tourne au profit de l'humanité. La nôtre n'est pas inutile non plus: nous sommes appelées à constater les progrès du goût en France; nous dictons des arrêts au monde entier, car c'est à Longchamps que se décident les modes pour les marchands étrangers que Paris rend tributaires chaque saison, et qui viennent humblement nous demander, à nous autres jolies femmes, comment ils coifferont leurs Princesses et leur Reine.

Vous me demandez, Anna, quelle toilette je vous conseille pour le Vendredi Saint. D'abord il est trop tôt pour porter une paille de riz à Bordeaux, où le printemps est toujours humide; il fait trop froid dans les églises pour que je vous envoie une capote à coulisse. Je vous engage à choisir un joli chapeau paille, liseré de cerise, avec des rubans également liserés, puis une jolie fleur qui rappelle ces deux nuances, du plantin, par exemple, ou des marabouts paille, noués de plumes cerise. Pour la robe, je vous conseille votre robe de velours ou de velours épinglé bleu Haïti; ces deux nuances s'allient parfaite-

ment ensemble, et je vous vois d'ici la plus jolie et la mieux mise des quêteuses de Saint-Dominique.

Vous qui aimez beaucoup les voiles, je vous dirai que cette année, ils seront encore adoptés, surtout après les capotes; quelques-uns sont en tulle, avec un grand ourlet et un ruban de satin passé dedans; d'autres sont en tulle imitation dentelle, avec une bordure très légère autour.

Il est probable que les brodequins de négligé seront boutonnés sur le côté; on parle de les faire en bleu Haïti et vert émeraude.

Parmi les nouveaux magasins de modes, j'ai remarqué celui de M<sup>me</sup> *Bublens*, 41, rue Neuve-Vivienne, dans lequel l'élégance et le bon goût décèlent un talent qui s'est formé dans les premières maisons de Paris, avantages que l'on s'étonne de trouver dans une simple boutique, et qui sont encore augmentés par la modicité des prix.

Je vous dirai que l'on porte aujourd'hui beaucoup de bijoux même en toilette de ville. Une grande chaîne d'or se réunit au cou à un médaillon qui renferme d'ordinaire le portrait d'un enfant chéri; puis on adopte des bracelets d'or qui ont une chaînette retenant un cœur d'or ou une pierre fine taillée en cœur et qui retombe sur le gant.

Les gants se portent généralement gris perle en négligé, et couleur de chair en toilette.

HENRIETTE D'A\*\*\*.

Les Modes prenant une nouvelle importance à partir de Longchamps, nous avons cru, dans l'intérêt de nos abonnées, devoir reporter aux livraisons du mois prochain la 7<sup>me</sup> gravure qui devait paraître aujourd'hui. Nous publierons, dans le courant d'avril, 8 gravures, sans préjudice du nombre habituel que nous donnons à nos abonnées.

## LA VICTIME.



(Suite et fin.)

— Voici votre lumière, monsieur me

dit Lukin en me présentant un flambeau allumé. A quelle heure désirez-vous être réveillé ? La maison est on ne peut plus tranquille, et les voyageurs qui s'y arrêtent dorment ordinairement *fort longtemps*.

Je crus distinguer un sourire sur son visage pendant qu'il prononçait ces derniers mots.

— A six heures, lui répondis-je.

— Ah ! j'oubliais, ajouta-t-il, pardon, monsieur ; le fils du maître de la maison, qui est retenu là haut dans son lit par la goutte, m'a chargé....

— La personne que j'ai vue tout à l'heure est le fils de l'aubergiste ?

— Oui, monsieur. Maître Grégory donc m'a chargé de vous dire qu'il regrettrait de vous avoir parlé un peu rudement tout à l'heure. Il a reçu deux ou trois amis aujourd'hui, et ils ont bu ensemble quelques verres d'eau-de-vie ; vous comprenez....

— Bien, bien ! lui dis-je.

Je pris le flambeau et sortis de la chambre. Je passai près de Betsy, à laquelle j'aurais bien voulu adresser quelques mots d'excuse ; mais l'œil sévère de maître Grégory était fixé sur moi ; je me contentai de m'incliner légèrement.

— Bonsoir, monsieur, me dit-elle.

Oh ! le son de sa voix, l'air de son visage, le regard qu'elle jeta sur moi me firent une impression que je n'oublierai de ma vie.

— Par ici, s'il vous plaît, monsieur, cria une voix : c'était celle de Grégory, qui s'avança de mon côté, et me conduisit dans la petite chambre qu'on m'avait préparée.

Maintenant, me dis-je, en me jetant sur une chaise, que va-t-il arriver ? Je n'avais rien pour me défendre, et, en regardant autour de moi, je n'aperçus pas même un poker (espèce de barre de fer avec laquelle on remue le charbon de terre).

Je me rappelai tout à coup les mots *par la fenêtre*, que j'avais entendus prononcer. Je m'en approchai : rien ne la fermait solidement, et, pour comble de malheur, une partie des vitres avait été remplacée par des feuilles de papier. Près de cette fenêtre se trouvait une porte qui conduisait Dieu sait où : j'essayai de l'ouvrir, mais elle résista à tous mes efforts. J'ôtai mon habit, et le déposai sur une chaise, puis regardai sous le lit.

Je m'en approchai déjà pour ôter la couverture, lorsque tout à coup j'entendis comme un soupir étouffé : on eût dit une personne cherchant à se débarrasser d'un fardeau qui l'oppressait. Le bruit venait évidemment du lit ; je regardai : grand Dieu ! les draps remuaient. — C'est fait de moi, pensai-je, et je restai pétrifié, m'attendant à chaque minute à voir le plancher s'ouvrir, et le lit descendre graduellement, comme dans les histoires de voleurs.

Un nouveau gémissement se fit entendre ; le lit fut de nouveau remué ; mes dents claquèrent ; un nuage passa sur mes yeux ; j'allais crier au meurtre quand sortit de dessous la couverture un....

— Un homme, cria l'auditoire.

— Non, messieurs, un chien, reprit le narrateur, un énorme chien de Terre-Neuve.

Tout le monde se mit à rire ; chacun fit remplir son verre, et quand le silence fut rétabli, notre compagnon de voyage acheva son histoire en ces termes :

— J'ouvris la porte, et le chien s'en alla. C'était le même qu'avait réclamé un des trois hommes que j'avais trouvés établis dans la salle commune à mon arrivée dans l'auberge. Comme je l'appris plus tard, il affectionnait particulièrement la chambre et le lit que je devais occuper.

L'issue comique de cette aventure dissipa presque complètement mes craintes ; aussi, après une dernière visite dans tous les coins et recoins de la chambre, je me

couchai, et me confiai à la garde de la Providence.

J'avais dormi deux heures environ, quand un bruit, qui venait de la porte placée près de ma fenêtre, me réveilla en sursaut. Les nuages, qui glissaient rapidement sur la voûte du ciel, découvraient par intervalle le disque argenté de la lune, dont la pale lueur éclairait alors une partie de ma chambre, et me permettait de distinguer une foule de personnages peints sur le papier qui recouvrait les murailles. Ces figures semblaient danser, lever les mains en signe de triomphe, et me faire signe de les suivre.

Je refermai les yeux, et tâchai de me rendormir; j'y étais presque parvenu, lorsqu'un nouveau bruit, qui partait cette fois de la fenêtre, me rendit à mes craintes.

Ah! messieurs, quelle angoisse lorsque je vis un homme debout devant cette fenêtre! La lune tombait en plein sur lui; je n'eus pas de peine à le reconnaître pour un des trois hommes dont j'ai parlé: il faisait signe à ses compagnons. En ce moment la fenêtre s'ouvrit, et, une minute après, les deux autres parurent: ils portaient quelque chose que je pris pour le cadavre d'un homme.

A cette vue, la force me manqua; je ne pouvais plus respirer; je râlais comme un mourant.

Tous trois entrèrent dans ma chambre, et se dirigèrent vers la petite porte que j'avais essayé d'ouvrir. L'en comprenais l'usage maintenant: elle conduisait sans doute dans quelque caveau où ils déposaient les corps de leurs victimes. Hélas! pensai-je, peut-être dans un instant vais-je y être aussi déposé.

Celui qui marchait le premier tenait à la main une lanterne sourde.

— Chut! doucement! dit-il à voix basse; il dort à coup sûr à cette heure.

Il tira une clé de sa poche, ouvrit une porte, et tous trois disparurent.

— Voilà le moment; allons, du cou-

rage, dis-je en m'apprêtant à sauter hors de mon lit et à courir vers la porte pour les enfermer. Mais je n'avais pas un pied par terre que la lumière reparut: ils avaient déposé leur fardeau et revenaient déjà.

— Mon Dieu! ayez pitié de moi, murmurai-je en joignant les mains. Je les vis se diriger vers mon lit; je fermai les yeux involontairement, et ne vis ni n'entendis plus rien. J'étais évanoui, insensible, comme mort.

J'ignore combien de temps je restai en cet état; mais lorsque je revins à moi et que j'ouvris de nouveau les yeux, comme tout était changé! Il faisait le plus beau temps du monde; le soleil brillait étincelant au ciel. Je fus habillé en un instant, et j'entrai dans la salle commune, où Lukin m'apporta à déjeuner.

— Monsieur, me dit-il, avec son même sourire, maître Grégory demande si votre honneur veut lui accorder un instant d'entretien.

— Bien volontiers, répondis-je. Et, quelques minutes après, je vis en effet arriver le fils de l'aubergiste.

— Pardon, monsieur, si je vous dérange, me dit-il en saluant jusqu'à terre; puis, après s'être assuré que nous étions seuls dans la chambre: j'espère, ajouta-t-il, que vous n'avez pas été trop dérangé cette nuit?

— Mais non, pas trop, répondis-je, m'estimant heureux d'en être quitte à si bon marché. Il s'est passé cependant quelque chose d'étrange qui...

— Je l'avoue, interrompit maître Grégory; nous aimons à bien traiter nos habitués et les voyageurs qui s'arrêtent chez nous; nous les servons pour le mieux, et j'espère, monsieur, que le grog que vous avez bu hier soir était au goût de votre honneur.

Je répondis affirmativement.

— C'est que voyez-vous, monsieur, nous faisons par ci par là un peu de con-





trebande; si quelqu'un est volé, ce n'est que le roi.

Je lui démontrai son peu de jugement de ne pas m'avoir confié la chose la veille. Le fait est que si j'avais eu des pistolets, je n'aurais pas manqué de faire feu sur ses amis, et j'en aurais probablement tué ou blessé quelqu'un.

— Vous avez bien raison, monsieur, me répondit-il; mais voyez le malheur! Blackson et ses deux compagnons avaient débarqué hier une barrique de whiskey de la première qualité; nous nous étions arrangés pour le prix, et, comme vous savez, il est indispensable, pour la sûreté des vendeurs, que de pareilles marchandises soient au plutôt hors de leurs mains. Si j'avais tardé le moins du monde, ils auraient placé le whiskey autre part, et Dieu sait quand ils m'en auraient apporté d'aussi bon. Le petit cellier qui donne dans votre chambre est le seul où je puisse déposer ces sortes de choses. Lukin lui-même ne sait rien de notre petit commerce, car il est dangereux, comme dit l'ancien proverbe, *de laisser faire le bouillon par trop de cuisiniers*. J'essayai de les engager à déposer le whiskey dans un autre endroit; mais ils avaient besoin de partir avant le jour, et qu'aurais-je fait ensuite sans eux? J'espère, monsieur, que vous voudrez bien oublier tout cela, et me pardonner le dérangement que je vous ai causé.

En parlant ainsi, maître Grégory me fit un nouveau salut et quitta la chambre.

Il y avait bien des choses à dire sur cette affaire; mais j'étais si content de me retrouver sain et sauf après tant d'épreuves, que j'aurais pardonné de bon cœur à de plus grands criminels; d'ailleurs, la franchise de maître Grégory m'avait disposé en sa faveur.

Une seule chose me tourmentait: c'était de savoir où était Betsy. Je ne l'avais pas vue, et par prudence n'osai m'informer d'elle.

— La voiture est prête, monsieur, cria Lukin qui entra dans la salle en faisant force saluts; tout est bien en ordre, votre honneur; les roues étaient sales à faire peur, mais elles brillent à présent comme un miroir, votre honneur; les harnais ont aussi été nettoyés, votre honneur.

Je compris tout ce que cela voulait dire, et donnai un shelling au factotum, qui sauta de joie en le recevant.

— Voici un petit barillet d'eau-devie que les hommes m'ont chargé de vous offrir avec leurs compliments, me dit à l'oreille maître Grégory, au moment où je montais en cabriolet; ils prétendent qu'elle est excellente. Je vais placer cela dans la caisse, et si vous venez à avoir besoin d'un galon ou deux de whiskey, n'oubliez pas notre enseigne.

Je le remerciai, lui dis que le cadeau était tout à fait inutile, qu'il pouvait compter sur ma discrétion.

Je partis.

Messieurs, mon fil est au bout, comme disent les marins; bieu des années se sont passées depuis cet événement, d'heureuses années, ma foi!

Le vieillard mourut quelques années après; il avait partagé tout ce qu'il possédait entre Grégory et Betsy, sa nièce.

Grégory fut assez sage pour s'arrêter quand il eut de quoi vivre honorablement. Il quitta son auberge, et se retira dans le comté de Kent. Pour Betsy...

— Ah! et que devint Betsy? s'écria tout le monde.

— Elle se maria.

— Avec qui? avec qui? demanda de nouveau l'auditoire.

Le narrateur jeta un regard autour de lui, prit sa pipe, et dit d'un air modeste, en se rasseyant:

— Avec moi, messieurs.

— Bravo! bravo! à la santé de Betsy, s'écrièrent toutes les personnes présentes, et la salle de l'auberge fut ébranlée par un bruyant hurra.

## THÉÂTRES.



La Gaité a fait une excursion dans le domaine de la haute histoire. Certes cette grande figure de Hugues Aubriot pouvait tenter le romancier, comme elle a tenté l'auteur dramatique; mais c'était une hardiesse difficile par le temps qui court que celle de ressusciter un homme de ce vieux temps, avec son entourage, ses antécédents ses conséquences et le cortège d'estime ou de blâme qui suit jusqu'à nous tout le royaume passé; mais aussi les colosses seuls s'attaquent aux colosses, et le drame mitoyen n'est pas tenu à une si haute conscience de dates et de recits.

MM. Boulé et Cormon nous ont montré un jeune homme s'occupant plus de l'amour que des hautes destinées qu'il rêve, et ne revenant à elles que lorsque l'amour lui devient un obstacle. Certes cette lutte des Juifs et des Chrétiens est dramatique, mais pour le temps où cette lutte coûtait toujours du sang; aujourd'hui qu'elle n'est plus qu'un souvenir, elle est dépourvue d'intérêt et d'actualité, et demande une plume qui fasse jaillir de l'âme de l'opprimé des accents si brûlants qu'elle sympathise avec un public oublieux, et représente aux yeux et aux cœurs ce qu'ils ne peuvent ni voir ni comprendre.

MM. Boulé et Cormon qui ne se sont pas sentis de taille à creuser dans le vif, ont mis un roman à la place de l'histoire, mais un roman où il se trouve de l'intérêt, du dramatique et des situations: ce Juif que le hasard et ses propres combinaisons mettent constamment en opposition avec le ministre du roi; ce soldat qui, pour venger son père et sa sœur, consent à risquer son honneur et sa gloire, et qui, plus tard, victime de son serment, meurt parce qu'il est généreux et loyal, est une création heureuse et dont l'effet serait bien plus grand s'il agissait conséquemment avec son but. Mais quelques justes sujets de critique que nous ayons à faire aux auteurs, l'intérêt soutient la pièce, et le jeu remarquable de Jemma en ordonne les parties disparates.

Le VAUDEVILLE a fait afficher *Deux Maîtresses*, tandis que les Folies-Dramatiques en donnaient jusqu'à cinq à Odry; mais aussi c'est qu'au Vaudeville il y a plus de prudence qu'au boulevard du Temple. Le titre n'était cependant qu'une fausse alerte, car s'il y a deux maîtresses dans la pièce, il y a aussi deux ansans, l'un qui dépense 700 fr. par an pour une grisetle, tandis que l'autre va jusqu'à 6,000 fr. en un seul jour pour une dame du grand monde.

Mais, comme, dans ce temps de progrès et de

bonnes mœurs, il faut à tout ouvrage un but moral, le jeune dissipateur, après s'être ruiné pour sa maîtresse, devient son *légitime époux* et possesseur de *cinquante mille livres de rente*, ce qui ne se voit que dans les vaudevilles.

Bardou a, de nouveau, fait preuve d'un talent original, et M<sup>lle</sup> Brohan a été aussi gracieuse que son jeu a été spirituel.

Le *Marquis de Brunoy*, que les VARIÉTÉS nous ont montré pour attirer la vogue et la garder longtemps, est un de ces hommes sur le compte desquels courent mille bruits, mille anecdotes piquantes, et qui, devenu le point de mire de toutes les drôleries, réunissait en lui seul toutes les originalités d'invention ou réellement existantes, à peu près comme un seul Hercule a pris pour lui la douzaine d'exploits que d'autres lui auront cédée par galanterie. Pourtant le récit de ses actes les plus incontestables offre assez ample matière à la comédie: tantôt il faisait d'un bras de la Seine une limonade immense en y mêlant sucre et citron... tantôt, pour célébrer un convoi, il faisait habiller en velours noir toute une forêt, avec des franges d'argent et des pleurs de cristal; tantôt, ne trouvant pas assez fin le sable des allées de son parc, il les faisait sabler en or réduit en poudre, et cela sur une étendue prodigieuse; tantôt, jugeant que la rivière passait trop loin de son château, il en faisait changer le cours, et la forçait à couler sous ses fenêtres, comme un ami qui vous dit bonjour, et passe.

Ce qu'il aimait, c'était de se mêler aux roturiers et de présider aux travaux en habit de maçon ou d'ouvrier; lui-même conduisait ses charrettes en costume analogue, et il s'asseyait à sa table, servie en or et en argent, avec sa defroque peu aristocrate. Une autre fois, lorsqu'il avait invité de hauts personnages, sans en rien dire, comme fit jadis un fameux prince cosaque, dans une circonstance à peu près semblable, il invitait ses parens roturiers; alors, au milieu du repas, c'étaient des politesses extraordinaires, assaisonnées du nom commun de mon cousin l'épicier, mon cousin le corroyeur, etc.; singulière association, où chacun était humilié, les petits de leur nudité, les grands de leur contact.

Son caprice favori c'était l'enterrement: sa passion consistait à vouloir ordonner une pompe magnifique aux personnes qui semblaient s'y attendre le moins après leur mort. Nul, en expirant, n'était sûr d'échapper à ses galanteries funéraires, et c'est de toutes ces gracieuses folies que sortit enfin l'arrêt du parlement qui prononça son interdiction.

Ce personnage ne pouvait être mieux représenté que par Frederick, l'acteur des contrastes;

aussi a-t-il obtenu un très grand succès. Nous n'avons pas besoin d'annoncer que le caractère a subi des modifications; mais elles tournent toutes au profit du drame. Les auteurs, MM. Théaulon et Jaime, amèneront sans doute une grande foule aux Variétés, et feront croire à l'administration que le véritable marquis de Brunoy a prodigieusement rempli ses coffres.

Notre littérature dramatique a offert de grandes variétés depuis quelques années : autrefois on ne connaissait que des tragédies, des drames, des comédies, des opéras et des vaudevilles, depuis nous avons vu afficher des folies, des parades, des anecdotes, des épisodes, des féeries, des chansons, des voyages, etc., etc.; les Variétés ont même servi une *chœreuterie lardée* de couplets; M. Harrel nous a donné un *odyssee* en 5 chants; voici venir les Folies avec une *Odryade*. Pour marcher avec le siècle, les auteurs de l'*Actéon* du PALAIS-ROYAL auraient dû qualifier du titre de *Touseziade* leur œuvre *mythologique*, car la pièce c'est Alcide Tousez; à lui seul le succès de cette bonne bêtise; à son inimitable stupidité le privilège d'exciter le rire fou et de dérider les fronts les plus soucieux.

On parle d'un nouveau tableau que prépare M. Daguerre pour son superbe DIORAMA. Certes, il y a dans cette nouvelle de la joie pour les artistes admirateurs de son talent; mais quand on sait que, pour faire place à ce tableau, il faut en supprimer un de ceux qui sont exposés maintenant, on éprouve un sincère regret; jamais de plus complètes illusions ne se sont trouvées réunies que dans les vues du *Canal de Gand*, de la *Vallée de Gollau* et de *Saint-Etienne-du-Mont pendant une messe de minuit*. Ceux qui n'ont pas vu ces trois chefs-d'œuvre nous sauront gré de les prévenir de se hâter.

Un de nos jeunes compositeurs, lauréat de l'Institut, et qui a fait ses débuts à l'Opéra-Comique, M. Despréaux, donnera, le vendredi premier avril, un concert dramatique au théâtre du Palais-Royal. On y entendra plusieurs morceaux inédits de sa composition, une symphonie, une scène et air italien, un duo et trio buffes, une introduction avec chœur. La partie vocale du concert sera remplie d'une manière brillante par M<sup>mes</sup> Rimbaux (de l'Opéra Italien), Boulanger (de l'Opéra-Comique), Toméoni, MM. Serda, Achard et Altéac. En outre MM. Henri Herz et Ernst se feront entendre. L'orchestre, composé de 50 musiciens, sera dirigé par M. Vidal.

Avec le mois d'avril, va commencer un journal dont le spécimen, que nous avons entre les mains, donne la meilleure opinion; il est spécialement consacré à l'art dramatique, et porte le titre aussi simple que grave de MONITEUR DES THÉÂTRES (\*). La direction et la rédaction de cette entreprise sont confiées à l'homme de lettres qui a fondé le *Gazette des Théâtres*, et qui a rédigé seul ce journal pendant sept années, à M. CH. D'ARGE.

Publiée les MARDI et SAMEDI, cette feuille, imprimée dans le format petit in-4°, paraît devoir devenir l'organe du ministère de l'intérieur pour tout ce qui concerne les théâtres de la France; elle donne les nouvelles officielles qui pourront les intéresser. Sa spécialité la conduit à traiter particulièrement la littérature et la critique littéraire, la législation théâtrale, l'histoire du théâtre chez tous les peuples de la terre; elle contiendra encore des articles de bibliographie dramatique, le personnel des théâtres français et étrangers, des éphémérides, la mise en scène des ouvrages nouveaux, une statistique dramatique et théâtrale de la France.

Dans une sorte d'introduction, que l'on parcourt avec autant de plaisir que d'intérêt, M. Ch. D'ARGE a résumé rapidement l'histoire dramatique de la France et fourni de piquants détails sur la vie, les habitudes des auteurs et des artistes. Son résumé permet de prendre des théâtres français une exacte idée aux temps de Corneille, Racine et Molière; de connaître leurs organisation et législation anciennes. Il donne de curieux renseignements sur le décret de 1790, la liberté illimitée accordée en 1791, le personnel des auteurs, des artistes dramatiques; sur l'influence politique, littéraire et commerciale des théâtres français sur les nations étrangères, sur les pays qui possèdent des salles de spectacle exploitées par des comédiens français, etc.

« On lira sans doute avec intérêt le travail auquel je me suis livré, dit-il, travail qui permettra pour la première fois de connaître d'une manière exacte ce monde théâtral et dramatique, qui existe au milieu de nous, que l'on ne juge qu'en détail, que je tence ici de présenter en masse, que je veux traiter enfin en nation privilégiée, dont il faut décrire le pays, les naturels, les divisions, les subdivisions; monde qui a une existence à part, des lois, des usages qui n'appartiennent qu'à lui, et dont, jusqu'à présent, l'on n'a pu se former qu'une idée imparfaite. »

Plus loin, il fait un curieux dénombrement de cette nation privilégiée, de ce monde à part,

(\* Les bureaux du MONITEUR DES THÉÂTRES sont rue du Caire, 29, au premier au-dessus de l'entresol.

comme il l'appelle ; nous pensons qu'on nous saura gré de le citer :

« Le nombre des artistes français exploitant tous les genres, n'est pas aussi considérable que pourrait le faire supposer la quantité des théâtres qui couvrent la France. Des calculs certains ne permettent d'établir que cette armée toute pacifique s'élève à trois mille individus des deux sexes au moins, à quatre mille tout au plus : chanteurs, tragédiens, comédiens, danseurs, chanteuses, tragédiennes, comédiennes, danseuses.

« Il n'est question ici que des artistes tenant des emplois.

« Si à ces trois ou quatre mille comédiens et comédiennes on ajoute les entrepreneurs, les administrateurs, les directeurs, les régisseurs, les caissiers, les souffleurs, les chefs d'orchestre, les choristes en tous genres, les figurans, les musiciens, les inspecteurs, les buralistes, les contrôleurs, les receveurs, les placeurs, les ouvreuses, les

machinistes, les manœuvres, etc. etc., on trouvera dix à onze mille personnes environ.

« Voilà l'effectif réel de cette population exceptionnelle qui exploite actuellement la France, la Belgique et toutes les contrées du monde qui possèdent des théâtres français.

« Dans ce personnel, Paris figure pour près de deux mille individus. Les théâtres royaux fournissent le tiers de ce contingent, les théâtres secondaires les deux autres tiers. L'Académie royale de Musique n'emploie pas moins de 455 personnes, les Français de 108, l'Opéra Comique de 150, les Italiens de 77, etc. Après Paris, les théâtres de la banlieue viennent offrir plus de 100 employés de toutes sortes ; Lyon, avec ses deux théâtres, exige plus de 110 personnes, Bordeaux de 152, Marseille de 66, Rouen de 61, etc., etc. La plus petite troupe ambulante réunit au moins une vingtaine d'individus. »

Le mot de l'Éoigme du dernier numéro est PENSÉE.

## LIBRAIRIE.

### Amertumes et Consolations,

Par M. LÉGER NOËL, membre de l'Institut. — 1 vol. in-8. Prix : 7 fr. 50 c.

Delanoy, Palais-Royal. — Amedee Saintin, 58, rue Saint-Jacques.

Pour les ames chez lesquelles est encore allumée une étincelle du feu sacré, c'est une étude précieuse que de suivre le progrès et la marche des idées douloureuses et intimes que notre siècle fait naître dans les esprits. M. Léger Noël nous en donne dans son volume un exemple assez frappant pour être remarqué : d'abord, las des ennuis et des petites persecutions que la province attache à tout ce qui cherche à sortir des limites, il rêve le suicide, cette grande guérison de toutes les douleurs ; puis bientôt il sent que le joug des pensées religieuses est plus doux à porter, et peu à peu son esprit retourne à des croyances dans lesquelles il trouve sa consolation et son bonheur.

Certes, dans notre siècle de liberté, nous ne ferons pas un crime à un auteur de ses inspirations chrétiennes, aujourd'hui surtout que la piété n'est pas une manière d'arriver au pouvoir ; au

contraire, nous louerons le talent et la franchise qu'il a déployés dans l'exposition de ses illusions pieuses. Mais nous recommanderons aussi au lecteur, nous journal plus futile, nous journal d'agrément, des pièces d'amour et de galanterie bien senties, dans lesquelles il ne se trouve aucune fadeur du genre, mais qui sont plutôt l'effet de l'entraînement et de la passion.

M. Léger Noël nous paraît appelé à de grands succès, s'il veut chercher maintenant plus de force et de richesse dans le rythme, et s'il s'éloigne des modèles de notre littérature moderne, dont les beautés sont fort brillantes mises à leur place, mais dont l'imitation doit être toujours nuisible. Qu'il soit toujours lui-même, et d'après lui-même, et d'après plusieurs pièces de son recueil, à peu près irréprochables, nous pouvons lui assurer qu'il ne peut mieux faire.

ON DEMANDE une Demoiselle qui connaisse bien le commerce des Modes et de la Lingerie, pour voyager en Hollande avec une dame propriétaire d'un des meilleurs magasins de Modes et de Lingerie de Bruxelles. — S'adresser au bureau du FOLLET.

# LE FOLLET,

COURRIER DES SALONS,

JOURNAL DES MODES,

Boulevard Saint-Martin, 61.

A Lyon, chez M. Mégevand, rue Dubois, seul bureau central de nos Journaux pour l'Italie la Suisse et tous les départemens méridionaux de la France.

LADY'S MAGAZINE AND MUZEUM.

---

## MODES.

A M<sup>me</sup> de M.....



Hélas! hélas!... trois fois hélas! ma bonne Anna, les voici donc passés ces trois jours de Longchamps, et le soleil n'a que bien rarement favorisé cette antique solennité de *la mode*. Quant à moi, je me suis courageusement enfermée dans mon landau, et j'ai parcouru ces allées tristes et froides, rencontrant encore des intrépides qui bravaient les intempéries de l'air. Oh! comme Longchamps aurait été beau cette année, si le temps l'avait voulu! que de toilettes étaient préparées! Vous ne sauriez vous imaginer, chère amie, les immenses projets de toutes nos dames; mais s'il fait beau pour le dimanche de Pâques, nous aurons notre revanche, et

TOME X. (8<sup>e</sup> ANNÉE.)

le bois de Boulogne réunira toute la société fashionable de Paris, comme pour une fête d'adieux avant son départ pour les châteaux et les eaux.

Les mousselines resteront donc jusque là dans les magasins, et les toilettes se composent encore toutes d'étoffes de soie: les plus nouvelles sont à mille raies, à carreaux, à chinures; quelques-unes sont peintes tout à fait, à l'imitation des mousselines anglaises et des chaly's.

La nuance écruë paraît devoir être autant adoptée pour robes que pour modes; en redingote négligée, elle s'allie parfaitement avec une capote d'un rose tendre.

Ce printemps, les cachemires vont reprendre leur ancienne vogue; toutes ces dames font des acquisitions, et le tissu de l'Inde, qui avait subi quelque déprécia-



tion, remonte à son ancien prix. Les châles 6 et 7/4 avec coins et rosaces paraissent devoir encore l'emporter sur les châles longs. Le bleu turc, le noir, le vert de Chine, et le jaune sont les couleurs qui offrent les plus belles variétés de nuances et de dessins; quelques femmes veulent tenter de remettre le ponceau en vogue; je doute qu'elles y réussissent, aujourd'hui que les nuances délicates sont un des types distinctifs de la classe distinguée. J'approuve fort la mode des châles cachemires: c'est l'intermédiaire entre les manteaux et les mantelets; avec un cachemire, la toilette la plus simple est distinguée.

Décidément les passes des chapeaux restent grandes aujourd'hui; les ruches sont toujours plates sur le front; le tulle-illusion est employé de préférence à la blonde; toujours des fleurs ou des nœuds dans la ruche; malgré l'été, les nœuds se posent de préférence en satin sous les chapeaux; la couleur cerise est la mieux portée sous la paille, le vert et le blanc. Les ruches les plus distinguées que j'ai remarquées ont une fleur de la nuance du chapeau d'un côté, et un nœud de la couleur du liseré de l'autre.

La fureur des capotes liserées est plus forte que jamais, et je ne vois guère que le bleu qui ne le soit pas. Quelques capotes blanches sont liserées de cerise et de vert et ornées d'un ruban qui rappelle ces deux nuances. Dans quelques maisons bien famées, j'ai cependant vu une quantité de paille de riz blanches avec des fleurs blanches et vertes ou blanc rosé.

J'ai peu de variétés de fleurs à citer; toujours les fleurs naturelles jusqu'à ce jour; le lilas envahit tout jusqu'à la mi-avril; les fleurs appelées à lui succéder sont le primevère de la Chine, l'arbousier, l'hortensia, les fleurs de beuleau, l'épine-vinette et les roses dans toutes leurs variétés.

Mais celle qui aura la vogue au printemps, celle qui sera le lot d'une petite

maîtresse, ce sera la délicieuse rose-lierre de MM. *Chagot frères*. J'ai vu cette nouveauté et je la trouve d'un goût exquis. Vous ne sauriez-vous imaginer, ma bonne amie, quel type de haute fashion il y a dans cette fleur.

J'ai également remarqué les guirlandes nouvelles que ces messieurs préparent pour les toilettes de mariées. Je ne saurais vous expliquer les gracieuses dispositions de toutes ces fleurs enlacées, mais elles sont ravissantes, et lorsque vous allez venir à Paris, je vous ferai voir dans ce beau magasin (81, rue Richelieu) le plus joli muséum de fleurs et de plumes qui soit à Paris.

Les manches plates subiront de grandes modifications; mais elles l'emporteront sur celles tout à fait larges, c'est décidé. Les femmes viennent de trouver une bonne fortune de plus: près des noms des *Larcher*, *Mouton*, *Delanouc*, vient se grouper celui d'une jeune couturière, M<sup>me</sup> *Aglaé* (19, rue Neuve Saint-Augustin), qui a dirigé un des meilleurs ateliers de Paris, et qui compte de nombreuses protectrices parmi les élégantes. Il ya bien un peu d'égoïsme dans la protection que lui accordent ces dames; mais chacun y trouvera son compte.

On porte toujours beaucoup de redingotes garnies; la dentelle fera fortune cet été sur les toilettes blanches.

Les écharpes en tulle-*Lava*, qui ne se trouvent que chez M<sup>me</sup> *Potlet*, 133, rue Montmartre, obtiennent la vogue que je leur avais prédite; rien n'est plus doux pour accompagner les traits; rien n'est plus coquet à porter, et ces écharpes se blanchissent avec une extrême facilité.

On porte aussi beaucoup de capotes à coulisses et à baleines. Dernièrement à l'Opéra, M<sup>me</sup> la marquise de L<sup>\*\*\*</sup> était coiffée d'une capote en gros de Naples rose, glacé de blanc; dessous il y avait un petit bonnet en tulle rose; la capote était ornée d'un petit bouquet de marabouts

roses, et il y avait autour un voile très grand en tulle rose. Cette nouveauté a fait sensation, et comme je sais qu'elle est due au goût de M<sup>me</sup> Pollet, je lui en commande deux semblables, une pour vous, mon amie, et l'autre pour moi.

Vous voyez, ma chère Anna, que je m'occupe de bien des détails, malgré l'inopportunité de la saison; comptez sur moi pour les premiers beaux jours.

HENRIETTE D'A\*\*\*.

### MATHILDE.



#### I.

Par une belle matinée de printemps, deux amies se promenaient dans le parc immense d'un château situé dans les environs de Compiègne; c'était depuis longtemps l'apanage de la famille d'Ostalis. L'une des jolies promeneuses était la femme du jeune comte de ce nom; l'autre la belle Mathilde de Versange, son amie d'enfance, sa compagne chérie.

Un domestique parcourut une longue allée sablée, et arriva près de la comtesse à laquelle il remit plusieurs lettres qu'elle s'empressa de décacheter. Une d'elles lui arracha une exclamation.

— Valérie se marie, dit-elle.

— Amère folie, répondit Mathilde, être libre, c'est être fort.

— Voyez si je me trompe, reprit madame d'Ostalis, il me semble qu'il y a bien de la tristesse dans le peu de lignes qu'elle m'écrit.

Mathilde prit la lettre, qu'elle parcourut d'abord avec indifférence; mais tout à coup un cri sourd, déchirant pressonna ses lèvres, et ses traits se voilèrent d'une sombre pâleur.

La comtesse, épouvantée, pressait Mathilde dans ses bras, sur son cœur. A voir cette pauvre créature pâle et sans mouvement, on eût dit que la foudre l'avait

subitement frappée; mais peu à peu l'agitation convulsive de son sein et le frémissement de ses lèvres, encore incapables d'articuler un son, annoncèrent qu'elle revenait enfin au sentiment et au malheur.

— Emma! dit-elle enfin d'une voix sombre et gémissante.

— Emma! répéta M<sup>me</sup> d'Ostalis; ce nom est bien doux.

— Oui répondit Mathilde avec une effrayante expression d'ironie, et celle qui le porte est un ange; mais cet ange est voué au malheur et à l'infamie!... Sa parole s'arma d'énergie, et, serrant avec force le bras de M<sup>me</sup> d'Ostalis, elle ajouta: Henriette, je suis mère et ne suis point épouse!

Il y eut un long silence.

— Maintenant fuyez-moi! exécutez-moi! Un homme m'a dit qu'il m'aimait, qu'il m'aimerait toujours, et je l'ai cru: voilà le mal. Et l'opinion des indifférens, des amis, d'une famille est là pour me flétrir, car j'ai usurpé leur estime.

— Mathilde, dit la voix affectueuse de la comtesse, il y a un cœur qui n'a pas cessé de vous aimer.

— Vous ne méprisez donc pas la femme trompée, avilie?... Et ses bras se jetèrent autour du cou de M<sup>me</sup> d'Ostalis.

— Où est notre jeune Emma?

— A une lieue d'ici.

— Il faut lui rendre un père.

— Que dites-vous?

— Il le faut, Mathilde, il le faut!

— Qui, moi, que j'aie à disputer un époux à la jeune et pure Valérie?

— De vaines considérations doivent-elles vous arrêter quand il s'agit de donner un père à votre fille?

— Guidez-moi; je m'abandonne à vous.

— Nous n'avons pas un instant à perdre; c'est demain que doit se célébrer le mariage de Valérie et de Raoul. Je vais faire commander des chevaux de poste

nous emmenons votre intéressante Emma, et le ciel fera le reste.

## II.

Dans une salle de la mairie d'un des arrondissemens de Paris, se pressaient plusieurs couples, jeunes, beaux et pleins d'avenir, qui allaient, d'après une formule bien froide, bien vulgaire et prostituée à tous les genres de spéculations et de bassesses, jeter un oui sans appel, et ce oui devait mettre entre eux les félicités du ciel et de la terre, ou les ruses, les mensoiges et les tortures avilissantes du crime et de l'adultère.

Toutes les personnes appelées dans cette salle à concourir à un des actes les plus solennels de la vie devinrent bientôt silencieuses et attentives; leur intérêt se partagea entre l'officier de l'état-civil, acteur impassible de cette scène, et les différens couples qu'il allait unir.

Déjà plusieurs avaient abandonné la salle, lorsqu'une voix qui retentit solennelle, fit entendre ces mots :

— Monsieur Raoul de Werner, consentez-vous à prendre pour épouse mademoiselle Valérie. . .

La porte, qui s'ouvrit brusquement, coupa la question de l'officier.

— Monsieur Raoul de Werner est-il ici? demanda un monsieur habillé de noir.

— Que me voulez-vous? dit M. de Werner d'un ton brusque et chagrin.

— Etes-vous déjà marié?

— Pourquoi cette question? et de quel droit?

— Mademoiselle, dit l'homme noir en s'adressant à Valérie, monsieur est-il marié?

— Il ne l'est pas encore, répondit la jeune fiancée, visiblement émue.

— Dieu en soit loué! Au nom du ciel, ajouta l'interrompteur en s'adressant au magistrat, promettez-moi de ne rien terminer avant mon retour: dans deux minutes je suis ici.

Après avoir reçu la parole *administrative*, il disparut.

Cette scène inattendue jeta toute l'assemblée dans un état de torpeur. Le seul Raoul se promenait avec agitation dans la salle, car il avait besoin d'user son impatience et sa colère.

Les yeux restèrent fixés sur la porte par où l'homme noir devait rentrer. Les minutes précisées s'écoulèrent et bien d'autres encore, sans que rien fit pressentir la réapparition de cet être singulier.

— Cet homme ne revient pas, observa le secrétaire; c'est un fourbe qui s'est joué de notre crédulité.

— Le misérable! murmurait Raoul. . . Quel pouvait être son but?

— Il n'y a pas de raison pour attendre plus long-temps, dit l'officier de l'état-civil. Mademoiselle et monsieur, veuillez reprendre vos places.

Et il renouvela la question obligée :

— M. Raoul de Werner, consentez-vous à prendre, etc.

— Arrêtez! s'écria l'homme noir en ouvrant la porte et en livrant passage à deux femmes voilées.

Elles s'avancèrent lentement. L'une d'elles, appuyée sur sa compagne, avait à ses côtés une petite fille parée de toutes les grâces de l'enfance. Elles s'arrêtèrent devant M. de Werner. Celle qui paraissait protéger la plus faible souleva le voile de cette dernière, et découvrit aux yeux de Raoul la figure de Mathilde de Versange.

— Voilà votre épouse, lui dit-elle, et voici votre fille!

Raoul resta muet, et Mathilde s'évanouit dans les bras de M<sup>me</sup> d'Ostalis.

— C'est pour la seconde fois qu'elle est dans cet état, dit la comtesse à Raoul, qui semblait frappé de la foudre. Oh! si vous avez un cœur d'homme, dites une parole de merci à cette pauvre femme, à cette pauvre mère; elle a tant souffert!

— Je ferai plus, répondit-il, je lui rendrai l'honneur. Et se précipitant aux pieds



de Mathilde, il disputa à la comtesse le soin de la rappeler à la vie.

Quinze jours après cet événement, la même salle de la mairie vit se célébrer le mariage de M. Raoul de Werner avec M<sup>lle</sup> Mathilde de Versange.

### III.

Le jour était dans tout son éclat. Assise dans un brillant salon, près d'une fenêtre donnant sur la campagne, une jeune femme prêtait l'oreille aux bruits les plus légers; souvent elle se levait pour regarder à travers les vitres; puis, triste et abattue, elle venait reprendre la place qu'elle avait abandonnée.

Soudain sa figure s'anime; une douce rougeur se répand sur son visage: elle fait une exclamation de joie, court à la porte et prend la lettre que lui présente une femme de chambre.

Restée seule, elle s'empresse d'ouvrir le billet; mais à peine a-t-elle lu quelques lignes que ses doigts errent machinalement sur son front; une stupeur indicible couvre son visage; un *ah!* d'une sombre énergie s'élançait convulsif de son sein.... elle tombe sur le parquet.

Au cri qu'elle a jeté, un jeune homme est accouru; il la prend dans ses bras, la dépose sur un canapé et murmure à son oreille des paroles d'affection... Un papier est à ses pieds... sans doute il a causé l'évanouissement de la jeune femme; il s'empresse de le lire:

« Cher ange,

» Que tu es folle de prendre l'amour au sérieux! tu veux en faire une passion qui dévore et assombrit l'existence. Laisse là tes idées vaporeuses, tes sentimens exaltés. Une fantaisie m'avait mis à tes pieds; une fantaisie m'y ramènera, car tu es si jolie, si originale dans ton exaltation!... » Nous célébrons ta beauté au café des Grâces.

GUSTAVE. »

— L'infâme! murmura Raoul, car les acteurs de cette scène étaient Raoul de

Werner et Mathilde de Versange, mariés depuis deux ans.

— Pauvre femme! dit-il en jetant un regard de compassion sur Mathilde, tu seras vengée!

En ce moment elle ouvrit les yeux et reconnut son mari.

— Vous ici, Raoul! votre aspect me tue!

— Mathilde! ma bien aimée!

— Sa bien aimée!... Il y a peu de tems encore que ce nom aurait fait mon bonheur; maintenant il vient trop tard. Vous pleurez, Raoul? mais savez-vous qui je suis?... Ta Mathilde est adultère, entends-tu, Raoul? adultère, et méprisée, abandonnée!

— Tu seras vengée.

— Que parles-tu de vengeance? mais c'est moi qui dois mourir.

— Sa mort et non la tienne! s'il t'avait aimée, j'aurais pu peut-être lui pardonner, car ne t'avais-je pas abandonnée, moi, livrée jeune, belle, malheureuse, sans défense, à la séduction?... Le lâche! eût-il mille vies, je les lui ravirais toutes!

— Raoul, je suis indigné que vous exposiez votre vie pour moi... épargnez-moi l'horreur d'un remords plus effroyable encore!

M. de Werner avait sonné. Les femmes de chambre de Mathilde se présentèrent. Après leur avoir recommandé les plus grands soins pour leur maîtresse, il s'éloigna rapidement.

### IV.

C'était par une belle matinée de printemps, dans une jolie salle du café-restaurant des Trois Grâces. Six jeunes gens étaient assis autour d'une table couverte de mets et de vins délicats. Des éclairs de gaieté brillaient dans la conversation, toute empreinte de cette vivacité moqueuse et spirituelle qui caractérise la jeunesse française.

— Il ne viendra pas, dit un des convi-

ves; plus de vingt minutes se sont écoulées depuis l'heure que lui-même a précisée.

— Serait-il malheureux? ajouta un second interlocuteur.

— Vainqueur ou vaincu, il devrait se présenter, dit un troisième.

Des paris suivirent ces interruptions, et la vanité et l'intérêt appelèrent de tous leurs vœux le dénouement de cette scène.

— Le voilà! le voilà! exclama un jeune homme, qui, depuis un moment, s'était mis à la fenêtre.

— Quel air a-t-il? s'écrièrent tous les convives.

— L'air d'un triomphateur; préparez des couronnes!

Celui qui excitait tant de sensation parut enfin. Il entra d'un air insouciant, et salua gracieusement toute la société.

— Fidèle à ma promesse, je viens, dit-il, messieurs, célébrer ma dernière victoire avec vous et au milieu de vous. Il y a deux mois que j'ai promis, à cette même place et à pareille heure, de me faire aimer de la tendre et délaissée Mathilde de Werner, de triompher de sa vertu, et de vous apporter des preuves de sa défaite. M<sup>me</sup> de Werner s'est rendue.

— La preuve! cria-t-on de toutes parts.

— La voici, répondit-il en jetant une lettre sur la table.

Celui qui semblait être le président de cette assemblée s'empara de la lettre et en donna ainsi lecture :

« Tu n'es pas venu, Gustave : quel motif a pu te retenir? Ne m'as-tu pas dit souvent que tu n'étais heureux que près de moi? Ah! sans doute j'ai été trop faible et je n'ai pas eu assez de vertu pour voir ta douleur sans effroi, sans amour! Tu me demandais le plus grand des sacrifices, et je te l'ai fait!... voudrais-tu m'en punir?... »

— Il me semble, messieurs, que ceci est positif, interrompit Gustave, et qu'il est inutile de continuer cette lecture.

— Tu es le plus heureux des hommes! s'écrièrent-ils tous.

— Mais en même tems le plus vil et le plus scélérat, ajouta un nouvel arrivant, dont la main pesante laissa tomber sur la joue de Gustave le plus rude soufflet qui ait jamais été donné.

— Raoul de Werner! telle fut l'exclamation qui accueillit celui qui s'annonçait d'une manière aussi offensive.

— Monsieur, s'écria Gustave, les lèvres pâles et frémissantes de colère, monsieur, vous me rendez raison.

— A l'instant même. En votre qualité d'offensé, vous choisirez les armes et le lieu; ces messieurs nous serviront de témoins.

— Eh bien! ici même et au pistolet.

— Soit! monsieur; mais comme il faut que l'un de nous meure et que je puis succomber, je vous demande seulement le temps nécessaire pour écrire mes dernières volontés.

En ce moment un garçon de salle vint avertir M. Gustave qu'un cavalier, couvert de poussière et épuisé de fatigue, demandait à lui parler à l'instant même, sans témoin, pour une affaire qui ne souffrait aucun retard, et qu'il l'attendait dans le jardin.

— Dans quelques minutes, M. de Werner, je suis à vous; vous permettez que je me rende à la pressante invitation qui m'est adressée?

Raoul écrivait déjà; il fit un signe d'adhésion à son adversaire, et celui-ci disparut aussitôt.

Cinq minutes s'étaient à peine écoulées qu'une double détonation d'arme à feu se fit entendre dans le jardin. Chacun s'empressa de courir vers le lieu d'où était partie l'explosion, et Raoul suivit le mouvement général.

Deux cadavres gisaient à terre, baignés dans leur sang.

— C'est Gustave! s'écrièrent les jeunes gens.



Près de deux pistolets, noircis par la poudre, on ramassa un papier sur lequel était tracé ce peu de mots :

« Je meurs vengée, et je salue mon mari. Qu'il ne maudisse pas ma mémoire, et que Dieu me pardonne! »

— Pauvre Mathilde! exclama Raoul.

VICTOR.

## THÉÂTRES.

Avant tout et par ordre, non de théâtre, mais de mérite, la reprise d'*Angelo, Tyran de Padoue*. Les rôles transposés, M<sup>me</sup> Dorval succédant à M<sup>lle</sup> Mars et M<sup>me</sup> Volny à M<sup>me</sup> Dorval, c'était, ce me semble, un attrait déjà puissant, quand même nous n'aurions pas eu le drame puissant et incisif; aussi la foule a-t-elle été nombreuse, et les applaudissemens en comparaison de la foule. C'est une reprise dont nous ne pouvons que louer beaucoup le THÉÂTRE-FRANÇAIS; mais M<sup>me</sup> Volny a de grands efforts à faire pour se maintenir sur la scène de Mars et de Contat; il faut qu'elle tâche d'arriver au naturel et au vrai, et qu'elle abandonne tous ses gestes, toutes ses poses plus que mélodramatiques: alors elle pourra tenter le drame avec succès.

L'OPÉRA ITALIEN a donné *I Briganti*, de Mercandante, comédie il l'avait promis; mais il a fallu que poète, compositeur et directeur se dépêchassent et se hâtassent, cacophoniquement parlant, pour arriver avant la fin de la saison. Enfin les efforts ont produit leur effet, et l'œuvre a paru au jour dit et au milieu des applaudissemens qui lui étaient dus.

Le sujet du libretto est trop connu pour que nous en fassions l'analyse. Ce drame qui excita en Allemagne tant de bruit que les étudiants le mettaient en action, est une de ces compositions élevées que les esprits distingués peuvent seuls concevoir et surtout digérer; mais quant aux ressorts dramatiques, ils sont nombreux et fermement annoncés, et ils renferment les trésors d'harmonie ou de musique qu'un habile musicien pouvait faire sortir. Mercandante s'est tiré avec bonheur de cette tâche si difficile, et le peu de temps qu'il y a mis ne l'a privé d'aucun de ses moyens. Parmi les morceaux les plus brillans et les plus applaudis, nous citerons, sans avoir la prétention de leur assigner une place, mais en remarquant seulement la part que le public leur a faite, le finale du 1<sup>er</sup> acte, qui marche, grandit, et

développe et devient immense, en mêlant à la fois les ressources de l'orchestre et du chant; le duo du second acte, entre Rubini et Lablache, où il y a tant de pathétique et d'âme et où les acteurs en ont tant mis; la cavatine du 1<sup>er</sup> acte chantée si bien par Tamburini; la cavatine de M<sup>lle</sup> Grisi, l'air qui ouvre le 5<sup>e</sup> acte et dont Tamburini s'est si bien tiré, le trio qui finit le 5<sup>e</sup> acte, le duo de Rubini et de M<sup>lle</sup> Grisi, le trio entre Tamburini, Rubini et M<sup>lle</sup> Grisi, et l'orgie, chantée par Rubini, avec accompagnement de brigands; tout cela sans compter un nombre infini de morceaux ou de motifs que les auditions suivantes feront plus vivement remarquer qu'à la première, où l'attention s'égare et perd beaucoup en ne voulant rien perdre.

Les acteurs ont admirablement exécuté leurs morceaux de chant ou de dialogue; leur réputation, déjà si grande, ne peut que gagner à une pareille épreuve, et nous leur devons des remerciemens pour le zèle qu'ils ont déployé à ajouter ce brillant fleuron à la couronne déjà si glorieuse de Mercandante.

Le VAUDEVILLE, qui se lassait de voir Arnal se reposer, a voulu qu'il reparût par une création originale, du genre de celles qui ont fait sa réputation, et MM. Duvert et Lausanne, qui savent si bien habiller notre spirituel comique, lui ont fait un habit à sa taille. Renaudin de Caen ne vous fait certes pas l'effet d'un homme ridicule, et je suis sûr même qu'il y a à Caen un monsieur Renaudin qui ne serait pas digne d'être *arnalisé*; mais enfin peu nous importe l'acte de naissance, le fait est qu'*Arnal-Renaudin* de Caen arrive à Paris, et donne à une charmante personne, au bal de Sceaux, un bouquet de roses et de pensées, et commence ainsi une intrigue dont le mariage doit être la fin. Mais que de tribulations l'attendent! que de chagrins entre ce présent et le présent de noces! et les maisons de Paris n'ont-elles pas des doubles portes? et celle qui entre par la rue de Cléry ne peut-elle sortir par la rue Beauregard? celui qui entre par la rue Beauregard ne peut-il sortir par la rue de Cléry? Tout cela c'est un labyrinthe, et MM. Duvert et Lausanne, qui ont le fil... du labyrinthe, vous donneront le secret de leur énigme, si vous voulez vous y trouver et assister à l'opération par laquelle Arnal sort de ces tortures heurtes, content et marié.

Un homme moins heureux que notre Arnal et dont la réputation est aussi grande, un certain Abeillard, dont vous avez dû entendre parler, grâce au malheur exceptionnel qui a dû arriver jusqu'à vous est venu demander aux habitués de L'AMBIGU des larmes et des applaudissemens.

Plusieurs auteurs avaient déjà traité ce sujet scabreux ; mais il fallait toute l'habileté d'hommes roués au mécanisme théâtral du 19<sup>e</sup> siècle pour sortir sans danger de cette épreuve dangereuse. MM. Anicet Bourgeois et Francis s'en sont tirés avec adresse ; leur Abeillard qui est tout bonnement un amoureux, maltraité à la fin de la pièce d'une façon tout à fait vaporeuse, est un héros pour lequel toutes les femmes auront des émotions d'Héloïse. Les hommes, qui ne se contentent pas de la superficie des choses, et qui veulent que l'on creuse un peu les événemens, trouveront des détails historiques qu'ils n'attendaient pas, et ne retrouveront plus les détails historiques qu'ils attendaient : de cette façon il y a double surprise.

M<sup>lle</sup> Théodorine, qui fait de si grands progrès depuis quelque temps, a justifié toutes les espérances que l'on formait sur son talent. C'est un ouvrage qui fera de l'argent à l'Ambigu ; c'est là surtout le privilège des noms que la mémoire publique a conservés ; leur lecture sur une affiche est un attrait pour la multitude, et les curieux seuls

suffisent à un succès indépendamment des amateurs.

La GAITÉ a donné un drame en 5 actes mêlé de couplets, et tirée de la charmante nouvelle de M<sup>me</sup> Hermance Lesguillon. La donnée première est la même pour le commencement que celle de l'*Eclair*, mais à la fin l'aveugle, qui avait recouvré la vue, revient encore une fois aveugle, et son pardon est scellé par la tendresse de celle qu'il avait méconnue. Nous ne dirons pas au public le secret du dénoûment ; outre qu'il appartient à l'auteur, il couronne trop bien l'action, et a décidé trop vivement le succès pour en déflorer le piquant et la surprise.

Les VARIÉTÉS, qui veulent que le succès du *Marquis de Brunoy* se consolide et se renouvelle, ont joint à ce drame un joli petit acte, de MM. Lubize et Etienne, *Ma Sœur et ma Place*. C'est la situation d'un ministre placé entre son portefeuille et l'honneur de sa sœur : pour le conserver, cet honneur, il s'avise de se faire passer pour le mari, et de là naissent des scènes fort gaies que les acteurs rendent plus gaies encore.

## SIROP ET PÂTE DE NAFÉ d'ARABIE

Prix : 1 fr. 25 c. la boîte de Pâte.

PECTORAUX approuvés par brevet, un rapport fait à la Faculté de Médecine et plus de cinquante certificats des plus célèbres médecins, pour guérir les Rhumes, Catarrhes, As-

Prix : 2 fr. la bouteille de Sirop.

thmes, Coqueluches, Toux, Enrouemens et autres maladies de la poitrine et de l'estomac.

Chez DELANGRENIER, 26, rue Richelieu, et 19, rue de la Mounaie, à PARIS.

Où l'on trouve aussi le

## RACAHOUT DES ARABES

Aliment approuvé pour les convalescens, les dames, les enfans, les vieillards et les personnes délicates.

### AUTRE INVENTION NOUVELLE



199 RUE  
d'HONORE

De PERRUQUES et TOUPETS, montés sur tissus à Guipure, garantis contre le rétrécissement et la déformation, jusqu'ici inconnus pour la perfection des Perruques et Toupets. Prix : 20 fr. et 25 fr., par BINET, seul et premier inventeur. — *Idem* sur tissus ordinaires, sans crochet, pression ni élastique, 15 et 20 fr. Toupets collés et à crochets de 8 à 12 fr. — Voir la vignette pour l'adresse et la manière de se prendre mesure. Envois en province et à l'étranger.

### MAUX DE DENTS.

La CRÉOSOTE-BILLARD guérit la carie des dents gâtées, et enlève à l'instant, et pour toujours, la douleur la plus vive ; elle s'emploie sans le moindre danger. — A la Pharmacie, 28, 104 Saint-Jacques-la-Boucherie, près le Châtelet. — 1 fr. le flacon avec l'instruction.



Actuellement, rue Mazarine, 48, au 1<sup>er</sup>, en face celle Guénégaud, Verres Conservés de la vue, à surface de cylindre, de CHAMBLANT, connus pour leur supériorité constatée par 25 ans d'expérience.

# LE FOLLET,

COURRIER DES SALONS,

JOURNAL DES MODES,

Boulevard Saint-Martin, 61.

A LYON, chez M. Mégevend, rue Dubois, seul bureau central de nos Journaux pour l'Italie la Suisse et tous les départemens méridionaux de la France.

LADY'S MAGAZINE AND MUZEUM.

## MODES.

*La gravure 505 ayant éprouvé un retard paraîtra dans le prochain numéro.*

A M<sup>me</sup> de M.....



Jamais, depuis mon enfance, je n'avais vu, ma chère Anna, de semaine sainte pareille à celle de cette année; les trois jours de Longchamps ont été noyés dans des torrens de pluie; le dimanche de Pâques a été obscurci par des nuées de grêle; impossible de sortir, telle envie qu'on en ait. Aussi que de préparatifs perdus! que de toilettes délaissées!

Il faut avoir recours aux spectacles; c'est toujours même foule aux *Huguenots*, où les femmes élégantes se font remarquer par de jolies robes de mousseline de l'Inde avec dessous également blancs, et par de charmantes capotes de paille de riz également toutes blanches et ornées

d'une branche de verdure imitant pour la pose une branchette de saule pleureur; quelques pailles de riz sont liserées de couleur, mais alors elles sont ornées de marabouts noués de plumes également de couleur, ou bien d'une seule plume nuée en arc-en-ciel, commençant au pied par une couleur foncée qui diminue insensiblement et devient totalement blanche à la tête.

Une fleur qui se pose admirablement bien, en ce moment, c'est l'héliotrope; cette petite fleur, distinguée par elle-même, produit un effet charmant sur une paille de riz ornée de rubans blancs légèrement brochés de vert au bord.

Les rubans pour tour de cou sont étroits cette année; on les attache bas; le cou se trouve entouré et le nœud n'est placé que

sur la poitrine; quelques femmes, au lieu de ruban, mettent un velours noir étroit; souvent un cœur d'or pend au velours qui est tenu derrière le cou par un médaillon également en or. Un médaillon à un bracelet est toujours de bon goût. Selon toute apparence, les mantelets noirs, garnis de blonde ou de dentelle, céderont cet été la place à des mantelets de pou de soie de couleur tendre garnis d'un volan en pareille étoffe. J'en ai déjà vu plusieurs en couleur lilas de Perse, en gris perle lilaté et en bleu Louise.

Quant à moi, ma chère Anna, je ne quitte pas encore mes robes de soie, ni ma fourrure; j'ai seulement remplacé mon chapeau de velours par une capote à coulisses, mais j'attends le beau temps avec impatience, et je crois enfin qu'il va nous favoriser. Aussitôt que les étoffes d'été seront prêtes, j'irai chez GAGELIN prendre les échantillons que je vous ai promis, et je vous transcrirai leurs noms.

C'est une chose curieuse, chère Anna, que cette constance de la mode en faveur de GAGELIN; car c'est toujours là que se trouvent les premières nouveautés, comme aussi les plus jolis châles.

Je vous dirai que les femmes meurent d'envie de faire une grande révolution dans la mode, mais que pas une n'ose prendre l'initiative. Les manches tout-à-fait plates et les jupes couvertes de garnitures feraient leurs délices si elles osaient les porter; j'en sais beaucoup qui ont chez elles toutes ces toilettes nouvelles, et qui n'attendent qu'un signal.

En attendant, les célèbres couturières s'occupent à façonner les manches de manière à les rendre *portables* par les femmes de la société. Les unes font des manches plates recouvertes d'une manche courte large; les autres des manches plates à l'épaule, larges sur le coude, et justes sur le poignet. Plusieurs font des manches spirales; enfin toutes en font de fan-

taisie, mais rien n'est positif dans cette mode.

Pendant les jours de fraîcheur, on remplace le châle et le mantelet par une écharpe en pou de soie, entourée de dentelles.

On porte aussi beaucoup de châles six et sept quarts en tissu *oriental*, bordé tout autour d'une haute dentelle. J'ai remarqué ces châles dans les magasins de madame *Pollet, rue Montmartre, 133*.

Au moment de leur départ pour la campagne, nos amies font provisions de coiffures toutes faites chez *A. Normandin*, passage Choiseul, 19. Ce coiffeur excelle dans ce genre de coiffure, si utile dans un château loin d'une ville.

Au revoir, ma chère amie,

Votre dévouée \*\*\*

## FEUILLE DE PATRONS

publiée dans ce numéro.

(Voir la gravure 504.)

### PATRON DE CHAPEAU-CAPOTE.

N° 1. *Passé*.— Cette passe se fait également en étoffe ou en paille de riz; dans l'un ou l'autre cas, elle se tient peu évasée, et ne descendant pas aussi bas que le menton; on met près du bord de la passe, à travers de doigt, un liseré de couleur.

N° 2. *Forme ou tour de tête*.— Cette partie se fait aussi indifféremment en étoffe ou en paille.

N° 3. *Bavolet*.— Ce bavolet se coupe sans aucunes fronces, et de manière à former un retroussis derrière; il se garnit d'un liseré.

N° 4. *Calotte*.— Pour reproduire exactement le modèle de la gravure, cette calotte doit être recouverte en étoffe, mais ne doit pas être en paille.

Ce patron sort des ateliers de L. HUCQUET, *rue Neuve-des-Petits-Champs*, n. 51.

## REDINGOTE GARNIE DE PASSEMENTERIE.

Il y avait de grandes difficultés à surmonter pour offrir en entier à nos abonnées le patron de cette redingote, mais nous croyons avoir réussi par les indications que nous donnons.

Le *Corsage*, devant, est figuré *bâti*, les quatre plis partent de l'épaulette et viennent se terminer en diminuant à la ceinture.

La *jupe* a beaucoup d'ampleur, et de la ceinture, à gauche, les plis redescendent en s'arrondissant en bas et faisant le tour de la jupe; un liseré, placé au-dessus des plis, en suit les mouvemens.

Le dos est froncé dans le bas.

La manche est juste et plate du haut en bas, mais on pose par-dessus une manche courte, large, qui est fixée au milieu du bras au-dessus du coude par un poignet en passementerie. A la taille, on met une *cordelière* unie, tournée deux fois et terminée par de simples glands.

Le parement est bordé d'une gance en passementerie qui se noue sur la main.

Ce patron sort des ateliers de madame Romain Delanoue, rue Ste-Anne, 77.

## L'ONCLE D'AMÉRIQUE.

MON CHER NEVEU,

« Tu avais à peine trois ans quand j'ai  
« quitté l'Europe; aussi n'est-ce pas par  
« suite du souvenir que j'ai gardé de toi,  
« que je t'écris de préférence à tout autre  
« de nos parens; je ne sais si tu es blond  
« ou brun; brave ou mauvais garçon;  
« mais je suis parti brouillé avec ton père;  
« et comme après vingt ans passés loin de  
« mon pays, de mes parens et de mes  
« amis, je prends le parti de venir finir  
« près de vous une vie trop agitée, j'ai  
« cru devoir m'adresser à toi pour que tu  
« prépares ton père et ta mère, ma sœur,  
« à mon retour imprévu. Ces vingt années

« se sont passées pour moi dans les tra-  
« vaux et les préoccupations du commerce  
« et des affaires d'argent; il est temps de  
« me reposer et de ne plus user ma vie à  
« la poursuite de ce vil métal que l'on ap-  
« pelle l'or. Nous ne nous séparerons plus;  
« je t'écris du Havre où j'arrive par un  
« paquebot qui m'apporte d'Amérique,  
« dans quelques jours, je serai auprès de  
« toi, je te dirai par quel hasard j'ai appris  
« ton séjour et ton adresse à Paris.

» TON ONCLE,

» JEAN LECLERQ.»

Hugues fut pris d'un grand saisissement à la lecture de cette lettre; il la relut dix fois de suite, s'arrêtant sur chaque mot et le commentant.

Allons, dit-il, voici une bonne chance qui se présente, voici venir un oncle à héritage, un oncle d'Amérique. Parti depuis vingt ans, il doit avoir une immense fortune, ainsi qu'il le laisse entrevoir en parlant des occupations qui ont rempli ces vingt années.

Je ne puis déceimment le recevoir dans mon atelier.

Il peut arriver d'un moment à l'autre. Heureusement que j'ai de l'argent.

Un domestique vint troubler ces méditations. — Madame la comtesse de\*\*\*, présente ses civilités à Monsieur, et le prévient qu'elle pourra lui donner séauce aujourd'hui.

— Présentez mes très humbles respects à madame la comtesse de\*\*\*, mais un oncle m'arrive aujourd'hui d'Amérique: il faut qu'elle ait l'extrême bonté de vouloir bien m'assigner un autre jour.

Quelques camarades entrent en fumant: — Viens déjeuner.

— Non.

— Pourquoi?

— Parce que...

— Je te suppose une autre raison.

— Il me vient un oncle d'Amérique, et il faut que je me prépare à le recevoir.



— Un oncle d'Amérique.

— Cela change tout.

— Je vous le disais bien.

— Cela change tout jusqu'à un certain point; c'est-à-dire, que c'est toi qui paieras le déjeuner; partons.

— Non, il faut que je lui trouve un logement.

— Eh bien! nous le chercherons tous ensemble après déjeuner.

— Garçons! des huîtres, et du vin de Sauterne, première qualité.

— Un oncle d'Amérique! alors, adieu aux pinceaux et à la palette; adieu à l'atelier et aux beaux-arts.

— Nullement; d'abord, mon oncle n'est pas forcé de m'enrichir, surtout de son vivant, et d'ailleurs c'est par goût, par passion, par entraînement, par vocalion, je l'espère, que je me suis fait peintre.

— Garçon, il n'y a plus de vin.

— Hugues, te voilà riche, tu vas méconnaître tes amis.

— Moi, vous me connaissez mal, notre amitié n'est aussi chère que la peinture, mes amis, mes bons amis; j'aurai toujours mon atelier, seulement les cigares seront de meilleure qualité, et nous fumerons du tabac du Levant dans des pipes d'ambre.

— Garçon, du vin!

— Garçon, que les mets les plus savoureux paraissent.

— Messieurs, que faut-il vous commander?

— Ne m'entends-tu pas; je te dis de couvrir cette table des mets les plus exquis.

— Nous avons en poisson du turbot, des soles.

— Apporte tout ce que tu trouveras de mieux, et ne nous laisse plus manquer de vin.

— Il n'est pas de plus touchant spectacle que celui de l'amitié qui ne se retire pas devant l'infortune.

— Que dirons-nous de celle qui subsiste devant la fortune!

— Buvons à l'indépendance de l'Amérique!

— Buvons à cette noble terre qui recèle l'or dans son sein.

— Buvons aux parens qui amassent l'argent que nous dépenserons.

— Buvons à mon respectable oncle Jean.

— Buvons à l'oncle Jean.

— Garçon, emportez ces bouteilles, ce vin est grossier; versez-nous du Cécube et du Falerne.

— Et du vieux, mis en bouteille le jour où Mécène fut salué par le peuple au théâtre.

*Paer*, couronnez nos coupes.

— Garçon, ce Cécube n'arrive pas?

— Monsieur il n'y a pas de Cécube.

— Et du Falerne?

— Pas davantage.

— Messieurs, je déclare ce restaurant une horrible gargotte.

— Garçon, avertis ton maître que mon oncle d'Amérique ne prendra pas ici un seul repas.

— Un oncle qui a passé vingt ans en Amérique.

— Il faudrait être bien paresseux pour n'y pas gagner cinq cent mille francs par an.

— Garçon, tu es sûr de n'avoir ni Cécube ni Falerne; alors donne du vin de Champagne.

— Du Champagne frappé.

— Que servirai-je encore à ces messieurs?

— Quelque chose de très cher.

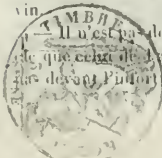
— Sers-nous promptement et nous te prodiguerons l'or.

— Quel dessert prendrons-nous?

..... Dulcia poma,

Castanea molles et pressi copia lactis,

— Des pommes, des marrons et du fromage de Brie, comme s'il en pleuvait.



— Tu altère le texte : *castaneæ molles*, ce sont des châtaignes bouillies.

— Garçon, des cure-dents.

— A qui crois-tu avoir affaire, garçon ? Tu ne sais pas probablement que notre oncle arrive d'Amérique, avec deux millions de revenu ; garde tes cure-dents de plume pour des agens de change. Donnons des cure-dents de topaze.

— Garçon, la carte.

— La carte se monte à près de cent francs : il faut rénnir toutes les bourses.

— Fais mettre cela sur le compte de ton oncle.

On paie, on sort les yeux brillans et incertains, le teint animé ; on va chercher des logemens.

— Madame, c'est à vous qu'est ce logement ?

— Oui, Monsieur.

— Vous le louez garni ?

— Oui, Monsieur.

— Combien par mois ?

— Cent francs.

— C'est pour mon oncle d'Amérique, je ne marchande pas, mais vous ôtez ces gravures représentant des lapons et des rennes ; il y a de quoi faire mourir de froid un oncle qui a passé vingt ans en Amérique.

— Quand arrive monsieur votre oncle ?

— Demain, après demain, dans huit jours peut-être ? mais je loue votre appartement dès aujourd'hui ; vous allez faire allumer un très grand feu, que l'on entretiendra jour et nuit jusqu'à l'arrivée de mon oncle.

— Mais, monsieur, s'il ne vient que dans huit jours.

— Je suppose, madame, que vous n'avez pas la prétention de connaître mieux que moi mon oncle d'Amérique ; mon oncle est extrêmement frileux, cela ne vous fait rien : on vous paiera.

— Est-ce que tu ne fais pas bassiner le lit de ton oncle ?

— Certainement.

— Il faut le faire bassiner avec du sucre.

— Mais, madame, je vous recommanderai une chose à ce sujet, ayez bien soin que ce soit bien du sucre de cannes, et non du sucre de betterave ; cela serait on ne peut plus désagréable à mon oncle : nous payons généreusement, mais nous voulons être bien servis.

Je vous recommande aussi de le nourrir convenablement, donnez-lui des ananas.

— Dis donc, Hugues, pourvu que ton oncle n'arrive pas habillé en sauvage, vêtu d'un tablier et d'un chapeau de plumes.

— Ou d'une peau de lion, avec une massue.

— J'espère que non, et d'ailleurs on lui trouverait tout de suite des habits.

— Parbleu, un millionnaire !.

— Qu'est-ce que tu dis donc ? un millionnaire !

Le lendemain matin, Hugues se réveilla extrêmement fatigué des excès du déjeuner, mais il ne tarda pas à sentir descendre des idées agréables dans sa tête appesantie ; il pensa cette fois avec ravissement à Thérèse : les ridicules rêves de la veille étaient détruits ; mais il restait l'espoir d'une situation plus heureuse pour Thérèse et surtout un avenir sans inquiétudes ; il pourrait, sans cesser de travailler, entourer Thérèse d'une partie du luxe dans lequel figurent si bien les femmes. . . . .

On frappe à la porte.

— Entrez.

Un homme se présente...

Il pouvait avoir cinquante-quatre ans.

Il n'avait pas moins de cinq pieds et demi de haut, mais il était si maigre que ses coudes, ses épaules, et ses genoux paraissaient pointus et près de percer ses vêtemens ; sa figure avait bien deux profils ; mais la réunion de ces deux profils ne formait rien qui ressemblât à une face ;

par moment il se tenait un peu courbé, mais sitôt qu'il pouvait s'en apercevoir, il se relevait brusquement comme un homme habitué à regarder sa haute taille comme un avantage, et bien décidé à n'en pas perdre une ligne.

Il était vêtu d'une vieille redingote polonoise verte, à collet droit et à brandebourgs; le collet était en astracan pelé, son pantalon de couleur chamois était un peu court; ses bottes étaient parfaitement cirées, mais les talons en étaient usés de travers.

Il avait en outre une cravate blanche et un col de chemise qui, sans être sale, n'était pas cependant aussi blanc que la cravate, soit que la chemise fût antérieure d'une demi-journée, soit que l'étoffe en fut plus grossière.

Il n'avait pas de gants, il tenait d'une main un chapeau chauve et une canne de bambou.

— M. Hugues ?

— C'est moi.

— Je viens de la part de votre oncle Jean.

— De mon oncle Jean, monsieur, donnez-vous donc la peine de vous asseoir; daignez excuser si je vous reçois au lit, mais je vais me lever.

— Monsieur, je ne le souffrirai pas, nous causerons aussi bien ainsi : monsieur votre oncle est arrivé, il m'a chargé de vous en prévenir ; pensez-vous que vous le reconnaitrez ? Il me *marque* qu'il est un peu changé.

— J'étais trop jeune quand il est parti pour pouvoir le reconnaître aujourd'hui ; mais j'ai toujours eutendu parler de lui dans ma famille avec une grande tendresse ; et tout petit on me faisait le soir prier pour lui.

Il n'y avait pas là un mot de vrai ; l'oncle Jean était un assez mauvais sujet dont le départ avait comblé de joie son beau-frère et même sa propre sœur ; mais vis-à-

vis de cet étranger, probablement ami de son oncle, l'étudiant cru devoir altérer un peu les faits.

— C'est singulier, dit l'étranger, je croyais votre oncle un peu fâché avec son beau-frère.

La vérité est que le beau-frère l'avait mis à la porte ; mais l'étranger paraissait ignorer cette circonstance, et je ne puis affirmer que Hugues l'eût jamais su.

— Il est possible, dit Hugues, qu'il y ait eu entre eux quelque refroidissement comme il arrive dans les familles même les plus unies ; mais je sais qu'ils étaient fort inquiets de mon excellent oncle, et, chaque fois qu'il venait un peu fort à la mer, chaque fois que l'on apprenait quelque sinistre, on disait toujours : Pourvu qu'il n'arrive pas de malheur à Jean.

— Oh ! monsieur, pourquoi votre oncle ne peut-il encore vous entendre, il serait si heureux de n'avoir rien perdu de l'affection de sa famille ; je suis son plus ancien ami et je peux être garant de son cœur.

Les rideaux étaient fermés, mais les yeux s'habituèrent graduellement à l'obscurité, et l'étudiant qui dans l'étranger n'avait pu voir d'abord que quelque chose de grand et mince, commençait à discerner la pauvreté mal dissimulée de son costume.

Hélas ! pensa-t-il, voilà un pauvre diable auquel l'arrivée de mon oncle ne sera pas moins utile qu'à moi. Pourvu que sa tendresse soit plus réelle que la mienne ; mais je ne serai pas ingrat ; il n'y aura rien de si facile que d'aimer un homme qui aura assuré mon bonheur et celui de Thérèse.

— Et quand vient mon bon oncle, ajouta-t-il tout haut !

— Ton oncle, s'écria l'étranger, il est devant toi, je ne puis imposer plus longtemps silence à mon cœur, embrassons-nous.

Et l'oncle se mit à étreindre vigoureu-  
sement son neveu.

Hugues était stupide d'étonnement; l'extérieur de son oncle n'annonçait pas la richesse, il lui sembla que cet embrasement le ruinait; il ne put manifester son étonnement, *mêlé de joie*, que par quelques exclamations incohérentes.

— Mon neveu, dit l'oncle Jean, nous avons beaucoup à causer, fais-moi donner à déjeuner.

— Volontiers, je vais m'habiller.

— Tu le vois mon bon ami, dit l'oncle Jean, pendant que Hugues s'habillait, la fortune ne m'a pas plus souti dans un monde que dans l'autre, et je reviens au moins aussi gueux que j'étais parti.

— Ah! pensa Hugues, tout mon bel avenir s'écroule, et les mains de Thérèse me semblent déjà toutes rudes — ou plutôt je n'épouserai pas Thérèse.

Il descendit, fit mettre deux convets dans sa chambre et commanda le déjeuner.

— Mon oncle, dit-il, je vais vous traiter sans cérémonie, vous allez partager le modeste déjeuner de l'artiste.

Le garçon du restaurant était monté; Hugues demanda deux beefsteaks, du fromage de Brie et de la salade; il sorti d'une armoire une bouteille de vin déjà entamée.

L'oncle Jean mourait de faim, en attendant les beefsteaks, il trempait du pain dans de l'eau rouge.

— Il faudra que tu me donnes asile pour quelques jours, jusqu'à ce que j'aie rejoint ma sœur, ma bonne sœur, ta mère.

J'étais bien ivre hier, pensa l'étudiant, pour retenir une chambre de cent francs par mois; heureusement qu'il y a au-dessous d'ici une petite mansarde que l'on me prêtera.

Les beefsteaks arrivèrent, l'oncle en mangea un et la moitié de l'autre.

— Je viens du Havre et je n'ai pas osé aller chez ma sœur dans la crainte d'être mal reçu, mais tu me rassures, tu me prêteras dix francs que je redois sur ma place au conducteur de la diligence et pour lesquels il a gardé ma malle.

Hugues cependant mangeait à peine, absorbé par ses réflexions.

Tout à coup, comme le garçon entra pour servir le fromage de Brie, il frappa du point sur la table comme un homme éclairé d'une idée subite.

— Garçon! montez deux perdrix truffées, des choux de Bruxelles, une salade de volaille et du vin de Champagne.

Le garçon resta ébahi, l'oncle Jean serra la main de son neveu.

Après le déjeuner, Hugues mena son oncle dans le logement qu'il avait retenu pour lui, et le recommanda aux soins de l'hôtesse; il alla lui-même chercher la malle à la diligence, fit venir un marchand d'habits tout faits, et habiller l'oncle Jean convenablement.

— Oh! mon cher oncle, disait le soir Hugues en remontant ses nombreux étages; vous avez cru me tromper; le piège était bien tendu, et j'ai, à dire le vrai, failli y donner tête baissée; sans le monstrueux diamant de cette épingle que vous avez maladroitement laissé voir en déboutonnant votre redingote, j'étais pris.

Comme s'il n'était pas naturel qu'un homme qui revient millionnaire veuille s'assurer des objets de sa splendide affection. Vous avez voulu m'éprouver, cher oncle Jean, vous êtes battu avec vos propres armes.

Maintenant que j'ai la clé de tout cela, je vois une foule de choses qui vous trahissent.

Votre émotion de joie en voyant l'appartement que je vous destinais, tandis qu'un homme ruiné eût refusé de l'accepter; et puis cette affectation dans la pauvreté de votre costume, et surtout une

chose qui aurait dû m'éclairer au premier moment. On ne revient pas des pays chauds avec une polonaise. Ah! mon oncle Jean, l'invention de la polonaise ne vous fait pas honneur. La polonaise! c'est trop fort. La polonaise vous trahit.

Le lendemain matin Hugues disait : mais que cherchez-vous donc mon cher oncle?

— Rien, une épingle que je mets d'ordinaire à ma chemise.

— Comment, rien! votre gros diamant?

— Mon gros morceau de verre; un superbe diamant qui m'a coûté cinquante centimes.

— Ce n'est pas possible.

— Comment! pas possible, veux-tu gagner un déjeuner? Le voici dans les cendres.

On appelle un orfèvre, le diamant est en cristal et la monture en cuivre.

Hugues paie le déjeuner.

Huit jours après, l'oncle était commis dans une maison de banque; il gagnait 1,800 fr. par an, et se trouvait le plus heureux des mortels. ALPHONSE KARR.

## THÉÂTRES.



Pendant que l'on prépare aux Français une tragédie en un acte de M. Casimir Delavigne et une comédie en 5 actes de M. Alexandre Duval, Angèle fait recette, et les deux actrices luttent à qui mieux mieux : pourtant la victoire est toujours à madame Dorval, qui s'est élevée, dans cette pièce, à une hauteur et à une vérité qu'elle n'avait pas encore atteintes. À côté de notre théâtre national, comme on est convenu de le dire, un théâtre plus national encore, car il est celui de la gaieté et du rire, a donné au public une grande et

alutaire leçon dans *l'Enfant du faubourg*. Les *Gamin de Paris* n'est pas tout-à-fait *l'Enfant du faubourg*, il y a entre eux deux une nuance difficile à saisir, mais qui existe pourtant; c'est ce que les auteurs du drame populaire nouveau ont si bien fait sentir. Messieurs Didier et Deslandes, ces peintres, si vrais, si naturels du peuple, ont donné la continuation ou plutôt le corollaire de la *Tirelire*. Achard y est toujours excellent, et il joint de plus en plus le talent de chanteur à celui de l'acteur. C'est une pièce qui nous semble devoir faire beaucoup d'argent; habitude, du reste, que M. Dormeuil a prise depuis long-temps, et qu'il ne paraît pas avoir envie de perdre.

L'Aubigu Comique qui nous semble aussi dans les meilleures dispositions du monde, sous le rapport de sa caisse, a voulu donner un spectacle tout attrayant et tout nouveau en joignant au drame d'*Héloïse et Abelard* un petit vaudeville amusant, intitulé *Encore deux*, pour commencer le spectacle. C'est une bagatelle, mais qui remplira agréablement son office qui est de faire attendre patiemment le drame. Puisque nous en avons dit un mot, nous reviendrons avec plaisir sur le succès éclatant de l'ouvrage nouveau de MM. Anicet Bourgeois et Francis. Il était impossible de faire mieux cadrer l'histoire, ou du moins ce que l'on connaît de l'histoire d'Abelard avec les amours, et de mêler la partie politique avec la passion de manière à ne pas produire de placage. Il faut le dire à l'éloge des auteurs, ils se sont tirés de la difficulté en maîtres; car l'intérêt ne languit pas un seul moment, et les scènes puissantes dont la pièce abonde sont si bien ménagées, qu'elles tiennent le spectateur haletant tout le temps du spectacle. La mise en scène, due à M. Graville, annonce infiniment de goût et de connaissance, et les dessins des habillemens sont exquis de savoir et de rectitude. Ce qui ajoute encore au succès, et le consolidera pendant long-temps, c'est le talent avec lequel les acteurs ont joué. Mademoiselle Théodorine y gagne chaque jour. Albert y est excellent, et recueille des suffrages fort distingués, qu'il partage avec Montigny, Saint-Ernest et Saint-Firmin. Nous engageons nos abonnés à voir *Héloïse et Abelard*, et nous ne craignons pas qu'ils nous reprochent de le leur avoir conseillé.

Quelqu'un, connaissant à fond l'office et tout ce qui concerne un service d'étiquette, offre de produire les meilleurs certificats, et désirerait trouver une place de maître-d'hôtel. On est disposé, moyennant de sûres garanties, à se transporter soit en Angleterre, soit en Russie, etc., ou tous autres pays où l'on serait appelé.

S'adresser, franco, à M. Clément, concierge, rue des Moulins, n. 9.



# LE FOLLET,

COURRIER DES SALONS,

JOURNAL DES MODES,

Boulevard Saint-Martin, 61.

A LYON, chez M. Mégevand, rue Dubois, seul bureau central de nos Journaux pour l'Italie la Suisse et tous les départemens méridionaux de la France.

LADY'S MAGAZINE AND MUZEUM.

---

## MODES.

A M<sup>me</sup> de M.....



Le passage des bals au printemps a été assez triste à Paris; le bruit de tous les désastres des départemens a trouvé des échos douloureux dans nos salons, et tout l'argent destiné aux plaisirs et à la toilette a été consacré au soulagement des orphelins. Pauvres femmes de Paris, partout il n'est question que de votre coquetterie, de votre bon cœur, jamais. Ajoutez, ma bonne Anna, que jamais peut-être les théâtres n'avaient été tous ensemble si mortellement ennuyeux, que jamais le soleil, quand toutefois il paraissait, n'avait été si pâle, et que les arbustes de nos jardins qui offraient quelque verdure le jour

en étaient impitoyablement privés par la gelée de la nuit.

Aujourd'hui la mode a relevé son sceptre, et Paris a retrouvé ses plaisirs bruyans et ses jours de gloire; aujourd'hui Paris vous appelle pour admirer ses modes nouvelles, ses théâtres assiégés par une foule avide; aujourd'hui la vogue, long-temps indécise, a choisi son séjour à l'Opéra, à l'Ambigu, chez Gagelin, chez Lucy Hocquet. A l'Opéra, les *Huguenots* ont renouvelé les merveilles de *Robert-le-Diable*; c'est toujours le même enthousiasme, la même affluence; à l'Ambigu, *Héloïse et Abeillard* obtiennent un succès de fureur et de larmes: lorsque les *Huguenots* se reposent, c'est aux portes de l'Ambigu que l'on retrouve les brillans équipages de l'aristocratie; chaque femme

veut payer son tribut à la pauvre Héloïse, dont elle comprend parfaitement le double. On annonce à l'Opéra-Comique les débuts de mademoiselle Jenny Colon, dans l'emploi de madame Pradhier qui se retire : Mademoiselle Colon a, dit-on, fait des progrès sensibles comme cantatrice, tout en débutant dans un emploi où madame Pradhier nous a habitués à être difficile, il est probable qu'elle obtiendra un grand succès et qu'elle fixera près d'elle la vogue qui l'a toujours suivie dans les différens théâtres qui ont eu le bonheur de la posséder.

Gagelin obtient encore, cette année, une faveur qu'il a bien méritée par la fraîcheur de ses nuances et le goût qui distingue ses dessins. Parmi les étoffes que je vous citerai entre mille dispositions charmantes, il faut dire les *foulards damassés* à dessins nouveaux; les *soies à rayures* façonnées, à petits carreaux, à grands et petits bouquets variés de nuances; des *mousselines de laine* à dessins confus, à bouquets blancs sur des fonds de couleur; le *tissu de poil de chèvre* à damier écossais, à raies satinées; le *tissu Memphis*, aussi souple que le cachemire et plus soyeux que le chaly, ces dessins rappellent ceux des porcelaines de Sèvres; la *peau de chagrin*, mélange de soie à mille raies et à pois brillans, le *bassin des Indes*, soie côtelée de couleur tendre et fraîche, puis de *délicieux jaconas* : tous petits dessins bleus, roses et lilas de Parme, puis enfin de délicieuses mousselines aux nuances vives et printanières.

Lucy Hocquet s'est encore emparé de la vogue cette saison, et il dispute pied à pied le terrain à la maison Beaudran; chez ces deux marchands, les modes, sans se ressembler ont un air de famille qui fait autant d'honneur à l'un qu'à l'autre, car dans les deux maisons elles sont charmantes. La mode semble vouloir se partager entre elles deux, dans l'embarras où elle

se trouve de se prononcer justement pour une d'elles. Chez Beaudran, la rue St-Augustin reçoit les équipages armoriés de la noblesse à quartiers, qui veut chez ses marchands retrouver ses tapis, ses tentures et son luxe aristocratique, puis les banquiers parvenus, qui veulent mêler leurs voitures avec celle de la noblesse qui les repousse incessamment; la rue Neuve-des-Petits-Champs reçoit les équipages et le modeste cabriolet de la femme jeune et jolie, qui veut, avant tout, une coiffure simple et de bon goût, un chapeau qui coiffe jeune, et c'est par cette qualité que brille éminemment Lucy Hocquet qui compte parmi ses clientes les plus jolies femmes de Paris. C'est toujours chez lui même foule pour ses capotes à coulisses, la couleur grise est toujours avec la blanche la couleur préférée; parmi les capotes de ville, celle que je trouve délicieuse chez lui est la capote à la Grisi, coiffure simple et cependant originale, qui doit son nom au choix que fit notre délicieuse cantatrice, et le premier qui ait paru. C'est surtout en paille de riz que la capote à la Grisi est délicieuse; elle est presque toujours ornée d'un ruban blanc et vert et d'une touffe d'héliotrope.

Chez Lucy Hocquet et Beaudran les pailles de riz destinées pour toilette et même demi-toilette sont constamment taillées forme chapeau, liserées de blanc et ornées de rubans également tous blancs. Les fleurs qui les ornent sont un mélange de feuille de polypier et de roses blanches, ou deux branches de bouleau. Les camélias et les boutons de roses sont tout-à-fait exclus, cette saison, de ces deux maisons, et même des autres maisons en réputation dans la capitale; mais en revanche elles adoptent, avec une faveur bien méritée, la délicieuse *rose-tierre* de CHAGOT FRÈRES (rue Richelieu, 81).

Je vous dirai que les robes que j'ai vues sont très variées, et qu'elles présentent

toutes une grande analogie avec les manches plates; dans quelques jours seulement nous saurons ce que nous devons constituer comme mode générale; jusqu'ici je n'ai à vous signaler que des tentatives, chaque femme a hasardé des manches, et de tous ces essais, j'ai lieu de croire qu'il résultera quelque chose de gracieux et qui satisfera toutes les exigences. Ce qu'il y a de bien positif, c'est que les pélerines sont totalement abandonnées, et que les jupes sont toujours prodigieusement larges.

Les gants que nous préférons sont soufre et saumon.

Une grande nouveauté nous est offerte, et nous devons des éloges à son inventeur. Comme moi, ma bonne Anna, vous avez souvent eu à vous plaindre de la mauvaise disposition des parapluies et des ombrelles. Dans un moment d'orage, force était de renoncer à leur protection, car les manches entaillés ne pouvaient résister; ou bien, le vent s'engouffrant sous l'étoffe la retournait, et Dieu sait dans quel embarras nous nous trouvions. M. CAZAL\* s'est occupé de parer à ces inconvéniens, et cela par un mécanisme des plus simples; les manches que l'on fait si jolis maintenant, loin d'être garnis des mauvais ressorts, qui les déparaient, sont intacts; un simple mouvement suffit pour ouvrir ou fermer son ombrelle, et nos doigts sont à l'abri du danger d'être pincés, comme cela a pu vous arriver souvent, par suite de l'ancien procédé. C'est un objet de *mode* qui présente de grands avantages, et puis aussi il y a du progrès dans cette amélioration, et nous devons protéger le progrès, surtout quand il nous est aussi utile, à nous autres femmes. Mon mari a fait emplette d'un *parapluie-Cazal*, car il faut vous dire que l'inventeur a donné son nom à son œuvre; ce parapluie devient instantanément une canne. Je l'ai entendu se fé-

liciter de son acquisition, et ce meuble est un *vade-mecum* indispensable pour les parties de campagne.

Au revoir, ma bonne Anna.

Votre amie. \*\*\*

## Modès d'Hommes.

Les modes d'hommes sont peu variées en ce moment, quelques détails de toilette font la partie importante de la mode. Les habits d'HUMANN sont toujours en grande vogue, et la couleur qu'il a fait adopter aux élégans est celle dite *lord No-var*. Les boutons ciseles de deux ors sont toujours admis, et ceux que l'on pose sur les redingotes sont en velours epinglé. Les gilets en cachemire d'été sont à fleurs et se font à cbâle. On porte beau coup de pantalons en casimir gris-clair; mais un secret peu connu, et que certes nous pouvons divulguer sans crainte d'être taxés d'indiscrétion, c'est que, dans Paris, il existe un tailleur, digne émule du grand Humann, un tailleur à qui peut-être il doit un peu de cette gloire dont il est si fier, et ce tailleur c'est M. LAMI-HOUSSET, rue Richelieu, 95; sa coupe à lui, ne s'étale pas avec vanité au grand jour, son œuvre est secrète, cachée à tous, et cependant elle n'est pas sans mérite. M. Lami-Houssel obtient un résultat parfait pour les gilets de flanelle et les chemises. Jusqu'ici, on avait négligé ce travail, et ces vêtemens n'avaient d'autre mérite que celui de leurs tissus; pour la coupe, elle avait une grande analogie avec celle des capotes de soldats, qui, toutes, semblent faites sur la même mesure. De là des tiraillemens et des plis dans les habits, ce qui n'arrive jamais par suite du travail que nous signalons. Si les élégans en général doivent beaucoup à M. Lami-Houssel, que ne lui doivent pas en particulier messieurs les tailleurs d'habits?

Les cols-cravates sont toujours bien portés, et cela se conçoit: quoi de plus commode? On a obtenu maintenant en ce genre des résultats si avantageux pour la confection et le prix, que l'Académie de l'industrie s'en est occupée, et que, sur le rapport du comité des manufactures, elle a décerné à M. FROSTÉ, pour la perfection et le prix modique de ses cols en satin et autres, une *médaille d'encouragement*. Dire le prix de ces cols, qui cravatent parfaitement, c'est rendre service à nos lecteurs, ils se vendent 5 francs, chez le fabricant, M. FROSTÉ, rue du Faubourg Montmartre, n. 4, au premier.

\* Fabricant breveté, rue Montmartre, 167.

Nous annoncerons un établissement qui présente de grands avantages à plusieurs de nos abonnés, puisque, dans la même maison, ils pourront se procurer deux sortes de marchandises qui leur sont indispensables, et qu'ils y trouveront des objets de qualité parfaite, et une grande diminution dans les prix. Nous parlons de la maison LASTYBAS, *rue des Vieux-Augustins, n° 55*. Ce fabricant de parfumerie produit une quantité de cosmétiques nouveaux et présentés avec le double avantage d'un extérieur élégant et d'une qualité incontestable. Il vend aussi en gros les cheveux préparés pour MM. les coiffeurs, avec une si grande diminution de prix, que l'avantage est considérable pour les consommateurs. Les préparations ne laissent rien à désirer, et cette maison ne craint aucune comparaison.

### PHYSIOLOGIE MUSICALE.



Les Théophraste, les Labryère et autres naturalistes du cœur humain, disaient jadis : « Voulez-vous connaître l'homme moral, étudiez les caractères. » Allons donc ! Nous avons changé tout cela, ainsi que le disait Sganarelle à propos du *cœur à gauche*. Maintenant, pour connaître l'intérieur de l'homme, on étudie l'extérieur. C'est peut-être moins rationnel, mais c'est incontestablement plus original et plus ingénieux. Ajoutons que la recette moderne a, sur l'ancienne, l'avantage d'être d'une application générale et facile. En effet, pour se servir de l'une, il faut de l'intelligence, de la perspicacité, tandis qu'avec l'autre il ne faut que des yeux et des oreilles. Or, qui n'en a pas ? des oreilles surtout !

C'est ainsi que M. de Buffon a découvert le caractère de l'homme dans son style et dans ses manchettes ; Lavater, dans son nez, ses yeux, etc. ; M. Vestris, dans ses mollets et ses entrechats ; Gall, dans ses bosses. C'est ainsi que, tout récemment, mon illustre ami, le caricaturiste Granville, nous a démontré, dans une suite de planches fort érolatitiques, qu'il existe une

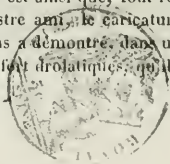
analogie frappante entre le moral de l'homme et la forme de sa pipe, de sa tabatière, de sa canne et de son chapeau : cette dernière observation avait échappé à Aristote dans son fameux chapitre *des Chapeaux*. Enfin, grâce à toutes ces ingénieuses recettes, on pourrait dire que la clé des cœurs, cette clé jadis si rare, est aujourd'hui un vulgaire passe-partout.

Mais comme on ne saurait trop multiplier les moyens d'arriver à ce but, qu'on prétend le plus important de notre vie, la connaissance de nous-même et des autres, je viens vous faire part d'une nouvelle découverte que j'ai faite à ce sujet, et qui m'a coûté des années de pénibles recherches et de longs travaux. Et cependant, je vous la livre gratis, et sans augmentation de prix d'abonnement. C'est plus que généreux de ma part : c'est magnifique, c'est oriental.

Ce nouveau procédé d'observation consiste à juger l'homme par son chant et par les instrumens dont il pince ou dont il joue. Je ne dis pas à un de mes semblables : « Dis-moi qui tu hantes, et je te dirai qui tu es, » mais : « Dis-moi ce que tu chantes, et je te dirai ce que tu es. »

Je prétends que chez la gent humaine, comme chez la gent volatile, *le plumage répond au ramage*, et qu'on peut dire en entendant chanter un homme : « C'est un brave, un saurnois, un imbécile, » comme à la seule édition de leur chant, on dit : « C'est un coq, un corbeau ou un serin. »

Je m'empresse d'ajouter que l'honneur de l'invention ne m'appartient pas tout entier. Avant moi, chétif, deux grands génies, Shakespeare et Châteaubriand, avaient déjà appliqué la musique à la connaissance du cœur humain. Le poète anglais s'est borné, il est vrai, à l'indiquer comme un moyen de jugement négatif, lorsqu'il a dit : « Celui qui n'a pas de musique dans l'âme est capable de tout. D'où-



il suit que, si l'auteur d'*Hamlet* eût été chargé de la rédaction du code pénal, il aurait probablement placé sous la surveillance de la haute police tous ceux qui n'aient pas la musique.

L'illustre Châteaubriand est allé plus loin : il a remarqué que les villageois, les bergers, tous ceux enfin qui ne chantent que d'instinct, préludent toujours en mineur, et que l'air de toutes les plaintes villageoises est modulé sur ce ton plaintif. Le chanteur d'*Atala* a vu dans ce fait la preuve « que la corde de la douleur est la corde naturelle à l'homme. » Ainsi, en supposant que le grand poète fût tombé inopinément de la lune sur notre globe terrestre, il aurait deviné tout de suite que nous sommes sujets à la mort, à la douleur, aux rages de dents, à la coqueluche, aux rhumatismes et à la garde nationale. et tout cela, rien qu'en entendant un villageois chanter en *mi bémol*.

Nous nous sommes permis de glaner après ces deux grands hommes dans le champ de l'observation, ou plutôt dans l'observation du chant. Voici quelques-uns des rapports que nous avons saisis entre le moral de l'homme et son ramage.

Toutes les fois que vous entendrez un de vos concitoyens préluder invariablement en commençant par les notes médium et en s'arrêtant avec complaisance sur les notes basses, de cette manière :

la

la

la

la aaaa... brrrann, brrrann.

(ces derniers sous murmurés dans la cravate), vous pouvez dire hardiment : C'est un Prudhomme et un béotien.

Celui qui, dans une société, va jusqu'à trois couplets de romance, doit être considéré comme ayant des dispositions à se rendre indiscret et importun. Quant au malheureux qui dépasse ce nombre, celui

qui ne craint pas de débiter les six couplets, jugez-le comme un être de l'espèce la plus dangereuse pour la paix de votre foyer domestique, comme un personnage essentiellement rabâcheur, ennuyeux, assommant.

Celui qui attend, pour fredonner un air, qu'il soit tombé dans le tuyau de l'orgue de Barbarie, et qui aujourd'hui, par exemple, vous chante *ma Normandie*. — Ferruque, rococo, idées toujours en retard, comme une mauvaise pendule.

Celui qui, à l'exemple de Bardou, dans le rôle de l'Italianophobe de *Paris dans la Comète*, psalmodie tous les chants, tristes ou gais, sur un seul et même air de sa façon, lequel ne varie jamais : — Etre fastidieux, monotone.

Dans certains cas, l'observation doit être prise à l'inverse, car quelquefois on peut dire que « le chant, comme la parole, a été donné à l'homme pour déguiser sa pensée. » Ainsi, tel qui cultive de préférence l'air de bravoure : *En avant, marchons, contre leurs canons*, ou la *Marche des Tartares*, celui qui, dans chaque couplet, pourfend les ennemis de la France et meurt pour son pays, celui-là, disons-nous, peut n'être qu'un bravahe et un poltron. Et, pour citer un exemple pris dans un autre genre, on se rappelle que la fameuse romance : *Il pleut, il pleut, bergère*, fut composée et chantée, en 92, par un gaillard qui certes était loin d'être pastoral. Passons maintenant au choix des instrumens, comme indice de caractère.

La trompette, le trombone, le cor de chasse : — Jeune homme bruyant, étourdi, tapageur, caractère *coquin de neveu* et *officier de hussards* d'opéra-comique.

A propos de cor de chasse, on prétend qu'il servit en 1815, d'instrument de conspiration, au moyen d'un calembourg musical. Ceux qui préparaient le retour de l'île d'Elbe s'avertissaient au loin du suc-



cès de leurs menées, en somant ces deux notes : *si*, *fa* (ce qui signifie en italien : La chose se fait). Maintenant, ce déplorable instrument ne conspire plus que contre les oreilles d'un arrondissement tout entier.

Celui qui cultive les instrumens de remplissage, lesquels jouent dans un orchestre les rôles qu'on appelle au théâtre *grande utilité*, tels que la grosse caisse, le triangle et le chapeau chinois : — Celui-là doit être un bon et simple garçon, sans prétention aucune, toujours disposé à rendre service à son prochain.

La femme qui empiète sur les instrumens spécialement réservés aux hommes, et qui, par exemple, joue du violon, de la flûte ou de la contrebasse, a, pour l'ordinaire, un allure de caractère masculin et un commencement de moustaches. Si elle est mariée, elle portera les culottes.

*Vice versa*, l'homme qui pince de la harpe ou de la guitare doit, au besoin, hurler ses cravates.

L'espace nous manque pour pousser plus loin ces observations. D'ailleurs, nous venons de voir briller un joyeux rayon de soleil, la campagne en ce moment est fort attrayante, et je prie le lecteur de me donner à son tour la clé des champs.

ALBERT CLER.

## SALON DE 1836.

(Onzième article.)



Terminons nos observations sur le système religieux de quelques peintres en remarquant le Calvaire de M. Delaval, qui, plus que tous les autres, a mis un soin extrême dans l'ensemble et dans les détails. Son Christ n'est ni vieux, comme le font beaucoup d'autres, ni mort depuis long-temps : c'est un être divin, jeune, et que la mort n'a pas défiguré d'une manière hideuse. Madeleine n'a pas la douleur de St-Jean, qui est véritablement absorbé par son amour, et lutte avec la figure du centenaire qui est celle d'un converti plein d'admiration et de foi : il y a dans tout ce tableau un

grand soin, et surtout on n'y voit pas régner l'effet que la paresse produit chez d'autres artistes, trop négligens dans beaucoup de détails; il a même un sentiment du beau dont M. Delacroix semble prendre à tâche de s'éloigner. Son saint Sébastien n'a aucune des formes que notre instinct aime à trouver dans les corps des représentans des vertus : c'est une erreur sans doute, mais l'art est de plaire aux yeux, et de faire aimer l'âme par les grâces de l'extérieur; M. Delacroix qui se plaît au laid, nous dirait-il si une femme ou un homme difforme lui offrait des garanties de bonté ou de vertu?

M. Signol a représenté le reveil du bon et du méchant comme s'il eût créé avec enthousiasme et fini avec froideur : il y a même une imitation maladroite du tableau où Agamemnon se voile pour cacher sa douleur; le daimon ne peut se voir de son lineul, car il ne peut même pas se servir de son lineul qui doit le quitter : sa figure doit exprimer une horreur invincible qui lui ôte même le mouvement nécessaire pour la dissimuler. Il y en a encore le martyre de saint Hyppolite qui se passe à huis clos sans ange et sans homme; la Madeleine de M. Deherain et les saintes femmes au tombeau, ouvrages trop négligés qui sont loin de valoir l'Ange gardien de Decaisne et Tobie de M. Balthazard, qui pourraient être plutôt convenables à un salon qu'à un musée.

Les vastes compositions, cette année, sont en moins grand nombre comme de coutume... mais ce qui même dans ce genre mérite de fixer tous les regards, c'est le Léonard de Vinci de M. Hesse: rien de plus simple que ce sujet, c'est Léonard faisant envoler des oiseaux; mais c'est un ensemble excellent et plein de grâce.

Nous avons remarqué comme naïfs et vrais le départ d'un jeune conscrit de M. Destouche, et la garde nationale de village par M. Biard. Ce sont deux idées plaisamment et finement rendues. M. Canon a, dans la *prière*, retracé deux figures de vieillards pleine d'une expression plutôt attrayante que repoussante. Il en est de même des funérailles d'un jeune enfant par M. Victor Schnetz : l'enfant semble dormir, et on irait le bercer si l'on ne voyait pas auprès de lui sa mère en larmes dont la douleur annonce ce qu'elle a perdu. Nous louerons aussi la mort d'Henri IV, de M. Robert Fleury; beaucoup d'artistes blâment l'uniformité de la douleur des assistans, nous en faisons un éloge au contraire, une autre pensée eût été un anachronisme : à cette époque, il n'y avait plus de ligueurs, ils étaient convertis.

Nous avons distingué le portrait de Victor Hugo, que de déjà nous avions vu dans son salon; il tient son enfant entre ses genoux; nous trouvons le ton

trop brun ; mais, en général, c'est la tête et la pose du seul homme de génie que nous ayons ! un peu de mécontentement perce dans ses traits ; mais la reprise brillante d'Angelo est bien faite pour le déridier.

Parmi les morceaux historiques dont le salon est un peu avare cette année, nous avons été frappés du mérite d'une composition de M. Giraud : c'est le moment où Etienne Marcel, prévost de Paris, force le dauphin à se couvrir du chaperon rouge et bleu, après avoir fait tuer auprès de lui les marchands de Champagne et de Normandie. La couleur est vigoureuse, et son dessin parfaitement caractérisé : c'est une œuvre qui a nécessité de grandes recherches historiques, et que l'auteur a fait avec confiance et exactitude : nous engageons les amateurs à en faire une analyse qui ne peut que lui porter bonheur.

Nous ne voulons pas non plus passer sous silence le joli tableau de M. F. Grenier : le projet de mariage ; c'est une composition dont le mérite principal de M. Grenier, la vérité, fait une chose exquise ; c'est un pas de plus à la réputation du peintre. Si nous osions faire une critique sur une exécution aussi spirituelle que celle de M. Grenier, nous dirions que la figure de la jeune fille pourrait avoir plus de grace ; mais l'enfant qui emporte un petit chien est extrêmement naïf ; le père de la jeune fille est pris sur le fait, et le futur est un de ces riches marchands de bestiaux qui examine toutes les physionomies auxquelles il a affaire comme s'il craignait qu'on ne le trompât, ainsi que cela se pratique souvent en commerce de bouverie ; près de la cheminée est un jeune homme qui est fort inquiet de ce qui se passe, et qui s'intéresse sans doute beaucoup au résultat.

Nous nous arrêterons un moment devant l'escalier de la villa Borghèse, par le comte de Châtillon... Dans un de mes voyages, j'ai vu à Rome cet escalier mal entretenu, et par cela même plus pittoresque, que M. de Châtillon a peint avec tant de vérité et de soin. Malgré la place obscure qu'on lui a assignée, et qui ressemblerait à une intention malveillante, cette peinture a attiré mes regards. J'y vois la couleur chaude de la nature italique ; j'y retrouve ces tons de pierre dorés, gris, bleuâtres, violacés, mêlés à la couleur suave, vigoureuse, de ces mousses d'un vert rousseâtre, qui croissent sur les murs, y produisent une variété, contrastent si heureusement avec l'éclat que le soleil produit sur cette rampe, coupée par le jeu des rochers, des bruyères, par cette végétation puissante et magnifique, qu'on ne trouve que dans le midi de l'Italie.

Ces arbres élancés, dont le feuillage forme un dôme ombragé sur cette composition vraiment

romantique, font naître dans ce lieu solitaire cette mélancolie méditative, avaat cureur de l'inspiration du poète et du peintre. Aussi, M. de Châtillon y a-t-il placé lord Byron appuyé sur un tombeau antique, et livre à ses pensées poétiques et contemplatives.

Le public, nous n'en doutons pas, jugera le tableau comme nous l'avons jugé nous-mêmes, lorsqu'un voudra bien lui accorder un rayon de lumière. Nous regrettons que l'auteur se soit borné modestement à l'exposition de ce seul ouvrage, car nous avons vu dans quelques salons *fashionables*, des portraits à l'aquarelle du même auteur, d'un genre neuf pour la vigueur, la transparence, la fraîcheur et la vérité du coloris, la fusion et le modelé des chairs, la grace des attitudes, le goût des ajustemens, et dont l'exécution est aussi fraîche que légère : on nous a aussi confié des albums, où des compositions de tous les genres, de tous les caractères, d'un style pur, élégant et correct, nous ont prouvé que l'histoire, le roman, la mythologie n'étaient pas plus étrangers au talent de M. de Châtillon, que le paysage dont il nous a donné une brillante épreuve. J. L.

## THÉÂTRES.

Le théâtre Français a donné une comédie de M. Alexandre Duval, l'académicien, qui toute sa vie a fait des pièces sur les testaments et les héritages, et qui cette fois encore a, comme son titre l'indique, employé ce moyen si puissant pour mener ou dénouer derrière le rideau une intrigue de théâtre. Une jeune personne est crue héritière, et celui que le testament semblait frustrer d'abord, hérite plus tard ; tout cela forme un drame qui, bâti avec les héritiers, a perdu beaucoup à la transformation : il y a cependant ce qu'il y a toujours dans les pièces de M. Alexandre Duval, de jolies scènes et des mots heureux ; mais il n'a plus là sa grande actrice, Mars, qui jadis faisait chaque année l'année avec une pièce de notre académicien, qui, certes, ne se plaignait pas alors de la paresse de MM. les comédiens ordinaires du roi ; mais les temps changent ainsi que les hommes, et M. Alexandre Duval a fait comme le temps. Nous n'espérons pas de grandes recettes aux Français avec le *Testament* ; mais le public sera curieux d'applaudir encore celui qu'il a applaudi tant de fois, et de sourire au dernier enfant du père d'Edouard en Ecosse et de la *Fille d'Honneur*.

L'Opéra-Comique a voulu prouver encore une fois qu'il ne s'endort pas sur les succès, et que MM. Scribe et Auber sont aussi de ce caractère.

Nous allons en juger : nous sommes sous le règne de Charles VI, dans ce temps de lutte et de rebellions particulières ou générales, situation naturelle à un état qui fermentait, et, comme la mer, soulève de tous côtés des flots. Un prince nommé Louis, cela peut se voir encore, est amoureux de la fille d'un juif, à la fois médecin et sorcier, ce qui ne se voit plus par le temps qui court : mais pendant que le prince est occupé de son amour, occupation bien digne d'un prince du moyen-âge, mais que notre époque plus réelle trouverait par trop oiseuse, des conspirateurs tentent de lui enlever son trône. Les conspirateurs qui sont des ogres pareils à celui qui a tant fait peur au Petit Chaperon rouge, se couvrent la tête de chapeaux blancs : c'est une couleur ; ils font mon dit prince prisonnier, et comme cela se pratique toujours (dans le théâtre bien entendu), ils le surveillent si bien qu'il s'échappe et va rejoindre ses amis fidèles, et, l'épée à la main, reprend son royaume, qui n'en peut mais, et que cela paraît aussi parfaitement arranger que s'il l'avait perdu.

Cette pièce, intriguée plus fortement que ne le sont d'habitude les opéras comiques, traite des questions d'un ordre bien élevé pour une aussi légère feuille que la nôtre ; mais M. Auber a pris soin de jeter sur le fond une de ses plus délicieuses partitions : gracieuse, fine, sautante, sa musique a toujours ses mêmes défauts et ses mêmes qualités : on a beaucoup applaudi l'ouverture et le quintetto du commencement dans lesquels se trouvent de jolis couplets bien chantés par Chollet ; ensuite un grand air d'Henri au deuxième acte, l'air bouffe de Chollet, un duo entre Chollet et mademoiselle Prevost, le final et un chœur de conspirateurs ; nous ne pouvons dans un article rapide indiquer une multitude de choses gracieuses, où M. Auber respire tout entier. Les ac-

teurs ont donné un grand coup d'épaule au succès. Chollet, mademoiselle Prevost et Henri méritent une mention particulière : nous reviendrons sur cette pièce, et nous en reparlerons encore un de ces jours à nos lecteurs.

L'Ambigu Comique, pour accompagner Abeillard qui va toujours très bien, a donné l'*Avocat Patelin*, mis en vaudeville : c'est un peu audacieux ; je ne pense pas qu'il soit permis de porter une main profane sur les chefs d'œuvre de la scène, et il faut beaucoup d'audace à un auteur pour glisser de son esprit dans ce tissu, mais au fond, pourtant, il en résulte une pièce amusante pour le public, et qui le fait rire aux larmes en attendant la pièce qui le fait pleurer à plaisir.

Une de mes terreurs fut toujours d'avoir été change en nourrice, non que j'aie pu y perdre beaucoup sous le rapport moral ou physique, et la plus simple inspection de ma personne, surtout lorsque je suis sous les armes et que je suis de faction aux Tuileries peut convaincre le plus incrédule ; mais je me suis involontairement rappelé ce mot d'un spirituel marquis de l'ancien régime qui, ennuyé des reproches qu'on lui faisait de sa bêtise, répondit : Que voulez vous ? ce n'est pas ma faute si je suis bête, c'est qu'on m'a changé en nourrice. Ce mot d'une si grande profondeur et qui révèle clairement pourquoi il y a tant d'imbéciles, n'a pas effrayé les auteurs de la pièce jouée dernièrement aux Variétés ; eux n'ont pas été changés en nourrice sans doute, et je pense que les autres y auraient gagné. Cette petite pièce, en deux actes, n'est pas du genre grivois, elle est du genre intéressant, entremêlée de scènes vives, gaies et attendrissantes ; elle a obtenu un succès complet : c'est en d'autres temps une donnée, sœur de celle d'un Fils à l'Ambigu et d'une comédie de Destouches. Les auteurs, MM. Dumanoir et Edouard, ont porté par ce coup une grande atteinte à la confiance des laitiers de la rue Ste-Apolline.

J. L.

## CHOCOLAT AU LAIT D'AMANDE,

De **BOUTRON-ROUSSEL**, 27, Boulevard Poissonnière,

Près le Bazar de l'Industrie, à PARIS.

Dix années de succès constatés par un grand nombre de médecins, recommandent suffisamment cet excellent Chocolat, qui convient surtout aux tempéramens échauffés, et réussit dans les

cas d'irritation de poitrine et d'estomac. Dans les convalescences de gastrites, il devient un aliment doux et d'une facile digestion. Dépôt, à PARIS, 12, rue du Petit-Hourbon-Saint-Sulpice.

# LE FOLLET,

COURRIER DES SALONS,

JOURNAL DES MODES,

Boulevard Saint-Martin, 61.

A Lyon, chez M. Mégevand, rue Dubois, seul bureau central de nos Journaux pour l'Italie la Suisse et tous les départemens méridionaux de la France.

LADY'S MAGAZINE AND MUZEUM.

---

## MODES.

A M<sup>me</sup> de M...



Bien que le temps ait favorisé les promeneurs pendant toute cette semaine, c'est dans les théâtres et au salon qu'il m'a fallu chercher *la mode*. La reprise de la *Juive* a réuni toute la société fashionable, et il a été facile de préjuger que le blanc dominera encore cette année dans les toilettes; dans chaque loge, on voyait des écharpes blanches et des robes de mousseline. Les jaconnas de toutes les façons conservent aussi la vogue.

De tous les chapeaux de paille, ceux en paille de riz sont aujourd'hui la coiffure la plus comme il faut; ils sont ornés de rubans lampas, tout blancs, et de deux plumes également blanches posées en

saule; le dessous est composé de blonde pointue, avec une belle blonde plate sur le front; trois roses cerises d'un côté, et un nœud cerise de l'autre.

On en porte aussi qui sont ornés d'un oiseau de paradis, de *plumes-marabouts*, ou de marabouts noués de plumes. On pose ordinairement sur un seul chapeau trois de ces marabouts, qui retombent de droite à gauche et à travers lesquels on aperçoit les contours du chapeau. Rien n'est plus léger que cet ornement qui l'emporte sur toutes les nouveautés de la saison. Toutes les passes de paille de riz sont doublées de soie ou de crêpe de couleur; on met moins de brides en blonde, mais, en revanche, on dispose, sous la passe, des fleurs, du ruban et souvent du tulle *chiffonné* avec goût et enveloppant des fleurs.

Les rubans sont toujours frangés et de nuances fraîches glacées de blanc.

Le cerise, le ponceau, le gros-bleu, en général toutes les couleurs fortement accusées sont totalement délaissées.

On remarque deux sortes de passés très caractérisées : l'une très évasée, descendant bas sur les joues; l'autre baissant sur le front.

On n'emploie que des rubans de gros de Naples ou de taffetas; quelques-uns sont brochés, mais nuance sur nuance; quelquefois seulement la frange est blanche ou d'une nuance assortie au ruban.

Comme je vous l'ai dit, ma chère Anna, il paraît bien décidé que les pailles cousues seront remplacées par les *baigneuses à coutisses*. C'est à bien disposer cette coiffure, d'un négligé si coquet, que s'attachent aujourd'hui les modistes en vogue, et certes, si la réputation de M<sup>me</sup> DESGARDIN (60, rue Richelieu) n'était pas déjà solidement établie, la grâce qu'elle sait donner à ses *baigneuses* suffirait pour fixer la mode. Là j'ai remarqué des capotes-*baigneuses* bleu de ciel, paille et rose, toutes glacées de blanc; ces nuances diaphanes, presque insaisissables, donnent à la physionomie une teinte de mélancolie qui sied à ravir.

Le matin, à la promenade, et le soir, au sortir des théâtres, on porte volontiers un grand châle; les plus recherchés sont les *Jamparaës*, *Phéniciens* et *Himalayas*, dont les tissus sont souples et légers. Quelques-uns sont à dessins courans, d'autres à rosaces avec des coins, et, comme maintenant la mode peut venir de tous les quartiers, et qu'il suffit qu'elle soit gracieuse pour qu'elle soit agréée, je vous dirai que ces châles nous sont imposés par MM. BOURNICHE et MOFILLARD, marchands de châles, 9, boulevard Saint-Denis. Les femmes de la haute société visitent ce magasin comme ceux de GAGELIN et de BURTY, parce que là elles trou-

vent avec profusion ce qui peut leur plaire.

Jamais on n'avait préparé tant de soieries pour nos toilettes. GAGELIN possède aujourd'hui la plus riche nomenclature, et je vais vous citer les plus recherchées.

Pour grandes toilettes de visite, la *rose d'Océanie*, le *muguet de Judée*, la *clématite*, le *treble de Chine*, le *myrthe de Samos*, les *roscaux du Gange* et le *canevas de Pénéclope*.

Le *tissu d'Islande* est une nouveauté recherchée pour robes de promenade de ville; celui de *Memphis* convient merveilleusement pour promenades au bois.

Les écharpes en cachemire, pour les soirées de printemps, et celles en tulle-*Lara*, pour le spectacle, en attendant que les chaleurs viennent en rendre l'usage commode, sont celles que l'on préfère.

Les bonnets en lingerie sont garnis de fleurs et conservent les formes adoptées cet hiver pour les bonnets parés.

On prépare beaucoup de redingotes et de peignoirs en mousseline anglaise et en organdy, qui seront doublés de soieries de couleur.

Je remarque que l'on emploie beaucoup d'*entre-deux* dans la disposition des toilettes d'été; les bouffans des manches, disposés en spirales, sont séparés par des *entre-deux* brodés.

J'ai distingué une jupe blanche avec deux *entre-deux* à l'ourlet, à 8 ponces de distance l'un de l'autre; au milieu courait une broderie, et au bas de la jupe se trouvait une semblable broderie.

On fait encore des robes brodées avec de *grands jours*, et la doublure de couleur se distingue en transparence.

On portera des fichus en tulle et en mousseline; mais on abandonne les canezous que l'on portait autrefois chaque été, et les manchettes sont indispensables aujourd'hui avec les manches nouvelles.

Votre dévouée. HENRIETTE D'A\*\*\*.



## DELFT. — SON CARILLON.



Un bateau divisé en deux compartimens, dont l'un, celui de dessus, est disposé pour une douzaine de voyageurs privilégiés, et dont l'autre, celui de dessous, est destiné à contenir quarante ou cinquante voyageurs, va de Rotterdam à La Haye. Ce bateau est traîné par un cheval, et fait deux lieues à l'heure. Le chemin est si bien calculé, et les distances parcourues avec tant de régularité et d'exactitude, qu'au lieu de compter la route par lieues on la compte par heure.

Les paysans ont une mesure encore plus exacte : ils ne comptent ni par lieue ni par heure, mais par pipes; tant de pipes, tant de lieues. Ces pipes sont si régulièrement et si méthodiquement remplies et fumées, que c'est un mot du pays que tel endroit est éloigné de tel autre de tant de pipes. Il n'y a pas de sablier si exact que ces pipes. Heureux pays que celui où le temps se mesure par des bouffées de fumée, et où les distractions de la pipe remplacent les indications de l'horloge ! Heureuses et rapides heures que celles qui s'envolent dans des nuages de fumée !

Dans ce trajet le paysage offre très peu de variété : qui en a vu deux lieues en a vu vingt ; c'est toujours et partout le même tableau : beaucoup d'eau et beaucoup de verdure, des villages propres, des prairies fraîches, et dans ces prairies de belles vaches à la trainante mamelle ; çà et là des anberges dont la propreté vous invite à entrer, et dont vous apercevez, à travers les vitres bien transparentes, la reluisante batterie de cuisine.

Après deux heures et demie de navigation et je ne sais combien de pipes, nous sommes à Delft, petite ville jadis si célèbre par ses manufactures de porcelaine, qui fournissaient aux élégans du dix huitième siècle des tasses si jolies, si

frêles, si gracieuses, dont les dessins étaient quelquefois de Vandevelt et d'autres artistes en renom, maintenant veuve de ses porcelaines et végétant sur un reste de réputation dont il s'en va quelque chose tous les jours.

Delft m'a laissé un des souvenirs les plus doux et les plus piquans de mon voyage en Hollande ; ma *promenade* de Rotterdam à cette petite ville est une de celles que je garde avec le plus de soin dans ma mémoire et que j'ai notée avec le plus de fidélité sur mon calepin de voyageur. Voici pourquoi.

Comme nous approchons de Delft, vers le soir, à cette heure de calme où l'on est disposé aux idées douces, aux rêveries, où les objets déjà noyés dans un demi-crêpuscule, n'étant plus assez nets pour exciter vivement la curiosité, on vit davantage dans le monde des idées, dans la patrie absente, au milieu de ceux qu'on y a laissés, — des sons se firent entendre, qui semblaient venir expirer à mon oreille comme l'harmonie triste d'un orgue lointain. Qu'étaient-ce que ces sons ? Y aurait-il donc des orgues de Barbarie jusqu'à Delft, en Hollande ?

En attendant, je savourais cette musique exquise, vague crépusculaire, passez-moi le mot, sans pouvoir en saisir le chant, encore moins la cause, mais ne gâtant pas ma sensation à la vouloir analyser, et jouissant tout bas de cette harmonie inattendue qui venait se mêler à l'harmonie intérieure de toutes les pensées qu'inspire la fin d'un beau jour. Je ne songeais pas à interroger mes voisins, dont l'un, le plus près de moi, Hollandais, quoique sans pipe à la bouche, me parut d'abord très au fait de ce que j'entendais.

A mesure que nous approchions, les sons devinrent plus précis ; le chant se dessina au milieu d'une harmonie un peu confuse, comme si l'instrument d'où sortait cet indefinissable concert avait man-

que d'étouffoirs pour arrêter la vibration des sons. Figurez-vous une espèce de nuage de vibrations prolongées et expirantes, et, au milieu, un cantabile bien distinct, bien doux.

Ce premier moment de saisissement et d'émotion muette passé, la curiosité revint : d'où venait cette musique ? Je ne me tins pas de le demander à mon voisin, qui me dit en mauvais français : — C'est le carillon de l'église de Delft ; ce que vous prenez pour un orgue, ce sont des cloches.

— Quoi, des cloches, m'écriai-je, tout surpris, comme un Français qui avait cru tout savoir ; des cloches jouer un air ! des cloches notées comme des touches d'un piano !

— Il y en a, dans l'église que vous voyez là bas, quatre à cinq cents, me dit-il ; le carillon de Delft est très célèbre.

Je rougis légèrement. Une chose célèbre qu'un Français ne connaît pas !

Il continua :

— Chez nous la musique des cloches est une véritable science ; elle a beaucoup de variété et de charme ; rien ne manque à ce singulier instrument. Tous les octaves y sont avec leurs tons et demi-tons, dièses et bémols. Pour mettre en mouvement ces cloches, ou presse des touches qui ressemblent à celles d'un orgue, et qui communiquent avec les cloches. Il faut dire que le jeu en est si dur que le carillonneur doit être doué d'une grande force physique, quelques-unes des cloches demandant une pression du poids de deux livres pour aller imprimer le son à la cloche qui y répond. Le plus fort même en est accablé, et souvent, après avoir joué son air, il est obligé de s'aller coucher.

Mon étonnement redoublait.

Mon compagnon de voyage reprit :

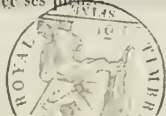
— A l'aide de quelques pédales qui communiquent avec les plus grosses cloches, le carillonneur peut faire la basse avec ses pieds.

Je ne pus m'empêcher de sourire à ce détail, par l'idée que je me fis du martyr de ce pauvre homme se démenant des pieds et des mains dans son clocher pour jouer son air, produisant si péniblement une musique si suave, et me procurant à force de sueurs une sensation si pleine de mélancolie.

— Vous allez le plaindre encore bien davantage, me dit mon Hollandais ; figurez-vous qu'il est obligé de se couvrir les doigts les plus faibles de la main d'enveloppes de cuir, afin d'amortir la douleur plus ou moins forte que lui cause toujours la percussion des notes les plus dures. Figurez-vous qu'il lui faut le plus souvent jouer en chemise à cause de la transpiration abondante que provoque l'exercice auquel il se livre. C'est là la routine de la chose, ajouta-t-il, mais l'effet n'en est-il pas admirable ? Beaucoup de nos carillonneurs jouent des morceaux à trois parties, l'une avec la main droite, l'autre avec la gauche et la basse avec les pieds. Par cette invention, les quartiers de la ville les plus éloignés, comme les plus près, profitent du concert que la commune leur donne. Mais il vaut mieux l'entendre de loin que de près, parce que les vibrations confuses des cloches, qui de près couvrent un peu le chant, de loin ne sont plus qu'un frémissement sonore du milieu duquel il se détache pleinement.

Le carillon de Delft a chanté la *Marsillaise* alors que nous étions maîtres de la Hollande ; il a chanté en l'honneur de Napoléon ; il a chanté en l'honneur de Jérôme Bonaparte ; mais il n'a pas chanté la *Parisienne* de juillet, et, depuis 1814, il a désappris tous les airs français.

Ces clochers ressemblent aux autorités constituées, qui complimentent également l'usurpation et la légitimité, la conquête et la paix : des chants des unes et des complimens des autres, autant en emporte le vent.



## À Monsieur le Directeur du FOLLET.

Monsieur,

Je viens vous emprunter vos colonnes pour y insérer quelques pensées qui me sont survenues relativement au cours de phrénologie que notre célèbre docteur M. Broussais a commencé il y a quelques jours.

Je ne suis ni médecin ni savant ; mon intention n'est donc pas d'offrir à vos lecteurs fashionables et surtout à vos jolies lectrices l'imposante gravité de la science ; je veux seulement émettre, non pas une simple opinion, mais bien une conviction ; rendre en même temps un hommage au talent vrai, enfin exprimer hautement un sentiment parti du fond de mon cœur, qui, j'en suis sûr, trouvera de l'écho dans celui de vos abonnés. Car beaucoup d'entr'eux sans doute doivent à ce digne disciple d'Hippocrate la conservation d'une épouse, d'une mère, d'un ami. Je ne dirai point que j'ai fait partie de la foule qui se presse chaque jour autour de la chaire de l'illustre professeur ; mes occupations me permettraient tout au plus de rester avec les quatre cents personnes qui ne peuvent trouver place dans la salle où M. Broussais se fait entendre ; mais j'ai le bonheur d'être reçu dans son intérieur, et les idées qu'il a bien voulu développer en ma présence sur la phrénologie me font beaucoup regretter de ne pouvoir me mêler à ses nombreux auditeurs.

L'étude de la phrénologie, comme partie intégrante de la médecine, est, selon moi, vraie et indispensable. M. Broussais me l'a fait comprendre clairement ; mais, je l'ai dit plus haut, je ne veux point entamer une discussion scientifique, que d'ailleurs je ne pourrais soutenir avec avantage par moi-même ; aussi je ne m'étendrai point d'avantage aujourd'hui sur ce sujet.

Je hasarderai seulement quelques lignes sur l'étude de la phrénologie appliquée à la morale.

Certes, je suis loin d'être un athée. Je respecte sincèrement les institutions et les doctrines chrétiennes ; pourtant, dans un siècle où les lumières se répandent universellement, au moment où l'on cherche à tout approfondir, où l'étude de la philosophie est moins obscure peut-être, je demande s'il est raisonnable de vouloir diriger les hommes vers le bien en leur faisant un tableau des maux et des souffrances qui leur sont réservés, s'ils refusent d'obéir. Est-ce moral?... Il me semble suivre un chemin étroit et fleuri, mais bordé de longues épines qui menacent le voyageur s'il veut s'écarter de la ligne directe ; je pourrai les anéantir, ces épines, dès que cela me plaira ; et, après, qui pourra m'empêcher d'errer à mon gré partout où ma volonté me portera?...

Un prêtre vous dit : faites cela, ou vous serez jeté dans le feu éternel ; l'Inquisition disait : croyez cela ou vous serez livré aux plus affreux supplices que l'imagination humaine puisse inventer ; Pizarro, s'avançant à travers la conquête du Mexique, criait à des Sauvages qui ne comprenaient pas même son langage : brûlez vos dieux ! le mien seul doit être adoré !... Et il mettait tout à feu et à sang au nom de cette puissance sublime dont la bonté se révèle jusque dans les plus petites choses !... Est-ce moral tout cela ? Et croyez-vous qu'elle puisse prospérer, une religion basée sur des principes aussi cruels ? Si l'homme était dans l'état de nature, si la force était une justice, je concevrais peut-être la nécessité de pareilles institutions. La religion doit dominer ; tout doit se courber devant elle ; mais aujourd'hui que la force n'est plus qu'un instrument de destruction, aujourd'hui que la vie de l'homme est la vie de l'esprit, on devrait, je le crois fermement, penser à rejeter son système devenu de plus en plus faux et absurde. Trouverait-on maintenant un Brutus?... Tout doit marcher avec le progrès.

Hé bien ! l'étude de la phrénologie appliquée à la morale présente la connaissance intime du bien et du mal, et vient nous donner d'elle-même la définition de ce que nous avons appelé *conscience*. Ne serez-vous pas plus satisfait cent fois lorsque vous pourrez dire : je fais cela parce que ma conviction, ma *conscience* me disent que cela est bien ? Et n'est-ce pas une amélioration immense, un pas de géant fait au-devant de l'humanité, que de donner à chacun la faculté de savoir ce qui est bien et ce qui est mal ?

Un homme ferait-il une mauvaise action, commettra-t-il même un crime, on pourra dire : son organisation voulait qu'il fût méchant. Et au lieu de le vouer à toute la sévérité d'un tribunal, on le plaindra, et on s'efforcera (l'esprit nous offrant alors mille ressources bienfaisantes) de contrarier cette nature perverse. Démosthène était bête de naissance, et il devint orateur fameux. Pourquoi n'obtiendrait-on pas les mêmes résultats moraux ? Et puis, il y a tant de gens qui se disent : J'ai fait assez déjà pour mériter toutes les punitions célestes, et qui, pleins de cette idée désespérante, ne veulent tenter aucun effort pour sortir de la mauvaise voie dans laquelle ils se sont imprudemment engagés. Et pourtant ces malheureux pourraient redevenir hommes de bien.

Mais pardonnez, monsieur le directeur, si je me laisse entraîner plus loin peut-être que je ne semblais l'annoncer : ma *conscience* m'a entraîné, et j'ai été plus long que je ne voulais l'être en effet. Je m'arrête donc après avoir à peine ébau-

ché quelques idées, que je tâcherai sans doute d'énoncer moins vaguement dans un prochain article; je craindrais d'abuser de votre complaisance, et j'en aurai, je le pense, grand besoin quelquefois encore. Quelle reconnaissance je vous devrai si, au moyen des colonnes de votre intéressant journal, je puis seulement exciter de la curiosité parmi vos lecteurs, qui souvent sont bien aises de trouver l'emploi de quelques heures! Alors je me croirai presque le droit d'être fier, si parmi la multitude qui assiège les portes de la salle où M. Broussais est chaque jour applaudi, je parviens à faire compter quelques auditeurs de plus. Je laisse au célèbre professeur le soin de les éclairer avec cette éloquence chaleureuse qui manque rarement d'entraîner et de convaincre.

Achille ROUSSEL.

### SALON DE 1836.

(Troisième article.)



S'il y a quelque chose qui doive étonner de la part des administrateurs et des juges du salon, c'est l'abandon où ils laissent la gravure, abandon qui annoncerait chez eux ou mauvaise foi ou ignorance. Lorsque l'on prodigue des places magnifiques à des tableaux ordinaires, peut-on se figurer que des graveurs d'un ordre supérieur, relégués avec des lithographies qui ont la bonne foi de ne prétendre à aucun honneur de salon, sont entassés dans je ne sais quel confoir en planches, pareil à ces échafaudages de rez-de-chaussée érigés à la hâte devant les boutiques que l'on restaure. Les galeries sont remplies d'œuvres plus insignifiantes que la gravure, telles que portraits, aquarelles, etc., et quelquefois si négligemment faites qu'on serait tenté de croire que les exposans n'ont eu, à part toute vanité, que le désir d'avoir une carte, distinction si flatteuse aux yeux des amis et des parens! Et des graveurs célèbres, qui ont consacré de longues années à perfectionner une planche, sont relégués dans une place si infime que, malgré lui, le spectateur en préjuge contre eux, et juge l'habitant d'après le domicile. C'est à la fois une injustice et une cruauté, car des tableaux même de mérite, même d'inspiration ne coûtent quelquefois qu'une semaine, un mois, tandis que le graveur qui veut le reproduire consacre souvent une ou plusieurs années à ce travail. Il en est du peintre et du graveur comme des tableaux extérieurs de la terre, tels que forêts, hommes, mers, soleil, et des tableaux intérieurs

du globe, tels que cornaline, marbres et autres productions où se représentent, par un jeu de la nature, ses plus belles modifications d'aspect: l'un enlève et l'autre enlève.

Notre gravure méritait certes un autre accueil, elle qui a fait de si immenses progrès que les Anglais même n'osent plus rivaliser avec elle avec la certitude de la victoire; ils ont, il est vrai, leurs ciels si pittoresques, leurs teintes si chaleureuses; mais ils n'ont rien qui approche de nos dessins, et nous entendons aussi bien qu'eux le métier, c'est-à-dire le mécanisme du travail et la couleur: ils ont plus pour les nues et l'atmosphère; nous, nous avons plus pour les hommes et les physionomies; enfin nous avons plus de lignes, plus de contours et plus de bonheur à rendre la nature vraie avec ses mouvemens et ses animations.

Ces réflexions générales nous ont été inspirées en particulier par une gravure fort remarquable de M. Fauchery, d'après V. Schnetz, le *Vau à la Madone*, qui est exposé sous le n° 2045. Nous n'avons pas besoin de rappeler au public les chefs-d'œuvre qui ont déjà recommandé ces nous à son admiration; mais nous nous appesantirons sur celui dont ils ont gratifié aujourd'hui les connaisseurs. Le peintre y a mis une pensée religieuse et une expression de têtes extrêmement remarquables et un dessin d'une pureté exquise; tout cela est traduit avec un grand bonheur et un rare talent par le burin de M. Fauchery. Cette planche, qui révèle de nouveau des qualités appréciées du public, fait honneur à son auteur, au peintre et à la Société des Amis des Arts qui a commandé le travail, et qui, par ce seul fait, a compris son titre et justifié sa mission.

M. F. Girard nous a semblé n'avoir pas tout à fait rendu, dans sa gravure à la manière noire, le *Michetieu* et le *Mazarin*, deux des plus jolis tableaux de Delaroche.

La *Pierge au bas relief*, d'après Léonard de Vinci, est une des planches les plus remarquables de M. Forster, qui a déjà donné tant de preuves de son talent.

Quant aux lithographies, la plupart ne sont que des épreuves de choix de toutes les publications commerciales faites dans l'année. Certes, c'est une branche fort curieuse de l'industrie; mais la facilité qu'elles offrent dans leur exécution ne les classe pas si heureusement au nombre des objets d'art. Leur nombre, qui s'augmente de jour en jour, prouve plus que jamais qu'en lui laissant son essor, il faut encourager, aider, protéger la belle gravure en taille douce, si l'on veut qu'elle conserve la supériorité qu'elle a conquise sur toutes les écoles rivales.

L'aquarelle, cette légère et fraîche peinture à



mée des dames et si bien cultivée par elle, n'est pas seulement une mode du monde élégant, c'est un art sérieux qui fait d'admirables progrès. L'aquarelle, ennoblie par nos plus habiles artistes, envahit tous les genres, portraits, paysages, intérieurs, histoire, et s'y tient même avec honneur en face de la peinture. Sa finesse et sa grâce naturelle semblent lui attribuer de droit le charmant domaine des fruits et des fleurs.

Parmi les vases et les corbeilles qui ornent cette année l'extrémité de la grande galerie, nous avons distingué l'ouvrage de M<sup>lle</sup> Pité (n° 1476). C'est une petite corbeille rustique, dont l'ordonnance simple a beaucoup de goût et de naïveté. L'imitation est saisissante : une branche de roses noisettes et quelques bouquets de cerises se laisseraient cueillir. Cette aquarelle brille par un mérite plus rare encore : nous y avons trouvé des qualités solides de peinture, une touche ferme, un ton chaud et harmonieux, quelque chose des sentimens et de la manière de Ruysch.

---

#### IMPROVISATION PAR M. EUG. DE PRADEL.

(Salle Chanteraine.)

La séance dont nous avons rendu compte a encore été surpassée par celle dont nous avons été témoins. Quelques *malins* de l'orchestre se sont obstinés à donner à l'improvisateur le sujet de Cinq-Mars, aride et froid sans la politique, et que les limites dans lesquelles se renferme le poète, par une prudence facile à concevoir, ne lui permettent pas de réchauffer par des allusions. Il s'est tiré de ce guet-à-pens avec un bonheur et un talent vraiment extraordinaires ; le caractère de Richelieu a surtout paru tracé avec une conscience très historique. Les différentes situations de son drame se succèdent et s'enchaînent avec clarté et promptitude ; le rôle du capucin est plein de vers heureux, et les choses comiques auxquelles Richelieu le met en butte ont excité un rire de bon goût dans tout l'auditoire. La situation de la reine est dramatique, ingénieuse, et elle se dénoue avec une grande connaissance de l'effet théâtral. Cette improvisation, l'une des plus hautes et des plus sévères de M. de Pradel, l'avait placé sur un terrain dont il est sorti en maître.

Après de pareils tours de force, parler de cette élégante facilité avec laquelle il remplit les bouts rimés les plus en désaccord et qui lui sont jetés de tous les coins de la salle, ce serait presque rapetisser notre estime ; mais c'est peut-être là que brille avec un éclat plus étincelant sa piquante

improvisation. Deux mots, sans aucun rapport entre eux, lui fournissent des rapprochemens inattendus et surprenans. Nous citerons, pour donner un exemple, ce couplet, digne de Béranger, que M. de Pradel a créé soudain et d'un seul jet, sur ces deux mots *royauté* et *chiffonnier* ; nous les les avons écrits au crayon, et ayant beaucoup de peine à suivre dans son vol l'inspiration du poète :

Depuis trente ans, combien, dans ma patrie,  
J'ai vu surgir de ponvoirs redoutés !  
Combien de rois ont joué leur partie,  
Et que j'ai vu passer de royautés !  
Tous les lambeaux qui sont tombés des trônes  
Se sont vendus partout à beaux deniers,  
Et les débris des royales couronnes  
Ont enrichi beaucoup de chiffonniers.

Un assaut d'improvisation française et italienne est annoncé comme devant avoir lieu prochainement, à la salle Favart, entre MM. de Pradel et Cicconi.

---

#### LOGOGRIPHE-ACROSTICHE.

Lecteur, si du destin l'inconstance ennemie  
Enlève à tes baisers l'objet de ton amour,  
Mes huit pieds, moins cruels, en venant chaque  
Offrir à tes regards les yeux de ton amie, [jour  
T'aideront après elle à supporter la vie.

De mes traits, dont l'ensemble a pour toi tant de [prix,

Un à un mais tu veux énumérer les charmes ;  
La douleur, je le sais, se complait dans les larmes ;  
On t'a dit qu'un sourire excitait le mépris :  
Garde-toi d'obéir à ces erreurs du monde !  
Oh ! n'abandonne pas tes rêves caressans !  
Gonflée encor d'amour, ton ame vagabonde  
Retrouverait en moi des tableaux repoussans. . .  
Il le faut, je me rends. Pourquoi prendre ta lyre,  
Puisque vont fuir soudain ceil noir, peau de satin ?  
Hé bien ! tu l'as voulu ; je cède à ton délire.  
Et, sourd à tous regrets, j'irai jusqu'à la fin.  
Insensé ! vois, là bas, où la pâleur se rue ! . . .  
C'est, sur six pieds, l'endroit où chaque âme qui  
Inquiète, attendrie, enflammée à la vue [bat  
D'un nombre, une couleur qui s'arrête ou s'abat,  
Épuise avec de l'or sa tendresse et sa vie.  
— Tu frémis ! — Sur cinq pieds la révolution,  
Ardente à la vengeance, et parfois le génie  
Inventent, pour voiler projets, ambition,  
La discorde sanglante où je trouve naissance.



L'homme, autrefois cruel en exécution,  
Établit par mon nom supplices et puissance ;

Et m'adjoignant un se, même instruit par avance,  
Sur toi s'il eût plane quelque délation,  
Tu n'aurais pu fuir l'œil de l'Inquisition.

Parfois lancé, je suis, avec rage, avec grâce,  
Ou l'arme de l'esprit, ou l'arme des guerriers,  
Rouge, noir... au besoin de celui qui me trace.  
Tu pourrais, cher lecteur, aussi sur mes cinq pieds,  
Revoir ce qui, parti d'une main trop cruelle,  
Alluma dans ton cœur le feu qui, chaque jour,  
Irrite ta douleur quand tu veux parler d'elle.  
— Tu crois d'heureux détails repaître ton amour !

— Faisons du moins ce vœu : Poissent bientôt  
[tes larmes,  
A mes cinq pieds devant un terme à leur essor,  
Imiter cette mine où l'homme, altéré d'or,  
Trouve le vil métal auquel tout rend les armes.

Place-moi tout à coup en Amérique : là,  
Aussitôt à tes yeux mon aspect changera ;  
Redevenu vivant, on me reconnaîtra  
A mon nez fait en troupe, à mon peu de souplesse,  
Car je suis le plus gros de toute mon espèce.

— Hé bien ! jusqu'à présent que de rians tableaux !  
— Il peut, sur quatre pieds, s'en montrer de plus  
[beaux.

— L'amour, chez toi si pur, au sein d'une famille  
Lorsque tout est heureux, porte le désespoir,  
En la privant par moi de son unique fille.

— Réponds : sur quatre pieds peut-on être plus  
[noir ?  
— Oh ! soit. Mais dans ton sein, battu par la tem-  
[pête,

Un vaisseau naufragé se dérobe à la mort.  
Servant à me nourrir, tu sais qu'on t'aime encor,  
Sans être du repas ni la fin ni la tête.  
Esemble harmonieux de voix ou d'instrumens,  
L'oreille, en t'écoutant, est flattée, est ravie.

Lorsque le ciel est gris, lorsque sifflent les vents,  
Est-un sous ton penchant, on peut braver la pluie.

Souvent, quand, jeune encor, on est vieux en  
[malheur,

En toi si l'on reçoit ce qui d'un héritage,  
Par acte, nous revient au moment du partage,  
Tu donnes à la fois et richesse et bonheur.

Je te vois bien parfois, fils de la politique,  
Malinement créé pour balancer nos droits,  
Indignement vendu pour soutenir les rois ;  
N'exprimer qu'exécés.... ! Mais de toi, quand on  
[te pique,

Mon cheval excité prend l'allure et le pas.  
Instruit-on un procès ? A la fin des débats  
La justice te donne au parti le moins sage.

— Hé ! tout n'est pas fini, je ne m'arrête pas.  
— Un pied de moins te rend un meuble de ménage  
Indispensable. Alors ton pouvoir, par nos soins  
Tâchant de fabriquer au prix de chaque étage,  
Chaque jour, pour le luxe, embellit notre ouvrage  
En sachant contenter de moins riches besoins.

Notre esprit, te donnant un puissant apanage,  
Tu fais l'ambitieux le plus grand d'un état.

Tu péris, il est vrai, sous la griffe du chat ;  
Rien pourtant ne pourrait sans toi donner la vie ;  
Et, docile aux élans de l'âme et du génie,  
Nous te devons souvent d'indicibles instans.  
Ton enceinte est pour nous un gymnase d'adresse,  
En toi l'on trouve un mot d'amitié, de tendresse ;  
Tu mets fin aux soupirs, tu méconnaiss les rangs.  
Rome ordonnait par toi chaque cérémonie ;  
Ou bien d'un jen par toi la partie est finie.  
Invité, qui souvent arrive le dernier,  
S'il te prend pour devise, oubliant sa manie,  
Au rendez-vous toujours il sera le premier.

Pour aider l'infortuné et nourrir la mollesse,  
Au gré de nos besoins, sous des aspects divers,  
Réduit à tes deux pieds, nous usons ta souplesse ;  
Irritant nos desirs, fort de notre faiblesse,  
Souverain absolu, tu régis l'univers.

Achille ROUSSEL.

A *Marseille*, chez M. HIR. BONNAUD, coiffeur, rue de l'Arbre.

A *Bruxelles*, chez L. FISEO, éditeur, 2, rue des Chapeliers.

A *Geneve*, chez M. BORLE, pour les cantons de Genève et de Vaud.

A *La Haye*, pour toute la Hollande, chez M. BECKERS, 216, rue Dennewez.

#### CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION :

Le FOLLET paraît chaque semaine par livraison de huit pages de texte, et publie vingt-une Gravures de modes par trimestre ; une année forme deux Volumes, qui sont complétés fin Juin et fin Décembre.

A PARIS : Pour un an . . .	26 fr.
Pour six mois . . .	13 »
Pour trois mois . . .	6 50

50 cent. en plus par trimestre pour la province, et à l'étranger le port se paie en plus selon les pays.

# LE FOLLET,

COURRIER DES SALONS,

JOURNAL DES MODES,

Boulevard Saint-Martin, 61.

A Lyon, chez **M. Mégevend**, rue Dubois, seul bureau central de nos Journaux pour l'Italie la Suisse et tous les départemens meridionaux de la France.

LADY'S MAGAZINE AND MUZEUM.

---

## MODES.

A M<sup>me</sup> de M.....



La grande occupation d'aujourd'hui, ma chère Anna, ce sont les préparatifs des toilettes que vont nécessiter deux grandes fêtes aristocratiques : d'abord les courses de Chantilly, qui auront lieu avec le plus grand éclat, sous le patronage du duc d'Orléans; puis la fête donnée au bénéfice de l'ancienne liste civile dans les jardins de Tivoli, sous le patronage des premières familles de France.

Il avait d'abord été question d'un tournoi où les preux chevaliers auraient combattu pour leurs dames et leurs couleurs; mais cette innovation sera l'objet d'une nouvelle fête, toujours au profit de l'humanité, et cette fois nous aurons des dan-

ses, des proverbes joués par nos meilleurs comiques, et une pièce par la troupe du boulevard Bonne-Nouvelle; enfin une loterie et un bal d'enfans.

Cette fête, dont on parle beaucoup, met en mouvement une foule d'envieux, mais on ne peut être admis que sur la présentation d'une dame patronesse, et il faut remplir une foule de conditions qui en rendent l'accès difficile.

J'y serai Anna, et je vous raconterai cette fête dans ses moindres détails.

Je vous dirai que, grâce à quelques rayons d'un soleil tant soit peu capricieux, les modes de printemps se sont enfin décidées, et je puis vous vous affirmer que les pailles de riz et les pailles d'Italie, pour toilettes, et les capotes à coulisses et les pailles anglaises ont presque déshé-

rité les chapeaux d'étoffe de la faveur dont ils jouissaient chaque année.

Les pailles anglaises sont la coiffure tout à fait négligée; on les garnit en ruban paille, blanc, uni ou liseré de couleur.

Les capotes à coulisses, blanches ou grises, ornées d'un voile de tulle léger, sont la coiffure de négligé coquet; elles sont garnies également avec du ruban d'une seule nuance.

Les pailles d'Italie et de riz, réservées aux toilettes, se coupent toutes en chapeaux. Les pailles d'Italie se garnissent souvent en ruban tout blanc ou tout paille.

Un ruban blanc ou paille, avec franges bleu barbeau ou ponceau, est d'un excellent goût lorsque le chapeau est orné d'épis, mêlés à des bluets ou à des coquelicots.

Les pailles de riz comportent encore plus de coquetterie que celles d'Italie, et se marient admirablement avec toutes les nuances.

Les passes de ces deux chapeaux se font grandes et très évasées.

Je vous dirai cette fois, Anna, que bien positivement les manches tout à fait plates ne prendront pas cette saison; mais que les grandes manches perdront sensiblement de leur ampleur; les jupes, au contraire, semblent disposées à s'agrandir encore.

Sur une jolie jupe de mousseline blanche, avec un corsage en guimpe, quelques femmes portent une redingote en pou de soie foncé, décolletant beaucoup et ouvrant tout à fait à partir de la ceinture. Cette mise, extrêmement coquette, n'est *comme il faut* qu'au bois et en descendant de sa voiture.

On porte des mantelets de soie noire, garnis de dentelle; mais ils ne cachent pas la taille par derrière, tombent moins longs par devant que l'été dernier, et dé-

J'ai vu plusieurs chapeaux destinés à briller aux fêtes de Tivoli. Les plus jolis sont de Lucy-Hocquet. Ce modiste a eu le talent d'allier l'élégance qui caractérisait les artistes célèbres sous l'Empire et la restauration, avec la coquetterie qui fait le charme de notre époque.

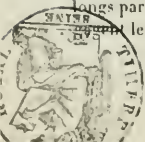
Parmi les plus jolis, je vous citerai des pailles de riz, l'une à *la Grisi*, liserée de couleur immortelle, ornée de rubans de même nuance et d'immortelles mêlées à du jasmin blanc; une autre ornée de rubans blancs liserés de cerise, et de lilas blanc, nain, mêlé à des bruyères cerise; ces fleurs étaient posées tout à fait sur le côté de la calote et disposées en forme d'obélisque; le bouquet, large de bas et se terminant par une seule branche de lilas. Une autre, la plus coquette de toutes, était ornée de rubans *tampas* tout blancs et d'une touffe de roses roses mêlées à des roses cerises. Il faut tout le talent de Lucy-Hocquet pour faire excuser cette alliance de couleurs; il faut toute la grâce de la princesse de La T..., à qui le chapeau est destiné, pour faire passer cette bisarrerie, qui peut-être sera de mode le lendemain de la fête.

J'ai fait emplette cette semaine de quelques fleurs dans un magasin en vogue du faubourg Saint-Germain, chez M. Du Bois, 36, rue du Bac, et j'ai trouvé chez lui de fort jolis lilas Perse, des roses moussues et des épines-vinettes, qui sont fort recherchées.

Tous les marchands des grandes villes sont repartis emportant avec eux les modèles de nos premières maisons. Quant à nous, nous attendons les premiers beaux jours pour aller promener nos équipages et étaler nos brillantes toilettes au bois de Boulogne. Comptez sur moi pour vous instruire de tout ce qui y paraîtra de remarquable.

Adieu, ma bonne Anna, croyez-moi votre toute dévouée.

HENRIETTE D'A\*\*\*



LA CONFESSION  
D'UNE JEUNE FILLE.



Un voleur qu'on menait pendre répétait tout le long du chemin jusqu'au lieu du supplice : « J'ai fait encore pis. » Quelqu'un s'étant hasardé à lui demander ce qu'il avait fait, il répondit : « Je me suis laissé prendre. »

DOX MALROS.

Le soleil se cachait derrière les nuages, et le ciel se couvrait à l'horizon d'une voile sombre qui annonçait l'arrivée prochaine de la nuit. Les insectes, dont le bourdonnement avait égayé la campagne pendant la chaleur du jour, rentraient dans leurs retraites ; les hommes, suivant leur exemple, regagnaient leurs foyers ; de tous côtés enfin le silence succédait au bruit, le repos au travail, l'inactivité au mouvement, et l'on ne voyait sur la route de Mejorda que des gens pressés de se retrouver près de leurs femmes et de leurs enfans. La cloche de Saint-André, qui sonnait le couvre-feu, semblait, par ses longs tintemens, avertir les traînants de se hâter.

En cet instant, une jeune fille vêtue de blanc de la tête aux pieds, se dirigea timidement vers l'abbaye en jetant autour d'elle des regards inquiets ; ses cheveux noirs tombaient en désordre sur son cou et couvraient à demi un visage où la candeur et l'innocence paraissaient réunies à la beauté.

Elle s'arrêta un moment après avoir franchi le portail, comme pour réfléchir sur le parti qu'elle devait prendre ; mais son hésitation, si c'était de l'hésitation, ne fut pas de longue durée : elle suivit le cloître, et entra dans un confessionnal situé à gauche.

L'intérieur de l'église était plongé dans une obscurité profonde, interrompue çà et là par quelques rayons mystérieux et

par les dernières lueurs du crépuscule qui pénétraient mystérieusement à travers les vitraux colorés des hautes fenêtres, et projetaient derrière les piliers massifs de la voûte de grandes ombres qui s'allongeaient sur les murs et les dalles de marbre comme des spectres de géans. On aurait pu croire alors, au milieu de l'illusion de ces clartés douteuses, que les âmes de ceux dont les corps reposaient dans les caveaux s'élevaient élançés de leurs sépulcres pour errer encore parmi les vivans.

Le silence de la basilique solitaire n'était interrompu que par les gémissemens de la belle pénitente qui pleurait et se lamentait dans son confessionnal.

— Allons, ma fille, prenez courage, lui dit le père Anselme ; si votre repentance est grande et votre confiance sincère, ne doutez pas que le ciel ne vous absolve.

— Mes fautes sont si nombreuses et si graves, répliqua l'inconnue, que je n'ose vous en faire l'aveu.

— Vous me surprenez, ma fille, car vous ne m'avez point accoutumé à une pareille réserve.

— C'est qu'en vérité je ne me suis jamais si mal conduite. Mon Dieu ! Mon Dieu ! que je suis malheureuse !

— Cessez vos plaintes ; elles offensent l'éternel dont vous invoquez le nom ; ce n'est que la prière à la bouche que l'on doit solliciter le pardon de ses péchés.

Eh bien ! mon père, je vais tout vous avouer ; puissiez-vous m'écouter sans horreur ! — D'abord j'ai mangé vendredi dernier du porc et des lentilles... Que sainte Thérèse me le pardonne !

— Est-ce là tout votre crime ?

— Hélas ! non. Vous m'aviez donné, la dernière fois, quinze *Pater* et dix *Ave* à réciter pour faire pénitence, et j'en ai passé sous silence au moins la moitié.

— C'est fort mal assurément : cependant ce n'est pas un péché qui ne puisse se remettre.

— Je le crois aussi, mon père ; mais

malheureusement le plus grave me reste encore à dire, et je crois que jamais je n'en aurai la force.

— Allons donc, ma fille, point de fausse délicatesse. Il ne peut exister, vous le savez bien, d'absolution complète sans une confession entière et dégagée de toute arrière-pensée, de toute réminiscence.

La jeune pénitente, au lieu de répondre, se cacha la figure dans ses deux mains, qu'elle inonda bientôt de larmes brûlantes.

Le prêtre, qui la contemplait avec surprise, ne savait comment interpréter son embarras.

— Ayez plus de confiance en moi, lui dit-il enfin ; si vos fautes sont grandes, n'oubliez pas que la miséricorde de Dieu est bien plus grande encore.

— J'ai fait pis que cela, mon père.

— Avez-vous lu de mauvais livres ?

— Je n'ai jamais rien lu du tout.

— Avez-vous ri ou joué dimanche dernier pendant l'office divin ?

— J'ai fait pis encore, mille fois pis, mon père.

Le vénérable père Anselme commença à être sérieusement alarmé ; ne sachant plus comment formuler ses interrogations de peur, si ses craintes étaient mal fondées, de suggérer à la jeune villageoise des pensées auxquelles elle n'avait peut-être jamais songé, il garda quelques instans un pénible silence, que cette dernière rompit enfin, après avoir fait un assez violent effort sur elle-même.

— Mon père, dit-elle, je vous révélerai tout si le ciel m'en donne le courage ; mais, je vous en supplie, soyez indulgent... C'était pour la première fois... je ne croyais pas d'abord mal faire... Je vous promets d'ailleurs que cela ne m'arrivera plus jamais. Cependant je n'ai pas été seule coupable ; *lui* est bien cause aussi que j'ai péché : il est si gentil ! il m'aime tant ! Oh ! non, vous ne pourriez vous imaginer comme il m'aime ! Depuis quelque temps

il me suivait partout ; ses yeux étaient toujours fixés sur moi, et partout il s'attachait à mes pas.

— Il ne fallait pas le souffrir.

— Je lui ai bien fait entendre plusieurs fois que cela me déplaisait ; néanmoins il a continué... Mon Dieu ! mon Dieu ! oserai-je achever...

Ici la belle pénitente se cacha de nouveau la figure dans ses deux mains, et lorsqu'elle poursuivit sa confession, le bon prêtre tremblait de tous ses membres, car il l'avait toujours guidée dans le chemin de la vertu, et il lui était pénible de penser qu'elle s'en fût écartée.

— Il y avait environ deux mois que je le connaissais, mon père, et je lui parlais presque tous les jours depuis ma fenêtre, car il demeurait en face, lorsqu'un soir, au moment où j'allais me coucher... je... je le trouvai dans ma chambre.

— Dans votre chambre ! s'écria douloureusement le vénérable religieux, qui voyait ainsi se réaliser les craintes sur lesquelles il n'avait jusqu'alors osé arrêter sa pensée ; dans votre chambre ! et comment s'y est-il introduit ?

— Je l'ignore, mon père ; mais la vérité est que, pendant quelques secondes, j'en demeurai stupéfaite. Cependant il ne m'eût pas plutôt aperçue qu'il courut à moi, et... et il était si beau dans ce moment, si séduisant, si... que... que... enfin... de sorte que...

— Vous avez succombé à la tentation ?

— Hélas ! oui, j'ai fermé la porte, et j'ai...

— Comment, comment, vous avez fermé la porte, au lieu de vous soustraire au malin esprit, au lieu d'appeler quelqu'un à votre secours, de fuir, de vous échapper ! Ah ! vos parens sont bien coupables ! Ils ne vous ont donc pas avertie des fatales conséquences qui...

— Des fatales conséquences ! interrompit la jeune fille épouvantée ; non, non.



mon père; ils ne m'ont jamais dit qu'il dût y en avoir à aimer un beau chat.

— Un chat! ce n'était donc qu'un chat?

— Oui, mon révérend père, un superbe angora qui appartenait à notre voisin le pâtissier, et que j'ai en un moment l'intention de ne point rendre à son maître, qui le cherchait de tous côtés.... Je l'ai même tenu un jour entier caché chez moi; mais je m'en suis bien repentie depuis, et je l'ai mis ce matin en liberté. Me pardonneriez-vous d'avoir tout à la fois convoité et volé le bien du prochain?

— *In nomine Patris et Filii et Spiritus Sancti, te absolvo*, dit le bon prêtre d'une voix émue.

Et jamais il ne prononça ces mots avec plus de satisfaction ni d'un cœur plus profondément pénétré.

## A la Lune.



### I.

O lune, si propice  
Aux complots des amours,  
Toi qui fus ma complice,  
Vite reprends ton cours;  
De celle que j'adore  
Éclairer le rédnit:  
Trop coquette est l'aurore,  
Plus sincère est la nuit.

Ta pâleur amoureuse,  
Qui devine mon cœur,  
La fait venir rêveuse  
Respirer la fraîcheur;  
Caché derrière un saule  
Qui l'abrite au matin,  
Je peux de son épaule  
Admirer le satin.

Quand son sein, dans un rêve,  
Bondit trop agité,  
Soudain elle se lève,  
Belle de volupté;

Tremblant, sous sa fenêtre,  
A son balcon suspendu,  
J'ai pu presque connaître  
Un bonheur défendu.

### II.

A la voûte éthérée,  
Modeste en tes attraits,  
De ta cour entourée,  
Quand, belle, tu parais,  
Ni des riches bougies  
L'éclatante couleur,  
Ni les rouges orgies  
Ne valent ta pâleur.

De l'instant qu'il nous cède,  
Avare, le temps fuit;  
Puis le sommeil succède:  
Plus agile est la nuit.  
Au maître de la vie,  
Par ton heureux pouvoir,  
Que de fois fut ravie  
Une heure pour te voir.

Mais parfois un nuage,  
Réflétant ta blancheur,  
Vient voiler ton visage  
Et rompre mon bonheur:  
Puis, lorsqu'a fui le songe,  
Tu sembles dire encore:  
« Toute joie est mensonge,  
Rien n'est vrai que la mort. »

Oh! non. C'est que, bien triste,  
Quand j'erre languissant,  
La moelleuse batiste,  
Qui te cache en passant,  
Sur ta face ternie  
Vient essuyer les pleurs  
Que de mon agonie  
Font conler les douleurs.

### III.

Demain ne verrai plus le rayon tendre et pâle  
Qui doucement m'attire en rêvant dans ce lieu  
Pour contempler du cœur ta figure d'opale...

Adieu!

Oh! mais n'ai pas à craindre une main ennemie,  
Qui, jalouse en tous tems de flétrir mon espoir,  
Avec toi me ravisse une sincère amie...

Au revoir!

Mon amie, à ton aspect heureuse, vagabonde,  
De ton pouvoir magique a fait hommage à Dieu;  
C'est encor lui qui veut que tu quittes ce monde:

Adieu!

Mais de ta course au moins, féconde et régulière,  
Pour les pauvres humains il a créé l'espoir;  
Des malheureux ailleurs réclament ta lumière:

Au revoir!

Rêves, sylphes, amours, puis ombres mensongères  
A ta douce clarté se glissaient sous mes yeux;  
A leurs jeux que j'ai jamais, à leurs danses légères

Adieux!

Mais partout leur présence est aussi passagère,  
Et puisque tous, un soir, ravivant mon espoir,  
Avec toi reviendront de la rive étrangère,

Au revoir!

ACHILLE ROUSSEL.

## THÉÂTRES.

Je ne sais pas de calamité plus grande pour le spectateur parisien que la concurrence des succès dramatiques, et pour peu que cela continue, il faudra bientôt renoncer aux théâtres en vogue. Je sais un mien ami qui, après avoir couru toute une soirée, n'a pu trouver accès nulle part. N'est-ce pas désespérant, en vérité? D'abord il voulait voir les *Huguenots*; il partit de bonne heure, ne dina pas, fit queue plus de deux heures, poussa, bouscula, fat poussé, busculé, et lorsqu'enfin il arriva aux bureaux, *plus de places!*

Et vite, prenant sa nomenclature de pièces en vogue, il partit pour le Gymnase. Bouffé jouait le *Gamin de Paris*, et avec cela on donnait *Chut!* c'était bien attrayant. Il courut; mais arrivé aux bureaux, *plus de places!*

Que faire? Diner... il était trop tard. Il voulut aller pleurer près d'*Héloïse et Abeilard*. Oh! se dit-il, on en est à la 50<sup>e</sup> représentation, j'aurai bien une place; mais, hélas! le malheureux, il fit un de plus aux trois ou quatre cents désappointés qui sont refusés chaque soir.

Alors il se souvint de cette vaste salle du Cinque, qu'il avait vue si souvent depuee, et

courut: on venait de commencer la *Jerusalem Délivrée*. Même déconvenue lui advint.

Ne se rebutant pas, il espéra voir la *Bataille de Toulouse*, au théâtre de la Porte-St-Antoine; mais là, comme ailleurs, tout était comble.

La soirée était trop avancée, et force lui fut de renoncer aux théâtres pour ce soir-là, non pas qu'il n'y eût d'autres pièces à voir: il pouvait aller aux Variétés applaudir à la rentrée de Vernet; au Vaudeville, compâtrer aux calamités d'Arnal, dans *Renaudin*; rire même beaucoup aux Folies Dramatiques en voyant Cam instituer le Fratricide, et *Ni jamais ni toujours*, un des plus gais ouvrages de Paul de Kock; partout il aurait trouvé bonne et nombreuse compagnie; mais il était fatigué, abreuvé de refus, et puis tout était à moitié joué.

Le THÉÂTRE-FRANÇAIS, qui est aujourd'hui tout à l'innovation, a risqué la tragédie en un acte. Certes, c'est d'une audace étrange, et il a fallu à M. Delavigne six ans de révolution pour se permettre une pareille inconvenance envers Aristote et Apollon... Un acte! oh! oh!... et l'Académie, que dira-t-elle? et les débris du vieux comité de l'Odéon, encore en nombre à l'Institut, que penseront-ils? Ma foi, je crois que M. Delavigne s'est émancipé, et que maintenant que tout le monde est libre, lui aussi osera l'être.

*Une Famille sous Luther* est un drame où l'auteur a versé beaucoup de talent et de poésie, mais qui a de la longueur et de la longueur, et, de plus, le malheur de défendre une cause déjà gagnée. La lutte entre deux fanatismes est une belle et grande source d'émotions, et le poète a bien développé cette féconde idée; on sent, pendant toute la pièce, l'influence du *Vingt-quatre Février*, de Werner; mais le dénouement seul offre une grande ressemblance avec cette œuvre si triste et si sombre du poète allemand.

Le théâtre du PALAIS-ROYAL a demandé encore un succès à l'homme qui, après en avoir tant euilli pour lui-même, en a prodigué aux autres. La *Marquise de Pretintaille* a, sous les traits de Dejazet et avec l'appui de MM. Bayard et Dumanoir, fait son entrée glorieuse dans son nouveau marquisat de la Montansier. Il fallait beaucoup d'adresse pour faire passer, même au Palais-Royal, où les marquises de Pretintaille sont en grand nombre, ce sujet passablement croustilleux; mais les auteurs sont gens d'adresse, et cette fois encore ils l'ont montré. Je ne pense pas que cette pièce puisse faire autant d'effet que *Fritillon*, mais elle produira beaucoup, et M. Dornieuil sait de beaucoup faire davantage. Du reste, son thé-

tre est en pleine prospérité, et cette pièce ne ralentira pas sa vogue. M<sup>lle</sup> Dejazet y est ce qu'elle a toujours été, charmante de verve et d'esprit.

L'OPÉRA-COMIQUE a fourni carrière à un double début : début de compositeur et début d'actrice, chacun ayant des droits anciens à la sympathie du public, Albert Grisar, auteur de tant et de si jolies romances, et Jenny Colon, la gracieuse, la jolie actrice, si souvent applaudie sur des scènes d'un autre genre. Le succès de *Sahra* a été brillant. Coudere a fait preuve d'un talent dramatique qu'il avait déjà révélé en créant quelques rôles. Jansenne a chanté avec un goût et une méthode qui rappellent les beaux jours de Ponchard; comme acteur, il a fait quelques progrès, mais il a encore besoin de travailler, s'il veut qu'on lui confie des rôles où l'on ne chante pas toujours.

Dans un prochain article, nous reparlerons de cet ouvrage, qui donne au public le droit d'attendre beaucoup du talent d'Albert Grisar.

### LOGOGRIPE.



Du siècle d'aujourd'hui représentant suprême,

Je suis le plus brillant système  
Qui sur le monde ait apparu;  
Par moi l'Océan se dirige,  
Et j'accomplis plus d'un prodige  
Qu'avant moi l'on n'aurait pas cru.  
Faut-il déplacer les montagnes,  
Jeter les monts sur les campagnes,  
Avec la force de l'éclair  
Traverser les fleuves, la mer  
Et l'air,

Je suis là, prête à tout service.  
J'agis : il faut qu'on obéisse,  
On qui voudrait me résister  
Se verrait soudain emporter.

Quels ressorts cependant me donne ma puissance?  
Ici c'est la vapeur et plus loin les chevaux;

Ici des rouages rivaux,  
En se multipliant par le carré des forces,  
Me donnent des ressorts nouveaux.  
Tantôt du chêne altier je brise les écorces,  
Tantôt, des blés moulus, amouïrissant les grains,  
Je les mets en farine, et nourris les humains.  
Que sais je? L'univers, qui m'estime et me prône,  
Attache à mes essais les plus sublimes prix,  
Et Dieu lui-même, tout surpris,

N'est pas tranquille sur son trône.

Cherchons donc maintenant, pour faire ainsi la loi,  
Quels secrets je renferme en moi.

D'abord vous trouverez ce fameux chef d'Espagne  
Qu'aujourd'hui la terreur ou le meurtre accoumpagne  
Et qui, parmi le sang, vient sur chaque cité  
Arborer le drapeau dit de la liberté;  
Ce qui chauffe ton corps des flammes de la vie;  
Ce que le Christ, avant que la haine assouvie  
L'immolât, célébrait avec simplicité;  
Le doux mois qui nous mène à la saison d'été;  
Ce que sentent toujours harengs ou hérétiques;  
Ce que doit le croyant voir avec piété;  
Une note reçue en toutes les musiques;  
Ce qui surmonte munts, arbres et bâtimens;  
Un bâtiment de mer qui sert aux Musulmans;  
Ce qu'on porte à son bras; le oui des Allemands;  
Ce qu'amène le flot qui se brise au rivage;  
Un instrument utile aux mains du cordonnier;

Une malice; le premier

Qui, dans sa colère sauvage,

A souillé d'un pur sang le monde printannier;  
Ce que, pour assurer leurs succès, leurs conquêtes,  
Faut jouer les guerriers et surtout les coquettes;  
Cet admirable numéro

Qui d'un pauvre jadis avait fait la fortune,  
Et que la loi bientôt réduisit à zéro;  
Le non dont on affuble ou la blonde ou la brune,  
Qui saisit notre cœur d'un tendre vertigo;  
Cette habitude enfin, mauvaise ou favorable,  
Qui rend l'homme ou la femme aimable ou detes-  
Et que ma charité ne vous pardonnerait [table,  
Que si son influence, alors bien respectable,  
Vous fait, chaque trimestre, abonner au FOLLET.

A. B. C.

Le mot du dernier logogripe est PORTRAIT, dans lequel on trouve : tripot, parti, rôti, se tapir, trait, tarir, tapir, rapt, port, roti, trio, toit, part, pair, trop, trot, turt, put, art, roi, rat, air, tir, toi, rit, pat, tôt, or.

On annonce comme devant paraître prochainement un roman qui a pour titre *Avant l'Orgie*. Des hommes littéraires qui ont eu connaissance de quelques fragmens promettent un brillant succès à ce livre, qui est le début d'un jeune écrivain déjà connu dans la presse par une plume piquante et variée.

## HORIZONS DE LA POÉSIE,

PAR M. FERDINAND DUGUÉ.

M. Ferdinand Dugué est un de ces heureux talents chez lesquels l'imitation n'exclut pas l'inspiration personnelle. Certes, on ne peut se le dissimuler, Victor Hugo est le dieu qui a inspiré ces vers si pleins de son influence et si heureux souvent quand ils cherchent à lutter avec les siens de souplesse et de mélodie; les *Chants du Cripuscule* surtout, sa plus récente comme sa plus admirable publication, ont dû frapper vivement l'imagination brillante de M. Dugué, et les éclatantes lumières de ce livre ont dû éclairer sa route. Mais le jeune poète eut aussi ses peines, ses désillusions, ses amours, ses espérances, et dans son ame, où fermement tout un avenir de poésie, menacé par toutes les réalités politiques, il a des chants et de l'harmonie pour sa propre gloire; il y a dans son volume des pièces-quelques de sentiment et d'expression, dans lesquelles l'art assouplit le rythme à la pensée avec infiniment de bonheur. M. Dugué abuse même de cette facilité au point qu'il a, surtout dans le petit drame intitulé *Charbon et Baron*, rejeté des mots au commencement du vers, sans réfléchir si cette inversion était gracieuse ou non. Nous avouons que nous avons conservé de classique cette régularité de poésie dont M. Hugo ne s'est éloigné que dans les scènes familières ou coupées de ses drames. Indépendamment de tout système, la fidélité aux formes a une séduction que le poète a tort de négliger. Du reste, cette critique, qui attaque plutôt un caprice du poète qu'une impuissance, tombe d'elle-même quand on a vu ce qu'il peut de son vers, et qu'on a lu cette belle épître à Victor Hugo, dont nous citerons, pour finir, ce fragment, assez capable de donner une idée du talent élevé de l'auteur :

Extases de l'amour, sanglots de la misère,  
Chastes épanchemens d'une amitié sincère,

Cri du peuple et des rois acharnés au combat,  
Gémissemens derniers des têtes qu'on abat,  
Décharges des canons qui tonnent par volers,  
Fêtes, bals lumineux, confidences voilées,  
Roulis de l'Océan, murmure du ruisseau,  
Tristesse de la tombe et bonheurs du berceau,  
Fracas étourdissant de l'orgie enflammée,  
Bruits vagues et lointains de la campagne aimée,  
Tout est compris par vous, tout vous est révélé  
A tout a, profondir vous êtes appelé;  
Il n'est plus de secret, il n'est pas de mystère  
Qu'on puisse vous cacher, ni qu'on puisse avoir  
Et quand la poésie aura de ses trésors [clair,  
Goutte à goutte rempli votre ame jusqu'aux bords,  
Vous viendrez l'épancher, comme une urne sa-  
Sur les lèvres en feu de la foule altérée, [crec.  
Et vous aurez l'orgueil de la voir à vos pieds  
Niveler humblement vos fronts multipliés.  
Alors si quelques cris de menace ou d'injure,  
Exhalés de je ne sais quelle bouche impure,  
Salissaient votre nom d'un venin criminel,  
Faites comme le prêtre, au moment solennel  
Où sa main a saisi l'hostie expiatoire  
Qui du Dieu mis en croix nous enseigne l'histoire:  
Rien ne distrair ses yeux, sa pensée et sa voix,  
Qui vers un même but s'élancent à la fois;  
Sur son calme d'airain s'émousse le blasphème.  
Si pour jeter sur vous un stérile anathème,  
Un insulteur gagé, des ténèbres sorti,  
A votre gloire osait donner un démenti,  
Croyez-moi, du talon n'écrasez point sa tête;  
Qu'il mêle en paix ses cris discordans à la fête;  
Qu'il dégorge à loisir la rage qui le prend;  
Laissez-le; souriez, et dites : « Je suis grand ! »  
Par d'inhabiles mains, incessamment battues,  
Car Dieu le veut ainsi, les plus belles statues,  
Ont toujours à montrer à la postérité  
Quelque tache de boue empreinte à leur côté.

## MÉLODIE,

Épisode de la révolution de 1789, par AUGUSTE ISABELLE. — 50 centimes la livraison.

Voici une nouvelle méthode de publier un roman : M. Aug. Isabelle, qui possède des détails fort curieux sur une famille qui eut beaucoup à souffrir et à supporter pendant les années de notre révolution, fait paraître son livre par souscription et par livraison. Cette méthode, dont le résultat seul doit faire apprécier l'utilité ou les inconvéniens, lui a paru digne d'être appliquée à

une œuvre dans laquelle pourront se trouver beaucoup de scènes de douleur ou de craintes sympathiques avec l'âme de nos lectrices. Ce que nous en avons lu ne peut que nous porter à encourager l'auteur à suivre son plan, et nous lui souhaitons une vogue digne au moins de ses intentions généreuses.

# LE FOLLET,

COURRIER DES SALONS,

JOURNAL DES MODES,

Boulevard Saint-Martin, 61.

A Lyon, chez **M. Mégevand**, rue Dubois, seul bureau central de nos Journaux pour l'Italie la Suisse et tous les départemens meridionaux de la France.

LADY'S MAGAZINE AND MUZEUM.

## MODES.

A M<sup>me</sup> de M.....



Le temps est favorable au spectacle, ma chère Anna; aussi les Bouffes sont-ils singulièrement regrettés cette année. L'Opéra est aujourd'hui le seul spectacle où l'étiquette permette la grande toilette, et, chose bizarre, chaque représentation offre de singuliers mélanges de toilettes d'hiver et de printemps.

Cette semaine a revu des robes de velours, de satin et même de crêpe, tandis que nous étions presque toutes coiffées, sinon en cheveux, au moins en paille de riz et d'Italie.

Les représentations de Jenny Colon, à l'Opéra-Comique, alternent avec celles de l'Opéra, et attirent toute la gent fashion-

nable de Paris. Jenny est l'actrice à la mode, la seule peut-être qui plaise généralement et à tous les âges; son talent est *sien*; son sourire est inimitable; elle est trouvée jolie même par les femmes; jugez s'il faut qu'elle le soit! Dans la pièce nouvelle, elle est sortie de ses habitudes de vaudeville, et nous a révélé un talent nouveau.

Cette actrice est peut-être la seule aujourd'hui qui ait constamment la mise d'une femme comme il faut. Je l'ai rencontrée dernièrement avec une capote à coulisses, grise, qui avait un cachet de bon goût; le petit bonnet était orné de roses cerises d'un côté, et d'un nœud de ruban de l'autre.

Je vous dirai, ma chère Anna, que, cette saison, le juste-milieu paraît devoir



être scrupuleusement adopté par les femmes distinguées pour leurs toilettes. Un trop petit chapeau indique une femme commune; un trop grand chapeau, une femme galante; il en est de même des manches : les femmes comme il faut n'adopteront pas les manches plates pour toilettes de ville. Les mantelets sont également d'une hauteur modérée, ainsi que les dentelles qui les garnissent; ils sont retenus au cou par une épingle gothique à médaillon; le portrait est généralement un portrait d'enfant, ou celui d'un grand parent à coiffure antique ornée de poudre.

Une couleur qui est fort employée pour les chapeaux de soirée ou de toilettes de voiture, est le cerise; beaucoup de paille de riz sont garnies de rubans cerise et ornées de deux plumes également cerise ou de deux branches d'acacias blanc panaché de cerise. Sur une paille d'Italie ornée de rubans blancs rayés de cerise, on pose volontiers quatre œillets blancs panachés et tout cerise.

Une capote charmante, due à Lucy-Hocquet, et que je me suis empressée de porter une des premières, est en *sparterie de Venise*, liserée de ponceau, sans doublure, ornée de ruban blanc avec trois raies ponceau de chaque côté, puis d'une touffe de petites fleurs blanches et ponceau mélangées, ayant la forme d'une spirale. Cette capote est destinée à alterner avec la paille de riz: c'est aujourd'hui le type de la petite maîtresse.

C'est une chose prodigieuse, ma chère Anna, que la perfection que l'on obtient maintenant dans la fabrication des chapeaux de paille d'Italie. J'ai vu chez madame FRIBOURG ET C<sup>e</sup> un très grand assortiment de chapeaux de *paille d'Italie* de toutes les grandeurs et qualités; j'en ai vu dont le prix s'élevait jusqu'à six cents et même huit cents francs. C'est là aussi que j'ai trouvé de ces charmantes capotes

Boulevard Bonne-Nouvelle, Maison du Grand Balcon.

suisses qui font fortune, des pailles conues et d'autres, mais toutes d'une forme nouvelle et gracieuse. Cette maison excelle aussi dans les modes d'étoffes.

La plupart des ombrelles se font en vert de cour. Beaucoup de femmes élégantes ont également adopté cette couleur pour leurs brodequins ou leurs souliers à guêtres.

Adieu, ma bonne Anna, croyez-moi votre toute dévouée.

HENRIETTE D'A\*\*\*

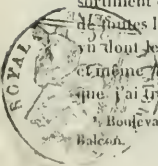
## Modas d'Hommes.

Rien ne constitue la bonne mise comme le linge et la chaussure; aussi, depuis quelque temps, ces deux parties de la toilette font elles d'immenses progrès. Nous avons déjà rendu compte des soins que MM. *Pierret et Lamy-Housset* \* ont consacrés à la coupe des chemises et des gilets de flanelle; aujourd'hui nous dirons quelle est la mode des chemises qui se font dans ce magasin pour les plus riches élégans de Paris: presque toutes ont un *jabot* (haut de quatre centimètres environ) posé sur le côté ou le pli qui croise de droite à gauche, au-dessus de l'ourlet, près de la piqûre; de cette manière le jabot se trouve au milieu de la poitrine.

Un *ultra-fashionable* ne porte plus de hontons doubles: sous le pli-ourlet où se trouvaient les boutons, existe une *souppatte* pour empêcher la chemise de s'ouvrir. La largeur ordinaire des plis est de trois centimètres pour chemises de toilette, pour chemises de négligé de cinq à six centimètres. On fait aussi des chemises de marié d'une façon particulière, dont nous parlerons.

Nous reviendrons aussi sur la manière

\* 95, rue Richelieu, à côté de la maison Gogelin.



dont M. FROSTÉ, fabricant, *rue du faubourg Montmartre, 4*, au 1<sup>er</sup>, a perfectionné les cols-cravates que les fashionables ont adoptés. Par une *brisure* faite à l'intérieur du col, ce fabricant obtient une souplesse qui empêche que le col ne gêne la personne la plus difficile à cravatter.

Nous ajouterons qu'à cet avantage se trouve réuni celui de la modicité dans les prix : on trouve dans ce magasin un fort joli col en satin pour 5 fr.

Déjà nous avons parlé, dans le *Follet*, du perfectionnement apporté dans la fabrication et le mécanisme des parapluies et ombrelles, par M. CAZAL, breveté, 169, rue Montmartre. Nous recommandons encore à nos lectrices cette nouveauté toute dans leur intérêt. Nous n'annonçons pas le magasin de M. Cazal comme une de ces boutiques élégantes où tout est luxe, mais aussi où tout ce luxe se paie ; là tout est simple, mais il y a de jolies et bonnes marchandises, ce qui, selon nous, est le point essentiel pour notre recommandation.

### Librairie.

Les *Sept Enfants de Lara*, cette œuvre de M. Mallefille qui a occupé successivement tous les journaux il y a quelques jours, vient de paraître chez l'éditeur Hippolyte Souverain, dont les publications se succèdent avec rapidité.

L'ouvrage de M. Mallefille, lors de son apparition, a excité à un trop haut point la plume de tous les feuilletonnistes pour que le volume qui paraît aujourd'hui passe inaperçu.

### VOLEURS ÉGYPTIENS.

(Extrait de la Vie et des Aventures de Giovanni Finati.)

Pendant que j'étais amarré à Minieh, un soir, un peu avant d'aller me coucher,

je m'étais retiré sur le rivage, à quelque distance de mes compagnons\* ; quoiqu'il fût nuit, je crus distinguer quelque chose qui se mouvait sur la terre près de moi, et que je supposais être un chien ; mais une pierre que je jetai me fit reconnaître mon erreur, car un homme se leva aussitôt et sembla se retirer à quelque distance.

Je ne prenais plus garde à lui, lorsque tout à coup je le sentis s'élançer sur moi par derrière, me saisir par le tour et par les poignets, et me tirer violemment dans un fossé voisin qui est souvent rempli par les eaux du Nil, mais qui était alors à sec. C'était un homme très fort, et je n'avais sur moi aucune arme pour me défendre, si bien que me tenant d'une main par la gorge et me pressant les genoux, il commença à me fouiller dans l'espérance de trouver de l'argent ou quelque autre objet de valeur ; mais ne trouvant rien, il me frappa à l'épaule droite d'un petit couteau recourbé qu'il portait sur lui, et, en me relâchant, il me donna plusieurs coups avec un bâton pour m'empêcher de le suivre.

Je me hâtai de regagner notre hâteau, et là, montrant mes blessures, je dis à mes camarades ce qui venait de m'arriver ; mais, quoiqu'on eût perdu fort peu de temps, on chercha en vain pendant des heures entières dans toutes les directions ; on ne put apercevoir aucune trace du coupable. Je me consolai en pensant qu'il ne m'avait rien pris, et que la blessure qu'il m'avait faite était légère, quoiqu'elle saignât beaucoup dans le premier moment.

Une aventure de cette espèce n'avait rien d'extraordinaire dans ces temps. Les paysans d'Égypte étaient devenus une véritable nation de voleurs, et avaient porté leur art à un haut degré de savoir et de perfection. Dans le fait, l'état de confusion où l'on vivait et les combats conti-

\* Finati était alors au service du pacha d'Égypte.

meux entre l'armée du pacha et les Mamelucks leur avaient tellement enlevé tout moyen d'industrie qu'on ne pouvait de vivre : le vols, les violences et même les meurtres étaient des événemens journaliers

Nous étions destinés à voir plus bas une scène d'une audace plus grande encore. Nous avions pris terre près de Benysouef; après avoir dîné ensemble, à midi, dans un des bosquets de palmiers, et être restés à table pendant long-temps, nous nous mîmes à jouer aux cartes et aux dés. Les enjeux furent d'abord peu considérables, mais devinrent plus forts en avançant, et, après avoir joué en premier lieu des paras, nous en vîmes à jouer de l'or. Naturellement l'intérêt croissait à proportion, et, avant la nuit, quelques-uns avaient déjà gagné des sommes considérables. Les perdans n'étaient pas alors d'humeur à laisser le jeu; il fallut donc allumer des lanternes et les suspendre aux arbres à l'approche de la nuit, ce qui attira plusieurs voleurs arabes autour de nous.

Ils s'étaient glissés inaperçus au milieu de notre cercle : nous formions un petit groupe de 50 à 40 militaires, tellement absorbés par notre jeu que nous ne prîmes point garde à ces étrangers, ne faisant aucun doute que ceux qui nous entouraient fussent ou nos domestiques ou des gens de l'équipage, et la lumière que jetaient nos lanternes était à peine suffisante pour nous détromper.

Pendant que chacun était assis, son petit monceau d'argent devant soi, attentif à regarder les cartes qui circulaient, quelques-uns de ces coquins éteignirent tout à coup les lumières, tandis que les autres, nous jetant des poignées de sable dans les yeux, s'emparèrent d'autant d'argent qu'ils purent et prirent la fuite.

Dans le premier moment de surprise, nul de nous ne savait ne savait ce qui

était arrivé, et n'apercevait autour de lui d'autres personnes que celles qui composaient notre partie. Sans chercher aucune explication, une dispute générale commença, chacun s'imaginant être insulté ou volé par ses camarades; tous eurent aussitôt recours à leurs armes, qui se trouvaient malheureusement à portée, quelques-uns frappant avec leur poignard et d'autres se servant de leur sabre; la confusion fut telle et le sang coula si abondamment que le combat ne finit que lorsque neuf d'entre nous furent étendus morts ou mourans, et que plusieurs des autres eurent été grièvement blessés; en sorte que je me crus bien heureux d'en être quitte pour un petit coup de sabre sur le bras.

Nous apprîmes ensuite, lorsque nos esprits se furent calmés, de quelques-uns de ceux qui se tenaient près de nous, ce qui s'était passé réellement : nous sûmes qu'ils avaient en vain tâché de nous arrêter à temps et d'apaiser notre fureur insensée au commencement du combat. La honte et le remords s'emparèrent alors de nous, mais il n'y avait aucun remède, et nous ne pûmes que gémir sur le sort de nos compagnons et les ensevelir. Notre troupe étant ainsi diminuée, nous quittâmes Benisouef avec horreur, et nous nous arrêtâmes au pied des pyramides de Dagsheer; un jour de plus nous amena au Vieux-Kaire, et bientôt après eut lieu le massacre des Mamelucks.

Pendant que ces derniers étaient campés près de Mîneh, un voleur résolu de s'emparer du cheval et de l'équipement d'un de leurs beys. Dans cette intention, il essaya, à la faveur de l'obscurité, de se glisser dans la tente, où un grand feu lui fit voir les riches habits du bey tout à fait près de lui. Le voleur, en s'accroupissant près du feu, les tira doucement à lui, et s'en revêtit, et ensuite, après avoir rempli sa pipe, l'avoir allumée, il se rendit d'un air délibéré à la porte de la tente,

et frappant du bout de sa pipe un palefrenier qui dormait près de là, lui fit signe de lui amener un cheval attaché en face de lui: on le lui amena; il le monta et partit. Lorsque le lendemain on ne trouva nulle part les habits du bey, personne ne pouvait comprendre ce qu'ils étaient devenus, jusqu'à ce que le palefrenier ayant été interrogé soutint à ses camarades que leur maître n'était pas encore de retour de la promenade, et leur raconta comment il avait tout à coup demandé son cheval pendant la nuit.

Ce récit donna quelque soupçon de ce qui s'était passé. Alors le bey, impatient de retrouver son cheval et curieux de connaître les particularités du vol, fit publier que si la personne qui l'avait volé lui rapportait, avant deux jours, ce qu'elle avait dérobé, non seulement on lui accorderait son pardon, mais qu'on lui paierait encore la valeur du cheval et des habits.

Comptant sur la promesse du bey, et peut-être aussi fier de son exploit, l'Arabe se présenta, et rapporta son butin; le bey, de son côté tint ponctuellement sa parole. Mais comme, outre la perte que le bey avait faite, il y avait quelque chose qui le plaçait dans une situation presque ridicule, il lui en coûtait de laisser aller le coquin si librement. Il cherchait donc ce qu'il pourrait faire, et pour gagner du temps, il demandait et redemandait encore des détails sur la manière dont le stratagème avait été conduit. L'autre était trop habile pour ne pas voir qu'il ne se préparait rien de bon pour lui; il était pressé de se mettre à l'abri des pièges qu'on pouvait lui tendre. Cependant il ne témoigna aucune impatience; il entra minutieusement dans tous les détails, et, mettant son récit en action, il s'assit auprès du feu, et montra comment il avait successivement tiré les différentes parties de l'habillement, si bien que le bey lui-même et tous ceux qui l'écoutaient ne pouvaient retenir de violens éclats de rire.

Arrivé enfin à ce qui concernait le cheval, il me fut, dit-il, amené, et je sautai sur son dos. En effet, se replaçant de nouveau sur la selle, et donnant au cheval de grands coups d'éperons, il s'enfuit emportant dans sa poche l'argent qu'il avait reçu pour prix de l'animal. Il avait gagné trop de terrain pendant les premiers momens de la surprise, pour qu'aucune des balles qu'on lui tira dans sa fuite pussent l'atteindre, et l'on n'eut jamais de nouvelles, dans la suite, ni de lui ni du cheval.

---

## LES HOMMES DE L'AVENIR

ET

## LES PERRUQUIERS.



Il y eut autrefois, dans des temps fort reculés, une certaine secte qu'on appelait la secte romantique.

Pendant quelques mois, cela eut comme une existence, comme des journaux à soi, comme des prôneurs; puis, tout à coup, cela disparut; il ne fut pas plus question des romantiques que des races anté-diluviennes. Il eût fallu un Cuvier pour les reconstruire. Malheureusement les Cuvier s'inquiètent peu de ces sortes de plaisanteries.

Après les romantiques vinrent les progressifs, autre espèce bicornue assez amusante à étudier.

Elle avait un mot d'ordre; cette espèce de mot était *progressés*, substantif pas gros, pas long, mais qui a l'air d'en dire plus qu'il n'en pense.

Jamais, au grand jamais, les progressifs n'enfantèrent le moindre livre, le plus petit poème, le plus mince couplet de vau-deville. Seulement ils répétaient tous: — Arrière les anciens, les stationnaires, les voltigeurs! Gloire au progrès! Progressons! Progressez! Qu'ils progressent!

Ils ont tant et si bien progressé, qu'en moins de quelques semaines ils sont arrivés au tombeau. Romantiques et progressifs, une même pierre tumulaire a tout enseveli.

Maintenant est arrivé le tour des hommes de l'avenir. Singuliers farceurs que ces gaillards-là; ils ont rompu avec le passé; ils conspuent le présent; ils n'aiment, n'adorent, ne défontent que l'avenir.

Ne leur demandez pas ce qu'ils veulent, ce qu'ils peuvent; ils ne veulent rien, ils ne peuvent pas davantage; mais ils se ménagent pour l'avenir.

Tout ce qui n'est pas avenir leur paraît mauvais, absurde, exécrationnel. Pour les hommes de l'avenir, être, c'est n'être déjà plus; avec eux, dès qu'on existe on est mort. Tant qu'on n'est pas né, oh! alors, *vivat!*

Dites à un homme de l'avenir: « Mon bon ami, que pensez-vous de Corneille, de Molière, Racine, Voltaire, Rousseau?

— Rococo, Pompadour, œil de bœuf!

— Diable! sans doute vous préférez à ces drôles M. Victor Hugo, M. Alfred de Musset, M. *je ne sais pas qui* et plusieurs autres encore.

— Du tout; nous ne voulons pas plus de ceux-là que des premiers; eux aussi, ils sont enterrés; leur temps est fait. Notre temps à nous, c'est l'avenir. — Oh! l'avenir! — ah! l'avenir! — oh! oh! l'avenir! il est à nous. Quand notre temps sera venu, c'est alors que vous verrez ce dont nous sommes capables. Patience! patience! c'est dans l'avenir que les chefs-d'œuvre pleuvront, et qu'il y aura des génies à faire craquer les banquettes de toutes les académies.

En vérité, ces hommes de l'avenir me font pousser; ils me rappellent une enseigne que j'ai vue partout dans mes voyages, à Saint-Cloud comme à Paris, dans le faubourg Saint-Antoine comme à la barrière d'Enfer, au-dessus de la porte d'un nombre incalculable de perruquiers :

*Ici on rase AUJOURD'HUI pour de l'argent, et DEMAIN gratis.*

Vous dire combien de dupes font ces enseignes serait chose impossible. Au fait, un homme qui vous promet de vous raser *gratis* le lendemain, vous ne regardez pas à lui faire gagner aujourd'hui quelques pièces de monnaie. Aujourd'hui, vous payez; mais demain... oh! demain est bien à vous.

Le lendemain vous revenez. Puis vous voulez sortir sans payer. L'homme de l'avenir (c'est le perruquier que je veux dire) vous arrête, et vous dit avec un malin sourire: — Mais, monsieur, aujourd'hui, c'est aujourd'hui; je promets de raser gratis demain. Tâchez donc de revenir un jour qui soit demain et non pas aujourd'hui.

En vain vous vous fâchez, vous criez à la mauvaise foi! il vous prend par la main, vous fait relire son enseigne: *Ou rase aujourd'hui pour de l'argent.*

La leçon est bonne, profitez-en. Lorsque les hommes de l'avenir vous parlent de leur avenir, qu'ils affirment devoir être si riche d'œuvres admirables, si productif, si mirobolant, si ébouriffant, rappelez-vous le demain des perruquiers.

## THÉÂTRES.

Deux belles gloires ont, le mois dernier, brisé un de leurs fleurons dramatiques. M. Casimir Delavigne, voulant profiter du succès des *Huguenots* à l'Opéra, a donné aux Français une tragédie en un acte, pauvre de fonds, d'idées, d'intentions, et que relèvent seulement de temps en temps de beaux vers et des situations comiques dans le rôle de Marc, mais du reste accusant une ignorance totale de l'histoire, non seulement comme faits, mais encore comme esprit; demi-succès, fatal à une réputation déjà bien ébranlée dans l'esprit des connaisseurs par le succès de *don Juan d'Autriche*, ouvrage fait, comme la *Famille au temps de Luther*, dans un esprit de haine religieuse, mal comprise et mal appliquée. Après *don Juan d'Autriche*, voici venir un *don Juan*



de *Marana*, de M. Alexandre Dumas, celui qui a si souvent ébranlé les imaginations des jeunes hommes et des jeunes femmes, et qui, las du positif de la vie actuelle ou historique, a voulu cette fois se jeter dans le domaine de la fansaisie et des imaginations religieuses.

Trois auteurs ont principalement fourni à M. Dumas les scènes et les incidens de son drame, Molière, Goëthe et... le troisième, je ne le nommerai pas, d'abord par respect pour les deux premiers, ensuite parce qu'au lieu d'un, le public pourrait bien en nommer deux. Molière a donné don Juan séduisant toutes les femmes, employant l'affection religieuse, préface de son *Tartuffe*; et l'autre, ou les autres, le dénouement, et la catastrophe.

Jamais plus d'écueils ne contribuèrent à former un tout dramatique; mais malheureusement, au lieu de ce tout, qui doit être un pendant toute la durée de l'ouvrage, nous avons trouvé une pièce dans chaque acte, un chaos sans ordre, sans suite, sans but et sans résultat. Dans *don Juan*, l'intérêt dramatique manque totalement; aucun des personnages n'intéresse, et à peine une femme a-t-elle excité quelque sympathie, qu'elle disparaît pour faire place à une autre qui ne jouit pas plus long-temps qu'elle de la faveur publique. Don Juan, qui est un heureux mortel, un vainqueur irrésistible de toutes les femmes, on ne sait pourquoi, est un être incertain, ballotté par les événemens incroyables qui se passent avec et par lui, sans qu'il y ait rien en tout cela de ce qui fait le drame ou le théâtre.

Cette œuvre composée dans un moment de délire ou de fièvre, offre souvent des beautés d'un ordre supérieur; mais l'insignifiance de l'action, le commun de l'intrigue, l'insuffisance du dialogue, où l'on ne retrouve que rarement l'auteur d'*Antony* et de *Catherine Howard*, les contradictions dans les caractères, l'oscillation perpétuelle du pivot dramatique font de *don Juan* une pièce indigne de son auteur. Le théâtre, fondé sur la vérité, qui peut seule lui donner la vie, offre une grande leçon à ceux qui veulent s'éloigner d'elle; elle est une; avec elle votre route est suivie, votre langage est deviné, compris, applaudi; mais une fois que vous êtes sorti des limites, vous errez dans le vague, porté çà et là par les courans et les caprices d'un esprit déréglé; le public, qui ne peut vous suivre dans ces régions inconnues, se défie de son guide; il l'abandonne, et le laisse s'égarer sans le regarder ni le suivre.

Le drame de M. Dumas est une tentative que nous croirions devoir lui être funeste, si nous ne savions toutes les ressources qu'il possède en lui pour réparer un échec: le mot est dur, mais nous

le croyons vrai. Bien loin de sympathiser avec don Juan, le public donne de fréquentes marques d'improbation, et nous n'oserions même espérer que la singularité de la conception piquât assez la curiosité pour y amener la foule.

Les représentations qui se sont succédées depuis notre dernier article, ont consolidé le succès obtenu à l'Opéra-Comique par Albert Grisar et M<sup>lle</sup> Jenny Colon, et nous permettent de pouvoir aujourd'hui distribuer également des critiques et des éloges.

L'ouverture nous a paru maigre d'instrumentation, et quelques rentrées de chœurs pas assez tranchés; plusieurs airs écossais rappellent un peu ceux de la *Dame Blanche*; mais en revanche il règne partout une fraîcheur et un goût exquis. Parmi les morceaux qui nous ont fait le plus de plaisir, nous citerons les suivans: *Oui, mes amis, c'est moi Dougal*, allégo vif et ardent, qui termine un chœur vif et original; *S'il faut quitter cette noble terre*, d'une facture large et grandiose dans sa première partie, mais qui tourne quelque peu à la complainte dans le refrain, et que Couderc écrie toujours trop; le finale du premier acte; *Douce fleur printannière*, chanté avec beaucoup d'âme par Jansonne, et avec un goût qui fait oublier tout ce que sa voix a de disgracieux; enfin les couplets du 2<sup>e</sup> acte, *Non, non ce n'est que pour toi que je veux être belle*, morceaux pleins de charme et de poésie, auxquels M<sup>lle</sup> Jenny Colon a prêté tout le charme de sa voix et la gracieuseté de son jeu.

Cette artiste a apporté au théâtre de l'Opéra-Comique toutes les qualités qui la distinguaient au Vaudeville, au Gymnase et aux Variétés; elle a pleinement justifié ce qu'on était en droit d'attendre d'elle, et le rôle de Sahra, en lui assignant une belle place comme cantatrice, lui assure à tout jamais le titre de habile comédienne.

C'est merveille de voir comment nos vaudevillistes nous travaillent l'histoire! en vérité, si tous les grands personnages pouvaient ressusciter, ils seraient fort étonnés des rôles qu'on leur fait jouer aujourd'hui, et l'abbé de Gondy plus que tout autre, si toutefois celui que les écrivains ont voulu désigner s'est jamais appelé *de Gondy*. Depuis qu'il a plu à deux auteurs de transformer le coadjuteur en abbé de cour, rose, joufflu, la jambe fine, le pied mignon, pomponné, dissipateur, querelleur, ami des femmes, redouté des maris, il n'est pas jusqu'à *Bobino* qui n'ait voulu avoir son *abbé de Gondy*.

La semaine dernière, M. Meenechet et un monsieur Sigismond de Nogent ont remis de nouveau le cardinal de Retz sur le tapis; mais cette fois c'est sa jeunesse qu'ils ont mise en action: reste à sa-

voir maintenant si leur domicile est bien historique. Pour nous, nous n'y avons rien retrouvé de ce que nous en ont dit les historiens et les romanciers, voire même M. Alfred de Vigny, auquel les auteurs de la pièce nouvelle semblent avoir emprunté leur action; aussi le succès a-t-il été assez froid, malgré l'esprit de MM. Mennechet et de Nogent.

Les Variétés ont été plus heureuses. Sur le pavé est une jolie comédie qui prouve que beaucoup de situations qui nous paraissent fort à plaindre ne méritent pas notre pitié autant qu'il semblerait d'abord. En effet, sortons un moment soudain à nos yeux se présente un malheureux, abandonné, pauvre, sur le pavé enfin; nous déplorons son sort, et comme le meilleur moyen de faire l'aumône est de faire travailler, nous lui donnons une commission et la pièce.

Un autre après nous, moins religieux, mais plus amoureux, lui commande de porter un billet doux: et encore une pièce. Un autre, moins religieux, moins amoureux, mais jaloux d'une réputation qui lui nuit, lui donne à porter une lettre

qui va deshonorner son rival et repandre la désolation dans une famille; et ainsi de suite toute la journée, les bonnes ou mauvaises passions viennent à son secours, et la misère est pour lui un talisman qui lui donne la vie et l'argent.

Vous voyez que l'idée de la pièce est fort jolie, et que M. Hochefort, qui sait très bien exploiter les bonnes idées, en aura tiré un excellent parti.

Ceci me rappelle le mot d'une femme de beau coup d'esprit. On parlait devant elle du malheur de tant d'hommes que le besoin empêche même d'arriver aux places que leur talent pourrait remplir, et on disait: Tout le malheur à Paris, c'est d'être pauvre; avec un habit on arrive à tout. — Vous vous trompez, dit-elle, il faut n'en pas avoir.

Le mot du dernier logogriphes est MÉCANIQUE, dans lequel on trouve: Mina, anne, cène, maî, caque, Mecque, mi, cine, caque, main, ia, cème, manique, nique, Cam, mine, quine, mie, manic.

## Annonces.

### RACAHOUT DES ARABES

Approuvé par deux rapports de l'Académie de Médecine, par 60 certificats des plus célèbres médecins et deux brevets accordés à M. de Langrenier, 26, rue Richelieu.

Cet aliment étranger, d'une réputation universelle et d'un goût agréable, est indispensable aux convalescens, aux vieillards, aux dames, aux enfans et aux personnes nerveuses, délicates ou faibles de la poitrine ou de l'estomac. Il donne de l'embonpoint et rétablit promptement les forces épuisées. — Prix: 4 fr. le flacon.

On trouve au même dépôt les

### SIROP ET PÂTE DE RATÉ D'ARABIE,

Brevetés pour la guérison des rhumes, catarrhes, asthmes, enrouemens, toux, enrouemens et autres maladies de la poitrine et l'estomac. (7)

### PAR UN PROCÉDÉ NOUVEAU ET EN FUSIBLES SPÉCIAUX,

M. DESJARDIN, chirurgien-dentiste, pose des pièces artificielles, depuis une jusqu'à six dents, dont il garantit la durée pendant dix années consécutives, s'engageant par écrit à remédier gratuitement, s'il survient quelque réparation à y faire pendant ce temps. Cette garantie ne s'étend qu'aux six dents de la mâchoire supérieure, les autres ne pouvant être fixées que par les procédés ordinaires.

Il demeure au Palais-Royal, galerie de Valois, 152, au deuxième. (9)

### CHUTE DES CHEVEUX.

Le Cosmogène ISNARD prévient et arrête promptement la chute des cheveux.

Il calme l'irritation si fréquente de leurs racines, rend le tissu plus souple, et nourrit les bulbes capillaires.

Prix du pot. 4 fr.

Le dépôt général chez M. Masson fils, n°43, rue Saint-Denis, au deuxième. Ne pas confondre avec le parfumeur, même maison.

### BAINOIRE CHEVALIER

Cette nouvelle baignoire, à réservoir supérieur, inventée en 1834 et perfectionnée en 1835 et 1836, offre des avantages incontestables. Moyennant 30 centimes de charbon on fait chauffer, sans odeur ni danger, en moins d'une heure, cent soixante-quinze litres d'eau, à 38 degrés Réaumur, du linge, et dix litres d'eau pour réchauffer le bain à volonté. Ce mobile est précieux pour la campagne. Son prix varie de 150 à 160 fr. et au-dessus. — Se vend chez l'inventeur, breveté, 140, rue Montmartre, (affranchir.)

### MAUX DE DENTS.

La Créosote-Billard guérit la carie des dents gâtées, et enlève à l'instant, et pour toujours, la douleur la plus vive; elle s'emploie sans le moindre danger. — A la Pharmacie, 28, rue Saint-Jacques-la-Boucherie, près le Châtelet.

Prix: 4 fr. le flacon avec l'instruction.

### CHOCOLAT PORTUGAIS.

Fabrique de BISMARA, breveté, à Lisbonne. — Supériorité incontestable, qua-

lité éminemment digestives: 2 fr. 50 c. la livre. — Dépôt pour la France et à Paris, 8, place de la Bourse. Affr. (10)

LEMONNIER, breveté, dessinateur en chef de la Reine, membre de l'Académie de l'Industrie, vient d'inventer plusieurs genres d'ouvrages, palmes, boucles, chiffres dans leur état naturel, ni moulés, ni gommés. Il tient une grande fabrique de Tresses perfectionnées. — 13, rue du Coq-Saint-Honoré. (8)

### VERRES-CONSERVES.

Actuellement, rue Mazarine, 48, au premier, VERRES-CONSERVES de la vue, à surface de cylindre, de CHAMBLANT, connus pour leur supériorité constatée par 55 ans d'expérience. (1)

Nous recommandons au public un établissement qui vient de se former, rue Saint-Anne, 11.

Dans un beau local, on débite sur place ou à domicile, un excellent BOUILLON fait dans l'établissement, par le nouveau procédé du régulateur du feu.

### PRÉCAUTION.

Le Papier ARMORÉ, connu depuis long-temps comme le plus sûr préservatif des fourrures et des lainages, se trouve rue Montmartre, 140, au dépôt général des Papiers Bailli et Phoenix, estampés, sans frais, aux initiales et armoiries des personnes. (11)

Paris — Imprimerie de J.-B. M... 1811

# LE FOLLET,

COURRIER DES SALONS,

JOURNAL DES MODES,

Boulevard Saint-Martin, 61.

A LYON, chez M. Mégevand, rue Dubois, seul bureau central de nos Journaux pour l'Italie la Suisse et tous les départemens méridionaux de la France.

LADY'S MAGAZINE AND MUZEUM.

---

## MODES.

A M<sup>me</sup> de M.....



Malgré l'incertitude du temps, la foule s'était portée dimanche aux courses du Champ-de-Mars; pas une des notabilités aristocratiques n'y manquait; aussi, malgré le temps sombre et froid, tout le vaste espace était-il rempli.

Ce que j'ai remarqué, ma bonne Anna, digne de vous être cité, ce sont de jolis chapeaux de paille d'Italie, ou de *sparterie de Venise*, ornés de velours; les plus coquets étaient garnis de velours gros vertoubleu Haïti; les mieux portés étaient en velours épinglé noir; presque tous étaient sans fleurs; ceux qui en avaient étaient ornés ou de géranium ou de pois de senteur. Cette fantaisie de velours pa-

rait appelée à briller dans le monde fashionable; le velours sur la paille est peut-être une anomalie, mais la gracieuseté excuse tout.

Sur les pailles de riz on pose aujourd'hui force bouquets-jardiniers, on des roses mêlées soit à du lilas, du jasmin, du réséda ou des branches de verdure.

Aujourd'hui que nous ne voulons plus de gigots et que nous ne voulons cependant pas encore de manches plates, il a fallu cependant trouver un terme moyen: le haut des manches reste donc toujours large, et le bras est dégagé de la saignée au poignet. On fait maintenant, au lieu des pélerines, qui sont tout à fait abandonnées, de petits collets unis, garnis de Valenciennes qui ne convrent l'épaule qu'à demi et continuent en châle sur la poitrine.

On ne voit de manches tout à fait plates qu'en toilette d'Opéra ou de soirée. Je vous citerai à ce sujet une robe faite pour M<sup>me</sup> de B\*\*\* par M<sup>me</sup> LALLEMANT, sa couturière (2, rue Hauteville). Cette robe, en *mascarine*, était à fond blanc lustré, avec un très petit quadrille blanc mate, et le fond était semé d'un tout petit bouquet nuancé; le corsage, décolleté, n'avait pour toute garniture qu'un revers s'élargissant sur les épaules et liseré de ponceau; sur chaque épaule, deux ruches enveloppant le bras, et la manche toute plate avec un parement relevé et s'élargissant du haut en s'éloignant de la manche.

Cette couturière fait une petite innovation, et comme les petites causes produisent de grands effets, cette innovation a fait sensation : sous la ceinture, elle a fait un rang de tout petits plis hauts de 3 ou 4 lignes, et ensuite seulement sort l'ampleur de la jupe; ces petits plis dégagent le bas de la taille, et donnent très bonne façon à une robe.

On froce presque tous les corsages dans le bas du dos.

On met aujourd'hui des boutons d'or aux poignets des manches : ils sont en pierres de couleur, en turquoise incrustée ou en mosaïque; pour attacher le collet du corsage, on met une petite épingle gothique en or guilloché, incrustée d'opales et de brillans. En toilette du soir, on porte volontiers un petit collier à la Jeannette, serrant le cou et se terminant par une assez longue chaînette qui retient une montre, une cassolette ou un lorgnon.

Les ombrelles se font extrêmement petites cette année; elles se couvrent en blanc ou en écarlate; le manche est en bois de rose incrusté d'argent.

Les femmes les plus élégantes portent des *failles* en dentelle noire ou en pou de soie garni de dentelle. Ces failles sont dues au goût infini de M. VIOLARD (2 bis, rue de Choiseul). Ce sont de longues écharpes, ayant un peu la forme ovale; elles

se plient en deux, et se posent en châle de manière à couvrir le dos et à retomber jusques au bas de la jupe. La taille se dessine à travers la dentelle, et cela sied à ravir. Lorsque ces failles sont en soie unie ou brodée, elles sont plus étroites et sont bordées d'une très haute dentelle, qui ne cache pas la taille; quelques-unes sont doublées de couleur; mais elles seraient trop lourdes pour l'été. Jusqu'ici cependant on les supporte, car il fait un temps d'hiver, et lorsque le soleil nous accorde sa visite, il est si maussade qu'on ne lui en doit savoir aucun gré.

Adieu, ma bonne Anna; j'ai frémé souvent en lisant les détails des désastreuses inondations de la Gironde; mais je les comprends bien mieux encore depuis que je vois ceux qu'occasionne notre Seine, habituellement si pacifique. Plusieurs habitations de Paris sont submergées : que doit-ce être en campagne? Oh! nous aurons cet été bien des souscriptions à remplir, bien des fêtes à donner pour faire tourner nos plaisirs au profit des malheureux, et ces fêtes me fourniront sans doute beaucoup de notes sur nos modes.

Si mes lettres ne vous parvenaient pas dans le FOLLET, chère amie, je pourrais bien faire digression à mon sujet, et nous *philosopherions* ensemble; mais notre messager serait mal choisi

Votre dévouée. HENRIETTE D'A\*\*\*.

---

## LE SUICIDIER.



Observez que je ne dis pas le suicidomane, ni le suicidophile; ces deux mots rendraient fort mal ma pensée.

Un suicidomane, si toutefois il en existe, chose que je serais tenté de croire, un suicidomane serait un homme qui aurait la folie, la rage du suicide.

Un suicidophile aimerait le suicide



comme un autre aime les petits pois, les femmes et l'absinthe.

Le suicidier n'est rien de tout cela.

Le suicidier est un industriel ne payant ni patente ni impôt mobilier, exerçant néanmoins un état, une profession, un métier dans toute l'extension du mot.

Métierassez lucratif qui n'a rien à craindre des faillites, des banqueroutes ou des incendies.

Vulgairement le suicidier ne s'est pas lancé tout d'abord dans la carrière du suicide; il a commencé par être fabricant de bottes sans coutures, hommes de lettres ou gabelou.

Puis, un jour que ses bottes sans couture prenaient l'eau, ou que le public ne prenait plus ses élucubrations, ou que la contrebande jouait la douane par dessous jambe, il était tombé comme un frénétique sur la *Gazette des Tribunaux*, et il avait lu :

« Hier, un malheureux qui s'était précipité du pont des Arts dans la rivière, a été ramené à bord par de courageux mariniers. Porté au poste voisin, où les secours les plus affectueux lui ont été prodigués, l'inconnu avoua, en versant un torrent de larmes, que la misère l'avait poussé à cet acte de désespoir. Sur le champ, une collecte fut faite parmi les personnes présentes, et on en remit le montant au pauvre père de famille, qui ne trouvait point d'expression pour rendre la joie dont il était pénétré, mais laissait échapper ces mots entrecoupés : — O ma femme! ô mes enfans!... vous aurez donc du pain! »

Ayant lu cette touchante anecdote, notre homme eut une idée lumineuse : « Si je me suicidais ! »

Aussitôt que cette pensée eût traversé le cerveau du spirituel individu, il n'hésita plus; il s'élança du côté du pont des Arts.

C'était en plein midi; il faisait grand soleil; une foule nombreuse inondait les quais; des mariniers, que rien n'empêchait

de supposer très courageux, tiraient du sable au milieu de la rivière.

L'industriel s'arma de résolution, franchit la balustrade de fer, et alla piquer une tête à trois ou quatre brasses du bateau de sable. En moins de deux minutes le quasi-noyé fut rattrapé, amené sur la rive, puis entouré d'une multitude de badauds, de curieux et de bonnes âmes. Les propos les plus saugrenus coururent sur le suicidé.

— C'était un agent de change qui'avaient ruiné les ducats espagnols.

— Un entrepreneur de pavage dont l'avenir se trouvait gravement compromis par la perspective des chemins de fer.

— Un ténor que réduisaient au désespoir les rigueurs d'une choriste inexorable et la clôture infiniment trop prolongée du fantastique Odéon.

Pendant que ces rumeurs se propageaient, le sauvé ouvrit des yeux très hagards, et se répandant en d'incroyables sanglots, il murmura : « — O ma femme! ô mes enfans!... »

Interrogé par mille hanches à la fois, il refusa de répondre; seulement, de sa poitrine oppressée s'échappaient par intervalle les touchans membres de phrase : — O ma femme! ô mes enfans!

La collecte s'éleva à 67 fr. 50 c.

Une marchande de pommes, qui n'avait pas de monnaie, donna son madras.

On fit avancer un fiacre dont la course fut payée d'avance.

Dès ce jour, le suicidier se livre à son commerce.

Voici sa semaine :

Le lundi, il achète ostensiblement un boisseau de charbon, s'enferme, et quand le charbon s'allume, il se roule contre la cloison en hurlant, gémissant et grinçant. Les voisins enfoncent la porte. — On fait une collecte.

Le mardi, il se poignarde; le poignard glisse sur les côtes. — On fait une collecte.



Le mercredi, il monte sur la colonne de la place Vendôme, et veut se jeter du haut en bas; on l'arrête par le pan de son habit. — On fait une collecte.

Le jeudi, il se brûle la cervelle, mais ne s'enlève qu'une mèche de cheveux. — On fait une collecte.

Le vendredi, il se pend; la corde est pourrie; elle casse. — On fait une collecte.

Le samedi, si c'est en hiver, sa portière le surprend au moment où il allait s'ouvrir une veine; si c'est en été, il se noie. — On fait une collecte.

Le dimanche, il porte 300 francs à la caisse d'épargnes.

Dans dix ans, il se retirera et vivra paisiblement du fruit de ses suicides.

### LE REVENANT.



Tout jeune encore j'aimais beaucoup à entendre conter des histoires, surtout des histoires de *revenans*, et chaque hiver je ne manquais pas une seule veillée dans les maisons où je savais que je pourrais écouter quelques-uns de ces récits, qui me faisaient en même temps peur et plaisir.

A force d'entendre parler de *revenans*, j'avais fini par y croire, et, à l'âge de douze ans, je n'aurais osé, à l'approche de la nuit, m'aventurer à mettre le pied dans un cimetière: mes compagnons de jeux, au lieu de me corriger de ma sottise crédulité, prenaient au contraire plaisir à me fortifier dans ma croyance, et ne négligeaient aucune occasion de me causer les plus grandes frayeurs.

A quatorze ans, je fus envoyé au collège de Nancy. Mes nouveaux camarades ne tardèrent pas à s'apercevoir de mon effroi pour les *gens* de l'autre monde, et les plus espiegles proposèrent de s'amuser à mes dépens; d'autres plus raisonnables leur imposèrent silence, et résolurent au contraire de me corriger. A la fin de l'année scolastique, ils avaient tant et si bien fait que je ne croyais plus aux *revenans*; mais j'avais toujours conservé une partie de mes premières impressions, et à l'approche d'un cimetière, je ne pouvais me défendre d'une peur sordide qui venait me glacer malgré moi.

Je résolus de profiter de mes vacances pour

vaincre cette panique ridicule, et je me mis à visiter presque chaque soir, non seulement le cimetière de la paroisse, mais encore ceux de tous les villages voisins.

Il y avait environ quinze jours que duraient mes excursions nocturnes, sans que personne s'en fût aperçu, lorsque j'entendis parler d'un revenant qui apparaissait dans le cimetière de B..., tous les soirs vers onze heures. Ma résolution fut aussitôt prise d'aller lui rendre visite, et dès le lendemain, à l'heure indiquée, je me mis en route.

C'est une belle chose qu'un cimetière, avec ses pierres vertes de mousse, ses croix de bois, ses buis touffus et ses épitaphes, où les héritiers sèment toutes les vertus quand une fois ils vous ont enterré; mais aussi cela est bien triste, et fournit matière à bien des réflexions.

Je ne sais plus quelles étaient les miennes quand j'entrai dans le *dernier asile des morts* de la petite ville de B...; mais ce que je n'ai pas oublié, c'est l'impression que produisit sur moi l'aspect d'un fantôme noir appuyé sur une grande croix blanche qui s'élevait dans le milieu du cimetière. Je faillis me trouver mal, et pendant plus d'un quart d'heure j'hésitai à m'approcher du *revenant*; enfin je me décidai, et, marchant d'un pas lent et inégal, je vins m'agenouiller près de lui, car il était agenouillé et pleurait sur une tombe.

Quand sa prière fut terminée, il se releva et parut surpris, effrayé de ma présence.... c'était une jeune fille.

Qu'elle était belle! qu'il y avait de douleur dans ses larmes! En la regardant je m'oubliais moi-même; j'étais triste parce qu'elle était triste, et mon cœur se gonflait en entendant ses sanglots.

En me voyant prier et pleurer près d'elle, elle me remercia d'un regard; puis s'asseyant sur la tombe, elle me fit signe de me placer près d'elle.

— C'est Adrien, dit-elle, qui m'aimait tant, qui eut été mon mari, c'est lui qui est là... mon pauvre Adrien!... que j'étais fière de lui! comme ils le salueient tous quand ils voyaient sa belle croix d'or et d'émail briller sur sa poitrine! car elle était meritée celle-là: mon Adrien avait servi la France et l'empereur.

Mais malgré mon amitié, malgré ses bonheurs, il était triste; un secret affreux pesait sur son cœur, et ce secret, je ne pouvais le connaître; il refusait de me le dire, à moi son amie, moi qu'il aimait tant!

Enfin un soir, il y a un mois de cela, il vint chez mon père: ses yeux étaient caves et fixes; il me prit les mains à me faire crier, et m'assit sur ses genoux; de grosses larmes coulaient de ses yeux, des larmes qui me brûlaient; et me regardant toujours avec son œil terrible, il me dit:

— Marie, tu sais comme je t'aime; eh bien! c'est pour cela que je ne veux pas t'épouser, car je t'apporterais le déshonneur. Ce secret que je te cachais, je vais te le dire enfin : mon frère vient d'être jugé et condamné comme assassin, et dans trois jours son sang rougira l'échafaud!... — et il m'entreignait à me rompre les membres. — Adieu, adieu! tu ne me reverras plus!

Le lendemain nous cherchions tous Adrien. On le trouva étendu près d'un fosse; un pistolet déchargé était encore à sa main.

On le plaignit : c'était moi qu'il fallait plaindre, car j'ai bien souffert depuis; mais j'ai du courage. Je lui ai fait élever cette croix, et bientôt une pierre recouvrira sa tombe; j'y ferai graver son nom, son beau nom d'Adrien et ses titres : ADRIEN, CHEVALIER DE LA LÉGION-D'HONNEUR.

Et elle se remit à pleurer.

Qu'il était beau et pur, cet amour de jeune fille qui rejaillissait jusque sur un nom! qu'elle était douce et simple, cette ambition d'enfant qui rêvait honneurs et titres pour celui qui n'était plus rien!

Puis elle pria encore quelque temps, et, après, se tournant vers moi : — Adieu, monsieur, me dit-elle; il faut que je rentre, car mon père pourrait s'apercevoir de mon absence, et cela l'affligerait. Adieu, venez quelquefois prier sur la tombe d'Adrien.

Les vacances finissaient dans un mois, et pendant ce temps je ne passai pas une semaine sans venir plusieurs fois visiter le cimetière de B...; chaque soir j'y rencontrais l'amante d'Adrien, toujours plus triste et d'une maigreur qui me faisait craindre que son père n'eût bientôt à pleurer une nouvelle victime.

La veille de mon départ, je lui annonçai que j'allais la quitter; cette nouvelle sembla l'affliger, car j'étais devenu son ami, son consolateur; j'avais prié avec elle sur la tombe de son amant, et il lui semblait que je ne devais plus me séparer d'elle.

— Encore un chagrin de plus! dit-elle; oh! mon Dieu! qui donc viendra pleurer sur ma tombe?

— Mais je vous reverrai dans un an.

— Dans un an... avant peu je serai là!... Et du doigt elle indiquait la tombe d'Adrien.

Nous nous quittâmes bien tristes ce soir-là, et le lendemain je voyageais dans la diligence qui conduisit de B... à Nancy.

Je pensai souvent, pendant cette longue année, à mon joli fantôme; mais je n'osais demander de ses nouvelles ni à mes amis ni à mes parens, car j'avais gardé mon secret pour moi seul. Enfin le mois de septembre amena avec lui les vacances;

je quittai Nancy, bien impatient de revoir le cimetière de B... , et, le lendemain de mon arrivée chez mon père, aussitôt que l'horloge de la paroisse eût sonné onze heures du soir, je m'acheminai vers la tombe d'Adrien.

A mesure que j'approchais, je sentais mon cœur se gonfler et ma respiration devenir plus difficile, car je craignais de trouver une autre tombe près de celle sur laquelle je venais prier encore... mais la pierre était couverte de mousse ainsi que le pied de la croix, et c'est avec peine que je lus l'inscription : ADRIEN, CHEVALIER DE LA LÉGION-D'HONNEUR; tout annonçait qu'une main amie ne venait plus chaque soir y déposer des fleurs et cultiver le buis qui l'entourait.

Je revins plusieurs fois, mais toujours sans succès. Alors je me décidai à visiter la petite maison que Marie habitait avec son père l'année précédente. Je n'y trouvai qu'un paysan, qui s'empressa de satisfaire de suite à mes questions :

— Mademoiselle Marie, me dit-il, elle est mariée, depuis six mois, avec M. le capitaine L... , officier de la Légion-d'Honneur, et depuis cette époque, elle habite, avec lui et son père, la jolie campagne que vous pouvez apercevoir là-bas sur cette montagne.

VICTOR.

## LE BEAU-FRÈRE DU GRAND ROI.



C'est toujours un bonheur de s'approcher du trône, ne fût-ce que par ses parens et surtout ses parents; on a beau blâmer les favoris et les favorisites; plus d'une grande maison n'a pas eu d'autre fondation; plus d'un ennoblesse est venue d'une source qui n'a rien de noble : heureux du moins quand quelque poésie s'est mêlée à ces souvenirs, et quand les malédictions du pays ne se sont pas chargées d'écrire le récit des amours royales.

Lavallière! à ce nom qui n'a senti battre son ame? quelle femme n'a rêvé ces enivrantes amours d'un roi qui fut aussi grand dans l'intimité que dans la splendeur de son trône? qui pourrait refuser son admiration à cette simplicité de mœurs et de pensées? A la source de toutes les grâces, de toutes les faveurs, en détournait-elle le cours vers ses parens, ses amis et sa famille? Elle n'avait aimé que l'homme aimable; elle n'avait jamais élevé son ambition plus haut que son cœur; jamais elle ne porta la main sur la couronne, jamais elle n'essaya d'en détacher un diamant pour l'attacher à son front.

Je ne voudrais pas d'autre gage du mérite per-

sonnel de Louis XIV que ce recueillement d'une femme en son amour. Les belles pages qui illustrent son règne ne sont pas un meilleur panégyrique que la consécration toute entière de Lavalrière à son amant, et celui-là fut grand qui sut remplir de lui seul tout un cœur de femme.

Si elle aima son maître, ou plutôt son époux, ce fut sa vertu même qui la lit succomber; sa jeunesse avait été signalée par toutes les marques du caractère le plus sage et le plus religieux. Un roi si célèbre, si digne de sa gloire, c'était presque un dieu! ce fut son dieu qu'elle crut adorer; lorsque son corps amaigri par le cilice laissa à son ame tous les pores ouverts pour sentir la présence céleste, elle s'aperçut que là seulement était la divinité: elle ne s'était trompée que de date.

A la cour même on la chérissait, on l'estimait, car on ne jalouse, on ne méprise que ce que l'on ne peut atteindre. Un abandon si pur, si désintéressé ne pouvait exciter aucune rivalité; elle était douce, bonne, naïve naturellement, sans y songer, sans y prétendre. Madame de Sevigné disait d'elle: ou n'en fera plus sur ce moule là. Elle n'avait rien de supérieur dans l'esprit; ce n'eut pas même été une héroïne; mais elle avait dans toutes ses actions un charme irrésistible; à peine auriez-vous cité d'elle un trait d'esprit ou de génie, peut-être pas même une belle action; mais c'était un ensemble de bonnes actions et de paroles gracieuses et vraies; ce n'était pas une de celles qu'on adore un jour, mais chaque jour la faisait adorer davantage.

Toute son énergie s'était réfugiée dans son cœur: c'est là qu'elle était héroïque et sublime.

Pendant deux ans, elle fut l'idole que célébrèrent sous mille emblèmes ingénieux les amusemens brillans et les fêtes galantes que le monarque donnait à sa cour; renfermée en elle-même, elle fuyait l'éclat; toutes ces pompes royales dont l'environnait son amant semblaient blesser sa modestie et lui rendre plus chère la retraite où il cessait d'être roi pour elle. Alors tout dans l'univers s'éclipsait à ses yeux de femme aimée, et le bruit des hommages et des adulations venait mourir à ses pieds où murmurait une voix plus haute que toutes les autres.

Et pourtant dans dans cette vie si pleine, le repentir s'était glissé souple et invisible; elle n'oubliait jamais qu'elle faisait mal; avec son enchanement s'augmentaient ses remords; il lui semblait que la vertu devait être bien précieuse, puisque tant de bonheur n'en pouvait compenser la perte.

Par un des plus beaux jours du printemps de 1675, Louis avait voulu offrir à sa maîtresse un de ces spectacles qui électrisent: il avait commandé une revue de toutes les troupes alors tenues en

grand nombre à Versailles. C'était un admirable coup-d'œil que ces fantassins marchant au pas comme un seul homme; c'était une étonnante vision que ce torrent de cavalerie qui, parti au grand galop, du côté gauche de la place d'armes, se précipitait en longeant la grille, revenait sur lui-même, et passait comme la foudre devant les fenêtres du château. Là se pressaient en foule les seigneurs les plus brillans et les plus ravissans beautés qui eussent jamais descendu le grand escalier. Les dames applaudissaient. Les évolutions rapides ressemblaient au vol fantastique des légions célestes de Machabée. Louis, entre les troupes qui défilaient et le château qui admirait, se balançait majestueux et noble sur son coursier, qui se cabrait au bruit des fanfares et des concerts guerriers; d'une main il saluait les belles compagnies de sa maison, et de l'autre il renvoyait à Lavalrière, pour qui tout ce faste se déployait, les hommages et les acclamations des troupes victorieuses.

Dans ce règne féérique tout était miraculeux, jusqu'aux dépenses; il semblait que la source de ces prodigieuses richesses fût inépuisable; un regard ou un sourire de celle qui régnaît pesait plus dans la balance que les millions de quadruples qui se fondaient à ses pieds, et les yeux adorés, comme le soleil de l'Inde faisaient germer des mûes d'un or intarissable. La France, heureuse et fière, se monnayait pour son roi, et le roi, à qui tout appartenait, corps et bien, dépensait la France.

Les cadets de la maison du roi défilaient lentement: c'était un privilège bien dû au courage déployé dans la dernière campagne. Louis avait surtout remarqué parmi eux un jeune officier dont l'assurance et la bonne mine le charmaient; il y avait en lui je ne sais quelle manière de se tenir qui révélait une bonne maison, une heureuse idée de soi, et une ferme croyance à l'avenir. Au moment où il passait devant la croisée favorite, un sourire tendre vint se placer sur ses lèvres, et, de son épée, il adressa un salut respectueux et modeste.

Le roi, qui avait examiné sa figure ouverte et gracieuse, fut curieux de connaître à quelle dame de sa cour allait cet hommage. Il tourna la tête, et pâlit de douleur quand il vit sur la figure de Lavalrière les traces imperceptibles d'un sourire qui finissait: aucune autre dame ne paraissait avoir reçu le salut militaire; elle seule avait souri: à elle seule donc revenait de droit le salut d'obéissance. Il tâcha de retrouver l'audacieux; mais, arrivé au coin de la place, le regiment avait pris le galop, et tout se confondait au loin dans un seul bloc, immobile à la surface et porte sur mille pieds.

Le roi devint triste, inquiet; ses aides-de-camp eurent qu'il souffrait; les soldats qui arrivaient furent contremandés, et le vainqueur de la Hollande rentra dans son appartement, en proie à tous les tourmens de la jalousie.

Le voyez-vous dans sa chambre dorée, sur ces tapis que l'art a semés de fleurs, sur ce lit resplendissant où rêvait de gloire et de conquêtes le grand monarque, l'idole de la France, la terreur de l'Europe? Il est là, seul, car il n'a pas voulu de confident pour une telle honte. . . . Il marche au hasard; il s'assied et se relève; tantôt il appuie sur sa main ce front d'où partent tant de pensées sublimes, ce front qui porte la couronne et qui la porte haut! tantôt il froisse entre ses doigts crispés cette belle chevelure qu'une amante a vne avec tant d'ivresse flotter sur son cou et sur son manteau de pourpre. Il ouvre la fenêtre pour chercher dans la fraîcheur de l'air un repos au feu qui le brûle; mais cette fenêtre donne sur la place d'armes: il la referme avec violence, il se jette sur sa couche royale, que peut-être avait aujourd'hui dressée de sa main immortelle Molière, roi aussi, Molière, jaloux comme son maître.

Quelle injure! injure publique sans doute! . . . Toute la cour sait son opprobre! lui que l'Angleterre respecte, que l'Europe implore, il est joué! joué par une femme, par une enfant! On le connaît faible, aveuglé par sa passion, et pas un seul, pas un, dans cette cohue qui se prosterne au bas de son trône, n'oserait mettre le pied sur une des marches, et se hausser pour lui glisser à l'oreille: — Sire, on vous trompe!

( *La fin au prochain N<sup>o</sup>.* )

## LE JEUNE CAPTIF.



Quelle divinité t'a conduit dans ces lieux?

Sans doute, jeune oiseau, c'est un dieu tutélaire,  
C'est un dieu qu'ont touché mes pleurs et ma mi-

[sère?

Tu viens donc consoler un captif malheureux?

Mais quoi! tu ne fuis pas au bruit sourd de mes

[chaines?

N'es tu point effrayé de cette obscurité?

Ne redoutes-tu pas des auteurs de mes peines

La ernauté?

Non, ne crains rien; dans cette tour obscure

Je gémis seul, seul je pleure et j'endure

L'ennui de la captivité.

Ils m'ont ravi la liberté,

Hélas! tu le vois; mais mon ame

A de plus tendres sentimens,

Et, dans ses douloureux tourmens,

La bienfaisance encor l'enflamme.

J'eusse pu dans ces lieux, avec moi, t'asservir;

Mais non, sois libre, vole et jouis de la vie;

Du moins vers moi, puisque chacun m'oublie,

Tourne ton aile; avec moi viens gémir;

Viens, viens souvent; mon pénible esclavage

A ton aspect me paraîtra moins dur,

Et l'air de ce cachot en deviendra plus pur.

Surtout quand, annonçant l'orage,

Le tonnerre ébranlera l'air,

Quand tu verras le sombre hiver

Sur la terre régner stérile,

Revole alors vers cet asile;

Cet asile pour toi sera toujours ouvert;

Ici tu braveras l'impétueuse haleine

Des autans déchainés, et soufflant sur la plaine

Et la pluie et la neige. En vain, sous les frimats,

L'arbuste du vallon pliera sa jeune tête;

Sur son tronc agité tu ne dormiras pas.

Sous le toit du captif, défiant la tempête,

Aux douceurs du sommeil tu livreras tes yeux.

Quand, plus pur, le soleil brillera dans les cieux,

Quand le printemps viendra ranimer la nature,

Quand les bosquets reprendront leur verdure,

Charmant oiseau, sur l'arbuste naissant

Ne bâtis pas ton nid: le jeune enfant

L'aurait bientôt détruit. Ici reviens encore;

Pour recevoir les œufs que l'amour fit éclore,

Le temps a creusé dans le mur,

Sous ces voûtes, un abri sûr;

Là, sans crainte pour ton ménage,

Tu le verras croître et grandir,

Et moi j'aurai, même dans l'esclavage,

De mes beaux jours un riant souvenir. . . .

Et quand mes yeux verront ta compagne chérie

Epniser tous les soins de la maternité,

Je croirai près de moi voir encor mon amie:

Je laognerai pourtant dans la captivité!

Viens donc, oiseau chéri, viens arrêter mes lar-

[mes;

La douce illusion, hélas! a tant de charmes

Pour l'être infortuné qu'opresse le malheur!

Mortels, qui, dédaigneux, rejetez ma prière,

Qui n'êtes point émus de mes cris de douleur,

Un jeune oiseau confond votre insensible cœur,  
Et vient, par sa présence, adoucir ma misère.

J. ISSARD.

## LOGOGRIPHE.



Enfin donc je renaîs ! moi, pauvre journaliste,  
Je puis de mes travaux diminuer la liste ;

Enfin je pourrai déposer  
Ma terrifiante ferule,

Et fermer la longue cédule

Des noms qui m'empêchaient encor de reposer.  
En ai-je vu dans ma carrière,

De gris, de blancs, de toutes les couleurs :

Ai-je vu passer de douleurs !

Que de fronts courbés sur la pierre !

Combien d'yeux pleurant leurs malheurs !

Ici la veuve inconsolable

Sauglotte auprès de son époux,

En attendant qu'un dieu plus doux

Lui rende cet objet aimable ;

Plus loin des malheureux, ballottés sur la mer,  
Attendent que de Dieu la clémence propice

Les sauve de la mort au sein du flot amer

Qui, sous leur frère esquif, ouvre son pteropice.

Ici de beaux enfans, avec un doux souris,

Attaquent les passans qui semblent leur répondre ;

Ici, dort près du chien l'ennemi des souris ;

Ici la poule prête à chanter, puis à pondre ;

Enfin ce tableau merveilleux

Qui chaque jour frappe la vue,

Ici revient frapper nos yeux ;

Le ciel, le sol, les forêts et la nue.

Tout change, tout revient, tout s'en va, tout renaît,

Et parfois l'on s'arrête un instant, l'âme émue,

Devant le doux regard de ceux qu'on reconnaît.

Mais c'est assez parler : il faut poser un terme

Même à notre admiration,

Et, pour mieux couper court, chercher ce que ren  
L'objet de notre attention. [serme

D'abord paraît aux yeux cette montagne sainte

Dont le peuple de Dieu solennisait l'occulte ;

Ce qu'un bon général doit choisir avec soin,

S'il veut aux ennemis arracher la victoire,

Car souvent dans l'affaire, ou de près ou de loin,

Cela suffit pour vaincre ou pour perdre sa gloire ;

Un fleuve d'Italie et qui tient à l'histoire ;

Ce sans quoi don Martin perdit son âme un jour ;

Ce qu'un peintre souvent retracé avec amour ;

Ce qui des malheureux est le recours utile ;

Ce sentiment humain, généreux, tout-puissant

Que Dieu fit palpiter dans le cœur de Vincent,

En nobles actions, en grands bienfaits fertile ;

Un animal bavard, qui fit l'affreux destin

De celle que pleura la Porte-Martin ;

Ce qui souvent, amer, ou dégoûtant, ou fade,

Sauve l'agonisant, et guérit le malade ;

Ce qu'avec tant d'amour à ta bouche en naissant

A présenté ta mère, alors que la nature

Ne l'avait pas armé de l'ivoire puissant

Qui doit briser plus tard et broyer ta pâture ;

Ce qu'on dame souvent à plus rusé que soi,

Ce fil si précieux, si luisant et si rare,

Qui savamment s'apprête et se tisse, et qui pare

Le sein d'une maîtresse ou l'épaule d'un roi ;

Ce qu'on dit avec joie à ceux qui nous invitent ;

Un surnom odieux qu'on ne donne qu'au sol,

Et que parfois dans un assaut

Messieurs les gens d'esprit ne pas toujours évitent ;

Un fruit qu'il faut casser, le non de l'Allemand ;

Un légume, de l'homme indigeste aliment ;

Et, pour finir enfin, ce meuble qui se plie

Aux usages divers des besoins de la vie,

Qui, présidant aux jeux, aux fêtes, aux repas,

Préside même aux lieux que l'on ne nomme pas.

C. D. II.

## Annonces.

### SIROP ET PÂTE DE NAGÉ D'ARABIE.

Prix : 1 fr. la boîte de pâte. — 2 fr. la  
bouteille de sirop.

Pectoraux approuvés par un brevet, un  
rapport fait à la Faculté de Médecine et  
plus de cinquante certificats des plus cé-  
lèbres médecins, pour guérir les rhumes,  
catarrhes, asthmes, coqueluches, toux,  
enrouemens et autres maladies de la poi-  
trine et de l'estomac. Chez Delengrenier,  
26, rue Richelieu, et 19, rue de la Muo-  
naie, à Paris, ou l'on trouve aussi le

**BACAROUT DES ARABES,**

Aliment approuvé pour les convalescens

les dames, les enfans, les vieillards et les  
personnes délicates.

### CHOCOLAT AU LAIT D'AMANDE,

De BOCAROUT-BUENNET, 22, boulevard Poi-  
ssonnière, près le basar de l'Industrie  
à Paris.

Dix années de succès constatés par un  
grand nombre de médecins recomman-  
dent suffisamment cet excellent chocolat,  
qui convient surtout aux tempérans  
échauffés, et réussit dans les cas d'irri-  
tation de poitrine et d'estomac. Dans les

convalescences de gastrites, il devient un  
aliment doux et d'une facile digestion.  
Dépôt, à Paris, 12, rue du Petit-Bour-  
bon-Saint-Sulpice.

### MAUX DE DENTS.

La Crésote-Billard guérit la carie des  
dents gâtées, et enlève à l'instant, et pour  
toujours, la douleur la plus vive; elle  
s'emploie sans le moindre danger. — A la  
Pharmacie, 28, rue Saint-Jacques-la-  
Boucherie, près le Châtelet.

Prix : 2 fr. le flacon avec l'instruction.



# LE FOLLET,

COURRIER DES SALONS,

JOURNAL DES MODES,

Boulevard Saint-Martin, 61.

A LYON, chez M. Mégevend, rue Dubois, seul bureau central de nos Journaux pour l'Italie la Suisse et tous les départemens méridionaux de la France.

LADY'S MAGAZINE AND MUZEUM.

---

## MODES.

A M<sup>me</sup> de M.....



Il n'y a toujours rien de bien décidé, ma chère Anna, quant aux manches de nos robes. Depuis ma dernière lettre, quelques femmes, dont les caprices font loi, ont adopté, sinon des manches plates, au moins de petites manches bouffantes, très courtes et pas garnies. Les manches tout à fait plates sont seules ornées d'une garniture; on en voit bien quelques-unes, mais elles sont en partie déguisées par l'écharpe ou le mantelet.

J'ai remarqué une façon de manche assez agréable : droite, à trois étages et bordée d'un simple ourlet, elle sied assez pour les peignoirs de négligé.

Je vous apprendrai, ma bonne Anna,

que les volans sont revenus; mais ils n'ont pas éprouvé de contradiction comme les manches plates. Sur les robes de mousseline blanche ou de couleur, ils sont en dentelle blanche, et en dentelle noire sur les étoffes de soie; ils ne s'adaptent pas aux étoffes de laine.

Les mantelets-pèlerines sont tout à fait abandonnés; les mantelets-écharpes sont les mieux portés. Quelques femmes connues par leur goût les remplacent cependant quelquefois par un châle de pou de soie garni d'une belle dentelle.

Les garnitures de soie froncée, que l'on pose en guise de dentelle, sont du plus mauvais goût : rien n'est si ridicule qu'une fantaisie faite avec économie et, en quelque sorte, *tirée aux cheveux*.

La plus nouvelle forme de mantelet est

à la *Charlotte Corday*, avec le revers très prononcé et les hauts arrondis.

Quant aux chapeaux, je craindrais de me répéter, ma chère Anna, en vous disant qu'à peine l'on voit un chapeau d'étoffe de soie à la promenade, si ce n'est une capote à coulisse, et encore la fureur commence-t-elle à s'en passer un peu.

La coiffure fashionable aujourd'hui est la *sparterie de Venise*, sans apprêt, avec un large évasé au bord de la passe, et liseré de vert pomme ou de cerise.

Les ornemens de fantaisie sont entièrement abandonnés maintenant. Sur les pailles de riz, on pose des plumes unies ou nouées de couleurs tendres; à défaut de plumes, des fleurs des champs, ou des roses mêlées à des fleurs de jardin sont posées sur les pailles de riz, qui se taillent généralement forme chapeau, ou quelquefois en capote, forme à *la Grisi*, dont je vous ai déjà parlé dans plusieurs de mes lettres.

Pour avoir du nouveau à vous citer, j'ai fait une visite au muséum des frères CHAGOT, et j'y ai remarqué de fort jolies fleurs. Je vous citerai entr'autres le *spirea indien*, le *volubilis de Lahore*, la *mosaïque*, la *clochette de Maseara* et le *sureau des Alpes*. Ces fleurs s'emploient avec succès dans les premières maisons de Paris. J'ai vu dans les mêmes magasins une nouveauté qui obtient une grande vogue en ce moment, c'est la *guirlande du sérail*; cette guirlande, d'une légèreté inexplicable, se mêle aux plus fins tissus, et peut orner parfaitement un turban ou un bonnet.

Adieu, ma bonne Anna, croyez-moi votre toute dévouée.

HENRIETTE D'A\*\*\*

AVIS. — Dans notre avant-dernier numéro (8 mai), nous avons omis d'indiquer l'adresse exacte des magasins de

M<sup>mes</sup> FRIBOURG ET COMPAGNIE, boulevard Bonne-Nouvelle, 11.

Nous recommandons à nos lectrices quelques jolies publications qui se trouvent chez CHAVANT, éditeur breveté, 10, rue de Cléry.

Nous citerons d'abord le *Cours des Fleurs* du Jardin des Plantes, si habilement lithographié par MM. Redouté, Brienne et Pascal. Cet ouvrage se compose de huit livraisons de six feuilles; chaque livraison colorée se vend 9 fr.; en noir, 4 f. 50.

*Les Monumens.* — *Cathédrale de Paris*, par Boys; *Eglise de Saint-Nicolas*, par Bouton. Ces deux, à l'aquarelle, 5 fr. Album de six vues monumentales de Paris, Francfort, Malines, Bruges et Lucerne, peintes par M. Beys. Chaque vue en noir, 1 fr.; à l'aquarelle, 2 f. 50.

*L'Alphabet des Fleurs.* — 192 dessins composés des plus belles fleurs de toutes les parties du monde, en 24 feuilles alphabétiques, avec le nom de chaque fleur et son allegorie, par Redouté. Prix de chaque feuille ayant huit bouquets, en noir, 75 c.; coloriée avec soin, 1 fr. 50.

*Paysages.* — Le cours de paysages peint par Hubert, lithographié par Bichebois et Sabatier, 20 feuilles. Le cours complet, 15 fr. à la mine de plomb; 40 fr. à l'aquarelle.

Ces divers ouvrages forment un charmant recueil à emporter à la campagne, et peuvent compléter les études des amateurs.

#### Musique.

Les morceaux qui obtiennent le plus de succès dans SARAH, opéra de MM. Melesville et Grisar, viennent de paraître chez **Bernard-Latte**, passage de l'Opéra. Nous citerons entre autres, au premier acte, la romance chantée par Coudere, *S'il faut quitter la noble terre*; l'air de Dougal, chanté par Deslandes; la romance chantée par M<sup>lle</sup> Jenny Colon, *Venez, jeunes compagnes*; l'air chanté par Jansenne, *Douce fleur printannière*; et au 2<sup>e</sup> acte l'air: *Plaçons cette couronne*, qui vaut chaque soir à M<sup>lle</sup> Jenoy Colon des applaudissemens justement mérités.

Les Fêtes de **Tivoli** ont commencé sous les meilleurs auspices. La plus belle société de Paris s'y trouvait réunie. Ce magnifique jardin a encore éprouvé de notables améliorations.

## LE BEAU-FRÈRE DU GRAND ROI.



(Suite et fin.)

L'aurore vint et sans sommeil. Ce fut ce jour-là une épouvante à Versailles. Sa Majesté n'a pas dormi... Sa Majesté est malade!... Le lever fut affreux, et toute l'assistance se retira désolée, triste comme après une disgrâce.

Lavallière entra, pâle et tremblante; il est en danger! avait-elle entendu dire. Elle était accourue; elle se précipita vers lui, l'examina longtemps avec anxiété pour découvrir dans ses yeux le mal qui le consumait. Tout à coup, haletante de douleur et d'amour, elle sentit ses jambes se dérober sous elle; elle fit un pas et se pencha à demi évanouie sur le lit du roi, avec ces mots articulés: — Tu souffres!

Alors, et cela devait être, toute une nuit de colère et de doutes s'effaca; il vibra dans cette parole une ame si profondément émue; c'était si bien l'accent passionné qui s'échappait de ses lèvres quand elle laissait tomber sur son front: je t'aime! il était monillé de tant de larmes que toute jalousie expira sans combat. Il la prit dans ses bras, et, avec une expression sublime, il lui rendit dans un baiser le calme et l'espérance.

— Ou m'avait dit... mais non... qu'ils étaient cruels!... Pourtant, sire, vos traits sont altérés.

— Ce n'est rien... un rêve... une pénible...

— Ah! ce sont des chagrins de roi; tant mieux! ceux-là, je les plains sans les partager.

— Oui, je songeais à la guerre qui nous menace... aux impôts qui pèsent sur le peuple... aux souffrances du pauvre.

Il commença à penser que le peuple souffrait; il avait besoin de le croire pour colorer sa réponse d'un air de vérité... Il est si pénible de dire: j'avais douté, quand on ne doute plus.

— La guerre, reprit-elle, elle sera glorieuse; le peuple vous aime; la France entière mourrait pour son roi.

Et l'entretien roula sur ces riens imperceptibles et délicieux qui suivent un danger évité. Louis oublia son royaume, ses guerres, ses peines domestiques; car les rois ont une famille, le ciel ne leur en eût-il donné que pour les forcer à se retrouver hommes. Lavallière n'oublia rien: absent, présent, l'être adoré dominait, remplissait toute sa vie; loin du roi, elle était avec lui; près de lui, où était elle?

Elle ne s'informa pas même du sujet qui avait alarmé Versailles: le temps allait si vite... pourquoi revenir?

Tout soupçon était mort: au moment de par-

tir, d'un air adroit et réfléchi, elle fit compliment au roi de la belle tenue du régiment des cadets de sa maison: un sourire léger commença et finit avec sa phrase.

A ce sourire, dans lequel le roi reconnut celui de la veille, il se leva avec fureur, et comme si toutes les pensées amères et douloureuses qu'il avait refoulées pendant l'entretien au fond de sa poitrine remontaient et bouillonnaient en poussant à son front le sang rallumé: — Quel est donc, lui cria-t-il avec une voix de maître, ce jeune homme qui vous a saluée, ce jeune homme qui a courbé son épée devant vous et à qui vous avez renvoyé un sourire?

— Ah! ce jeune homme... Mais que vous importe? reprit-elle.

Elle aurait répondu à une demande mesurée et calme; mais il commandait, son expression était violente, son regard outrageant: elle garda le silence.

— Que m'importe!... de quel droit vous a-t-il signalée à l'attention de ma cour?

Insultée, méconnue dans le plus intime de son honneur, Lavallière pâlit, chancela, et, sans force, s'assit tremblante dans un fauteuil au bout de la chambre.

— Il me soupçonne, murmura-t-elle à demi-voix... et elle demeura froide, inanimée, les yeux immobiles... Il me soupçonne, répétait-elle pendant que Louis, l'écrasant d'un regard, croisait ses bras et attendait. Muette et morne, elle restait la comme Niobe... acéantie.

— Vous m'apprenez quel est ce jeune homme. Mais pourquoi me le diriez-vous?... ce serait prononcer votre honte et la mienne; ce n'est pas assez d'un monarque qui jette à vos pieds sa couronne; ce n'est pas assez d'un roi qui vous élève; il vous faut un soldat qui vous rabaisse!... Vous avez dû bien rire de ce pauvre souverain, amant ridicule d'une femme infidèle? Nouveau Brissac, comme il a dû jouir de son triomphe! que de moments heureux il a dû passer sous le lit d'une autre Gabrielle!

C'était trop pour l'infortunée. Sa raison, ébranlée par l'apparence même du doute, ne put tenir contre une accusation formelle: sa tête se perdit, un froid glacial serra son cœur, elle se dressa comme un spectre, et alla tomber aux pieds du roi, sans haleine, sans couleur, morte!

On pardonne à celle que l'on tue. Louis chercha à la ranimer; il sonna; on accourut; on lui prodigua des secours. Une heure se passa sans espoir; enfin elle rouvrit les yeux, jeta un regard égaré autour d'elle, reconnut le roi, et murmura tout bas: il me soupçonne!

A peine fut-elle sortie, — capitaine, dit le ro-

au chef des gardes, exécutez à l'instant cet ordre.

Il lui remit une lettre de cachet qu'il venait d'écrire de sa main, et qui plongeait dans les cachots de la Bastille un jeune homme, officier dans le régiment des cadets de la maison du roi.

Beste seul, il relut une lettre que, pendant l'évanouissement de sa maîtresse, il avait vue sortir de son sein et qu'il avait adroitement saisie; elle était ainsi conçue :

« Ma chère Louise,

« Notre régiment revient de la campagne de Flandre; je m'y suis bien comporté: un mot dit au roi doit m'élever au grade de capitaine; tu peux tout en obtenir; tu m'aimes trop pour me refuser ton entremise, et tu me connois assez pour compter sur ma reconnaissance éternelle.

» FRANÇOIS DE L\*\*\*. »

Le nom était illisible; mais au-dessous était écrit: officier, 3<sup>e</sup> compagnie, 1<sup>er</sup> régiment, maison du roi.

C'était celui-là que le capitaine des gardes avait été chargé de conduire à la Bastille.

Quand Lavallière, revenue à la vie par les soins empressés du docteur, ne fit plus craindre pour ses jours, le médecin la questionna; mais elle garda toute sa douleur en elle, et nul au monde ne put découvrir ce mal dont les médecins ne peuvent guérir.

Pendant deux jours, une tristesse affreuse la cloua pâle et silencieuse sur son fauteuil: ni sommeil, ni repos, ni nourriture ne vinrent rompre son immobilité; seulement, de temps à autre, elle tirait de son sein un médaillon enrichi de diamans, au milieu desquels brillait une physionomie sereine et majestueuse comme celle d'un roi; elle lui parlait avec douleur, quelquefois avec tendresse, mais toujours avec reproche, avec autorité, avec calme. Tout à coup elle se leva, défendit qu'on la suivit, et se promena quelques minutes dans l'orangerie; quand les dames qui la suivaient voulurent la rejoindre, elle avait pris un détour et disparut.

Ce fut une rumeur étrange au château lorsque, de retour, au souper, les dames d'honneur hasardèrent la nouvelle de sa fuite. On courut sur ses pas; le factionnaire répondit avoir laissé sortir une femme: elle avait traversé la place, et il l'avait perdue de vue à l'entrée de la rue des Réservoirs; là les traces ne se retrouvèrent plus. La désolation fut extrême: tous les sentimens doux et paisibles qu'elle avait inspirés se reveillèrent tumultueux et expressifs; on cita ses vertus, obscures jusqu'alors, et l'accent qui sortit de tous les cœurs en disant: Lavallière est partie, ne trouva qu'un écho pareil d'affliction et de deuil que quand plus tard l'honneur de l'église de France cria du

haut de sa chaire sacrée: — Madame se meurt. Madame est morte!

Et le roi?..

Il envoya des exprès de tous les côtes; aucun n'arriva jusqu'à elle. Il pensa qu'en proie au plus violent désespoir, elle avait fini ses jours par la plus facile des morts. Il fit explorer l'Oise, mais nul indice ne vint confirmer ou dissiper ses soupçons et ses craintes... Toute sa tendresse pour elle se ranima plus vive et plus éloquent; pendant plusieurs jours il fut haineux, implacable; toutes les grâces qu'on présentait à sa signature étaient impitoyablement refusées; il voulait que tout le monde souffrit de sa souffrance, et que sa perte allât au loin causer d'autres larmes.

Quelques jours plus tard, le lieutenant de police mit sous ses yeux un rapport, fruit des recherches d'un de ses plus adroits émissaires. Voici ce qu'il contenait :

« Il est entré au couvent des Carmélites une dame qui passe pour être de la plus haute condition; en s'approchant de la supérieure, elle lui dit: Ma mère, j'ai fait jusqu'ici un si mauvais usage de ma volonté que je viens la remettre entre vos mains pour ne plus la reprendre. Elle est couverte d'un cilice; elle marche pieds nus; elle jeûne rigoureusement; elle chante la nuit au chœur, se prive du sommeil nécessaire; tout cela ne la rebute ni ne l'afflige. Cependant on reconnaît aisément en elle une femme délicate et frêle, accoutumée depuis long-temps à la mollesse et aux plaisirs; enfin elle offre le modèle le plus touchant de la resignation et de la piété chrétienne; elle répète souvent dans ses conversations: Dieu est si bon qu'au lieu des châtimens que j'ai mérités, il m'envoie des consolations; malgré la grandeur de mes péchés, je sens que son amour a plus de part à mon sacrifice que la crainte de ses jugemens.

« La supérieure lui disant un jour qu'elle serait bien de rester dans le monde pour l'édifier par ses exemples: — Ce serait à moi, dit-elle, une horrible présomption de me croire propre à aider le prochain; quand on s'est perdue soi-même, ou n'est ni digne ni capable de servir les autres.

« A ces détails, qui sont vrais, on ne peut ajouter son nom; il est caché; mais on a remarqué qu'elle est fort belle. »

Louis XIV n'avait pas achevé de lire ces lignes que déjà sa voiture brûlait le pave de la route de Paris. Un seul homme était avec lui, son confesseur; sans lui, sans le pouvoir sacré dont il était revêtu, les portes du couvent des Carmélites fussent restées fermées pour le souverain lui-même.



C'est ici qu'il me faudrait tout l'amour du prince pour vous retracer cette scène, si belle de situation et de drame : peuples de l'Europe, qui tremblez devant votre vainqueur, redressez-vous, et, du plus loin que vous pourrez, jetez un regard à travers ce berceau ; auprès, se tiennent, debout et respectueusement muets, une femme en costume monastique et un prêtre ; ce prêtre voit tous les jours Louis XIV à ses genoux, attendre le pardon du ciel ; mais aujourd'hui ce n'est pas devant lui que Louis XIV est prosterné... c'est aux pieds d'une femme : il pleure, il invoque tous ses souvenirs d'amour, il réclame la tendresse si dévouée de celle qui, seule, l'aima pour lui-même ; il gémit, il se frappe le front, il demande pardon, il demande grâce !...

D'une main lui montrant le ciel, et de l'autre lui offrant une lettre, qu'il reçut avec transport, Lavallière rejoignit d'un pas rapide sa religieuse compagne, franchit la grille du jardin, qui se referma sur elle, et rentra dans le couvent. Le roi l'appelait en vain, en vain il fit retentir le jardin pieux d'accens d'amour ; soutenu par le prêtre, il ouvre la lettre qu'il venait de recevoir, en reconnaît soudain l'écriture.... elle était signée : *Françoise de La Baume*, et commençait par ces mots :

« Ma chère sœur,

» Je suis à la Bastille, et j'ignore quel crime... »

Louis survécut : il pouvait tout ce qu'il voulait. Le jour même, le jeune La Baume sortit de prison, et alors commença pour lui un avenir d'bonheurs ; le roi le combla de bienfaits : ce fut le père du premier duc de Lavallière.

Sa sœur fut aussi admirable par ses austérités qu'elle l'avait été par son amour ; mais, dans sa retraite du moins, jamais elle n'eut à souffrir la plus grande douleur qui pût déchirer sa vie. Louis avait douté d'elle ; c'était tout simple : un roi, un amant même ne peut lire au fond du cœur. — Elle était bien sûre de ne pas courir un pareil danger avec Dieu.

J. LESGUILLOU.

## THÉÂTRES.

**Opéra.** — Après les *Huguenots*, l'Opéra ne nous a guère montré que les jambes de M<sup>lle</sup> Fitz-James et fait entendre que la voix de M<sup>lle</sup> Nau, deux débutantes qui grossiront le personnel de l'Académie de Musique et iront dignement figurer à côté de M<sup>mes</sup> Julia, Lorotte, Gosselin et autres.

**Opéra-Comique.** — Depuis Zampa, Fra Dia-

volo et autres messieurs de même nature, l'Opéra-Comique s'est lancé dans le *brigantisme* ni plus ni moins qu'un théâtre de mélodrame ; mais au moins ses bandits sont de galans fashionables, au caractère généreux et charmans auprès des dames : c'est ainsi du moins qu'on nous a représenté *Rock-le-Barbu*, lequel n'a de terrible que le nom.

M. Gomis a prêté l'appui de son talent à un poème qui ressemble à tous les *libretti* d'opéra-comique ; la musique de *Rock-le-Barbu* ne vaut pas celle du *Diable à Seville* ni du *Revenant* ; mais, avec celle d'Albert Grisar, elle procurera de délicieuses soirées aux dilettantes du théâtre de la Bourse.

**Théâtre-Français.** — Au moment où nous imprimons, on prépare activement à la Comédie Française le *Procès Criminel*, comédie en 3 actes et en prose de M. Rosier, l'un des hommes de l'époque qui fait le mieux la comédie, ou plutôt, quand on regarde autour de soi, le seul homme peut-être qui sache encore la faire avec les bonnes doctrines de Molière et de Regnard. Le *Procès Criminel*, où M<sup>lle</sup> Mars jouera un de ces rôles que les amateurs de son talent comptent aujourd'hui avec terreur, est une comédie destinée à fustiger l'amour des femmes pour les assises et leur intérêt pour les personnes vulgairement nommées *criminels*, qui viennent disputer au jury leur liberté ou leur tête. Nous reviendrons sur cette pièce, qui, par le nom, par le talent de son auteur et la question qu'elle traite, mérite d'être analysée avec une attention toute particulière.

**Gymnase Dramatique.** — MM. Bayard et Devorme ont fait un vaudeville intitulé *Moirou et Compagnie* plutôt sans doute pour faire ressortir le comique de la situation d'une femme placée entre deux maris, que pour trancher la grande question du divorce, qui divise depuis long-temps nos législateurs, et leur pièce remplit parfaitement ce but, car elle fait rire, et ne combat ni n'appuie aucune des bonnes raisons qu'on pourrait mettre en avant.

**Vaudeville.** — Les notables dont MM. Dupuaty et de Comberousse ont offert la liste sont de ceux que Molière appelait des *George Dandin*, et que Paul de Kock a qualifiés par leur nom propre, de ceux que, du temps de Molière on montrait au doigt, et que maintenant on ne montre plus d'aucune façon, tant la compagnie est nombreuse ; il y a de mieux : ceux que l'on montre au doigt sont les heureux du jour, les exceptionnels, ceux enfin que le paratonneur a préservés de la foudre. Or, un certain farceur s'est amusé à noter les *notables*, et c'est une très drôle de réjouissance quand le



nombre s'en augmente. Mais par une de ces fatalités si justes prévues par la loi du talion, le moqueur tremble à son tour d'être moqué; alors la thèse change: ce qui était risible ne l'est plus, et ce qui n'était plus sérieux le devient. Ainsi l'honneur est fait; ainsi est fait le vaudeville de MM. Dupeuty et de Comberousse, qu'il suffit de nommer pour donner une idée de leur ouvrage.

Le même théâtre a donné mercredi le *Démon de la nuit*, pour les débuts de la jolie M<sup>lle</sup> Fargueil. L'actrice et la pièce, mais surtout l'actrice, ont eu un beau succès.

**Variétés.** — Vaudeville, drame ou parodie, de quelque manière qu'on appelle la *Saint-Barthélemy en Touraine*, qu'importe au public payant, pourvu qu'il rie. Que demande-t-il aux Variétés, si ce n'est quelques instans passés agréablement, quelques heures de distraction?... et n'est-il pas heureux, après une longue journée d'ennui ou de déboires, de venir s'égayer avec le père Tripet, le filleul Calvin, la nièce Bergamote, et frémir au massacre général des poulets, canards et diudons de la basse-cour de l'hôtelier du *Grand Coligny*?

**Palais-Royal.** — Ce théâtre a fêté un grand anniversaire en jetant quelques fleurs sur la tombe de Napoléon. MM. Laurencin et Mayer ont fait preuve de nationalité et d'esprit; mais, malgré le mérite d'originalité de leur ouvrage, mérite assez rare dans les pièces de circonstance, il n'a pu survivre à son époque, et il a passé comme toutes les fleurs qu'on jette sur les tombes, impériales ou bourgeoises.

**Porte-Saint-Martin.** — Tandis que les Variétés répètent un drame pour Frederick Lemaître, M. Harel met en scène une bouffonnerie faite pour Odry.

**Ambigu-Comique.** — M. de Cès a décidément le monopole des succès; cependant la réussite de la *Reine d'un Jour* n'était pas nécessaire pour appuyer *Héloïse et Abeillard*, car, malgré les chaleurs de l'été, cet ouvrage remplira long-temps encore la caisse du théâtre de l'Ambigu.

**Gaité.** — *L'Homme des Rochers*, mélodrame. La direction avait sans doute beaucoup compté sur la pantomime et l'agilité de Giel et sur de jolies décorations; sans doute aussi elle espérait que le public étoufferait dans la salle de la Gaité, et c'était peut-être pour tempérer la chaleur qu'elle avait transporté la scène au milieu des neiges et des glaces d'Islande; mais on veut aujourd'hui dans un drame autre chose que des tours de force et de jolis décors. Le théâtre qui a donné *Il y a seize ans*, *Lalude*, *Indiana*, ne doit pas s'écarter de ce

genre; c'est le seul qui puisse réussir au boulevard du Temple.

**Cirque.** — A la fin du mois la clôture, et l'ouverture du manège des Champs-Élysées.

**Folies Dramatiques.** — On répète activement *Vierge et Martyr* et *le Mendiant*, vieux mélodrame de l'Ambigu.

**Porte-Saint-Antoine.** — *Favart à Belleville* rappelle les scènes du Caveau; il y a dans ce seul acte plus d'esprit que tous nos vaudevillistes n'en ont dépensé depuis 1850.

Nous aurions bien encore à parler de plusieurs autres théâtres; mais l'éloignement ou leur peu d'importance ne nous a pas permis d'assister *ex persona* aux premières représentations.

## DÉFI

Entre MM. Luiggi Cicconi et E. de Pradel.

Cette lutte, dont tous les salons et les journaux de Paris s'étaient beaucoup entretenus, avait réuni une assemblée brillante de notabilités littéraires et aristocratiques. Parmi les spectateurs on remarquait la princesse Belgioso, la comtesse Guiccioli, M<sup>lle</sup> Anaïs Segalas, Hermance Lesguillon, Louise Collet, etc. Parmi les membres du jury qui garantissait la bonne foi de la soirée, on distinguait MM. de Lamartine, Pongerville, Ancelot, Lesguillon, Ballanche et autres littérateurs distingués.

A huit heures, l'urne remplie des bulletins déposés par chacun des arrivans, fut placée sur une table en vue du public, et M. Lesguillon donna lecture à haute voix des sujets admissibles. Cette opération terminée, les bulletins soumis au sort furent mis dans l'urne, et un enfant en tira *César Borgia*.

Les commissaires amenèrent M. Cicconi, lui apprirent le sujet, et, après quelques minutes d'absence, pendant lesquelles une jeune dame joua de la harpe, M. Cicconi reparut; il choisit, car le public lui laissa le choix, le moment où les deux frères Borgia aiment leur sœur. Pour donner à sa fable plus de charme, M. Cicconi feint que les deux frères ignorent que Lucrece est leur sœur; la catastrophe sanglante arrive au moment où ce secret leur est révélé.

M. Cicconi est un improvisateur plein d'âme et d'enthousiasme; sa physionomie est vive, ses yeux pleins de poésie et de langueur; de beaux favoris noirs encadrent sa figure, et se joignent à

des cheveux noirs : c'est une tête comme Byron. Son improvisation réunit le talent du poète et le débit du grand acteur; il joue, il s'anime, il s'attendrit, il menace, il tonne, et les vers harmonieux coulent de sa bouche, sans effort et avec toute la flamme de l'inspiration; pourtant il peint mieux les passions tendres que les passions haineuses; le caractère particulier de son talent est la grâce et l'amour; il a pour ces sentimens des soudainetés et des inspirations délicieuses. Il a obtenu un grand succès, surtout auprès des dames.

M. Eugène de Pradel lui a succédé. Les caractères particuliers de son talent sont trop connus pour en faire l'analyse. M. Cicconi se rapproche d'Alfieri pour la sévérité de la distribution, et de Métastase pour le style. M. de Pradel a du Voltaire dans la brusquerie de ses situations comme aussi dans leur bonheurs, et il mêle heureusement le comique du vers et de l'intention aux passages les plus graves; il a aussi été fort applaudi, mais, comme son rival, il a réussi surtout dans la partie amoureuse. Il avait un écueil à franchir, car il a abordé franchement l'amour incestueux, et c'était à la fois un écueil et un attrait.

Qu'un plus hardi que nous décerne la palme, nous aurions regret de nommer un vainqueur; qu'il nous suffise de dire que l'assemblée a douté elle-même : les Italiens, qui étaient fort nombreux, ont beaucoup applaudi Eugène de Pradel, et les Françaises surtout ont beaucoup admiré Luigi Cicconi.

J. L.

## LA RÉPUBLIQUE OU LE LIVRE DE SANG.



..... Je n'invente rien  
Et suis, non romancier, mais bien historien.  
LE LIVRE DE SANG, VI, la Sœur et la Fille.

Tel est le titre d'un livre qui vient de paraître, enfant mort-né d'un père anonyme, production ridicule et bizarre d'un cerveau malade et fêlé, espèce de poème hermaphrodite, qui n'a presque rien de saillant que que la couleur de son titre, qui s'offre en caractères sanglans sur l'étalage de nos libraires à la mode. Innovation singulière! L'auteur a-t-il voulu dire par là qu'une *couleur locale* doit être *physiquement* de rigueur dans nos productions littéraires comme elle est indispensable en peinture. L'industrie féconde l'industrie! La fabrique de l'encre va prendre de l'extension : *avis au commerce, aux demandeurs de brevets*

*d'invention!* Tous les industriels qui font partie des sociétés d'encouragement voteront, sur leurs recettes, une médaille d... en l'honneur d'un principe en pleine harmonie avec les leurs, et le *Livre de Sang*, je veux dire l'auteur du *Livre de Sang* sera le chef d'une littérature nouvelle : *avis encore à ceux qui veulent des innovations à tout prix!*

Dieu vous préserve, qui que vous soyez, vous qui cherchez dans un ouvrage des pensées neuves et d'utiles leçons, vous qui ne voulez pas de vers sans poésie, de poésie sans idées, d'idées sans morale et sans but, oh! oui, Dieu vous préserve de jamais essayer un désappointement pareil au mien!

Chaque littérateur surtout, qui doit être économe de son temps, devrait, comme tous les bijoutiers, pouvoir faire usage d'une pierre de touche.

Ne lisez pas le *Livre de Sang*, vous qui, du fond de vos salons tubaumes, ne prenez un livre que pour trouver des émotions, pour chasser un léger nuage, dissiper une triste pensée, ou tromper l'ennui d'une attente qui se prolonge; ne lisez pas ce livre, car, ici, point de ces situations dramatiques retracées ailleurs avec tant de vérité; on ne vous présente qu'un tissu de faussetés et de mensonges; point de riantes images, de gracieux tableaux qui font tout oublier, tout excepté le bonheur et une espérance magique; l'esprit et les yeux ne rencontrent à chaque pas, à chaque ligne que des échafauds, du sang, des guillotines, des assassinats, et puis du sang et des échafauds encore!...

Quant au point de vue politique, là finit ma tâche; je laisse à mes confrères en littérature infolio le soin de le discuter : il ne m'appartient pas d'avoir une opinion, ou plutôt d'en émettre une.

Je me résume en demandant à l'auteur du *Livre de Sang* pardon de lui avoir dit franchement la vérité toute nue, *nuda veritas*.

P. S. L'auteur paraissant avoir fait une étude spéciale de la guillotine, la seule du reste qui se montre probable au milieu d'un déluge d'absurdités, je renvoie ceux qui voudraient en avoir une description exacte et *vraie* à l'ouvrage susdit, chap. IV, pag. 76 et 77. — Prix : 5 fr. Dentu, libraire-éditeur, 12, Palais-Royal, galerie d'Orléans.

*Par pari refertur.*

La *Revue du Théâtre*, journal des auteurs, des artistes et des gens du monde, est arrivée à sa 5<sup>e</sup> année de publication. Ce recueil, favorisé par

son cadre et par son système de réduction variée, s'adresse à tous. La gravité des articles de doctrine littéraire, de critique impartiale et de jurisprudence théâtrale qui forment sa spécialité, est tempérée par la légèreté d'articles formant une longue galerie de tableaux comiques qui présente le théâtre; des biographies d'auteurs et d'acteurs célèbres, des silhouettes et anecdotes dramatiques complètent cette partie de la publication.

La seconde partie est consacrée à l'analyse des pièces de chaque jour, à la revue des théâtres de Paris, de la France et de l'étranger; à suivre ainsi, jour par jour sur tous les points du monde dramatique, la marche des ouvrages et des artistes pour enregistrer les chutes et les succès; enfin à donner les nouvelles théâtrales, les *on dit* des coulisses, ce qui, n'est pas le moins important, à publier les mises en scène faites avec soin, les costumes colorés et les scènes lithographiées des ouvrages qui obtiennent un succès assez positif pour croire qu'ils seront joués en province.

De plus, par un supplément qui paraît au moins deux fois par mois, la *Revue* tient ses lecteurs au courant de tout ce qui se publie à Paris d'important en littérature, musique, peinture, gravure ou lithographie, avertit des variations de la mode et donne par an 12 gravures de modes colorées, des annonces et des contes.

On le voit, pour les gens du monde, la *Revue du Théâtre* est agréable et peut tenir lieu de plu-

sieurs autres publications; pour les auteurs, elle est comme tribune; pour les artistes dramatiques, elle est indispensable; enfin elle, surtout, peut révéler l'une à l'autre et faire apprécier l'une par l'autre ces trois classes de lecteurs si dissimilables, les auteurs, les artistes et les gens du monde. On ne peut obtenir sur l'une d'elles une influence puissante qu'en l'étendant aussi sur les deux autres.

Wailleurs l'avenir du théâtre, comme puissance civilisatrice, est immense, et les rédacteurs de la *Revue*, tous jeunes et gens de cœur, sont résolus à ne rien épargner pour faire entrer le théâtre dans cette voie de progrès que chacun pressent, mais ne peut définir. Ce qui double leurs forces, ce sont les nombreux témoignages de sympathie qu'ils ont reçus de la part de personnes illustres par leur position sociale ou par leurs mérites, car ces sympathies sont venues les raffermir dans leurs convictions et leur prouver qu'ils ne se trompent pas de chemin.

Les bureaux de la *Revue du Théâtre* sont rue Sainte-Anne, 55, près le Palais-Royal.

Le prix de l'abonnement, payable d'avance ou adresse d'avance en un mandat sur Paris est :

	Paris.	Depart.	Etranger.
5 mois,	10 fr.	11 fr.	12 fr.
6 mois,	20 fr.	22 fr.	24 fr.
un an,	40 fr.	44 fr.	48 fr.

## Annouces.

### PIERRET ET LAMY-HOOSSET,

TAILLEURS POUR CRUMES.

95, rue Richelieu, en face celle Feydeau.

Cet établissement est une spécialité nouvelle qui réunit au goût le plus exquis l'agrément incontesté de faire porter une chemise qui ne peut jamais déplaire au mouvement du corps; aussi le monde élégant l'a-t-il déjà pris sous sa protection.

### POMPE DE JARDIN,

A jet continu, propre aux fleurs, à la fabrique des seringues plongeantes. Chez CHAMBONNIER, breveté, 343, rue Saint-Honoré.

### MAISON DE COMMISSION

Pour les particuliers seulement.

Nous croyons rendre un véritable ser-

vice aux dames de province et surtout de l'étranger en leur donnant la facilité de faire venir dorénavant de la capitale tous les articles en général dont elles pourraient avoir besoin. Il leur suffira pour cela de s'adresser franco et en toute confiance à MM. A. ROBIN ET COMPAGNIE, qui, sans aucun frais ni augmentation de prix, se chargeront de toutes leurs commissions.

Le choix des articles de modes, de lingerie pour trousseaux, de nouveautés, etc. étant confié aux soins minutieux des dames de la famille de M. Robin, on peut leur adresser les demandes directement.

On fait suivre le remboursement pour la province — Pour l'étranger, il suffira de désigner d'avance une maison à Paris qui, après l'avis de réception, se chargera du remboursement.

12, rue Neuve-des-Mathurins (Chaus-sée-d'Antin), à Paris.

### PLUMES POLYTECHNOGRAPHIQUES,

Spécialement adaptées aux modèles brevetés d'écriture curvée et de dessin, à l'usage des collèges royaux, pensionnats et établissements industriels, à très bas prix.

BASSIN DE DIXES. — Plusieurs qualités nouvelles de Plumes métalliques.

Chez CUTHBERT, 139, rue Saint-Honoré, et 20, rue Vivienne. Magasin en gros rue Croix-des-Petits-Champs, 55.

### MAUX DE DENTS.

La Créosote-Billard guérit la carie des dents gâtées, et enlève à l'instant, et pour toujours, la douleur la plus vive; elle s'emploie sans le moindre danger. — A la Pharmacie, 28, rue Saint-Jacques-la-Bonneherie, près le Châtelet.

Prix : 2 fr. le Baccin avec l'instruction.

Le FOLLET paraît chaque semaine par livraison de huit pages de texte, et publie vingt-une Gravures de modes par trimestre une année forme deux Volumes, qui sont complétés en Juin et fin Décembre.

A PARIS: Pour un an . . . 26 fr.  
 Pour six mois . . . 13 -  
 Pour trois mois . . . 6 50  
 50 cent. en plus par trimestre pour la province, et à l'étranger le port se paie en plus selon les pays.

# LE FOLLET,

COURRIER DES SALONS,

JOURNAL DES MODES,

Boulevard Saint-Martin, 61.

A Lyon, chez M. Mègevend, rue Dubois, seul bureau central de nos Journaux pour l'Italie la Suisse et tous les départemens méridionaux de la France.

LADY'S MAGAZINE AND MUZEUM.

## MODES.

Ma bonne Caroline,

Me voilà donc enfin dans ce monde que nous rêvions ensemble, si gai et si heureux pour nous; je me rappelle tes regrets lorsque tu me vis quitter notre pension, tandis que toi tu devais y rester encore; mais bientôt, je l'espère, tu viendras. En attendant, j'ai promis de te faire savoir tout ce que j'éprouverais pendant notre séparation et de te tenir au courant des modes de Paris dont on nous parlait tant: je vais m'acquitter fidèlement de ma promesse.

D'abord je te dirai que les réunions sont rares en ce moment, et que rien n'est plus triste: les jeunes gens se reposent des bals de cet hiver pour ne s'occuper que de leurs chevaux; il n'est pas jusqu'à Gustave qui se laisse gagner par le mauvais

exemple!... je ne lui pardonnerai jamais; lui que j'espérais empressé, galant comme un Parisien... Ah! Caroline, que la réputation de galanterie de ces messieurs est usurpée! figure-toi qu'ils ne quittent plus leurs éperons, et qu'ils ont toujours un cigare allumé; rien n'est plus insupportable que cette manie de fumer en tous lieux et en tous temps... Et puis les modes, que nous croyons si riches, si recherchées, eh bien! on nous les interdit à nous autres jeunes personnes, comme on nous appelle: figure-toi que maman ne me permet que quelques toilettes fort simples, quelques robes d'organdy sans aucune garniture, aucune dentelle; pas de bijoux, un chapeau de paille ou d'étoffe tout uni, rarement une fleur, et une écharpe en tulle; on nous accorde bien le

droit de garnir nos robes et nos écharpes d'un ruban de taffetas que l'on passe dans un ourlet; mais voilà tout. Oh! pour les femmes mariées, vieilles ou jeunes, pour les mamans mêmes, c'est différent; pour elles rien n'est trop beau, rien n'est trop riche: apprends donc que maintenant elles portent des volans à leurs robes; qu'elles font façonner leurs manches de diverses manières; quelques-unes sont à deux bouffans sur le haut du bras jusqu'au dessous des coudes; le reste du bras est demicollant et sans longueur; le poignet est toujours entouré d'un petit parement, bordé sur la main d'une Valenciennes.

La semaine dernière M<sup>me</sup> de M<sup>\*\*\*</sup> avait chargé M<sup>lle</sup> MOUTON, sa couturière (346, rue Saint-Honoré), de lui composer sa toilette pour aller à un grand dîner chez un ministre. Elle lui fit une robe en organdy de l'Inde: le corsage était croisé, à petits plis, évasant sur la poitrine; le clair de la robe formait entre-deux par la distance des plis; les manches courtes et plates se composaient de trois *étages*; la jupe ouvrait à gauche par de larges ourlets, rattachés par cinq nœuds de ruban de gros de Naples blanc.

Quant à ma mère, elle avait fait faire sa robe en pou de soie chiné, vert pomme; le corsage était sans épaulette et à plis très pincés au bas de la taille, et s'évasant sur la poitrine; une petite manche plate, garnie, retenait l'ampleur du haut de la manche; le bras était juste du coude au poignet.

Toutes les femmes à Paris ont des écharpes-mantelets qui ne varient que par les étoffes, car toutes ont la même forme. Les écharpes en soie garnies de dentelles sont déjà tant portées qu'il a fallu chercher quelque chose de nouveau, et comme maintenant les étoffes lourdes se portent encore; M<sup>me</sup> POLLET\* vient de faire des écharpes-mantelets en soie, garnies de velours et bordées d'un effilé.

\* 155, rue Montmartre.

M<sup>me</sup> POLLET vient aussi de faire fabriquer des châles qui me semblent beaucoup plus de saison que toutes ces soieries et les velours: ce sont les châles *Maranas*; ils ont 6/4, sont en tulle de soie, au *point d'esprit*, et garnis d'un volant en *pareil*, mais ornés d'une application d'un genre entièrement neuf; tu ne saurais croire combien ces châles sont légers et avantagent une toilette; je serais désolée de ne pouvoir en avoir un, si la même lingère ne m'avait pas fait faire une écharpe du même tissu.

En lingerie, j'ai vu des bonnets négligés, garnis de trois bouquets de violettes de Parme; les deux de côté nuancés, celui du haut blanc, mais tous les trois parfumés. Cette coiffure est fort recherchée.

Sur les chapeaux de paille d'Italie, les modistes posent maintenant des épis de maïs, dont les feuilles, très longues, tombent gracieusement en saule. Ces dames emploient aussi beaucoup de fleurs de grenadiers; ces fleurs ornent à merveille un bonnet ou le dessus d'un chapeau.

Je remarque encore quelquefois des chapeaux de paille de riz ou d'Italie dont la forme est entourée d'un petit *chaperon* de fleurs; les pailles sont souvent ornées de velours ponceau. Dernièrement la marquise de L<sup>\*\*\*</sup> avait une paille d'Italie entourée de bandelottes en velours rouge et surmontée d'un bouquet d'épis et de coquelicots.

Après avoir causé avec toi de modes en général, je vais te parler de la seule réunion remarquable que nous ayons eue depuis deux mois.

Tu ne saurais te faire une idée exacte de cette charmante fête, donnée à Tivoli la semaine dernière, fête attendue avec tant d'impatience et si long-temps remise.

Cette fois le temps était magnifique; l'air était seulement assez agité pour apporter au centre de la fête les délicieuses émanations de tous les massifs de lilas dont les murs sont tapissés. Oh! combien je t'ai regrettée, ma bonne Caroline, et que



j'aurais eu de joie à te voir partager avec moi un plaisir tout à fait nouveau pour nous autres femmes du monde, qui ne pouvons danser à Tivoli, et c'est si doux de danser en plein air, comme à une fête champêtre, avec tout son monde de salon!

Dès deux heures, la foule était nombreuse; on se promenait sur les pelouses, dans les massifs; on s'asseyait dans l'avenue comme dans la grande allée des Tuileries; à six heures on dînait sous des tentes aux sons d'une musique militaire.

Ce que cette fête avait de remarquable, c'était un parfum de savoir-vivre, une entente de fashion; les toilettes, les manières de toutes les femmes étaient simples, et l'œil le moins exercé reconnaissait cependant qu'elles étaient d'une haute distinction; tout était sans façon, rien n'était populaire: c'était une fête priée, dans un jardin habituellement public.

Le bal avait lieu sous une grande tente de velours avec des gradins disposés en amphithéâtre. Rien n'était gracieux comme la danse légère et sans prétention de ces femmes habituées au luxe des toilettes de salon, aux fleurs, aux diamans. Près de la tente, le pavillon était garni d'arbustes et de fleurs; on s'y reposait, on y trouvait des rafraichissemens. Nous avions des fantoccinis, des escamoteurs, un sauvage, un jongleur, des danses exécutées par Jean-Jean, l'Alsacienne, Jocko; des chanteurs suisses en costume national, puis une tombola composée d'objets offerts par les dames patronesses, un mat de cocagne; enfin, dans la salle de spectacle, *l'homme à la poupée*, puis la *Servante Justifiée*, par Odry et une vieille actrice retirée des Variétés; puis encore les exercices d'équilibre de Graffina, le plus étonnant bateleur que l'on ait vu depuis longtemps.

Cette fête si remarquable offrait encore l'attrait de la bienfaisance, puisque son produit servait à soulager des malheureux. Tout me fait espérer qu'elle ne sera pas

la dernière, car Paris a toujours des infortunes qui crient pitié, et il est si doux de faire l'aumône en s'amusant!

Il me serait impossible de te faire le détail de toutes les jolies toilettes qui s'étaient rassemblées, toutes différentes et cependant toutes sœurs sous le rapport de la simplicité: c'était une foule de robes blanches, unies ou brodées, avec ou sans volant d'Angleterre; des organdys brodés à petits dessins de couleur; des robes de triple pou de soie uni; quelques robes de foulard imprimé; une ou deux robes de mousseline de couleur.

Tous les corsages étaient montans et drapés; les manches étaient d'une largeur moyenne; les blanches étaient toutes froncées à l'aide de rubans de couleur; des agraffes de la même nuance se trouvaient au corsage, et aux jupes de la robe lorsque c'était une redingote.

Pas une femme sans mantelet-écharpe: les uns, et la plus grande quantité, en noir avec haute dentelle; les autres moins gracieux, moins élégans, mais portés par les femmes les plus riches, en soie blanche, garnies d'une haute Angleterre ou Malines;

D'autres enfin, portées par l'élite de la fashion, en mousseline de l'Inde, doublées de soie verte, bleue ou paille et garnies d'une Angleterre d'une hauteur démesurée; d'autres enfin, en plus petit nombre encore, en pou de soie pareil à la robe et garnies d'une Maline blanche. Les couleurs de la soie étaient toutes claires.

Les chapeaux ainsi que l'ensemble de la toilette étaient d'une simplicité élégante: plus de fleurs que de plumes; une multitude de pailles de riz, quelques belles pailles d'Italie, une petite quantité de capotes à coulisses, quelques *sparteries*, peu ou pas de chapeaux d'étoffe; j'en ai cependant remarqué un cerise à plumes, qui faisait assez mauvais effet parmi tant de coiffures d'excellent goût.

Les formes sentaient toutes le talent de

Lucy-Hocquet et de Beaudrant ; il me serait impossible d'assigner à chacune de ces deux maisons la part d'éloges qui lui revient, tant il y a ressemblance dans leur travail ; je te dirai seulement que les plus jolies pailles de riz étaient, l'une liserée de cerise avec ruban blanc liseré de même nuance, et ornée d'une branche de petites fleurs d'un blanc mat, sans feuillage et légèrement tachées de cerise ; des roses cerises dessous ; une autre, liserée de paille, était ornée d'une touffe de roses blanches, coquettes, mêlées à du sureau jauni ; une autre enfin liserée de vert avec un ruban vert quadrillé vert et blanc, et une fleur cotonneuse blanc verd ;

Une belle paille d'Italie, ornée d'une rose mousseuse rose pâle et de rubans à franges vert émeraude, formait une charmante coiffure ; puis une *sparterie* à rubans gothiques, vert nué de blanc, ornée d'une touffe de géranium ponceau.

Mon chapeau était en paille de riz, tout blanc, orné d'une touffe de feuilles d'olivier qui retombaient assez bas pour que l'extrémité esfleurat mon épaule ; au milieu de ce feuillage paraissaient deux ou trois petites branches de fleurs à peine roses ; le dessous du chapeau était entièrement dénué de blondes, car je me coiffe avec de grosses touffes. Mon chapeau venait de chez Lucy-Hocquet.

Ah ! ma bonne Caroline, si Gustave était un peu moins occupé de ses courses au clocher, je pourrais peut-être bientôt aussi avoir toutes les jolies toilettes que je t'ai décrites, et que le titre de *femme* peut seule autoriser ; mais ce jour viendra, et alors je me vengerai du temps perdu.

Au revoir, ma bonne amie ; ta dévouée.

C. DE B\*\*\*.

## LES DEUX DOIGTS.

—

I.

A l'extrémité d'un petit bourg situé non loin de Tours, sur la route de Paris à Bordeaux, se voyait, il y a quelques années, une jolie auberge aux murailles blanches, à l'enseigne flottante. Des jardins d'assez vaste étendue l'entouraient à une certaine distance, et la séparait des maisons voisines. Ainsi isolée et éclatante de sa façade nouvellement recrépie, sur laquelle se détachaient ses volets d'un vert clair, elle brillait aux regards des voyageurs comme une de ces fraîches villas qui décorent les rives si pittoresques de la Loire. Aussi c'était la préférée des voyageurs, la favorite des conducteurs et des postillons, le rendez-vous des gros marchands.

L'intérieur de l'auberge répondait à son extérieur joyeux. En haut, les chambres à louer ; au rez de chaussée, la salle à manger et la cuisine à la vaste cheminée ; au milieu de ces deux dernières pièces, un corridor aboutissant à la porte d'entrée. Partout l'ordre, partout la propreté.

C'est dans la cuisine de l'auberge blanche que, pendant une soirée pluvieuse et froide du mois de novembre 1818, l'honnête M. Ebrard et ses trois enfans, en compagnie d'un de leurs voisins, étaient assis autour d'un feu clair de sarments, devisant de leurs affaires et se délectant aux bouffées de chaleur que leur renvoyait l'âtre brûlant.

— Entendez-vous la pluie ? dit, après un long silence, M. Ebrard ; voilà trois jours qu'elle tombe, et le temps n'a pas l'air de vouloir tourner au beau. J'ai regardé ce soir les nuages : toujours ce diable de vent de pluie. Le ciel ? noir comme une cheminée. Mettez-vous donc en route avec un pareil déluge ! Aussi, pas l'ombre d'un voyageur... Marie, va nous

chercher deux bouteilles de notre meilleur; tu sais bien, à gauche, au fond de la cave.

A ces mots prononcés d'une voix rude et impérieuse, Marie sortit tout-à-coup de l'espèce de rêverie dans laquelle elle semblait perdue; elle jeta d'abord un regard vague sur celui qui l'avait si brusquement interpellée; puis se rappelant, par un effort intérieur, l'injonction de M. Ebrard, elle se leva et sortit sans proférer un mot.

Quiconque eût pu observer la jeune fille pendant qu'elle allumait sa lampe, qu'elle se rendait à la cave, et qu'elle en rapportait le vin, eût été frappé de l'immobilité de ses traits, de la pâleur de son visage, tant sa rêverie la faisait ressembler à une statue de marbre, une belle statue en vérité, aux traits délicats, aux formes gracieuses, mais inanimée, mais glacée.

Et c'est pour cela que M. Ebrard la poursuivait constamment de ses reproches, la fatiguait de ses grosses plaisanteries, car M. Ebrard n'était pas le père de Marie. Elle était fille d'un riche négociant qui était mort ruiné; sa mère avait épousé M. Ebrard pour assurer, comme on dit, un avenir à son enfant et à elle-même.

— Allons donc! allons donc! dit l'aubergiste lorsqu'il aperçut Marie revenant de la cave. Cette fille-là me fera mourir... Tenez, regardez-moi cette figure: ne dirait-on pas une image de la Vierge, avec ses grands yeux noirs et son air à l'agonie?..

— A votre santé, M. Ebrard! cria le voisin en s'armant d'un verre aux trois quarts plein.

A ce moment deux coups se firent entendre à la porte extérieure. L'aubergiste et son partner arrêtaient brusquement leurs verres dans leur mouvement d'ascension vers la bouche. Marie tressaillit d'un mouvement nerveux qui la fit bondir sur sa chaise.

— Qui diable peut venir à cette heure?

dit Ebrard; ce ne peut être un voyageur, à moins que la diligence ne soit en retard, et d'ailleurs... .

Deux coups plus violents firent retentir la cuisine. L'aubergiste se leva d'un air inquiet, prit une lampe, traversa le corridor qui conduisait à l'huis extérieur, et, avant d'ouvrir, demanda d'une voix ferme:

— Qui frappe?

— Un voyageur. Ouvrez vite! lui cria-t-on du dehors.

— Que demandez-vous?

— Eh parbleu! je demande à souper et à coucher; mais ouvrez, sacrebleu!

— Ne vous fâchez pas, dit Ebrard en tirant le verrou et en faisant tourner la clé dans la serrure; entrez, monsieur... c'est que vous arrivez à une heure indue, et comme il y a des voleurs plein le pays, on a peur d'ouvrir à quelqu'un de la bande. Ce disant, il plaça sa lampe sous le nez du voyageur, dont la figure lui parut suffisamment rassurante. Il salua respectueusement, referma la porte, prit sur son dos la malle de l'étranger, et se dirigea vers la cuisine, en marchant le premier, la lampe à la main.

Quand Frédéric se fut débarrassé de son manteau, chargé d'eau et de boue, il se plaça auprès du feu, en face de la jeune fille, qu'il avait remarquée en entrant. Son premier soin fut de demander à souper, puis il ajouta:

— Je vous prie de vous hâter, car voulant partir demain de grand matin par la voiture de \*\*\*, je tiens à me coucher de bonne heure.

— Vous allez souper dans dix minutes, dit Ebrard; mais excusez, monsieur, vous auriez pu, il me semble, arriver à \*\*\* par la diligence qui y passe, au lieu de la quitter et de vous arrêter ici pour repartir demain matin.

— Vous êtes curieux, M. l'aubergiste, ou plutôt vous êtes peureux, car c'est un reste de frayeur et de méfiance qui vous tourmente. Qu'il vous suffise de savoir,

pour vous rassurer, que ma famille habite une petite ville voisine; qu'en continuant ma route dans la diligence, je serais arrivé chez moi au beau milieu de la nuit, ce que je tenais à éviter; au lieu qu'en m'arrêtant chez vous, je pourrai, par la petite voiture qui part d'ici demain à six heures, arriver dans la matinée. Cela vous paraît-il concluant?

— Parfaitement, répondit l'aubergiste, tout confus de l'air malin avec lequel le jeune homme avait répondu à son impertinente question.

Il se fit un silence de quelques minutes, pendant lequel les yeux de Marie et de Frédéric se rencontrèrent souvent. A coup sûr, il se passait quelque chose d'étrange dans le cœur de la jeune fille: sa figure, ordinairement pâle, avait pris une teinte animée; il y avait du trouble et de l'embarras dans son maintien, de la surprise dans ses regards, de l'émoi dans tout son être.

La grosse voix de M. Ebrard, qui annonça le souper, tira brusquement Marie de son extase. Frédéric se mit à table: vingt minutes suffirent à son repas.

— Marie, dit alors Ebrard, allume une chandelle, et conduis monsieur à sa chambre.

La pauvre fille obéit. Frédéric la suivit au premier étage.

— Vous n'êtes point la fille de cet aubergiste? dit Frédéric dès qu'il se trouva seul avec Marie.

— Non, Monsieur, répondit-elle. Et son visage s'empourpra.

— Je l'aurais juré, rien qu'à voir vos mains délicates et blanches et la rougeur qui colore en ce moment votre figure. . . . Après un moment de silence: Avez-vous beaucoup de voyageurs!

— Vous êtes le seul ce soir.

— De grâce, votre nom, mademoiselle?

— Marie, monsieur.

Tous deux se turent, et c'était chose curieuse d'observer ce sous-lieutenant

échappé de Saint-Cyr, ce jeune homme aux passions neuves et brûlantes, interdit, enchaîné devant une femme, devant une simple fille d'auberge!

C'est qu'au regard timide de Marie, à son maintien pudique, il avait deviné ce qu'elle était; un coup-d'œil lui avait suffi pour être certain que s'il osait porter sur elle une main profanatrice, une parole de la jeune fille aurait suffi pour le frapper d'une respectueuse immobilité.

— Monsieur n'a besoin de rien? dit Marie avec un effort visible.

— Je vous remercie fut l'unique réponse du jeune homme. Ils se souhaitèrent le bonsoir.

Marie ne releva pas ses yeux, qu'elle avait tenus baissés, et, sortant précipitamment de la chambre, elle descendit l'escalier en trébuchant à chaque marche.

Frédéric, pétrifié, le regard tourné vers la porte, se laissa aller à une profonde rêverie. Un tison enflammé, qui roula avec bruit de la cheminée sur ses pieds, le réveilla de sa méditation. Un quart d'heure d'existence positive lui suffit pour dissiper le prestige. Il ne lui resta que l'étonnement d'avoir trouvé dans une auberge un visage aussi candide. Ce n'était plus pour lui qu'un de ces mystères qu'on rencontre quelquefois dans la vie, un insaisissable hiéroglyphe.

## II.

Quand Marie entra dans la cuisine, elle y trouva un second étranger. Celui-ci était un homme de 40 à 45 ans, fort athlétique, aux mains rudes, aux larges épaules. Sa figure était passablement respectable, bien que ses cheveux grisonnans et aplatis sur le front eussent quelque chose de singulièrement jésuitique, et qu'en outre on pût apercevoir dans ses yeux une singulière ambiguïté.

L'unique question qu'il adressa à l'aubergiste pendant son souper fut celle-ci:

— Suis-je seul voyageur dans votre auberge ?

— Monsieur, vous aurez un voisin de chambre, un jeune homme arrivé de ce soir, et qui a l'air très comme il faut.

L'étranger devint pensif, et son front se plissa.

— Ayez soin, dit-il après quelques instans de réflexion, de me réveiller demain matin à sept heures, car il faut que je sois à Tours avant midi.... Ah! ajouta-t-il, il faudra que vous me procuriez un cheval de louage et qu'il soit prêt de bonne heure.

A chacune de ces injonctions, Ebrard répondit par un signe d'acquiescement; puis il mit un flambeau entre les mains de Marie, qui accompagna le nouveau venu à sa chambre.

### III.

Frédéric était couché; sa chandelle brûlait sur sa table de nuit. Encore agité de l'émotion qui avait traversé son âme, il ne pensait pas à chercher le sommeil et à réparer ses forces ébranlées par deux jours de voyage. Tout à coup une idée vint le prendre au collet : il se leva, chercha une clé dans la poche de son gilet, ouvrit sa malle et en tira son sabre, qu'il plaça au chevet de son lit.

Minuit venait de sonner à la vieille horde de la cuisine; toute l'auberge dormait profondément, excepté sans doute Marie, dont la tête était brûlante et qui, dans son innocence, cherchait peut-être à se rendre compte du trouble inconnu qui bouleversait tout son être.

Frédéric fut réveillé par un bruit semblable à celui d'une clé tournant dans une serrure. Il écouta, et, n'entendant plus rien, il se persuada avoir rêvé et se rendormit.

..... Pour le coup il ne se trompait pas; c'était bien chez lui que l'on cherchait à entrer. Il se leva, prit son sabre, et, quoique sa chandelle fût éteinte, mar-

cha silencieusement vers la porte, auprès de laquelle il se tapit en sentinelle.

Au bout de cinq minutes, le bruit cessa; il crut qu'on avait renoncé à vouloir pénétrer chez lui, car il avait fermé à double tour, et il devait être fort difficile d'ouvrir; mais, jetant involontairement les yeux à ses pieds, à la clarté de la lune, qui donnait en plein sur les vitres de sa fenêtre, il aperçut une main qui, se glissant dans le vide laissé entre le carreau de la chambre et la porte, cherchait à soulever celle-ci sur ses gonds. Il leva son arme au-dessus de sa tête, et, la laissant tomber de toute ses forces, atteignit la main qu'il voyait se mouvoir.

Un cri étouffé se fit entendre, puis un horrible blasphème à moitié articulé, puis enfin un léger bruit de pas qui se perdit dans l'éloignement et dans le silence de la nuit. Deux doigts ensanglantés étaient restés sur le carreau.

Frédéric courut à la cheminée où brûlaient encore quelques tisons; sa chandelle rallumée, il put considérer le hideux trophée de sa victoire. Après le premier moment de surprise, il ramassa les deux doigts, qu'il lava soigneusement et dont il étancha le sang avec son mouchoir.

Il faut convenir se dit-il; que j'ai été assez heureux de penser à mon sabre.... Puis examinant attentivement les doigts : — Pour un voleur, il avait les mains assez blanches et les ongles passablement propres.

Ce disant, il enveloppa les deux doigts dans un mouchoir, et se recoucha avec le plus grand sang-froid et comme s'il ne s'était rien passé. C'était le calme du courage, l'impassibilité de la force. Au bout d'un quart d'heure, il dormait profondément.

Il n'était pas jour quand l'aubergiste vint réveiller Frédéric, qui devait partir à six heures. Lorsque ce dernier, après avoir jeté un coup-d'œil sur les mains de M. Ebrard, lui eut raconté assez plaisam-



ment l'événement de la nuit, et qu'il lui eût montré le sang qui avait taché le carreau de la chambre, l'honnête hôtelier pâlit et se sentit défaillir; mais revenant à lui, son premier mouvement fut d'aller voir si l'étranger qui était arrivé le dernier était encore dans son appartement.

Il trouva la porte ouverte, entra, écarta les rideaux du lit et n'y vit personne. Des traces de sang le conduisirent jusqu'à la fenêtre qui se trouvait également ouverte. Il regarda en dehors, et vit dans le jardin des marques profondes d'un pied d'homme dont la direction courait vers la grande route; de telle sorte que M. Ebrard, malgré le trouble qui hallucinait sa pauvre cervelle, eut encore assez de présence d'esprit pour pouvoir tirer des conclusions raisonnables et acquérir l'intime conviction que le voleur mutilé n'était autre que le soi-disant voyageur qu'il avait hébergé pendant la nuit.

Il serait difficile de peindre l'état vraiment affligeant du pauvre Ebrard après la fatale découverte; je dirai seulement que, malgré son trouble, il n'oublia pas de se rendre chez le commissaire de police pour y faire sa déposition, et de conter sur son chemin à toutes ses connaissances et de l'air le plus effaré, la tragédie dont sa maison avait été le théâtre.

#### IV.

Frédéric arriva vers midi à la maison paternelle. Il n'y était pas attendu; aussi son apparition fut-elle accompagnée d'une explosion de joie et de tendres exclama-

tions. Sa mère lui donna de bonnes et douces larmes; ses sœurs lui sautèrent au cou, le contemplant et le caressant avec bonheur.

— Où donc est mon père? dit-il enfin en s'arrachant des bras de sa plus jeune sœur.

— Tu sais, dit la mère, qu'il fait de fréquentes absences; il est parti depuis trois jours pour une petite ville des environs, mais nous l'attendons aujourd'hui.

— Ce bon père! est-il toujours aussi sombre, aussi taciturne?

— Hélas! oui, mon ami; on le dirait sans cesse poursuivi par une idée fatale; ton arrivée lui rendra, j'espère, la gaieté.

Quand Frédéric se fût assis, les questions de tout genre commencèrent à l'assaillir, tant la curiosité de sa famille était impatiente à savoir les détails de son existence depuis qu'il avait quitté la maison paternelle.

— Il ne t'est arrivé aucun accident en voyage? demanda la mère.

— Pas précisément; mais un petit événement assez singulier et que voici.

Et il leur raconta sa nuit d'agitation et de sang. Il fut effrayant, car il parla d'un ton qui prouvait que tout ce qu'il disait était vrai.

— J'oubliais, dit-il en terminant, de vous dire que j'avais emporté des preuves irrécusables de ma victoire. — Et en même temps il porta la main à sa poche, dont il tira un mouchoir qui semblait envelopper quelque chose.

(*La fin au prochain N<sup>o</sup>.*)

A *Marseille*, chez M. HIR. BONNAUD, coiffeur, rue de l'Arbre.

A *Bruxelles*, chez L. FISCO, éditeur, 2, rue des Chapeliers.

#### CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION :

Le FOLLET paraît chaque semaine par livraison de huit pages de texte, et publie vingt-une *Grosvures* de modes par trimestre; une année forme deux Volumes, qui sont complétés fin Juin et fin Décembre.

A PARIS: Pour un an . . .	26 fr.
Pour six mois . . .	13 -
Pour trois mois . . .	6 50

50 cent. en plus par trimestre pour la province, et à l'étranger le port se paie en plus selon les pays.

# LE FOLLET,

COURRIER DES SALONS,

JOURNAL DES MODES,

Boulevard Saint-Martin, 61.

A LYON, chez M. Mégevand, rue Dubois, seul bureau central de nos Journaux pour l'Italie la Suisse et tous les départemens méridionaux de la France.

LADY'S MAGAZINE AND MUZEUM.

---

## MODES.

A M<sup>me</sup> de M...



Une première représentation à l'Opéra est ordinairement une solennité bien fêtée par nos élégantes, et cependant celle du *Diabte Boîteux* avait réuni fort peu de toilettes brillantes, et pas une seule que l'on puisse citer pour son air de nouveauté.

M<sup>me</sup> de Rib. . . . était coiffée d'un bonnet de blonde à *la Corday*, d'une forme par trop exacte.

M<sup>me</sup> Dosne avait un charmant bonnet de tulle bouillonné, placé très en arrière sur la tête; des roses blanches, en petit nombre, étaient placées entre les bouillons et les touffes de cheveux.

M<sup>lle</sup> Taghioni, coiffée en cheveux, à la

grecque, avait ses bandeaux retenus par deux peignes incrustés de camée et de pierres précieuses.

M<sup>me</sup> Levas. . . avait une paille de riz ornée d'une touffe d'Adonis et de bruyères et de velours cramoisi.

Une autre paille de riz était ornée d'une plume blanche, panachée de cerise, et de velours également cerise. Quelques pailles d'Italie étaient aussi ornées de velours cerise et cramoisi; puis venait une multitude de pailles de riz, ornées de velours de mille nuances. J'en ai remarqué surtout une ornée de velours bleu de ciel très pâle et d'une plume blanche nuée de bleu.

Les fleurs sous les chapeaux font toujours fureur; il y a donc probabilité qu'elles seront encore de mode l'hiver pro-

chain, où elles sont plus indispensables que dans la belle saison.

Les beaux chapeaux de paille d'Italie se garnissent cependant toujours en beau ruban de soie blanche, surtout lorsqu'ils ont des plumes.

La vogue des capotes à coulisses se poursuit avec une ardeur dont je n'ai pas encore vu d'exemple; c'est la seule coiffure légère que nous puissions nous permettre le matin, puisqu'il est bien décidé maintenant que peu de femmes de l'ultra-fashion porteront cette saison une capote d'étoffe de soie. Les capotes grises et les blanches, avec dessous paille ou cerise, sont toujours celles qui ont le plus de faveur.

Pendant que je m'occupe de chapeaux, je veux vous en décrire un, ma chère amie, qui vous aurait semblé ravissant si vous l'aviez vu sur la tête de M<sup>me</sup> la duchesse de V. . . . y, cette femme si renommée pour son excellent goût, sa coquetterie hors de ligne; c'est à une matinée, chez l'ambassadeur d'Angleterre, qu'il a fait son apparition: ce chapeau était en paille de riz, à passe évasée; sur le côté, à droite de la forme, se trouvait une très grande cocarde en ruban de velours, d'où pendaient, en grand nombre, des bouts de velours fort longs, et que je ne saurais comparer qu'à des aiguillettes; sous la passe, quatre petits choux en même ruban, dans un bonnet plat, en *angleterre*; tous ces ornemens étaient en ruban de velours cramoisi du n° 1, et je suis certaine qu'il y en avait bien 25 aunes. J'ignore de quelle maison vient cette jolie coiffure, mais j'adresse à son auteur tous les éloges qu'il mérite.

Jamais encore on n'avait vu à Paris un aussi grand luxe de ces chapeaux de paille d'Italie que les fabriques de Florence nous envoient si merveilleux. Dans un des derniers numéros du FOLLET, on en citait quelques-uns dont les prix s'élevaient jusqu'à 8,000 fr.; aujourd'hui je vous di-

rai que j'en ai vu arriver de Florence, chez M<sup>me</sup> MANGLAC, 2, boulevard des Italiens, dont les prix, partant de 50 fr., s'élèvent jusqu'à 4,500 fr. Voilà un perfectionnement qui, dans les fastes de la coquetterie, jouera un rôle aussi important que les *cachemires* de l'Inde, qui sont venus jeter le trouble en bien des cœurs.

Chaque jour vient nous confirmer ce que je vous ai déjà dit au sujet des manches plates, et décidément on ne les porte qu'avec des robes décolletées, autrement on les fait larges, mais sans longueur. M<sup>me</sup> ROMAIN-DELANOUE, 77, rue Sainte-Anne, excelle pour ces manches: elle les compose de trois bouffans ronds ou à peu près; l'épaulette est basse; le parement juste et haut de quatre doigts; sur la main elle pose une *valenciennes*; l'ampleur des jupes est excessive.

Habituellement chaque saison a son étoffe et sa couleur qui font fureur; d'où vient donc que cet été aucune étoffe nouvelle n'a obtenu les honneurs de la mode? GAGELIN a cependant mis en réquisition ses meilleures fabriques. Toutes les étoffes se portent indistinctement; mais ce qui domine, dès que le soleil le permet, ce sont les mousselines et les organ dys.

Adieu, ma bonne Anna, croyez-moi votre toute dévouée.

HENRIETTE D'A\*\*\*

IDEA NOA NO.

(Suite et fin.)

Son château était gothique: le luxe, les arts l'avaient orné. La comtesse y vivait avec magnificence et abandon; quelques amis y venaient de Messine et des terres plus voisines passer l'été avec elle.

Luigi, à son arrivée, parcourut seul ces lieux avec enchantement; il était enivre de la Sicile. Né au pied du Vésuve, il se



ressentait de l'influence d'une terre de feu; il avait altéré la pureté de son cœur à Naples, mais la nature élève le talent. Au milieu des émotions de son arrivée, il reçut avec respect la comtesse, qui vint quelques jours après lui; mais il laissa voir sa joie, et déjà ses manières avaient pris une grâce et une douceur qu'il n'avait jamais eues auprès d'elle.

Il passa la soirée dans son salon; vers minuit on sortit dans les jardins, on s'y promena au clair de la lune; la comtesse causa long-temps avec le jeune peintre sur la Sicile; on ne se sépara qu'au jour : la semaine s'écoula ainsi.

Alors le père Domenico, qui était un homme ferme, se consulta : — La comtesse est passionnée, se dit-il, elle a voulu rompre avec l'amour à 40 ans quand elle était belle encore : c'était sage, c'était se réformer à propos pour sa gloire. Je l'ai aidée dans ce dessein. Quatre ans se sont passés dans les charmes de l'étude et de l'amitié : ira-t-elle aujourd'hui retrouver les orages, se replonger dans les douleurs de l'amour et de la jalousie? je n'aurai bientôt plus le temps de l'arrêter. . . . serai-je un témoin muet de ses fautes? . . . non, j'irai l'avertir, je la sauverai ou je la quitterai.

Il lui fit demander un entretien. La comtesse le reçut avec tant de bonté qu'il resta indécis, craignant de lui déplaire.

— Que voulez-vous, mon père? lui dit-elle; je sors à l'instant avec. . . avec ce jeune peintre pour aller visiter les ruines d'Agrigente; mais si vous avez à me parler, j'attendrai.

— Excellence, répondit timidement Domenico, autrefois, en revenant ici, vous parliez de confession; le moment de notre arrivée était un moment de recueillement. Ne voulez-vous point vous confesser?

— Je le veux : je vous comprends, mon père; je vous parlerai bientôt.

Alors ils restèrent interdits tous les deux; ils parlèrent de Messine, des nou-

velles du pays, et le prêtre se retira mécontent.

Le jeune peintre attendait la comtesse; il l'aïda à monter sur sa mule; il monta sur la sienne, et suivis de plusieurs domestiques, ils se rendirent à Agrigente. La comtesse se sentait confuse et avait honte de l'être; elle cherchait sa dignité, et se reportait aux quatre années où elle avait vécu indépendante et calme. Luigi la regardait à la dérobée, déjà amoureux, la voyant comme une divinité dont il avait reçu son talent et dont il recevait aujourd'hui les premiers sentimens délicieux qu'il ait connus. Aucun projet, aucun espoir ne se mêlait à sa flamme; il se promettait de travailler pour sa noble maîtresse, de l'adorer en silence : un sentiment filial s'alliait presque à son amour, et il disait :

— Si le sort m'eût fait son fils, je pourrais presser sa main sur mon cœur, soigner sa vie, ne la quitter jamais.

Arrivés à Agrigente, la comtesse retrouva sa liberté d'esprit; elle étudia avec l'artiste le goût antique, les formes grecques. Ils descendirent de leurs mules. La comtesse l'interrogeait sur les beaux arts, sur ses études; il répondait avec enthousiasme, avec esprit.

Un moment elle s'assit sur les marches d'un temple, et il resta debout à côté d'elle; elle l'engagea à s'asseoir aussi. Il se plaça à quelque distance, et devint rêveur. La sensibilité de son ame s'éveillait; ses impressions devenaient très tendres, et quand il soutint la comtesse pour remonter sur sa mule, sa main tremblait.

Ils revinrent sans se regarder et sans parler; soit que l'indifférence où la comtesse était restée eût doublé sa sensibilité, soit que le jeune pêcheur fût irrésistible, elle se réveilla à l'amour avec un enchantement qui l'étonna.

De retour au château, elle s'enferma dans son appartement, sonna et fit appeler Domenico.

— Mon père, lui dit-elle, préservez-moi; je ne me domine plus. Ce que vous aviez prévu est arrivé... cet enfant.. son enthousiasme... je me remets dans vos mains.

— L'ordre est-il donné qu'il parte?

— Non, mais je veux...

— Donnez l'ordre qu'il parte : mon secours n'est rien, s'il reste ici.

— Mon père, dit la comtesse en pleurant, qu'il est difficile de vaincre son cœur!... Quelques jours heureux dans cette solitude me sont-ils refusés?... Comment se conduisent les autres femmes?... Pourquoi vouloir vivre autrement qu'elle?

— Vivez donc comme elles, répondit gravement le prêtre; prolongez jusque dans la vieillesse les faiblesses dont vous avez tant souffert; donnez à cet enfant la gloire de vous dominer; engagez-vous dans les périls d'un pareil attachement; abaissez votre caractère et votre rang; suivez-le à Naples; informez-vous de ses intrigues obscures; surveillez sa jeunesse : il ira rire avec ses amis de votre amour. Ah! puisque vous avez souffert, et que les passions ne furent pas des jeux pour vous, préservez-vous à la fin! Dans peu d'années vous aurez perdu vos charmes; chaque jour augmentera les siens; voyez-le de loin; tenez chez lui ce sentiment à sa place : il en ressentira une heureuse influence, il vous honorera comme les beaux arts; jamais cette flamme innocente n'aura de fin, vous serez l'étoile de sa jeunesse, brillante encore sur son lit de mort. Couronnez ainsi votre vie : l'amour combattu reprendra pour vous son éclat.

La comtesse pleura long-temps; elle écoutait le prêtre sans répondre; elle était hors d'elle-même, et, bien que ce qu'elle lui offrait lui fût cher, elle était entraînée à embellir sa vie encore une fois.

Comme il était tard, le père Domenico crut devoir se retirer... Pourquoi se retirait-il? Pourquoi ne resta-t-il pas à prêcher sa pénitente?

La comtesse marche agitée dans sa chambre; elle se jette sur un lit sans pouvoir dormir : le visage du batelier, l'éclat de sa jeunesse, sa bouche de rose, ses belles dents, cet air d'homme et de fille ensemble, ses cheveux d'Apollon, son talent, son enthousiasme, le culte qu'il a pour elle ont vaincu sa fierté : elle se lève, elle ouvre sa fenêtre.

Luigi se promenait là tristement. Il voit sa maîtresse; il la salue; il s'éloigne; mais dès que le jour est grand, il lui fait demander un moment d'entretien. Elle l'accorde sans pouvoir résister. Il s'avance avec timidité; il est pâle et accablé : il dit que des lettres le rappellent à Naples, qu'il vient prendre son congé. — Où sont ces lettres?... La comtesse veut les voir... il ne les a pas sur lui. On lui ordonne d'aller les chercher; il se trouble.

— Je veux partir, dit-il, cet air est mauvais pour moi; je souffre : cette nuit, une fièvre ardente...

Ses yeux se remplissent de larmes; il pleure.

— Qu'avez-vous? s'écrie la comtesse; quel est ce mystère?

— Je pleure, dit-il, une femme qui m'était chère; ma douleur...

La comtesse marchait agitée; elle allait se trahir... disait-il la vérité?... une femme... c'est-elle, ne le sait-elle pas? Il craint de l'offenser.

— Cette femme, où est-elle? est-elle morte?

Elle est morte pour moi : tout nous sépare.

La comtesse respire : c'est elle qu'il aime. La joie inonde son cœur; elle tend la main à Luigi, qui met son genou en terre pour la baiser.

— Allez, dit-elle, calmez-vous; je vous parlerai plus tard. Restez.

Il sort accablé.

La comtesse prend une plume, et écrit au prêtre :

« Partez, allez passer quelque temps



«chez moi à Naples; le ciel me conduit  
»lui-même; il m'envoie un dernier rayon  
»de soleil, laissez-moi l'accepter avec  
»reconnaissance. Je n'oublierai jamais vos  
»soins, et je reviendrai bientôt à vos  
»pieds.»

Le prêtre, en lisant ce billet, voila, pendant trois jours, sa tête blanchie : il se prosterna devant les saints autels, implorant de Dieu le pardon de la comtesse et des consolations pour le réveil affreux qui l'attendait.

Le prêtre fut mieux éclairé par Dieu sur l'avenir, que la femme par son expérience : six ans elle fut enchaînée à Luigi, six ans elle a beaucoup souffert; deux ans il l'aima; mais, entraîné par la vie de Naples, subjugué par un de ses modèles, une femme du peuple qui se trouva avoir de la beauté et du génie, il accabla de douleur la comtesse; passionnée, jalouse, elle veillait quelquefois à la porte de Luigi pour savoir s'il ne la trahissait pas.

Un jour qu'il se promenait du côté de Portici, il fut enlevé par quatre hommes appartenant à la comtesse, qui le conduisirent en Sicile. Il s'échappa, et depuis il traita si rudement sa noble maîtresse, que leurs fureurs, leurs querelles faisaient l'occupation de Naples.

Un jour, elle avait invité une grande société pour le jeudi suivant. Le mercredi, elle prit un bateau à l'entrée de la nuit, en entraînant avec elle Luigi sur le golfe. Elle lui avait fait des présents le matin; le matin, elle lui avait donné une fortune et plusieurs antiquités précieuses rapportées par elle de la Sicile; elle le voulait tendre et reconnaissant pour la dernière fois; il le fut au-delà de ses espérances. Animée, parée, mise avec un goût que le talent de son jeune amant avait formé, elle reprit ce soir-là son ancienne beauté et son ancien empire. Près de quitter la terre, elle ne s'occupa point de Luigi seul, mais elle jeta un regard sur sa vie passée : l'homme qui s'était tué

pour elle à Messine, ce Sicilien si ardent et si impétueux, lui arracha de nouvelles larmes.

— Hélas! ami, disait-elle, qu'il est dur de penser qu'on a tué qui nous aimait!... Si je mourais pour vous, moi, j'ai fini de vivre; mon temps est passé; ce serait mourir à propos; mais lui!... sa taille élancée venait seulement d'atteindre sa hauteur; il était faible comme un roseau; il était si frêle encore que ses émotions le tuaient sans qu'il cherchât d'autre mort... l'amour le consumait; il aimait trop. . . non, non, entre ceux que Dieu, dans sa bonté, déposa quelques jours dans mes bras, nul ne m'aima comme celui qui mourut pour moi.

Puis, revenant à Luigi, avec ses manières à la fois protectrices et caressantes, elle lui disait ce qu'un profond amour inspire à une femme de cet âge, amour plus dévoué, plus emporté, plus triste que celui d'un âge heureux... Elle traçait son avenir, ses succès; elle lui montrait le côté brillant et le côté faible de son talent, lui recommandant de n'oublier jamais la misère d'où elle l'avait tiré, d'être charitable, bon, de protéger les jeunes artistes, de ménager les femmes, de ne pas abuser près d'elle des avantages que lui donnaient son esprit et sa beauté.

Deux ou trois fois Luigi avait cru qu'elle voulait mourir; mais elle le rassurait tendrement, elle badinait avec grâce et douceur. Enfin Dieu, toujours plus touché de sa douleur, lui donna tous les moyens d'enchanter encore son jeune amant.

Au soleil levant, elle remit Luigi à terre, et partit seule pour le Pausilippe. C'était la matinée du jeudi qui devait être une si belle journée. Elle resta seule dans son bateau, tranquille et silencieuse; de temps en temps ses bateliers la voyaient porter son mouchoir à ses yeux, mais doucement. Nul ami ne l'attendait à Pausilippe. Elle renvoya ses bateliers, et disparut à travers les rochers.

Où trouva son corps au-dessus de Paulsilippe, du côté de la *grotte de Virgile*. Elle s'était donné deux coups de poignard au cœur. Elle était enveloppée d'un long châle de cachemire blanc, que son sang avait semé de pourpre.

Domenico pria sur elle, et célébra la messe de ses funérailles.

M<sup>me</sup> \*\*\*.

### L'IMAGE DE LA VIE.



C'est la saison des fleurs; le soleil darde ses rayons brûlans sur leurs pétales embaumés, pompe l'humidité des marécages, et redonne la fécondité, la vie aux arbustes aquatiques qui se penchaient mourans.

C'est juin, avec ses rameaux verts, ses oiseaux qui chantent dans les buissons de coudriers, ses épis de blé qui mûrissent, ses bluets qui se balancent à la brise des vallons, ses canots de pêcheurs qui fendent l'onde, ses chants de moissonneurs, ses vagues murmurantes, sa brise tiède et légère, et son ciel bleu.

Portez vos regards à l'horizon : il n'y reste plus qu'un nuage, encore est-il immobile. Mais attendez l'heure où les rossignols chantent, où l'homme des champs rentre au village, vous verrez ce nuage grossir, s'étendre, envahir l'étendue.... La foudre y dort.... gare au vent qui l'éveille!

Mais alors tout était paisible. Charles achevait d'attacher au rivage de l'île sa barque voyageuse. Charles était un beau jeune homme de vingt ans; il aimait les longues promenades sur le fleuve; il aimait le sommeil dans l'herbe haute et douce.

Le matin sa mère lui avait dit : « Prends garde, enfant! la rêverie est aventureuse; sache borner ton voyage sur les flots! suis leurs cours, mais ne t'endors pas... » Et

Charles avait souri, car il savait dompter la vague : nouveau Léandre, il eût traversé le Bosphore pour un baiser d'Héro.

Done, sa barque amarrée, il s'étendit sur l'herbe. Un saule penchait sur lui ses branches mélancoliques. Il cueillit une de ces branches qu'il effeuilla dans le fleuve, puis une autre, puis encore une; puis chacune fut rejointe ses feuilles, que le courant entraînait doucement. Charles, penché sur la grève, les voyait tourbillonner et fuir.

— Où vont-elles ainsi? disait-il; vagabondes, elles ne s'arrêteront plus.... La grande mer les recevra sans doute : c'est là leur destinée.

Savait-il, Charles, que ce jeu offrait l'image de la vie?

Pendant il y avait dans son ame un reflet de superstition. Il le tenait de Dieu ou de sa mère.

— Ces feuilles qui suivent le courant, pensait-il, ce peut être un talisman pour moi... Voyons si rien ne les arrête.

A peine avait-il formé cette idée, qu'il était déjà debout, suivant des yeux, le long du rivage, les tournoiements des branches et des feuilles qu'il avait moissonnées. Mais bientôt il se prit à rêver plus profondément; ses pas s'allongèrent; il venait d'atteindre l'extrémité de l'île.

— Je les ai devancées; allons maintenant à leur rencontre. Si je parviens à les rassembler toutes, ma vie s'écoulera pure et tranquille; au contraire, si j'en laisse échapper quelqu'une, ma vie sera agitée, soumise au torrent des passions.

Et lorsqu'après s'être mis dans la nudité primitive de l'homme libre, il remontait le fleuve à la nage, Charles se laissait bercer par de vagues rêveries, poursuivant, lorsqu'ils se furent rencontrés, les branches de saule dérobées au rivage.

— C'est en vain, disait-il, éphémères, que vous vous dérobez à mes recherches; toutes vous serez réunies, mais non plus comme tout à l'heure, suspendues au

trone décrépît du saule. De vos débris je composerai une guirlande et je m'en ceindrai le front dans mes jours de bonheur.

Déjà il avait rassemblé la plupart des fugitives branches, et de crainte de les laisser échapper encore, il les avait emprisonnés entre ses dents. Une seule manquait : légère, elle décrivait un cercle avec la vague émue... Charles riait de ses efforts, puis il avançait la main pour la saisir; le remous d'un corps étranger la détournait par une secousse violente.

Le front humide du jeune homme venait de rencontrer à fleur d'eau un autre front également humide, mais qui plongeait sous le choc.

Ce front était celui d'un cadavre!

Et la dernière branche de saule, emportée loin de là, ne put être réunie aux autres.

Et Charles se souvint plus d'une fois qu'elle manquait à sa guirlande mystérieuse, car bien des jours néfastes comptèrent depuis dans sa vie.

Nous nous empressons de donner à la lettre suivante l'appui de notre publicité, heureux de pouvoir concourir par les moyens en notre pouvoir, à l'action de reconnaissance d'un élève envers son célèbre professeur :

A monsieur le directeur du FOLLET.

Monsieur,

Une mort récente vient d'enlever aux arts M. A.-J. Reicha, membre de l'Institut et professeur au Conservatoire.

Ses nombreux élèves, dont j'ai eu l'avantage de faire partie, s'empresseront sans doute de payer un juste tribut de reconnaissance et de haute estime à ce célèbre professeur.

Une médaille en bronze sera frappée en l'honneur de M. Reicha.

L'exécution de cette médaille sera confiée au talent de nos plus habiles graveurs.

Dans le courant de juillet prochain, la médaille sera remise au domicile des souscripteurs, en échange du prix modique qui sera fixé ultérieurement.

Dès ce jour une liste de souscription est ouverte

chez M. Larmande, professeur d'harmonie, rue Cadet, 52.

Veuillez, je vous prie, monsieur, donner de la publicité à cette lettre en l'insérant dans les colonnes de votre estimable journal.

Agreez, etc.

ALFRED LARMANDE.

Paris, 1<sup>er</sup> juin 1856.

## THÉÂTRES.

**Opéra.** — Lesage a fait un fort joli roman intitulé *le Diable Boiteux*, qui aurait pu fournir les éléments d'au moins dix ballets, vingt comédies, quarante vaudevilles, et aucun de nos écrivains dramatiques n'a encore exploité l'œuvre de Lesage, pas même M. Coraly, l'auteur du ballet nouveau; on retrouve bien, dans l'œuvre de ce chorégraphe, Asmodée et Cléophas, la scène se passe également à Madrid; mais, au milieu des sauts et des pirouettes de tout le corps dansant de l'Opéra, je n'ai reconnu aucun des tableaux qu'Asmodée fit voir à son libérateur; je n'aurais même pas très bien compris l'intrigue ni la morale de la pièce, si toutefois il y a de la morale dans un ballet et dans les jambes des danseuses de la rue Lepelletier, si l'on n'avait en le soin de me gratifier à l'avance d'une analyse, qui m'a fait comprendre tout ce qu'il y avait de finesse, de naturel et d'expression dans le jeu de mademoiselle Fanny Essler.

Cette jeune et jolie personne, qui, après mademoiselle Taglioni, s'est placée au premier rang comme danseuse, a révélé un nouveau talent comme mime. A côté d'elle brillaient aussi sa sœur Thérèse, M<sup>mes</sup> Alexis Dupont, Noblet, Julia; mais pourquoi M<sup>lle</sup> Fitz-James est-elle venue faire ombre au tableau?...

Les décorations sont magnifiques; je n'en dirai pas autant des costumes. Quant à la musique, elle est tout ce qu'il faut pour un ballet.

**Variétés.** — Avez-vous lu la *Revue des deux Mondes*? On dit que les auteurs de *Mariana* ont puisé le sujet de leur pièce dans ce recueil, circonstance que j'ignore, attendu que je n'ai pas l'avantage de lire la *Revue des deux Mondes*.

Vous avez donc un vaudeville à faire, et ce vaudeville doit servir de pièce de début à une cantatrice française. Or, pour faire paraître avec avantage une cantatrice française, vous en faites une cantatrice allemande ou italienne, car il est de mode qu'un artiste de talent, un chanteur surtout, ne peut que gagner à déguiser son nom ou son pays; vous groupez autour de cette susdite

cautatrice un conte, officieux protecteur, qui veut devenir l'amant de la *prima dona*; un jeune compositeur qu'elle aime et dont elle est aimée; un frère de lait, qui vient doter l'Allemagne d'une *Compagnie d'Assurances contre les chutes dramatiques*; vous assaisonnez le tout de cavatines, de romances et de couplets, et vous avez votre pièce. La débutante fait son premier essai: elle est applaudie, *enlevée*, comme disent les *assureurs*, et cela, parce qu'elle a une jolie voix, qu'elle chante avec beaucoup de goût et qu'elle est bonne comédienne.

Ainsi ont fait MM. Dupéuty, Fontan et Dartois; mais si le succès de M<sup>me</sup> Hébert-Massi a été complet, je n'en dois pas moins dire que celui de *Mariana* sera de peu de durée: les trois actes qui composent cette comédie sont courts et froids; le caractère de Sigismond, l'*assureur dramatique*, est le seul bien tracé, et le développement de son système a mis le public en belle humeur. Pourquoi donc, puisqu'il a permis qu'on stylisât sur son théâtre cette lèpre nommée *étagueurs*, M. Dartois ne l'en a-t-il pas purgé?... et quand les directeurs de Paris balayeront ils cette vermine de leurs parterres?

**Palais-Royal.** — Un ami officieux m'ayant à l'avance expliqué le canevas de la pièce, je craignais que la *Spéculation* de MM. Roche et Duvernois ne fût préjudiciable aux intérêts du directeur; mais heureusement le restaurateur anglais, au lieu de faire trôner, comme le propriétaire du café de la régence, une prostituée, borgne et contournée d'érouelles, a placé dans son comptoir la femme la plus vertueuse peut-être des Trois-Royaumes, la jeune et douce Esly, dont un fatal quiproquo a fait momentanément une *profonde scélérate*; mais son innocence est bientôt reconnue, et lorsqu'elle sait le honteux trafic que l'on voulait faire de sa position fâcheuse, elle exprime son indignation en termes fort énergiques, au milieu des applaudissemens de la foule que M. Dormeuil sait réunir chaque soir dans son théâtre.

**Vaudeville.** — Or, permettez-moi la comparaison, quand un tailleur habilie une *pratique*, il coupe ses habits et ses pantalons sur le même patron, de même que le cordonnier fait ses bottes sur les mêmes formes; ainsi font les vaudevillistes pour Arnal: ses rôles sont tous taillés sur le même modèle; c'est toujours Montivon, Anatole, Adélaïde, Narcisse, etc., etc., parce qu'Arnal est toujours Arnal, et ne sera jamais qu'Arnal tant

qu'acteur il sera..... Et voilà ce que c'est qu'un *bat du grand monde*.

**Gaîté.** — En annonçant la première représentation du *Comte de Horn*, un journal disait que l'auteur avait emprunté son sujet au roman de M. Marie Aycard. M. Ancelot s'est empressé de réclamer contre cette assertion et de revendiquer comme lui appartenant tout le mérite du *Comte de Horn*, ce drame ayant été fait avant le roman qui porte le même titre.

J'ignore si le romancier a été plus fidèle à l'histoire que l'auteur dramatique; mais ce qu'il y a de certain, c'est que le héros de M. Ancelot n'est nullement le vil assassin qui fit tant de bruit à l'époque de la régence: il a fait, d'un scélérat, un infortuné jeune homme conduit au crime malgré lui, sans doute afin d'attirer plus d'intérêt sur son personnage, et ce n'est certes pas moi qui blâmerai l'*immortel* académicien de s'être ainsi écarté de l'histoire.

Son œuvre est pleine de situations dramatiques: tous les personnages remplissent la scène et captivent continuellement l'attention du spectateur, dont ils excitent la sympathie ou l'horreur. Rien de plus naturel que le personnage de Morlae, ce valeureux dore du xviii<sup>e</sup> siècle; que La Galifardière, cet honnête homme qui craint toujours qu'on ne vienne lui arracher la vie avec ses millions imaginaires. En somme, M. Ancelot a combiné son drame, le meilleur qu'ait donné le théâtre de la Gaîté depuis sa réouverture, de manière à se concilier les applaudissemens de la foule, et c'est aujourd'hui le meilleur suffrage, surtout au boulevard.

M<sup>me</sup> Meynier, la débutante, pourra rendre d'utiles services à l'administration, si elle veut moins chercher à imiter M<sup>me</sup> Volny et Dorval, excellens modèles, j'en conviens, mais dont aucun artiste n'approchera jamais.

Le même jour où l'on donnait *Mariana* et le *Comte de Horn*, le théâtre de la Porte-Saint-Antoine offrait à ses habitués *la Grue*, comédie mêlée de chants; M. Comte, *Compère et Compagnon*, et le Gymnase-Enfantin, *la Jeunesse de Louis XII*. Comme, même avec le secours d'*Asmodée*, je ne pouvais être dans cinq théâtres le même soir, je me bornerai à constater le succès de ces trois ouvrages; celui de *la Grue* surtout a été brillant, ce qui n'étonnera pas quand je rappellerai que la Porte-Saint-Antoine ne compte encore aucune chute, et que nos meilleurs auteurs se sont réservé le monopole de ce théâtre.

VICTOR.

# LE FOLLET,

COURRIER DES SALONS,

JOURNAL DES MODES,

Boulevard Saint-Martin, 61.

A LYON, chez M. Mégevend, rue Dubois, seul bureau central de nos Journaux pour l'Italie la Suisse et tous les départemens méridionaux de la France.

LADY'S MAGAZINE AND MUZEUM.

---

## MODES.

A M<sup>me</sup> de M.....



Ma chère Anna,

Voici la saison où les modes nous occupent un peu moins, et cependant les Parisiennes ont adopté cette année une infinité de nouveautés qui ont une grande vogue. Déjà toutes ont été citées dans le *Follet* : il devient donc inutile d'en parler ; mais je veux vous dire quelles sont les modifications survenues depuis quelques jours.

Vous savez combien la mode des *mantelets*, *châtes* ou *écharpes-failles* est devenue générale : eh bien ! il a fallu du nouveau pour soutenir cette vogue, et M. J. PERRÉE s'en est chargé ; il a fait travailler à la main des filets en cordonnet

de soie et disposer des garnitures en filet imitant les vieilles dentelles, et de suite cette *nouveauté*, dont nos grand's-mères raffolaient, est devenue la propriété de la haute fashion, et ne court pas risque de tomber dans le domaine des modes profanées.

Deux maisons de détail en réputation, Chavy et Pussey \*, et la *Mère de Famille* \*\*, ont seules ces mantelets tout faits, et M. Perrée \*\*\* fabrique et dispose le filet tout prêt à devenir mantelet. Les dames de Paris s'adressent aux maisons de détail que je vous cite, et les marchands de province au fabricant, qui en fait de très nombreux envois en ce moment.

\* 15, rue de Choiseul.

\*\* Rue du Helder, au coin du boulevard.

\*\*\* 164, rue Saint-Denis.



Je suis allée à la dernière fête extraordinaire de Tivoli, qui a été fort brillante en toilettes, mais surtout en chapeaux frais et nouveaux.

Je vous citerai un joli chapeau de paille de riz avec liseré bleu de ciel, ruban de satin bleu pâle, glacé de blanc, et touffe de roses blanc rosé, demi-guirlande de roses dessous;

Une autre paille de riz, ornée de rubans blancs à liseré vert, et d'une touffe de nelles et pâquerettes et plumes mêlées à des épis verts; une guirlande d'épis sous la passe.

Puis une paille d'Italie avec une jolie touffe de gueule de loup et des rubans gros de Naples paille; dessous, des nœuds de velours ponceau.

J'ai vu une foule de sparteries ornées de rubans de velours; il était facile néanmoins de remarquer que les femmes de distinction portaient toutes de préférence du velours noir ou cerise.

Les bonnets de spectacle ou de négligé se garnissent indistinctement avec du velours cerise; pour les bonnets de toilette, des nœuds de velours remplacent volontiers les fleurs. On en revient peu à peu aux hautes blondes et aux bonnets à un seul rang. Les bonnets à la lingère sont généralement moins bien portés.

La mousseline et l'organdy font fureur cet été; presque tous les peignoirs et les robes de promenade sont en l'un de ces tissus.

La mode des redingotes doublées de couleur continue, et les rubans passés dans les ourlets sont aussi fort recherchés.

En négligé les étoffes écossaises sont celles que l'on préfère.

On ne met aucune guimpe ni aucune garniture sur le cou avec une robe décollée; mais on fait usage de petits fichus en dentelle, que l'on fixe négligemment avec un camée, une mosaïque ou un médaillon.

Les châles Maranas sont délicieux pour

promenade au bois ou pour fête de campagne. Cette nouveauté, dont la légèreté n'est pas le moindre mérite, et qu'une gravure, quelque soignée qu'elle soit, ne peut qu'imparfaitement reproduire, aura du succès, comme toutes celles que compose M<sup>me</sup> Pollet.

Ce qui domine la mode aujourd'hui, ma chère amie, le croiriez-vous, c'est un *orang-outang*. La vogue de ce singe, que tout Paris veut voir, rappelle celle de la giraffe, et nous devons bientôt à cet animal, dont je trouve la réputation un peu exagérée, quelques modes nouvelles; Il paraît que sa *coiffure* a déjà inspiré plusieurs *artistes*, car je vois une foule de nos dandys coiffés à l'*orang-outang*, et il en est plusieurs que leur barbe et leurs manières rendent ressemblans à s'y méprendre.

Au revoir, ma chère Anna.

Votre amie. HENRIETTE D'A\*\*\*

Parmi les villes qui rivalisent avec la capitale pour les articles de modes et de lingerie, Lyon est en première ligne, et pour s'en convaincre, il suffit de voir les charmantes nouveautés en lingerie des magasins de M<sup>me</sup> Dumont, rue Bas d'Argent, 2, à Lyon. Cette maison est la providence des élégantes Lyonnaises.

## RÉVÈRES.

On était au mois de juillet 1814. Toute la famille de M. M<sup>me</sup>, riche maître de forges, se trouvait réunie dans un charmant salon d'été; les fenêtres ouvertes laissaient errer la vue sur un paysage enchanteur, auquel la Meuse, avec ses capricieux détours, donnait l'aspect le plus pittoresque. Cette famille était composée de deux filles et de trois jolies nièces que

M. M\*\*\* avait adoptées. Chacune d'elles, livrée toute entière en apparence à son occupation favorite, savait encore jeter des phrases rapides dans une causerie joyeuse et presque bruyante, car il s'agissait de déterminer par avance le genre de délassement auquel on se livrerait dans la soirée : l'une voulait une promenade en bateau, l'autre une course à cheval, et toutes mettaient tant de passion en voulant faire prévaloir leur avis, que la bonne intelligence y semblait sérieusement menacée. M<sup>me</sup> M\*\*\*, qui présidait cette petite république de femmes, aurait pu sans doute y rétablir l'harmonie en donnant son opinion, qui n'eût point été méconnue; mais elle paraissait ne rien entendre; ses yeux ne quittaient plus la plus jeune de ses filles, assise au piano et complètement étrangère à ce qui se passait autour d'elle.

Les doigts de la musicienne erraient au hasard sur le clavier, et en tiraient des sons mélancoliques comme la pensée qui les créait. Lasthénie, c'était son nom, avait à peine seize ans, et déjà ses traits fins et délicats semblaient altérés par la souffrance, en regardant son cou gracieux et frêle, sa taille courbée et pourtant élégante, en observant surtout l'éclat de ses grands yeux noirs, brillans d'intelligence et d'une agitation fébrile, l'esprit était frappé à la fois par des pensées de destruction et d'immortalité.

Caroline M\*\*\* devinait l'inquiète préoccupation de sa mère, et elle faisait observer à ses compagnes qu'il fallait changer de projet, parce que Lasthénie était trop faible pour être associée à aucun de ceux qu'on avait proposés, lorsque la porte du salon s'ouvrit, et M. M\*\*\* entra, introduisant un jeune homme couvert de l'uniforme de la garde impériale. Il le présenta à sa femme, et ajouta que venant de visiter ensemble tout l'établissement des forges, tous deux mouraient de faim.

M<sup>me</sup> M\*\*\* sourit avec honte, se leva,

et donna des ordres pour qu'on apportât des rafraichissemens, puis revint s'asseoir près du jeune officier, dont l'aimable et pâle figure l'intéressait déjà.

Il raconta que, se rendant aux eaux de Vichi, jugées nécessaires pour une blessure assez grave, il s'était arrêté devant les forges, qu'il examinait en curieux, quand M. M\*\*\* lui-même avait paru. — Je n'ai pu, ajouta-t-il, refuser l'offre gracieuse d'une hospitalité de quelques heures pendant cette horrible chaleur.

En parlant, le militaire jetait un prompt et furtif regard sur ces jolies têtes de jeunes filles, qui toutes étaient tournées vers lui. Lasthénie seule était restée à sa place, calme et silencieuse; il le remarqua et demanda à M<sup>me</sup> M\*\*\* si elle était aussi de la famille.

— C'est ma plus jeune sœur ou plutôt une moitié de sœur, répondit-elle en riant, car Lasthénie est toujours si complètement dominée par ses rêveries que ceux avec qui elle vit ne la possèdent jamais tout entière.

— Pourquoi donc calomnier ainsi cette pauvre petite ? dit M<sup>me</sup> M\*\*\* avec une douce sévérité; c'est bien mal, Caroline! Puis elle appela Lasthénie, qui vint s'asseoir et resta presque repliée sur elle-même, tant elle était frêle et languissante.

Une conversation très vive s'était établie entre M. M\*\*\* et son hôte : ils parlaient du grand homme qui long-temps avait subjugué le monde. Le jeune militaire s'exprimait sur ce sujet avec un enthousiasme fanatique; ses phrases étaient puissantes, pleines d'entraînement et de passion. Lasthénie en fut frappée; puis, émue, palpitante, elle l'écoutait avec un saint recueillement que lui ne remarquait pas encore.

Enfin leurs yeux se rencontrèrent; ceux de Lasthénie ne se baissèrent point, mais elle serra doucement la main de sa mère.

— Donnez-nous cette journée toute entière, disait le bon M. M\*\*\* à l'étranger;

voyez comme on vous entend avec plaisir ici. Il y a de la sympathie dans chaque cœur quand vous parlez de celui que nous admirons tous. Oh! restez, je vous prie.

Cette cordiale invitation fut d'abord refusée par bienséance; mais lorsque Lasthénie joignit sa voix à celle de sa mère, le jeune homme ne trouva sur ses lèvres qu'un oui, qui s'échappa avec l'expression de la reconnaissance.

Caroline déploya vainement toutes les grâces de son esprit; le bel officier répondait avec une distraction visible: une autre image s'était glissée dans son âme, et c'était celle de Lasthénie.

Après le diner, les jeunes filles s'échappèrent du salon. M. M\*\*\* fit signe à son hôte de le suivre si cela l'arrangeait. Il les retrouva folâtres et rieuses, mais Lasthénie n'était point parmi elles. Il l'aperçut placée sur une espèce de tertre, et vint se placer à côté d'elle. Pensive, réfléchie, elle tressaillit en l'apercevant, et cependant elle l'attendait.

— Ne regrettez-vous pas ces jeux que vous n'osez partager? lui demanda-t-il.

— Quelquefois, répondit-elle, pourtant j'ai d'autres jouissances: depuis que je suis née, j'ai toujours vu trembler pour ma vie, et souvent, dans mon cerveau d'enfant, est venue cette réflexion de l'égoïsme, qu'une santé débile était pour l'être aimé le plus sûr moyen de domination.

Un sourire erra sur les lèvres du jeune homme.

— Oui, continua Lasthénie, alors sa faiblesse réclame un appui que chacun s'empresse de lui offrir.

— Ah! heureux! mille fois heureux, dit-il avec vivacité, celui qui sera pour toujours l'appui de Lasthénie!

Une quantité de fleurs des champs était sur les genoux de la jolie malade. Peut-être un vague instinct dirigeait-il ses doigts, car elle les tressait en couronnes

comme celles dont on orne les tombeaux.

— Voilà, dit-elle, en les montrant, un de mes plaisirs favoris: ces fleurs durent bien peu; mais comme mes souffrances me défendent de songer à l'avenir, je ne regrette jamais mon ouvrage.

— L'avenir! murmura le jeune homme en répondant à sa propre pensée, qui sait ce qu'il réserve à ma patrie?... Donnez-moi ces fleurs, ajouta-t-il; elles me rappelleront le meilleur jour de ma vie.

— Ce sont des lauriers qu'il vous faut, répondit-elle; puis elle ajouta en levant vers le ciel ses beaux yeux brillans de tendresse: mes espérances sont ici, et les vôtres là, bien loin. Elle indiquait de sa main le point où, selon elle, l'armée devait aller à la rencontre de l'ennemi. . . . Nous marcherons tous deux vers notre but, n'est-ce pas? . . . ensemble, mais séparés. . . .

Les beaux rayons d'un soleil couchant scintillaient à travers la haie d'aubépine contre laquelle elle était assise; sa tête de jeune fille était inondée de lumière: on eût dit une auréole, tant son front resplendissait. Ainsi caressée par ces tons chauds et nuancés de pourpre, vraiment elle était belle et poétique, cette exaltée de seize ans, et l'admiration fit plier les genoux du soldat.

— Oh! non, dit-il, mes espérances sont partagées; à présent je vous en confie la moitié; gardez-les moi, Lasthénie: quand moi n'aura plus besoin de mon bras, je viendrai vous en demander compte.

Lasthénie allait lui répondre, quand M. et M<sup>me</sup> M\*\*\* parurent devant eux. La jeune fille, heureuse et confiante, s'appuya sur le bras de l'étranger; ainsi près de lui, protégée par ses regards, elle semblait forte et ranimée. M<sup>me</sup> M\*\*\*, qui le remarqua, soupirait en répétant: Mais il doit nous quitter demain. . . .

— Ah! revenez, promettez de revenir! répétait-on autour du soldat quand il prit

congé de la famille. Il l'assurait en serrant la main de la pauvre mère, qui redisait dans sa pensée : oh ! oui, qu'il revienne pour que je voie encore sourire ma Lasthénie!...

Il la chercha du regard ; elle était disparue ; mais quand il s'élança sur son cheval, et que ses yeux s'élevèrent encore vers cette maison si hospitalière, il aperçut, à l'une des fenêtres de la chambre qu'il avait occupée, la blanche figure de Lasthénie.

Pour elle, il y avait un abîme, entre ce jour et celui qui l'avait précédé. Elle était devenue femme, elle aimait... Lasthénie ignorait encore le nom de celui à qui elle venait de donner toutes ses pensées, de rattacher tous ses rêves. Une carte était restée sur un fauteuil ; elle s'en empara avec vivacité.

— De Saint-Paul ! s'écria-t-elle après avoir lu. Mon Dieu ! faites que je porte ce nom une heure, une heure seulement, et je mourrai trop heureuse!...

Puis le gage de cette douce et mystérieuse alliance fut attaché au corset de la jeune fille ; c'était son trésor à elle, le signe palpable de cette religion du cœur dans laquelle, adepte d'un jour, elle s'élançait avec enthousiasme.

Plusieurs mois s'étaient écoulés ; le jeune officier ne réparait point, et Lasthénie sentait ses forces diminuer rapidement. Elle avait appris tous les détails de la fatale journée de Mont-Saint-Jean, pleuré sur les morts, car l'éloquence de celui qu'elle aimait avait fait naître pour eux dans son âme une profonde et sublime sympathie. Lui, elle ne le voyait que pâle, blessé ; des images lugubres voltigeaient autour d'elle.

Assise tristement dans le fauteuil qu'elle ne quittait plus, Lasthénie se faisait porter chaque matin devant une fenêtre d'où l'on découvrait la route de Sedan. Un jour, ses yeux distinguèrent de loin une masse mouvante, un nuage de poussière.

Un cavalier accourait au galop. Lasthénie reconnaît l'uniforme : c'est le sien, celui de cette garde immortelle dont elle a su tous les malheurs. Son cœur bondit, ses yeux se voilent, et cependant elle veut se lever, courir au-devant de lui, car elle est seule, et peut lui jeter dans ce mot : je t'aime ! tout le bonheur que sa présence lui rapporte. Mais ses jambes fléchissent ; elle retombe palpitante, épuisée. Un homme entre, s'approche ; il tient à la main une couronne de marguerites fanées. Ce n'est pas Saint-Paul, et un crêpe noir entoure le bras de l'inconnu.

— Voilà votre dépôt, dit-il en s'inclinant vers la jeune fille. Le dernier soupir de Saint-Paul s'est exhalé avec votre nom. S'il est vrai que vous êtes un ange, ne pleurez pas, mais priez pour lui.

— Nous prions ensemble, dit-elle d'une voix éteinte, car, je le sens, mon rêve est fini.....

Et la tête de Lasthénie s'inclina pour ne se relever jamais.

---

## LES SAINTES POMMES

ET

## LES SAINTES ROSES.



Vous n'avez pas connu mon grand-père ? — C'est dommage, car vous auriez sans doute aussi connu ma grand'-mère, qui était bien la femme la plus gaie et la plus malicieuse du monde, en dépit de ses soixante-huit ans : mon grand-père dévot, superstitieux même, partant simple de cœur et d'esprit ; ma grand'-mère, indévoté, quelquefois impie même, et conséquemment spirituelle et railleuse.

Etant tout petit, je ne me lassais pas d'admirer, au-dessus de l'armoire en chêne où ma grand'-mère mettait ses pots de confiture, trois superbes pommes de calville blanche et trois roses du Bengale, toujours

fraîches, toujours blanches, toujours roses. En fouillant mes souvenirs, il me semblait que ces trois pommes et ces trois roses, je les avais vues là depuis ma plus tendre enfance; cela me tourmentait. — Comment se fait-il, pensai-je, que ces trois roses ne se fanent pas, et que ces trois pommes ne se gâtent jamais? est-ce qu'elles sont peintes?

Un jour (j'avais dix ans, je crois), tourmenté par ces roses et par ces pommes, dont l'odeur me poursuivait jusque dans mes rêves, je pris la coupable résolution de leur rendre une visite intéressée; à force de mettre une seconde chaise sur une première, et une troisième sur la seconde, je parvins, avec autant d'adresse et plus de bonheur que le petit Jean-Jacques Rousseau, à m'emparer du cher objet de ma convoitise.

Mon étonnement et ma joie ne furent pas minces quand il me fut démontré, à l'odorat et au goût, que ces merveilleuses pommes de calville étaient véritablement des pommes de calville, et que ces miraculeuses roses du Bengale étaient véritablement des roses du Bengale.

Je cours bien vite cacher le reste de mon trésor dans ma chambre: je dis le reste, car j'avais déjà mangé une des trois pommes. Au bout d'une heure, les deux autres avaient suivi la première, et les roses effeuillées jonchaient le carreau. Je ramassai proprement tous les débris, que je jetai par la fenêtre; après quoi je rentrai près de mon grand-père, qui m'attendait pour me donner ma leçon d'écriture.

— Mon enfant, me dit-il en soupirant, je ne te donnerai pas ta leçon aujourd'hui. J'ai une horrible migraine; sors, car je vais faire mon remède.

Toutes les fois que le mal de tête prenait mon grand-père, il me disait cela: sors, car je vais faire mon remède: de façon que je n'avais jamais su ce que c'était que le remède, ce qui, par parenthèse,

m'intriguait passablement pour mon âge.

— Grand-papa, me risquai-je à lui dire, qu'est-ce que c'est donc que votre remède?

— Tu ne comprendrais pas, me dit-il.

— Si, si, grand-papa, je comprendrai bien.

— Allons, j'y consens, car aussi bien te voilà grand; tu feras ta première communion dans un an ou deux, et il ne serait pas mal que tu connûsse la vertu qu'ont les saints.

— Oui, bon papa.

— Je commence. Ecoute:

Ta grand'-mère est d'origine étrangère. Ses premiers parens habitaient la ville de Césarée en Cappadoce. Césarée est la même que la Kaïsariéh de la Turquie d'Asie, dans la Caramanie. Ne va pas confondre la Kaïsariéh de la Turquie d'Asie, en Syrie, à environ vingt lieues de Jérusalem.

— N'ayez pas peur, grand-papa.

— Suis-moi bien. La Césarée de ta grand'-maman, c'est donc la Kaisariéh, dans la Caramanie. Cette ville, fondée par Mosoch, fils de Japhet, et nommée Mazaca du temps qu'elle était capitale de la Cappadoce, prit le nom de Césarée en l'honneur de Tibère. Comprends-tu?

— Pas beaucoup, grand-papa.

— Tu comprendras mieux quand je t'aurai dit que c'est de cette Césarée que le grand Bazile fut natif et évêque.

— Et votre remède, grand-papa?

— J'y arrive. Ta grand'-mère donc, il y a quinze cents ans, avait à Césarée un parent, un oncle, un je ne sais quoi, qui était incrédule et avocat. Dans le même temps, une grande sainte, sainte Doro-thée, vierge et martyre (mon grand-père ôta sa casquette), s'en allait livrer sa tête au bourreau. lorsque le parent de ma femme, Théophile l'avocat, entendant la sainte qui s'écriait: « Gloire à Dieu! je m'en vais me désaltérer à la fontaine du jardin de mon divin époux », voulut la



roiller en lui disant : « Jeune vierge, quand vous serez dans le jardin de votre époux, faites-moi l'amitié de m'envoyer des pommes et des roses. »

Ici je regardai mon grand-père avec effroi.

— La grande sainte Dorothée n'eut pas plutôt livré sa tête au bourreau, qu'un ange, sous la forme d'un nain, vint offrir à Théophile trois pommes superbes et trois roses d'une admirable fraîcheur.

Ici je faillis tomber à la renverse.

— Théophile se convertit, et en mourant il laissa les trois saintes pommes et les trois saintes roses à sa famille, de telle sorte qu'elles sont venues jusqu'à ta grand-mère, qui me les a données deux ans après notre mariage, me disant que l'odeur seule suffisait pour chasser les maux de tête. J'en avais d'affreux alors, et, à chaque migraine nouvelle, j'ai pu me convaincre de l'efficacité de ces précieuses reliques. Maintenant que tu sais l'histoire, mon enfant, je vais faire mon remède devant toi, car je sens le mal de tête qui me reprend plus fort ; mais souviens-toi qu'il faut te mettre à genoux.

J'y tombai convulsif, attéré, mort. J'étouffais.

— Grand-papa, ayez pitié de moi !... grand-papa, tuez-moi, assassinez-moi ! je suis perdu ! le bon Dieu va me mettre en enfer !... J'ai mangé les pommes du Saint-Esprit ! j'ai effeuillé les roses de sainte Dorothée.

Je ne sais ce qui arriva. Tout ce que je me rappelle, ce sont ces mots de mon grand-père :

— Malheureux enfant ! des pommes et des roses qui guérissaient les maux de tête depuis quinze cents ans !... coquin d'enfant ! je ne te pardonnerai jamais, à moins d'un miracle !

Par bonheur, le miracle se fit : les pommes que j'avais mangées et les roses que j'avais jetées par la fenêtre reparurent au haut de l'armoire de ma grand-mère.

C'était-elle qui, pour s'égayer aux dépens de son mari, renouvelait le miracle chaque fois qu'il commençait à se faner ou à être piqué des vers.

—

—

C'était mon chien.

Vous tous qui l'avez vu me suivant partout, quelque temps qu'il fit, laid, sale, crotté, avec ses longs poils, ses longues oreilles, sa longue queue, tout cela noirci par la boue, vous direz : c'était un chien.

Et moi je répéterai : c'était mon chien.

Oh ! si je m'appelais Hoffmann ou Byron !

Ou bien encore Jules Janin, Ernest Desprez ou de Balzac !

Ou seulement Alphonse Karr, ou Philarrète Charles !

Oh ! alors vous pleureriez mon bon chien, mon bon Dig.

Car je vous dirais sa laideur, mais ce serait une laideur poétique ; je vous dirais son instinct, son attachement, son intelligence, son amie !

Il avait de l'âme, mon chien Dig.

Mais, chien obscur d'un maître plus obscur que lui, qui viendra pleurer sur son néant, si ce n'est moi ?

Il m'aimait tant, mon chien Dig !

Il fallait le voir quand j'étais gai ; comme il *manégeait* autour de moi, comme ses yeux noirs chatoyaient ! oh ! il était beau alors !

Mais quand j'étais triste !...

Comme il était triste aussi, comme ses oreilles étaient basses, comme sa queue balayait la terre, comme ses yeux noirs, troubles, atones, fixés sur moi semblaient me dire : « oh ! je te comprends... si je pouvais pleurer ! »

Pourquoi les larmes ont-elles été refusées aux chiens ?...

Un jour j'étais malade ; Dig, mon chien,

Dig, si joueur, si fou, si jeune, qu'une mouche, un brin de paille, une boule de papier occupait des heures entières, Dig était là, couché sur mon tapis; observant mon sommeil, et alors il ne remuait pas; guettant mon réveil, et alors il sautait en me regardant.

Mais il ne pensait plus ni aux mouches, ni aux brins de paille, ni aux boules de papier.

Vous aimez mon chien Dig, n'est-ce pas?

Pleurez donc avec moi, car il est mort, mon chien Dig, mon compagnon, mon ami, mon commensal!

Il est mort hier, en plein jour, en pleine rue; il est mort écrasé sous une roue!...

J'entends un faible cri, je me retourne et je vois mon Dig étendu sur le dos, me cherchant des yeux. Il me disait adieu!

Et moi, pleurant, j'ai pressé le pas en lui répondant : au revoir!

Car il avait une âme mon chien Dig.

---

### PENSÉES.



On perd le goût des plaisirs du monde à mesure que l'on fait des progrès dans la vertu, de même qu'on méprise les amusemens de la jeunesse à proportion qu'on avance en âge.

Les hommes trompent les femmes dans une première intrigue, mais ils leur enseignent bientôt à les tromper eux-mêmes; elles deviennent semblables aux joueurs, qui, après avoir commencé par être dupes, apprennent l'art de tromper les autres.

Comme la pierre que la boule rencontre dans son chemin procure quelquefois au joueur le gain de la partie, de même

ce qui paraît être un obstacle à nos desirs en avance quelquefois le succès.

Une femme ne peut aimer deux fois avec innocence.

Quand nous voyons par écrit les choses qui se sont passées de notre temps et de notre connaissance, nous sommes portés à révoquer en doute la vérité de toutes les histoires.

Si l'on y prenait garde, en passant dans les rues, je suis persuadé qu'on apercevrait les visages les plus gais dans les voitures de deuil.

Il n'y a que les malheureux qui reconnaissent le pouvoir de la fortune, car les personnes heureuses attribuent toujours leurs succès à leur prudence ou à leur mérite.

La mauvaise compagnie ressemble à un chien qui salit davantage ceux qu'il aime le plus.

Je crois que cette pensée convient plus à la bonne compagnie qu'à la mauvaise.

La plainte est le tribut le plus abondant qui soit offert au ciel et la partie la plus sincère de notre dévotion.

---

### LA BONNE COUSINE,

OU LES CONSEILS DE L'AMITIE,

Ouvrage destiné à la jeunesse, par M<sup>me</sup> Elisabeth Celnart, auteur de *les Contes du bon Tuteur*, ou *les Jeudis*, *les Dimanches*, ou *la Bonne Sœur*; deuxième édition. 1 gros volume in-12, orné de trois jolies gravures en taille-douce, avec couverture imprimée.

Prix : 2 fr. 50 c. et 5 fr. 15 c. franc de port.

Paris, VILLET, éditeur, 11, rue Percée Saint-Andre-des-Arts.

# LE FOLLET,

COURRIER DES SALONS,

JOURNAL DES MODES,

Boulevard Saint-Martin, 61.

A LYON, chez M. Mégevend, rue Dubois, seul bureau central de nos Journaux pour l'Italie la Suisse et tous les départemens méridionaux de la France.

LADY'S MAGAZINE AND MUZEUM.

---

## MODES.

A M<sup>me</sup> de M.....



Le *Diable Botteux* attirant fort peu de monde à l'Opéra, on presse les répétitions du nouveau ballet qui doit nous rendre M<sup>lle</sup> Taglioni. C'est alors que nous reverrons de jolies toilettes à l'Opéra, car bien que la haute aristocratie soit déjà retirée dans ses châteaux de la Bretagne ou de la Normandie, vous auriez tort de vous représenter Paris abandonné ou privé de mouvement; c'est maintenant que les hautes puissances d'outre-mer viennent prendre un peu de ce bon air de France: c'est maintenant que toutes les provinces nous envoient leurs riches habitans, qui viennent retremper leur goût à Paris, et emporter l'essence de nos modes.

Vous allez donc bientôt, Anna, voir des manches plates dans vos promenades de Bordeaux, car elles sont parvenues à vaincre la répugnance que bon nombre de femmes de la capitale ressentaient pour elles; vous allez revoir les volans, qui sont tout à fait revenus aujourd'hui; vous allez voir disparaître les pèlerines, qui ne se portent plus du tout, si ce n'est en toilette de bain ou d'extrême négligé.

Sans doute le velours orne presque tous vos chapeaux; ici il a remplacé victorieusement le ruban sur toutes les pailles d'Italie, et cependant, il faut le dire, il n'est pas de mode moins agréable dans une saison où toutes les promenades sont pleines de poussière; je pense qu'elle se prolongera cet hiver.

Le velours sur le satin ou sur le velours

gris sera d'un effet agréable. C'est toujours le velours ponceau qui est le mieux porté; il orne bien une belle paille d'Italie avec un bouquet d'épis ou de coquelicots assortis à la nuance du velours.

On fait toujours de jolis bonnets à la paysanne, avec du velours cerise ou bleu de ciel et de petits lisérés blancs ou de fleurs de charmille.

Les fichus se font aussi forme paysanne, taillée en pointe sur le côté et très dégagée du cou; on passe volontiers un ruban de taffetas dans l'ourlet; ce transparent est d'un effet agréable.

Les croix à la Jeannette, avec un velours noir, sont toujours bien portées; les petites maîtresses même ont adopté aujourd'hui sur le bandeau plat de leurs bonnets du matin, une épingle d'or semblable à celles que portent les paysannes coquettes de la Normandie.

Le complément indispensable d'une toilette avec un mantelet-faille, est la *fraise* que nous mettons à notre cou; cette *fraise* remplace les nœuds de cou, les guimpes et les collerettes; on les fait en mousseline brodée. La forme est un diminutif du *mantelet-faille*: c'est une pièce de mousseline, longue d'une demi-aune et large d'un dixième, brodée, et garnie d'une ruche en haut et en bas; cette pièce se replie sur elle-même comme un fichu, et se fixe devant par une agraffe très grande en émail ou en mosaïque.

A toutes les manches on voit aujourd'hui des manchettes.

Les mousselines blanches, à raies blanches mates, font fortune sur une jupe de couleur.

Parmi les couturières habiles pour les manches plates et les robes à volans, j'ai à citer M<sup>lle</sup> JENNY JOBARD, 13, rue des Moulins. Plusieurs dames des plus élégantes font l'éloge de son talent, et, avec le nouveau genre des modes parisiennes, il faut infiniment de goût pour ne pas tomber dans le ridicule.

L'emploi des épis de maïs se propage, et l'on pose aussi beaucoup de grenades dans les modes. J'ai vu divers chapeaux que M<sup>lle</sup> JULIE FLOREY\* a disposés pour nos amies, et la grâce qu'elle a su donner à sa coupe lui a valu de nombreux suffrages. Rien n'est plus coquet qu'une capote-baigneuse faite par cette modiste pour lady M<sup>lle</sup>. Cette capote est en mousseline anglaise blanche sur du rose; la passe est froncée, et autour de la forme se croisent deux brides entourées de ruches en mousseline, et qui, par leur forme, rappellent les Fanchons.

Les mantelets-failles deviennent un délire: on en voit en filet, en soie, en mousseline, en tulle, enfin de toutes les façons. Cette mode fait négliger la façon des corsages, et c'est pour cela que l'on ne s'occupe que des manches et des jupes.

Adieu, ma chère amie, votre dévouée.

HENRIETTE D'A<sup>lle</sup>.

Dans un des premiers numéros du mois de juillet, le FOLLET publiera sa feuille trimestrielle de PATRONS. Ce supplément au FOLLET ayant obtenu l'approbation de tous les abonnés, nous donnerons chaque fois les soins les plus scrupuleux à l'exécution de ces feuilles, qui peuvent être d'une grande utilité pour les abonnés de la province et de l'étranger.

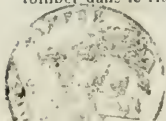
## CLARA.



Il venait de sonner onze heures du soir.

Nous étions réunis au salon, Georges M<sup>lle</sup>, sa femme et moi. Depuis longtemps la conversation avait cessé; Georges semblait préoccupé. Il ne détachait ses yeux du foyer où languissaient quelques tisons presque éteints, que pour regarder furtivement et d'un air soucieux les joues pâles et maigres de sa femme. La santé de Clara nous donnait depuis

\* Rue Montmartre, 175.



long-tems de vives inquiétudes ; ce soir-là elle paraissait plus oppressée que nous ne l'avions encore vue, et c'était avec un affreux serrement de cœur que je pressentais sa fin prochaine.

— Charles, me dit tout à coup mon ami, en se levant vivement, écoute, j'ai un mot à te dire.

Il m'entraîna dans la salle à manger, où Clara nous suivit des yeux avec anxiété. Georges, ayant fermé la porte, continua en me pressant la main :

— Je ne puis supporter plus long-tems l'horrible incertitude qui me dévore ; Clara meurt, je le vois ; tu ne saurais nier que sa vie ne tient qu'à un fil ; elle meurt et d'un chagrin dont j'ignore la cause. . . . Amour, soins, pleurs, menaces, furcurs, rien n'a pu lui arracher ce secret qui m'enlève la seule femme que j'aie jamais aimée. Quand je la presse de questions, elle ne me répond que par des larmes ; quand j'émetts un soupçon, elle me demande avec une sorte de terreur si, dans sa conduite, j'ai remarqué quelque chose de coupable ; puis elle pleure encore. . . . et je suis forcé de convenir que jamais femme ne se conduisit avec tant de retenue et ne fut plus affectueuse avec son mari que Clara ; mais à peine l'ai-je quittée que mes alarmes, mes soupçons, ma douleur enfin viennent de nouveau assaillir mon cœur. Je la vois marcher à grands pas vers la tombe : encore quelques jours peut-être, et je l'aurai perdue ! Charles, je suis ton ami d'enfance ; tu as épousé ma sœur ; une sainte et vive amitié nous unit l'un à l'autre, viens à mon secours ; Clara aura peut-être plus de confiance en toi. . . . vois-la, parle-lui de ce que je souffre, obtiens l'aveu de la cause de sa maladie, assure-la de l'empressement que je mettrai à satisfaire le moindre de ses désirs. . . . Va maintenant, ne me refuse pas. . . . ne me dis rien aujourd'hui, je te verrai demain.

Il sortit précipitamment et courut s'en-

fermer dans sa chambre, comme s'il eût voulu prévenir tout refus de ma part. Le malheureux ! il ne savait pas quelle douloureuse mission il confiait à mon amitié ! Que dis-je, à mon amitié ! blasphème !. . . J'eus honte de moi-même en descendant au fond de mon cœur, mais l'occasion était trop favorable : je pouvais, grâce à cette mission, savoir ce qu'il m'importait autant qu'à lui d'apprendre.

Je rentrai dans le salon. Je rencontraï les yeux de Clara en ouvrant la porte, et je vis ses joues se colorer légèrement quand elle aperçut que j'étais seul. Je repris la place que j'avais quittée quelques minutes auparavant ; mon cœur battait si violemment que j'étais presque suffoqué ; je gardais le silence, ne sachant comment entamer la terrible question. Clara parla la première.

— Que vous a dit Georges ? me demanda-t-elle en fixant sur moi ses yeux brillans.

Je cherchai à maîtriser mon trouble.

— Georges est malheureux, Clara.

— Pense-t-il donc l'être seul ? reprit-elle vivement.

— Non, Clara ; il pense que vous aussi vous êtes à plaindre, et c'est parce qu'il ignore quelle peine secrète empoisonne votre vie que son ame est déchirée. Qui ne serait troublé jusqu'au fond de l'ame en contemplant les ravages que le chagrin a faits sur ces traits naguère si rians, si rayonnans de bonheur !. . .

— Je suis donc devenue bien laide, Charles ?.. Mais à quoi bon la beauté ?.. Que me servirait-il d'être joyeuse comme j'étais avant ?.. J'ai été belle, joyeuse ; j'ai eu des talens. . . de quel secours ces avantages m'ont-ils été ?

J'ouvrais la bouche pour lui dire : « tu es plus belle que jamais, Clara ; tu es toujours la première des femmes » ; mais je retins ces paroles imprudentes. Je laissai tomber sa main que j'avais saisie.

— Clara, lui dis-je, Georges espère



que vous aurez assez de confiance en moi. Il me charge d'insister auprès de vous pour connaître enfin tout votre cœur. Je n'aurais pas demandé à me charger de ce soin... car je ne m'en sens pas digne... mais je n'ai pu refuser. Que dois-je espérer dites? aurez-vous confiance en moi? pourrez-vous me dire ce que vous lui avez tu?

— A vous!... vous! reprit Clara avec agitation. Est-il possible! oh! non, Georges n'a pu vous charger de lire dans mon cœur... je ne puis rien vous dire.

— Il avait pensé qu'en raison de l'amitié qui nous lie depuis mon mariage...

— Ah! mon Dieu! que veut-il donc? pourquoi me torturer ainsi? je n'ai rien à lui apprendre.

Et elle se cachait le visage en sanglotant.

— Mais à moi, Clara, ne me direz-vous rien?

— De grâce, ne me pressez pas, Charles, je ne puis... à vous moins qu'à tout autre... Que dis-je? non, à vous, à lui, je ne saurais vous dévoiler... je n'ai rien; laissez-moi, Charles; retirez-vous.

— A trayers votre trouble, vous en avez trop dit pour que je m'éloigne... Clara, au nom du ciel, au nom de tout ce qui vous est cher, parlez, dites ce qui manque à votre bonheur, Georges vous le donnera... vous souriez tristement; que ne puis-je, hélas! contribuer à vous rendre le repos et la santé!... Dites si j'y puis quelque chose; ne me faites pas l'ojure de douter de moi : vous me feriez mourir de douleur.

— Que deviendrait votre femme?

Je me tus. Clara venait de toucher une corde bien douloureuse... Je ne sais si elle aperçut sur mes traits les souffrances qu'elle venait de réveiller, mais comme pour réparer ce qu'il y avait de poignant dans cette question, elle me prit la main :

— Pardon, Charles, pardon!

— Vous êtes cruelle, Clara; pourquoi me rappeler cet hymen funeste?

— Charles, elle est bien heureuse d'être folle. Que n'ai-je perdu tout sentiment, toute sensation, je ne souffrirais pas mille morts dans une minute!... Vous me demandez ce que j'éprouve; c'est là, continua-t-elle, en appuyant la main sur son cœur, c'est là qu'est le mal... Il vous a envoyé, dites-vous, pour épier ma douleur, pour m'arracher mon secret... Eh bien! je vais tout vous dire, et quand j'aurai parlé, vous frémirez d'avoir demandé cet aveu.

Son exaltation m'éfraya. A mon tour je tremblais d'apprendre quelque horrible secret. Elle parla, et maintenant encore sa voix retentit dans mon cœur.

— Vous m'avez connue, Charles, lorsque j'étais chez ma tante, qui me servit de mère, dont l'affection tendre et toujours égale me fit oublier que j'étais orpheline. Vous vous rappelez de combien de fêtes sa maison s'embellissait chaque année pour moi : spectacles, bals, concerts, son amitié rassemblait sous mes pas tout ce qui peut séduire et charmer une jeune fille; l'hôtel était le rendez-vous des plus jolies femmes et des hommes les plus à la mode; traitée par tous en enfant gâté, je m'enivrai long-temps de Pensens qu'ils me prodiguaient sans que mon cœur entrât pour rien dans la satisfaction secrète que me causaient leurs louanges. Je ne devais pas conserver toujours cette indifférence. Oh! Charles, pourquoi ne suis-je pas morte avant de savoir que je pouvais aimer!

Parmi les hommes qui m'environnaient, il en était un... que vais-je dire, grand Dieu!... Il venait plus fréquemment et plus intimement chez ma tante. Il me plut d'abord; je le distinguais avec bonheur de ses fides amis... mais, hélas! il ne m'aimait pas, il aimait ailleurs, et je ne tardai pas à l'apprendre.

Vous savez que, il y a trois ans, nous

partimes au mois de mai, ma tante, moi et plusieurs de mes amies, pour la Picardie, où nous passâmes l'été. Vous y vîntes avec Georges et plusieurs de nos jeunes gens; il y vint aussi. Celle qu'il aimait était parmi nous : il lui avait été impossible de rester à Paris, loin d'elle. Je le revis, et je l'aimai davantage.... mais de combien de douleur ne fus-je pas acablée quand je découvris leur amour, quand lui-même.... De ce moment gaité, folie, amitié, j'oubliai tout.... Je rougis de le dire, je m'abandonnai un moment avec fureur à l'amour sans espoir que je ressentais.. Puis, ayant honte de moi-même, je cherchai des prétextes pour ne plus le voir; pourtant je le revis encore; j'appris qu'il allait épouser celle qu'il aimait.... En ma présence j'entendis son amour s'épancher dans le sein de sa fiancée, j'entendis leurs sermens... J'aurais voulu mourir.

Enfin l'automne vous ramena tous à Paris; ma tante ayant quelques affaires à régler, nous restâmes encore deux mois en Picardie. . . Il partit, et je me trouvai dans un isolement qui ne servit qu'à accroître mon désespoir. Quand il était là, quand je pouvais le voir à toute heure du jour, m'enivrer du son de sa voix, vivre de l'air qu'il respirait, je me disais en le voyant indifférent pour moi, que sa présence était le principal aliment de ma douleur.... Une fois qu'il nous eut quittées, il me sembla qu'avec lui s'était évanouie ma dernière espérance. Je le regrettai, je regrettai jusqu'à ces paroles d'amour que je lui entendais prodiguer à mon amie.

La conviction qu'il allait s'unir à une autre et qu'un abîme me séparerait de lui, m'anéantit. Forcée de dissimuler ce que je souffrais, mes nuits se passaient dans les larmes et les angoisses du désespoir... Oh! pourquoi suis-je née? me disais-je souvent; que ne suis-je morte en entrant dans ce monde dont je ne devais connaître que les douleurs! Riche, jeune, belle,

pleine d'amour, il ne m'avait pas aimée! Je ne sentis plus d'autre désir que la mort. Que ferai-je d'une vie que je ne pouvais lui consacrer? Il ignorait même mes douleurs; une autre possédait ce cœur et cette main que j'aurais achetés de mon sang; lui-même m'avait peint en traits de feu cet océan de délices où il allait se plonger.... J'étais inutile à son bonheur : j'appelai la mort, et elle ne vint pas pour moi.

Ma bonne tante tomba mortellement malade; à son lit de mort, elle m'appela, me traça le tableau de l'isolement où elle allait me laisser. Georges M\*\*\* se présentait pour devenir mon époux; je frémis... Comment porter dans les bras d'un autre l'amour qui remplissait mon cœur?

Je pleurai, je suppliai en vain. Ma tante m'accusa d'ingratitude, elle qui avait tant fait pour moi.... Je dus céder; je donnai ma main, et peu de jours après ma tante était morte....

Oh! Charles, si j'ai souffert avant mon mariage, quelles tortures n'ai-je pas endurées depuis!.... Mon mari, cet homme si bon, si noble, si aimant, eh bien! je sens, malgré des efforts qui me tuent, je sens que je ne puis le rendre heureux; malgré moi, mon fol amour absorbe mes facultés et use ma vie.... ne croyez pas qu'il se nourrisse dans la solitude; non, mais j'ai revu cet homme, je le vois souvent; il est malheureux, son union lui a été fatale, et son malheur est un charme de plus auquel je suis hors d'état de résister. Je l'aime toujours, et je sens que j'en mourrai.

Oh! béni sera le jour qui me délivrera du fardeau de la vie! J'implore la mort comme un condamné la demande au milieu des tortures.... Elle m'a entendue, Charles, et bientôt je serai heureuse.... Flétrie comme les feuilles d'automne, je tomberai avec elles!....

Je ne pus retenir plus long-temps mes sanglots :

— Clara, m'écriai-je, non tu ne mourras point!... tu me déchires le cœur!....

Elle me regarda d'un air égaré; puis, tombant dans mes bras, elle mêla ses larmes aux miennes, en s'écriant avec une douloureuse exaltation :

— O Charles! qu'il serait doux de mourir ainsi!... que ces pleurs me font de bien!

Je voulus la replacer sur l'ottomane qu'elle venait de quitter, car je voyais avec effroi qu'elle était près de s'évanouir, mais elle m'en empêcha.

— Non, laissez-moi me reposer une fois sur votre épaule... ô mon Dieu! faites que je meure! ajouta-t-elle à demi-voix et avec effort.

J'étais hors de moi.

— Clara, vous ne mourrez pas; vous me tuez de douleur!

Une larme roula de mes yeux sur son visage; elle tressaillit et essaya un sourire.

— Charles, je me sens mieux, ne me plaignez pas.

— Clara, vous ne m'avez pas tout dit. Êtes-vous en état d'achever?... le nom de cet homme, de celui que vous aimez?....

— Que me demandez-vous, ô ciel!.... N'en ai-je pas dit assez.... trop.... mais non, à présent je ne dois plus hésiter.... à présent ou jamais... Cet homme que j'aime plus que ma vie, cet homme dont la pensée me tue... cet homme, Charles, c'est toi!

Ses lèvres glacées vinrent poser ces deux mots sur ma bouche. Un frisson parcourut tout mon corps.

— Clara, m'écriai-je en la serrant contre mon cœur, je t'aime de toute mon ame!

— Ah! malheureuse! dit-elle faiblement.

Tout à coup je vis sa tête se pencher, ses bras tombèrent sans force à ses côtés, des flots de sang s'échappèrent de sa bouche. Je criai, je sonnai. Georges arriva,

l'œil hagard et en proie au plus grand désordre. Nous portâmes Clara sur son lit. Un médecin fut appelé pour la saigner.

Pendant l'opération Georges me tira à part.

— Charles, me dit-il d'un air sombre, nous sommes bien malheureux! j'ai tout entendu.

Oh! oui, bien malheureux, car le lendemain nous la pleurons tous deux.

CARLE.

## LE CONCOURS DES OISEAUX CHANTEURS

### Fable.

De par le roi des airs, la gent portant plumage

Fut invitée à concourir

Au prix du plus brillant ramage

Desir de maître est ordre. Aussitôt d'accourir,

Prompt à répondre à la requête

Du souverain, tout le peuple oisillon.

Par avance il savoure une illustre conquête,

Et croit déjà tenir le laurier de la fête.

Sous la voûte d'un bois, verdoyant pavillon,

Selon son rang, chacun se range en bataillon.

En qualité de secrétaire,

Maitre Dindon ayant gloussé, craché,

Et de l'aigle vanté le noble caractère,

Le goût pour les beaux-arts, précieux corollaire

De sublimes vertus, et cet esprit caché,

Dont le cerveau du roi, comme on sait, est l'asile,

La lice fut ouverte à la gent volatile.

Déjà le coq au chant guerrier,

Le Bengali mélancolique,

Le gai piason, le merle épique,

Et la fauvette du hallier,

Ainsi que dame l'alouette,

Sans excepter le serin,

Cet ami de la chansonnette,

Tour à tour par leur souverain,

Avec maint autre virtuose,

Avaient su se faire prôner;

On allait crier la porte close,

Et cabaler pour opiner,

Lorsque, vêtu d'ur et de pierreries,

De sa queue étalant le disque éblouissant

D'admirables joailleries,

Superbe, un étranger s'avance gravement.

A sa démarche altière, on le juge un talent,

Et de terreur l'ame saisie,  
 Chacun sur sa beauté dès l'abord s'extasie :  
 Adieu de nos chanteurs tous les tours de gosier !  
 Ce monsieur-là, mis comme un prince,  
 Va les faire passer pour chanteurs de province.  
 Pourquoi lutter ? Il faut lui céder la victoire,  
 Et prudemment le renvoyer.  
 Mais un oiseau chétif, au modeste costume :  
 — « Puisqu'en ces lieux nul n'ose s'essayer  
 Contre cet inconnu qui vient nous effrayer,  
 Pour empêcher sottre coutume  
 De disposer des prix dus au victorieux,  
 Je combattrai, dit-il. » — Avec quelqu'amertume  
 On le trouve présomptueux ;  
 Mais lui : « Pourquoi juger de l'oiseau sur la plume ?  
 Mon rival, pensez-vous, favorisé des cieux,  
 Semble avoir été fait pour le plaisir des yeux ;  
 Oui, certes ; mais, pour bien admirer les merveilles  
 De son chant, j'en veux croire avant tout mes  
 [oreilles. » —

Au sens de ce propos l'aigle s'étant rendu,  
 Le rossignol fut entendu :  
 D'abord il improvise un chant plein de noblesse ;  
 Puis, par degrés, il prend la gamme des amours ;  
 Il soupire, il gémit, peint les feux de l'ivresse  
 Qui viennent au printemps réveiller les beaux jours.  
 Ses accents dans les cœurs font naître mille charmes  
 On admire, on s'oublie, et l'on verse des larmes ;  
 Il s'était retiré qu'on l'écoutait toujours.  
 Le paon vient à son tour enchanter l'auditoire :  
 Il se rengorge, et pédantesquement  
 Lâche un énorme et dur miaulement ;  
 Mille sifflets, ainsi qu'on peut le croire,  
 Assaillirent l'impertinent,  
 Et l'aigle à Philomèle adjugea la victoire.  
 Point ne faut juger sur l'habit  
 De l'esprit et de la science.  
 Lafontaine, avant nous, l'a dit :  
 — « Méfions nous de l'apparence. »  
 F. CHATELAIN.

THÉÂTRES.

Rien de nouveau précisément aux grands théâtres ; les mêmes nouveautés, qui sont un peu vieilles, y font encore leur étalage, et le public, qui aime assez la vogue, va où elle réside. Cette fois-ci les théâtres dits royaux nous forçant à ne rien dire en leur faveur, nous nous rabattons sur le menu fretin, et nous ne suivrons même pas la hiérarchie de l'affiche, que souvent le mérite des ouvrages force d'intervertir.

**Porte-Saint-Martin.** — Un grand prince, le fils d'un roi, si pourtant il est fils d'un roi, a beaucoup occupé dernièrement ce théâtre. Vous vous rappelez bien certain Mathurin Bruneau, qui se figura un jour être fils de Louis XVI et par conséquent dauphin de France. Nous, qui ne sommes pas bien surs de la mort du petit Louis XVII, nous ne nous permettrons pas de porter le jugement que portèrent alors les tribunaux ; au contraire, nous penserons que puisqu'il s'est présenté tant de dauphins, il faut bien que, dans le nombre, il y en ait un véritable.

Ceci posé, revenons à Odry, que MM. Dumer-san et Nézel ont chargé de représenter les ambitieuses bouffées d'orgueil du sabotier. Les diffé-rens déguisemens sous lesquels il brave l'œil clairvoyant de la gendarmerie donnent lieu à Mathurin de ramener sur les lèvres du public galvanisé de M. Harel, ce rire de bonne bêtise qui fait tant de bien aux sots et parfois aux gens d'esprit. Nous ne savons trop si nous devons louer ou blâmer la Porte-Saint-Martin de ces exportations du sul étranger ; une pièce tout à fait comique ne peut jamais être considérée, à ce théâtre, que comme un hors-d'œuvre que l'on reçoit avec beaucoup de reconnaissance, mais comme les petits présens qui ne peuvent servir qu'à entretenir l'amitié.

Par exemple le **Gymnase**, dont les plus gros cadeaux ne passent jamais deux actes, a manqué tout à fait l'amitié de son public. Le *Doyen de Killepine*, imité du roman de l'abbé Prevost par MM. Hudault et Payn, dont il parait que c'est le début, est encore une contre-partie de *Michel Perrin*, dans laquelle ses locutions familières se retrouvent à chaque scène. Notre admirable acteur Bouffé, que l'on écrase indignement de tout le fardeau du Gymnase, si difficile à porter quand il est vide, a lotté de toute la force de son talent contre la force d'une intrigue pauvre à force de ressources. Là, en effet, tout se réunit pour embarrasser l'intelligence : amours en partie carrée, rivalités, conspirations politiques, etc. ; heureusement que la belle et dramatique figure du brave curé dépasse toutes les infériorités, et donne à tout cela le charme de sa présence ; il n'est vraiment bien que dans une scène où l'action est poussée presque au degré tragique.

Pour réparer cette espèce d'échec, M. Poirson a vite fait succéder au *Doyen*, sans pourtant le repousser, un petit ouvrage musqué qui nous transporte aux eaux. Vous comprenez d'avance tout le parti que l'on peut tirer de ces rendez-vous de la bonne société, et combien cette fusion de tous les personnages peut prêter à la comédie ; celle-ci est tout à fait de l'école de Scribe quand

il met sa scène à Bath, à Plombières, ou dans tout autre séjour de sources médicinales. Mais ce n'est ici qu'une esquisse, qu'un coin de tableau agréable et spirituel, quoique sans portée et sans influence sur les recettes, mais qui ne leur nuira pas s'il ne peut les servir.

Les Variétés, qui ne sont pas souverainement satisfaites d'avoir repris le *Barbier du roi d'Arragon*, ont fait descendre Gabriel des hauteurs du ciel de la *Jérusalem Délivrée*, et l'ont livré à toutes douleurs que peut souffrir un amant par qui-proquo. L'intrigue, large et tout à la fois patriote et exotique, réunit l'Europe et l'Afrique par un lien toutpuissant. Parcél aux drames que critique le sévère Boileau, Alger voit commencer ce que l'Auvergne voit finir. Gabriel plane sur la mer qui sépare et réunit la France à sa conquête; il a été, dans cette assez bonne bouffonnerie, un imitateur souvent heureux de Potier; c'est une difficulté à vaincre, car Potier était un grand farceur et un grand comédien, et de long-temps on ne retrouvera un acteur qui sache comme lui joindre le comique forcé, le goût exquis de la bonne compagnie et le tact exquis des convenances. Gabriel a beaucoup d'avenir, et il fera vivre long-temps aux Variétés l'enfant nouveau né de MM. Varin et Desvergers.

A l'*Ambigu*, Guyon a donné, dans *Hermann l'Irroque*, une preuve de son talent vigoureux et flexible. Cet *Hermann* est un ivrogne qui s'est donné au vin pour se consoler de la perte d'une femme. Il se venge d'un traître, et meurt empoisonné. C'est pour Guyon un eadre où il développe avec succès ces facultés tragiques qui lui promettent une si haute place dans une sphère digne de lui. La pièce d'*Hermann* est de MM. Bouchardy et Deligny, auteurs du *Fils du Bravo*, chez lesquels de grands germes de comédie et d'intelligence scénique laissent encore percer le talent grave du drame tragique.

Le *Cirque-Olympique*, qui voit toujours merveille sur merveille, a fait oublier pour un moment sa *Jérusalem Délivrée*. Le *Maudit des Mers*, de MM. Alboise et Chabot de Boin, est une contre-partie du *Juif-Errant*, mais relevée par des prodiges de décoration et de mise en scène. Le vaisseau de la *Traite des Nègres* a cette fois passé de l'ordre profane à l'ordre fantastique. Tous les cent ans, et certes on voit que les auteurs ont donné un entr'acte plus long que ceux de la

Porte-Saint-Martin, ce qui semblait d'abord difficile, tous les cent ans, Arcoyved descend à terre, et là a lieu une de ces grandes scènes historiques dont le Cirque sait si bien nous retracer l'image.

Ce n'est pas une pièce dont l'action se suive; c'est une suite d'époques dont chacune est fort dramatique et pourrait suffire à une œuvre intéressante, qui séparés n'ont plus qu'un attrait de curiosité sans émotion pour le cœur, mais amusant pour l'esprit. C'est un succès de forte trempe, et qui, pendant les chaleurs, rassemblera beaucoup de Parisiens, lesquels pourront se promener dans un parterre entanté, au milieu des parfums et des fleurs.

Après tant de succès, il nous est pénible d'arriver à la *Gaité*; ce théâtre, qui compta de si brillantes années de prospérité, lutte péniblement, à grand renfort de vaudevilles et de reprises contre les chaleurs, et laisse encore ses amis douter de son existence future. Un esprit de vertige a tout frappe; il semble que le public, qui passe devant ses façades pâles et jaunes comme le rire de ses habitués, ait vu flatter sur son dôme le drapeau noir que l'on plante sur les villes maudites.

Pendant que nous imprimons, plusieurs nouveautés prennent election de domicile à Paris: l'*Ambigu-Comique* donne *Amazampo*, ou *la Découverte du Quinquina*; le Palais-Royal, *la Jeunesse de Voltaire* et *les Loteries de Francfort*; la Porte-Saint-Martin, *la marquise de Lavoubatière*, pour les délus de Raucourt; d'autres théâtres nous promettent aussi, sur leurs affiches, une foule d'ouvrages qui seront incessamment représentés. Nous en rendons compte. J. L.

## LES CONTES DU BON TUTEUR,

OU LES JEUDIS,

Ouvrage destiné à la jeunesse, par M<sup>me</sup> Elisabeth Gelnart, auteur de *la Bonne Cousine*, ou *Conseils de l'Amitié*; *les Dimanches*, ou *la Bonne Sarah*; 1 volume in-18, orné de deux jolies gravures en taille-douce, avec couverture imprimée.

Prix : 1 fr. 25 c. et 1 fr. 50 c. franc de port.

Paris, VILLET, éditeur, 21, rue Percée Saint André-des-Arts.

A Genève, chez M. BOREL, pour les cantons de Genève et de Vaud.

A Marseille, chez M. HIR. BONNAUD, coiffeur, rue de l'Arbre.



# LE FOLLET,

COURRIER DES SALONS,

JOURNAL DES MODES,

Boulevard Saint-Martin, 61.

A Lyon, chez M. Mégevend, rue Dubois, seul bureau central de nos Journaux pour l'Italie la Suisse et tous les départemens méridionaux de la France.

LADY'S MAGAZINE AND MUZEUM.

## MODES.

A M<sup>me</sup> de M....



Je ne veux aujourd'hui, ma bonne Anna, m'occuper que de modes, et je vais vous donner l'ensemble des toilettes qui m'ont paru les plus remarquables.

Je commencerai par constater le retour des volans, surtout des volans à tête; rien n'est si gracieux sur une robe de mousseline claire à carreaux roses, qu'un volant dont la tête forme un bouillon où passe un ruban rose.

J'ai remarqué plusieurs toilettes charmantes, des redingotes de mousseline entièrement doublées de léger gros de de Naples de couleur; elles étaient attachées sur le côté par des nœuds de gros de Naples de couleur très glacée de blanc.

J'ai distingué une robe de tulle à pois, avec un dessous bleu pâle et un ruban de même nuance dans l'ourlet; les manches étaient larges et serrées au coude par un ruban; une paille de riz très évasée, liserée de bleu et ornée d'une branche de pervanche posée en sautoir; sous la passe, du jasmin mêlé à des pâquerettes bleues; des souliers de gros de Naples noir; un mouchoir bordé de jours et d'une Valenciennes; un velours au cou avec un cœur et une croix.

Une robe de gros de Naples bleu Haïti, avec petite rayure blanche; la jupe très ample; un fichu-collerette à la paysanne; un chapeau de paille d'Italie, orné de coquelicots et de bleuets; une longue chaîne d'or retenant un binocle; un bracelet gothique au bras gauche.

Une robe de mousseline imprimée, à dessins entièrement gothiques, garnie d'un haut volant pareil; les manches et le corsage étaient cachés sous une mantille de mousseline unie, doublée de satin paille; cette toilette était complétée par une capote de sparterie, assez évasé, liserée de paille et ornée de trois pavots simples, paille bordé de blanc.

J'ai vu pendant cette semaine une foule d'équipages qui se dirigeaient vers le parc Saint-James, et presque toutes les toilettes étaient celles du printemps, car les beaux jours sont encore froids.

Les mantelets-écharpes sont en grande vogue, et cela se conçoit quand on songe à leur utilité.

Les chapeaux de paille pour négligés sont toujours garnis de bandes de velours. Les peignoirs se font en jaconnas et sont garnis de volans en pareil; la rangée de petites fronces qui est au-dessous de la ceinture, avant la grande ampleur de la jupe, fait un très bon effet.

Lorsqu'une robe est décolletée maintenant, on ne la garnit même plus d'une guimpe ou d'une valenciennes: le corsage termine tout nument sur la poitrine; mais les femmes portent des fichus garnis, soit en tulle, soit en dentelle, qui tiennent lieu de guimpe. Ces fichus sont noués et retenus par un gros camée, une mosaïque ou bien un portrait encadré de pierres.

Depuis quelques jours, les amazones se font avec manches plates et de petites basques tout à fait militaires.

Je vous dirai encore, ma bonne Anna, et cela à l'intention de votre mari, que les toilettes d'hommes se composaient plus volontiers d'habits que de redingotes; les couleurs dominantes étaient bronze, pain brûlé ou vert, dans les nuances de fantaisie; les gilets de piqué blanc et tous les pantalons, justes ou larges, blancs. Il y avait force chapeaux gris.

A propos, ma bonne Anna, pour vos

célébrité à Paris, on se coiffent également tous nos élégans cavaliers, c'est Delance-Thuillier, rue de Choiseul.

Je vous dirai maintenant que les pailles d'Italie, qui avaient été prises avec froideur au commencement de la saison, sont plus portées aujourd'hui pour toilettes ou négligés coquets, que les pailles de riz; elles se taillent toutes forme chapeau, et le derrière est relevé fort gracieusement. C'est ce qui plaît le plus cette saison: ces chapeaux rappellent, par leur grâce et leur distinction, les beaux jours d'Herbaut et de Thomas.

En parlant de paille d'Italie, j'ai rencontré la jolie Jenny Colon avec un chapeau de paille qui mérite réellement d'être cité: la forme était des plus gracieuses: il était orné de deux roses, l'une paille, l'autre couleur giroflée; le ruban, quadrillé, était blanc et giroflée; le dessous du chapeau était orné de nœuds de rubans mêlés à des touffes de surcan.

Adieu, ma bonne Anna; comptez toujours sur mon exactitude à vous tenir au courant de toutes nos modes parisiennes.

Votre dévouée. HENRIETTE D'A\*\*\*

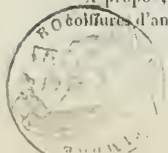
## LES DEUX DOIGTS.

(Suite et fin.)

Au même instant la porte de l'appartement s'ouvrit, et un homme parut, un homme à la figure pâle et souffrante, aux vêtements mouillés, à la démarche chancelante. C'était le père de Frédéric.

— Mon père! s'écria-t-il, et il s'élança dans ses bras. Mon bon père! nous voilà donc tous réunis! quel beau jour!

En disant ces mots, il tendit la main à son père, qui lui refusa la sienne. Frédéric ne s'était pas aperçu qu'elle était enveloppée d'un linge ensanglanté



— Que vois-je ? dit-il ; seriez-vous blessé ?

— Oui ; cette nuit je traversais seul une forêt située à quelques lieues d'ici, lorsque j'ai été assailli par des brigands ; j'ai voulu me défendre, et, dans le combat, j'ai perdu deux doigts ; mais ne vous inquiétez pas.

Tout à coup la plus jeune des sœurs, qui avait ramassé le mouchoir tombé des mains de Frédéric à l'arrivée de son père, l'ouvrit, et jetant un cri perçant :

— Maman ! s'écria-t-elle, deux doigts dans le mouchoir de Frédéric!...

A ces mots, il se fit un silence de stupeur et d'effroi ; la foudre venait de tomber sur cette malheureuse famille ; tous avaient compris qu'il y avait parmi eux un assassin.

Une heure après, le père de Frédéric était entre les mains de la justice. Ses enfants, dans leur désespoir, n'avaient pas songé à le faire fuir.

## V.

Le 20 décembre, la salle des assises de Tours était remplie de curieux qui, tous, s'entretenaient de l'affaire du jour. Sur toutes les figures éclataient la joie et l'impatience. Cela était bien naturel : un père allait être jugé pour avoir voulu assassiner son fils!... Bon public!

Les jurés venaient de prendre place. Le père de Frédéric était au banc des accusés. Les débats allaient s'ouvrir.

Après la lecture de l'acte d'accusation, on procéda à l'audition des témoins.

Jean-Antoine Ebrard fut appelé. Il était mort dans les premiers jours du mois.

Alors on vit s'avancer une jeune fille vêtue de noir et qui cachait soigneusement ses traits sous les plis d'une large mantille de soie. C'était Marie.

Elle leva la main en tremblant, et lorsqu'on lui demanda si elle connaissait l'accu-

sé, elle répondit que non. Elle mentait pour le père de Frédéric.

Les dépositions des autres témoins furent accablantes ; mais le plus important manquait : l'aubergiste seul aurait suffi pour faire condamner l'accusé.

Après le procureur du roi, l'avocat prit la parole. Il s'efforça de prouver l'alibi. Selon lui, il était impossible d'établir que l'accusé eût couché à l'auberge la nuit de l'événement, puisque la seule personne qui eût pu le voir déclarait ne pas le reconnaître.

— Non, messieurs, dit-il en terminant, l'accusé a été victime et non pas coupable : c'est le couteau des assassins qui l'a mutilé et non le sabre de son fils.

— Et pour preuve, cria une voix creuse du sein de l'auditoire, voici les reliques que j'ai conservées !

Et en même temps deux doigts roulèrent sur le bureau du président.

Ces doigts passèrent sous les yeux de l'accusateur et des jurés ; tous purent se convaincre qu'ils avaient appartenu à la main gauche, tandis que l'accusé était blessé à la main droite.

Trois jours après, Frédéric était mort. La gangrène s'était mise à la blessure que lui même s'était faite à la main gauche.

Le dimanche suivant, à l'heure où le brouillard s'abaisse sur la terre, on vit s'avancer vers le cimetière une jeune fille, la tête enveloppée d'un vêtement noir. Elle s'agenouilla sur une tombe, pria longtemps, et quand le fossoyeur vint le matin visiter son domaine, il la trouva glorieuse. La pauvre Marie était morte!...

DE 40 A 50.



Il y a pour le prolétaire une jouissance indéfinissable à voir l'amour égaliser les rangs et faire descendre les hautes dames

de leurs sommités sociales pour les abaisser au niveau des infériorités.

La comtesse Ursula Brigdoni possède des biens immenses à Palerme ; mais si elle y passe les jours brûlants de l'été, elle vient se joindre pendant l'hiver, à Naples, aux premières dames de ces poétiques contrées. Son hôtel est rue de Tolède, du côté de la place royale, et là un de ses plaisirs est de contempler la scène mouvante qui s'agite sous ses yeux dans le marché, pendant que le peuple remplit l'air de ses cris et la place de ses mouvements pour débiter les pauvres marchandises dont la vente le fait vivre : la foule se remue, se précipite, s'entasse, s'éclaircit, se presse : c'est un tableau vivant, c'est une décoration de théâtre, c'est une féerie dont tout le charme est pour qui la voit de loin dans la perspective.

La princesse Ursula Brigdoni avait déjà atteint un âge fatal pour la beauté des femmes : elle avait atteint quarante ans, époque affreuse pour le beau sexe, car, habituellement effrayé au son de la cloche lugubre qui soone à cette heure, l'amour et les ris, comme on dit encore en Italie, s'enfuient avec ces teintes charmantes qui font la beauté.

Ursula, plus heureuse que bien d'autres, était belle encore : elle avait conservé sa taille imposante, ses yeux de jais, ses dents blanches, et son visage qui s'éclairait encore des reflets de son âme, unissait la douceur et la fierté ; elle était veuve, et l'on assurait que sa vie avait été féconde en orages : on assurait encore qu'un jeune homme, un étranger était mort d'amour pour elle, et qu'il s'était tué lui-même ; mais cet événement était couvert d'obscurités profondes. Son mari, qui avait toujours vécu loin d'elle, avait ajouté à toutes ses prévenances de mari celle de mourir loin d'elle, de façon à lui ôter les embarras de sa vie et de sa mort.

Ce qu'on lui reprochait le plus, ce n'était pas sa manière d'être vis à vis de son

mari ; le monde n'en est pas encore venu à ce haut point de moralité qu'il compte un mari pour quelque chose ; il fallait donc que ce fût dans l'amour même que l'on puisât les reproches vagues dont elle souffrait. Quoi qu'il en soit, désillusionnée de l'amour et peut-être de la vie, elle avait choisi à Naples un vieux prêtre qui dirigeait sa conscience. Ce digne prêtre, qui n'avait rien du rigorisme des autres, ne lui prêchait qu'une morale aisée : il lui parlait de Dieu et du culte des beaux arts ; heureux caractère d'un homme de Dieu, plein de bonhomie et de bienveillance !

Un matin, que la princesse Ursula était sur son balcon, occupée de son spectacle habituel, elle vit un jeune batelier de quinze à seize ans se prendre de querelle avec un pêcheur grand et fort. Les deux hommes avaient à peu près le même costume : chemise blanche, pantalon blanc jusqu'au genou, la jambe nue ; à peine s'ils étaient vêtus.

Le batelier était adroit et bien fait, mais si jeune qu'il ne put soutenir les rudes coups de son adversaire ; il tomba évanoui après une courte lutte.

Son sang jaillit. La comtesse le fit transporter dans son palais, et le recommanda aux soins de sa femme de chambre favorite. Des secours lui furent prodigués, et, comme si la comtesse avait craint à la fois pour le corps et l'âme du jeune batelier, elle lui avait envoyé son médecin et son confesseur. Quelques moments après, ce dernier sortit joyeux de la chambre du malade.

— Ce garçon est plein de force, et il ne mourra pas du coup ; il a retrouvé la connaissance, et demande où est son adversaire pour s'en venger. J'ai trouvé au bas de son lit des papiers et des crayons ; les voici : ce sont, je crois, des vues du golfe.

La première était prise de l'île de Capri.

— Ces dessins sont faits sans connaissance de l'art, dit la comtesse, mais ils

sont charmans. . . . que de grâce !. . . . que c'est suave et bien senti !. . . . Je veux voir cet enfant . . . il faut qu'il apprenne la peinture.

Elle fut obligée pourtant d'attendre quelques jours, après lesquels le médecin consentit à le laisser pénétrer auprès de sa protectrice.

Il s'arrêta, interdit, à la porte du salon, tenant à la main son bonnet de batelier, de grosse laine rouge, comme en portent les hommes du port de Naples.

— Approchez, lui dit la comtesse.

Il fit un pas... tournant son bonnet entre ses doigts, baissant son visage gracieux, mais un peu pâle par le sang qu'il avait perdu.

— Je rends mille grâces à Son Excellence, dit-il bien bas, et je la recommande à Dieu et à la madone pour ses bontés.

Il fut tout interdit, et s'arrêta; la timidité reporta de nouveau le feu à ses joues. Ursula le questionna sur ses dessins. — Luigi, c'était son nom, répondit que, servant de modèle à un peintre, il avait appris, en le voyant travailler, le peu qu'il savait.

— Si vous en aviez les moyens, auriez-vous aimé à apprendre la peinture ?

— Oui, Excellence.

— Chez quel peintre étiez-vous ?

— Chez M. Lenzoni.

— Je le connais; je lui parlerai de vous; en attendant, restez chez moi. J'ai un bateau sur le golfe; voulez-vous vous en charger ?

Luigi accepta avec reconnaissance, et il se retira avec autant de crainte qu'il en avait en entrant. La comtesse resta frappée de sa figure : il avait la beauté du peuple d'Italie, la noblesse et l'intelligence.

Le peintre assura à la comtesse que le jeune Luigi avait pour son art les plus heureuses dispositions, et celle-ci, généreuse et bonne, le chargea d'instruire

Luigi en faisant les frais nécessaires. Elle le garda long-temps pour batelier, le tenant tour à tour sur l'atelier et sur le golfe. Il ne quitta pas tout de suite le bonnet rouge et le blanc costume qui lui allaient si bien; mais enfin, entraîné par les beaux arts, il laissa la mer et se livra sans partage à son talent : son goût, son instinct étaient surs; il discernait le beau, digne et vraie marque de l'esprit.

Le père Domenico s'était épris d'amitié pour Luigi; mais quand la comtesse l'interrogeait sur ce jeune homme, il changeait de conversation. Quand un été, au moment de partir pour la Sicile, la comtesse se décida tout à coup à emmener Luigi avec elle, Domenico soutint vivement qu'il était plus utile pour lui de l'envoyer à Rome; mais Ursula ordonna à Luigi de se tenir prêt à la suivre.

— Je pensais, dit Domenico, resté seul avec la comtesse, que Rome était le meilleur pays du monde où l'on pût envoyer un jeune peintre; Rome est la meilleure école pour un artiste; celui-ci n'a que dix-huit ans. Dieu sait tout ce qui peut lui arriver, s'il voyage seul en Sicile.

— Mais je l'emmène à ma terre.

— Vous ne l'y garderez pas sans doute? il voudra voir le pays; il se trouvera seul, aventuré avec les fièvres. . . . que sais-je ?

— Mon Dieu! dit la comtesse en riant, un homme de dix-huit ans ne pouvoir voyager seul? . . . je le garderai quelque temps chez moi; il prendra les vues du pays; je pourrai l'admettre un peu plus dans ma société que je ne le fais ici.

— La gravité de votre vie dans ces dernières années s'oppose un peu à ce qu'un si jeune homme. . . .

— Quoi! s'écria la comtesse en riant encore, craignez-vous des propos sur l'innocente protection que j'accorde au batelier? Ma vie est grave; je veux qu'elle le soit. Je vous dois beaucoup pour l'avoir dirigée; mais je me suis réglée sur ce



que j'ai cru bien, et non sur la crainte des faux propos : je ne les crains pas.

Le prêtre répondit :

— Ils ne sont pas seuls à craindre.

La comtesse rougit et se tut... Elle reprit bientôt d'un air offensé :

— Je ne sais en quoi j'ai mérité cette insulte, qui vous fait abuser de votre autorité et de mon respect.

— Abuser ! non, madame... Luigi est jeune, il est beau, il est charmant ; il annonce un grand talent ; il vous doit tout ; vous l'emmenez dans la solitude ; il vivra près de vous, au milieu des parfums de la Sicile ; vous êtes ce qu'il a connu de plus brillant et de meilleur ; vos attraits ont pris un nouvel éclat dans la retraite... Si j'ai tort, ne l'attribuez qu'à mon zèle.

A ces mots il sortit. La comtesse resta rêveuse.

— Cet enfant, m'aimer... moi... à mon âge... quand j'ai renoncé à l'amour!... Mes attraits renaissent dans la retraite... quelle folie!... Et elle ajouta en soupirant : Les beaux jours sont passés, ils ne reviendront plus !

Ursula ne changea pas de résolution, et fit partir Luigi en avant.

( *La fin au prochain N<sup>o</sup>.* )

## LES PROCESSIONS.



Ce sont des jours que, dans mon jeune âge, j'attendais toujours avec impatience, parce qu'ils frappaient à la fois mon imagination et mes sens, et qu'ils me laissaient des souvenirs agréables.

Ils commençaient et finissaient toujours turbulens, agités, brillans, comme une étincelle au milieu de la vie d'un homme, comme une étoile qui file à travers les innombrables étoiles qui restent paisibles.

Voyez dès le matin comme chacun en se levant interroge les nuages pour savoir

s'il fera beau temps : partout des fenêtres qui s'ouvrent, des têtes qui passent, des yeux qui consultent le ciel, depuis le négociant qui se propose de passer sa journée à la campagne, jusqu'à la grisette qui ouvre l'étroite fenêtre de sa mansarde et, pouvant à peine passer sa gentille figure entre le pot de réséda et le chétif rosier qui forment son *jardin de Babylone*, craint que la pluie ne vienne contrarier ses projets de parure et de plaisir pour ce jour de fête.

Puis on rencontre des toilettes endimanchées, les unes fraîches et jolies, les autres ridicules et bouffonnes ; des love-laces, des dandys, qui, tout en caressant leurs moustaches, lorgnent de tous côtés les jolies femmes, et jouent les *Faublas* par manière de flânerie.

Ensuite les cloches en volée, les rues et les églises décorées avec luxe ; de jeunes filles bien modestes ; des coquettes séduisantes sous la mousseline ; des dévotes bien recueillies ; les voix des jeunes enfans qui font entendre les chants religieux ; la richesse des costumes ; l'encens qui fume ; les fleurs qui embaument l'air ; les brillans *reposoirs* ; les visages fleuris et rayonnans du clergé et des chantes ; les diverses autorités, la musique, la troupe, cette foule nombreuse de fidèles et de curieux, tout cela n'offre-t-il pas un spectacle majestueux, imposant, grandiose, et contrastant singulièrement avec le grotesque étalage de tapisseries que l'on remarque à toutes les façades des maisons :

Ici l'enlèvement d'Hélène par Paris à côté de Joseph résistant aux séductions de la femme de Putiphar ;

Là, Cadmus bâtissant les murs de Thèbes au son de la musique, tandis que, par le même moyen, Josué fait tomber ceux de Jéricho ;

Plus loin, Danaë recevant Jupiter en pluie d'or, près de la banoière où le saint pigeon descend vers la vierge en prières ;

Pan courant après Syrinx dans les ro-

seaux, tandis qu'Ève donne la pomme fatale à l'imbécile Adam, etc., etc.

Ces bigarrures et mille autres du même genre me réjouissaient fort, car il n'y a que le catholicisme pour ces contrastes-là... Et pourquoi nous en avoir privés?... Moi, d'abord, je suis bon enfant; j'ôte mon chapeau à toutes les religions, je suis de celle qui passe, et je me mets volontiers à genoux pourvu que le pavé soit jonché de fleurs et qu'il n'y ait aucun risque pour mon pantalon blanc : j'aime à ne froisser l'opinion de personne et à vivre en paix avec tout le monde.

Les religions sont comme les idiômes, où différents mots signifient la même chose. Il y a de la musique dans toutes les notes et du ciel dans toutes les piétés.

Cela me rappelle le séjour du pape à Fontainebleau sous Napoléon.

Il y avait, disent des historiens, dans la chambre à coucher de Pie VII, le *Jugement de Paris*, et derrière l'autel où le représentant du Christ communiait, s'épanouissait la trogne avinée du vieux Silène que les Trois Grâces mettaient en goguettes.

Je me suis souvent demandé quelles idées ces tapisseries pouvaient donner au pape.

Heureusement que le Saint-Père est infailible!!!...

VICTOR.

## THÉÂTRES.

**Théâtre-Français.** — M. Rosier est sans conteste un homme d'esprit, de talent, et son imagination, que je crois naturellement froide comme celle d'un professeur, paraît cependant susceptible de s'animer quelquefois et de tracer des situations dramatiques.

M. Rosier a eu à l'Odéon et au Théâtre Français ce que l'on peut appeler des succès : c'est que M. Rosier a pris pour modèles Beaumarchais, Regnard et les meilleurs de nos anciens auteurs ;

mais aujourd'hui, en voulant peindre les mœurs du siècle, il me semble s'être un peu écarté de la voie naturelle ; il a voulu imiter Beaumarchais et Marivaux, et choisir leurs meilleurs interprètes pour assurer le succès de son *Procès Criminel*, Monrose et M<sup>lle</sup> Mars. C'est une preuve de son habileté beaucoup plus que de la spontanéité de sa verve, car il a su mettre en un jour très avantageux les deux plus éminentes physionomies du théâtre de notre époque ; mais son œuvre fourmille de détails et de sarcasmes usés sur les infidélités conjugales, et les invraisemblances surchargent tellement son canevas qu'on a peine à démêler les véritables détails de l'intrigue.

Ce que j'ai le plus approuvé dans le *Procès Criminel*, c'est la fétrissure qu'attache l'auteur à ce concours de femmes titrées et élégamment parées qui vont chercher au Palais-de-Justice des émotions et des scènes dramatiques qu'elles ne rencontrent pas assez souvent à leur gré sur le théâtre ordinaire de la vie humaine.

Si M. Rosier eût suivi son titre avec fidélité, il eût pu faire un tableau des plus énergiques ; mais son but a été de créer un rôle pour M<sup>lle</sup> Mars et un autre pour Monrose : sous ce rapport il a parfaitement réussi ; rien en effet de mieux tracé que le caractère de Clara, qui, merveilleusement joué comme il l'est par notre inimitable comédienne, assurera à la pièce de M. Rosier un succès qu'il devra plutôt au talent des artistes qu'il a choisis pour interprètes qu'au sien propre.

**Palais-Royal.** — Le *Portrait du Diable*, vaudeville en 1 acte. Or, puisqu'il s'agit d'un portrait, il doit nécessairement y avoir un peintre et un modèle : le peintre, c'est Nanteuil ; le modèle c'est Pelisson. MM. Brazier et Rougemont n'ont conservé de l'histoire que les noms de ces deux personnages, auxquels ils ont adjoint un pâtissier, marguillier de la paroisse Saint-Pierre-aux-Bœufs, sa femme et sa fille ; puis ils ont bâti un thème rempli d'invraisemblances et racheté à peine par quelques couplets spirituels.

Le rôle de Nanteuil, confié à un débutant, lui a été assez favorable ; cependant M. Germain, car il a nom Germain, fera bien de prendre quelques leçons près des bons amoureux des théâtres de Paris, et de se défendre en même temps de toutes ses mauvaises habitudes de province.

L'absence d'Achard et de M<sup>lle</sup> Dejaret et la saison peu favorable aux théâtres vont exciter encore l'activité déjà si infatigable de M. Dormeuil ; nul doute qu'avec des nouveautés et le choix d'artistes qui composent son personnel, il ne puisse lutter avec avantage contre la chaleur.

**Folies-Dramatiques.** — Situé sur l'ancien

emplacement de l'Ambigu-Comique, le théâtre des Folies a voulu rester fidèle au vieux genre adopté par son prédécesseur, au répertoire duquel il a déjà emprunté plusieurs pièces. Le mélodrame nouveau, qui a pour titre *Vierge et Martyre*, ne s'écarte en rien des traditions suivies au temps où Fresnoy, Defresne, Tautin et autres étaient regardés comme de véritables *Tatna*; trahisons, persécutions, assassinats, gendarmes, il y a de tout dans l'ouvrage de MM. Valory et Saint-Gervais; aussi a-t-il été vivement applaudi, surtout par les habitués ordinaires de ce théâtre, qui n'a pas vu d'aussi beau succès depuis *Robert Macaire*.

**Variétés.** — Avec Vernet, qui profite de son congé, est parti le *Turc*, dont l'apparition sur le théâtre du boulevard Montmartre aura été trop courte pour les intérêts de l'administration.

Il est probable qu'au moment où le FOLLET sera imprimée, le *Turc* aura été remplacé par *Mariana*, vaudeville composé pour les débuts de M<sup>me</sup> Hebert-Massi.

Maintenant on répète avec la plus grande activité *Kean*, de M. Alexandre Dumas; c'est Frédéric Lemaître qui sera chargé de représenter le célèbre comédien anglais.

Chacun a pu exercer sa critique sur cet artiste, que la tyrannie de certains directeurs a forcé à chercher un refuge aux Folies-Dramatiques et ensuite aux Variétés; mais je dirai, moi, que sa

place est partout, à Frederick, le grand acteur, l'acteur shakespearien, appelant partout et toujours le peuple à lui, quelque rôle qu'il prenne, à quelque théâtre qu'il appartienne, soit qu'il fasse des haillons du bandit un habit de fashionable, et dandy comme dans *Robert Macaire*, ou de l'élegant habit brodé un costume de maçon comme dans le *Marquis de Brunoy*, soit qu'il rivalise avec le génie de Walter Scott pour donner une vie toute d'amour au Ravenswood de la *Fiancée de Lamer-moor*, ou qu'avec Richard d'Arlington il passe même par-dessus le cadavre d'une femme pour arriver au but ou tendent les vœux d'une ambition sans entraves.

Nul mieux que Frédéric ne se drapait dans ses haillons de fleur, nul plus que lui n'a d'aisance dans son habit à paillettes; toujours et partout il sera l'acteur préféré du peuple, parce qu'il est celui dont la parole et le jeu s'infiltrèrent le mieux dans les chairs du peuple. Le même Frédéric, l'intelligent et passionné comédien, qui a attaché son nom à tant de succès dramatiques, si abject dans la *Vie d'un Joueur*, si noble dans la *Mère et la Fille*, ce talent si souple, qui s'est plié à tous les tons sans sortir de sa nature vulgaire, trouvera au boulevard Montmartre de nouveaux moyens d'attirer à lui le public, et son séjour aux Variétés sera profitable aux directeurs qui ont en l'heureuse idée de l'accueillir, et aux auteurs qui auront le bon goût de le choisir pour interprète.

VICTOR.

## Annonces.

### RACAHOUT DES ARABES

Approuvé par deux rapports de l'Académie de Médecine, par 60 certificats des plus célèbres médecins et deux brevets accordés à M. de Langrenier, 26, rue Richelieu.

Cet aliment étranger, d'une réputation universelle et d'un goût agréable, est indispensable aux convalescents, aux vieillards, aux dames, aux enfans et aux personnes nerveuses, délicates ou faibles de la poitrine ou de l'estomac. Il donne de l'embonpoint et rétablit promptement les forces épuisées. — Prix: 4 fr. le flacon.

On trouve au même dépôt les

**SIROP ET PÂTE DE NATÉ D'ARABIE,**  
Brevetés pour la guérison des rhumes, catarrhes, asthmes, coqueluches, toux, enrouemens et autres maladies de la poitrine et l'estomac. (2)

### CHOCOLAT PORTUGAIS.

Fabrique de BAIMÉL, breveté, à Lisbonne. — Supériorité incontestable, qualités éminemment digestives: 2 fr. 50 c. la livre. — Dépôt pour la France et à Paris, 8, place de la Bourse. Affr. (10)

### CHUTE DES CHEVEUX.

Le Cosmogène ISNARD prévient et arrête promptement la chute des cheveux. Il calme l'irritation si fréquente de leurs racines, rend le tissu plus souple, et nourrit les bulbes capillaires.

Prix du pot: 4 fr.

Le dépôt général chez M. MASCOU fils, 243, rue Saint-Denis, au deuxième. Ne pas confondre avec le parfumeur, même maison.

A *Geneve*, chez M. BOBEL, pour les cantons de Genève et de Vaud.

A *Marseille*, chez M. HIR. BONNAUD, coiffeur, rue de l'Arbre.

A *Bruzelles*, chez L. FISCO, éditeur, 2, rue des Chapeliers.

### CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION :

Le FOLLET paraît chaque semaine par livraison de huit pages de texte, et publie vingt-neuf Gravures de modes par trimestre; une année forme deux Volumes, qui sont complétés fin Juin et fin Décembre.

A PARIS: Pour un an. . . . .	26 fr.
Pour six mois. . . . .	13 -
Pour trois mois. . . . .	6 50

50 cent. en plus par trimestre pour la province, et à l'étranger le port se paie en plus selon les pays.



Coarrier des Salons.

**JOURNAL DES MODES.**

COURT MAGAZINE AND MUSEUM.

Paris, boulevard Saint-Martin, 61.

Lyon, chez M. MEGEVEND, rue Poulallerie, 24.

Bordeaux, chez M. CAHUZAC, place Puypaulliu

Strasbourg, M. ALEXANDRE, dépositaire de journaux.

Lille, M. GAILLARD-LAFITE, rue Equermoise.

Marseille, chez M. HIPPOYTE BONNAUD, rue des Beaux-Arts, 47.

Reims, chez M. COMBATTER, faubourg de Vesles, 9

Barcelonne, et pour toute l'Espagne, chez M. MARIUS ISNARB, calle Nueva, 50.

A Londres, chez MM. DOEBS and Co, au bureau du Court Magazine, n° 5 Rathbone place Oxford Street.

NEW-YORK, ch. M. THOMAS N. DALE, agent, n. 2. Cedar Street.

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT.—Pour Paris, trois mois, 6 f. 50 c. six mois 13 f. un an 26 f. POUR LES DEPARTEMENTS : 7 f.—14 f.—28 f. A l'étranger, le prix se paie selon le pays.

**3 gravures par mois : 21 par trimestre ;**

UN DOUBLE PATRON TOUS LES TROIS MOIS.

**Modès.**

A cette époque de l'année les toilettes n'ont jamais un caractère bien marqué, et à mesure que nous approchons de la grande semaine, elles perdent encore de leur importance. Aussi l'on ne jette qu'un coup-d'œil indifférent sur tout ce que peuvent nous offrir les promenades publiques où l'on remarque surtout, en ce moment, beaucoup de robes en poul de soie et en pékin de diverses nuances, les unes ornées sur le devant de la jupe d'une broderie en passementerie-feuillage, broderie qui se répète au-dessus de l'ourlet du bas de la jupe, corsage plat montant, à pointe arrondie, brodé sur le devant,

manches plates ornées de deux feuilles de passementerie formant jockeys; les autres garnies d'un double biais avec une dentelle noire un peu basse; corsage montant, plat, à triple couture, en biais sur le devant, avec revers posés sur la couture de côté, et formant petite pélerine par derrière garnie tout autour d'une dentelle noire; manches plates et jockeys fendus en biais garnis de la même manière. On voit encore des jupes ornées d'un haut volant s'arrêtant, de chaque côté, au lé de devant, surmonté d'un plissé à la vieille en étoffe pareille, et remontant par devant en tablier jusqu'à la

pointe du corsage ; un agrément de passementerie simulant une lacune est posé sur le devant de la jupe ; le corsage est plat, montant, à pointe, orné d'une passementerie pareille à celle de la jupe et d'un plissé à la vieille formant éventail de la pointe du corsage à l'épaulette ; manches orientales, sous-manches en mousseline à entre-deux brodés.

Nous sommes assurés de faire plaisir à nos lectrices en appelant leur attention sur une nouvelle création d'Oudinot-Lutel, dont l'infatigable imagination s'occupe sans cesse de nos besoins. Nous voulons parler d'un nouveau tissu aussi frais que souple, la batiste flanelle crinolinisée, qui joint à l'avantage de ne pas prendre la poussière celui de ne pas conserver le pli. La batiste flanelle crinolinisée, accessible à tout le monde par la modicité de son prix, aussi élégante pour jupons de toilette habillée que commode pour jupons de voyage, se vend en pièce ou au mètre. La maison de gros est rue Saint-Joseph, n. 5.

Les chapeaux sont comme les robes, ils attendent que les promenades de Longchamps viennent leur donner l'existence, et, pourtant, les créations de M<sup>me</sup>Baudry, rue Richelieu, 87, sans être toujours nouvelles, sont du moins toujours recommandables par un sentiment de goût exquis et par une parfaite intelligence de l'ensemble et des détails. Elle en fournit la preuve même dans ses modèles les plus ordinaires, ses chapeaux en satin rose ornés d'une dentelle Violard autour de la forme, ses chapeaux en velours grenat ornés d'un oiseau de paradis et d'un agrément de passementerie posé autour de la passe, ses chapeaux en velours vert émeraude que complète si richement une longue plume de même nuance.

Les voiles noirs de Violard, rue de Choiseul, 2 bis, sont jusqu'à ce moment en grande faveur pour nos chapeaux de ville, mais le printemps va bientôt lui substituer les voiles en imitation d'Angleterre de la même maison. Les

dentelles de Violard sont de toutes les saisons, et ses fichus Marie-Antoinette ainsi que ses berthes à un, à deux ou à trois rangs n'ont assurément rien à redouter du printemps qui s'avance.

Outre les nouveautés en mouchoirs de luxe que *la Sublime-Porte*, rue de la Paix, 7, crée chaque jour, il ne faut pas oublier les mouchoirs ordinaires, d'un usage plus général, mouchoirs unis, en pièces, mouchoirs ourlés à jours qui s'y trouvent à côté des mouchoirs brodés de toute sorte et de tous prix.

A *la Sublime-Porte* la fashion parisienne est sûre de trouver un choix admirablement varié d'articles nouveaux, exécutés avec une perfection irréprochable, et remarquables par l'heureux choix des dessins disposés avec un goût véritablement artistique. C'est de *la Sublime-Porte* que sont sortis les trousseaux les plus riches de la saison, les corbeilles les mieux comprises et les mieux appréciées, nous ne dirons pas les plus chères, car cette maison a encore le précieux avantage de se distinguer par la grande modération de ses prix, qui s'applique même à ses produits les plus distingués.

Ajoutons, pour compléter cette note, que les mouchoirs brodés en soie de couleur, ceux à nœud Louis XIII et les amazones, conservent leur vogue, ainsi que les mouchoirs à vignettes de couleurs qui sont déjà fort demandés.

*La Sublime-Porte* a aussi des séductions masculines en foulards et cravattes d'une haute nouveauté. Nous en reparlerons.

La supériorité appelle la supériorité ; avec un mouchoir de Chapron, il faut de toute nécessité les essences de Guerlain, rue de la Paix, 11. L'habile chimiste vous en offrira d'ailleurs de toutes les espèces, et il trouvera sans doute à satisfaire votre préférence. Voici des extraits de violette des bois, de verveine de l'Inde, de myrthe fleuri, de chevre-feuille, de géranium, de mille fleurs, de thymelia ; voici l'eau de Portugal, la scotia-flora, le bouquet de Chan-



tilly, celui de la reine Victoria, etc., etc. Nous n'aurons que l'embaras du choix. Quant à nous, nous avouerons franchement qu'il y a chez Guerlain des produits que nous préférons de beaucoup à ceux-ci, par ces temps de température variable qui exercent sur la peau une si fâcheuse influence. Nous voulons parler de l'oléine émulsive, de la pâte royale et de la pâte aux quatre semences dont l'usage empêche la peau de perdre ce velouté un peu humide aussi nécessaire à la santé qu'à la beauté elle-même. Avec les cosmétiques de Guerlain on peut heureusement traverser le froid, le vent, le hâle, qui dessèchent la peau, la brûlent et la gercent. Nous profiterons de cette occasion pour recommander à nos lecteurs le savon de *sapoceti* ou de blanc de baleine si efficace pour blanchir et adoucir la peau. La cétine saponifiée offre l'avantage de donner un produit parfaitement inodore, qui s'imprègne, sans les altérer, des parfums les plus délicats, et conserve avec l'aspect nacré du blanc de baleine ses propriétés adoucissantes pour la peau.

Si l'hiver a été favorable aux parapluies de Casal, breveté, boulevard des Italiens, 25, près les Bains Chinois, il est certain que le printemps aura la même influence pour ses ombrelles douairières et américaines en moire caméléon guipure, vrais chefs-d'œuvre d'élégance et de grâce, qui ne peuvent manquer d'attirer l'attention de toutes les dames. L'établissement de Casal se recommande aussi par le riche choix de parapluies en fer, de cannes et de cravaches de goût que l'on est toujours sûr d'y trouver.

HENRIETTE DE B\*\*\*.

## LE GRAIN DE SABLE.

(Fin.)

Mais au bonheur de René se mélangeait un douloureux remords qui portait le trouble dans son âme : s'il eût agréé cet amour dans son principe, et qu'à la proposition de M. de Martoy, il eût accepté la main de Laure, que de maux auraient été évités ! A la vérité, il ignorait que la mort de son oncle fut la conséquence de son refus ; mais il ne pouvait se dissimuler néanmoins que sa présence seule eût suffi pour empêcher le désastre de fortune qui avait déterminé ce grand acte de désespoir.

Dans les premiers moments qui succédèrent à son évanouissement, Laure était agitée par de trop fortes émotions pour pouvoir se livrer à tous ces raisonnements. L'apparition de René avait été, à ses yeux, une grâce de la Providence, qui venait enfin de la prendre en pitié au milieu de son cruel isolement. On a vu que, dans les premiers instants de sa douleur, son sort, à elle, ne l'avait point préoccupée. Ce ne fut que lorsque son cousin l'eut couverte de sa protection qu'elle comprit l'horreur de la position qui lui eût été réservée sans la miraculeuse intervention de celui qu'elle aimait ; et ce fut avec un frémissement de terreur qu'elle mesura de la pensée la profondeur de l'abîme dans lequel elle eût été inévitablement précipitée.

Pourtant, il y a dans le cœur humain un sentiment de délicatesse intime qui tend à faire repousser, dans la douleur qu'inspire la perte d'un être aimé, toute espèce de consolation. Laure ne put échapper à l'influence de cette grande loi ; et, par un pieux scrupule qu'elle suscita dans son cœur, elle s'accusa d'égoïsme. Mais la parole éloquent et persuasive de René la releva à ses propres yeux, il lui fit sentir que si elle eût rejeté ses offres, la mémoire de son

père eût été à jamais flétrie, tandis que cette mémoire, qu'elle entourait de vénération, allait être réhabilitée à la face de la société. Cette pensée donna du ressort à son âme abattue, et elle n'hésita plus à se livrer avec ardeur aux tendres consolations qui lui étaient offertes.

Dès que René eut quitté sa cousine, il ne songea plus qu'à effacer la tache d'infamie qui venait d'être imprimée au nom des Martoy. C'était là un devoir pieux qu'il se hâta d'accomplir avec le plus noble empressement. Il se rendit au greffe du tribunal de commerce pour examiner le bilan de son oncle, et, après avoir pris une connaissance exacte du dossier, il remit entre les mains du syndic un bon de deux cent mille francs sur son notaire. Trois jours suffirent pour les formalités de l'enquête et le jugement : le quatrième, une ordonnance royale, affichée dans la salle des séances de la Bourse et reproduite par tous les journaux proclamait hautement la réhabilitation de M. de Martoy.

Il n'entre pas dans notre plan de suivre nos héros pas à pas, et de faire connaître jour par jour, les plus petits détails de leur existence. Nous allons franchir d'un seul bond un espace de trois années, et les retrouver dans une délicieuse villa située dans la commune de Boissette, aux environs de Melun. Il nous suffira de dire que le mariage de René et de Laure avait été célébré quinze mois après la mort tragique de M. de Martoy, et qu'aussitôt après, les deux époux étaient allés habiter cette paisible retraite pour oublier les agitations cruelles qui avaient traversé leur existence. Ce genre de vie plaisait surtout à Laure, dont l'âme mélancolique avait toujours rêvé une semblable solitude. René, lui aussi, semblait y trouver des charmes ineffables. Néanmoins il faisait de fréquentes excursions à Paris ; mais le but de ces courts voyages était toujours un secret pour sa femme, qui, chaque fois qu'elle le pressait de questions sur ce sujet, n'obtenait que des réponses assez

vagues et capables de lui inspirer de la jalousie. Mais, comme elle était sûre d'être tendrement aimée, elle aurait eu honte de laisser se glisser dans son cœur d'odieux soupçons.

Un jour, par une belle matinée de mai, René vint trouver sa femme, occupée à lire dans un kiosque, petit monument pittoresque situé dans le parc, et où Laure passait dans l'étude des heures délicieuses.

— Ma bonne amie, lui dit-il en l'embrassant, je viens t'apprendre une bonne nouvelle qui, je pense, te sera agréable.

— Bon ! répliqua Laure en souriant ; viens-tu m'annoncer que tu renonces à tes pérégrinations ?

— Ma foi ! tu as deviné : encore une course à Paris, et puis je lui dis adieu pour toujours, si tu l'exiges.

— Tu es charmant ! lui dit Laure en l'embrassant. Mais pourquoi encore ce voyage ?

— J'attendais cette question ; voici la réponse :

J'ai depuis longtemps sous ma tutelle une jeune personne que des malheurs inouïs ont privée de ses parents... Orpheline presque en entrant dans la vie, la pauvre enfant semblait condamnée à périr ; mais j'eus pitié de son cruel isolement, et je m'engageai devant Dieu à veiller sur sa conservation et à lui tenir lieu de père. Cette jeune personne est dans un pensionnat de Paris, où elle a reçu une éducation brillante. Elle est dotée d'un visage ravissant, d'un esprit remarquable ; et, comme elle vient d'atteindre sa quinzième année, j'ai songé à la retirer de pension et à te la présenter. Si tu ne déranges rien à mes projets, tu auras en elle une compagne fort agréable.

— Mon cher René, cette nouvelle me cause tant de joie que je n'ai pas vraiment le courage de te gronder de m'avoir gardé ce secret si longtemps. Tu dis qu'elle est jolie, qu'elle a de l'esprit ? Tant mieux. Comment s'appelle-t-elle ?

— Eulalie. Je partirai tantôt pour aller la



chercher. Cette fois, tu ne me bouderas pas de te quitter pour une journée !

— Mon ami, si j'avais connu les motifs de tes fréquentes absences, je ne t'en aurais pas témoigné de la contrariété. Seulement je regrette de n'avoir pas su plus tôt ton secret : je me serais associée à ton œuvre ; moi aussi j'aurais veillé sur les jours de la pauvre orpheline, je lui aurais prodigué les tendres soins d'une mère... Penses-tu qu'Eulalie eût perdu à ce double concours de soins ?

Ces derniers mots avaient porté le trouble dans l'âme de René ; il fit même de violents efforts pour retenir deux larmes prêtes à couler.

— Ma chère Laure, répondit-il en cherchant à dominer son émotion, tu la dédommageras de cette privation ! Son bonheur dépendra de toi en partie. Il faudra l'aimer, car, vois-tu, cette enfant, elle n'a que nous sur la terre pour veiller sur ses jours !...

— Oh ! oui, dit Laure attendrie ; nous tâcherons de remplacer ceux que le ciel lui a ravis... Si tu veux, nous l'adopterons pour notre fille ?

A cette proposition, René se précipita dans les bras de sa femme pour mieux cacher son émotion. Quel était le sentiment qu'il éprouvait ? Était-ce du bonheur ? était-ce de la dissimulation ? Quoi qu'il en soit, il est certain qu'il employait toute sa puissance pour déguiser la véritable nature de ses impressions, et que, malgré son aveu, il cachait encore dans son cœur quelque important secret.

Laure était trop émue elle-même pour s'apercevoir de l'étrange émotion de René. Ce mot d'orpheline avait réveillé de pénibles souvenirs qui l'avaient troublée jusqu'au fond de l'âme.

## VI.

Depuis un mois environ, Eulalie habitait la jolie retraite de Boissette. Dès les premiers jours elle inspira à Laure un profond attachement.

Soit que cette sympathie eût été provoquée par le touchant récit de René, soit qu'elle fût le fruit de la beauté remarquable d'Eulalie et de son mérite personnel, il n'en est pas moins vrai qu'elle devint en peu de temps l'inséparable amie de la femme de son protecteur. Mais cette harmonie dura peu ; il y avait entre ces deux femmes un principe caché, mais fatal, de défiance et de haine. Laure était douée d'une de ces natures expansives et mélancoliques qui se plaisent à fouiller dans les souvenirs les plus amers du passé, et qui trouvent dans la douleur même des attrait puissants ; natures fortes, poétiques, sublimes. Or, dans ses fréquents entretiens avec Eulalie, Laure crut démêler bientôt dans sa jeune amie une grande dissimulation. A ses réponses vagues et embarrassées quand elle lui parlait des malheurs de sa jeunesse, elle sentit s'élever dans son esprit des doutes pénibles ; et après de nombreux rapprochements et une minutieuse observation, elle en vint jusqu'à conclure qu'elle était dupe de quelque odieux mensonge. Dans une tête passionnée les idées ont un cours rapide. Les doutes grossirent, les soupçons s'accumulèrent ; dès-lors il n'y eut plus dans tous les rapports des deux amies qu'un malaise visible, qu'une contrainte accablante, et, le dirons-nous, peut-être qu'une haine instinctive ? Tout ceci se passait à l'insu de René, trop absorbé par son bonheur pour s'apercevoir de cette révolution de sentiments. Mais aussi sa douce intimité avec Eulalie donna de l'ombrage à sa femme, et peu à peu elle s'accoutuma à ne voir dans l'orpheline qu'une dangereuse rivale. Eulalie, de son côté, se voyant l'objet des investigations de Laure, devint de plus en plus réservée avec elle ; et cette mutuelle défiance prit un tel caractère qu'il était facile de prévoir une crise très prochaine.

Dans le monde physique, l'aggrégation des molécules constitue la force des corps ; mais si une cause désorganisatrice jette la perturbation

dans leur arrangement, l'harmonie est menacée ; puis enfin arrive l'instant où le seul grain de sable qui maintenait encore l'équilibre se détache, et l'avalanche roule dans l'abîme. Les mêmes phénomènes se produisent dans le monde moral : c'est la chute de ce même grain de sable qui détruit les plus saintes affections, qui fait surgir la haine où l'on avait semé l'amour ; c'est la chute de ce même grain de sable enfin qui entr'ouvre le gouffre de passions mauvaises au fond duquel fermentent la colère, la jalousie, l'égoïsme, le meurtre.

René s'aperçut pourtant qu'il n'existait plus la même intimité entre sa femme et sa jeune protégée. Il en devina facilement la cause, et il pensa que le meilleur moyen de la combattre était de mettre un frein aux chaudes démonstrations de tendresse qu'il n'avait cessé jusque-là de témoigner à Eulalie. Cette réserve, qu'il envisagea comme le seul remède efficace pour guérir le mal qu'il entrevoyait, fut précisément ce qui accéléra sa perte. Le cœur de Laure était trop profondément blessé, la jalousie y avait trop artificieusement glissé ses perfides racines pour qu'elle fut dupe de ce subit changement. Ces regards furtifs que René échangeait avec Eulalie, ces pressements de main, ces soupirs avortés, et enfin tout ce langage muet de deux âmes qui s'entendent, rien n'échappait à ses avides investigations ; les cent yeux de sa jalousie étaient attachés sur sa rivale avec le même acharnement que ceux de l'assassin qui cherche à saisir le moment opportun pour frapper sa victime.

Un soir que Laure s'était couchée avant son heure habituelle parce qu'elle était souffrante, René et Eulalie étaient seuls dans le kiosque du parc. René fixait sur la jeune fille des regards empreints d'un mélange de joie et de tristesse ; Eulalie paraissait absorbée dans une profonde méditation. Tout-à-coup elle leva les yeux sur René, et sous ses paupières mi-closes roulaient deux grosses larmes.

— Tu pleures, Eulalie ! lui dit René d'une voix attendrie.

— Oh ! je souffre ! répondit la jeune fille avec une profonde expression de douleur.

Et, comme si cet aveu eût rompu le frein qui retenait ses sanglots, elle pleura abondamment.

— Tu souffres ! répéta René d'une voix sombre.

— Oh oui ! je souffre là.

Et, en prononçant ces mots, l'orpheline appuyait convulsivement sa main sur sa poitrine.

René leva vers le ciel des regards pleins d'un désespoir résigné.

— Tu n'es donc plus heureuse d'être auprès de moi ! lui dit-il après un pénible silence.

— Oh ! je serais heureuse s'il m'était permis de t'aimer... de t'aimer sans contrainte, de pouvoir te le dire... Je serais très heureuse, heureuse comme les anges du ciel, si je pouvais te donner un nom chéri qui revient sans cesse sur mes lèvres, mais que je refoule à chaque instant dans le fond de mon cœur ; car ce nom, tu me l'as dit, il doit rester à jamais enseveli dans mon sein...

— Pauvre Eulalie ? pauvre ange ! murmura René en attirant la jeune fille sur ses genoux. Oui, oui, cache-le dans le plus profond repli de ton âme !... Si ta bouche le laissait échapper, il détruirait toutes les illusions de Laure... Et qu'importe ce nom ? As-tu besoin pour être heureuse de m'appeler ton...

Le reste de sa phrase fut noyé dans un baiser...

Au même instant, un fantôme, une ombre blanche et échevelée se dressa devant eux ; un cri déchirant vibra à leurs oreilles ; puis rapide comme un trait, la sinistre apparition s'évanouit ; et l'on entendit à travers le silence de la nuit un bruit sourd comme la chute d'un corps, suivi d'un long gémissement.

René sentit ses cheveux se dresser sur sa tête, Eulalie était pâle et immobile d'effroi.

Enfin, surmontant sa première terreur, René s'élança hors du kiosque pour s'assurer qu'il n'était pas dupe d'un cauchemar; mais à peine eut-il fait quelques pas qu'il vit, étendue à ses pieds, la même forme blanche qui lui était apparue... Il se pencha vers le fantôme, l'âme remplie d'une superstitieuse épouvante, il saisit convulsivement dans ses mains la tête ensanglantée du mystérieux personnage pour en examiner les traits à la faveur du clair de lune; puis, avec le désespoir du malheureux qui se noie, il se cramponna avec fureur à ce cadavre en proférant des paroles étranges... Il venait de reconnaître Laure...

Les cris sauvages qu'il poussait, dans l'accès de son horrible douleur, tirèrent Eulalie de sa torpeur et donnèrent l'éveil aux gens du château. Quand on sépara René du corps déjà refroidi de sa femme, un ricanement stupide agitait seul ses lèvres... il était fou!...

Depuis cette fatale catastrophe, René a rarement des instants lucides. Nous l'avons vu dans une de ces heures durant lesquelles la démence lui laisse la conscience du passé. Il nous raconta en ces termes l'origine de ses malheurs :

« J'avais 16 ans... J'aimais une jeune personne belle comme un lys, pure comme les anges de Dieu! Après deux années de soupirs, d'espérances et d'amour, elle céda à mes transports... Notre liaison fut cimentée par la naissance d'une fille... Nous brûlions l'un et l'autre de sanctifier notre union par les liens du mariage; mais elle était pauvre, et moi je devais être l'héritier d'une grande fortune... Tout fut mis en usage par mes parents pour me séparer d'elle... J'eus la lâcheté de céder à leurs continuelles obsessions... Mais, hélas! elle mourut victime de son amour pour moi... Je voulais la suivre dans la tombe; mais le sort de ma petite Eulalie me fit renoncer à mes projets de suicide: je jurai de vivre pour elle et de me consacrer exclusivement à son bonheur... Dix ans plus tard, une de mes cousines, qui habitait

le Poitou, vint avec son père s'établir à Paris... Elle était belle aussi, elle était aimante!... Mon âme désolée avait soif de quelques gouttes de sympathie... Le doux commerce de Laure ouvrit mon âme aux délicieuses inspirations de l'amour... Je voulus la fuir, car il y avait dans ma vie une page que je n'aurais pas eu le courage de lui avouer; mais l'enfer mit tout en jeu pour qu'elle devint ma femme... et je l'ai tuée...! »

Eulalie nous fit un douloureux signe de tête pour nous indiquer le retour de l'accès de démence, et s'approcha doucement de lui en prononçant quelques paroles affectueuses.

— Eulalie! reprit l'insensé d'une voix brève et saccadée, va-t'en! je ne veux plus t'aimer... non... je veux te haïr... Tu sais bien que mon amour est fatal!... J'ai aimé ta mère, et elle est morte!... J'ai aimé Laure, elle est morte aussi... morte! Oh! va-t'en! va-t'en! mon amour porte avec lui un venin qui tue... Je suis maudit.

Nous quittâmes René avec un indéfinissable serrement de cœur. Nous admirâmes le touchant dévouement d'Eulalie, qui, depuis plusieurs années, s'est consacrée aux soins assidus et pénibles qu'exige la maladie de son infortuné père.

E. PRIVAT.

(L'Etat).

— 022 —

Nous recommandons à nos lectrices le grand concert vocal et instrumental donné par M<sup>me</sup> BONNIAS, le jeudi 28 mars, à deux heures, dans les salons de M. Pleyel, rue Rochecouart, 20. Nous n'avons pas besoin de faire l'éloge du beau talent de M<sup>me</sup> Bonnias, artiste généralement connue et appréciée.—Prix des places: Stalles réservées, 8 fr.; billets, 5 fr.—On en trouve chez M. Pleyel, rue Rochecouart, 20, ou au magasin de pianos, boulevard Montmartre, 48; chez M. Henri Lemoine, rue de l'Échelle-Saint-Honoré, 9, et pour les stalles réservées, chez Mme Bonnias, passage Saulnier, 49.



## Annonces.

FABRIQUE DE PASSEMENTERIE EN TOUS GENRES.

### BUNZEL ET ECKSTEIN,

Buc Bourg-l'Abbé, 25.

Franges, Agréments, Cordelières, Effilés, Ganses, Agrafes, Bracelets, Sacs, Soutaches et Nouveautés.

MM. les Passementiers de la province et de l'étranger trouveront dans cette maison de la guipure de soie à la main, en très belle qualité et à des prix modérés.

Buc des Lombards, 46 et 48.

Aucun dépôt dans Paris

### AU FIDELE BERGER.

BONBONS LES PLUS NOUVEAUX ET LES MIEUX ASSORTIS,

ARTICLES D'ETRENNES ET JOLIES FANTAISIES; AMANDES ROYALES; MARRONS GLACÉS; PUNCH PRÉPARÉ pour soirée; DRAGÉES, et tous les articles pour BAPTÊMES.

SEULE ET ANCIENNE MAISON FAUCONNET AÎNÉ,

Rue du Roule, 43, ci-devant rue Aubry-le-Boucher, 44.

### CHOCOLAT STOMACHIQUE

RAFRAICHISSANT A LA CHATAIGNE DU BRÉSIL.

Le Chocolat stomachique et adoucissant, à la châtaigne du Brésil, de Fauconnet aîné, est un aliment précieux pour les personnes faibles d'estomac, les convalescents et les vieillards. Prix : 4 f. le demi-kilog. et les pastilles à f. 50 c. — Tous les chocolats Fauconnet, à la vanille, de santé, etc., se vendent des prix modérés et sont toujours de première

qualité. — Toute commande au-dessus de 5 kilo est envoyée franche de port. — Nous recommandons à nos lecteurs de ne pas confondre la maison veuve Fauconnet aîné avec celle de MM Fauconnet et Comp., nouvellement formée, n'ayant rien de commun avec elle.

On peut écrire sans affranchir.

25, Boulevard des Italiens, 25.



40 fr. et au-dessus, PARAPLUIES CAZAL, breveté, fournisseur de S. M. la Reine, les seuls reconnus supérieurs et honorés d'une MÉDAILLE, première et seule récompense décernée à cette branche d'industrie. Cannes, Cravaches et Fouets de goût. (Affranchir.)

Dépôt boulevard Montmartre, 40, en face la rue Neuve-Vivienne.



### CRÈME DE CYDONIA

POUR LISSER ET FIXER

la CHEVEUX les BOUTES et les DÉCORATIONS  
ET LES RENDRE BRILLANTS.

Cette Préparation n'est pas l'acconrément de

Tous reproche aux Amateurs, de donner aux cheveux un aspect ferme et puisé, et une odeur les maintient. Elle ne se trouve que chez l'Épouse BERTRAND 42 rue de Roule à Paris

1000 paires de bottes

A 16 fr. et au-dessus.

BERTRAND jeune, CORROYEUR-BOTTIER.

Rue Montmartre, n° 87, au fond de l'allée.

Dépôt, passage des Pavillons, 2.

Imprimerie de A. APPERT, passage du Caire, 54.



Courrier des Salons.

**JOURNAL DES MODES.**

COURT MAGAZINE AND MUSEUM.

Paris, boulevard Saint-Martin, 61.

Lyon, chez M. MÉGEVEND, rue Poulallerie, 21.

Bordeaux, chez M. CABUZAC, place l'uyppaulin

Strasbourg, M. ALEXANDRE, dépositaire de journaux.

Lille, M. GAILLARD-LAFUITE, rue Equermoise.

Marseille, chez M. HIPPOYTE BONNAUD, rue des Beaux-Arts, 17.

Reims, chez M. COMBATTER, faubourg de Vesles, 9

Barcelonne, et pour toute l'Espagne, chez M. MARIUS ISNARD, calle Nueva, 50.

A Londres, chez MM. DORRIS and C<sup>e</sup>, au bureau du Court Magazine, n° 5 Rathbone place Oxford Street.

NEW-YORK, ch. M. THOMAS N. DALE, agent, n. 2. Cedar Street.

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT.—POUR PARIS, trois mois, 6 f. 50 c. six mois 13 f. un an 26 f.

POUR LES DÉPARTEMENTS: 7 f.—14 f.—28 f. À l'étranger, le prix se paie selon le pays.

**7 gravures par mois: 21 par trimestre;**

UN DOUBLE PATRON TOUS LES TROIS MOIS.

**Modes.**

Nous décrirons aujourd'hui une coiffure de jeune personne et une coiffure de mariée, deux gracieuses compositions de Ferdinand Hamelin, passage du Saumon, 21. La première s'exécute en formant, avec les cheveux de devant, deux bandeaux presque droits, les pointes frisées en longs tirebouchons flottant derrière les oreilles, en ayant le soin de faire sortir de dessous les bandeaux quatre petits anneaux qui s'étendent du front jusqu'aux tempes. Il faut ensuite attacher les cheveux de derrière et en faire une natte à cinq branches entrelacées d'un petit ruban de satin dont on laissera

sortir un bout coquillé à chaque passage de mèches de cheveux. Placez la natte en rond sur la tête en faisant ressortir les boucles de ruban qui accompagnent les cinq branches, de manière que la coiffure se termine par une masse de nœuds de ruban de chaque côté, au-dessus des tirebouchons qui flotteront derrière les oreilles. — Pour obtenir la coiffure de mariée, il faut séparer les cheveux en pointe, à partir de chaque côté du front, en dessinant bien le cintre jusque derrière les oreilles; l'extrémité de cette longue touffe, frisée convenablement, bien effilée, et surtout bien étagée,

doit être formée d'une masse d'anneaux légèrement soufflés, et l'on n'oubliera pas de parer la frisure de quelques fleurs de myrthe, de tubéreuse ou de jasmin d'Espagne. On exécutera une double natte à trois branches tournées en s'étagant avec grâce sur le milieu du derrière de la tête, et c'est au sein de cette double natte que l'on établira la masse de boutons et de fleurs d'oranger. Le voile brodé en point d'Angleterre, complément indispensable de cette coiffure, se fixera à l'aide d'une seule épingle noire placée à l'extrémité de la coiffure, à cheval sur le voile que l'on croisera ensuite en plis nombreux par dessus l'épingle, ce qui donne la facilité de cacher la tête ou de la découvrir à volonté.

De toutes les parties de la lingerie, une des plus importantes, sans contredit, est celle qui concerne les bonnets, et l'on comprend tout le prix que la Mode doit attacher à cette spécialité en voyant la splendide collection de bonnets que peut nous montrer M<sup>me</sup> Ferrière-Pennona, rue Mondovi, 1, bonnets où la coquetterie des rubans et la richesse même des dentelles le cèdent toujours à la gracieuse originalité de la composition. Nous avons remarqué, entre beaucoup d'autres, des bonnets en mousseline brodée, les uns petits de fond, passe unie recouverte d'une bande brodée arrondie au bas des joues, garnie tout autour d'une malines un peu basse, et ornés d'un plissé à la vieille en ruban de satin rouge, le plissé terminé de chaque côté par trois petites coques et posé sur le milieu de la bande, nœud de ruban à longs bouts par derrière; — les autres d'un seul morceau, arrondis des joues, froncés par derrière sous un nœud de ruban capucine; une guirlande de choux en ruban de satin même nuance autour du fond et deux rangs de valenciennes posés à plat, séparés l'un de l'autre d'une pleine hauteur, ornent la passe; — d'autres garnis de trois rangs de valenciennes, un sur le milieu du front, deux légèrement froncés autour des joues; d'un

côté un gros chou en ruban de satin rose ombré; de l'autre une guirlande de coques posée sur la garniture et tournant derrière le fond; — d'autres enfin un peu longs des joues, garnis d'une mousseline également brodée et festonnée, légèrement froncée, un petit nœud de ruban vert avec longues brides en ruban de chaque côté; — puis aussi des bonnets en mousseline unie, fond très petit et relevé, passe recouverte de trois rangs de dentelle et ornée de chaque côté de trois choux en ruban de satin bleu, posés entre chaque rang de dentelle, nœud à longs bouts derrière, ou bien garnis de trois rangs de valenciennes, dont l'un se pose autour du front et est surmonté d'une guirlande de coques de ruban violet, deux gros choux pareils figurent de chaque côté des joues.

Tous ces bonnets accompagnent délicieusement et complètent à ravir les remarquables toilettes d'intérieur de M<sup>me</sup> Ferrière-Pennona, dont quelques-unes de nos gravures ont déjà pu vous faire admirer le charme d'élégance et de simplicité.

Le magasin des *Deux Nuits*, place de la Bourse, 51, rouvre avec un assortiment aussi riche que varié de toutes les étoffes que peut exiger la saison nouvelle. On y trouvera pour les *grandes toilettes* des pékins de toutes sortes de nuances, pékin agate, pékin nacré, pékin caméléon, brocard royal, brocard Pompadour et Charles VI, taffetas de Touraine, taffetas persan, etc., etc.; pour visites et promenades, le reps royal, la moire zébrée, le damas de Lahore, le gros de Chine, le taffetas de l'Inde quadrillé, les taffetas glacés et gros de Naples imprimés à grands ramages, les arméniennes à rayures brochées, la balsorine bleu de Roi; pour *fantaisie*, les barèges marquises, les barèges à filets de satin imprimées en couleurs, les barèges et crêpes de Chypre, les soies façonnées, popelines glacées, etc., etc. Puis viendront une foule d'étoffes qui n'attendent pour se

produire qu'une température nouvelle, les unes franchement originales, les autres rajeunies sous des noms de circonstance, mais nous aurons à parler de cela plus tard.

Le printemps verra beaucoup de robes en foulards écossais, garnies de grands volants festonnés en soie, à dents découpées, surmontées d'une seconde broderie en chaînette, corsage échancré en cœur par devant, orné de revers brodés comme les volants, manches justes avec jockeys brodés.

M<sup>me</sup> Mercier, rue Neuve-des-Petits-Champs, 87, a mis à la mode les corsages plats, l'épaule et l'entournure des manches sans coutures, le col de la robe soutenu par trois petits velours étagés, corsage long à pointes, manches larges avec biais. M<sup>me</sup> Mercier exécute aussi, d'accord en cela avec les exigences de la température, de confortables redingotes en poul de soie, en satin, en damas, en pékin à larges raies nuancées, affectant plus ou moins la forme amazone, mais toutefois il est bon de faire attention qu'il est de meilleur goût d'avoir des corsages ouverts par devant, unis lacés ou à revers.

Les manches à la religieuse avec sous-manches en étoffes légères auront encore les honneurs de cette saison.

Quant aux ornements de la jupe on continue le système de tolérance adopté depuis quelques années par la mode. Ainsi l'on adoptera le haut volant de dentelle noire, ce complément si élégant des robes de soie, qui a tant de dignité et tant de richesse à la fois, deux hauts volants un peu espacés, six ou huit petits volants étagés sans intervalle, des rouleaux bouillonnés couronnant un seul volant assez haut, etc., etc.

Si le printemps n'est pas encore dans la température, il est déjà dans les modes proprement dites, et les salons de M<sup>me</sup> Dasse contiennent la démonstration évidente de cette vérité. Rien de plus franchement séduisant, rien de plus coquettement gracieux que toutes les nouveautés préparées par l'habile modiste pour la grande

solennité de Longchamps. Voyez ces chapeaux de crêpe blanc ornés de plumes, le dessus de la passe garni de fleurs, et, par dessus un splendide voile en Angleterre; voyez ces chapeaux de reps garnis en pareil et sans fleurs avec une gracieuse voilette rattachée par trois légers choux de dentelle; puis des chapeaux poul de soie bleu recouverts d'Angleterre; des chapeaux en satin de couleur tendre garnis de crêpe et de rubans de même nuance, d'autres en crêpe paille ou blanc ornés de biais en spirale; des capotes en gros de Naples dans les nuances les plus douces, en crêpes avec torsades de satin et petits boutons de roses.

Les formes sont moyennes et les bavolets convenablement allongés.

Pour ornements, les violettes de Parme de Chagot, ses branches de lilas et ses primevères, ainsi que ses belles touffes de jasmin d'Espagne et de géranium.

HENRIETTE DE B\*\*\*.

### SŒUR ÉGRIÈRE.

— Elle est donc morte ?

— Oui, madame, répondit un petit monsieur en habit noir.

— Et son testament ?

— Va être ouvert ici, de suite, par le notaire.

— Hériterons-nous ?

— Il faut bien le croire, nous avons des droits.

— Quelle est donc cette créature si mal affublée qui vient se montrer ici ?

— Oh ! celle-là, dit le petit homme en riant, n'aura pas grand'chose dans le testament : c'est la sœur de la défunte.

— Quoi ! c'est cette Anne qui fut séduite il y

a quelques années par un homme de rien, un officier ?

—Oui, précisément.

—Il faut qu'elle ait bien de l'audace de se présenter ici, devant une famille respectable.

—D'autant plus, reprit le petit homme, que sœur Égérie, une sainte, une religieuse d'une piété édifiante, n'avait pas pour elle un grand amour, sans doute.

En ce moment, Anne traversa la salle où s'était réunie la famille de la défunte ; elle était pâle, ses beaux yeux étaient pleins de larmes, son visage était sillonné par les rides précoces tracées par le chagrin.

—Que venez-vous faire ici ? lui dit avec hauteur madame de Villebois, la dame qui interrogeait tout à l'heure le petit homme héritier comme elle.

—Madame, répondit avec humilité la pauvre femme, je ne viens point ici réclamer une part qui ne m'appartient pas, que je ne dois pas revendiquer ; je viens seulement parler à M. Du bois, le notaire de ma pauvre sœur, pour savoir si elle a parlé de moi à sa dernière heure... si elle m'a pardonné.

—Quoi ! vous voulez qu'on vous pardonne ! dit arrogamment madame de Villebois, vous, la plaie d'une grande maison, qui avez fui avec un homme de rien, un soldat de Bonaparte, qui n'étiez pas même votre époux !

—Il le fut devenu, madame, répondit Anne, si la mort ne l'eût point frappé au champ d'honneur..... Je ne dis cela que pour sa mémoire, qui m'est chère, et que je veux faire respecter.

—Et vous, voulez-vous que l'on vous respecte, vous qui avez bravé l'autorité paternelle dans l'espoir d'une union indigne de vous ?

—Madame, j'ai été coupable, je le sais ; mais j'ai tant souffert, j'ai tant pleuré, que j'espérais que Dieu prendrait pitié de moi. Si vous aviez comme moi souffert la misère et la douleur,

si vous aviez comme moi un enfant dont le sort futur vous tourmente, et qui n'est pas responsable des fautes de sa mère, vous sentiriez quelle cruelle expiation j'ai offerte à Dieu pour racheter les fautes de mon cœur.

—Rien ne peut pardonner une faute, une mésalliance.

A cet instant un homme vénérable, le notaire Dubois, intervint.

—Cessez de reprocher à Anne une erreur que son père et sa sœur lui ont pardonnée. Aune a aimé un homme généreux, noble et bon, qui n'avait d'autre crime à se reprocher que sa pauvreté et l'obscurité de son nom. — Néanmoins, s'il eût vécu, si la famille avait pu le connaître comme je l'ai connu, moi, son ancien ami, Anne serait aujourd'hui heureuse et respectée.

Mais pourquoi cette femme est-elle ici ?

—Parce qu'elle doit y être, dit gravement le notaire ; je l'ai priée d'y venir.

En ce moment l'ouverture du testament eut lieu.

Le notaire éleva la voix :

« Moi, saine d'esprit et de cœur, Égérie de Damfrenning, retirée comme pensionnaire au couvent des sœurs du Sacré-Cœur-de-Jésus, je dicte les volontés suivantes comme l'expression de mon désir formel et la clause principale de mon testament :

« Après ma mort, on trouvera deux cent mille francs d'argent chez mon notaire, plus des bijoux, des hardes et des meubles, et un château d'une valeur de deux cent mille francs également.

« Au couvent où je suis retirée on ne trouvera que mon livre d'*Heures de la Vierge*, saint volume qui est encore tel qu'il fut lorsque je l'emportai avec moi dans l'émigration.

« Je désire qu'on fasse de ces objets trois lots :

« Le premier lot, les deux cent mille francs d'argent ;



• Le deuxième lot, le château, les meubles et les bijoux ;

« Le troisième lot, mon livre d'*Heures*.

« J'ai pardonné à ma sœur Anne le chagrin qu'elle nous a eusé, et je l'aurais consolée dans sa douleur si j'avais connu plus tôt son retour en France. Je la comprends dans mon testament.

« Madame de Villebois, ma bien-aimée cousine, aura le premier choix ;

« M. Vatry, mon beau-frère, aura le second choix ;

« Anne choisira la dernière. »

— Ah ! ah ! sœur Égérie était bonne, dit Vvatry, et voilà un trait d'esprit...

— Anne n'aura que le livre de prières, fit en ricanant madame de Villebois.

Le notaire interrompit la rieuse.

— Madame, quel lot choisissez-vous ? dit-il.

— Les deux cent mille francs en écus.

— Vous y êtes bien décidée ?

— Sans aucun doute.

Le notaire, s'adressant alors à la sensibilité de cette femme, lui dit :

— Madame, vous êtes riche, et Anne n'a rien... ne pourriez-vous pas lui laisser ce lot et prendre ce livre de prières, que la bizarrerie de la défunte a voulu mettre en balance avec les autres parts ?

— Plaisantez-vous, M. Dubois ? s'écria madame de Villebois ; il faut que vous soyez bien peu clairvoyant pour ne pas voir en tout ceci percer l'intention de sœur Égérie, notre très honorée cousine ; elle savait que ce legs de son livre de prières tomberait à Anne, qui doit choisir la dernière.

— Et qu'en concluez-vous ?

— J'en conclus... j'en conclus qu'elle a voulu dire à sa sœur que le repentir et la prière étaient les seuls secours qu'elle devait attendre en ce monde.

En achevant ces paroles, madame de Villebois fit ensuite définitivement son choix de la

fortune en argent. Vvatry, comme on le pense, opta pour le château et tout ce qu'il contenait.

— M. Vvatry, dit encore M. Dubois, quand même l'intention de la défunte eût été de punir sa sœur, il serait noble à vous, millionnaire, de faire abandon d'une partie de votre lot à Anne, qui en a tant besoin.

— Merci de vos bons avis, mon cher, dit Vvatry ; le château est situé à la lisière de mes bois et me convient admirablement, d'autant mieux qu'il est tout meublé. Quant aux bijoux de sœur Égérie, ce sont des souvenirs dont on ne doit jamais se dessaisir.

— Puisqu'il en est ainsi, dit le notaire, ma pauvre madame Anne, voici le livre d'*Heures* qui vous reste.

Anne, suivie de son fils, bel enfant aux yeux d'azur, prit le vieux livre d'*Heures* de sa sœur, et le faisant embrasser après elle à son fils :

— Tiens, Hector, embrasse bien ce livre de ta pauvre tante qui est morte, et qui t'aurait bien aimé si elle t'avait connu... et quand tu sauras lire, tu prieras Dieu de te rendre sage et bon comme l'était ton père, et plus heureux que ta mère infortunée.

Les assistants sentirent malgré eux leurs yeux se remplir de larmes.

L'enfant posa ses lèvres de roses sur le vieux livre, et, faisant jouer le fermoir, il l'ouvrit.

— Oh ! maman, comme il y a de belles images ! s'écria-t-il.

— Vvraiment ? dit la mère, heureuse de la joie de son fils adoré.

— Oui. La bonne Vierge en robe rouge tenant l'enfant Jésus dans ses bras... Mais pourquoi, maman, a-t-on mis du papier de soie dessus ?

— Pour que les gravures ne s'abiment pas.

— Mais, maman, pourquoi donc y a-t-il six papiers de soie à chaque gravure ?

La mère regarda... elle poussa un cri terrible et tomba dans les bras de M. Dubois, qui disait aux personnes présentes :

—Laissez donc, ce ne sera rien; on n'en meurt pas. Toi, gamin, ajouta-t-il en prenant le livre d'*Heures* des maïus d'Hector, donne-moi cela... tu déchirerais les images.

Les héritiers se retirèrent en faisant mille commentaires sur l'évanouissement d'Anne et l'intérêt que le notaire lui témoignait.

Un mois après, ils rencontrèrent Anne et son fils, mis tous deux d'une façon simple et riche à la fois, qui se promenaient dans une jolie calèche à deux chevaux.

Ils prirent des informations, et apprirent que madame Anne venait d'acheter un hôtel de cent quatre-vingt mille francs, et qu'elle avait donné à son fils des précepteurs pour toutes les sciences.

Ce fut pour eux un coup de tonnerre.

Madame de Villebois et M. Vatry se rendirent un matin chez le notaire.

Le bon Dubois travaillait à son bureau.

—Nous vous dérangeons peut-être! dit la dame.

—Il n'importe. J'étais en train de régulariser un achat de rentes sur l'État fait par madame Anne.

—Comment! s'écrie M. Vatry, après avoir équipage et maison moutée, elle a des fonds à placer?

—Sans doute.

—Et d'où viennent-ils?

—Comment! vous ne vous en êtes point aperçu?

—Quand?

—Quand elle a poussé ce cri en regardant le livre d'*Heures* dont elle héritait.

—Nous n'avons rien vu.

—Ah! j'ai cru que vous le saviez, dit le notaire. Le livre d'*Heures* contenait soixante gravures, et chaque gravure était recouverte par six billets de mille francs.

—Grand Dieu! dit Vatry.

—Si j'avais su! cria madame de Villebois.

—Vous aviez le choix, ajouta le notaire, et moi-même je vous ai engagée à prendre le livre de prières, mais vous m'avez refusé.

—Aussi qui pouvait s'attendre à trouver une fortune dans un bréviaire?

—Cela s'explique: Mademoiselle Égérie de Damfreming avait souffert la misère dans l'émigration, et, dans le cas où elle eût été obligée de fuir une seconde fois son pieux asile, elle avait caché dans son livre d'*Heures*, le seul bien qu'on avait respecté jadis, une fortune indépendante.

Les héritiers se retirèrent la rage dans le cœur.

Madame Anne est encore à Paris. Si vous passez dans la rue Lafitte, par un beau soir d'été, vous verrez un tableau charmant au premier étage, éclairé par les reflets pâles des bougies.

Une femme qui fait joindre les mains à son fils, blond enfant de six ans, qui a ouvert devant lui un livre d'*Heures*, auquel on a fait faire un étui d'or.

—Prie pour moi, enfant, dit la mère.

—Et pour qui encore?

—Pour ton père, ton pauvre père, mort sans pouvoir t'aimer et te connaître.

—Faut-il prier le saint mon patron?

—Oui, petit ami; mais n'oublie pas une sainte qui nous voit à travers le ciel, et qui sourit dans les nuages à la femme coupable à qui elle a pardonné.

—Comment se nomme cette sainte-là, bonne maman?

La mère alors, arrosant de pleurs la blonde tête de son enfant, répond:

—Elle se nomme... sœur Égérie.

LÉO LESPÈS.

## CONCERT

DONNÉ PAR M. HENRI COHEN,  
dans les salons de M. Herz.

=

Une nombreuse et brillante société assistait à ce concert donné par une de nos célébrités musicales et chantantes les plus aimées du public; des artistes d'un mérite élevé avaient prêté leur concours à M. Cohen et encadraient en quelque sorte admirablement bien le principal tableau de cette grande représentation. Car la cause réelle et du concert et de l'empressement des amateurs, c'était la musique de M. Cohen, dont les primeurs étaient ce jour là offertes comme un avant-goût des fruits que son jeune talent prépare pour l'Opéra-Comique. Après avoir applaudi la délicieuse M<sup>me</sup> Sabatier et M. Boulanger dont les voix vont si bien au cœur, M. Offenbach, si fin, si spirituel sur son violoncelle, et M. Cohen, lui-même, pour son goût de chanteur, nous avons écouté son ouverture à grand orchestre, largement exécutée et rendue avec une grande intelligence de mouvement et d'ensemble. Il y a dans la manière de M. Cohen beaucoup de la clarté, de la mélodie et de l'éloquence de Rossini. Les pensées qui traversent l'ouverture ont de la fraîcheur et de la vie et les retours ont du naturel et de l'imprévu : les autres morceaux, soumis à la sévérité de l'examen sans le secours de la scène, ont été applaudis et appréciés. Nous pensons que M. Crosnier fera un acte de bonne administration en acclimatant à l'Opéra-Comique un talent aussi réel que M. Cohen, qui promet aux habitués d'Adam et d'Auber de nouvelles sensations et de nouvelles jouissances. J. L.

## CHRONIQUE THÉÂTRALE.

En vérité les bulletins de théâtres ressembleront bientôt à une leçon chorégraphique pour peu qu'on laisse faire *la Polka*, qui commence à régner en souveraine sur toutes nos scènes. *LA POLKA !!!*

Nous servirions de grand cœur un abonnement à vie au vertueux mortel qui nous délivrerait pour toujours de cette fille bâtarde de la walse et du cancan. Nous avions donc vainement espéré qu'Esther avait eu ménagé avec elle en Russie toutes ces danses aux oscillations plus ou moins chaloupantes. Mlle de Bogars n'a pas voulu s'éloigner sans nous laisser un souvenir, et ce souvenir, c'est *LA POLKA* :

C'est ainsi qu'en partant Esther fait ses adieux.

Quoi qu'il en soit, le public, qui n'est pas très bégueule, a favorablement accueilli tous ces enfants d'une mère proscriée par la police correctionnelle, et *la Polka*, dans toutes ses nuances, fait aujourd'hui les délices des habitués de l'Opéra, des Variétés et du Palais-Royal. En présence d'un pareil résultat, notre puritanisme aurait assez mauvaise grâce, et notre prudence n'a plus qu'à se taire.

Les grands théâtres font peu parler d'eux. L'Opéra continue à nous promettre *le Lazzarone*; l'Opéra-Comique s'est décidé à grand-peine à nous faire entendre *la Syrcène*, retardée par suite de modifications apportées dans le dénouement et dans l'ouverture; nous constatons le succès de *la Syrcène*, si bien interprétée par Mlle Lavoye, et qui ajoutera encore à la réputation de Roger. Au prochain bulletin de plus amples détails.

Les Français ont repris *le Voyage à Dieppe*, fort joyeusement rendu par Provost, Michaud et Régnoier, et *l'Etourdi*, de Molière, où, par une singulière coïncidence, les défauts de Maillart-Lélie deviennent des qualités et les qualités de Samson-Mascarille deviennent des défauts. On attend toujours *les Bâtons flottants* de M. de Liadières, et *la Catherine II* de M. Romand, dans l'intérêt de laquelle on aurait, dit-on, racheté le congé de Rachel. Cela a dû coûter bien cher, car chacun sait qu'en fait d'argent comme en fait de religion, Mlle Rachel n'est pas chrétienne.

Nous demanderons à Bouffé l'humble permission de mentionner le succès de Mme Maria Coralli Volet aux Variétés, dans *les trois Polkas*, de MM. Carmouche et Siraudin, ainsi que celui de Hyacinthe dans *Trim, ou la Maîtresse du roi*, de MM. Duvert et Lausanne. *Trim* est un vaudeville fort amusant, et, à côté d'Hyacinthe, le véritable héros de la pièce, on remarque avec plaisir Neuville-Drake et Mme Paul-Ernest Nelly. Hyacinthe a montré dans cette pièce, contre son ordinaire, beaucoup de gaieté naturelle et d'aisance scénique, et il a eu le bon esprit de laisser enfin son nez de

côté : c'est un acte d'abnégation et de bonne volonté qu'il faut encourager. Toutefois, nous engagerons Trim à étudier un peu le jeu d'Arnal. Arnal, qui a le talent d'être si comiquement sérieux, aurait été parfait dans le rôle de Trim. Comme nous n'aimons pas à dire les vérités trop crûment quand elles sont désagréables, nous nous bornerons à vous avertir que Linuel est un sir Georges détestable, et que c'est vraiment un crime de lèse-majesté impardonnable que de supposer Georges 1<sup>er</sup> choisissant Mme Jolivet pour sa miss Arabelle. Allons donc, messieurs les auteurs, un peu de vraisemblance, s'il vous plaît.

On parle pour les Variétés de deux engagements qui ne sont pas sans valeur, celui de Mlle Anaïs Belmont et celui de H. Meynadier.

Rien de nouveau au Gymnase, si ce n'est pour tant que Luguet s'est montré dans un rôle de Bouffé, le docteur Robin. Nous dirons, à ce propos, qu'à l'annonce de cette témérité, nous avons crié au sacrilège et nous nous sommes transporté au théâtre décidé à lancer sur le téméraire toutes les foudres de la critique. Mais, faut-il le dire, M. Luguet, qui jusque'à ce jour nous avait paru d'une désespérante médiocrité et d'une incorrigible monotonie, a montré sous le masque du docteur Robin des qualités que nous ne lui soupçonnions même pas, du naturel, de l'entrain, de la sensibilité. Est-ce que M. Luguet aurait vraiment du talent ? Nous examinerons sérieusement la chose.

Le Palais-Royal, dont *Carlo* et *la Polka* remplissent chaque soir la salle et la caisse, se prépare à nous montrer *Ravel en voyage*, et *Agnès de BeauGENCY*. Nous dirons, à propos de *la Polka* du Palais-Royal, que Levassor doit de sincères remerciements à Grassot, car sans le comique froid, faux et prétentieux de Flamichon, Oscar serait vraiment insoutenable. Mlle Caroline Debeerest certainement assez gentille, mais si cette qualité est quelque chose dans un boudoir, elle ne suffit pas sur la scène. Quant à Sainville, il est irréprochable dans le rôle de Robinet, et, dès la première scène, tout le monde a reconnu ce modiste excentrique qu'une de nos célébrités en gravure, M. Astorg, — pourquoi taïrions nous ce nom qui brillera d'un si vif éclat dans la postérité? — a baptisé de l'appellation significative de *perroquet*.

L'*Ambigu-Comique* n'a donné au public depuis les *Amants de Marcie*, de MM. Shakspeare et Frédéric Soulié, qu'un petit vaudeville intitulé *Zéro*, et dont le titre contient une analyse suffisante.

La *Gaité* continue à attirer tout Paris avec *la Balémiennne*. Il est vrai que les hurlements de Delaistre dans cette pièce sont fort curieux et fort réjouissants à entendre.

C. DE SAINT-GERMAIN.

**1000 paires de bottes**

A 16 fr. et au-dessus.

BERTRAND JEUNE, COBBOVEUR-BOTTIER.

Rue Montmartre, n° 87, au fond de l'allée.

Dépôt, passage des Pavillons, 2.

## Annonces.

Rue des Lombards, 46 et 45.

Aucun dépôt dans Paris

### AU FIDELE BERGER.

RONRONS LES PLUS NOUVEAUX ET LES MIEUX ASSORTIS,  
ARTICLES D'ÉTRENNES ET JOLIES FANTAISIES; AMANDES ROYALES; MARBONS GLACÉS; PUNCU PRÉPARÉ  
pour soirée; DRACÉES, et tous les articles pour BAPTÊMES.

SEULE ET ANCIENNE MAISON FAUCONNET AINÉ,

Rue du Roule, 15, ci-devant rue Aubry-le-Boucher, 44.

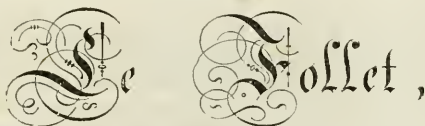
## CHOCOLAT STOMACHIQUE

RAFRAICHISSANT A LA CHATAIGNE DU BRÉSIL.

Le Chocolat stomachique et adouçissant, à la châtaigne du Brésil, de Fauconnet aîné, est un aliment précieux pour les personnes faibles d'estomac, les convalescents et les vieillards. Prix : 4 f. le demi kilog. et les pastilles 4 f. 50 c. — Tous les chocolats Fauconnet, à la vanille, de santé, etc., se vendent des prix modérés et sont toujours de première

qualité. — Toute commande au-dessus de 5 kilog est envoyée franche de port. — Nous recommandons à nos lecteurs de ne pas confondre la maison veuve Fauconnet aîné avec celle de MM Fauconnet et Comp., nouvellement formée, n'ayant rien de commun avec elle.

On peut écrire sans affranchir.



Coarrier des Salons.

**JOURNAL DES MODES.**

COURT MAGAZINE AND MUSEUM.

Paris, boulevard Saint-Martin, 61.

Lyon, chez M. MÉCEVEND, rue Poulaille, 21.

Bordeaux, chez M. CABUZAC, place l'Yppaulin

Strasbourg, M. ALEXANDRE, dépositaire de journaux.

Lille, M. GAILLARD-LAFUITE, rue Equimoise.

Marseille, chez M. HIPPOYTE BONNAUD, rue des Beaux-Arts, 17.

Reims, chez M. COMBATTER, faubourg de Vesles, 9

Barcelonne, et pour toute l'Espagne, chez M. MARIE ISNARD, calle Nueva, 50.

A Londres, chez MM. DOBBS and C<sup>e</sup>, au bureau du Court Magazine, n° 5 Rathbone place Oxford Street.

NEW-YORK, ch. M. THOMAS N. DALE, agent, n. 2. Cedar Street.

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT.—POUR Paris, trois mois, 6 f. 50 c. six mois 13 f. un an 26 f. POUR LES DEPARTEMENTS: 7 f.—14 f.—28 f. A l'étranger, le prix se paie selon le pays.

**7 gravures par mois: 21 par trimestre:**

UN DOUBLE PATRON TOUS LES TROIS MOIS.

**Modès.**

Le Printemps s'est enfin réconcilié franchement avec M. Arago, et il a bien voulu donner raison aux calculs astronomiques pour 1844. Avril s'est annoncé par de vrais beaux jours, un vrai soleil, et nos poitrines, fatiguées par les froids âpres de l'hiver, ont pu respirer cette atmosphère si délicieusement tiède qui accompagne toujours les premières feuilles et les premières fleurs. La promenade de Longchamps a profité surtout du bénéfice de la température, et ce mensonge annuel, auquel tout le monde fait encore semblant de croire, a pu, cette fois du moins, faire illusion, tant la foule était bril-

lante et compacte. Depuis que des fonctions officielles nous ont mis à même de suivre cette solennité, jamais aussi attrayante réunion de frais et séduisants visages n'avait égayé nos yeux. Ce Longchamps-là a bien son mérite, sans contredit, mais ce n'est plus le Longchamps d'autrefois, le Longchamps de la Mode enfin, il faut en convenir. Dans toute cette foule qui, pendant trois jours, a voluptueusement aspiré la poussière des Champs-Élysées, nous avons vu bien des femmes d'une élégance incontestable, mais ce que l'on appelle la nouveauté n'était représenté que d'une manière insuffisante,



excepté pour les équipages. Que l'on ne prenne pas nos paroles pour un regret ou pour un reproche, car nous croyons fermement que Longchamps a gagné à cette modification. Autrefois, c'est-à-dire il y a quinze ans, — en style de femme du monde quinze siècles, car ce qui était jeune il y a quinze ans commence à être respectable. — Autrefois donc, il y avait toujours dans cette exhibition annuelle quelque chose qui détruisait l'illusion : on devinait le mannequin de la réclame sous ces riches toilettes qui portaient si bien pourtant de gracieuses et jolies femmes, à la taille fine, au pied roquet, qui semblaient voler joyeusement à la rencontre de la saison nouvelle. Aujourd'hui la curiosité traditionnelle continue à attirer la foule sur le théâtre de tant de luttes intéressantes, mais c'est une curiosité sans aliment, car on pourrait presque dire que chacun y vient chercher des renseignements que personne n'y apporte ; ce qui n'empêche pas la promenade de Longchamps d'être bonne à suivre, et le coup-d'œil d'être magnifique quand le temps s'y prête, par la raison que l'on vient toujours surtout pour être vus, même lorsque l'on vient pour voir.

S'il ne faut pas ajouter une confiance aveugle aux enseignements de ces trois jours, il ne faut pas non plus les négliger entièrement, mais il faut en chercher la signification et le développement dans les ateliers de nos artistes en renom. C'est ce que nous avons fait cette année comme les années précédentes, et nous nous sommes toujours trouvée assez bien de ce système.

Nous allons maintenant aborder nos impressions de Longchamps, en tâchant de nous renfermer, autant que possible, dans des observations d'ensembles, réservant à celles de détails des développements ultérieurs.

Les étoffes de fantaisie ont commencé à se produire à Longchamps, et nous y avons remarqué plus d'un tissu que nous avons déjà en l'occasion d'examiner dans le magasin de M. Denise, place de la Bourse 51, réouvert lundi dernier sous les favorables auspices d'une sai-

son nouvelle : les pékins duchesse de Nemours, les royal Clémentine, les gros de Naples gorge de pigeon, le foulard Colibri ; le caméléon fleuri à triple reflet, semé de petites fleurs brochées en toutes nuances, le caméléon artistique, à fond glacé gros bleu et orange avec guirlandes de riches bouquets de nuances variées ; puis les étoffes à carreaux et à semis, ainsi que celles à rayures, mais à rayures larges dont les intervalles sont semés des fleurs les plus brillantes. Pourtant, les cachemires, les poults de soie, les pékins et les moirés, malgré la modestie de leurs prétentions, étaient, il faut le dire, en véritable majorité, et l'on n'a guère vu autre chose à Longchamps que des toilettes dites de transition, ce qui était d'ailleurs conforme aux exigences ordinaires de la température à cette époque de l'année. Quelques ensembles complets de toilette nous feront mieux comprendre. Ainsi : — une robe en poults de soie gris ornée sur le devant de la jupe de larges revers en satin de même couleur, se tenant par une laçure en passementerie ; corsage montant plat, à pointe, avec petite pèlerine en satin retombant sur l'entournure de la manche, formant revers sur le devant et descendant jusqu'à la pointe du corsage où elle rejoint les revers de la jupe ; le devant du corsage est orné d'une laçure en passementerie ; manches plates, jockeys ouverts bordés d'une bande de satin et lacés ; petit col de dentelle, chapeau de crêpe rose tendre orné d'un oiseau de paradis et de fleurs roses à l'intérieur ; — une robe en moiré verte, ornée sur le devant de la jupe de huit biais en satin fixés sur la jupe par des choux de même étoffe ; corsage montant, à triple couture, avec trois biais formant revers posés sur la ceinture de côté ; manches plates ; col en mousseline brodée ; écharpe de cachemire écossais, chapeau en gaze gris lapis, orné d'une longue plume couchée ; — une robe en moiré lilas, ouverte de chaque côté de la jupe et ornée d'une échelle en passementerie ; corsage montant, ouvert en cœur avec petite pèlerine très basse formant châle et se terminant au bas de l'ouverture ; manches plates, guimpe en

mousseline plissée à petits plis et col en mousseline brodée garni de valenciennes; chapeau de crêpe paille, orné d'un saule paille et gros bleu avec ruban de satin; — une robe en cachemire d'été écru, garnie de douze petites bandes d'une nuance plus foncée, très-rapprochées l'une de l'autre et montant jusqu'aux deux tiers de la jupe; corsage ouvert par devant jusqu'à la ceinture, bordé tout autour de deux bandes étroites; six autres bandes ferment le milieu du corsage en laissant voir, entre elles, une jolie guimpe de mousseline brodée; manches à la religieuse avec bandes au revers; sous manches en mousseline bouillonnée; cachemire long; chapeau en gaze vert de mer, garni d'une longue plume verte et de petites fleurs roses sous la passe; — enfin une robe en popeline grise, ornée de quatre volants de dentelle noire distancés d'une demi hauteur, de sorte que le quatrième se trouve posé à la hauteur des hanches; corsage montant, arrondi, sans ceinture, ouvert par devant jusqu'aux deux tiers du corsage et orné dans toute sa longueur d'un ornement en passementerie simulant une double laçure; manches plates; guimpe en mousseline plissée; chapeau de poul de soie rose, orné d'une longue plume avec petites touffes de fleurs roses des deux côtés, à l'intérieur de la passe.

On peut dans ce qui précède trouver une assez complète analyse de la mode présente. Quant aux modifications que pourra nécessiter le printemps réel, nous en tiendrons compte successivement au fur et à mesure de leur manifestation. Nous pouvons constater provisoirement le succès des corsages longs s'arrêtant aux hanches, et vous dire encore que les jupes continueront à se porter très amples et aussi très longues, sans pourtant aller jusqu'à la traîne. Elles s'orneront d'échelles et de broderies en passementeries d'une nouvelle composition, et le corsage reproduira naturellement les garnitures de la robe. Quant aux manches, la mode promet de partager ses faveurs avec une égale bienveillance entre les manches courtes et larges du grand siècle avec sous

manches très ornées et les manches justes ou Amadis, ornées en haut de jockeys ou de petits godets.

La crinoline d'Oudinot-Lutel, maison de gros, rue Saint-Joseph 5, a reçu, on peut le dire, à peu près toutes les perfections dont ce tissu était susceptible, et c'est aujourd'hui une véritable gaze qui ne laisse vraiment rien à désirer et dont le fil est si fin qu'on dirait de la soie. La gaze d'été a une légèreté, une souplesse, une flexibilité qui en font le complément indispensable des fraîches toilettes que comporte la saison.

Les twines et pardessus brilleront cette année par une grande originalité et une élégance de bon goût dont la mode pourra se féliciter. Nous aurons à passer en revue de ravissantes créations de M<sup>me</sup> Guillé, rue du Gros-Chenet 25, dont nous citerons seulement aujourd'hui les polonaises d'été en poul de soie rose garni d'Angleterre.

M<sup>me</sup> Dasse, rue Richelieu, 58, dont le nom résume à lui seul toutes les coquetteries de la Mode, était représentée à Longchamps par les plus délicieux chapeaux en crêpe filas, rose et blanc, brodés en application et garnis de ruban en gaze brodée et brochée, ingénieuse innovation qui imite l'Angleterre à s'y méprendre, et par des chapeaux et capotes en étoffe, à passe courte des joues, à calotte large, coupe horizontale.

Nous avons vu encore des capotes en crêpe lisse, la passe garnie d'un transparent, et des chapeaux en crêpe lilas, bavolet et garniture de dessous reconverts d'une application d'Angleterre avec un ruban coquillé tout autour.

Les chapeaux seront de grandeur moyenne; ils auront la calotte basse, les bords étroits, un pen creusés sur le côté, et, pour garniture, de la dentelle et des fleurs. Les pailles d'Italie auront les mêmes formes que les chapeaux d'étoffes; les pailles de riz affecteront les formes plus mignonnes des capotes.

Les pailles de fantaisie se garniront desimples rubans ruchés et coquillés, mais il y aura un grand luxe de plumes et de fleurs pour les

chapeaux et capotes de toilette et même de demi-toilette. Il est vrai que jamais peut-être le parterre de Chagot n'a été aussi riche ; il semble que l'imagination de l'habile fleuriste rajouisse à chaque saison, tant il y a de vérité, de grâce naturelle et de coquetterie dans ces mille fleurs qui éclosent chaque jour sous ses doigts créateurs : guirlandes de fleurs champêtres entremêlées de baies et de petits fruits sauvages ; guirlandes Zaida, Médicis, Cérès, Érigone ; guirlande de muguet blanc, si poétiquement nommée *lys de la vallée*. Quelle ravissante simplicité dans ces bruyères d'Écosse ! quelle richesse de nuances dans ces grappes de lilas ! quel parfum dans ces violettes de Parme ! Nous n'avons pas la prétention de citer tout ce qui le mérite, car, dans le parterre de Chagot, tout est remarquable ; mais nous ne voulons pas oublier ses jasmis d'Espagne, ses branches d'acacia et de chevreuille, et surtout ses grandes familles de roses aux innombrables variétés. La rose est bien la reine des fleurs, et c'est une réflexion que tout le monde faisait dernièrement à l'Opéra-Comique, en admirant la guirlande andalouse de M<sup>lle</sup> de Révilly, guirlande formée de deux touffes de roses roses avec perles satinées, qui faisaient un ravissant effet dans l'ébène des cheveux de la jeune cantatrice. Si les fleurs de Chagot sont vraiment supérieures à tout ce qui se fait en ce genre, c'est encore à lui que la palme revient pour les plumes et pour toutes les fantaisies qui s'y rapportent : hérons catalans en toutes couleurs, plumes d'aigrette de Byzance, follettes nuées de rose et de bleu, sautes voilés, fleurs de marabouts, panaches du Thibet, plumets zéphyr, russe, péruvien, etc., etc.

HENRIETTE DE B\*\*\*.

Nos lectrices n'ont sans doute pas oublié une délicieuse citation de M. Couroux-Desprès, extraite de *Joies et douleurs*, recueil dont une longue et cruelle maladie de l'auteur a retardé la publication. Aujourd'hui nous sommes assez

heureux pour pouvoir donner une nouvelle poésie du même auteur, où l'on retrouve cette exquise sensibilité, cette verve poétique et cette parfaite intelligence du rythme qui distinguent le talent si gracieusement délicat de M. Couroux-Desprès. *Le Délire* fait partie d'un nouveau recueil sur lequel nous aurons à revenir.

## LE DÉLIRE.



Je vous ai vue et je vous aime,  
Et je me rends à mon vainqueur.  
Vos yeux... mais dans tes yeux c'est le bonheur  
suprême,  
Ils troublent ma raison, ils ont fixé mon cœur.

Je t'aime donc, car je t'ai vue ;  
Peurrait-on vous voir sans t'aimer ?  
J'ai rougi, j'ai pâli tour à tour à ta vue.  
Maimerez-vous aussi, toi qui sus me charmer ?

Où ! laisse-moi, je t'en supplie,  
Laisse-moi lire dans ton cœur ;  
Et puis pardonnez-moi, car enfin je m'oublie ;  
Mais je me meurs d'amour, je t'aime avec fureur.

Oui, pardonnez à mon délire,  
C'est lui qui parle malgré moi ;  
Je ne saurais t'aimer autant sans te le dire,  
Et je ne pourrais plus vivre ainsi loin de toi.

Où ! combien je voudrais t'apprendre  
Tout ce que tu m'as inspiré ;  
Que je serais heureux, si tu pouvais comprendre  
Un cœur qui pour ton cœur avait tant soupiré !

Et combien je voudrais encore  
T'enchaîner par de doux serments ;  
Mais vous ne m'aimez pas ! pourtant moi je t'adore ;  
Et vous ne prenez point pitié de mes tourments.

C'est qu'un autre, il faut bien le dire,  
Sans doute avait déjà ta foi.  
Et maintenant, mon Dieu, n'allez pas me maudire :  
J'ai pu vous offenser, mais je n'aimais que toi.

Et cet amour qui me dévore,  
Qui m'ôte un reste de raison,

Il me tue ! et pourtant je voudrais vivre encore ;  
Je voudrais dans tes yeux trouver ma guérison.

Et te montrer cette rivale

Qui vint dans ton cœur se glisser

Pour m'en bannir. Erreur à tous les deux fatale,  
Et qu'à plaisir, hélas ! tu semblais caresser.

Oui, maintenant je la devine,

Et je briserai ton miroir :

Quand il réfléchissait ton image divine,  
C'était là ta rivale, et tu croyais la voir.

Mais j'ai donc toujours le délire ?

Je veux fouiller dans le passé,

Et j'ai perdu le droit d'y penser et d'y lire ;  
Oh ! oui, pardonnez-moi, je suis un insensé !

Un pauvre fou qui, sur sa route,

T'aperçut un jour, et soudain

T'aima de cet amour qui vient de Dieu sans doute,  
Et que Dieu, par instaut, rejette avec dédain.

J. COURoux DESPRÉS.

## FLEURETTE.

### I.

Il est une jolie ville aux abords de la Baïse, où chaque homme vous dira l'histoire que je vais conter. Le Néracais vous montrera, plein de douleur, une aîle en ruine d'un vieux château et la statue à *noste Henric*, une belle allée, ses vieux ormes et sa fontaine, et, de l'autre côté de la rive, vous verrez une maisonnette antique et verte de mousse et de lierre, et il vous dira : C'était la chaumière de Fleurette.

Et si dans ton lit de cristal tu n'étais pas muette, source pure et plaintive, tu nous dirais encore : C'est ici que la fleur, fraîche et douce, exhala son parfum à l'aurore et s'étiola avant le soir.

Or, Fleurette était la fille d'un vieux jardinier. Ses quinze ans la faisaient fraîche et gentille, et c'était plaisir de la voir, riante dans la

prairie, cueillir des fleurs avec ses jolies compagnes.

Et un jour, Henri de Navarre la vit dans la garenne si propre et si blanche, et elle était si accorte et si gentille, que l'œil de Henri s'éclaira d'une flamme d'amour, et il voulut s'en faire aimer.

Et la jeune fille l'alma ; et quand venait le soir, assise sous l'ombrage, elle attendait son amant, et tous deux, dans la garenne, et à la pâle lueur des étoiles qui scintillaient au ciel bleu, la main dans la main, rêvant douceur et joie... ils devaient d'amour.

Heures de félicité et d'ivresse, d'avoir une même pensée, de sentir la même fleur, d'écouter la même harmonie, d'entendre le même balancement dans la feuille, et le même murmure, de regarder les eaux de la Baïse, d'oublier qu'on est prince et bergère, et de rêver ensemble !

Oh ! c'est bien, en effet, épuiser le bonheur de la vie, quand deux âmes n'en font qu'une, et que la coupe ne paraît pas tarie.

Et, jardinière, elle ne savait pas si folle et si jeune, qu'il était bien mal d'aimer un puissant châtelain, que l'ouragan brise le pin de la montagne, et ne fait que plier l'orme de la prairie ; que l'aigle ne fait que s'abattre un instant sur la bruyère et va se percher sur la cime élevée des pics orageux, et que l'oiseau qui rase la terre, bâtit son nid dans la verdure et se cache sous le gazon.

### II.

La cloche avait tinté l'*angelus* du soir, une flamme rouge du soleil couchant dorait encore l'horizon, et la marguerite de la fontaine se penchait étiolée sur sa tige à demi flétrie.

La Baïse coulait silencieuse, la lune argentait, pâle, son onde claire et tranquille ; le rossignol préluda sa mélodie du soir, et une brise pure et fraîche remua doucement la feuillée de la garenne.

Une femme était, seule, assise sur une pierre de la fontaine. Sa figure de seize ans, qu'éclairait un rayon de lune, paraissait belle, quoique rêveuse et triste ; son œil se promenait à travers l'ombre des arbres, et sa main tenait un bouquet d'herbe, d'herbe que nos gentes fillettes appellent encore en rougissant l'herbe d'amour. Elle écouta longtemps le murmure des eaux ; sa tête se soulevait au bruit de la feuille qui tombait lente et jaunie ; sa main passa sur son front comme pour écarter une pensée de doute et retomba sur la verdure....

« Henri ne vient pas, » dit-elle, et sa voix était douce et plaintive ; et peu à peu son haleine devint plus brève et plus souffrante.

Pourtant son oreille crut entendre un léger bruit de pas : une ombre se dessina sur l'eau de la Baïse ; la jeune fille sembla hésiter un instant, et alors parut une aigrette blanche et une forme de guerrier. Pourquoi, pensa-t-elle, lui qui courait toujours, vient-il si lentement ?

L'ombre s'avança, et c'était lui.

— Tu as bien tardé, dit la jeune fille, Henri, mon Henriot, mon doux seigneur. Oh ! ton front est pâli, tu souffres, dis, tu pleures ?

— Oh ! oui, je souffre, Fleurette, ma mignonne, je pleure nos amours. Demain..,

Il y eut alors un moment de silence ; Henri n'osait plus rien dire, et la pauvre enfant laissant tomber son œil sur la rive, exhala lentement un soupir. La lune se cacha sous un nuage blanchâtre, et puis Fleurette, semblant vouloir jeter loin d'elle sa souffrance :

— Eh bien ? fit-elle.

— Le Béarn et la Navarre m'appellent : Fleurette, ma douce amie, je vais partir..... partir demain.

— Partir....

— Il le faut bien, ma mère me l'ordonne.

Et Fleurette essuya bien vite une larme qui mouilla sa joue, et sa bouche murmura quelques paroles de douleur qui venaient de sa pauvre âme.

— Oh ! tu vas m'oublier ! dit-elle ; m'almeras-tu, mon Henriot ?

— Toujours, gente amie, dit Henri passionnément.

Et il lui prit la main, et tous deux s'assirent au pied d'un arbre sur l'herbe fleurie, et longtemps ils devisèrent d'amour.

Et doucement tous deux épanchèrent leur joie, et quand la pensée leur jetait un souvenir de départ, leurs yeux se rencontraient et se baissaient, et leurs mains se serraient plus fortement.

Peut-être qu'en ce moment leur âme devina quelque chose de l'avenir qui se dévoila.

Et quand il fallut dire le mot d'adieu, on dit que le fier Béarnais et la timide jardinière pleurèrent... et puis deux ombres parfois s'arrêtèrent dans la longue allée comme pour se voir encore, et s'effacèrent lentement.

### III.

Le lendemain, quand le crépuscule voila de son ombre amie les tourelles du château, il y eut dans la garenne la même harmonie du soir, et la voix de la fontaine murmura sa mélancolie dans le silence, et la brise serpenta dans la feuillée.

Cette fois, Fleurette arriva triste, regarda longtemps la pierre où, la veille encore, elle avait vu Henri, s'assit sur la même herbe, et comme l'oiseau qui s'endort sur la branche, et la tête sous l'aile, quand la nuit descend du coteau, vous eussiez vu la pauvre enfant, rêveuse et plaintive, et la tête inclinée... Henri n'était plus là.

Il faut avoir aimé, sans doute, pour savoir tout ce qu'il y a d'amer dans l'absence d'un être qu'on aime, et quand on est seule et triste, et qu'on n'a qu'une ombre qui fuit devant la pensée, et que l'âme est agitée de vaines terreurs, on n'a plus qu'à pleurer.

Elle s'en alla, seule, à travers l'ombre.

Et quand ses gentes compagnes folâtraient dans la garenne et parlaient d'amour, on voyait



rougir la jeune fille , et de suite se tourner du côté de la fontaine , comme si chaque ondée , en tombant sur l'eau claire , lui redisait le nom de Henri.

Pourtant il sembla que l'espérance adoucit son mal , et quand elle pensa à son amant , une idée de bonheur amena sur ses lèvres un sourire.

Et quand l'hiver eut blanchi la campagne , le soir , à la veillée , près de l'âtre du jardinier , elle ne voyait que joie quand on parlait du Béarnais et qu'on vantait sa jeune gloire.

Et quand le mois de mai arriva , que la prairie se diapra de ses jolies fleurs nuancées , que les arbres de la belle allée verdirent , Fleurette alla chercher , joyeuse , l'herbe d'amour ; et le soir , souvent , elle allait revoir la Baïse argentée , et rêver auprès de l'arbre de la fontaine et sur la pierre où elle s'était assise avec Henri.

Le mois des fleurs passa et les feuilles jaunirent.

On avait dit que les armes de Navarre avaient été partout victorieuses ; on disait deux noms de bataille où le prince avait combattu de sa vaillante épée ; le peuple qui l'avait vu naître , et qu'il aimait tant , avait fêté chaque jour de sa guerre , et l'avait béni ; on disait que le Béarnais allait s'appeler roi de France et de Navarre.

Et la trêve jardinière avait senti son âme déborder de joie et d'amour , on avait ajouté que Henri allait revoir ses plaines et son castel de Nérac.

#### IV.

Et un jour la foule se roulait longuet presée aux bords de la Baïse : on vit la foule autour des murs crénelés du château de Nérac ; on la vit courir dans les rues , on la vit sur les places , on vit la foule partout.

Les écuyers de Navarre chevauchèrent brillants dans la plaine , la cuirasse étincelante , et les casques , aux flammes penchées , flam-

boyaient aux rayons du soleil ; les étendards aux blanches fleurs de lys se déployèrent , et les coursiers fendirent , fiers , les flots de la multitude.

La province attendait.. Toutes ces têtes impatientes ne voulaient qu'un homme , et toutes ces bouches murmuraient longtemps le nom de Henriot.

Un cri s'éleva bientôt , un cri d'amour et de joie , qui fit mouvoir ensemble cette masse de peuple :

« Le voilà ! le voilà ! »

Et enfin il parut , Henri , sur son beau palefroi , et le peuple l'accompagna , élevant ses cris d'amour aux portes du castel.

Et pendant que son palefroi divisait la foule , Henri ne vit pas une enfant qui agitait un mouchoir blanc du haut du tertre où elle était placée , et qui , rouge et tremblante , le dévorait des yeux.

Et le soir , quand la lune brilla au ciel bleu , Fleurette vit couler les eaux fugitives de la Baïse et écouta le bruit du feuillage ; elle vit s'éclairer les ogives du château et passer la danse vive et tournoyante. Son âme fut confiante et heureuse , et son cœur battit bien fort dans sa jeune poitrine , quand une ombre se dessinait sur les murs blancs de l'enceinte , il lui semblait que c'était une ombre amie.

La flamme des candélabres s'éteignit ; elle attendit encore.

« Il ne viendra pas maintenant , dit-elle , mais il viendra demain. »

Et le lendemain , quand vint le soir , la jardinière alla s'asseoir auprès de la fontaine.... et Henri ne vint pas.

Un jour pourtant où la pauvre enfant rêvait , triste et pensive , et caressait les fleurs de sa tête déjà fanées , elle entendit une voix bien connue , frémit d'espoir et approcha.

Et elle vit une femme belle et parée , assise avec Henri , sous l'ombre , et tous deux enlacés de leurs mains , se regardaient avec délices , et

elle entendit la voix dire amoureusement :

« Dans la garenne, pour deviser d'amour, je t'attendrai ce soir. »

Et la pauvre enfant sentit sur son front passer une sueur livide; on eût dit que l'ange de mort avait touché de son aile cette pauvre étiolée. Un frisson violent se glissa sur ses membres, et sa bouche murmura dans la souffrance : « Je n'ai plus qu'à mourir. »

Et puis on entendit le bruit d'un corps dans l'eau, et une voix gémir.

Fleurette avait fini sa vie d'amertumes. Pauvre fleur, elle avait paru brillante le matin, et s'était étiolée avant la fin du jour. De la triste vallée, ange, tu remontas dans ta patrie si belle; et tu ne pouvais pas, oiseau sans harmonie, blanche fleur sans parfum, vivre isolée et sans amour.

Et quand la cloche eut tinté l'Angelus du soir, quand la flamme rouge du soleil couchant eut doré l'horizon, quand la marguerite se pencha, étiolée, sur sa tige à demi flétrie, et que le rossignol préluda dans la brise, Fleurette était encore au lieu d'amour, et son cadavre tremblait dans l'eau de la fontaine.

Et quand la lune argenta la Baise, Henri, sous la feuillée, et près d'une autre, devisait... Il devisait d'amour.

MARIE GRAND.

(Gazette des femmes.)

L'éditeur Collard, successeur des frères Lacoste, rue Neuve des Petits Champs, 29, inaugure sa prise de possession avec de ravissantes publications. Nous citerons dès à présent deux petits divertissements pour le piano. *Le Spectacle à bénéfice et la Reine de la prairie*, par Ad. Lecarpentier; le délicieux recueil de quatre valse de Couder, *les Saphirs*; et la production de Dominique, *les Faux follets*, grande valse fantastique, pleine d'imagination et d'éléphants motifs.

## Annonces.

Rue des Lombards, 46 et 49.

Aucun dépôt dans Paris

### AU FIDÈLE BERGER.

BONBONS LES PLUS NOUVEAUX ET LES MIEUX ASSORTIS,  
ARTICLES D'ÉTRENNES ET JOLIES FANTAISIES; AMANDES ROYALES; MARRONS GLACÉS; PUNCH PRÉPARÉ  
pour soirée; DRACÉES, et tous les articles pour BAPTÊMES.

SEULE ET ANCIENNE MAISON FAUCONNET AÎNÉ,  
Rue du Roule, 43, ci-devant rue Aubry-le-Boucher, 44.

## CHOCOLAT STOMACHIQUE

RAFRAICHISSANT A LA CHATAIGNE DU BRÉSIL.

Le Chocolat stomachique et adoucissant, à la châtaigne du Brésil, de Fauconnet aîné, est un aliment précieux pour les personnes faibles d'estomac, les convalescents et les vieillards. Prix : 4 f. le demi kilogram. et les pastilles 4 f. 50 c. — Tous les chocolats Fauconnet, à la vanille, de santé, etc., se vendent des prix modérés et sont toujours de première

qualité. — Toute commande au-dessus de 5 kilo est envoyée franche de port. — Nous recommandons à nos lecteurs de ne pas confondre la maison veuve Fauconnet aîné avec celle de MM Fauconnet et Comp., nouvellement formée, n'ayant rien de commun avec elle.

On peut écrire sans affranchir.

23, Boulevard des Italiens, 23.



10 fr. et au-dessus, PARAPLUIES CAZAL, breveté, fournisseur de S. M. la Reine, les seuls reconnus supérieurs et honorés d'une MÉDAILLE, première et seule récompense décernée à cette

branche d'industrie. Cannes, Cravaches et Foutcs de goût. (Affranchir.)

Dépôt boulevard Montmartre, 40, en face la rue Neuve-Vivienne.

### 1000 paires de bottes

A 46 fr. et au-dessus.

BERTRAND jeune, CONROVERE-BOTTIER.  
Rue Montmartre, n° 87, au fond de l'allée.  
Dépôt, passage des Pavillons, 2.



Courrier des Salons.

**JOURNAL DES MODES.**

COURT MAGAZINE AND MUSEUM.

Paris, boulevard Saint-Martin, 61.

Lyon, chez M. MÉGEVEND, rue Poulallerie, 21.

Bordeaux, chez M. CAHUZAC, place Puy-paulin

Strasbourg, M. ALEXANDRE, dépositaire de journaux.

Lille, M. GAILLARD-LAFUITE, rue Equermoise.

Marseille, chez M. HIPPOYTE BONNAUD, rue des Beaux-Arts, 17.

Reims, chez M. COMBATTER, faubourg de Vesles, 6

Barcelonne, et pour toute l'Espagne, chez M. MARIUS ISNARD, calle Nueva, 50.

A Londres, chez MM. DORRIS and Co, au bureau du Court Magazine, n° 5 Rathbone place Oxford Street.

NEW-YORK, ch. M. THOMAS N. DALE, agent, n. 2. Cedar Street.

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT.—POUR Paris, trois mois, 6 f. six mois 13 f. un an 26 f.

POUR LES DÉPARTEMENTS : 7 f.—14 f.—28 f. A l'étranger, le prix se paie selon le pays.

**2 gravures par mois : 21 par trimestre ;**

EN DOUBLE PATRON TOUTS LES TROIS MOIS.

## Modes.

Le temps, un peu incertain et un peu froid même le dernier jour de Longchamps, s'est complètement relevé le lundi de Pâques, et ce jour-là, de une heure à quatre de l'après-midi, le jardin des Tuileries et l'avenue des Champs-Élysées avaient réuni assez de promeneuses parées pour faire croire au retour définitif de la belle saison. Aujourd'hui, nous voulons borner nos enseignements à l'énumération de quelques ensembles de toilettes, persuadé qu'en fait de modes comme en toute autre chose, l'exemple est le meilleur et le plus clair précepte. A chacune des parties qui composent ces ensembles,

nous attacherons, autant que cela sera venu à notre connaissance, le nom de l'industriel auquel cet article sera dû, car c'est un renseignement qui a toujours sa valeur.

L'allée des Feuillants et la grande avenue des Champs-Élysées nous ont offert bon nombre de toilettes, les unes trop franchement d'hiver, et les autres trop hasardées dans leur nouveauté pour arrêter sérieusement les regards de l'observateur, mais nous avons particulièrement distingué : — une robe en pékin vert et cerise, ornée sur le devant de la jupe d'un double revers formant tablier, très large

du bas et finissant en pointe au corsage qui est plat, montant, à triple couture, avec revers posé sur la couture de côté, retombant sur la manche et formant petite pélerine dans le dos; cette forme, qui élargit gracieusement la poltrine, est d'une élégance que tout le monde comprendra; manches plates en biais; col en mousseline brodée; chapeau de la maison Hocquet, rue Richelieu, 110, en poul de soie rose, orné d'une riche an.leterre posée de manière à recouvrir le dessus de la forme et froncée du côté gauche autour d'un bouquet de roses; — une robe en pékin rose, ornée sur le devant de la jupe de cinq nœuds en ruban de taffetas rose fixés sur la jupe par des boucles en or; corsage plat, montant, à pointe arrondie; trois nœuds attachés par trois boucles sur la couture du milieu du corsage forment la continuation de la jupe; manches plates avec une seconde manche à l'orientale s'arrêtant à l'avant-bras. Cette fraîche toilette, où l'on retrouve ce caractère gracieux que M<sup>me</sup> Mercier, rue Neuve-des-Petits-Champs, 89, sait imprimer à ses compositions, était complétée par une longue écharpe en dentelle noire, des magasins de Violard, rue de Choiseul, 2 bis, et une jolie capote en poul de soie rose glacé blanc ornée d'une branche de fleurs roses; — une robe en pékin bleu, ornée sur le devant de la jupe de cinq nœuds en passementerie avec glands; corsage plat, montant, à pointe arrondie, orné dans sa longueur de quatre nœuds avec glands un peu plus petits que ceux de la jupe; manches plates très courtes, boutonnées jusqu'au coude; rabat et manchettes en dentelle; chapeau en moire jonquille orné d'un oiseau de paradis; — une robe en pékin lilas ornée à la jupe de deux hauts volants découpés, surmontés chacun de trois rangs de passementerie très basse assez rapprochés l'un de l'autre; corsage très montant, à pointe arrondie, ouvert dans toute sa longueur et lacé en soutache plate; manches plates; manchettes et petit col en application d'Angleterre; chap eau

en poul de soie blanc, forme capote, orné, sur le devant, d'une an.leterre légèrement froncée, arrêtée par un ruban de taffetas à filets bleus et terminée de chaque côté par un chou également en ruban et de longues barbes d'Angleterre qui retombent coquettement sur les épaules; — une robe en poul de soie caméléon, ornée d'un volant découpé de la hauteur des deux tiers de la jupe; corsage plat, très montant du dos, ouvert par devant jusqu'à la taille avec revers formant anglaises par devant et col masculin sur le derrière; manches plates boutonnées jusqu'au coude avec manchettes de dentelle retombant tout le long de l'ouverture. Cette délicieuse nouveauté de M<sup>me</sup> Thiéry, boulevard Montmartre, 45, était complétée par une guimpe en mousseline plissée et un jabot de dentelle, et un chapeau en crêpe blanc gaufré, orné, autour de la passe, de trois petits rouleaux de satin, d'une longue plume nouée tombant sur le côté, et de fleurs roses à l'intérieur; — enfin une robe en poul de soie gris de fer, jupe unie, corsage plat, très montant, ouvert, de chaque côté, de l'épaulette à la taille, et orné d'une soutache plate disposée en lacure un peu espacée, de manière à laisser voir la guimpe de mousseline brodée; manches plates ouvertes sur le dessus du bras et sous-manches en mousseline retenues par cinq rangs de soutache plate posés en travers, de sorte que la manche de dessous forme crevés sur celle de dessus; capote en gros de Naples rose ornée d'agréments en blonde autour de la forme et de dessins en chenille autour de la passe.

Gardez-vous de conclure de ce qui précède que les seules étoffes portées aujourd'hui soient les pékins et les poul de soie. Jamais, au contraire, saison printanière ne s'est montrée plus riche en tissus de tous genres: damas Louis XIII et Louis XV, à dessins gothiques en soie blanche produisant des reflets argentés, lampas brochés en toutes nuances, depuis les plis tendres pour les toilettes de haute cérémo-

nie, jusqu'aux plus foncées pour les toilettes moins prétentieuses, quoique comportant toujours une certaine recherche, camayeux japonais, dont le succès a été si grand l'an dernier; taffetas arabes pékinés, cotpalis à rayures vertes et roses sur fond blanc, foulards polka, mousseline syrienne ou Zerlina, etc., etc. On trouvera dans les magasins de M. Denise, successeur de M. Hémerly, place de la Bourse, 51, le plus complet assortiment de toutes ces étoffes et de toutes celles consacrées par la Mode.

On voit à la ville beaucoup de redingottes, et ce vêtement, jadis admis seulement comme négligé, tend à monter de jour en jour, ce qui prouve que le goût du confortable gagne tous les ans. La redingotte a, du reste, par cette même raison, perdu une partie de sa simplicité primitive, et elle a déjà fait connaissance avec presque toutes les exagérations du luxe. Nous la préférons, pour notre part, quand elle conserve un peu de son innocence première, tout en obéissant aux exigences de la mode, et nous aimons, par exemple, les robes-redingottes de M<sup>me</sup> Lallemand, rue de l'Échiquier, 54, à corsage ouvert jusqu'à la ceinture, quelquefois aussi la jupe également ouverte, les deux côtés se tenant par une passementerie zigzagüe.

Les corsages longs descendant jusqu'à la hanche auront les honneurs de la saison, ainsi que les manches justes fendues presque à moitié du bras et les manches demi-ouvertes fermées par une passementerie gulpure.

La faveur du monde élégant paraît aussi réservée aux volants à bords découpés en chicorée, innovation que l'on retrouve en jockeys aux manches et en bordure à certains châles mantelets.

On aimera surtout, tant pour les étoffes des robes que pour celles des chapeaux et capotes, les nuances bleu de ciel tendre, vert de mer, vert chou, gris lapis, grenat, rose tendre, paille, vert flétri, raisin de Corinthe et mauve. On voit que la distinction a le champ un peu libre.

M<sup>me</sup> Baudry, rue Richelieu, 87, a en ce moment une collection de modes, dont la simple inspection ferait le bonheur d'une femme élégante : ce sont de gracieux chapeaux en gros de Naples recouverts d'un crêpe, des pailles d'Italie et des pailles de riz garnies de rubans écossais de nuances assez vives en velours et satin mélangés de fleurs admirablement assorties, de fraîches capotes en crêpe avec un transparent sur la passe; d'autres doublées entièrement et ornées de biais de nuances transparentes en harmonie avec le reste des ornements; la passe est courte des joues, le fond large entouré d'une large plume et d'une de ces riches guirlandes de roses mousseuses qu'on ne trouve que chez Chagot. Chagot, si riche en plumes et en fleurs, a surtout une collection de roses capable de désespérer l'amateur le mieux fourni : rose blanche, rose lilas, rose vive, rose douce, rose pourpre, rose pâle, rose simple, rose à cent feuilles, rose des champs, rose de Bengale, etc., etc. Nous vous recommandons aussi les fleurs de roseaux de Chagot et ses fleurs de cedrat, son lilas de Perse qui commence à s'ouvrir, ses guirlandes d'hortensia, de géranium et de simples paquerettes, ses guirlandes Pomone en fleurs et fruits divers, ses branches d'èbénier et ses couronnes de feuilles de chêne, etc., etc.

Le soleil de Longchamp a ressuscité l'ombrelle Casal, boulevard des Italiens, 25. L'ombrelle Casal en étoffes richement brochées, à reflets, garnies de festons découpés avec effilés, nous est revenue avec de nouveaux perfectionnements, de nouvelles coquetteries et de nouvelles élégances. Jamais l'habile industriel n'avait été plus heureux dans le choix des tissus, aussi remarquables par les qualités de la durée que par celles du bon goût; jamais il n'avait mis autant de ravissantes séductions dans les formes, autant de richesse et de bon goût dans la canne de l'ombrelle. Casal maintiendra sa supériorité, si légitimement établie par la déci-



sion d'un jury ratifiée par toutes nos élégantes, juges plus compétents encore dans cette matière.

Nous terminerons ce bulletin par une courte analyse des deux planches que renferme ce numéro. La planche 4157 représente deux toilettes de ville : chapeau en crêpe jonquille, un peu relevé de formes, à passe modérément large des joues, entouré d'une dentelle froncée et garni, sur le côté, de cloux de rubans assortis ; par derrière, d'un nœud de rubans à longs bouts ; robe en poulte de soie gris foncé, ornée sur le devant de la jupe d'une dentelle noire losangée et arrêtée sur le milieu par des roques de ruban ; corsage plat, montant ; manches plates et manchettes en dentelle noire. Mantelet de taffetas rose non doublé, découpé en chicorée, long et arrondi par derrière, relevé à la hauteur des bras par une torsade en passementerie, ouvert sur le devant jusqu'à la ceinture de la robe, et complété par un col et des revers en dentelle noire ; chapeau de crêpe lilas, de la même forme que le précédent et garni de la même manière, mais ayant de plus une voilette en application d'Angleterre ; robe en gros de Naples écossais à rayures vertes et à carreaux blancs, ornée d'une ruche découpée en étoffe pareille formant tablier sur le devant, arrondi au bas de la jupe et posé au-dessus de l'ourlet ; corsage très montant, à pointe longue, avec petite pèlerine et biais formant berthe, également garnie d'une ruche découpée ; manches droites, à revers et garnies de la même manière ainsi que les jockeys ; sous-manches en mousseline, manchettes de dentelle ; petit col de mousseline brodée et cravate écossaise rose et blanche.

La gravure 4158 représente une toilette d'amazone et quelques toilettes d'enfants, de la maison Cior-Cury, rue Neuve-des-Petits-Champs, 51. La robe d'amazone est en drap cachemire d'été noir, richement brodée en sou-

même goût, est juste, boutonné aux deux tiers de sa hauteur, l'autre tiers ouvert à large châle ; les manches sont plates et garnies de manchettes empesées. Cette toilette se complète par un col masculin, un jabot de dentelle et une cravate de taffetas lilas retenue par une épingle d'or. Nous ne nous attacherons pas aux minutieux détails des trois toilettes d'enfants ; mais nous appellerons l'attention sur le bon goût et la gracieuse simplicité de ces divers costumes, remarquable sous tous les rapports, tant sous celui de la composition que sous celui de l'exécution. Il est vrai que le nom de Cior-Cury n'est pas nouveau ; il est depuis longtemps habitué au succès, et depuis longtemps on peut dire qu'il règne en maître dans sa spécialité. Aussi, toutes les mères qui tiennent un peu à l'élégance de leurs enfants connaissent le nom de Cior-Cury, et nous ne doutons pas qu'on ne nous sache gré de donner quelquefois des modèles de cette maison.

HENRIETTE DE B\*\*\*.

## LE BEAU MOTTE.



— Voici la maison des Campieri, dit le guide en montrant sur la lisière d'une grande forêt de chênes une mesure abandonnée. C'est ici que finit la région cultivée de l'Etna, et que commence la région des bois.

Nous nous enfonçâmes avec délices sous ces épais ombrages ; nous et nos mules avions besoin de fraîcheur. Exposés depuis six grandes heures aux ardeurs de la canicule et dévorés par le soleil du lion, nous venions de traverser un vaste champ de laves aigües et brûlantes, qu'on pourrait prendre, à ses violentes ondulations, pour les vagues d'une mer pétrifiée tout à coup au milieu d'une tempête. Le pied des mules retentissait comme sur du fer sur la lave dure et sonore. A ce sol bruyant succède une

poussière fine et muette, où l'on enfonce jusqu'au genou. L'étroit sentier côtoie les abîmes ; un silence inflexible règne au sein du bois ; la solitude y est profonde : c'est un site tragique et propre aux bandits.

— Grâce à Dieu, répondit le guide, à qui j'en fis l'observation, on n'a pas entendu parler d'eux depuis bien des années : la montagne est plus sûre que les rues de Catane. Seulement, depuis quelque temps, on parle d'un moine qui vit dans les forêts, et qu'on ne voit jamais descendre dans les lieux habités. Par les temps les plus désastreux, on le voit errer seul sur des hauteurs où un chêne même ne résisterait pas. Les bergers disent que c'est une apparition de l'enfer, à moins que ce ne soit don Diavolo en personne.

— Et toi, ne l'as-tu jamais vu ?

— Une fois, près de la maison des Anglais.

— Et que te dit-il ?

— Il me demanda à manger et disparut.

— Voilà un diable bien affauné !

— Votre excellence peut rire : cela ne laisse pas que d'être inquiétant.

— Il y a une once pour toi si tu me le fais rencontrer.

Tout en causant du moine et de ses apparitions, nous avons passé de la région des bois dans la région découverte. Là, tout est lave et cendre, là, on respire un air que nul être vivant ne respire, on foule une terre que nulle sève ne féconde, on contemple des ruines que nul œil humain ne contemple ; mais on aime à se sentir seul vivant au milieu de ces solitudes dévouées à la stérilité, à la destruction. C'est comme un défi porté à la mort ; et cette lutte sans témoins jette l'âme dans je ne sais quelle exaltation enthousiaste, inspire des pensées d'orgueil et de domination.

J'atteignis ainsi la maison des Anglais, puis le haut du cratère.

— Excellence, s'écria le guide, j'ai gagné mon once !

Et en me retournant, j'aperçus effectivement le moine, assis au bord de l'abîme. La fumée du volcan m'avait empêché de le voir jusqu'alors. Il m'aperçut aussi et ne parut nullement troublé de ma présence. Le vent des hautes cimes s'engouffrait dans sa robe de bure et lui fouettait au visage des tourbillons de soufre, mais il y paraissait insensible ; il était immobile, les bras croisés, la tête penchée sur le cratère. Je m'approchai de lui ; il m'attendit. Je lui adressai la parole, mais, absorbé dans sa muette contemplation, il ne me répondit d'abord pas.

— Que voulez vous de moi ? s'écria-t-il enfin d'une voix sourde. Ne vous a-t-on pas dit que j'étais un spectre de l'enfer ? Comment ne tremblez-vous pas, et pourquoi ne prenez-vous pas la fuite à mon approche ? Mais vous n'êtes pas Sicilien, vous n'avez pas ces superstitions.

Un sentiment irrésistible m'enchaînait auprès de cet être mystérieux. Le peu de mots qui lui échappèrent ne firent qu'irriter encore ma curiosité. Je ne savais quelle corde de son cœur faire vibrer pour assouplir sa rudesse et me concilier sa confiance. Il paraît que je la touchai sans le savoir, car, de dur et muet qu'il était, il devint tout à coup communicatif jusqu'à l'épanchement.

— Qu'il y a longtemps, dit-il avec mélancolie, que j'ai perdu l'habitude de la voix humaine. Les voix du volcan et des tempêtes sont les seules que j'entende dans ces âpres déserts.

Comme il parlait ainsi, une détonation sourde et profonde faisait trembler la montagne sous nos pieds, un jet de feu jaillissait du cratère, et, s'épanouissant en gerbes dans la nue, retombait dans le gouffre comme une pluie d'étoiles.

— Oh ! s'écria-t-il, que sont ces flammes rapides auprès des feux qui ont brûlé mon cœur ? Que sont ces mugissements de l'abîme auprès du cri des passions ?

Il se tut encore. La nuit était venue ; tout

était ténébreux dans la nature quand le volcan s'éteignait, et, lorsqu'il se taisait, tout était silencieux. L'apparition de cet homme extraordinaire, à une pareille heure et dans un pareil lieu, avait quelque chose de sinistre, bien propre à frapper l'imagination de pâtres de Sicile.

Il reprit :

— Je cherchais un homme pour lui léguer l'histoire de ma vie ; cet homme je l'ai trouvé, c'est vous. Je me confie à vous sans vous connaître ; il en sera ce que Dieu voudra. D'ailleurs, je n'ai rien à perdre ; tout est fini entre la terre et moi ; quand vous m'avez surpris sur cette cime déserte, j'étais tenté de prendre congé de la vie, le suicide me souriait du fond des abîmes et me conviait à la mort. C'est la Providence qui vous a envoyé, afin que je ne mourusse pas sans confession. Recevez donc les derniers aveux d'un mourant ; emportez dans votre patrie ce triste dépôt, et gardez le dans votre cœur comme un enseignement du voyage. Bénissez le ciel de n'être pas né sous ce ciel de feu, où toute passion est un délire, où l'homme brûle comme les montagnes et se dévore lui-même. Ecoutez-moi, mais ne me jugez point : vous le voudriez en vain. Né sous les glaces du nord, vous ne sauriez comprendre les fureurs de notre sang africain ni les ardeurs féroces de la vengeance. Dieu seul peut me juger, et je le suis déjà à son tribunal.

Le moine se recueillit quelque temps en silence, puis il parla ainsi :

— La contrainte m'a fait prêtre, la rage m'a fait moine. Cadet de ma famille, j'étais destiné à l'église avant même que de naître. Tel est l'usage sicilien ; usage barbare qui retranche de la vie ceux que la nature y appelle, et qui place l'homme entre le parjure et l'hypocrisie. L'autel me faisait horreur : j'avais des passions mondaines et les goûts de mon âge ; les sérénades me plaisaient plus que les litanies, la chasse que les processions. Je ne pouvais voir une soutane

sans dégoût ; les devoirs de la sacristie m'inspiraient un ennui profond.

Jusqu'à dix-huit ans on me laissa ma liberté pleine et entière, comme si l'on eût voulu, par un raffinement de barbarie, me rendre le sacrifice plus douloureux en me laissant goûter la coupe enchantée qu'on allait briser dans mes mains. Je courais les bois et les châteaux de Sicile, donnant à l'amour tout le temps que je ne passais pas à la chasse, C'est ainsi que je me préparais aux paisibles occupations de l'Église,

Tout à coup ma vie changea ; on me ferma les forêts, on m'environna de livres poudreux et de prêtres, on m'obséda de latin et de théologie. Je murmurai, on m'imposa silence ; je voulus fuir, on m'enferma. Ce supplice dura deux ans. A vingt ans je reçus les ordres. C'est alors que je sentis l'énormité du sacrifice qu'on m'imposait, tout le prix des biens dont la possession m'était interdite par la plus odieuse des tyrannies. Les voix du monde frappaient mon oreille comme une ironie sanglante, le bruit des fêtes me poignardait : j'étais, comme Tantale, consumé par la soif au bord des fontaines, par la faim au milieu des vergers en fruit. Dans cet abandon forcé de tout ce qui m'était cher, je tombai dans une mélancolie farouche, je pris en horreur ma famille et les hommes, je rompis avec eux ; et, afin que la rupture fût complète, irrévocable, j'élevai entre la terre et moi une infranchissable barrière, je m'ensevelis dans un cloître. On prit ma baine passionnée des hommes pour de l'austérité, mon désespoir pour du détachement ; et je grandis vite, et malgré moi, en considération et en renommée.

Mon couvent occupait une colline au-dessus d'Agrigente. D'un côté, il avait vue sur l'Etna ; de l'autre, il dominait la ville moderne avec ses clochers et ses couvents, la ville ancienne avec ses temples grecs et ses sépulcres. De là l'œil descendait la mer par une pente douce couverte d'oliviers et d'amandiers ; quelques pal-

miers balançaient dans l'espace leurs gracieux éventails; d'épais bosquets de caroubiers et d'orangers entretenaient autour du monastère une fraîcheur éternelle. Appuyé tristement à la fenêtre de ma cellule, je passais des journées entières à contempler la ville et les campagnes, et mes nuits à écouter le chant du rossignol.

CH. DIDIER.

(La suite au prochain n°) (L'État)

### CHRONIQUE THÉÂTRALE.

**Opéra.** Si la nouvelle partition de M. Halevy s'est fait un peu attendre, au moins nous en avons été dédommagés par un succès franc et complet. L'exécution du *Lazzarone*, ou *le Bien vient en dormant*, mérite aussi nos éloges; Barroilhet, Levasseur et Mme Dorus ont été dignes de leur réputation; c'est tout dire; mais les honneurs de la soirée ont été pour Mme Stoltz, vraiment adorable dans Beppo, qui restera l'une de ses meilleures créations. Mme Stoltz porte à ravir le costume de dragon napolitain, et si, dans Beppo, comme toujours, le public a fêté sa cantatrice favorite, il a également su rendre justice à l'aisance toute gracieuse de l'actrice, à son jeu plein de naturel, d'expression et de finesse.

Nous ne parlerons que pour mémoire de la danse de la fameuse Lolla Montès, dont la renommée, établie à coups de cravache, est venue piteusement échouer sur les planches de l'Opéra.

Mlle Lavoye a réalisé toutes les espérances qu'elle avait fait concevoir, et l'Opéra-Comique comptera la *Syrène* parmi ses succès les plus fructueux et les plus légitimes. Le libretto est de M. Scribe, ce qui veut dire qu'on y trouve de l'esprit, beaucoup d'esprit, de l'imprévu, de l'intérêt, peu de naturel, mais qu'importe? Toutefois, le premier acte est meilleur que le second qui, lui-même, vaut mieux que le troisième, et cette progression descendante aurait nui sans aucun doute à la pièce, si la musique d'Auber n'eût racheté amplement les fautes du librettiste. L'œuvre entière du célèbre compositeur est d'une fraîcheur admirable: on sent partout la gracieuse inspiration d'un génie musical encore dans toute sa jeunesse et toute sa verdeur. Nous citerons

l'ouverture; puis, au premier acte, le duo de Marco Tempesta et de Scipion; au second acte le duo de Zerlina et de Marco; au troisième, le duo d'amour entre Scipion et Zerlina; puis tout ce que chante Roger, tout ce que chante Mlle Lavoye.

Nous ne dirons rien de Roger: comme acteur, comme chanteur, il est toujours irréprochable, tous jours parfait; Mlle Lavoye marche sur les traces de Mmes Rossi et Damoreau, et ses progrès sont assez sensibles pour lui assurer dès aujourd'hui un bel avenir. Nous engagerons la séduisante syrène à travailler sa voix qui est encore un peu dure, ses manières qui sont encore un peu froides. Mlle Lavoye a bien peu de chose à faire pour devenir vraiment remarquable; elle a déjà une excellente méthode, un goût d'une exquise pureté, et elle attaque les difficultés avec une hardiesse presque toujours heureuse. Courage donc! en avant! le succès n'est plus douteux.

Audran s'est fait justement applaudir, et l'on a paru goûter le comique de bon aloi d'Henri-Barbaja. Duvernoy - Caposquadra, Ricquier duc de Popoli, et Mlle Prévost-Mattea, se sont fort bien comportés.

Les Variétés nous ont donné, pour accompagner la *Fille de l'avare*, qui n'en avait pas besoin, un petit vaudeville sans importance de MM. Carmouche et de Courcy. On a froidement accueilli *Une Séparation*, malgré le jeu fort louable d'André Hoffmann qui a déployé des qualités réelles dans le rôle du portier Coquereau. On a généralement applaudi l'infortuné concierge, quand il se décide à congédier sa femme, la prétentieuse et peu gracieuse Boisgontbier, et l'on disait assez haut dans la salle que le théâtre devrait bien suivre l'exemple de Coquereau.

Deux nouveautés au Gymnase, *l'Oncle à succession* et *Alberta*. La première de ces pièces est un fort agréable vaudeville en deux actes de M. Durantin, et la seconde une de ces jolies comédies auxquelles M. Fournier nous a accoutumés depuis quelque temps.

*L'Oncle à succession* est joué avec une remarquable facilité et un parfait ensemble par Klein, Numa, Landrol, Pastelot et Sylvestre. Mais pourquoi Klein et Numa, qui sont des artistes d'intelligence — ils l'ont prouvé dans plus d'une occasion — sont-ils toujours, l'un si épileptiquement grimacier et l'autre si monotone dans ses moyens comiques? Quant à Mlle Lobry, dont on vante avec raison la bonne

volonté et le zèle, elle continue à ne faire aucun progrès; ce n'est pourtant pas faute de s'essayer dans tous les rôles, mais elle touche à tout comme les enfants, pour tout gâter.

Alberta 1<sup>re</sup>, la jeune Allemande aux grâces un peu lourdes, est bien rendue par Rose Chéri, dont le talent, l'organe et la démarche ont quelque chose de cette naïveté un peu épaisse et de cette nouchance germanique qu'Auguste Lafontaine donne à presque toutes ses héroïnes. Rose Chéri est convenablement secondée par Deschamps-Frédéric qui a beaucoup de feu—quelquefois il en a trop—et par Numa-Mystertoff, et Klein-Rosencrantz, auxquels nous répétons toutefois nos petites observations.

La *Peau de lion* est une assez jolie pièce de M. Laya, à laquelle les habitués du Palais-Royal ont accordé une généreuse hospitalité, quoique la nou-

velle-venue ait le tort immense de n'être pas assez décollée et d'être un peu bien prude en manières aussi bien qu'en paroles. Mais, après tout, une fois n'est pas coutume, et j'espère bien qu'à sa première nouveauté le Palais-Royal nous dédommagera d'une manière effrayante. Quoi qu'il en soit, Mlle Olivier, qui débutait dans la *Peau de lion*, nous a paru n'avoir fait aucun progrès depuis sa sortie des Variétés. Derval est trop peu simple pour représenter un savant; Germain ne manque pas d'élégance, et il a une froideur naturelle qui singe assez bien la distinction nécessaire au personnage qu'il représente. Leménil est un vieux lion fort amusant.

Parlerons-nous de Mlle Pernon? Hélas! hélas! sa grosse face insignifiante tourne de plus en plus à la pleine lune.

C. DE SAINT-GERMAIN.

## Annonces.

Rue des Lombards, 46 et 49.

Aucun dépôt dans Paris

### AU FIDELE BERGER.

BONBONS LES PLUS NOUVEAUX ET LES MIEUX ASSORTIS,  
ARTICLES D'ÉTRENNES ET JOLIES FANTAISIES; AMANDES ROYALES; MARRONS GLACÉS; PUNCH PRÉPARÉ  
pour soirée; DRAGÉES, et tous les articles pour BAPTÊMES.

SEULE ET ANCIENNE MAISON FAUCONNET AÏNÉ,  
Rue du Roule, 45, ci-devant rue Aubry-le-Boucher, 44.

## CHOCOLAT STOMACHIQUE

RAFRAICHISSANT A LA CHATAIGNE DU BRÉSIL.

Le Chocolat stomachique et adoucissant, à la châtaigne du Brésil, de Fauconnet aîné, est un aliment précieux pour les personnes faibles d'estomac, les convalescents et les vieillards. Prix: 4 f. le demi kilog. et les pastilles 4 f. 50 c. — Tous les chocolats Fauconnet, à la vanille, de santé, etc., se vendent des prix modérés et sont toujours de première

qualité. — Toute commande au-dessus de 5 kilo est envoyée franche de port. — Nous recommandons à nos lecteurs de ne pas confondre la maison veuve Fauconnet aîné avec celle de MM Fauconnet et Comp., nouvellement formée, n'ayant rien de commun avec elle.

On peut écrire sans affranchir.

25. Boulevard des Italiens, 25.



10 fr. et au-dessus, PARAPLUIES CAZAL, breveté, fournisseur de S. M. la Reine, les seuls reconnus supérieurs et honorés d'une MÉDAILLE, première et seule récompense décernée à cette branche d'industrie. Cannes, Cravaches et Fouds de goût. (Affranchir.)

Dépôt boulevard Montmartre, 10, en face la rue Neuve-Vivienne.



### CRÈME DE CYDONIA

POUR LISSER ET FIXER

les CHEVEUX les FAYES et les BARBES  
ET LES RENDRE BRILLANTS.

Cette Préparation n'a pas d'équivalent car

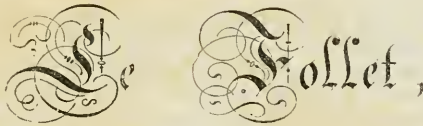
l'on reproche aux Savons, de dessécher les cheveux au moment même où ils ont été traités, et que celle-ci les rend plus doux et plus brillants. Elle se trouve chez tous les Parfumeurs de Paris.

### 2000 paires de bottes

A 16 fr. et au-dessus.

BERTRAND jeune, COBROYEUR-BOTTIER.  
Rue Montmartre, n° 87, au fond de l'allée.  
Dépôt, passage des Pavillons, 2.





Carrrier des Salons.

**JOURNAL DES MODES.**

COURT MAGAZINE AND MUSEUM.

**Paris**, boulevard Saint-Martin, 61.**Lyon**, chez M. MÉGEVEND, rue Poulallerie, 21.**Bordeaux**, chez M. CAHEZAC, place luy-paulin**Strasbourg**, M. ALEXANDRE, dépositaire de journaux.**Lille**, M. GAILLARD-LAPUITE, rue Equerquoise.**Marseille**, chez M. HIPPOYTE BONNAUD, rue des Beaux-Arts, 17.**Reims**, chez M. COMBATTER, faubourg de Vesles, 9**Barcelonne**, et pour toute l'Espagne, chez M. MARIUS ISNARD, calle Nueva, 50.**A Londres**, chez MM. DOBBS and Co, au bureau du Court Magazine, n° 5 Rathbone place Oxford Street.

NEW-YORK, ch. M. THOMAS N. DALE, agent, n. 2. Cedar Street.

**CONDITIONS DE L'ABONNEMENT.**—Pour Paris, trois mois, 6 f. 50 c. six mois 13 f. un an 26 f.

POUR LES DÉPARTEMENTS: 7 f.—14 f.—28 f. À l'étranger, le prix se paie selon le pays.

**7 gravures par mois: 21 par trimestre:**

UN DOUBLE PATRON TOUTS LES TROIS MOIS.

**Modès.**

Après dix jours de fermeture, utilement employés aux réparations et améliorations qu'exige toujours un changement de propriétaire, la maison des *Deux Nuits*, place de la Bourse, 51, s'est rouverte au public lundi 1<sup>er</sup> avril, sous un nouvel et brillant aspect. Une originalité de bon goût et une simplicité pleine d'élégance ont présidé aux nouvelles dispositions intérieures de cet établissement qui sera, plus que jamais, un point de rendez-vous pour la haute société. En présence des difficultés qui surgissent chaque jour de la concurrence des grandes maisons, M. Denise a

compris que le succès, chez lui, ne serait dû qu'au goût exceptionnel et à la supériorité incontestable des articles qu'il tiendrait. M. Denise a, du reste, tout ce qu'il faut pour le succès: une longue expérience personnelle, d'abord, à laquelle vient encore en aide le concours intelligent et éclairé de son prédécesseur. Aussi les encouragements et la confiance des premiers fabricants n'ont pas fait défaut au nouveau propriétaire des *Deux Nuits*, et il a été assez heureux pour obtenir la propriété exclusive d'un assez grand nombre d'articles qui figureront parmi les chefs-d'œuvre de l'exposition

des produits de l'industrie. M. Denise a réservé, au premier, un salon d'attente aussi élégant que commode, où les dames pourront, afin de mieux fixer leur choix, venir examiner les articles de haut goût, soit en tissus de toute nature, soit en beaux châles français, soit en articles confectionnés, car cette dernière spécialité est traitée aux *Deux Nuits* avec un soin tout particulier, et on lui a réservé un petit salon d'exposition toujours parfaitement garni.

Voici venir la saison des étoffes légères, dont la maison Denise a un assortiment des plus variés. Nous vous recommandons les barèges syriens, à larges raies, les mousselines Fleur de Marie et les pékins Lazzarone; les foulards imprimés, les pékins duchesse, les damas dentelle et le Pompadour fleuri; puis, pour la campagne, les toiles d'Orient et de Chine, les coutils de soie et de laine, etc., etc.

Une innovation, due à M. Denise, prouverait, si cela était nécessaire, quelle loyauté présidera toujours aux opérations des *Deux Nuits*: c'est la faculté d'échange laissée à l'acheteur pour les articles dont il ne serait pas entièrement satisfait, et dont, au besoin, le prix pourrait même être restitué en espèces.

Les modes se dessinent peu à peu, et les promenades publiques peuvent déjà donner une idée assez nette du résultat de la saison. Les corsages varieront, suivant les alternatives de la température, du montant au demi-montant, mais ils resteront plats, et les manches, toujours justes, seront, dans les mêmes conditions, ou demi-longues, ou tellement courtes qu'elles se trouveront réduites à l'état de jockeys. Quant aux jupes, elles se garniront de volants hauts posés à plat, bordés d'un large effilé ou de petites ruches découpées; d'un grand volant bordé et couronné d'un plissé de ruban en ruche; de larges biais étagés jusqu'à mi-jupe; d'une triple rangée de velours très étroits; de galons de passementerie; de rubans froncés par le milieu, posés en ruche autour

des revers, etc., etc., et descendant de chaque côté du devant. Aussitôt qu'il n'y aura plus à douter du retour des zéphirs, nous ne verrons plus guère que des corsages demi-décolletés, justes assez pour laisser voir un de ces fichus richement brodés par devant et à col très petit, dans lesquels M<sup>me</sup> Payan, rue Vivienne, sait renfermer tant de séductions. M<sup>me</sup> Mercier, rue Neuve-des-Petits-Champs, 87, prépare beaucoup de toilettes, toutes en étoffes changeantes, dites caméléon, ornées à la jupe de deux hauts volants bordés d'un effilé surmonté d'un agrément en passementerie; les corsages sont plats, demi-montants des épaules et ouverts sur le devant, et accompagnés d'une petite pèlerine qui tombe sur les manches et se termine carrément à l'ouverture du corsage. Cette pèlerine est bordée d'un effilé surmonté d'une passementerie, et le bas du corsage, depuis la pèlerine jusqu'à la jupe, est orné de quatre rangs de passementerie formant brandebourgs; les manches sont plates avec agréments en passementerie figurant des bracelets.

Le salon de M<sup>me</sup> Dasse, rue Richelieu, 58, s'enrichit chaque jour des plus gracieuses nouveautés, parmi lesquelles nous vous ferons remarquer de ravissants chapeaux en paille de riz, à passe un peu relevée, ornés du côté gauche de trois plumes blanches nuées violet avec ruban de taffetas de même nuance; d'autres en gros de Naples blanc, ornés d'une longue plume couchée et de quelques agréments en paille, tels que raies, bandes étroites ou petites tresses; d'autres encore en taffetas recouverts entièrement de crêpe, le bord de la passe caché par un double biais de gaze et un double biais de tulle alternés. Nous appelons aussi votre attention sur quelques chapeaux en crêpe et en dentelle garnis de petites fleurs champêtres, et surtout sur les plus coquets modèles de capotes que nous ayons encore vus de cette saison, les unes en taffetas, recouvertes d'une gaze modérément tendue et

un peu bouffante entre chaque coulisse, avec garniture de rubans et de fleurs fort ingénieusement distribués; les autres à fond d'étoffe, ornées de rubans nuancés et d'un bouquet un peu fort posé sur le côté gauche.

Si chaque jour quelque nouveauté en plumes s'ajoute à la collection déjà si brillante de Chagot, chaque jour aussi sa Flore se complète par l'adjonction de quelques piquantes fantaisies, car Chagot ne laisse rien échapper de ce qui peut enrichir son parterre. Ainsi, il a emprunté à la dernière exposition d'horticulture le camélia royal Victoria, rose à raies blanches, le lys de Saint-Jacques ou Amaryllis, au feuillage d'un vert si vif et en si parfaite harmonie avec ses grandes fleurs écarlates, la fleur des anges, cette séduisante fille de l'Inde, un peu parente de l'ananas, la jacinthe mélancolique, d'un brun foncé jusqu'au noir, et la bruyère du montagnard, aux feuilles alongées, étroites et harmonieusement étagées, aux petites fleurs nombreuses et si variées de nuances.

La *Sublime Porte*, rue de la Paix, 7, vient d'exécuter pour sortie de ville un mouchoir auquel elle a donné le nom de *Mouchoir de la Reine*. Cette nouveauté est vraiment riche, quoiqu'elle se porte sans dentelle, et elle est remarquable par une simplicité qui ne manque pas de coquetterie.

Les mouchoirs duchesse, qui, toutefois, n'ont pas changé de nom, ont subi une transformation complète: les plis réguliers et à jour ont été remplacés par des plis autrement disposés et piqués, avec un chiffre en harmonie avec ces modifications. Le mouchoir duchesse et le mouchoir amazone sont incontestablement ce qu'il y a de mieux pour négligé.

Nous avons vu, à la *Sublime Porte*, en cours d'exécution, des mouchoirs pour plusieurs riches trousseaux et corbeilles, les uns armoriés, les autres ornés de chiffres fleuris, et aussi des mouchoirs unis d'un goût parfait ornés de chiffres simples, mais variés et composés ex-

près. Il y a en ce moment à la *Sublime Porte* un très beau mouchoir avec des armoiries fleur-delysées, dont la riche bordure, brodée avec une magnificence inouïe, est parsemée de fleurs de lys. Le prix de ce mouchoir, destiné à une princesse d'Allemagne, est de 4500 fr. Heureusement, à côté de ce luxe vraiment princier, nous pouvons parler d'un assortiment considérable de mouchoirs à vignettes de couleur, dont tous les dessins sont nouveaux, et qui, malgré leur élégance, sont d'un prix extrêmement modéré.

Quand on parle des mouchoirs de Chapron, il faut parler des essences de Guerlain, rue de la Paix, 41, car le plus riche mouchoir gagne bien quelque chose quand il a reçu deux ou trois gouttes d'extrait de verveine, de géranium ou de toute autre composition dont Guerlain garde le secret. Si l'espace ne nous manquait aujourd'hui, nous vous aurions rappelé ses nombreux cosmétiques qui ont tant de droits à notre reconnaissance, sous le double rapport de la coquetterie et de la santé, mais l'oléine émulsive, le baume de la Ferté, l'huile philocomie, et tutti quanti, ne perdront rien pour attendre.

Nos abonnées recevront avec le numéro de ce jour le patron du trimestre d'avril. Il donne, d'un côté, un modèle de corsage plat très montant, droit fil sur le milieu du devant, avec une seule nervure très creuse du bas et qui ne monte pas tout-à-fait jusqu'à la hauteur de l'entournure; dos plat, lacé, sans petit côté; pélerine droit fil par derrière, descendant à moitié du dos, tombant un peu sur le jockey de la manche et descendant par devant jusqu'au bas du corsage où elle rejoint la garniture de la jupe; manches à coude avec jockeys ouverts formant cinq dents carrées.

L'autre côté du patron contient, avec des passes de la maison Lucy Hocquet, de remarquables dessins de broderies, exécutés par M. David, passage Choiseul, 45, dont le monde

Élegant sait depuis longtemps apprécier les gracieuses et délicates créations : — deux petits cols à bande droite, l'un festonné, et qui doit être bordé de picot de fil, l'autre brodé au plumetis, palmés à jour et pois cordonnés avec un œillet au milieu ; la broderie doit être exécutée très en relief ; — deux coins de mouchoir, l'un brodé au crochet et festonné au bord, l'autre à grandes palmes festonnées, en ayant soin de festonner également, mais avec du coton beaucoup plus fin, les petites branches qui sont dans l'intérieur de la palme.

Notre gravure 1159 donne deux modèles de toilette de ville : — robe en barège vert, ornée de trois volants en biais tombant les uns sur les autres ; corsage froncé, décolleté, les fronces retenues en pointe jusqu'au tiers du corsage s'élargissent en éventail dans toute la largeur et sont maintenues par une double coulisse, la première s'arrêtant dans l'entournure et la seconde encadrant les épaules ; manches très courtes, ouvertes sur le devant en forme de jockeys, et laissant voir une petite sous-manche en batiste garnie d'une valenciennes très basse ; ceinture longue en ruban de taffetas façonné ; bonnet en tulle à fond très petit, orné de barbes en application d'Angleterre un peu froncées de chaque côté des joues et formant garniture avec deux grappes de roses de chaque côté ; — une robe en taffetas rayé lilas, jupe unie, corsage plat, montant des épaules et ouvert par devant jusqu'à la ceinture ; manches plates ; guimpe et petit col en mousseline brodée ; mantelet en barège soufre arrondi par derrière, échancré à la hauteur des bras, et descendant par devant en bouts longs, étroits et arrondis, orné tout autour d'une broderie en passementerie ; capote en poul de soie gris, à forme évasée et longue des joues, garnie de roses sur le milieu et de chaque côté de la forme, et entourée d'une dentelle qui tourne au bas de la passe dont elle orne l'intérieur.

Deux toilettes de ville forment également le

sujet de la gravure 1160 : — une robe en poul de soie changeant, rose et bleu, garnie à la jupe d'un haut volant découpé à crête de coq et surmonté d'une natte en étoffe pareille ; corsage plat, très montant des épaules et ouvert par devant jusqu'à la ceinture, garni des deux côtés de l'ouverture, ainsi que sur le derrière, d'un volant découpé surmonté d'une natte ; ceinture longue en ruban de taffetas ; manches orientales descendant jusqu'à moitié de l'avant-bras, garnies d'un volant surmonté d'une natte ; guimpe en mousseline brodée et petit col également brodé garni de valenciennes, sous-manches en mousseline coulissées en long et manchettes de dentelle ; chapeau en crêpe blanc, à forme un peu évasée, orné d'un plumet jaune ; — une robe en péking gris, jupe unie, corsage plat, très montant, à pointe arrondie ; manches plates ; petit col de guipure ; écharpe de dentelle noire ; chapeau en moire blanche orné de petites fleurs rouges et de dentelle disposée en demi-guirlande autour de la forme.

HENRIETTE DE B\*\*\*.

## SOUVENIR.



19 avril.

Oui, tu vivras toujours dans mes pensées,  
T'ni qui longtemps consolais mes douleurs.  
Déjà mon deuil compte quatorze années :  
Toujours je prie et je verse des pleurs.

C'est en ce jour que commença ma vie :  
Tu le fêtas comme un jour de bonheur ;  
Mais en ce jour j'ai perdu mon amie,  
Et, depuis lors, c'est un jour de malheur.

Quand vers le ciel s'élève ma prière,  
C'est encor toi qu'y cherchent mes souhaits,  
Car mon seul but, le seul bien que j'espère,  
C'est d'être un jour près de toi pour jamais.

ALEXANDRINE D....

**MACBETH,**

tragédie de Williams Shakspeare,

traduction littérale en vers par J. Lacroix \*.

Il y a dans M. J. Lacroix deux hommes tout-à-fait distincts, qui se réunissent parfois comme deux fleuves qui se mêlent, mais avec cet avantage que les teintes particulières se conservent et que chacun, après cet hymen d'un instant, reprend sa couleur et son identité. Ici, c'est le romancier plein de vigueur et de nerf qui créé avec nouveauté une action puissamment dramatique, fait mouvoir avec vérité, passion et naturel les différents personnages de son drame énergique, et produit ainsi ces épopées intimes où le sang forme le nœud, où les terreurs forment les incidents ; là, c'est le poète tendre et vif, qui manie le vers comme Hugo, et tantôt dans les pervenches, fleurs natives de son esprit, tantôt dans ses traductions, vrai tour de force, combat pour le progrès de la forme et de la pensée, en homme qui honore l'une et l'autre.

La traduction que nous annonçons ici est un de ces modèles de goût et de souplesse littéraire dont la lecture est à la fois un charme et une étude. *Macbeth*, l'une des plus belles créations de Shakspeare, est trop connue pour être analysée et c'est une des pièces où il a semé le plus de traits profonds du cœur et de l'âme autour d'une intrigue moralement philosophique.

M. J. Lacroix a pris Shakspeare corps à corps et a fait entrer dans sa poésie magique toutes les idées, toutes les lumières du Cornéille anglais. L'admirable talent de ciselure de J. Lacroix brille au plus haut degré dans ces belles sculptures qui, comme notre imitation nouvelle, reproduisent parfaitement la vie, les

\* Un vol. in-12, prix : 4 f. 75 c. chez H.-L. Delloye, place de la Bourse, 13.

reliefs et les feuillages même des travaux primitifs. C'est une lutte où le lecteur contemple avec intérêt et curiosité, non deux ennemis pris corps à corps, mais deux émules rivalisant de force, de souplesse et d'agilité dans une carrière longue et pleine d'écueils.

La traduction de *Macbeth* est précédée d'une préface du bibliophile Jacob, frère de J. Lacroix par le sang, le talent et la poésie : c'est, avec les notes historiques et explicatives qui terminent le volume, une sorte de poétique parfaitement en harmonie comme doctrine avec celles qui ont inspiré le livre ; il faut aussi les lire, car elles sont utiles à la publication, comme le prologue et l'épilogue le sont au drame scénique.

Cette publication nous donne un ardent désir de voir paraître les autres traductions de M. J. Lacroix, et nous sommes très entraînés à voir sous ses mains Virgile devenir Français en conservant, avec son allure ingénue et native, son parfum de poète rêveur, romantique, et nous allons presque dire chrétien.

Si nous étions directeur de théâtre, nous jouerions le *Macbeth* français, et nous serions certain d'attirer la foule.

J. LESGUILLON.

**LE BEAU MOINE.**

(Suite.)

Cependant je prêchais quelquefois à Agri-gente, et mes prédications, toujours fougueuses et impitoyables, attiraient la foule. Une affaire du couvent m'ayant appelé à Palerme, j'eus l'occasion d'y prêcher. Ce n'était plus le jeune homme libre et mondain qui venait chercher dans la métropole de la Sicile l'amour et les plaisirs : c'était le moine austère qui venait prêcher le pentir et l'abnégation. Je portai dans



la chaire des sentiments coupables. Contempteur d'un monde dont j'étais si mal détaché, je tonnais contre des tentations qui m'avaient tant de fois vaincu, et auxquelles j'étais prêt encore à succomber. La colère, la vengeance armaient ma bouche d'une éloquence âcre et pleine de rancune. J'eus un succès immense, surtout auprès des femmes : elles ne m'appelaient que *le beau moine*. Enivré de cet encens doux et périlleux, je n'appartenais plus au Dieu qui avait mes serments, j'étais tout entier à l'amour qui m'était interdit. L'épouse du vice-roi devint ma pénitente : elle était jeune et belle, son mari jaloux ; et, sous un prétexte, je fus rappelé brusquement au monastère.

J'y revins morne et troublé ; j'avais revu ce monde, ces fêtes dont je m'étais banni, et de tendres regrets, des souvenirs de jeunesse s'élevaient réveillés dans mon cœur ; la vice-reine me poursuivait de sa beauté, elle avait baisé ma main, j'avais baisé la sienne, un feu sourd courait dans mes veines.

En proie à ces préoccupations étrangères, j'oubliais l'autel, et les soins de mon ministère étaient négligés. Seul, oisif, énérvé par le climat, tyrannisé par mes rêves, j'errais dans les champs au lieu d'aller à l'office, je passais de longues journées à pleurer sous les colonnes brisées des temples. Je me souviens d'une nuit où, ne pouvant dormir, j'allai m'asseoir auprès de la fenêtre de ma cellule. C'était au mois de mai : le silence régnait sur les campagnes, l'air était chaud, le ciel rayonnant d'étoiles. Tout à coup les sons d'une guitare s'élevèrent de la ville, une voix de femme chanta. L'éloignement, en affaiblissant les accords, leur prêtait une harmonie vague, mystérieuse, ineffable : c'était la mélodie des anges, le chant des célestes amours. Quand la voix se tut, j'étais dans le délire ; jamais les mots ne peindront ce que je souffris alors. Éperdu, hors de moi, je me déchirais la poitrine, je me frappais le front contre les barreaux, je tendais les bras à la

chanteuse invisible, et, comme l'amant insensé de la reine des dieux, j'étreignais la nue sur mon sein brûlant. Dans cet état, il me fallait de l'air et du mouvement ; je quittai ma cellule, je franchis les clôtures, je sortis du couvent, j'errais toute la nuit sur les collines ; le matin, j'étais soulagé.

Mes soupirs avaient été entendus ; le bruit se répandit que j'avais eu une vision ; je fus dès-lors tenu pour un saint qui avait des communications directes avec le ciel. Quand je sortais de ma cellule, tout meurtri du combat, j'étais accueilli par le peuple avec une vénération stupide. La vue d'une femme me faisait rougir, et on appelait vertu ce mouvement coupable ; les pieux empressements de la foule blessaient ma droiture, et l'on prenait mes remords pour de l'humilité.

Je finis cependant par me calmer un peu, je me mis à prier avec une ferveur inaccoutumée, je m'imposai des jeûnes rigoureux, j'émoussai, par des disciplines, les aiguillons de la chair, je domptai l'orgueil des sens par des pénitences, et je repris le cours de mes occupations pastorales.

J'en étais là de ma vie, lorsque je prononçai, dans la cathédrale d'Agrigente, un sermon de carême. Je prêchai sur la femme adultère, c'est-à-dire que je plaidai ma propre cause sous son nom ; car, si mes actes étaient encore purs, toutes mes pensées étaient criminelles. Je mis dans mon plaidoyer une profondeur de conviction si entraînante que l'auditoire en fut ému. Bien loin de brandir, comme autrefois, les foudres de l'anathème sur les fronts coupables, je portais dans les consciences troublées des paroles de miséricorde et de consolation ; j'appelais à moi les âmes blessées pour verser sur leurs blessures les célestes baumes de la charité. Ce fut une véritable révélation ; on n'était pas accoutumé à entendre sortir de ma bouche de si tendres paroles ; on ignorait encore que, sous la bure du cénobite intolérant,

se cachait un cœur plein d'amour et de sanglots.

Comme je rentrais au monastère, on me dit que j'étais attendu au confessionnal. J'y entrai. Une voix douce y venait implorer l'appui du ciel contre l'oppression du monde. C'était une jeune fille d'Agrigente que sa famille voulait contraindre à un mariage odieux. Elle avait assisté à ma prédication, et venait tout émue se jeter à mes pieds. — Elle avait compris, disait-elle, que mon âme n'était point fermée aux peines du cœur. Personne ne pouvait lui donner des conseils plus éclairés ni de plus tendres consolations. C'est un appui qu'elle voulait plus qu'un confesseur, et cet appui, il fallait que ce fût moi. Je la laissai parler longtemps sans l'interrompre. Soit illusion, soit réalité, il me semblait avoir déjà entendu cette voix. Je cherchais à ressaisir des souvenirs confus, et je m'abandonnais à des émotions profanes. Tout à coup j'eus peur. Je me rappelai cette nuit terrible où la guitare mystérieuse, le chant d'une femme invisible m'avait chassé de ma cellule. Je crus que c'était une tentation de l'enfer. Cependant la pénitente attendait ma réponse. Je balbutiai quelques paroles vagues, inintelligibles, et je la remis au lendemain.

Elle revint le lendemain soir; une duègne l'accompagnait. Elle avait relevé son voile en entrant dans l'église. C'était bien le visage que j'avais rêvé: de grands yeux noirs pleins de langueur et de flamme, une lèvre où la mélancolie et l'amour avaient imprimé leur sceau, un front vierge et serein que le souffle des mauvaises pensées n'avait point effleuré. Dans ce moment suprême, je sentis qu'il y allait pour moi de toute ma vie et que ma destinée allait se fixer. J'essayai de fortifier mon âme par la prière; je l'essayai en vain. Cette image divine se plaçait toujours entre le ciel et moi: je fus vaincu.

Depuis longtemps les prières de l'amour avaient chassé du confessionnal les pensées du

ciel; les rôles étaient changés: de juge, le confesseur était descendu au rang de suppliant, la pénitente était montée au rang de juge. Mon honneur et ma vie reposaient dans ses mains. Elle résistait encore, mais ses larmes l'avaient cent fois trahie, elle était revenue après les premiers aveux.

Minuit sonnait à l'horloge du monastère: je m'échappai de ma cellule, je descendis la colline au milieu des ténèbres, je me glissai furtivement le long des murailles et des sépulcres de la ville antique, j'arrivai au temple de Junon Lacinia. Là, je m'assis sur un tronçon de colonne et j'attendis. La nuit était tiède, le ciel étoilé, la mer calme, les campagnes muettes. La nature entière semblait, par son silence et son immobilité, partager mon attente. J'étais comme elle sans voix, sans haleine. Tout à coup j'entendis un léger bruissement à travers les ruines: c'était Rosalie. Elle tomba dans mes bras, muette d'amour et de saisissement. Bien des heures avaient fui, bien des étoiles étaient descendues sous l'horizon; la duègne qui veillait pour nous vint nous avertir que le jour pointait, et nous vîmes s'élever de la mer une vapeur blanchâtre qui effaçait une à une les étoiles. Nous nous séparâmes, Rosalie pour retourner à la ville, et moi au monastère.

Les temples d'Agrigente nous prêtaient chaque nuit leur ombre; chaque nuit l'amour nous y versait, du haut des cieux, des voluptés nouvelles. Le mystère doublait le prix de la possession, le danger ennoblistait la défaite.

Je poursuivais le cours de mes félicités sans que ma conscience s'alarmât, elle était endormie par l'amour. Cependant cette vie ne pouvait durer. Rosalie était sollicitée à l'obéissance. Il fallait prendre un parti; notre fuite fut résolue. Je me mis à en préparer l'exécution sans en hâter le moment, afin d'en mieux assurer le succès. Un hasard avait pensé nous faire découvrir dans les temples; ils avaient cessé d'être un asile sûr, et nous avions choisi le cloître

même pour nos rendez-vous. Rosalie avait la clé d'une porte secrète, et ma cellule nous cachait, la nuit, à tous les yeux. Avec quel ravissement je l'y reçus la première fois ! Sa présence réalisait les rêves ardents de toute ma jeunesse. Cette cellule, si abhorrée au temps de ma solitude, m'était désormais bien chère ; elle était devenue un lieu consacré, d'où le jour ne pouvait plus m'arracher. Nous passions les nuits entières à l'étroite fenêtre ; je lui racontais les heures que j'y avais passées seul, les larmes que j'y avais versées, tous les délires que j'y avais rêvés, et cette nuit, nuit mémorable, où la guitare m'avait révélé son existence. Nos précautions étaient si bien prises que nous

étions à l'abri de tout soupçon ; ma réputation était intacte. Toujours pressée par sa famille, Rosalie variait les prétextes pour prolonger les délais. Notre sécurité devint trop grande, elle devait nous perdre. Une imprudence avait jeté quelque doute dans l'âme du supérieur ; il m'épiait, et nous étions surveillés sans le savoir. Le moment de la fuite approchait. Une nuit que les chances de ce projet hasardeux nous rendaient plus tendres et redoublaient l'intimité de nos cœurs, comme si cette heure eût été pour nous la dernière, un bruit soudain troubla cette effusion de nos âmes, la porte s'ouvrit, le prieur entra et nous surprit. **CH. DIDIER.**  
(*La fin au prochain n°*) (L'État)

## Annonces.

SEULE ET ANCIENNE MAISON FAUCONNET AINE,  
Rue du Roule, 43, ci-devant rue Aubry-le-Boucher, 44.

### CHOCOLAT STOMACHIQUE

RAFRAICHISSANT A LA CHATAIGNE DU BRÉSIL.

Le Chocolat stomachique et adoucissant, à la châtaigne du Brésil, de Fauconnet aîné, est un aliment précieux pour les personnes faibles d'estomac, les convalescents et les vieillards. Prix : 4 f. le demi kilogram, et les pastilles 4 f. 50 c. — Tous les chocolats Fauconnet, à la vanille, de santé, etc., se vendent des prix modérés et sont toujours de première

qualité. — Toute commande au-dessus de 5 kilo est envoyée franche de port. — Nous recommandons à nos lecteurs de ne pas confondre la maison veuve Fauconnet aîné avec celle de MM Fauconnet et Comp., nouvellement formée, n'ayant rien de commun avec elle.

*On peut écrire sans affranchir.*

Rue des Lombards, 46 et 48.

Aucun dépôt dans Paris

## AU FIDELE BERGER.

BONBONS LES PLUS NOUVEAUX ET LES MIEUX ASSORTIS,

ARTICLES D'ÉTRENNES ET JOLIES FANTAISIES ; AMANDES ROYALES ; MARRONS GLACÉS ; PENCHE PRÉPARÉ pour soirée ; DRAGÉES, et tous les articles pour BAPTÊMES.

### 1000 paires de bottes

A 16 fr. et au-dessus.

BERTRAND jeune, CARRROYEUR-BOTTIER.  
Rue Montmartre, n° 87, au fond de l'allée.  
Dépôt, passage des Pavillons, 2.

25. Boulevard des Italiens, 25.



40 fr. et au-dessus, PARAPLUIES GAZAL, breveté, fournisseur de S. M. la Reine, les seuls reconnus supérieurs et honorés d'une MÉDAILLE, première et seule récompense décernée à cette

branche d'industrie. Cannes, Cravaches et Fouets de goût. (Affranchir.)



Imprimerie de A. APPERT, passage du Caire, 54.



Coarrier des Salons.

**JOURNAL DES MODES.**

COURT MAGAZINE AND MUSEUM.

Paris, boulevard Saint-Martin, 61.

Lyon, chez M. MÉGEVEND, rue Poulallerie, 21.

Bordeaux, chez M. CABUZAC, place l'uy-paulin  
Strasbourg, M. ALEXANDRE, dépositaire de  
journaux.

Lille, M. GAILLARD-LAFUITE, rue Equerquoise.

Marseille, chez M. HIPPOYTE BONNAUD, rue des  
Beaux-Arts, 17.

Reims, chez M. COMBATTER, faubourg de Vesles, 9

Barcelonne, et pour toute l'Espagne, chez  
M. MARIUS ISNARD, calle Nueva, 50.

A Londres, chez MM. DODS and C<sup>e</sup>, au bureau du Court Magazine, n° 5 Rathbone place  
Oxford Street.

NEW-YORK, ch. M. THOMAS N. DALE, agent, n. 2. Cedar Street.

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT.—POUR Paris, trois mois, 6 f. 50 c. six mois 13 f. un an 26 f.  
POUR LES DEPARTEMENTS: 7 f.—14 f.—28 f. A l'étranger, le prix se paie selon le pays.

**7 gravures par mois: 21 par trimestre;**

UN DOUBLE PATRON TOUS LES TROIS MOIS.

## Modès.

S'il y a aux *Deux Nuits*, place de la Bourse, 51, une grande variété de tissus en tous genres, c'est surtout dans les étoffes de fantaisie qu'on peut apprécier combien M. Denise est jaloux d'avoir toujours à offrir à son élégante et nombreuse clientèle un choix complet des plus récentes et des plus originales créations dues aux caprices journaliers de la Mode, caprices qui mettent tout à profit, les occurrences de la politique, les fantaisies du théâtre ou du roman, les hasards de la vie fashionable, les événements de salon, etc., etc. Ainsi nous trouverons aux *Deux Nuits* les taïtiennes argentées

et les zéphirs Pomaréalda, les pékins Fleur de Marie et la veloutine Rigolette à mille raies, les batistes sirènes en cachemire uni, le caméléon polka, sorte de tissus écossais d'une admirable fraîcheur. Mentionnons aussi, comme destinés à de justes succès, les tissus écossais Walter Scott, les mousselines Mac Gregor, les andalouses Isabelle, les pékins glacés styriens, les pékins roses gorge de Marie, etc., etc.

M<sup>me</sup> Mercier, rue Neuve-des-Petits-Champs, 89, dont le talent est toujours si jeune et si frais, exécute, sans parler des formes amazone montantes ou demi montantes qui continueront

à être en grande faveur, des corsages montants divisés en trois parties par des échelles de passementerie descendant jusqu'au bas de la jupe, et des corsages drapés, avec manches à parements et quatre ruches à double tête en dentelle noire à la jupe, car parmi les accessoires que la nouvelle saison semble avoir pris plus spécialement sous sa protection, les ruches, les chicorées, les falbalas fontange et les biais gothiques occupent un rang distingué à côté des broderies en soutache.

Notre dernière visite au Musée n'a pas été très fructueuse, mais pourtant nous avons pu y distinguer deux toilettes de ville, dont nos lectrices nous saurons gré de leur donner une description sommaire. L'une était en poul de soie Dupetit-Thouars (c'est une nuance lilas très-claire), jupe ouverte, lacée en soutache plate et brodée en soie dans toute la longueur de la jupe, corsage plat, montant des épaules, ouvert jusqu'à la ceinture et lacé de manière à continuer la lacure de la jupe, dont les broderies se trouvent répétées de chaque côté du corsage; manches à l'orientale brodées avec sous manches en mousseline et manchettes de dentelle. L'autre robe est en pékin gris perle, ornée de chaque côté du lé de devant jusqu'à la hauteur du genou de deux rangs de passementerie espacés, au bas de la jupe, de dix centimètres et se rejoignant au genou par un nœud avec gland en passementerie, ornement qui se trouve reproduit autour des poches ainsi que sur chaque côté de la couture de l'épaulette à la pointe du corsage qui est plat, montant, à triple couture; les manches sont plates avec jockeys ronds bordés de passementerie pareille à celle de la jupe. Citons encore une robe en taffetas Pomaré à raies de deux nuances, jupe unie, corsage plat, montant, manches plates.

On sait que le salon de M<sup>me</sup> Baudry, rue Richelieu, 87, est toujours rempli des plus délicieuses nouveautés, surtout aux renouvelle-

ments des saisons. On y admire en ce moment de gracieux chapeaux de paille de riz à passe évasée, ornée de deux rangs d'Angleterre, l'un couvrant la forme, l'autre descendant sur la passe, réunis par une demi guirlande de roses, nœuds de rubans verts à l'extrémité; d'autres simplement ornés d'une grande plume blanche avec une fraîche rose du Bengale sur la passe, d'autres enfin, et ce ne sont pas les moins coquets, ornés de marabouts lilas ou de guirlandes de fleurs mélangées avec une dentelle bouillonnée sous la passe. M<sup>me</sup> Baudry a de fort élégants chapeaux en crêpe dans toutes les nuances de rose et auxquels le monde élégant rend justice ainsi qu'à ses capotes de promenade en crêpe rose, ornées de roses, à passe très-longue des joues, en poul de soie paille avec rubans bleus, en poul de soie bleu ciel nuancé, etc., etc.

Après les fêtes de Pâques il y a chaque jour des mariages, et cette circonstance conserve aux coiffures en cheveux une importance que la saison d'été leur enlève ordinairement en partie. Les coiffures de mariées, qui exigent une admirable légèreté de main et une grande fraîcheur d'imagination, sont le triomphe de Ferdinand Hamelin, passage du Saumon, dont nous aimons à décrire les gracieux modèles. Sa dernière coiffure de mariée s'exécute en relevant les cheveux en pointe sur le front et entrant les raies jusqu'aux tempes. Attachez ensuite les cheveux à trois doigts du cou, et formez des bandeaux plats, assez en avant sur le visage, mais pourtant un peu plus saillants par derrière et largement exécutés, en ayant soin de réserver en arrière une masse convenable, mêlée de nattes, de cordes à puits et de rouleaux, de façon à figurer une sorte de calotte grecque. Vous complétez cette coiffure par un voile d'une riche ampleur que vous fixerez en pointe sur le front, à la Marie Stuart, et sur lequel vous placerez une guirlande de fleurs d'orangers peu garnie à son extrémité, et for-



mant, par gradation, des touffes sur les oreilles, en suivant, de chaque côté, la ligne du bandeau jusqu'à la coiffure. Le voile qui est placé sous la guirlande, à la partie qui touche le front, doit retomber en draperies flottantes pardessus les touffes de fleurs au-dessus des oreilles.

Voici une coiffure de genre qui fera aussi beaucoup d'honneur à Ferdinand Hamelin. Il faut, pour la composer, dessiner une raie au milieu du front, et friser en longs tirebouchons très légèrement crépés la masse antérieure de la chevelure séparée d'abord triangulairement sur les tempes. On l'attache ensuite par derrière, toujours au milieu, en ayant soin de la disposer en bandeaux à l'antique, c'est-à-dire presque droits, mais avancés sur le front. L'autre partie des cheveux sert à former un fort rouleau, avec ou sans faux rouleau; on les tourne en masse ronde l'un sur l'autre suivant la longueur des cheveux. Fixez ensuite de chaque côté de la coiffure des cache-peignes dont la frisure légère devra flotter gracieusement sur le cou. Placez enfin quelques fleurs naturelles çà et là dans la frisure, de façon à décrire un demi-cercle au-dessus de la tête, et vous aurez une des plus délicieuses coiffures de fantaisie que nous ayons encore eu l'occasion de décrire.

La spécialité des bonnets acquiert de jour en jour une importance qu'explique suffisamment la supériorité avec laquelle cette partie est traitée par diverses maisons, et notamment par M<sup>me</sup> Ferrière-Pennona, rue Mondovi, 4, chez laquelle nous avons vu les plus ravissants bonnets à entredeux doublés de gaze bleue ou rose et garnis d'un chiffonné de dentelle sans rubans, de petits bonnets ronds brodés, avec une haute valenciennes et une guirlande de coques de rubans de satin blanc; des bonnets munis surmontés de barbes relevées à la paysanne; des bonnets à fond de tulle ou de blonde, tout à fait ronds, garnis de longues barbes de deu-

telle, d'une guirlande de rubans, etc., etc.

Les cols brodés sont aujourd'hui carrés sur les épaules et forment un peu la pointe par devant; dans les cols en valenciennes le fichu s'exécute avec des entre-deux de valenciennes. Les fichus du matin sont à petit col montant avec deux ou trois ruches de moyenne hauteur, ou bien un bouillonné entouré d'une valenciennes très basse. Les fichus habillés se brodent richement au plumetis et au point d'armes, et se garnissent d'entre-deux posés en biais fort étroits à la ceinture et s'élargissant peu à peu en remontant vers les épaules.

Les pardessus d'été seront cette année fort remarquables, et M<sup>me</sup> Cuillé, rue du Gros-Chenêt, 25, dont la réputation est depuis longtemps faite dans cette spécialité, nous prépare de fort agréables surprises, dont nous serons heureux de vous entretenir. Il y a une grâce parfaite et une harmonie bien entendue dans tous les modèles de M<sup>me</sup> Cuillé, dont nous mentionnerons seulement aujourd'hui un pardessus en cacl. emire bleu Marie s'arrêtant un peu au-dessus du genou, à taille plate, ouvert par devant, avec petit col et revers bordés tout autour d'une dentelle noire posée à plat; manches larges ne dépassant pas le coude, ouvertes et lacées sur le devant et bordées de dentelle.

Nous aurons à vous parler aussi dans notre prochain numéro des nouvelles ombrelles de Casal, boulevard des Italiens, 25. Ce sont de véritables chefs-d'œuvre de coquetterie et d'élégance où l'on ne sait que louer le plus de la richesse des tissus, de la supériorité d'exécution, ou de la légèreté de l'ensemble.

La gravure n° 1164 donne un modèle de toilette de mariée et un de toilette de ville. La première est à corsage plat, très décolleté, à pointe, avec une bertie en dentelle à deux rangs, arrondie du dos, en pointe sur le devant et recouvrant tout à fait la nuque qui est très courte et sans garniture; de longues barbes de dentelle complètent cette toilette qu'

est d'une richesse remarquable et d'un goût exquis. La seconde se compose d'une robe en poul de soie gris polka, ornée en tablier de deux bouillonnés en étoffe pareille liserés en poul de soie rouge ; le corsage est très monté, en pointe, formé de six bouillonnés séparés par une bande de poul de soie de la largeur d'un bouillonné ; les manches sont plates, ornées de trois biais-entonnaires posés un peu au-dessus du coude et surmontés d'un bouillonné formant bracelet ; — ce modèle est peut-être plus original que gracieux, — petit col et manchettes en dentelle. Chapeau en crêpe blanc, évasé des joues, orné de plumes blanches mêlées jaunes, et, à l'intérieur, de nœuds de ruban de taffetas blancs à filets rouges.

HENRIETTE DE B....

### PLUS JAMAIS.



Nous nous aimions, nous avions pour la vie  
 Fait le serment de nous unir no jour,  
 Tu me quittas, et je erus sans retour  
 Que de tes vœux la foi m'était ravie.  
 Presque aussitôt j'oubliai nos projets....  
 Mais quand ton cœur me redit qu'il m'adore,  
 Moi ! t'oublier encore?...  
 Plus jamais ! plus jamais !

Parfois au loin, dans la plaine en silence,  
 J'interrogeais les fleurs sur mon destin ;  
 Et chaque fleur s'effeuillant sous ma main  
 Disait toujours : Il n'est plus d'espérance.  
 Déjà mon âme avait fini les regrets....  
 Mais quand ton cœur me redit qu'il m'adore,  
 Moi ! t'oublier encore?...  
 Plus jamais ! plus jamais !

Près de ma mère éloignant ton image,  
 Je ne rêvais qu'un avenir nouveau ;  
 Au bois, parmi les filles du hameau,  
 Je recherchais les plaisirs de mon âge.

Folâtre alors, je doutais si j'aimais...  
 Mais quand ton cœur me redit qu'il m'adore,  
 Moi ! t'oublier encore ?  
 Plus jamais ! plus jamais !

ADOLPHE FAURE

### LE BEAU MOÛTE.

(Fin.)

Je m'élançai sur lui le couteau à la main :  
 j'allais frapper et noyer mon secret dans sou  
 sang ; Rosalie me retint le bras.

— Tu dois la vie à cet ange, m'écriai-je d'une  
 voix sourde ; mais si un regard, un geste tra-  
 hissait jamais le secret que tu nous ravis, mal-  
 heur à toi ! ma vengeance t'atteindra jusqu'au  
 pied de l'autel !

Il était seul, il eut peur. Il s'engagea au si-  
 lence par les serments du ciel et de l'enfer ;  
 mais il était trop tard : la vengeance était éveil-  
 lée dans mon cœur, et la mort avait touché du  
 doigt l'audacieux. Toutefois je me contins, et  
 je feignis le calme pour rassurer Rosalie con-  
 fuse et tremblante.

Je passai le reste de la nuit en proie aux  
 passions violentes, à la haine et à l'amour. Je  
 connaissais bien le prier, je savais qu'il ne se  
 croirait lié par un serment qu'avait arraché la  
 terreur qu'aussi longtemps que la terreur ré-  
 gnerait sur lui. N'était-ce pas nous, au con-  
 traire, qui avions tout à craindre ? Nous étions  
 à sa merci, un mot de lui pouvait nous perdre,  
 et ce mot, il fallait le prévenir à tout prix. Je  
 me repentis de n'en avoir pas fini d'un coup.

Comment revoir Rosalie ? Le prier avait  
 bien juré le silence, mais non la complicité : et  
 comment tromper maintenant sa vigilance in-  
 quisitoriale ? Je me jetai dans la seule voie qui  
 me restât ouverte, la dissimulation. Dès le ma-  
 tin j'allai chez le prier, j'imposai silence aux

voix puissantes de la vengeance, je jouai le repentir, je m'humiliai devant lui, je fis l'aveu de ma faute, j'en implorai le pardon. Il tomba dans le piège, reçut ma confession, et m'imposa des pénitences auxquelles je feignis de me soumettre avec reconnaissance. Je passai plusieurs semaines dans cet état de rage concentrée et de profonde dissimulation.

Je n'avais pas revu Rosalie, mais j'avais de ses nouvelles, et nous n'attendions, pour fuir, qu'une occasion favorable. Les yeux du supérieur étaient encore trop éveillés pour espérer d'échapper à leur surveillance. Plusieurs jours se passèrent sans que j'entendisse parler d'elle; mon inquiétude était au comble. Tout à coup j'appris qu'on l'avait emmenée à Palerme et enfermée dans un couvent. Ce coup me terrassa. Le parjure du prieur était évident, sa mort décrétée; il se jetait lui-même au-devant de sa destinée. Mon premier mouvement fut d'arracher le masque; je ne le gardais que pour frapper plus sûrement. Dès-lors, je n'eus plus qu'une pensée, plus qu'un désir, plus qu'un rêve, la vengeance. Et quelle vengeance pouvait égaler l'outrage? n'avions-nous pas été en spectacle devant ce moine? n'avait-il pas joui de la confusion de Rosalie, de la mienne? C'était un homme de trop sur la terre, car son œil faisait baisser le mien, son sourire faisait rougir mon front; il avait volé le secret de l'amour, il m'avait volé mon honneur; esclave de son caprice, j'étais dans sa main un jouet qu'il pouvait briser.

Je cachais toujours sous le masque de la pénitence les orages de mon cœur. Le supérieur jouissait de mon humiliation, car il la jugeait sincère, et il me croyait sous son joug; cette supériorité flattait son orgueil. Il ne voyait pas que lui seul était sous mon empire, et que ce long mensonge, cette affreuse contrainte étaient des outrages de plus à venger. Il me fit un jour l'aveu tardif de son parjure.

—Frère, me dit-il, maintenant que ton cœur

est lavé des souillures de l'impureté, apprends que j'ai éloigné de toi la tentation. L'ange des ténèbres avec qui tu as péché pleure sa faute dans un couvent de Palerme. Applaudis à ma prudence et bénis ma sollicitude. Dieu a dit que ses pensées n'étaient pas nos pensées et que ses voies n'étaient pas nos voies.

Non, moine hypocrite, ses voies n'étaient pas tes voies, car il te menait à la mort par où tu allais à l'orgueil. Son idée fixe et l'espérance de toute sa vie, c'était la mitre épiscopale. L'évêché de Nicosie se trouvait vacant; il y prétendait, et je lui faisais ombrage, car le vœu public m'y portait. Il ne me craignait plus depuis qu'il avait mon secret. Il me le fit entendre nettement: il me dit que l'abandon de mes prétentions était le prix de son silence et que j'étais à sa discrétion.

Un jour, le prieur était descendu dans les caveaux du couvent pour les visiter. Il était seul. C'était l'heure de la sieste. Je le suivis sans être aperçu, et je refermai sur moi la porte de fer, qui était pour lui la porte de l'éternité. Il y avait au milieu du souterrain un puits vaste et profond qui servait de commune sépulture aux frères, et qui, ce jour-là, se trouvait ouvert. C'est là que je rejoignis le supérieur.

—Frère, me dit-il, tu viens, comme David, pleurer ta faute sur les tombeaux?

—Je viens t'annoncer que ta dernière heure a sonné, répondis-je d'une voix sombre. Prends congé de tes espérances, dis adieu à l'ambition, et meurs impénitent! Meurs dans ton orgueil et dans ton parjure! meurs souillé de tous les péchés! Car tu n'as pas oublié cette nuit de malédiction où le front de Rosalie a rougi sous ton regard impudent et où le secret de ma vie est devenu le tien? Tu as oublié ton serment, ton parjure; moi, je ne l'ai pas oublié! Mais écoute; il te reste un devoir à remplir: tu as fait enfermer ma maîtresse dans un couvent, tu l'as déshonorée; tu vas signer de ta main cette rétractation qui dément tout ce que tu as dit, et

qui ordonne à l'abbesse de Palerme de remettre la captive entre mes mains pour la ramener chez son père.

J'avais sur moi tout ce qu'il fallait pour écrire. Croyant sauver sa vie, le lâche signa sans résistance.

—Maintenant, repris-je, tu en as fini avec la terre : il faut mourir, mais d'une mort digne de ton outrage et de ma vengeance. Va, jamais tes tortures n'égalèrent celles que tu m'as fait souffrir.

En prononçant ces mots, je le tirai par sa robe et je le précipitai dans le puits, dont je scellai la pierre sur sa tête, et je sortis apaisé de ce théâtre de justice et de mort.

Je restai quelques jours encore au couvent, afin de surveiller l'exécution de ma vengeance et de m'assurer que le supérieur était bien mort. Ne le voyant pas revenir, on supposa qu'il avait fait un voyage clandestin ; et je me fis envoyer à la découverte, afin que mon départ fut motivé et n'éveillât point les soupçons. Je partis pour Palerme à l'instant, et j'allai droit au couvent où languissait ma maîtresse. Mon nom était connu de l'abbesse : elle me reçut avec une distinction qui aplanit devant moi toutes les difficultés. J'eus à peine besoin de lui montrer la rétractation du prier, ma parole suffit. Je me dis envoyé par le père de Rosalie pour la ramener à Agrigente, et tout succéda si bien au gré de mes vœux qu'elle me fut remise le jour même.

Délibéré de mon ennemi, possesseur de ma maîtresse, libre dans l'univers, je ne songeai plus qu'à sortir de Sicile. Un bâtiment allait mettre à la voile pour Constantinople ; et c'est là que nous résolûmes d'aller ensevelir notre amour. Je quittai l'habit de moine, et nous nous cachâmes dans une villa de la Conque d'Or en attendant le départ du navire, retenu au port par les vents contraires.

On était au mois de juillet ; un seiroc obstiné soufflait d'Afrique. Vaincue par l'ardeur du

ciel cauculaire, Rosalie s'était endormie sur un tertre de gazon. A genoux à ses pieds, je veillais sur elle comme l'ange gardien d'un enfant qui dort. Tout-à-coup des sbires paraissent ; ils m'ordonnent de les suivre ; je résiste, ils font feu : et la balle qui m'était destinée va frapper au cœur Rosalie endormie : elle ne se réveilla pas.

Je fus conduit en prison. Par un affreux jeu du hasard, le père de Rosalie venait d'arriver à Palerme : sa présence avait déjoué tous nos plans. J'étais arrêté comme ravisseur ; on ignorait encore mon meurtre. Le bruit de mon arrestation se répandit bientôt. On ne parlait que du beau moine, jadis si austère, si révérent, jamais un pareil exemple de fragilité humaine n'avait étonné la Sicile ; c'était la chute du roi des anges. La disparition du supérieur était encore une énigme pour le couvent. On rapprocha ma fuite de cet inexplicable événement, et je fus transféré à Agrigente pour éclaircir le terrible mystère.

Je ne sais pourquoi on différait mon jugement, mais ma captivité se prolongeait. Enfin on me jugea ; je fus condamné à mort.

Un matin que j'attendais le bourreau, une grande rumeur de peuple s'éleva autour de la prison. Il semblait qu'on en sapât les portes à coups de hache ; puis des hurlements de joie roulèrent dans les corridors. Tout-à-coup mon cachot s'ouvrit, et une troupe d'hommes inconnus me poussa dehors. Quand je me vis libre, un indomptable instinct de conservation me donna des ailes. Je traversai la ville sans qu'on cherchât à m'arrêter. Elle était en proie à une émeute populaire ; des bandes armées parcouraient les rues en vociférant ; c'est à elles que je devais la liberté : elles avaient enfoncé les portes de la prison pour recruter dans les cachots. Je sortis de la ville au milieu du tumulte ; je gravis la colline tout d'une haleine, et m'allai cacher dans les âpres montagnes de la Madonie. J'y vécus quelque temps en sûreté

à la faveur des orages politiques qui agitaient alors la Sicile; mais la tempête s'apaisa, le règne des lois recommença, je dus fuir des retraits où j'étais connu. Mon intention était de m'embarquer pour l'Égypte; mais je n'osais descendre dans les ports, et je suis venu m'ensevelir dans les forêts de l'Etna, où je suis traqué comme une bête fauve, et où ma présence excite la terreur superstitieuse des pâtres.

— Le moine se tut un instant pour respirer.

— Voyez, reprit-il en me montrant du doigt une pointe blanchâtre qui brillait au soleil, c'est là qu'est mon couvent; au-dessous est Agrigente, et plus bas les temples.

— Excellence, interrompit brusquement le guide, j'aperçois là-bas, du côté de la citerne, des hommes qui m'ont bien l'air de sbires.

— C'est la mort! s'écria le moine en tréssaillant.

Les conjectures du guide ne tardèrent pas à se réaliser. Nous vîmes bientôt les fusils et les sabres des sbires briller au soleil.

— Combien leur faut-il de temps pour nous atteindre? demandai-je au guide.

— Trois heures au moins.

Le moine se disposait à fuir.

— Attendez, lui dis-je, écoutez-moi. Mon passeport est visé pour Malte: prenez-le, changez d'habit au premier village, et allez vous embarquer pour Syracuse.

Il me témoigna sa gratitude par un serrement de main silencieux, et partit. Je le suivis longtemps de l'œil jusqu'à ce que je l'eusse perdu de vue derrière le mont Frumento, dans la direction d'Aderno. De là il pouvait gagner Syracuse, dans la nuit même, par des chemins de traverse. Je redescendis à la maison des Anglais. Les sbires y arrivèrent après moi: leur proie était hors de leurs atteintes.

Peu de temps après je reçus une lettre de Malte; elle était du moine d'Agrigente. Il avait exécuté son projet sans obstacle. Il m'annon-

çait que le jour même il s'embarquait pour l'Égypte, et qu'il allait s'ensevelir dans les déserts de la Thébaidé.

Dès-lors je n'ai plus entendu parler de lui.

CH. DIDIER.

(L'Etat.)

## LA PAROLE.

Recueil périodique de tous les chefs-d'œuvre de la littérature; revue critique, littéraire et artistique,

par M. de ROOSMALEN \*.

La publication que voici n'est précisément ni un journal, ni un livre, ni un ouvrage personnel: c'est tout cela à la fois avec ses avantages et ses instructions. M. de Roosmalen est un homme qui possède puissamment la parole et qui, dans son excellent ouvrage de *l'Orateur*, auquel nous avons consacré un examen approfondi, a érigé en prosodie, notée en quelque sorte, l'art de la déclamation. Il donne des leçons au prêtre qui se destine à la chaire, à l'avocat qui vise à la tribune, à l'acteur qui ambitionne le théâtre. Avec lui, les moyens de l'éloquence sont amenés à une opération ingénieusement mécanique, et le mouvement de tout l'individu est sagement combiné pour amener les effets.

Le recueil mensuel qu'il publie en ce moment est une application de son système au débit des morceaux les plus remarquables de la littérature: les inflexions, les repos, les élans sont notés, et avec lui on s'instruit de ce que l'on apprend en même temps qu'on s'instruit à le dire.

Un choix de bon goût distingue particuliè-

\* Paris, bureau, rue du Cimetière Saint-André-des-Arts, 13.



rement cette collection, véritable galerie des morceaux les plus admirés et les plus dignement restés dans la mémoire des hommes. Les plus honorables suffrages suivent M. de Roosmalen dans cette carrière si difficile d'un enseignement indispensable à une nation constitutionnelle où tout dépend, non de la manière de faire bien ou mal les choses, mais de les bien dire.

Nous ne pouvons que prédire un beau succès à cette entreprise, digne de cette récompense comme la plus importante et la plus utile des inventions humaines. J. L.

Il paraît en ce moment chez tous les marchands de musique de Paris une mélodie charmante qui déjà fait fureur dans les salons chantants, arbitres du goût et de la mode. *Le Chant de la Sirène*, paroles de M. Alfred des Essarts, et musique de M. Oscar Comettant, offre l'alliance la plus heureuse de la poésie et du chant. Le poète a fait entendre la voix de la sirène qui attire pour donner la mort, et le musicien, qui est poète aussi, a rendu les situations et les pensées en notes harmonieuses et vives; c'est la un hymen qui doit porter des fruits. Bientôt *le Chant de la Sirène* sera sur tous les pianos comme le chant se gravera dans toutes les mémoires.

## Annonces.

SEULE ET ANCIENNE MAISON FAUCONNET AINE,  
Rue du Route, 45, ci-devant rue Aubry-le-Boucher, 44.

# CHOCOLAT STOMACHIQUE

RAFRAICHISSANT A LA CHATAIGNE DU BRÉSIL.

Le Chocolat stomachique et adoucissant, à la châtaigne du Brésil, de Fauconnet aîné, est un aliment précieux pour les personnes faibles d'estomac, les convalescents et les vieillards. Prix : 4 f. le demi kilog. et les pastilles à f. 50 c. — Tous les chocolats Fauconnet, à la vanille, de santé, etc., se vendent des prix modérés et sont toujours de première

qualité. — Toute commande au-dessus de 5 kilo est envoyée franchise de port. — Nous recommandons à nos lecteurs de ne pas confondre la maison veuve Fauconnet aîné avec celle de MM Fauconnet et Comp., nouvellement formée, n'y ayant rien de commun avec elle.

On peut écrire sans affranchir.

Rue des Lombards, 46 et 48.

Aucun dépôt dans Paris

## AU FIDÈLE BERGER.

BONBONS LES PLUS NOUVEAUX ET LES MIEUX ASSORTIS,  
ARTICLES D'ÉTRENNES ET JOLIES FANTAISIES; AMANDES ROYALES; MARRONS GLACÉS; PÊCHE PRÉPARÉE pour soirées; DRAGÉES, et tous les articles pour BAPTÊMES.

### 1000 paires de bottes

A 16 fr. et au dessus.

BERTRAND jeune, CORROYEUR-BOTTIER.  
Rue Montmartre, n° 87, au fond de l'allée.  
Dépôt, passage des Pavillons, 2.

25, Boulevard des Italiens, 25.



40 fr. et au-dessus, PARAPLUIES CAZAL, breveté, fournisseur de S. M. la Reine, les seuls reconnus supérieurs et honorés d'une MÉDAILLE, première et seule récompense décernée à cette

branche d'industrie. Cannes, Cravaches et Fougères de goût. (Affranchir.)



Imprimerie de A. APPERT, passage du Caire, 54.



Courrier des Salons.

**JOURNAL DES MÔDES.**

COURT MAGAZINE AND MUSEUM.

Paris, boulevard Saint-Martin, 61.

Lyon, chez M. MÉCEVEND, rue Poulaillerie, 21.

Bordeaux, chez M. CARUZAC, place l'uy-paulin  
Strasbourg, M. ALEXANDRE, dépositaire de  
journaux.

Lille, M. GAILLARD-LAFUITE, rue Equerquoise.

Marseille, chez M. HIPPOLYTE BONNAUD, rue des  
Beaux-Arts, 17.

Reims, chez M. COMBATTER, faubourg de Vesles, 9

Barcelonne, et pour toute l'Espagne, chez  
M. MARIEU ISNARD, calle Nueva, 50.

A Londres, chez MM. DOBBS and Co, au bureau du Court Magazine, n° 5 Rathbone place  
Oxford Street.

NEW-YORK, ch. M. THOMAS N. DALE, agent, n. 2. Cedar Street.

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT.—POUR PARIS, trois mois, 6 f. 50 c. six mois 13 f. un an 26 f.

POUR LES DÉPARTEMENTS : 7 f.—14 f.—28 f. A l'étranger, le prix se paie selon le pays.

**7 gravures par mois : 21 par trimestre :**

UN DOUBLE PATRON TOUTS LES TROIS MOIS.

**Modes.**

Nos lectrices n'ont pas oublié sans doute combien les corsets étaient négligés jadis, et quels remarquables progrès la maison Pousse a su faire faire à cette spécialité. Une renommée acquise par les plus consciencieux travaux s'est attachée au nom de Pousse, qui brillera toujours d'un pur éclat dans les fastes de l'industrie française. Aussi, l'année dernière, le monde élégant avait vu avec regret cet établissement passer entre les mains d'un successeur plein de zèle et de bonne volonté sans doute, mais en faveur duquel on pensait bien que Mme Pousse n'avait pu se dévouer de cette

intelligence si heureuse et si vive, de cette activité de tous les instants, et de ce goût exceptionnel qui avaient si puissamment contribué à la fortune de cette maison. Nous mentionnerons donc, comme un événement tout favorable aux intérêts de l'élégance et de la coquetterie, la résurrection de la maison Pousse, aujourd'hui rue Montmartre, 161, entrée par le passage des Panoramas, galerie Montmartre, 6. Mme Pousse n'a pas voulu faire sa rentrée dans le monde industriel sans prouver qu'elle n'avait rien perdu de sa prodigieuse habileté, et elle a cru devoir inaugurer la réouverture de

son établissement par la production d'une nouvelle forme de corset pour laquelle elle a pris un brevet, afin de la soustraire aux contrefaçons de nombreux rivaux toujours disposés à s'approprier ce qui a quelque valeur. Nous aurons prochainement à apprécier les avantages de cette nouvelle forme destinée à un succès universel.

Nous appelons l'attention sérieuse de nos lectrices sur les ensembles de toilettes de notre gravure 1162 (voir plus bas la description). Ces modèles sont de M<sup>me</sup> Séguin, rue Neuve des Capucines, 5, et ils portent en eux-mêmes leur recommandation, car il est difficile de rencontrer à la fois plus d'élégance et de simplicité et plus de gracieuse harmonie dans l'ensemble. Nous profiterons de cette occasion pour vous recommander les nouveaux chapeaux Séguin, brevetés d'invention et de perfectionnement. Ces chapeaux, d'un avantage immense pour les voyages et pour l'exportation, se ploient et se déploient spontanément sans rien perdre de la fraîcheur de leurs ornements, quelque compliqués qu'ils soient, ni de la grâce de leurs formes, quelles que soient les variations de la mode. Réduits ainsi à leur plus minime expression, ils ne prennent que l'espace de quelques lignes lorsqu'ils sont simples, ou seulement la hauteur des plumes ou des fleurs qui les ornent. Avec ce système, on peut emporter plusieurs chapeaux dans sa malle sans le moindre inconvénient. L'impossibilité d'aucun dérangement dans le procédé qui les rend aussi mobiles, la promptitude et la facilité avec laquelle ils se ploient et se déploient assurent à cette nouvelle invention un succès déjà consolidé par l'approbation du jury de l'exposition de 1844. La saison des voyages ne contribuera pas peu à faire sentir toute l'utilité et les agréments de cette nouvelle invention.

Si vous voulez savoir bien positivement quelles sont les fleurs, quelles sont les plumes consacrées par la mode, il faut visiter les sa-

lons de Chagot, brillants de mille fleurs qui ne craignent pas l'éclat naturel de celles mêmes qu'a fait éclore le soleil d'avril. Chez Chagot nous trouverons ces sveltes branches de lilas et ces coquettes touffes de muguet qui accompagnent si bien les chapeaux et capotes de paille. Voici le camélia blanc, dont la pâleur est si distinguée, la capricieuse rose tremière, la simple et commune paquerette à côté de l'acrolenca, fleur blanche à teinte jaune au centre de la corolle. L'acacia, le laurier rose et l'aubépine sont aussi cultivés avec bonheur dans le riche parterre de Chagot, et vous trouverez, j'en suis sûr, d'un goût exquis sa guirlande de réséda gracieusement mélangée de boutons de roses entièrement fermés. Si ce sont des plumes que vous désirez, Chagot vous offrira de longs marabouts ombrés pour pailles de riz, des panaches marabouts, de riches garnitures en plumes de colibri, de longues plumes de toutes les nuances, etc., etc.

Si la belle saison a son côté favorable, on ne peut se dissimuler qu'elle a aussi ses désagréments, et les premiers feux de l'été ont souvent une influence pernicieuse sur la peau. Avec les cosmétiques de Guerlain, rue de la Paix, 11, on peut se mettre à l'abri de ces dangers. Un sage emploi de la pâte de colimaçon conserve à la peau tout son velouté, toute sa fraîcheur. Il en est à peu près de même de l'oléine émulsive. Du reste, il doit à peu près suffire à nos lectrices de leur rappeler le nom de Guerlain, pour qu'elles se remettent immédiatement en mémoire toutes les bienfaisantes compositions que le monde élégant doit au savant chimiste: la lotion dite de Guerlain, qui a déjà une renommée de plusieurs années, l'huile philocomie, si précieuse pour la chevelure, l'elixir odontalgique qui possède, dans un degré supérieur, toutes les qualités de l'eau de Botot sans en avoir les inconvénients, les savons de santé, et principalement la saponine, dont nous vous avons entretenu plus d'une fois, et ces nom-

breuses essences pour mouchoirs, dans lesquelles se trouvent combinées avec tant d'art les odeurs les plus suaves, les plus précieuses, les plus délicates.

Nous vous donnerons, dans un prochain bulletin, quelques renseignements sur de fort jolies toilettes de ville, en ce moment préparées par M<sup>me</sup> Thiéry, boulevard Montmartre, 15, et que le manque d'espace ne nous permet pas d'analyser aujourd'hui.

Notre gravure 1162 se compose de deux toilettes de ville : — une robe en foulard à carreaux écrus rayés verts ; la jupe est ornée d'une large passementerie posée tout autour au dessus de l'ourlet et remontant, en diminuant, sur le milieu du lé de devant jusqu'à la hauteur du genou où elle se termine par un nœud à deux glands. Le corsage plat, très montant et à pointe, est orné d'une passementerie moins large que celle de la jupe, posée autour des épaules et descendant, en diminuant, jusqu'à la pointe du corsage où elle se termine par des glands ; manches plates, en biais, à une seule couture, ornées de deux passementeries, l'une formant jockey plat relevée par des glands, et l'autre posée en biais au bas de la manche, depuis la hauteur des boutons jusqu'au haut de l'avant-bras. Chapeau en poul de soie bleu recouvert en point d'Angleterre sur la passe et garni d'un petit volant, également en point, posé autour de la forme. — Une robe en poul de soie gris perle, jupe unie, corsage montant, plat, et manches plates. Polonaise d'été en poul de soie changeant vert et rose, à taille plate, marquée derrière par des olives ; revers ouverts par devant jusqu'à la ceinture de la robe et formant par derrière une berthe garnie d'angleterre ; manches orientales garnies d'angleterre ; jupe courte et sans ampleur, arrondie par devant et garnie d'une haute angleterre posée en diminuant de chaque côté du devant. Chapeau en crêpe blanc, à forme évasée, orné de deux plumes, l'une tour-

nant autour de la forme et l'autre tombant de côté.

Nous trouvons également deux toilettes de ville sur la gravure qui porte le n<sup>o</sup> 1165 : — une robe en poul de soie mousse sèche très claire, ornée à la jupe de deux hauts volants bordés d'une frange torse surmontée d'un agrément en passementerie ; corsage plat, décollé, en pointe ; manches courtes. Mante catalane en dentelle noire, arrondie par derrière, coupée carrément à la hauteur des bras et descendant par devant en longs bouts arrondis, garnis sur le derrière de trois hauts volants tombant les uns sur les autres, et aux bouts d'un seul volant qui remonte par devant jusqu'au cou. Chapeau en crêpe bleu orné d'un long plumet blanc et de petites fleurs à l'intérieur ; — une robe en poul de soie gris ornée en tablier de deux rangs de dentelle de velours noir séparés par cinq nœuds de ruban de taffetas, corsage plat, à pointe, montant des épaules et ouvert par devant, orné d'une petite pelerine en dentelle de velours, arrondie par derrière, tombant un peu sur la manche et descendant en pointe jusqu'au bas du corsage ; manches plates avec jockey de dentelle. Chapeau en crêpe rose avec biais en crêpe posés autour de la passe, orné d'une plume tombant sur le côté droit, et, du côté gauche, d'une angleterre retenue par des nœuds en ruban de taffetas.

HENRIETTE DE B....

### MARIE VIGNONNETTE.



Marie-Madeleine Vignonnette naquit en Bourgogne, près Dijon, le 20 mars 1777. Marie n'était âgée que de deux ans lorsqu'elle perdit sa mère. Elle resta confiée aux soins de son père, garde-chasse d'un seigneur du voisinage. Marie, tout enfant, était le bonheur de son père.

Dans ses rondes de surveillance, il la menait souvent avec lui.

La révolution renversa le château; le seigneur prit la fuite, et Vignonnelle, seul avec son fusil, vit la misère entrer sous son chaume.

Tout-à-coup le maire annonça que la patrie avait besoin de tous ses fils, et qu'elle se chargeait de soigner et d'élever les enfants de ceux qui se dévoueraient pour sa défense. Vignonnelle réfléchit tout un jour, embrassa sa fille, puis partit, Marie le reconduisit jusqu'au grand arbre, que les vieux du village signalaient comme un contemporain de Sully, le seul ministre dont le peuple ait gardé la mémoire.

Pauvre Marie! elle pleurait à chaudes larmes; on ne pouvait la séparer de son père; son père, c'était pour elle le monde!

Le volontaire s'éloigna, Marie le regarda tant qu'elle put; et lorsqu'il eut disparu, elle vit à côté d'elle un bon villageois qui essayait ses yeux: c'était le maire du village. « Venez, ma fille, » lui dit-il, il ne faut pas pleurer. Ton père fait son devoir, il va défendre son pays, notre hameau.

Le père Prost, c'est ainsi que se nommait le maire, en arrivant à sa ferme, dit à sa fille: « Une nouvelle fille nous est venue. » La fermière se leva, embrassa Marie, et lui dit en montrant deux ou trois jeunes filles et deux jeunes garçons: « Marie, voilà tes frères, voilà tes sœurs. »

En effet, Marie, dans la ferme, fut traitée comme un enfant, des lettres arrivaient souvent au village; elles disaient que Vignonnelle était devenu sergent, puis après capitaine. On marchait vite alors. Vignonnelle écrivit à Marie.

— Nous serons bientôt réunis, mon enfant, nous menons la victoire un train de poste.

Bonaparte venait de jeter les armées républicaines dans les belles campagnes de la fertile Italie...

Marie priait chaque soir pour son père, comme on prie lorsqu'on souffre. Un jour on

annonça au père Prost que le courrier avait apporté à la mairie des lettres de l'armée; il courut: elles portaient des lauriers de la victoire (la république alors en avait pris l'habitude), mais le village demeura triste; le maire rentra dans la ferme le front couvert de nuages.. Marie devina ce silence; elle interrogea son père adoptif: le pauvre homme balbutia, hésita.

— Mon père est mort! s'écria la pauvre Vignonnelle.

— Non, non, répondit le bonhomme, effrayé de la pâleur de l'orpheline, un boulet lui a emporté la jambe...

— Je veux aller le rejoindre, s'écria-t-elle, je veux le soigner... je le dois...

Marie Vignonnelle avait un caractère indépendant: bonne et douce dans la vie ordinaire, elle devenait énergique jusqu'à l'obstination lorsqu'elle était dominée par une idée, lorsque sa volonté, qui n'avait jamais été contrariée, embrassait une résolution.

Le père Prost conjura Marie d'attendre dix jours: elle le fit; puis, elle revint de nouveau se jeter aux pieds du brave Prost.

— Je veux partir... je le veux, pour voir mon père avant qu'il meure!...

— Vous êtes une bonne fille, lui dit-il; votre départ sera un deuil; mais c'est bien, Vignonnelle, c'est bien!...

On fit le paquet de Marie: chaque fille de la ferme mit quelques hardes dans le troussseau; la bonne fermière y glissa ses petites économies.

Le père Prost lui dit:

— Marie, voilà quelque argent; je ne puis davantage, mais cela suffira pour rejoindre votre père. Quand vous serez près de lui, écrivez au père Prost, et s'il a quelque argent, il vous l'enverra avec bonheur.

Marie devait ce soir-là aller coucher au village voisin. Déjà, debout sur le seuil hospitalier, elle donnait le baiser d'adieu aux jeunes filles; déjà



les deux fils de Prost, chargés du paquet et du petit panier de la voyageuse, se préparaient à lui faire la conduite, lorsqu'au son lointain d'un tambour tout le monde s'arrêta.

— Attendez ! s'écria le vieux maire, peut-être sont-ce des volontaires qui vont où vous allez ; Marie, vous partirez sous leur garde.

En effet, bientôt à l'extrémité du village on vit s'avancer des jeunes gens pressés autour d'un drapeau. C'étaient des conscrits qui allaient où les appelaient la France et la gloire.

Le maire, usant de son titre, sollicita la protection de l'officier qui commandait le détachement.

— C'est ma fille, monsieur, lui dit-il.

Le lendemain à la pointe du jour, Marie suivait avec courage les volontaires parisiens qui allaient, dans les plaines de la Lombardie, se réunir à l'armée triomphante du vainqueur de l'Autriche et du Piémont... Marie vit enfin le haut clocher de ce village aux murs déchirés par les boulets. Elle hâta le pas, et quand elle approcha, le cœur lui battit si fort, qu'elle s'arrêta suffoquée.

Tout-à-coup elle entendit s'élever des voix graves et religieuses ; à ces sons, si beaux dans des bouches italiennes, les genoux de Marie fléchirent. Saisie par un trouble puissant, émue, hors d'elle-même, elle se mit à prier...

— C'est un mort... mon père !...

A cette pensée elle se leva, courut à une petite porte peinte en noir, surmontée d'une petite croix... Autour d'une fosse, loin de laquelle s'éloignait un prêtre, et dans laquelle des fossoyeurs se hâtaient de jeter les dernières terres, quarante ou cinquante militaires français, de tous grades et de tous uniformes, se tenaient debout et silencieux. Une voix sortit de cette foule : elle chanta les premiers vers de la *Marseillaise* ; aussitôt tous ces hommes héroïques répétèrent en cœur ce chant inspiré par la religion de la patrie. Je ne saurais rendre l'enthousiasme et la solennité de cet hymne répu-

blicain... Quelle génération, quels hommes que ceux qui, sur une bière d'un soldat tué pour la patrie, ne trouvaient que des chants de victoire !

Les chants cessèrent : Marie s'approcha tremblante d'un soldat qui, le dernier, s'éloignait de la terre rendue sacrée par la dépouille d'un brave ; elle interrogea le grenadier, qui se contenta de lui répondre :

— Jean-Louis Vignonnet, capitaine.

A cette parole, Marie tomba comme frappée d'un coup de massue : elle leva ses grands yeux noirs sur le soldat, et se prit alors à chanter d'une voix mélancolique et douce l'hymne des Marseillais. Elle s'arrêtait de temps à autre pour dire :

— Je m'appelle Marie, Marie Vignonnette.

A ce mot, le vieux compagnon du brave qu'on venait d'ensevelir porta brusquement la main à son chapeau : il attendait, immobile, que Marie lui donnât ses ordres ; mais elle continuait à chanter, à parler de la Bourgogne, du clocher du village et du grand arbre où l'on disait adieu aux volontaires. Elle était folle.

Sa maladie fut longue. Quand elle fut rétablie, elle voulut revoir la France. On fit une petite collecte à l'hôpital ; Marie alla dire un dernier adieu à la tombe de son père et se mit en route, rêvant à son pays, et peut-être au lieutenant qui conduisait les conscrits, et qui avait eu pour elle les plus tendres égards. Elle suivait la route de France, lorsqu'à un coude, deux hommes se jetèrent sur elle, la renversèrent et se mirent en devoir de la dépouiller. Elle poussa des cris de détresse... Un coup de feu se fit entendre ; des accents français retentirent ; les voleurs prirent la fuite, et Marie, tout heureuse, disait au lieutenant :

— Je suis bien aise que ce soit vous qui m'avez sauvée.

En effet, c'était lui. Une fois arrivé à Mille-simo, l'officier, que nous nommerons Paul, quoiqu'il porte aujourd'hui un nom mieux

connu de la gloire, avait été arrêté dans sa marche et chargé de purger cette partie du pays conquis des brigands qui lui qu'étaient les derrières de notre armée, dévalisaient nos convois, égorgaient nos blessés.

Les habits de la pauvre Vignonnnette avaient été tout déchirés, sa première occupation fut de s'en créer de nouveaux avec du drap et la veste d'un hussard que lui donna le lieutenant. Je ne saurais vous dire par quel enchantement Vignonnnette ne songea plus à continuer sa route vers la Bourgogne, et comment elle suivit la compagnie que commandait le beau lieutenant, qui avait reçu l'ordre de se porter avec ses soldats dans les montagnes de la Suisse, où l'héroïque Lecourbe, sous les ordres de Masséna, devait sauver la France, menacée par Suwarow victorieux.

Les soldats aimaient Vignonnnette; ils l'avaient surnommée *Marie la Victoire*.

*Marie la Victoire* suivit les intrépides républicains dans les gorges de la Suisse. Un jour de combat, la cantinière ayant été tuée, elle prit le bidon, et, sous le feu des Russes, alla porter aux blessés la goutte d'eau-de-vie qui ranimait leurs forces prêtes à s'éteindre.

Dans un des combats dont le Mitten-Thal fut le théâtre, le capitaine Paul reçut deux blessures; il fut transporté dans une grange; là, il était avec d'autres blessés, lorsque les Russes se précipitèrent sur l'ambulance. Marie, saisissant un fusil, ranima le courage des blessés, et payant de sa personne, arrêta l'ennemi. La compagnie, revenant sur ses pas, chassa les Russes, et porta Marie en triomphe sur le même brancard où était le capitaine.

— Marie, lui dit celui-ci, vous serez ma femme.

A Marengo, *Marie la Victoire* n'avait pas encore changé de nom. Pendant cette grande lutte, on la trouva partout où il y eut des secours à donner. Le jeune et grand consul ayant su sa conduite, la récompensa noblement par

ces simples paroles, qu'il lui adressa en se découvrant :

« Marie Vignonnnette, l'armée vous remercie.

Quelques années après, le consul est devenu empereur, nous sommes dans la cour des Tuileries où une grande revue vient d'avoir lieu; derrière Napoléon se tient un des grands généraux de cette grande époque. L'empereur satisfait voit défiler l'héroïque cohorte; il sourit au bel officier. Le chef de l'état va rentrer au palais, lorsque tout à coup il s'arrête devant une femme que la faveur a fait pénétrer dans cette place de choix; la rougeur couvre le front de l'élégante Parisienne; à côté de Napoléon, cet officier-général dont nous avons parlé devient pâle et tremblant.

« Madame, dit l'empereur, vous êtes plus belle encore qu'à Marengo! »

L'officier-général, c'est le lieutenant Paul; la grande dame, c'est Marie Vignonnnette.....

Marie est une page de notre histoire. A. G.

(*Gazette des femmes.*)

## CHRONIQUE THÉÂTRALE.

Nous avons cru devoir retarder de huit jours notre compte rendu dramatique, espérant que ce répit nous amènerait au moins quelques petites nouveautés, car, obscur et humble feuilletoniste, nous n'avons pas les ressources des princes de la critique. En pareil cas, un illustre écrivain se tire d'affaire en servant gravement à ses abonnés la biographie de son chien, ou même sa propre chronique nuptiale, mais ce sont de ces gentillesses qu'on ne passe pas à tout le monde. D'ailleurs, nous n'avons pas de chien, nous sommes mariés depuis plusieurs années, et, en outre, peu disposé, charmantes lectrices, à vous faire part de ce qui ne vous regarde pas. Donc, nous nous serions trouvé dans un grand embarras sans l'activité du théâtre des Variétés qui nous est venue heureusement en aide et nous a permis enfin de nous acquitter de notre tâche bi-mensuelle.

A l'Opéra, nous n'avons pu recueillir qu'une

promesse, mais une promesse gigantesque: il ne s'agirait de rien moins que d'une *Jeanne d'Arc*, de Rossini, qui ne se ferait pas attendre plus longtemps que le *Prophète*. Quel bonheur... pour nos enfants!

L'**Opéra-Comique** prépare *l'Épreuve du feu*, de Stoepel; les **Français** *Louise de Lignerolles*, pour les débuts de Mme Volnys, et la reprise de *Christine à Fontainebleau*, qui ne précéderait que de quelques semaines une nouvelle comédie du même auteur.

Les **Variétés** ont entamé la lutte contre les chaleurs de l'été par un triple succès qui portera bonheur à ce théâtre. *Fleur de Genêt*, de M. Davesne, est un vaudeville un peu froid, mais spirituellement intrigué et sagement conduit. Lafont, dont le jeu est toujours si heureusement approprié à ses rôles, a montré dans cette pièce sa supériorité et son aisance ordinaire; Meynadier, qui débutait dans le rôle de l'huissier Pincette, a une physionomie et un organe qui se prêtent bien aux exigences du vaudeville, et nous ne doutons pas que l'on ne tire bon parti de cet acteur. Le peintre jeune n'est pas mal dans le rôle de Clochegourde, l'ancien marchand de pâtes d'Italie, mais il a un peu trop l'air d'avoir mangé son fouds.

Ne disons rien de Mme Jolivet; la senora Gonzalez se rend justice en quittant le théâtre. Silence également sur Dussert-Dugué, si, comme on le dit, il suit la senora Gonzalez.

Les chaleurs d'avril rendent Cachardy assez agréable: quand viendra la canicule, cet acteur pourra remplacer une glace avec avantage.

Les *Sirènes* sont une bonne plaisanterie de MM. Brunswick et Leuven, fort gaiement jouée par Hoffmann-Cocomero, Hyacinthe-Ravioli, et Lauretta Mlle Valence. La débutante, Mlle Anais, est un peu insignifiante. Ces deux actes sont émaillés de mots dignes du Palais-Royal, des mots décollés jusqu'au genou. Du reste, personne ne s'en plaint, pas même moi. *Honni soit qui mal y pense.*

On doit savoir gré aux Variétés de nous jeter ainsi de temps en temps quelques nouveautés, car les pièces de Bouffé n'ont nullement besoin d'être soutenues, et le *Père Turlututu* seul suffirait assurément à remplir chaque soir la salle.

Deux hobbeurs au **Palais-Royal**! D'abord, le réengagement de Déjazet, et puis — et nous n'attachons pas moins d'importance à cette nouvelle — le départ de Mlle Pernon pour l'Angleterre. Nous nous écrierions de grand cœur: Bon voyage! si

nous ne craignons que cet événement ne parvienne à troubler l'entente cordiale qui unit les deux nations. Les Anglais sont susceptibles, et ils prendront peut-être fort mal cette mystification, surtout si, comme on l'annonce, Mlle Pernon se rend à Londres pour y jouer les pièces de Mme Ancelot. Malheureux Anglais!

Comme nous sommes dans notre jour d'indulgence, nous ne dirons rien de l'**Ambigu**, qui continue de faire semblant d'attirer la foule avec *les Amants de Murcie*, et nous passerons sous silence le nouveau drame dont M. Dupeuty a dernièrement affligé les échos de la **Gaité**. *Louise et Louison* est une de ces larmoyantes simplicités qui feraient bien pleurer si elles ne faisaient pas rire.

C. DE SAINT-GERMAIN.

## MATRÉE MUSCATE

ET LITTÉRAIRE,

Donnée par M. Lévi Alvarès à ses cours supérieurs d'éducation maternelle.

C'était un charmant spectacle que celui qui réunissait en bouquets trois cents jeunes filles des plus nobles et des plus honorables maisons de Paris, pour entendre, après une année de travaux, leur éloquent professeur analyser leurs travaux, leur esprit et leurs facultés, gages de bonheur pour leurs familles et de gloire pour la société. C'était délicieux à voir que cette naïve joie des enfants applaudissant aux succès de leurs amies, de leurs rivales, et reconnaissant que la plus haute aristocratie est encore celle de l'intelligence.

M. Lévi Alvarès, la providence des mères et le père de toutes les jeunes filles, avait réuni dans ses beaux salons de la rue de Lille la plus brillante société. A côté de la comtesse Trogoff, dont le mari est un poète distingué, on remarquait Brune, le délicieux peintre de paysages, et sa femme, qui déjà était célèbre sous le nom de Mlle Pagès, se trouvait entre madame Hermance Lesguillon et Mme Anais Ségalas, ces deux jeunes muses qui se disputent si courtoisement le sceptre de la poésie.

Dans un discours d'une éloquence ingénieuse et spirituelle, le célèbre professeur a développé les plus saines pensées de morale et de philosophie pratique, il a constamment provoqué les applaudissements et ce rire de l'âme si doux à qui l'éprouve et si glorieux à qui l'inspire.

M<sup>me</sup> Ségalas a lu sa pièce de vers intitulée : *la Mère et la Fille*, et M<sup>m</sup> Lesguillon sa *leçon d'astronomie*, cette ravissante instruction d'une mère à son fils, qui, le bras levé vers le ciel, lui développe en beaux vers les plus sublimes notions de la science et de la raison. Cette remarquable production de l'auteur du *Midi de l'âme* et de *Rosane*, qui a produit cet hiver tant de sensation dans les plus artistiques salons de Paris, et que nous publierons dans un de nos plus prochains numéros, a été vivement sentie et appréciée par cette foule de ravissantes jeunes filles, pleines de poésie et d'innocence.

MM. Boulanger, Thys, de Courcelles, Roosmalen, et d'autres artistes aimés ont contribué à l'éclat de cette matinée, véritable triomphe pour M. Lévi Alvarès, qui, en donnant à ces jeunes âmes l'amour du beau, du vrai, du moral, dont les principes éclosent si naturellement

de son âme, a su constituer et affermir une institution digne de tant d'honneur, et que les jeunes filles devenues mères savent si bien reconnaître, en priant M. Lévi d'apprendre à leurs filles à devenir bonnes mères comme elles.

Z.

L'exposition des produits de l'industrie est ouverte : elle révèle et met en lumière les progrès que l'industrie nationale a réalisés depuis cinq ans. M. Challamel, qui a publié de beaux albums sur les *expositions du Louvre* (années 1839 40-41-42-43 et 1844), entreprend cette année un magnifique ouvrage que l'on peut appeler un monument élevé à la gloire de l'industrie française. Cette publication obtiendra certainement les sympathies du grand monde et du commerce. Les travaux remarquables déjà publiés par M. Challamel sont une garantie et assurent le succès de sa grande *Revue et Illustration de l'industrie*, qui formera deux vol. in-4<sup>o</sup> à deux colonnes, avec plus de 80 pl. tirées à part et 300 vig. imp. dans le texte. Le bureau est ouvert de midi à huit heures du soir.

## Annonces.

SEULE ET ANCIENNE MAISON FAUCONNET AINE,  
Rue du Roule, 43, ci-devant rue Aubry-le-Boucher, 44.

# CHOCOLAT STOMACHIQUE

RAFRAICHISSANT A LA CHATAIGNE DU BRÉSIL.

Le Chocolat stomachique et adoucissant, à la châtaigne du Brésil, de Fauconnet aîné, est un aliment précieux pour les personnes faibles d'estomac, les convalescents et les vieillards. Prix : 4 f. le demi kilog. et les pastilles à f. 50 c. — Tous les chocolats Fauconnet, à la vanille, de santé, etc., se vendent des prix modérés et sont toujours de première

qualité. — Toute commande au-dessus de 5 kilo est envoyée franche de port. — Nous recommandons à nos lecteurs de ne pas confondre la maison veuve Fauconnet aîné avec celle de MM. Fauconnet et Comp., nouvellement formée, n'ayant rien de commun avec elle.

On peut écrire sans affranchir.

Rue des Lombards, 46 et 43.

Aucun dépôt dans Paris

## AU FIDELE BERGER.

BONBONS LES PLUS NOUVEAUX ET LES MIEUX ASSORTIS

ARTICLES D'ÉTRENNES et JOLIES FANTAISIES; AMANDES ROYALES; MAREONS GLACÉS; PUNCH PRÉPARÉ POUR SOIRÉE; DRAGÉES, et tous les articles POUR BAPTÊMES.

1000 paires de bottes

A 16 fr. et au-dessus.

BERTRAND jeune, CORROYEUR-BOTTIER.

Rue Montmartre, n<sup>o</sup> 87, au fond de l'allée.

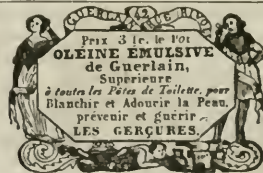
Dépôt, passage des Pavillons, 2.

25, Boulevard des Italiens, 25.



40 fr. et au-dessus, PARAPLUIES CAZAL,

breveté, fournisseur de S. M. la Reine, les seuls reconnus supérieurs et honorés d'une MÉDAILLE, première et seule récompense décernée à cette branche d'industrie. Cannes, Cravaches et Fouets de goût. (Affranchir.)



Imprimerie de A. APPERT, passage du Caire, 54.





